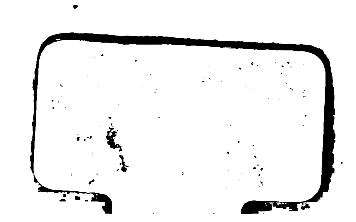


Bought from Aspin







n°341

DE
L'HOMME,

De ses Facultés intellectuelles & de son Éducation.

Ouvrage posthume de M. HELVETIUS.

Honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.

VOLTAIRE, Disc. 6. de la Nature de l'Homme.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVI.

PRÉFACE.

L'AMOUR des hommes & de la vérité, m'a fait composer cet Ouvrage. Qu'ils se connoissent, qu'ils ayent des idées nettes de la Morale! ils seront heureux & vertueux.

Mes intentions ne peuvent être suspectes. Si j'eusse donné ce Livre de mon vivant, je me serois exposé à la persécution, & n'aurois accumulé sur moi, ni richesses, ni dignités nouvelles.

Si je ne renonce point aux principes que j'ai établis dans le Livre de l'*Esprit*, c'est qu'ils m'ont paru les seuls raisonnables, les seuls, depuis la publication de mon Livre, que les hommes éclairés ayent assez généralement adoptés.

Ces principes se trouvent plus étendus & plus approfondis dans cet Ouvrage que dans celui de l'*Esprit*. La composition de ce Livre a réveillé en moi un certain nombre d'idées. Celles qui se sont trouvées moins étroitement liées à mon sujet, sont en notes, transportées à la fin de chaque Section. Les seules que j'aie conservées dans le texte, sont celles qui peuvent, ou l'éclaircir, ou répondre à des objections que je n'aurois pu réfuter sans en allonger & en retarder la marche. (*)

La Section seconde est la plus chargée de ces notes : c'est celles dont les principes, plus contestés, exigeoient l'accumulation d'un plus grand nombre de preuves.

(*) On a, dans cette nouvelle Edition, restitué les Notes sous le texte auquel elles correspondent. On ne sauroit douter que ce n'ait été l'intention de l'Auteur ; c'étoit le vœu du Public : l'on y a satisfait. (*Note du Libraire.*)

En donnant cet Ouvrage au Public, j'observerai qu'un Ecrit lui paroît méprisable, ou parce que l'Auteur ne se donne pas la peine nécessaire pour le bien faire, ou parce qu'il a peu d'esprit, ou parce qu'enfin il n'est pas de bonne foi avec lui-même. Je n'ai rien à me reprocher à ce dernier égard. Ce n'est plus maintenant que dans les Livres défendus qu'on trouve la vérité : on ment dans les autres. La plupart des Auteurs font dans leurs écrits ce que les gens du monde font dans la conversation : uniquement occupés d'y plaire, peu leur importe que ce soit par des mensonges ou par des vérités.

Tout Ecrivain qui desire la faveur des Puissants & l'estime du moment, en doit adopter les idées ; il doit avoir l'esprit du jour, n'être rien par lui, tout par les autres, & n'écrire que d'après eux : delà le peu d'originalité de la plupart des compositions. Les Livres originaux sont semés çà & là dans la nuit des temps, comme les soleils dans les déserts de l'espace pour en éclaircir l'obscurité. Ces Livres font époque dans l'histoire de l'esprit humain, & c'est de leurs principes qu'on s'éleve à de nouvelles découvertes.

Je ne serai point le panégyriste de cet Ouvrage : mais j'assurerai le Public que, toujours de bonne foi avec moi-même, je n'ai rien dit que je n'aye cru vrai, & rien écrit que je n'aye pensé.

Peut-être ai-je encore trop ménagé certains préjugés. Je les ai traités comme un jeune homme traite une vieille femme, auprès de laquelle il n'est ni grossier, ni flatteur. C'est à la vérité que j'ai consacré mon premier respect ; & ce respect donnera, sans doute, quelque prix à cet écrit. L'amour du vrai est la disposition la plus favorable pour le trouver.

J'ai tâché d'exposer clairement mes idées ; je n'ai point, en composant cet Ouvrage, desiré la faveur des

Grands. Si ce Livre eſt mauvais, c'eſt parce que je ſuis *ſot*, & non parce que je ſuis *frippon*. Peu d'autres peuvent ſe rendre ce témoignage.

Cette compoſition paroîtra hardie à des hommes timides. Il eſt dans chaque Nation des moments où le mot *prudent* eſt ſynonyme de *vil*, où l'on ne cite comme ſagement penſé, que l'Ouvrage ſervilement écrit.

C'étoit ſous un faux nom que je voulois donner ce Livre au Public, & le texte en fait foi. C'étoit, ſelon moi, l'unique moyen d'échapper à la perſécution, ſans en être moins utile à mes compatriotes. Mais dans le temps employé à la compoſition de l'Ouvrage, les maux & le Gouvernement de mes concitoyens ont changé. La maladie à laquelle je croyois pouvoir apporter quelque remede, eſt devenue incurable : j'ai perdu l'eſpoir de leur être utile ; & c'eſt à ma mort que je remets la publication de ce Livre.

Ma Patrie a reçu enfin le joug du deſpotiſme. Elle ne produira donc plus d'Ecrivains célebres. Le propre du deſpotiſme eſt d'étouffer la penſée dans les eſprits, & la vertu dans les ames.

Ce n'eſt plus ſous le nom de François, que ce Peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre : cette Nation avilie eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté. C'eſt par la conſomption qu'elle périra. La conquête eſt le ſeul remede à ſes malheurs, & c'eſt le haſard & les circonſtances qui décident de l'efficacité d'un tel remede.

Dans chaque Nation, il eſt des moments où les Citoyens incertains du parti qu'ils doivent prendre, & ſuſpendus entre un bon & un mauvais Gouvernement, éprouvent la ſoif de l'inſtruction ; où les eſprits, ſi je l'oſe dire, préparés & ameublis, peuvent être facilement pénétrés de la roſée de la vérité. Qu'en ce moment un bon Ouvrage paroiſſe, il peut

opérer d'heureuſes réformes : mais cet inſtant paſſé, les Citoyens inſenſibles à la gloire, ſont par la forme de leur gouvernement invinciblement entraînés vers l'ignorance & l'abrutiſſement. Alors les eſprits ſont la terre endurcie ; l'eau de la vérité y tombe, y coule, mais ſans la féconder. Tel eſt l'état de la France.

On y fera de jour en jour moins de cas des lumieres, parce qu'elles y ſeront de jour en jour moins utiles ; parce qu'elles éclaireront les François ſur le malheur du Deſpotiſme, ſans leur procurer le moyen de s'y ſouſtraire.

Le bonheur, comme les Siences, eſt, dit-on, voyageur ſur la terre. C'eſt vers le Nord qu'il dirige maintenant ſa courſe. De grands Princes y appellent le génie, & le génie la félicité.

Rien aujourd'hui de plus différent que le Midi & le Septentrion de l'Europe. Le Ciel du Sud s'embrume de plus en plus par les brouillards de la ſuperſtition & d'un deſpotiſme Aſiatique. Le ciel du Nord chaque jour s'éclaire & ſe purifie. Les Catherines II, les Fréderics, veulent ſe rendre chers à l'humanité ; ils ſentent le prix de la vérité : ils encouragent à la dire, ils eſtiment juſqu'aux efforts faits pour la découvrir. C'eſt à de tels Souverains que je dédie cet Ouvrage : c'eſt par eux que l'Univers doit être éclairé.

Les ſoleils du Midi s'éteignent, & les aurores du Nord brillent du plus vif éclat. C'eſt du Septentrion que partent maintenant les rayons qui pénetrent juſqu'en Autriche. Tout s'y prépare pour un grand changement. Le ſoin qu'y prend l'Empereur d'alléger le poids des impôts & de diſcipliner ſes Armées, prouve qu'il veut être l'amour de ſes Sujets, qu'il veut les rendre heureux au-dedans, & reſpectables au-dehors. Son eſtime pour le Roi de Pruſſe, préſagea dès ſa plus tendre jeuneſſe ce qu'il ſeroit un jour. On n'a d'eſtime ſentie que pour ſes ſemblables.

TABLE SOMMAIRE

De l'Homme, de ses Facultés intellectuelles & de son Éducation.

SECTION II.

SECTION III.

Il résulte de cette Section, que l'inégalité des esprits ne peut être dans les hommes commmunément bien organisés qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des positions où le hasard les place.

SECTION V.

SECTION VI.

SECTION VII.

SECTION VIII.

SECTION IX.

SECTION X.

RÉCAPITULATION



DE



DE L'HOMME,

De ses Facultés intellectuelles & de son Éducation.

CHAPITRE I.

Des points de vue divers sous lesquels on peut considérer l'homme : de ce que peut sur lui l'Éducation.

LA science de l'homme prise dans toute son étendue, est immense : son étude longue & pénible. L'homme est un modele exposé à la vue des différens artistes : chacun en considere quelques faces ; aucun n'en a fait le tour.

Le peintre & le musicien connoissent l'homme ; mais relativement à l'effet des couleurs & des sons sur les yeux & sur les oreilles.

Corneille, Racine & Voltaire l'étudient ; mais relativement aux impressions qu'excitent en lui les actions de grandeur, de tendresse, de pitié, de fureur, &c.

Les Moliere & les la Fontaine ont considéré les hommes sous d'autres points de vue.

Dans l'étude que le Philosophe en fait, son objet est leur bonheur. Ce bonheur est dépendant, & des loix sous lesquelles ils vivent, & des instructions qu'ils reçoivent.

La perfection de ces loix & de ces instructions suppose la connoissance préliminaire du cœur, de l'esprit humain, de leurs diverses opérations, enfin des obstacles qui s'opposent aux progrès des sciences, de la morale, de la politique & de l'éducation.

Sans cette connoissance, quels moyens de rendre les hommes meilleurs & plus heureux ! Le Philosophe doit donc s'élever jusqu'au principe simple & productif de leurs facultés intellectuelles & de leurs passions; ce principe seul peut lui révéler le degré de perfection auquel peuvent se porter leurs loix & leurs instructions, & lui découvrir quelle est sur eux la puissance de l'éducation.

Dans l'homme j'ai regardé l'esprit, la vertu & le génie comme le produit de l'instruction. Cette idée présentée dans le Livre de l'*Esprit*, me paroît toujours vraie; mais peut-être n'est-elle pas assez prouvée. On est convenu avec moi que l'éducation avoit sur le génie, sur le caractere des hommes & des peuples, plus d'influence qu'on ne l'avoit cru; c'est tout ce qu'on m'a accordé.

L'examen de cette opinion sera le premier de cet ouvrage. Pour élever l'homme, l'instruire & le rendre heureux, il faut savoir de quelle instruction, & de quel bonheur il est susceptible.

Avant d'entrer en matiere, je dirai un mot,

1°. De l'importance de cette question;

2°. De la fausse science à laquelle on donne encore le nom d'éducation;

3°. De la sécheresse du sujet & de la difficulté de le traiter.

CHAPITRE II.

Importance de cette question.

S'IL est vrai que les talents & les vertus d'un peuple assurent & sa puissance & son bonheur, nulle question plus importante que celle-ci :

SAVOIR,

Si dans chaque Individu les talens & les vertus sont l'effet de son organisation, ou de l'instruction qu'on lui donne.

Je suis de cette derniere opinion, & me propose de prouver ici ce qui n'est peut-être qu'avancé dans le Livre de l'*Esprit*.

Si je démontrois que l'homme n'est vraiment que le produit de son éducation, j'aurois sans doute révélé une grande vérité aux nations. Elles sauroient qu'elles ont entre leurs mains l'instrument de leur grandeur & de leur félicité, & que, pour être heureuses & puissantes, il ne s'agit que de perfectionner la science de l'éducation.

Par quel moyen découvrir si l'homme est en effet le produit de son instruction? par un examen approfondi de cette question. Cet examen n'en donnât-il pas la solution, il faudroit encore le faire : il seroit utile, il nous nécessiteroit à l'étude de nous-mêmes.

L'homme n'est que trop souvent inconnu à celui qui le gouverne. Cependant pour diriger les mouvements de la poupée humaine, il faudroit connoître les fils qui la meuvent. Privé de cette connoissance, qu'on ne s'étonne point si les mouvements sont souvent si contraires à ceux que le législateur en attend.

Un ouvrage où l'on traite de l'homme, s'y fût-il glissé quelques erreurs, est toujours un ouvrage précieux.

Quelle masse de lumieres la connoissance de l'homme ne jetteroit-elle pas sur les diverses parties de l'administration!

L'habileté de l'Ecuyer consiste à savoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dresse; & l'habileté du Ministre, à connoître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne.

La science de l'homme (a) fait partie de la science du

(a) La science de l'homme est la science des Sages. Les intrigants se croyent à cet égard fort supérieurs au Philosophe. Ils connoissent en effet mieux que lui la cotterie du Ministre : ils conçoivent en conséquence la plus haute idée de leur mérite. Sont-ils curieux de l'apprécier? qu'ils écrivent sur l'homme; qu'ils publient leurs pensées; & le cas qu'en fera le public, leur apprendra celui qu'ils doivent en faire eux-mêmes

gouvernement. Le Ministre doit y joindre celle des affaires. (b) C'est alors qu'il peut établir de bonnes loix. —

Que les Philosophes pénetrent donc de plus en plus dans l'abyme du cœur humain ; qu'ils y cherchent tous les principes de son mouvement ; & que le Ministre, profitant de leurs découvertes, en fasse, selon les temps, les lieux & les circonstances, une heureuse application.

Regarde-t-on la connoissance de l'homme comme absolument nécessaire au législateur ? rien de plus important que l'examen d'un problême qui la suppose.

Si les hommes personnellement indifférents à cette question, ne la jugeoient que relativement à l'intérêt public, ils sentiroient que de tous les obstacles à la perfection de l'éducation, le plus grand, c'est de regarder les talents & les vertus comme un effet de l'organisation. Nulle opinion ne favorise plus la paresse & la négligence des Instituteurs. Si l'organisation nous fait presqu'en entier ce que nous sommes, à quel titre reprocher au maître l'ignorance & la stupidité de ses éleves ? Pourquoi, dira-t-il, imputer à l'instruction les torts de la nature ? Que lui répondre ? & lorsqu'on admet un principe, comment en nier la conséquence immédiate ?

Au contraire, si l'on prouve que les talents & les vertus sont des acquisitions, on aura éveillé l'industrie de ce même maître & prévenu sa négligence : on l'aura rendu plus soigneux, & d'étouffer les vices, & de cultiver les vertus de ses disciples.

Le génie plus ardent à perfectionner les instruments de l'éducation, appercevra peut-être dans une infinité de ces attentions de détail, regardées maintenant comme inutiles, les germes cachés de nos vices, de nos vertus, de nos talents & de notre sottise. Or, qui sait à quel point le génie

---

(b) Le Ministre connoît mieux que le Philosophe le détail des affaires. Ses connoissances en ce genre sont plus étendues : mais ce dernier a plus le loisir d'étudier le cœur humain, & le connoît mieux que le Ministre. L'un & l'autre, par leurs divers genres d'étude, sont destinés à s'entr'éclairer. Que l'homme en place qui veut le bien, se fasse ami & protecteur des lettres. Avant la défense faite à Paris de ne plus imprimer que des Catéchismes & des Almanachs, ce fut aux brochures multipliées des gens instruits, que la France, dit-on, dut le bienfait de l'exportation des grains. Des Savants en démontrerent les avantages. Le Ministre qui se trouvoit alors à la tête des Finances, profita de leurs lumieres.

porteroit alors ses découvertes (*c*)? Ce dont on est sûr, c'est qu'on ignore maintenant les vrais principes de l'éducation, & qu'elle est jusqu'aujourd'hui presqu'entiérement réduite à l'étude de quelques sciences fausses, auxquelles l'ignorance est préférable.

(*c*). A quelque degré de perfection qu'on portât l'éducation, qu'on n'imagine cependant pas qu'on fit des gens de génie de tous les hommes à portée de la recevoir. On peut par son secours exciter l'émulation des Citoyens, les habituer à l'attention, ouvrir leurs cœurs à l'humanité, leur esprit à la vérité, faire enfin de tous les Citoyens, sinon des gens de génie, du moins des gens d'esprit & de sens. Mais comme je le prouverai dans la suite de cet Ouvrage, c'est tout ce que peut la science perfectionnée de l'éducation; & c'est assez. Une nation généralement composée de pareils hommes, seroit sans contredit, la premiere de l'Univers.

CHAPITRE III.

De la fausse Science ou de l'Ignorance acquise.

L'HOMME naît ignorant : il ne naît point sot, & ce n'est pas même sans peine qu'il le devient. Pour être tel, & parvenir à éteindre en soi jusqu'aux lumieres naturelles, il faut de l'art & de la méthode : il faut que l'instruction ait entassé en nous erreurs sur erreurs : il faut par des lectures multipliées avoir multiplié ses préjugés.

Parmi les peuples policés, si la sottise est l'état commun des hommes, c'est l'effet d'une instruction contagieuse : c'est qu'on y est élevé par de faux savants, qu'on y lit de sots livres. Or en livres comme en hommes, il y a bonne & mauvaise compagnie. Le bon livre est presque par-tout le livre défendu. (*a*) L'esprit & la raison en sollicitent la publi-

(*a*) A Vienne, à Paris, à Lisbonne & dans tous les pays catholiques, on permet la vente des Opéra, des Comédies, des Romans, & même de quelques bons livres de Géométrie & de Médecine. En tout autre genre l'ouvrage supérieur & réputé tel du reste de l'Europe, est un ouvrage proscrit. Tels sont ceux des Voltaire, des Marmontels, des Rousseau, des Montesquieu, &c. En France, l'approbation du Censeur est pour l'Auteur presque toujours un certificat de sottise. Elle annonce un livre sans ennemis, dont on dira d'abord du bien, parce qu'on n'en

cation, la bigoterie s'y oppose : elle veut commander à l'univers ; elle est donc intéressée à propager la sottise. Ce qu'elle se propose, c'est d'aveugler les hommes, de les égarer dans le labyrinthe d'une fausse science. C'est peu que l'homme soit ignorant. L'ignorance est le point milieu entre la vraie & la fausse connoissance. L'ignorant est autant au-dessus du faux savant, qu'au-dessous de l'homme d'esprit. Ce que desire le superstitieux, c'est que l'homme soit absurde : ce qu'il craint, c'est que l'homme ne s'éclaire. A qui confie-t-il donc le soin de l'abrutir ? A des Scholastiques. De tous les enfants d'Adam, ce sont les plus stupides & les plus orgueilleux (*b*) » Le pur Scholastique, selon Rabelais, tient „ entre les hommes la place qu'occupe entre les animaux, „ celui qui ne laboure point comme le bœuf, ne porte point „ le bât comme la mule, n'aboye point au voleur comme „ le chien, mais qui, semblable au singe, salit tout, brise „ tout, mord le passant, & nuit à tous. „

Le Scholastique, puissant en mots, est foible en raisonnements : aussi que forme-t-il ? des hommes savamment absurdes & (*c*) orgueilleusement stupides. En fait de stupidité, je l'ai déja dit, il en est de deux sortes ; l'une naturelle, l'autre acquise ; l'une l'effet de l'ignorance, l'autre celui de l'instruction. Entre ces deux especes d'ignorance ou de stupidité, quelle est la plus incurable ? La derniere. L'homme qui ne sait rien, peut apprendre ; il ne s'agit que d'en allumer en lui le desir. Mais qui sait mal, & a par degrés perdu sa raison en croyant la perfectionner, a trop chére-

---

pensera point, parce qu'il n'excitera point l'envie, ne blessera point l'orgueil de personne, & ne répétera que ce que tout le monde sait. L'éloge général & du moment, est presque toujours exclusif de l'éloge à venir.

(*b*) Le Scholastique, dit le proverbe Anglois, n'est qu'un pur âne, qui n'ayant ni la douceur du vrai Chrétien, ni la raison du Philosophe, ni l'affabilité du Courtisan, n'est qu'un objet ridicule.

(*c*) Quelle est la science des Scholastiques ? celle d'abuser des mots, & d'en rendre la signification incertaine. C'étoit par la vertu de certains mots barbares, qu'autrefois les Magiciens édifioient des châteaux enchantés, ou du moins leur apparence. Les Scholastiques, héritiers de la puissance des anciens magiciens, ont, par la vertu de certains mots inintelligibles, pareillement donné l'apparence d'une science aux plus absurdes rêveries. S'il est un moyen de détruire leurs enchan-

ment acheté sa sottise pour jamais y renoncer (d). L'esprit s'est-il chargé du poids d'une savante ignorance, il ne s'éleve plus jusqu'à la vérité. Il a perdu la tendance qui le portoit vers elle. La connoissance de ce qu'il savoit, est en partie attachée à l'oubli de ce qu'il sait. Pour placer un certain nombre de vérités dans sa mémoire, il faudroit souvent en déplacer le même nombre d'erreurs. Or ce déplacement demande du temps; & s'il se fait enfin, c'est trop tard qu'on devient homme. On s'étonne de l'âge où le devenoient les Grecs & les Romains. Que de talents divers ne montroient-ils pas dès leur adolescence? A vingt ans, Alexandre, déja homme de lettres & grand Capitaine, entreprenoit la conquête de l'Orient. A cet âge, les Scipion & les Annibal formoient les plus grands projets, & exécutoient les plus grandes entreprises. Avant la maturité des ans, Pompée, vainqueur en Europe, en Asie & en Afrique, remplissoit l'univers de sa gloire. Or comment ces Grecs & ces Romains, à la fois hommes de lettres, Orateurs, Capitaines, hommes d'Etat, se rendoient-ils propres à tous les divers emplois de leurs Républiques, les exerçoient-ils, & souvent même les abdiquoient-ils dans un âge où nul citoyen ne seroit maintenant capable de les remplir? Les hommes d'autrefois étoient-ils différents de ceux d'aujourd'hui? Leur organisation étoit-elle plus parfaite? Non, sans doute: car dans les sciences & les arts de la Navigation, de la Physique, de l'Horlogerie, des Mathématiques, &c. l'on sait que les modernes l'emportent sur les anciens.

La supériorité que ces derniers ont si long-temps conservée dans la morale, la politique & la législation, doit donc être regardée comme l'effet de leur éducation. Ce n'étoit point alors à des Scholastiques, c'étoit à des Philosophes

---

tements, c'est de leur demander la signification précise des mots dont ils se servent. Sont-ils forcés d'y attacher des idées nettes? le charme cesse, & le prestige de la science disparoît. Qu'on se défie donc de tout écrit où l'on fait trop fréquemment usage du langage de l'école. La Langue usuelle suffit presque toujours à des idées claires. Qui veut instruire & non duper les hommes, doit parler leur langue.

(d) Un jeune Peintre, d'après la mauvaise maniere de son maître, fait un tableau, le présente à Raphaël. Que pensez-vous de ce tableau? lui dit-il: *Que vous sauriez bientôt quelque chose*, répond Raphaël, *si vous ne saviez rien.*

qu'on confioit l'instruction de la jeunesse. L'objet de ces Philosophes étoit de former des héros & de grands citoyens. La gloire du disciple réfléchissoit sur le maître : c'étoit sa récompense.

L'objet d'un instituteur, n'est plus le même. Quel intérêt a-t-il d'exalter l'ame & l'esprit de ses éleves? aucun. Que desire-t-il? d'affoiblir leur caractere, d'en faire des superstitieux, d'éjointer, si je l'ose dire, les aîles de leur génie, d'étouffer dans leur esprit toute vraie connoissance (c), & dans leur cœur toute vertu patriotique.

Les siecles d'or des Scholastiques, furent ces siecles d'ignorance, dont, avant Luther & Calvin, les ténebres couvroient la terre. Alors, dit un Philosophe Anglois, la superstition commandoit à tous les peuples. „ Les hommes „ changés, comme Nabuchodonosor, en brute & en mules, „ étoient sellés, bridés, chargés de pesants fardeaux, ils „ gémissoient sous le faix de la superstition; mais enfin „ quelques-unes des mules venant à se cabrer, elles renverserent à la fois la charge & le cavalier. „

Nulle réforme à espérer dans l'éducation, tant qu'elle sera confiée à des Scholastiques. Sous de tels instituteurs, la science enseignée ne sera jamais qu'une science d'erreurs; & les anciens conserveront sur les modernes, tant en morale, qu'en politique & en législation, une supériorité qu'ils devront, non à la supériorité de l'organisation, mais, comme je l'ai déja dit, à celle de leur instruction.

(c) Il est peu de Pays où l'on étudie la Science de la Morale & de la Politique. On permet rarement aux jeunes gens d'exercer leur esprit sur des sujets de cette espece. Le Sacerdoce ne veut pas qu'ils contractent l'habitude du raisonnement. Le mot *raisonnable*, est aujourd'hui devenu synonyme d'*incrédule*. Le Clergé soupçonne apparemment que les motifs de la Foi, comme les petites aîles données à Mercure, sont trop foibles pour la soutenir. *Pour être Philosophe*, dit Mallebranche, *il faut voir évidemment; & pour être fidele, il faut croire aveuglément.* Mallebranche ne s'apperçoit pas que de son fidele, il fait un sot. En effet, en quoi consiste la sottise? à croire sans un motif suffisant pour croire. On me citera à ce sujet la foi du Charbonnier. Il étoit dans un cas particulier : il parloit à Dieu; Dieu l'éclairoit intérieurement. Tout homme qui, sans être ce Charbonnier, se vante d'une foi aveugle, & d'une croyance sur *oui-dire*, est donc un homme enorgueilli de sa sottise.

J'ai montré le vuide des fausses sciences.
J'ai fait sentir toute l'importance de cet ouvrage.
Il me reste à parler de sa sécheresse.

CHAPITRE IV.

De la sécheresse de ce sujet, & de la difficulté de le traiter.

L'EXAMEN de la question que je me suis proposée, exige une discussion fine & approfondie. Toute discussion de cette espece est ennuyeuse.

Qu'un homme vraiment ami de l'humanité & déja habitué à la fatigue de l'attention, lise ce Livre sans dégoût: je n'en serai pas surpris. Son estime sans doute me suffiroit, si, pour rendre cet Ouvrage utile, je ne m'étois d'abord proposé de le rendre agréable. Or quelles fleurs jetter sur une question aussi grave & aussi sérieuse? Je voudrois éclairer l'homme ordinaire; & chez presque toutes les nations, cet homme est incapable d'attention: ce qui l'applique, le dégoûte. C'est sur-tout en France que ces sortes d'hommes sont les plus communs.

J'ai passé dix ans à Paris; l'esprit de bigoterie & de fanatisme n'y régnoit point encore. Si j'en crois le bruit public, c'est maintenant en France l'esprit du jour. Quant aux gens du monde, ils sont de plus en plus indifférents aux ouvrages de raisonnement. Rien ne les pique que la peinture d'un ridicule, (*a*) qui satisfait leur malignité sans

(*a*) Qu'on s'amuse un moment de la peinture d'un ridicule; rien de mieux. Tout excellent tableau de cette espece, suppose beaucoup d'esprit dans le Peintre qui le dessine. Que lui doit la société? un tribut de reconnoissance & d'éloge, proportionné au mal dont la délivre le ridicule jetté sur tels ou tels défauts. Une Nation qui mettroit de l'importance à ce service, se rendroit elle-même ridicule. „ Qu'importe, dit un Anglois, „ que tel Bourgeois soit singulier dans son humeur, tel petit-maître recherché dans ses „ habits, que telle coquette enfin soit minaudiere? elle peut rougir, blanchir, moucheter „ son visage, & coucher avec „ son amant, sans envahir ma „ propriété, ou diminuer mon „ commerce. L'ennuyeux froissement d'un éventail qui s'ouvre & se referme sans cesse,

les arracher à leur paresse. Je renonce donc à l'espoir de leur plaire. Quelque peine que je me donnasse, je ne répandrois jamais assez d'agrément sur un sujet aussi sec, aussi sérieux.

J'observerai cependant que si l'on juge des François par leurs ouvrages, ou ce peuple est moins léger & moins frivole (*b*) qu'on ne le croit, ou l'esprit de ses savants est très-différent de l'esprit de la Nation. Les idées de ces derniers m'ont paru grandes & élevées. Qu'ils écrivent donc, & soient assurés, malgré les partialités nationales, qu'ils trouveront par-tout de justes appréciateurs de leur mérite. Je ne leur recommande qu'une chose ; c'est d'oser quelquefois dédaigner l'estime d'une seule nation, & de se rappeller qu'un esprit vraiment étendu, ne s'attache qu'à des sujets intéressants pour tous les peuples.

Celui que je traite, est de ce genre. Je ne rappellerai les principes de l'*Esprit*, que pour les approfondir davantage, les présenter sous un point de vue nouveau, & en tirer de nouvelles conséquences.

„ n'ébranle point nos constitu-„ tions. „ Une Nation trop occupée de la coquetterie d'une femme ou de la fatuité d'un petit-maître, est à coup sûr une Nation frivole.

(*b*) Toutes les Nations ont reproché aux François leurs frivolités. „ Si le François, disoit „ autrefois M. de Saville, est „ si frivole, l'Espagnol si grave „ & si superstitieux, l'Anglois „ si sérieux & si profond, c'est „ un effet de la différente for-„ me de leur Gouvernement. „ C'est à Paris que doit se fixer „ l'homme curieux de bijoux „ & de parler sans rien dire : „ c'est Madrid & Lisbonne que „ doit habiter quiconque aime „ à se donner la discipline & à „ voir brûler ses semblables : „ & c'est à Londres enfin que „ doit vivre quiconque veut „ penser & faire usage de la fa-„ culté qui distingue principale-„ ment l'homme de la brute. „ Selon M. de Saville, il n'est „ que trois objets dignes de ré-„ flexion ; la Nature, la Reli-„ gion & le Gouvernement. Or „ le François, ajoute-t-il, n'ose „ penser sur ces objets. Ses li-„ vres, insipides pour des hom-„ mes, ne peuvent donc amu-„ ser que des femmes. La li-„ berté seule éleve l'esprit d'une „ Nation, & l'esprit de la Na-„ tion celui de ses Ecrivains. „ En France, les ames sont sans „ énergie. Le seul Auteur esti-„ mable que j'en aime, c'est „ Montaigne. Peu de ses Conci-„ toyens sont dignes de l'ad-„ mirer : pour le sentir, il faut „ penser ; & pour penser, il faut „ être libre. „

En Géométrie, tout problême non exactement résolu, peut devenir l'objet d'une nouvelle démonstration. Il en est de même en morale & en politique.

Qu'on ne se refuse donc pas à l'examen d'une question si importante, & dont la solution d'ailleurs exige l'exposition de vérités encore peu connues.

La différence des esprits est-elle l'effet de la différence ou de l'organisation, ou de l'éducation? C'est l'objet de ma recherche.



SECTION I.

L'éducation nécessairement différente des différents hommes, est peut-être la cause de cette inégalité des esprits jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des organes.

CHAPITRE I.

Nul ne reçoit la même éducation.

J'APPRENDS encore : mon instruction n'est point achevée. Quand le sera-t-elle ? Lorsque je n'en serai plus susceptible : à ma mort. Le cours de ma vie n'est proprement qu'une longue éducation.

Pour que deux individus reçussent précisément les mêmes instructions ; que faudroit-il ? Qu'ils se trouvassent précisément dans les mêmes positions, dans les mêmes circonstances. Une telle hypothese est impossible. Il est donc évident que personne ne reçoit les mêmes instructions.

Mais pourquoi reculer le terme de notre éducation jusqu'au terme de notre vie ? Pourquoi ne la pas fixer au temps spécialement consacré à l'instruction, c'est-à-dire, à celui de l'enfance & de l'adolescence ?

Je veux bien me renfermer dans cet espace de temps. Je prouverai pareillement qu'il est impossible à deux hommes d'acquérir précisément les mêmes idées.

CHAPITRE II.

Du moment où commence l'éducation.

C'EST à l'instant même où l'enfant reçoit le mouvement & la vie, qu'il reçoit ses premieres instructions. C'est quelquefois dans les flancs où il est conçu, qu'il ap-

prend à connoître l'état de maladie & de santé. Cependant la mere accouche; l'enfant s'agite, pousse des cris; la faim l'échauffe; il sent un besoin; ce besoin desserre ses levres, lui fait saisir & sucer avidemment le sein nouricier. Quelques mois s'écoulent, ses yeux se dessilent, ses organes se fortifient : ils deviennent peu à peu susceptibles de toutes les impressions. Alors le sens de la vue, de l'ouie, du goût, du toucher, de l'odorat, enfin toutes les portes de son ame sont ouvertes. Alors tous les objets de la nature s'y précipitent en foule, & gravent une infinité d'idées (a) dans sa mémoire. Dans ces premiers moments, quels peuvent être les vrais instituteurs de l'enfance? les diverses sensations qu'elle éprouve. Ce sont autant d'instructions qu'elle reçoit.

A-t-on donné à deux enfants le même précepteur, leur a-t-il appris à distinguer leurs lettres, à lire, à réciter leur catéchisme, &c.? on croit leur avoir donné la même éducation. Le Philosophe en juge autrement. Selon lui, les vrais précepteurs de l'enfance sont les objets qui l'environnent : c'est à ces instituteurs qu'elle doit presque toutes ses idées.

(a) Voyez l'éloquent & admirable discours de M. de Buffon sur l'homme.

CHAPITRE III.

Des Instituteurs de l'enfance.

UNE courte histoire de l'enfance de l'homme, nous le fera connoître. Voit-il le jour? mille sons frappent ses oreilles, & il n'entend que des bruits confus. Mille corps s'offrent à ses yeux, & ils ne lui présentent que des objets mal terminés. C'est insensiblement que l'enfant apprend à entendre, à voir, à sentir, & à rectifier les erreurs d'un sens par un autre sens (a).

(a) Les sens ne nous trompent jamais. Les objets font toujours sur nous l'impression qu'ils doivent faire. Une tour quarrée me paroît-elle ronde à une certaine distance? c'est qu'à cette

Toujours frappé des mêmes sensations à la présence des mêmes objets, il en acquiert un souvenir d'autant plus net, que la même action des objets sur lui est plus répétée. On doit regarder leur action comme la partie de son éducation la plus considérable.

Cependant l'enfant grandit : il marche, & marche seul. Alors une infinité de chûtes lui apprennent à conserver son corps dans l'équilibre, & à s'assurer sur ses jambes. Plus les chûtes sont douloureuses, plus elles sont instructives, & plus en marchant il devient adroit, attentif & précautionné.

L'Enfant s'est-il fortifié ? court-il ? est-il déja en état de sauter les petits canaux qui traversent & arrosent les bosquets d'un jardin ? c'est alors que par des essais & des chûtes répétées, il apprend à proportionner sa secousse à la largeur de ces canaux.

Une pierre se détache-t-elle de leur pourtour ? la voit-il se précipiter au fond des eaux, lorsqu'un bois surnage sur leur surface ? il acquiert en cet instant la premiere idée de la pesanteur.

Que dans ces canaux il repêche cette pierre & ce bois léger, & que par hasard ou par mal-adresse l'un & l'autre tombent sur son pied ; l'inégal degré de douleur occasionnée par la chûte de ces deux corps, gravera encore plus profondément dans sa mémoire l'idée de leur pesanteur & de leur dureté inégale.

Lance-t-il cette même pierre contre un des pots de fleurs ou une des caisses d'orangers placés le long de ces mêmes canaux ? il apprend que certains corps sont brisés du coup auquel d'autres résistent.

Il n'est donc point d'homme éclairé qui ne voye dans tous les objets, autant d'instituteurs chargés de l'éducation de notre enfance. (*b*)

distance, les rayons réfléchis de la tour doivent se confondre & me la faire paroître telle ; c'est qu'il est des cas où la forme réelle des objets ne peut être constatée que par le témoignage uniforme de plusieurs sens.

(*b*) Si je décris rapidement les divers états de l'enfance, c'est que je crains d'ennuyer le lecteur. Que lui importe le temps que l'enfant met à parcourir ces divers états ? il suffit qu'il les parcoure. Il n'est pas

Mais ces instituteurs ne sont-ils pas les mêmes pour tous? non : le hasard n'est exactement le même pour personne; & dans la supposition que ce soit à leur chûte que deux enfants doivent leur adresse à marcher, courir & sauter, je dis qu'il est impossible que leur faisant faire précisément le même nombre de chûtes aussi douloureuses, le hasard fournisse à tous les mêmes instructions.

Transportez deux enfants dans une plaine, un bois, un spectacle, une assemblée, enfin dans une boutique; ces enfants, par leur seule position physique, ne seront ni précisément frappés des mêmes objets, ni par conséquent affectés des mêmes sensations. D'ailleurs, que de spectacles différents, seront par des accidents journaliers, sans cesse offerts aux yeux de ces mêmes enfants!

Deux freres voyagent avec leurs parents; & pour arriver chez eux, ils ont à traverser de longues chaînes de montagnes. L'aîné suit le pere par des chemins escarpés & courts. Que voit-il? la nature sous toutes les formes de l'horreur, des montagnes de glaces qui s'enfoncent dans les nues, des masses de rochers suspendus sur la tête du voyageur, des abymes sans fond, enfin les cimes de rocs arides d'où les torrents se précipitent avec un bruit effrayant. Le plus jeune a suivi sa mere dans des routes plus fréquentées, où la nature se montre sous les formes les plus agréables. Quels objets se sont offerts à lui? par-tout des côteaux plantés de vignes & d'arbres fruitiers, par-tout des vallons où serpentent des ruisseaux, dont les rameaux entrelacés partagent des prairies peuplées de bestiaux. Ces deux freres auront dans le même voyage vu des tableaux, reçu des impressions très-différentes. Or mille hasards de cette espece peuvent produire les même effets. Notre vie n'est, pour ainsi dire, qu'un long tissu d'accidents pareils. Qu'on ne se flatte donc jamais de pouvoir donner précisément les mêmes instructions à deux enfants,

Mais quelle influence peut avoir sur les esprits une différence d'instruction occasionnée par quelque légere différence dans les objets environnants? Eh quoi! ignoreroit-on encore ce qu'un petit nombre d'idées différentes, & com-

---

nécessaire que ma narration soit aussi longue que l'enfance de l'homme.

binées avec celles que deux hommes ont déja en commun ; peut produire de différence dans leur maniére totale de voir & de juger ?

Au reste, je veux que le hasard présente toujours les mêmes objets à deux hommes : les leur offrira-t-il dans le moment où leur ame est précisément dans la même situation, & où ces objets en conséquence doivent faire sur eux la même impression ?

CHAPITRE IV.

De la différente impression des objets sur nous.

Que des objets différents produisent sur nous des sensations diverses, c'est un fait. Ce que l'expérience nous apprend encore, c'est que les mêmes objets excitent en nous des impressions différentes, selon le moment où ils nous sont présentés : & c'est peut-être à cette différence d'impression, qu'il faut principalement rapporter & la diversité & la grande inégalité d'esprit apperçue entre des hommes, qui, nourris dans les mêmes pays, élevés dans les mêmes habitudes & les mêmes mœurs, ont eu d'ailleurs à-peu-près les mêmes objets sous les yeux.

Il est pour l'ame des moments de calme & de repos, où sa surface n'est pas même troublée par le souffle le plus léger des passions. Les objets qu'alors le hasard nous présente, fixent quelquefois toute notre attention : on en examine plus à loisir les différentes faces, & l'empreinte qu'ils font sur notre mémoire en est d'autant plus nette & d'autant plus profonde.

Les hasards de cette espece sont très-communs, sur-tout dans la premiere jeunesse. Un enfant fait une faute, & pour le punir on l'enferme dans sa chambre ; il y est seul. Que faire ? il voit des pots de fleurs sur la fenêtre ; il les cueille ; il en considere les couleurs, il en observe les nuances ; son désœuvrement semble donner plus de finesse au sens de sa vue. Il en est alors de l'enfant comme de l'aveugle. Si communément il a les sens de l'ouie & du tact plus fins que les autres hommes, c'est qu'il n'est pas distrait

distrait comme eux par l'action de la lumiere sur son œil ; c'est qu'il en est d'autant plus attentif, d'autant plus concentré en lui-même, & qu'enfin pour suppléer au sens qui lui manque, il a, comme le remarque M. Diderot, le plus grand intérêt de perfectionner les sens qui lui restent.

L'impression que font sur nous les objets, dépend principalement du moment où ces objets nous frappent. Dans l'exemple ci-dessus, c'est l'attention que l'Eleve est, pour ainsi dire, forcé de prêter aux seuls objets qu'il ait sous les yeux, qui, dans les couleurs & la forme des fleurs, lui fait découvrir des différences fines, qu'un regard distrait ou un coup d'œil superficiel ne lui eût pas permis d'appercevoir. C'est une position ou un hasard pareil, qui souvent décide le goût d'un jeune homme, en fait un Peintre de fleurs, lui donne d'abord quelque connoissance de leur beauté ; enfin l'amour des tableaux de cette espece. Or, à combien de hasards & d'accidents semblables l'éducation de l'enfance n'est-elle pas soumise ? & comment imaginer qu'elle puisse être la même pour deux individus ? Que d'autres causes d'ailleurs s'opposent à ce que les enfants, soit dans le college, soit dans la maison paternelle, reçoivent les mêmes instructions !

CHAPITRE V.

De l'éducation des Colleges.

On veut que les enfants ayent reçu les mêmes instructions, lorsqu'ils ont été élevés dans les mêmes Colleges. Mais à quel âge y entrent-ils ? à sept ou huit ans. Or à cet âge ils ont déja chargé leur mémoire d'idées ; qui, dues en partie au hasard, en partie acquises dans la maison paternelle, sont dépendantes de l'état, du caractere, de la fortune & des richesses de leurs parents. Faut-il donc s'étonner si les enfants entrés au College avec des idées souvent si différentes, montrent plus au moins d'ardeur pour l'étude, plus ou moins de goût pour certains genres de science, & si leurs idées déja acquises se mê-

lant à celles qu'on leur donne en commun dans les écoles, les changent & les alterent considérablement ? des idées ainsi altérées se combinant de nouveau entr'elles, doivent souvent donner des produits inattendus. Delà cette inégalité des esprits, & cette diversité de goûts observée dans les éleves du même College. (*a*)

En est-il ainsi de l'éducation domestique ?

(*a*) J'observerai d'ailleurs que c'est au hasard, c'est-à-dire, à ce que le maître n'enseigne pas, que nous devons la plus grande partie de notre instruction. Celui dont le savoir se borneroit aux vérités qu'il tient de sa gouvernante ou de son précepteur, & aux faits contenus dans le petit nombre de livres qu'on lit dans les Classes, seroit, sans contredit, le plus sot enfant du monde.

CHAPITRE VI.

De l'éducation domestique.

CETTE sorte d'éducation est sans doute la plus uniforme : elle est plus la même. Deux freres élevés chez leurs parents, ont le même Précepteur, ont à-peu-près les mêmes objets sous les yeux ; ils lisent les mêmes livres. La différence de l'âge, est la seule qui paroisse devoir en mettre dans leur instruction. Veut-on la rendre nulle ? suppose-t-on à cet effet deux freres jumeaux ? soit : mais auront-ils eu la même nourrice ? Qu'importe ? Il importe beaucoup. Comment douter de l'influence du caractere de la nourrice sur celui du nourrisson ? on n'en doutoit pas du moins en Grece, & l'on en est assuré par le cas qu'on y faisoit des nourrices Lacédémoniennes.

En effet, dit Plutarque, si le Spartiate encore à la mammelle, ne crie point ; s'il est inaccessible à la crainte & déja patient dans la douleur, c'est sa nourrice qui le rend tel. Or, en France où j'habite, comme en Grece, le choix d'une nourrice ne peut donc être indifférent.

Mais je veux que la même nourrice ait allaité ces jumeaux & les ait élevés avec le même soin. S'imagine-t-on que remis par elle à leurs parents, les peres & meres ayent pour ces deux enfants précisément le même degré de tendresse ;

& que la préférence donnée, sans s'en appercevoir, à l'un des deux, n'ait nulle influence sur son éducation ? Veut-on encore que le pere & la mere les chérissent également ? en sera-t-il de même des domestiques ? le Précepteur n'aura-t-il pas un bien-aimé ? l'amitié qu'il témoignera à l'un des deux enfants, sera-t-elle long-temps ignorée de l'autre ? l'humeur ou la patience du Maître, la douceur ou la sévérité de ses leçons, ne produiront-elles sur eux aucun effet ? ces deux jumeaux enfin jouiront-ils tous deux de la même santé ?

Dans la carriere des Arts & des Sciences que tous deux parcouroient d'abord d'un pas égal, si le premier est arrêté par quelque maladie, s'il laisse prendre au second trop d'avance sur lui, l'étude lui devient odieuse. Un enfant perd-il l'espoir de se distinguer ? est-il forcé dans un genre de reconnoître un certain nombre de supérieurs ? il devient dans ce même genre incapable de travail & d'une application vive. La crainte même du châtiment est alors impuissante. Cette crainte fait contracter à un enfant l'habitude de l'attention, lui fait apprendre à lire, lui fait exécuter tout ce qu'on lui commande; mais elle ne lui inspire pas cette ardeur studieuse, seul garant des grands succès. C'est l'émulation qui produit les génies, & c'est le desir de s'illustrer qui crée les talents. C'est du moment où l'amour de la gloire se fait sentir à l'homme & se développe en lui, qu'on peut dater les progrès de son esprit. Je l'ai toujours pensé, la Science de l'éducation n'est peut-être que la Science des moyens d'exciter l'émulation. Un seul mot l'éteint ou l'allume. L'éloge donné au soin avec lequel un enfant examine un objet, & au compte exact qu'il en rend, a quelquefois suffi pour le douer de cette espece d'attention à laquelle il a dû dans la suite la supériorité de son esprit. L'éducation reçue, ou dans les colleges, ou dans la maison paternelle, n'est donc jamais la même pour deux individus.

Passons de l'éducation de l'enfance à celle de l'adolescence. Qu'on ne regarde pas cet examen comme superflu. Cette seconde éducation est la plus importante. L'homme alors a d'autres Instituteurs, qu'il est utile de faire connoître. D'ailleurs, c'est dans l'adolescence que se décident nos goûts & nos talents. Cette seconde éducation, la moins uniforme & la plus abandonnée au hasard, est en même temps la plus propre à confirmer la vérité de mon opinion.

CHAPITRE VII.

De l'éducation de l'adolescence.

C'Est au sortir du College, c'est à notre entrée dans le monde, que commence l'éducation de l'adolescence. Elle est plus variée que celle de l'enfance, mais plus dépendante du hasard, & sans doute plus importante. L'homme alors est assiégé par un plus grand nombre de sensations. Tout ce qui l'environne le frappe, & le frappe vivement.

C'est dans l'âge où certaines passions s'éveillent, que tous les objets de la nature agissent & pesent le plus fortement sur lui. C'est alors qu'il reçoit l'instruction la plus efficace, que ses goûts & son caractere se fixent, & qu'enfin plus libre & plus lui-même, les passions allumées dans son cœur déterminent ses habitudes, & souvent toute la conduite de sa vie.

Dans les enfants, la différence de l'esprit & du caractere n'est pas toujours extrêmement sensible. Occupés du même genre d'études, soumis à la même regle, à la même discipline, & d'ailleurs sans passions, leur extérieur est assez le même. Le germe dont le dévelóppement doit mettre un jour tant de différence dans leurs goûts, ou n'est point encore formé, ou est encore imperceptible. Je compare deux enfants à deux hommes assis sur un même tertre, mais dans une direction différente. Qu'ils se levent & suivent en marchant la direction dans laquelle ils se trouvent, ils s'éloigneront insensiblement, & se perdront bientôt de vue, à moins qu'en changeant de nouveau leur direction, quelqu'accident ne les rapproche.

La ressemblance des enfants est dans les Colleges l'effet de la contrainte. En sortent-ils? la contrainte cesse. Alors commence, comme je l'ai dit, la seconde éducation de l'homme; éducation d'autant plus soumise au hasard, qu'en entrant dans le monde, l'adolescent se trouve au milieu d'un plus grand nombre d'objets. Or, plus les objets environnants sont multipliés & variés, moins le pere ou le maître peut s'assurer du résultat de leur impression; moins l'un & l'autre ont de part à l'éducation d'un jeune homme.

Les nouveaux & principaux instituteurs de l'adolescent sont la forme du gouvernement sous laquelle il vit, & les mœurs que cette forme de gouvernement donne à une Nation.

Maîtres & disciples, tout est soumis à ces instituteurs; ce sont les principaux : cependant ce ne sont pas les seuls de la jeunesse. Au nombre de ces Instituteurs, je compte encore le rang qu'un jeune homme occupe dans le monde; son état d'indigence ou de richesse, les sociétés dans lesquelles il se lie; (*a*) enfin ses amis, ses lectures & ses maîtresses. Or c'est du hasard qu'il tient son état d'opulence ou de pauvreté : le hasard préside au choix de ses sociétés, (*b*) de ses amis, de ses lectures & de ses maîtresses. Il nomme donc la plupart de ses instituteurs. De plus, c'est le hasard qui le plaçant dans telles ou telles positions, allume, éteint ou modifie ses goûts & ses passions, & qui par conséquent a la plus grande part à la formation même de son caractere. Le caractere est dans l'homme l'effet immédiat de ses passions, & ses passions souvent l'effet immédiat des situations où il se trouve.

Les caracteres les plus tranchés sont quelquefois le pro-

(*a*) Cherche-t-on la compagnie des hommes instruits; vit-on habituellement avec ses supérieurs en esprit? on s'éclaire. C'est, me disoit un jour un Auteur célebre, au desir que j'eus toujours de m'entretenir avec de tels hommes, que je dois mes foibles talents.

(*b*) Les Jésuites offrent un exemple frappant du pouvoir de l'éducation. Si leur ordre a produit peu d'hommes de génie dans les Arts & les Sciences; s'ils n'ont point eu de Newton en Physique, de Racine dans le Tragique, d'Huygens en Astronomie, de Pott en Chymie, de Locke, de Bacon, de Voltaire, de la Fontaine, &c. ce n'est pas que ces Religieux ne se recrutassent parmi les écoliers de leurs Colleges, qui annonçoient le plus de génie. On sait d'ailleurs que les Jésuites, dans le silence de leurs maisons, n'étoient distraits de leurs études par aucun soin, que leur genre de vie enfin étoit le plus favorable à l'acquisition des talents. Pourquoi donc ont-ils donné si peu d'hommes illustres à l'Europe? C'est qu'entouré de Fanatiques & de Superstitieux, un Jésuite n'ose penser que d'après ses Supérieurs; c'est que d'ailleurs, forcé de s'appliquer quelques années à l'étude des Casuistes & de la Théologie, cette étude répugne à la saine raison, & doit la corrompre en lui. Comment conserver sur les bancs un esprit juste? l'habitude de le sophistiquer, le fausse.

duit d'une infinité de petits accidents. C'est d'une infinité de fils de chanvre que se composent les plus gros cables (c). Il n'est point de changement que le hasard ne puisse occasionner dans le caractere d'un homme. Mais pourquoi ces changements s'operent-ils presque toujours à son insu? c'est que, pour les appercevoir, il faudroit qu'il portât sur lui-même l'œil le plus sévere & le plus observateur. Or le plaisir, la frivolité, l'ambition, la pauvreté, &c. le détournent également de cette observation. Tout le distrait de lui-même. On a d'ailleurs tant de respect pour soi, tant de vénération pour sa conduite; on la regarde comme le produit de réflexions si sages & si profondes, qu'on s'en permet rarement l'examen. L'orgueil s'y refuse, & l'on obéit à l'orgueil.

Le hasard a donc sur notre éducation une influence nécessaire & considérable. Les événements de notre vie sont souvent le produit des plus petits hasards. Je sais que cet aveu répugne à notre vanité : elle suppose toujours de grandes causes à des effets qu'elle regarde comme grands.

(c) Si tous les Savoyards ont à certains égards le même caractere, c'est que le hasard les place dans des dispositions à peu près semblables, & que tous reçoivent à peu près la même éducation. Pourquoi tous sont-ils voyageurs? c'est qu'il faut de l'argent pour vivre, & qu'ils n'en ont point chez eux. Pourquoi sont-ils laborieux? c'est que tous sont indigents; c'est que, sans secours & sans protection dans le Pays où ils se transplantent, ils y ont faim, & que le pain ne s'acquiert que par le travail. Pourquoi sont-ils fideles & actifs? c'est que pour être employés de préférence aux Nationaux, il faut qu'ils les surpassent en activité & fidélité. Pour quelle raison enfin sont-ils tous économes? c'est qu'attachés, comme tous les hommes, à leur Pays natal, ils en sortent gueux pour y rentrer riches, & y vivre des épargnes qu'ils auront faites. Supposons donc qu'on eût le plus grand intérêt d'inspirer à un jeune homme les vertus du Savoyard : que faire? le placer dans la même position; confier quelque temps son éducation au malheur & à l'indigence. Le besoin & la nécessité sont de tous les instituteurs, les seuls dont les leçons sont toujours écoutées, & les conseils toujours efficaces. Mais si les mœurs nationales ne permettent point de lui donner une pareille éducation, quelle autre y substituer à la sienne : nulle qui soit aussi sûre. Il ne faudra donc pas s'étonner, s'il n'acquiert aucune des vertus qu'on desiroit en lui. Qui peut être surpris du peu de succès d'une éducation insuffisante?

C'est pour détruire les illusions de l'orgueil, qu'empruntant le secours des faits, je prouverai que c'est aux plus petits accidents, que les Citoyens les plus illustres ont été quelquefois redevables de leurs talents. D'où je conclurai que le hasard agissant de la même maniere sur tous les hommes, si ses effets sur les esprits ordinaires sont moins remarqués, c'est uniquement parce que ces sortes d'esprits sont moins remarquables.

CHAPITRE VIII.

Des hasards auxquels nous devons souvent les hommes illustres.

POUR premier exemple, je citerai M. de Vaucanson. Sa dévote mere avoit un Directeur : il habitoit une cellule à laquelle la salle de l'horloge servoit d'anti-chambre. La mere rendoit de fréquentes visites à ce Directeur. Son fils l'accompagnoit jusques dans l'anti-chambre. C'est-là que seul & désœuvré il pleuroit d'ennui, tandis que sa mere pleuroit de repentir. Cependant comme on pleure & qu'on s'ennuye toujours le moins qu'on peut ; comme dans l'état de désœuvrement il n'est point de sensations indifférentes ; le jeune Vaucanson bientôt frappé du mouvement toujours égal d'un balancier, veut en connoître la cause. Sa curiosité s'éveille. Pour la satisfaire, il s'approche des planches où l'horloge est renfermée. Il voit à travers les fentes l'engrainement des roues, découvre une partie de ce méchanisme, devine le reste ; projette une pareille machine, l'exécute avec un couteau & du bois, & parvient enfin à faire une horloge plus ou moins parfaite. Encouragé par ce premier succès, son goût pour les méchaniques se décide, ses talents se développent ; & le même génie qui lui avoit fait exécuter une horloge en bois, lui laisse entrevoir dans la perspective la possibilité du flûteur automate.

Un hasard de la même espece alluma le génie de Milton. Cromwel meurt ; son fils lui succede : il est chassé de l'Angleterre. Milton partage son infortune, perd la place de Secretaire du Protecteur ; il est emprisonné, puis relâché, puis forcé de s'exiler. Il se retire enfin à la campa-

gne ; & là, dans le loisir de la retraite & de la disgrace, il compose le Poëme, qui, projetté dans sa jeunesse, l'a placé au rang des plus grands hommes.

Si Shakespear eût, comme son pere, toujours été marchand de laine, si sa mauvaise conduite ne l'eût forcé de quitter son commerce & sa Province ; s'il ne se fût point associé à des libertins, n'eût point volé de daims dans le parc d'un Lord, n'eût point été poursuivi pour ce vol, n'eût point été réduit à se sauver à Londres, à s'engager dans une troupe de Comédiens, & qu'enfin ennuyé d'être un acteur médiocre (*a*), il ne se fût pas fait auteur, le sensé Shakespear n'eût jamais été le célebre Shakespear ; & quelqu'habileté qu'il eût portée dans son commerce de laine, son nom n'eût point illustré l'Angleterre.

C'est un hasard à-peu-près semblable qui décida le goût de Moliere pour le Théâtre. Son grand-pere aimoit la Comédie, il l'y menoit souvent ; le jeune homme vivoit dans la dissipation : le pere s'en appercevant, demande en colere, si l'on veut faire de son fils un Comédien. *Plût à Dieu*, répond le grand-pere, *qu'il fût aussi bon acteur que Montrose !* Ce mot frappe le jeune Moliere : il prend en dégoût son métier ; & la France doit son plus grand Comique au hasard de cette réponse. Moliere, tapissier habile, n'eût jamais été cité parmi les grands hommes de sa nation.

Corneille aime : il fait des vers pour sa maîtresse, devient Poëte, compose Mélite (*b*), puis Cinna, Rodogune, &c. Il est l'honneur de son pays, un objet d'émulation pour la postérité. Corneille sage fût resté Avocat : il eût composé des factums oubliés comme les causes qu'il eût défendues. Et c'est ainsi que la dévotion d'une mere, la mort de Cromwel, & un vol de daims, l'exclamation d'un vieillard & la

---

(*a*) Shakespear ne jouoit bien qu'un seul rôle ; c'étoit le Spectre, dans Hamlet.

(*b*) Voyez l'extrait du Dictionnaire de Moréri : l'extrait de la République des lettres, Janvier 1685. Dans ce dernier ouvrage, on lit cette phrase : „ C'est „ à une Dame, à laquelle on „ donnoit à Rouen le nom de „ Mélite, que la France doit le „ grand Corneille. „ C'est pareillement à l'amour, que l'Angleterre doit son célebre Hogarth.

beauté d'une femme, ont, en des genres différents, donné cinq hommes illustres à l'Europe (*c*).

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de tous les Ecrivains celebres par leurs talents, & redevables de ces talents à de semblables hasards. Plusieurs Philosophes adoptent sur ce point mon opinion. M. Bonnet (*d*), comme moi, compare le génie au verre ardent, qui ne brûle communément que dans un point. Le génie, selon nous, ne peut être que le produit d'une attention forte & concentrée dans un art ou une science. Mais à quoi rapporter cette attention? au goût vif qu'on se sent pour cet art ou cette science. Or ce goût n'est pas un pur don de la nature (*e*). Naît-on sans idées; on naît aussi sans goût. On peut donc les regarder comme des acquisitions (*f*) dues aux positions où l'on se trouve. Le génie est donc le produit éloigné d'événements ou de hasards à-peu-près pareils à ceux que j'ai cités. (*g*)

M. Rousseau n'est pas de cet avis. Lui-même cependant est un exemple du pouvoir du hasard.

En entrant dans le monde, la fortune l'attache à la suite d'un Ambassadeur. Une tracasserie avec ce Ministre, lui fait

---

(*c*) On dira sans doute que de semblables hasards ne produisent de tels effets que sur des hommes organisés d'une certaine maniere. Je répondrai à cette objection dans la Section suivante.

(*d*) Voyez son Essai analytique des facultés de l'ame.

(*e*) Si les enfants ont rarement le goût qu'on veut leur inspirer, c'est la faute de leurs instituteurs, & non celle de leur organisation.

(*f*) La seule disposition qu'en naissant l'homme apporte à la science, est la faculté de comparer & de combiner. En effet, toutes les opérations de son esprit se réduisent nécessairement à l'observation des rapports que les objets ont entr'eux & avec lui. J'examinerai dans la Section suivante, ce qu'est en nous cette faculté.

(*g*) La plupart des hommes de génie veulent, dès leur premiere jeunesse, avoir annoncé ce qu'ils doivent être : c'est leur manie. Se prétendent-ils d'une race supérieure à celle des autres hommes? à la bonne heure : qu'on ne dispute pas sur ce point avec leur vanité; on les fâcheroit : mais qu'on ne les en croye pas sur leur parole; on se tromperoit. Rien de plus illusoire & de plus incertain, que ces premieres annonces. Newton & Fontenelle n'étoient que des écoliers médiocres. Les classes sont peuplées de jolis enfants; le monde l'est de sots hommes.

abandonner la carriere politique (*h*), & suivre celle des arts & des sciences. Il a le choix entre l'éloquence & la musique. Egalement propre à réussir dans ces deux arts, son goût est quelque temps incertain : un enchaînement particulier de circonstances lui fait enfin préférer l'éloquence : un enchaînement d'une autre espece eût pu en faire un Musicien. Qui sait si les faveurs d'une belle Cantatrice n'eussent pas produit en lui cet effet (*i*) ? Nul ne peut du moins assurer que du Platon de la France, l'amour alors n'en eût pas fait l'Orphée. Mais quel accident particulier fit entrer M. Rousseau dans la carriere de l'éloquence ? C'est son secret ; je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en ce genre son premier succès suffisoit pour fixer son choix.

L'Académie de Dijon avoit proposé un prix d'éloquence. Le sujet étoit bizarre (*k*). Il s'agissoit de savoir, *si les sciences étoient plus nuisibles qu'utiles à la société*. La seule maniere piquante de traiter cette question, c'étoit de prendre parti contre les sciences. M. Rousseau le sentit. Il fit sur ce plan un discours éloquent, qui méritoit de grands éloges, & qui les obtint. Ce succès fit époque dans sa vie. Delà sa gloire, ses infortunes & ses paradoxes.

Frappé des beautés de son propre discours, les maximes de l'Orateur (*l*) deviennent bientôt celles du Philosophe ; &

(*h*) La vie ou la mort, la faveur ou la disgrace d'un Patron, décide souvent de notre état & de notre profession. Que d'hommes de génie l'on doit à des accidents de cette espece ! Le mensonge, la bassesse & la frivolité regnent-ils dans une Cour ; y vit-on sans respect pour la vérité, l'humanité & la postérité ? qui doute qu'une disgrace, une injustice ne soit quelquefois salutaire au Courtisan ; qu'un exil qui lui rappelle ce que l'homme se doit à lui-même, qui l'enleve à la dissipation de la Cour, au vuide de ses conversations ; & le force enfin à l'étude & à la méditation, ne puisse quelquefois occasionner en lui le développement des plus grands talents ?

(*i*) M. Rousseau n'est point insensible ; & la preuve sont les injures même qu'il dit aux femmes. Chacune lui peut appliquer ce vers : „ *Tout, jusqu'à tes mépris, m'a prouvé ton amour.* „

(*k*) Celui qui proposa ce prix, crut apparemment que le seul moyen d'être aussi estimable que tout autre, étoit que tout autre fût aussi ignorant que lui.

(*l*) M. Rousseau dans ses Ouvrages m'a toujours paru moins occupé d'instruire que de séduire ses lecteurs. Toujours orateur & rarement raisonneur, il oublie que dans les discussions philosophiques, s'il est quelque

de ce moment, livré à l'amour du paradoxe, rien ne lui coûte. Faut-il, pour défendre son opinion, soutenir que l'homme absolument brute, l'homme sans art, sans industrie, & inférieur à tout sauvage connu, est cependant, & plus vertueux, & plus heureux que le citoyen policé de Londres & d'Amsterdam? il le soutient.

Dupe de sa propre éloquence, content du titre d'Orateur; il renonce à celui de Philosophe, & ses erreurs deviennent les conséquences de son premier succès. De moindres causes ont souvent produit de plus grands effets. Aigri ensuite par la contradiction, ou peut-être trop amoureux de la singularité, M. Rousseau quitte Paris & ses amis. Il se retire à Montmorency (*m*). Il y compose, y publie son Emile,

---

fois permis de faire usage de l'éloquence, c'est uniquement lorsqu'il s'agit de faire vivement sentir toute l'importance d'une opinion déja reconnue pour vraie. Faut-il, par exemple, retirer les Athéniens de leur assoupissement, & les armer contre Philippe? c'est alors que Démosthene devoit déployer toute la force de l'éloquence: mais s'il s'agit d'une opinion nouvelle, l'examen en appartient à la discussion. Qui veut alors être éloquent, s'égare. Qui sait si dans la chambre des Communes d'Angleterre, l'on est toujours assez attentif à l'usage différent qu'on doit y faire de l'éloquence & de l'esprit de discussion?

(*m*) M. Rousseau connut à Montmorency M. le Maréchal de Luxembourg; ce Seigneur l'aima, honora en lui les talents, le protégea, & par cette protection, acquit un droit sur la reconnoissance de tous les gens de Lettres. Que les Savants ne rougissent point de louer un Grand: pourquoi lui refuser les éloges qu'il mérite? Oublieroient-ils que si les Nations ont besoin de lumieres, les Savants ont besoin de Protecteurs? L'amitié de M. de Luxembourg ne put, il est vrai, soustraire M. Rousseau à la persécution: mais peut-être le caractere de ce Seigneur étoit-il foible; peut-être l'hypocrisie des méchants est-elle plus puissante que la protection des bons & des Grands. On peut ajouter à la louange de M. de Luxembourg, qu'il ne prodigua jamais ses bienfaits à ces insectes de la Littérature, qui font la honte de leurs Protecteurs. Une faveur bannale accordée, dit Mylord Shaftesbury, à ces écrivains médiocres & vils qui s'introduisent par bassesse dans la familiarité d'un Grand, n'est point une preuve de son amour pour les Lettres. J'ai vu, ajoute-t-il, des gens en place s'annoncer comme des Protecteurs des Savants, & s'installer en cette qualité *Grands-Maîtres de l'Ordre des Lettres*. Leurs bienfaits trop souvent prodigués à la médiocrité, étoient plus nuisibles aux Sciences que ne l'eût été leur indifférence.

y est poursuivi par l'envie, l'ignorance & l'hypocrisie. Estimé de toute l'Europe pour son éloquence, il est persécuté en France. On lui applique ce passage : *Cruciatur ubi est, laudatur ubi non est* (*n*). Obligé enfin de se retirer en Suisse, de plus en plus irrité contre la persécution, il y écrit la fameuse lettre adressée à l'Archevêque de Paris ; & c'est ainsi que toutes les idées d'un homme, toute sa gloire & ses infortunes, se trouvent souvent enchaînées par le pouvoir invisible d'un premier événement. M. Rousseau, ainsi qu'une infinité d'hommes illustres, peut donc être regardé comme un des chefs-d'œuvres du hasard.

Qu'on ne me reproche point de m'être arrêté à considérer les causes auxquelles les grands hommes ont été si souvent redevables de leurs talents : mon sujet m'y forçoit. Je ne me suis point appesanti sur les détails. Je savois qu'amoureux des grands talents, peu importe au public les petites causes qui les produisent. Je vois avec plaisir un fleuve rouler majestueusement ses flots à travers la plaine : mais c'est avec effort que mon imagination remonte jusqu'à ses sources, pour y rassembler le volume des eaux nécessaires à son cours. C'est en masse que les objets se présentent à nous : c'est avec peine qu'on se prête à leur décomposition. Je me persuade difficilement que la comete qui traverse impétueusement notre univers & le menace de ruine, ne soit qu'un composé plus ou moins grand d'atômes invisibles.

En morale comme en physique, le grand seul nous frappe. On suppose toujours de grandes causes à de grands effets. On veut que des signes dans le Ciel annoncent la chûte ou les révolutions des Empires. Cependant que de Croisades entreprises ou suspendues, de révolutions exécutées ou pré-

---

Des récompenses mal placées découragent les vrais talents. En vain, dira-t-on que le mérite littéraire ne peut être connu des gens en place, qui l'aiment & le recherchent ; le public instruit leur indiquera toujours l'homme qu'ils doivent honorer de leur faveur. Le mérite ne souffre point, & n'est point incognito exposé, ou sur la paille de la misere, ou sous le couteau de la superstition. Les Grands, toujours à portée de le secourir, peuvent donc toujours prétendre à l'estime & à la reconnoissance de la partie du genre humain la plus savante & la plus éclairée. Voyez *advice to an author*, part. 2. §. 1. p. 229.

(*n*) Cette sentence est appliquable à presque tous les Philosophes dont les écrits ont obtenu l'estime publique.

tuées ; de guerres allumées ou éteintes par les intrigues d'un Prêtre, d'une femme ou d'un Ministre ! C'est faute de mémoire ou d'anecdotes secretes, qu'on ne retrouve pas par-tout le gant de la Duchesse de Marlborough (*o*).

Qu'on applique aux simples Citoyens, ce que je dis des Empires. L'on voit pareillement que leur élevation ou leur abaissement, leur bonheur ou leur malheur, sont le produit d'un certain concours de circonstances & d'une infinité de hasards imprévus & stériles en apparence. Je compare les petits accidents qui préparent les grands événements de notre vie, à la partie chevelue d'une racine, qui s'insinuant insensiblement dans les fentes d'un rocher, y grossit pour le faire un jour éclater.

Le hasard a (*p*) & aura donc toujours part à notre éducation, & sur-tout à celle des hommes de génie. En veut-on augmenter le nombre dans une nation ? qu'on observe les moyens dont se sert le hasard, pour inspirer aux hommes les desirs de s'illustrer. Cette observation faite, qu'on les place à dessein & fréquemment dans les mêmes positions, où le hasard les place rarement ; c'est le seul moyen de les multiplier.

L'éducation morale de l'homme est maintenant presqu'en entier abandonnée au hasard. Pour la perfectionner, il faudroit en diriger le plan relativement à l'utilité publique, la fonder sur des principes simples & invariables. C'est l'unique maniere de diminuer l'influence que le hasard a sur elle, & de lever les contradictions qui se trouvent & doivent nécessairement se trouver entre tous les divers préceptes de l'éducation actuelle.

(*o*) Une grande âcreté dans la matiere séminale, alluma, disent les Médecins, la violente passion d'Henri VIII pour les femmes. C'est donc à cette âcreté, que l'Angleterre dut la destruction du Papisme. L'histoire perdroit peut-être de sa noblesse & de sa dignité, si l'on étoit toujours attentif à remonter ainsi jusqu'aux causes secretes des grands événements : mais elle en seroit bien plus instructive.

(*p*) J'avertis le lecteur que par ce mot de hasard, j'entends l'enchainement inconnu des causes propres à produire tel ou tel effet, & que je n'employe jamais ce mot dans une autre signification.

CHAPITRE IX.

Des causes principales de la contradiction des préceptes sur l'éducation.

EN Europe, & sur-tout dans les Pays Catholiques, si tous les préceptes de l'éducation sont contradictoires, c'est que l'instruction publique y est confiée à deux puissances, dont les intérêts sont opposés, & dont les préceptes en conséquence doivent être contraires & différents.

L'une, est la puissance spirituelle :
L'autre, est la puissance temporelle.

La force & la grandeur de cette derniere dépend de la force & de la grandeur même de l'Empire auquel elle commande. Le Prince n'est vraiment fort que de la force de sa nation. Qu'elle cesse d'être respectée, le Prince cesse d'être puissant. Il desire & doit desirer que ses sujets soient braves, industrieux, éclairés & vertueux. En est-il ainsi de la puissance spirituelle? non : son intérêt n'est pas le même. Le pouvoir du Prêtre est attaché à la superstition & à la stupide crédulité des peuples. Peu lui importe qu'ils soient éclairés ; moins ils ont de lumieres, plus ils sont dociles à ses décisions. L'intérêt de la puissance spirituelle n'est pas lié à l'intérêt d'une nation, mais à l'intérêt d'une secte.

Deux peuples sont en guerre ; qu'importe au Pape lequel des deux sera esclave ou maître, si le vainqueur lui doit être aussi soumis que le vaincu ? Que les François succombent sous les efforts des Portugais ; que la Maison de Bragance monte sur le trône des Bourbons ; le Pape ne voit dans cet événement qu'un accroissement à son autorité. Qu'est-ce que le Sacerdoce exige d'une nation ? une soumission aveugle, une crédulité sans bornes, & une crainte puérile & panique. Que cette nation d'ailleurs se rende célebre par ses talents ou ses vertus patriotiques, c'est ce dont le Clergé s'occupe peu. Les grands talents & les grandes vertus sont presqu'inconnues en Espagne, en Portugal, & par-tout où la puissance spirituelle est la plus redoutée.

L'ambition, il eſt vrai, eſt commune aux deux puiſſances ; mais les moyens de la ſatisfaire ſont bien différents. Pour s'élever au plus haut point de la grandeur, l'une doit exalter dans l'homme, & l'autre y détruire les paſſions.

Si c'eſt à l'amour du bien public, de la juſtice, de la richeſſe, de la gloire, que la puiſſance temporelle doit ſes Guerriers, ſes Magiſtrats, ſes Négociants & ſes Savants ; ſi c'eſt par le commerce de ſes villes, la valeur de ſes troupes, l'équité de ſon Sénat, le génie de ſes Savants, que le Prince rend ſa nation reſpectable aux autres nations, les paſſions fortes & dirigées au bien général ſervent donc de baſe à ſa grandeur.

C'eſt au contraire ſur la deſtruction de ces mêmes paſſions, que le corps eccléſiaſtique fonde la ſienne. Le Prêtre eſt ambitieux, mais l'ambition lui eſt odieuſe dans le Laïc. Elle s'oppoſe à ſes deſſeins. Le projet du Prêtre eſt d'éteindre en l'homme tout deſir, de le dégoûter de ſes richeſſes, de ſon pouvoir, & de profiter de ſon dégoût pour s'approprier l'un & l'autre. (*a*). Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que le ſyſtême religieux a toujours été dirigé ſur ce plan.

Au moment où le Chriſtianiſme s'établit, que prêcha-t-il ? *La communauté des biens.* Qui ſe préſenta pour dépoſitaire des biens mis en commun ? le Prêtre. Qui viola ce dépôt, & s'en fit propriétaire ? le Prêtre. Lorſque le bruit de la fin du monde ſe répandit, qui l'accrédita ? le Prêtre. Ce bruit étoit favorable à ſes deſſeins : il eſpéra que, frappés d'une terreur panique, les hommes ne connoîtroient plus qu'une ſeule affaire, (affaire vraiment importante) celle de leur ſalut. La vie, leur diſoit-on, n'eſt qu'un paſſage ; le Ciel eſt la vraie patrie des hommes : pourquoi donc ſe livrer à des affections terreſtres ? Si de tels diſcours n'en détacherent point entiérement le laïc, ils attiédirent du moins en lui l'amour de la parenté, de la gloire, du bien public & de la patrie. Les Héros alors devinrent plus rares ; & les Souverains frappés de l'eſpoir d'une grande puiſ-

(*a*) Douze ou quinze millions ſaiſis en Eſpagne ſur deux Procureurs Jéſuites du Paraguay, prouvent qu'en prêchant le détachement des richeſſes, les Jéſuites n'ont jamais été dupes de leurs ſermons.

sance dans les cieux, consentirent quelquefois à remettre au Sacerdoce une partie de leur autorité sur la terre. Le Prêtre s'en saisit, & pour se la conserver, décrédita la vraie gloire & la vraie vertu. Il ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Lycurgues, les Codrus, les Aristides, les Timoléons, enfin tous les défenseurs & les bienfaicteurs de leur patrie. Ce furent d'autres modeles qu'il proposa. Il inscrivit d'autres noms dans le calendrier; & l'on le vit, à ceux des anciens Héros, substituer celui d'un St. Antoine, (*b*) d'un St. Crepin, d'une Ste. Claire, d'un St. Fiacre, d'un St. François, enfin le nom de tous ces solitaires, qui, dangereux à la société par l'exemple de leurs folles vertus, se retiroient dans les cloîtres & dans les déserts, pour y végéter & y mourir inutiles.

D'après de tels modeles, le Sacerdoce se flatta d'accoutumer les hommes à regarder la vie comme un court voyage. Il crut qu'alors sans desirs pour les biens terrestres, sans amitié pour ceux qu'ils rencontreroient dans leur voyage, ils deviendroient également indifférents à leur propre bonheur & à celui de leur postérité. En effet, si la vie n'est qu'une couchée, pourquoi mettre tant d'intérêt aux choses d'ici-bas? un voyageur ne fait pas réparer

(*b*) De tous les contes, les plus ridicules sont ceux que les Moines font de leurs Fondateurs. Ils disent, par exemple, » qu'à » la vue d'une biche poursuivie » par des loups, St. Lomer leur » ordonna de s'arrêter, ce qu'ils » firent incontinent. »

» Que St. Florent, faute de » berger, ordonna à un ours » qu'il rencontra, de mener » paître ses brebis, & que l'ours » les menoit paître tous les » jours.

» Que St. François saluoit les » oiseaux, leur parloit, leur fai» soit commandement d'ouir la » parole de Dieu, lesquels oi» seaux entendant parler Saint » François, se réjouissoient d'une » façon merveilleuse, allongeant » le col, & entr'ouvrant le bec.

» Que ce même St. François » passa huit jours avec une ci» gale, chanta un jour entier » avec un rossignol, guérit un » loup enragé, & lui dit: Mon » frere le loup, tu dois me pro» mettre que tu ne feras plus à » l'avenir aussi ravissant que tu » l'as été: ce que le loup pro» mit en inclinant la tête. Alors » St. François lui dit: Donne» moi la foi: ce que disant St. » François, lui tendit la main, » pour la recevoir: & le loup » levant doucement sa patte » droite, la mit entre les mains » de St. François. » On lit aussi de plusieurs autres Saints, qu'ils se plaisoient à deviser avec les brutes.

parer les murs du cabaret, où il ne doit passer qu'une nuit.

Pour assurer leur grandeur & satisfaire leur ambition, les puissances spirituelles & temporelles dûrent donc en tous pays employer des moyens très-différents. Chargées en commun de l'instruction publique, elles ne purent donc jamais graver dans les cœurs & les esprits que des préceptes contradictoires, & relatifs à l'intérêt que l'une eut d'allumer, & l'autre d'éteindre les passions (*c*).

C'est la probité cependant que prêchent également ces deux puissances; j'en conviens. Mais ni l'une ni l'autre ne peuvent attacher à ce mot la même signification; & sous le gouvernement du Pape, Rome moderne n'a certainement pas de la vertu, la même idée qu'en avoit l'ancienne Rome sous le Consulat du premier des Brutus.

L'aurore de la raison commence à poindre; les hommes savent déja que, pour tous, les mêmes mots ne sont pas représentatifs des mêmes idées. En conséquence, qu'exigent-ils aujourd'hui d'un Auteur? qu'il attache une idée nette aux expressions dont il se sert. Le regne de l'obscure scholastique peut disparoître; les théologiens n'en imposeront peut-être pas toujours aux peuples & aux gouvernements. Ce qu'on peut assurer, c'est qu'ils ne conserveront pas du moins leur puissance par les mêmes moyens qu'ils l'ont acquise; les temps & les circonstances ont changé. On convient enfin aujourd'hui de la nécessité des passions: on sait que c'est à leur conservation qu'est attachée celle des Empires. Les passions en effet sont des desirs vifs: ces desirs peuvent être également conformes ou contraires au bien public. Si l'avarice & l'intolérance sont des passions nuisibles & criminelles, il en est autrement du desir de s'illustrer par des talents & des vertus patriotiques (*d*). En anéantissant les desirs, on anéantit

---

(*c*) Vouloir détruire les passions dans les hommes, c'est vouloir y détruire l'action. Le Théologien insulte-t-il aux passions? c'est le pendule qui se moque de son ressort, & l'effet qui méconnoit sa cause.

(*d*) On n'attache certainement pas d'idée nette au mot, *Passions*, lorsqu'on les regarde comme nuisibles. Ce n'est qu'une vraie dispute de mots. Les Théologiens eux-mêmes n'ont jamais dit que la passion vive de l'amour de Dieu, fût un crime. Ils n'ont point condamné Décius, pour

l'ame; & tout homme sans passions n'a en lui ni principe d'action, ni motif pour se mouvoir.

Vous êtes, ô Ministres Catholiques! riches & puissants sur la terre; mais votre pouvoir peut être détruit avec celui des nations auxquelles vous commandez. Augmentez leur abrutissement; & ces nations, vaincues par d'autres, cesseront de vous être soumises. Il faut pour votre intérêt même, que les passions & les besoins continuent de vivifier l'homme. Pour les étouffer en lui, il faudroit changer sa nature.

O vénérables Théologiens! ô brutes! ô mes freres! abandonnez ce projet ridicule: étudiez le cœur humain, examinez les ressorts qui le meuvent; & si vous n'avez encore aucune idée nette de la morale & de la Politique (e), abstenez-vous de l'enseigner. L'orgueil vous a

s'être voué dans les champs de la guerre aux Dieux infernaux. Ils n'ont point reproché à Pélopidas cet amour vif de la Patrie, qui l'arma contre les Tyrans, & l'engagea dans l'entreprise la plus périlleuse. Nos desirs sont nos moteurs, & c'est la force de nos desirs qui détermine celle de nos vices & de nos vertus. Un homme sans desirs & sans besoins, est sans esprit & sans raison. Nul motif ne l'engage à combiner, ni à comparer ses idées entr'elles. Plus l'homme approche de cet état d'apathie, plus il est stupide. Si les Souverains de l'Orient sont en général si peu éclairés, c'est que l'esprit est fils du desir & du besoin. Or les Sultans n'éprouvent ni l'un, ni l'autre. Il n'est point de plaisir qu'un simple acte de leur volonté ne leur procure: l'esprit leur est donc presque toujours inutile. Le seul cas où il leur devient nécessaire, c'est lorsque jaloux du titre de Conquérants, ils veulent envahir le sceptre d'un voisin puissant. Dans toute autre position, exiger des lumieres d'un Despote, c'est vouloir un effet sans cause. Compter dans un Gouvernement arbitraire sur l'esprit d'un Monarque né sur le trône, c'est folie. Aussi, sauf le hasard d'une éducation singuliere, est-il peu de Souverains absolus & éclairés: aussi l'histoire ne compte-t-elle communément au nombre des grands Rois que les Henri IV, les Frédéric, les Catherine II, &c. & ceux d'entre les Princes dont l'éducation fut dure, & qui d'ailleurs eurent une fortune à faire & mille obstacles à surmonter.

(e) Un dévot peut exceller en Géométrie, en certain genre de Peinture: mais vu la contradiction actuelle qui se trouve entre l'intérêt public & l'intérêt du Prêtre, on ne peut sans inconséquence être à la fois pieux & homme d'Etat, dévot & bon citoyen, c'est-à-dire, honnête homme. C'est une vérité que démontrera la suite de cet Ouvrage.

trop long-temps égarés. Rappellez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus. Au moment qu'il vit le jour, dit un grand Poëte, le Dieu enfant remplit l'Olympe de ses cris. La cour céleste en fut assourdie : pour l'appaiser, chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme ; il en fit présent à Momus : & depuis, l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or, parmi les poupées de cette espece, la plus triste, la plus orgueilleuse & la plus ridicule, fut un Docteur, (*f*). O poupée théologienne ! ne vous obstinez plus à vouloir détruire les passions ; ce sont les principes de vie d'un État (*g*). Occupez-vous du soin de les diriger au bien général ; essayez de tracer à ce

(*f*) C'étoit autrefois le Petit-Maître, aujourd'hui c'est le Théologien, qui fait tout, sans avoir rien appris. L'interroge-t-on sur la nature des animaux ? ce sont, dit-il, de pures machines. Mais sur quel motif appuye-t-il sa décision ? a-t-il en qualité, ou de chasseur, ou d'observateur, étudié la nature & les mœurs des animaux ? non : il n'a élevé ni chien, ni chat, pas même de moineau ; mais il est Docteur : &, du moment qu'il en prend le bonnet, il se croit, comme l'Empereur de la Chine, obligé par l'étiquette de son état, de répondre à tout ce qu'on lui apprend ; *je le savois*. L'on supposoit le Sage des Stoïciens habile & versé dans tous les Arts & les Sciences ; c'étoit l'homme universel. Il en est de même du Théologien : il est Poëte, Géometre, Physicien, Horloger, &c. Qu'il ait tous ces talents, j'y consens : mais qu'on ne m'oblige point de lire ses vers & d'acheter ses montres. Me permettroit-il de lui donner un conseil ; ce seroit, avant de parler des animaux, de consulter les ouvrages de M. de Buffon, & trois ou quatre lettres données au Journal étranger par un Observateur exact & un bon Écrivain. Qu'il s'abstienne d'attaquer sur ce point mes sentiments. J'ai donné, dit-on, de l'esprit & de la raison aux brutes. C'est une politesse que je fis aux Docteurs. Quelle fut votre reconnoissance, ô ingrats !

(*g*) Le propre des Gouvernements despotiques, est d'affoiblir dans l'homme le mouvement des passions. Aussi la consomption est-elle la maladie mortelle de ces Empires : aussi les Peuples soumis à cette forme de Gouvernement, n'ont-ils communément ni l'audace, ni le courage des Républicains. Ces derniers même n'ont excité notre admiration que dans ces moments de crise, où leurs passions étoient le plus en effervescence. Dans quels temps les Hollandois & les Suisses faisoient-ils des actions surhumaines ? lorsqu'ils étoient animés de deux fortes passions ; l'une, la vengeance, l'autre, la haine des Tyrans. Il faut des passions à un Peuple : c'est une vérité qui n'est plus maintenant ignorée que du Gardien des Capucins.

sujet le plan d'une instruction, dont les principes simples & clairs tendent tous au bonheur public.

Qu'on est loin d'un tel plan d'instruction ! peu d'accord avec eux-mêmes, les parents & les maîtres ignorent également ce qu'ils doivent enseigner aux enfants. Ils n'ont encore sur l'éducation que des idées confuses ; & delà, la contradiction révoltante de tous leurs préceptes.

CHAPITRE X.

Exemple des idées ou préceptes contradictoires reçus dans la première jeunesse.

QU'ON me pardonne si, pour faire plus vivement sentir la contradiction de tous les préceptes de notre éducation, je suis forcé de descendre à un ton peu noble : le sujet l'exige. C'est dans les maisons religieuses & destinées à l'instruction des jeunes filles, que ces contradictions sont les plus frappantes. J'entre donc au couvent. Il est huit heures du matin : c'est le temps de la conférence, celui où, dans un discours sur la pudeur, la Supérieure prouve qu'une pensionnaire ne doit jamais lever les yeux sur un homme. Neuf heures sonnent ; le maître à danser est au parloir. Formez bien vos pas, dit-il, à son écoliere : levez cette tête, & regardez toujours votre danseur. Or lequel croire, du maître de danse, ou de la Prieure ? la pensionnaire l'ignore ; & n'acquiert, ni les graces que le premier veut lui donner, ni la réserve que la seconde lui prêche. Or à quoi rapporter ces contradictions dans l'instruction, sinon aux desirs contradictoires qu'ont les parents, que leur fille soit à la fois agréable & réservée, & qu'elle joigne la prudence du cloître aux graces du théâtre ? ils veulent concilier les inconciliables (*a*).

(*a*) On desire qu'une fille soit vraie & ingénue. On lui présente un époux : il ne lui plaît pas : elle le dit : on le trouve mauvais. Les parents veulent donc qu'elle soit vraie ou fausse, suivant l'intérêt qu'ils ont qu'elle soit l'une ou l'autre.

L'instruction Turque est peut-être la seule conséquente à ce qu'en ce pays l'on exige des femmes (*b*)

Les préceptes de l'éducation seront incertains & vagues, tant qu'on ne les rapportera point à un but unique. Quel peut être ce but? le plus grand avantage public, c'est-à-dire, le plus grand plaisir & le plus grand bonheur du plus grand nombre des citoyens.

Les parents perdent-ils cet objet de vue; ils errent çà & là dans les voies de l'instruction. La mode seule est leur guide. Ils apprennent d'elle que pour faire de leur fille une Musicienne, il faut lui payer un Maître de Musique; & ils ignorent que pour lui donner des idées nettes de la vertu, il faut pareillement lui payer un Maître de Morale.

Lorsqu'une mere s'est chargée de l'éducation de sa fille, elle lui dit le matin, en mettant son rouge, que la beauté n'est rien, que la bonté & les talents sont tout (*c*). L'on

(*b*) Le Turc croit la femme formée pour le plaisir de l'homme & créée pour irriter ses desirs. Telle est, dit-il, l'intention marquée de la Nature. Or qu'en Turquie, l'on permette à l'art d'ajouter encore aux beautés des femmes; qu'on leur ordonne même de perfectionner en elles les moyens de charmer: rien de plus simple. Quel abus faire de la beauté dans le Serrail où elle est renfermée? supposons, si l'on veut, un Pays où les femmes soient en commun. Plus dans ce Pays elles inventeroient de moyens de séduire, plus elles multiplieroient les plaisirs de l'homme. Quelque dégré de perfection qu'elles atteignissent en ce genre, on peut assurer que leur coquetterie n'auroit rien de contraire au bonheur public. Tout ce que l'on pourroit encore exiger d'elles, c'est qu'elles conçussent tant de vénération pour leur beauté & leurs faveurs, qu'elles crussent n'en devoir faire part qu'aux hommes déja distingués par leur génie, leur courage ou leur probité. Leurs faveurs par ce moyen deviendroient un encouragement aux talents & aux vertus. Mais en Turquie, si les femmes peuvent sans inconvénient s'instruire de tous les arts de la volupté, en seroit-il de même dans un Pays, où, comme en Europe, elles ne sont ni renfermées, ni communes; où, comme en France, toutes les maisons sont ouvertes? S'imagine-t-on qu'en multipliant dans les femmes les moyens de plaire, on augmentât beaucoup le bonheur des époux? J'en doute; & jusqu'à ce qu'on ait fait quelque réforme dans les loix du mariage, ce que l'art pourroit ajouter aux beautés naturelles du sexe, seroit peut-être en contradiction avec l'usage que les loix Européennes lui permettent d'en faire.

(c) Assure-t-on une fille que sans talents on reste sans époux?

entre en ce moment à la toilette de la mere : chacun répete à la petite fille qu'elle eſt jolie ; on ne la loue pas une fois l'an ſur ſes talents, (d) & ſon humanité : d'ailleurs, les ſeules récompenſes promiſes à ſon application, à ſes vertus, ſont des parures ; & l'on veut cependant que la petite fille ſoit indifférente à ſa beauté. Quelle confuſion une telle conduite ne doit-elle pas jetter dans ſes idées !

L'inſtruction d'un jeune homme n'eſt pas plus conſéquente. Le premier devoir qu'on lui preſcrit, c'eſt l'obſervation des loix : le ſecond, c'eſt leur violation lorſqu'on l'offenſe ; il doit, en cas d'inſulte, ſe battre, ſous peine de déshonneur. Lui prouve-t-on que c'eſt par des ſervices rendus à la patrie qu'on obtient la conſidération de ce monde & la gloire céleſte ? quels modeles d'imitation lui propoſe-t-on ? un Moine, un Dervis fanatique & fainéant, dont l'intolérance a porté le trouble & la déſolation dans les Empires.

Un pere vient de recommander à ſon fils la fidélité à ſa parole. Un Théologien ſurvient, & dit à ce fils, qu'on n'en eſt pas tenu envers les ennemis de Dieu : que Louis XIV par cette raiſon révoqua l'édit de Nantes donné par ſes ancêtres ; que le Pape a décidé cette queſtion, en déclarant nul tout traité contracté entre les Princes hérétiques & catholiques, en accordant enfin aux derniers le droit de le violer, s'ils ſont les plus forts.

Un prédicateur prouve en chaire que le Dieu des Chrétiens eſt un Dieu de vérité ; que c'eſt à leur haine pour le menſonge, qu'on reconnoît ſes adorateurs (e). Eſt-il

elle apprendra demain que la plus ſotte de ſes compagnes a fait un excellent mariage, parce qu'elle avoit tant de dot, & qu'on n'épouſe plus que la dot.

(d) Si l'on ne loue communément que la beauté dans une fille, c'eſt que la beauté eſt réellement la qualité la plus intéreſſante, la plus deſirable dans celle à qui l'on fait viſite, & dont on n'eſt ni le mari, ni l'ami, & que chez les femmes, les hommes ne ſont jamais qu'en viſite.

(e) Il eſt des hommes qui ſe croyent vrais, parce qu'ils ſont médiſants. Rien de plus différent que la vérité & la médiſance : l'une toujours indulgente, eſt inſpirée par l'humanité ; l'autre toujours aigre, eſt fille de l'orgueil, de la haine, de l'humeur & de l'envie. Le ton & les geſtes de la médiſance décelent toujours quel en eſt le pere.

deſcendu de chaire? il convient qu'il eſt très-prudent de la taire; (*f*) que lui-même, en louant la vérité, ſe garde bien de la dire (*g*). L'homme en effet qui, dans les pays Catholiques, écriroit l'hiſtoire vraie de ſon temps, ſouleveroit contre lui tous les adorateurs de ce Dieu de vérité (*h*). Dans de tels pays, l'homme à l'abri de la perſécution, eſt le muet, le ſot ou le menteur.

Qu'à force de ſoins un Inſtituteur parvienne enfin à inſpirer à ſon éleve la douceur & l'humanité, le Directeur entre, & dit à cet éleve, qu'on peut pardonner aux hommes leurs vices, & non leurs erreurs; que dans ce dernier cas l'indulgence eſt un crime, & qu'il faut brûler quiconque ne penſe pas comme lui.

Telle eſt l'ignorance & la contradiction du Théologien, qu'il déclame encore contre les paſſions au moment même qu'il veut exciter l'émulation de ſon diſciple. Il oublie alors que l'émulation eſt une paſſion, & même une paſſion très-forte, à en juger par ſes effets.

Tout eſt donc contradiction dans l'éducation. Quelle en eſt la cauſe? l'ignorance où l'on eſt des vrais principes de cette Science; l'on n'en a que des idées confuſes. Il faudroit éclairer les hommes: le Prêtre s'y oppoſe. La vérité luit-elle un moment ſur eux? il en abſorbe les rayons dans

(*f*) Si l'on ne peut ſans crime taire la vérité aux Peuples & aux Souverains, quel homme a toujours été juſte & ſans reproche à cet égard?

(*g*) Qu'à la lecture de l'hiſtoire Eccléſiaſtique un jeune Italien s'indigne des crimes & de la ſcélérateſſe des Pontifes, qu'il doute de leur infaillibilité; quel doute impie! s'écrie ſon Précepteur. Mais, répond l'éleve, je dis ce que je penſe: ne m'avez-vous pas toujours défendu de mentir? Oui, dans les cas ordinaires; mais en faveur de l'Egliſe, le menſonge eſt un devoir. Et quel intérêt prenez-vous au Pape? le plus grand, repliquera le maître. Si le Pape eſt reconnu infaillible, nul ne peut réſiſter à ſes volontés. Les peuples lui doivent être aveuglément ſoumis. Or, quelle conſidération ce reſpect pour le Pape ne réfléchit-il pas ſur-tout le corps Eccléſiaſtique, & par conſéquent ſur moi?

(*h*) Quiconque, en écrivant l'hiſtoire, en altere les faits, eſt un mauvais citoyen. Il trompe le public, & le prive de l'avantage ineſtimable qu'il pourroit retirer de cette lecture. Mais dans quel Empire trouver un Hiſtorien vrai & réellement adorateur du Dieu de vérité? Eſt-ce en France, en Portugal, en Eſpagne? non: mais dans un Pays libre & réformé.

les ténebres de sa scholastique. L'erreur & le crime cherchent tous deux l'obscurité, l'une des mots, (*i*) l'autre de la nuit. Qu'au reste, l'on ne rapporte point à la seule théologie toutes les contradictions de notre éducation : il en est aussi qu'on doit aux vices des Gouvernements. Comment persuader à l'adolescent d'être fidele, d'être sûr dans la société, & d'y respecter les secrets d'autrui, lorsqu'en Angleterre même, le Gouvernement, sous le prétexte même le plus frivole, ouvre les lettres des particuliers, & trahit la confiance publique ? comment se flatter de lui inspirer l'horreur de la délation & de l'espionnage, s'il voit les espions honorés, pensionnés & comblés de bienfaits ?

On veut qu'au sortir du College, un jeune homme se répande dans le monde, qu'il s'y rende agréable, qu'il y soit toujours chaste : est-ce au moment où le besoin d'aimer se fait le plus vivement sentir, qu'insensible aux attraits des femmes, (*k*) un jeune homme peut vivre sans desir au milieu d'elles ? La stupidité paternelle s'imagineroit-elle, lorsque le gouvernement fait bâtir des salles d'Opéra, lorsque l'usage en ouvre l'entrée à la jeunesse, que, jalouse de sa virginité, elle voye toujours d'un œil indifférent, un spectacle où les transports, les plaisirs & le pouvoir de l'amour, sont peints des plus vives couleurs, & où cette passion pénetre dans les ames par les organes de tous les sens ? (*l*)

(*i*) Pourquoi les disputes théologiques sur la grace sont-elles interminables ? C'est qu'heureusement pour les disputants, ni les uns, ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En présentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la Divinité ? Le Cardinal du Perron, après avoir dans un discours prouvé l'existence de Dieu à Henri III, lui dit : Si votre Majesté le desire, je lui en prouverai tout aussi évidemment la non-existence.

(*k*) Je suppose qu'on voulût réellement attiédir dans les jeunes gens les desirs de l'amour ; que faire ? instituer des exercices violents, & en inspirer le goût à la jeunesse. L'exercice est en ce genre le sermon le plus efficace. Plus on transpire, plus on dépense d'esprits animaux, moins il reste de force pour l'amour. La froideur & l'indifférence des sauvages du Canada, tiennent à la fatigue & à l'épuisement éprouvés dans des chasses longues & pénibles.

(*l*) Qu'on ne conclue point de ce texte, que je veuille détruire les salles d'Opéra ou de la Comédie. Je ne condamne ici que la contradiction entre nos usages & les préceptes religieux de notre morale. Je ne suis, ni ennemi des spectacles, ni fier cel

Je ne finirois pas si je voulois donner la liste de toutes les contradictions de l'éducation Européenne, & surtout de la Papiste. Dans le brouillard de ses préceptes, comment reconnoître le sentier de la vertu? le Catholique s'en écarte donc souvent. Aussi sans principes fixes à cet égard, c'est aux positions où il se trouve, aux livres, aux amis, & enfin aux maîtresses que le hasard lui donne, qu'il doit ses vices ou ses vertus. Mais est-il un moyen de rendre l'éducation de l'homme plus indépendante du hasard, & comment faire pour y réussir?

N'enseigner que le vrai. L'erreur se contredit toujours: la vérité, jamais.

Ne point abandonner l'éducation des citoyens à deux puissances qui, divisées d'intérêt, enseigneront toujours deux morales (*m*) contradictoires.

Par quelle fatalité, dira-t-on, presque tous les peuples ont-ils confié au Sacerdoce l'instruction morale de leur jeunesse? Qu'est-ce que la morale des Papistes? un composé de superstitions. Cependant il n'est rien qu'à l'aide de la superstition, le Sacerdoce n'exécute. C'est par elle qu'il dé-

---

point de l'avis de M. Rousseau. Les spectacles sont sans contredit un plaisir. Or il n'est point de plaisir qui, dans les mains d'un Gouvernement sage, ne puisse devenir un principe productif de vertu, lorsqu'il en est la récompense.

(*m*) Pourquoi la plupart des hommes éclairés regardent-ils toute Religion comme incompatible avec une bonne morale? c'est que les Prêtres de toute Religion se donnent pour les seuls juges de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines: c'est qu'ils veulent que les décisions théologiques soient regardées comme le vrai code de la Morale. Or, le Prêtre est un homme. En cette qualité, il juge conformément à son intérêt. Son intérêt est presque toujours contraire à l'intérêt public. La plupart de ses jugemens sont donc injustes. Telle est cependant la puissance du Prêtre sur l'esprit des Peuples, qu'ils ont pour les sophismes de l'école, souvent plus de vénération que pour les saines maximes de la Morale. Quelles idées nettes les Peuples pourroient-ils s'en former? les décisions de l'Eglise, aussi variables que ses intérêts, y portent sans cesse confusion, obscurité & contradiction. Qu'est-ce que l'Eglise substitue aux vrais principes de la Justice? des observances & des cérémonies ridicules. Aussi dans ses discours sur Tite-Live, Machiavel attribue-t-il l'excessive méchanceté des Italiens, à la fausseté & à la contradiction des préceptes moraux de la Religion Catholique.

pouille les Magistrats de leur autorité, & les Rois de leur pouvoir légitime : c'est par elle qu'il soumet les Peuples, qu'il acquiert sur eux une puissance souvent supérieure aux loix ; & par elle enfin qu'il corrompt jusqu'aux principes de la morale. Quel remede à ce mal ? Il n'en est qu'un : c'est de refondre en entier cette science. Il faudroit qu'un nouvel esprit présidât à la formation de ses nouveaux principes, & que tous tendissent à l'avantage public.

Il est temps que sous le titre de saints Ministres de la Morale, les Magistrats la fondent sur des principes simples, clairs, conformes à l'intérêt général, & dont tous les citoyens puissent se former des idées également justes & précises. Mais la simplicité & l'uniformité de ces principes conviendroit-elle aux différentes passions des hommes ?

Leurs desirs peuvent être différents ; mais leur maniere de voir est essentiellement la même : ils agissent mal, & voyent bien. Tous naissent avec l'esprit juste ; tous saisissent la vérité, lorsqu'on la leur présente clairement. Quant à la jeunesse, elle en est d'autant plus avide, qu'elle a moins d'habitudes à rompre, & d'intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils sont. Ce n'est pas sans peine qu'on parvient à fausser l'esprit des jeunes gens. Il faut pour cet effet toute la patience & tout l'art de l'éducation actuelle : encore entrevoyent-ils de temps en temps, à la lueur de la raison naturelle, la fausseté des opinions dont on a chargé leur mémoire. Que ne les en effacent-ils, pour leur substituer des idées nouvelles ? Un pareil changement dans les idées suppose du temps & des soins, & cette tâche est trop pénible pour la plupart des hommes, qui souvent descendent au tombeau, sans avoir encore acquis d'idées nettes & précises de la vertu.

Quand en auront-ils de saines ? lorsque le système religieux se confondra avec le système du bonheur national ; lorsque les Religions, instruments habituels de l'ambition sacerdotale, le deviendront de la félicité publique. Est-il possible d'imaginer une telle Religion ? L'examen de cette question mérite l'attention du sage. Je jetterai donc en passant un coup d'œil sur les fausses Religions.



CHAPITRE XI.

Des fausses Religions.

TOUTE Religion, dit Hobbes, *fondée ſur la crainte d'un pouvoir inviſible, eſt un conte qui, avoué d'une nation, porte le nom de religion; déſavoué de cette même nation, porte le nom de ſuperſtition.* Les neuf incarnations de Wiſtnou ſont religion aux Indes, & conte à Nuremberg.

Je ne m'autoriſerai point de cette définition pour nier la vérité de la Religion. Si j'en crois ma nourrice & mon précepteur, toute autre Religion eſt fauſſe : la mienne ſeule eſt la vraie (*a*). Mais eſt-elle reconnue pour telle par l'univers ? non ; la terre gémit encore ſous une multitude de temples conſacrés à l'erreur. Il n'en eſt aucune qui ne ſoit la Religion de quelques contrées.

L'hiſtoire des Numa, des Zoroaſtres, des Mahomets & de tant de fondateurs de cultes modernes, nous apprend que toutes les Religions peuvent être conſidérées comme des inſtitutions politiques, qui ont une grande influence ſur le bonheur des nations. Je penſe donc, puiſque l'eſprit humain produit encore de temps en temps des Religions nouvelles, qu'il eſt important, pour les rendre le moins malfaiſantes poſſible, d'indiquer le plan à ſuivre dans leur création.

Toutes les Religions ſont fauſſes, à l'exception de la Religion chrétienne ; mais je ne la confonds pas avec le Papiſme.

(*a*) Peut-être cette aſſertion paroîtra-t-elle abſurde. Au reſte, cette abſurdité m'eſt commune avec tous les hommes. Ce ridicule en moi, comme en eux, eſt l'effet de l'orgueil. Si chacun croit ſa Religion la meilleure, c'eſt que chacun ſe dit : *qui ne penſe pas comme moi, a tort.* Je le dis donc comme les autres.



CHAPITRE XII.

Le Papisme est d'institution humaine.

LE Papisme n'est aux yeux d'un homme sensé qu'une pure idolâtrie (*a*). L'Eglise Romaine n'y voyoit sans doute qu'une institution humaine, lorsqu'elle faisoit de cette Religion un usage scandaleux, un instrument de son avarice & de sa grandeur; qu'elle s'en servoit pour favoriser les projets crminels des Papes, & légitimer leur avidité & leur ambition. Mais ces imputations, disent les Papistes, sont calomnieuses.

Pour en prouver la vérité, je demande s'il est vraisemblable que des Chefs d'Ordres monastiques regardassent la Religion comme divine, lorsque, pour enrichir eux & leurs Couvents, ils défendoient aux Moines d'enterrer en terre sainte quiconque mouroit sans leur rien laisser; s'ils étoient

(*a*) L'homme, disoit Fontenelle, a fait Dieu à son image, & ne pouvoit faire autrement. C'est sur les Cours Orientales que les Moines ont modelé la Cour céleste. Le Prince d'Orient, invisible à la plupart de ses sujets, n'est accessible qu'à ses seuls Courtisans. Les plaintes du Peuple ne parviennent à lui que par l'organe de ses favoris. Les Moines, sous le nom de Saints, ont pareillement environné de favoris le trône du Monarque de l'Univers, & ont voulu que les graces célestes ne s'obtinssent que par l'intercession de ces Saints. Mais pour se les rendre favorables, que faire? les Prêtres assemblés à cet effet déciderent qu'en bois sculpté ou non sculpté, l'on placeroit des images dans les Eglises, qu'on s'agenouilleroit devant elles, comme devant celles du Très-Haut; que les signes extérieurs de l'adoration seroient les mêmes pour l'Eternel & ses favoris, & enfin honorés par les Chrétiens comme les Pénates & les Fétiches par les Payens & les Sauvages. St. Nicolas en Russie, par exemple, & St. Janvier à Naples, auroient plus de considération, & attireroient plus de respect que Dieu lui-même.

C'est sur ces faits que sont fondées les accusations portées contre les Eglises Grecque & Latine. C'est à la derniere surtout qu'on doit le rétablissement du Fétichisme. Ainsi la France a, dans St. Denis un Fétiche national, dans Sainte Genevieve une Fétiche de la Capitale; & il n'est point de communauté ni de citoyen, qui, sous le nom de Pierre, de Claude, ou de Martin, n'ait encore son Fétiche particulier.

eux-mêmes dupes d'une croyance publiquement professée, lorsqu'ils se rendoient (*b*) propriétaires des biens qu'en qualité d'économes des pauvres, ils devoient leur distribuer; si les Papes croyoient réellement pratiquer la justice & l'humilité, lorsqu'ils se déclaroient les distributeurs des Royaumes de l'Amérique sur lesquels ils n'avoient aucun droit; lorsque par une ligne de démarquation, ils partageoient cette partie du monde (*c*) entre les Espagnols & les Portugais; lors-

---

(*b*) Point de ruse, de mensonges, de prestiges, d'abus de confiance, enfin de moyens vils & bas que les Prêtres n'ayent employés pour s'enrichir. Les Capitulaires recueillis par Baluze, T. 2, nous instruisent de la maniere dont autrefois les Ecclésiastiques parvinrent en France à se faire payer la dixme. „ Ils firent descendre du „ Ciel une Lettre de Jesus-Christ. „ Par cette lettre, le Sauveur „ menace les Payens, les Sorciers & ceux qui ne payent „ pas la dixme, de frapper leurs „ champs de stérilité, & d'envoyer dans leurs maisons des „ serpents ailés, pour dévorer „ les tettons de leurs femmes. „ Cette premiere lettre n'ayant point réussi, les Ecclésiastiques ont recours au diable; ils le produisent (voyez les mêmes Capitulaires. T. 1.) dans une assemblée de la Nation; & le diable devenu tout-à-coup Apôtre & Missionnaire, y prend à cœur le salut des François. Il tâche de les rappeller à leur devoir par des châtiments salutaires. „ Ouvrez enfin les yeux, disoit „ le Clergé; le Diable lui-même est l'auteur de la derniere „ famine, lui-même a dévoré „ les grains dans les épis: redoutez sa fureur. Au milieu „ des campagnes, il a déclaré par „ des hurlements affreux, qu'il „ exerceroit les plus cruels châtiments sur les Chrétiens endurcis qui nous refusent la „ dixme. „ Tant d'impostures de la part du Clergé prouvent qu'au temps de Charlemagne, les gens pieux étoient les seuls qui payassent la dixme. Dans la supposition que le Clergé eût eu le droit de la lever, il n'eût point eu recours successivement à Dieu & au Diable. Ce fait m'en rappelle un autre de la même espece; c'est le sermon d'un Curé sur le même sujet: „ O mes chers „ Paroissiens, disoit-il, ne suivez „ point l'exemple de ce malheureux Caïn, mais bien celui „ du bon Abel: Caïn ne vouloit jamais payer la dixme, „ ni aller à la messe: Abel au „ contraire la payoit & toujours „ du plus beau & du meilleur, „ & il ne failloit pas un seul „ jour d'ouir la messe. „

Grotius dit au sujet de ces dixmes & donations, que le scrupule de Tibere pour accepter de tels dons, devoit faire honte aux Moines.

(*c*) Les Papes, par leurs prétentions ridicules sur l'Amérique, ont donné l'exemple de l'iniquité, ont légitimé toutes les injustices qu'y ont exercées les Chrétiens.

qu'ils prétendoient enfin commander aux Princes, ordonner de leur temporel, & disposer arbitrairement des Couronnes.

O Papistes ! examinez quelle fut en tous les siecles la conduite de votre Eglise ! Eut-elle intérêt d'entretenir garnison Romaine dans tous les Empires, & de s'attacher un grand nombre d'hommes ? (c'est l'intérêt de toute secte ambitieuse :) elle institua un grand nombre d'Ordres religieux ; fit construire & renter un grand nombre de monasteres ; eut enfin l'adresse de faire soudoyer cette milice ecclésiastique, par les nations même où elle l'établissoit.

Le même motif lui faisant desirer la multiplication du Clergé séculier, elle multiplia les Sacrements; & les peuples, pour se les faire administrer, furent forcés d'augmenter le nombre de leurs Prêtres. Il égala bientôt celui des sauterelles de l'Egypte. Comme elles, ils dévorerent les moissons; & ces Prêtres séculiers furent entretenus aux dépens des nations Catholiques. Pour lier ces Prêtres plus étroitement à ses intérêts, & jouir sans partage de leur affection, l'Eglise voulut encore que, célibataires forcés, ils vécussent sans femmes, sans enfants, mais d'ailleurs dans un luxe & une aisance qui de jour en jour leur rendît leur état plus cher. Ce n'est pas tout : pour accroître encore & sa richesse & son pouvoir, l'Eglise Romaine tenta, sous le nom du dernier St. Pierre ou autre, de lever des impôts dans tous les Royaumes. Elle ouvrit à cet effet une banque entre le ciel & la terre ; & fit, sous le nom d'indulgences, payer argent comptant dans ce monde, des billets à ordre directement tirés sur le Paradis.

Or lorsqu'en tous les siecles on voit le Sacerdoce sacrifier constamment la vertu au desir de la grandeur & de la richesse ; lorsqu'en étudiant l'histoire des Papes, de leur politique, de leur ambition, de leurs mœurs, enfin de leur conduite, on la trouve si différente de celle prescrite par l'Evangile, comment imaginer que les Chefs de cette Reli-

Un jour qu'on examinoit dans la chambre des Communes, si tel canton situé sur les confins du Canada devoit appartenir à la France, un des membres de la Chambre se leve & dit : „Cette „ question, Messieurs, est d'autant plus délicate, que les „ François, ainsi que nous, sont „ très-persuadés que ce terrein „ n'appartient point aux naturels du Pays. „

gion ayent vu en elle autre chose qu'un moyen d'envahir la puissance & les trésors de la terre (d)? D'après les mœurs & la conduite des Moines, du Clergé & des Pontifes, un Réformé peut, je crois, montrer, pour la justification de sa croyance & l'avantage des nations, que le Papisme ne fut jamais qu'une institution humaine. Mais pourquoi les Religions n'ont-elles été jusqu'à présent que locales? seroit-il possible d'en concevoir une qui devînt universelle?

(d) Que d'après ces faits les Papistes vantent encore la grande perfection où leur Religion porte les mœurs, ils ne feront point de prosélites. Pour éclaircir les prétentions de ces Papistes, qu'on se demande quel est l'objet de la Science de la Morale, l'on voit que ce ne peut être que le *Bonheur général*; que si l'on exige des vertus dans les particuliers, c'est que les vertus des membres font la félicité du tout. On voit que le seul moyen de rendre à la fois les peuples éclairés, vertueux & fortunés, c'est d'assurer par de bonnes Loix les propriétés des citoyens, c'est d'éveiller leur industrie, de leur permettre de penser, & de communiquer leurs pensées. Or la Religion Papiste est-elle la plus favorable à de telles Loix? les hommes sont-ils en Italie & en Portugal, plus assurés qu'en Angleterre de leur vie & de leurs biens? y jouissent-ils d'une plus grande liberté de penser? le Gouvernement y a-t-il de meilleures mœurs? y est-il moins dur, par conséquent plus respectable? L'expérience ne prouve-t-elle pas au contraire, que les Luthériens, les Calvinistes de l'Allemagne, sont mieux gouvernés & plus heureux que les Catholiques, & que les Cantons Protestants de la Suisse sont plus riches & plus puissants que les Cantons Papistes? La Religion Réformée tend donc plus directement au bonheur public que la Catholique : elle est donc plus favorable à l'objet que se propose la Morale. Elle inspire donc de meilleures mœurs, & dont l'excellence n'a d'autre mesure que la félicité même des Peuples.

CHAPITRE XIII.

De la Religion universelle.

UNE Religion universelle ne peut être fondée que sur des principes éternels, invariables, & qui, susceptibles comme les propositions de la Géométrie, des démonstrations les plus rigoureuses, soient puisées dans la nature de l'homme & des choses. Est-il de tels principes? & ces

principes connus peuvent-ils également convenir à toutes les nations ? oui, sans doute : & s'ils varient, ce n'est que dans quelques-unes de leurs applications aux contrées différentes où le hasard place les divers peuples.

Mais entre les principes ou loix convenables à toutes les Sociétés, quelle est la premiere & la plus sacrée ? celle qui promet à chacun la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté.

Est-on propriétaire incertain de sa terre ? on ne laboure point son champ, on ne cultive point son verger. Une nation est bientôt ravagée & détruite par la famine. Est-on propriétaire incertain de sa vie & de sa liberté ? l'homme toujours en crainte est sans courage & sans industrie : uniquement occupé de sa conservation personnelle, & resserré en lui-même, il ne porte point ses vues au dehors, il n'étudie point la science de l'homme, il n'en observe ni les desirs, ni les passions. Ce n'est cependant que dans cette connoissance préliminaire, qu'on peut puiser celle des loix les plus conformes au bien public.

Par quelle fatalité de telles loix si nécessaires aux sociétés, leur sont-elles encore inconnues ? Pourquoi le Ciel ne les leur a-t-il pas révélées ? Le Ciel, répondrai-je, a voulu que l'homme, par sa raison, coopérât à son bonheur, & que, dans les sociétés nombreuses (a), le chef-d'œuvre d'une excellente législation fût, comme celui des autres Sciences, le produit de l'expérience & du génie.

Dieu a dit à l'homme : Je t'ai créé, je t'ai donné cinq sens, je t'ai doué de mémoire, & par conséquent de raison : j'ai voulu que ta raison d'abord aiguisée par le besoin, éclairée ensuite par l'expérience, pourvût à ta nourriture,

(a) Il est de grandes, il est de petites Sociétés. Les loix de ces dernieres sont simples, parce que leurs intérêts le sont : elles sont conformes à l'intérêt du plus grand nombre, parce qu'elles se font du consentement de tous : elles sont enfin très-exactement observées ; parce que le bonheur de chaque individu est attaché à leur observation : c'est le bon Sens qui dicte les loix des petites Sociétés ; c'est le Génie qui dicte celles des grandes.

Mais qui peut déterminer les hommes à former des Sociétés si nombreuses ? le hasard, l'ignorance des inconvénients attachés à de telles Sociétés ; enfin, le desir de conquérir, la crainte d'être subjugué, &c.

riture, t'apprit à féconder la terre, à perfectionner les instruments du labourage, de l'agriculture; enfin, toutes les Sciences de premiere nécessité : j'ai voulu que cultivant cette même raison, tu parvinsses à la connoissance de mes volontés morales, c'est-à-dire, de tes devoirs envers la société, des moyens d'y maintenir l'ordre, enfin, à la connoissance de la meilleure législation possible.

Voilà le seul culte auquel je veux que l'homme s'éleve, le seul qui puisse devenir universel, le seul digne d'un Dieu, & qui soit marqué de son sceau & de celui de la vérité. Tout autre culte porte l'empreinte de l'homme, de la fourberie & du mensonge. La volonté d'un Dieu, juste & bon, c'est que les fils de la terre soient heureux, & qu'ils jouissent de tous les plaisirs compatibles avec le bien public.

Tel est le vrai culte, celui que la Philosophie doit révéler aux nations. Nuls autres saints dans une telle Religion, que les bienfaicteurs de l'humanité, que les Lycurgues, les Solons, les Sidney, que les Inventeurs de quelque art, de quelque plaisir nouveau, mais conforme à l'intérêt général : nuls autres réprouvés au contraire, que les malfaicteurs envers la société, & les atrabilaires ennemis de ses plaisirs.

Les Prêtres feront-ils un jour les apôtres d'une telle Religion? l'intérêt le leur défend. Les nuages répandus sur les principes de la morale & de la législation, (qui ne sont essentiellement que la même science,) y ont été amoncelés par leur politique. Ce n'est plus désormais que sur la destruction de la plupart des Religions, qu'on peut dans les Empires jetter les fondements d'une morale saine. Plût à Dieu que les Prêtres, susceptibles d'une ambition noble, eussent cherché dans les principes constitutifs de l'homme, les loix invariables sur lesquelles la nature & le Ciel veulent qu'on édifie le bonheur des sociétés! plût à Dieu que les systêmes religieux pussent devenir le Palladium de la félicité publique! c'est aux Prêtres qu'on en confieroit la garde. Ils jouiroient d'une gloire & d'une grandeur fondée sur la reconnoissance publique. Ils pourroient se dire chaque jour : c'est par nous que les mortels sont heureux. Une telle grandeur, une gloire aussi durable, leur

paroît vile & méprisable. Vous pouviez, ô Ministres des Autels ! devenir les idoles des hommes éclairés & vertueux; vous avez préféré de commander à des superstitieux & à des esclaves : vous vous êtes rendus odieux aux bons citoyens, parce que vous êtes la plaie des nations, l'instrument de leur malheur, & les destructeurs de la vraie morale.

La morale fondée sur des principes vrais, est la seule vraie Religion. Cependant s'il étoit des hommes dont la crédulité avide (*b*) ne trouvât à se satisfaire que dans une Religion mystérieuse; que les amis du merveilleux sachent du moins, parmi les Religions de cette espece, quelle est celle dont l'établissement seroit le moins funeste aux nations.

(*b*) Shaftesbury, dans son Traité de l'enthousiasme, parle d'un Evêque, qui ne trouvant point encore dans le Catéchisme Catholique de quoi satisfaire son insatiable crédulité, se mit encore à croire les contes des Fées.

CHAPITRE XIV.

Des conditions sans lesquelles une Religion est destructive du bonheur national.

UNE Religion intolérante, une Religion dont le culte exige une dépense considérable, est, sans contredit, une Religion nuisible. Il faut qu'à la longue son intolérance dépeuple l'Empire, & que son culte trop coûteux le ruine (*a*). Il est des Royaumes Catholiques où l'on compte à peu près quinze mille Couvents, douze mille Prieurés, quinze mille Chapelles, treize cents Abbayes, quatre-vingt-dix mille Prêtres employés à desservir quarante-cinq mille Paroisses; où l'on compte en outre une infinité d'Abbés, de Séminaristes & d'Ecclésiastiques de toute espece.

(*a*) Il en est du Papisme, comme du Despotisme; l'un & l'autre dévorent le pays où ils s'établissent. Le plus sûr moyen d'affoiblir les Puissances de l'Angleterre & de la Hollande, feroit d'y établir la Religion Catholique.

Leur nombre total compose au moins celui de trois cents mille hommes. Leur dépense (*b*) suffiroit à l'entretien d'une

(*b*) Dans tout pays où l'on comptera 300, 000 tant Curés, qu'Evêques, Prélats, Moines, Prêtres, Chanoines, &c. il faut qu'en logement, chauffage, nourriture, vêtement, &c. chaque Prêtre, l'un portant l'autre, coûte au moins par jour un écu à l'Etat. Or, pour subvenir à cet entretien, quelles sommes prodigieuses en fonds de terres, rentes, dixmes, pensions, impôts de messes, constructions de bâtiments, réparations de Presbyteres & de Chapelles, fonds de jardins, trésors de Paroisses & de Confrairies, ornements d'Eglise, argenterie, aumônes, louages de chaises, baptêmes, offrandes, mariages, enterrements, services, quêtes, dispenses, honoraires de Prédicateurs, Missions, &c. le Sacerdoce ne leve-t-il pas sur une Nation?

En dixmes seules, le Clergé tire des terres cultivées d'un Royaume presqu'autant de produit que tous ses propriétaires. En France, l'arpent de terre labourable loué six ou sept livres, rapporte à peu près vingt ou vingt-deux minots de bled à 4 au septier. Le Prêtre pour sa dixme en récolte deux. Le prix de ces deux minots peut être, bon an, mal an, évalué à 9 ou 10 livres. Le Prêtre récolte en sus 50 bottes de paille estimées 6 livres. Plus, la dixme de l'avoine & de sa paille estimée 40 ou 50 sols. Total 17 livres 10 s. que le Prêtre tire en trois ans du même arpent de terre, dont le Propriétaire ne tire que 18 ou 21 livres, & sur laquelle somme ce Propriétaire est obligé de payer le dixieme, d'entretenir sa ferme, de supporter les non-valeurs, les banqueroutes du fermier & les corvées.

D'après ce calcul, qu'on juge de l'immense richesse des Prêtres. En réduit-on le nombre à 200,000? leur entretien monteroit encore à 600,000 livres par jour, & par conséquent à deux cents dix millions par an. Or quelle flotte & quelle armée de terre ne soudoyeroit-on pas avec cette somme? un Gouvernement sage ne peut donc s'intéresser à la conservation d'une Religion si dispendieuse & si à charge aux sujets. En Autriche, en Espagne, en Baviere, & peut-être même en France, les Prêtres (déduction faite des intérêts payés aux rentiers) sont plus riches que les Souverains.

Quel remede à cet abus? il n'en est qu'un: c'est de diminuer le nombre des Prêtres. Mais il est des Religions (telle est la Catholique), dont le culte en suppose un grand nombre. Il faut en ce cas changer ce culte, & du moins diminuer le nombre des Sacrements. Moins il y aura de Prêtres, moins il faudra de fonds pour leur entretien. Mais ces fonds sont sacrés. Pourquoi? seroit-ce parce qu'ils sont en partie usurpés sur les pauvres? le Clergé n'en est que dépositaire. Il ne peut donc prélever sur ces mêmes biens, que les gages absolument nécessaires à l'entretien des Administrateurs. J'observerai même à ce

marine & d'une armée de terre formidable. Une Religion aussi à charge à un Etat (c), ne peut être long-temps la Religion d'un Empire éclairé & policé (d). Un peuple qui s'y soumet, ne travaille plus que pour l'entretien du luxe & l'aisance des Prêtres; & chacun des citoyens n'est qu'un serf du Sacerdoce.

Pour être bonne, il faut qu'une Religion soit, & peu coûteuse (e) & tolérante. Il faut que son Clergé ne puisse rien sur le Citoyen. La crainte du Prêtre dégrade l'esprit & l'ame, abrutit l'un, avilit l'autre. Armera-t-on

---

sujet que la puissance temporelle étant spécialement chargée de veiller au bonheur temporel des peuples, elle a droit de se charger elle-même de l'administration des legs faits à l'indigence, & de rentrer dans tous les fonds que les Moines ont volés aux pauvres. Mais quel usage en faire ? les employer exactement au soulagement des malheureux, soit par des aumônes, soit par des diminutions d'impôts, soit par l'acquisition de petits domaines, qui, distribués à ceux que leur misere en a dépouillés, les rendroit Citoyens, en les rendant Propriétaires.

(c) Si notre Religion, disent les Papistes, est très-coûteuse, c'est que les instructions y sont très-multipliées. Soit : mais quel est le produit de ces instructions ? les hommes en sont-ils meilleurs ? non. Que faire pour les rendre tels ? Partager la dixme de chaque Paroisse entre les Paysans qui cultiveront le mieux leurs terres, & feront les actions les plus vertueuses. Le partage de cette dixme formera plus de travailleurs & d'hommes honnêtes, que les prônes de tous les Curés.

(d) L'Histoire d'Irlande nous apprend, T. 1, p. 303, que cette Isle fut toujours exposée autrefois à la voracité d'un Clergé très-nombreux. Les Poëtes, Prêtres du Pays, y jouissoient de tous les avantages, immunités & privileges des Prêtres Catholiques. Comme ces derniers, ils y étoient entretenus aux dépens du public. Les Poëtes en conséquence se multiplierent à tel point, que Hugh, alors Roi d'Irlande, sentit la nécessité de décharger ses sujets d'un entretien si onéreux. Ce Prince aimoit ses peuples : il étoit courageux ; il entreprit de détruire les Prêtres, ou du moins d'en diminuer extrêmement le nombre : il y réussit.

En Pensylvanie, point de Religion établie par le Gouvernement : chacun y adopte celle qu'il veut. Le Prêtre n'y coûte rien à l'Etat : c'est aux habitants à s'en fournir selon leur besoin, à se cotiser à cet effet. Le Prêtre y est, comme le Négociant, entretenu aux dépens du consommateur. Qui n'a point de Prêtre & ne consomme point de cette denrée, ne paye rien. La Pensylvanie est un modele dont il seroit à propos de tirer copie.

(e) Numa lui-même n'avoit institué que quatre Vestales & un très-petit nombre de Prêtres.

toujours d'un glaive les Ministres des Autels? ignore-t-on les barbaries commises par leur intolérance? que de sang répandu par elle! la terre en est encore abreuvée. Pour assurer la paix des Nations, ce n'est point assez de la tolérance civile. L'Ecclésiastique doit concourir au même but. Tout dogme est un germe de discorde & de crime, jetté entre les hommes. Quelle est la Religion vraiment tolérante? celle, ou qui n'a, comme la Payenne, aucun dogme, ou qui se réduit, comme celle des Philosophes, à une morale saine & élevée, qui, sans doute, sera un jour la Religion de l'univers.

Il faut de plus qu'une Religion soit douce & humaine;

Que ses cérémonies n'ayent rien de triste & de févere;

Qu'elle présente par-tout des spectacles pompeux & des fêtes (*f*) agréables;

Que son culte excite des passions, mais des passions dirigées au bien général; la Religion qui les étouffe, produit des Talapoins, des Bonzes, des Bramines, & jamais de Héros, d'hommes illustres & de grands citoyens.

Une Religion est-elle gaye; sa gayeté suppose une noble confiance dans la bonté de l'Être suprême. Pourquoi en faire un tyran Oriental, lui faire punir des fautes légeres par des châtiments éternels? pourquoi mettre ainsi le nom de la Divinité au bas du portrait du Diable? Pourquoi comprimer les ames sous le poids de la crainte, briser leurs ressorts, & d'un adorateur de Jesus, faire un esclave vil & pusillanime? Ce sont les méchants, qui peignent Dieu méchant. Qu'est-ce que leur dévotion? un voile à leurs crimes.

Une Religion s'écarte du but politique qu'elle se propose, lorsque l'homme juste, humain envers ses semblables; lorsque l'homme distingué par ses talents & ses vertus, n'est point assuré de la faveur du Ciel; lorsqu'un desir momentané, un mouvement de colere, ou l'omission d'une messe, peut à jamais l'en priver.

(*f*) Entre la Religion Payenne & la Papiste, je trouve, disoit un Anglois, la même différence qu'entre l'Albane & Calot. Le nom du premier me rappelle le tableau agréable de la naissance de Vénus; celui du second, le tableau grotesque de la tentation de St Antoine.

Que les récompenses célestes ne soient point dans une Religion le prix de quelques pratiques minucieuses, qui donnent des idées petites de l'Eternel & fausses de la vertu : de telles récompenses ne doivent point s'obtenir par le jeûne, le cilice, l'obéissance aveugle, & la discipline.

L'homme qui place ces pratiques au nombre des vertus, y peut placer aussi l'art de sauter, de danser, de voltiger sur la corde. Qu'importe aux nations, qu'un jeune homme se fesse, ou fasse le saut périlleux ?

Si l'on a jadis divinisé la fievre, pourquoi n'a-t-on pas encore divinisé le bien public ? pourquoi ce Dieu n'a-t-il pas encore son culte, son Temple & ses Prêtres (*g*) ? Par quelle raison enfin faire une vertu sublime de l'abnégation de soi-même ? L'humanité est dans l'homme la seule vertu vraiment sublime : c'est la premiere & peut-être la seule que les Religions doivent inspirer aux hommes ; elle renferme en elle presque toutes les autres.

Qu'au Couvent l'on ait l'humilité en vénération : à la bonne heure. Elle favorise la vileté & la paresse (*h*) monastique. Mais cette humilité doit-elle être la vertu d'un Peuple ? non : le noble orgueil fut toujours celle d'une nation célebre. C'est le mépris des Grecs & des Romains pour les Peuples esclaves, c'est le sentiment juste & fier de leurs forces & de leur courage, qui, concurremment avec leurs loix, leur soumit l'univers. L'orgueil, dira-t-on, attache l'homme à la terre. Tant mieux : l'orgueil a donc son utilité. Loin de combattre, que la Religion fortifie dans l'homme l'attachement aux choses terrestres : que tout Citoyen s'occupe du bonheur, de la gloire & de la puissance de sa patrie : que la Religion, panégyriste de toute action conforme à l'avantage du plus grand nombre, sanctifie tout établissement utile, & ne le détruise jamais. Que l'intérêt des puissances spirituelle & tempo-

(*g*) Les Romains consacrerent sous le regne de Numa, un Temple à la bonne Foi : la dédicace de ce Temple les rendit quelque temps fideles à leurs traités.

(*h*) Quiconque affecte tant d'humilité, & s'accoutume de bonne heure à regarder la vie comme un pélérinage, ne sera jamais qu'un Moine, & ne contribuera jamais au bonheur de l'humanité.

velle, soit un & toujours le même : que ces deux puissances soient réunies, comme à Rome, dans les mains des Magistrats (*i*) : que la voix du Ciel soit désormais celle du bien public, & que les oracles des Dieux confirment toute loi avantageuse au Peuple.

(*i*) La réunion des deux puissances spirituelle & temporelle dans les mains d'un Despote, seroit, dit-on, dangereuse; je le crois. En général, tout Despote, uniquement jaloux de satisfaire ses caprices, s'occupe peu du bonheur national; la félicité de ses sujets lui est indifférente : il feroit souvent usage de la puissance spirituelle pour légitimer ses fantaisies & ses cruautés. Mais il n'en seroit pas de même si l'on ne confioit cette puissance qu'au Corps de la Magistrature.

CHAPITRE XV.

Parmi les fausses Religions, quelles ont été les moins nuisibles au bonheur des hommes?

LA premiere que je cite, c'est la Religion Payenne. Mais lors de son institution, cette prétendue Religion n'étoit proprement que le systême allégorisé de la nature. Saturne étoit le temps, Cérès la matiere, Jupiter l'esprit générateur (*a*). Toutes les fables de la Mythologie n'é-

(*a*) Pourquoi Jupiter étoit-il le dernier des enfants de Saturne? c'est que l'Ordre & la Génération, successeurs du Cahos & de la Stérilité, étoient, selon les Philosophes, le dernier produit du temps. Pourquoi Jupiter en qualité de Générateur, étoit-il le Dieu de l'Air? C'est, disoient ces Philosophes, que les Végétaux, les Fossiles, les Minéraux, les Animaux, enfin tout ce qui existe, transpire, s'exhale, se corrompt, & remplit l'air de principes volatils. Ces principes échauffés & mis en action par le feu Solaire, il faut que l'air dépense alors en nouvelles générations, les sels & les esprits reçus de la putréfaction. L'air, principe unique de la génération & de la corruption, leur paroissoit donc un immense Océan; agité par des principes nombreux & différents. C'est dans l'air que nageoient, selon eux, les semences de tous les êtres, qui, toujours prêts à se reproduire, attendoient pour cet effet le moment où le hasard les déposât dans une matrice convenable. L'athmosphere, à leurs

toient que les emblêmes de quelques principes de la nature. En la considérant comme systême Religieux, étoit-il si absurde (b) d'honorer sous divers noms les différents attributs de la Divinité ?

Dans les Temples de Minerve, de Vénus, de Mars, d'Apollon & de la Fortune, qu'adoroit-on ? Jupiter, tour-à-tour considéré comme sage, comme beau, comme fort, comme éclairant & fécondant l'univers. Est-il plus raisonnable d'édifier sous les noms de St. Eustache, de St. Martin ou de St. Roch, des Eglises à l'Etre suprême ? Mais les Payens s'agenouilloient devant des statues de bois ou de pierre : les Catholiques en font autant ; & si l'on en juge par les signes extérieurs, ils ont souvent pour leurs Saints plus de vénération que pour l'Eternel.

Au reste, je veux que la Religion Payenne ait été réellement la plus absurde : c'est un tort à une Religion d'être absurde ; son absurdité peut avoir des conséquences funestes. Cependant ce tort n'est pas le plus grand de tous ; & si ses principes ne sont pas entiérement destructifs du bonheur public, & que ses maximes puissent s'accorder avec les loix & l'utilité générale, c'est encore la moins mauvaise de toutes.

Telle étoit la Religion Payenne. Jamais d'obstacles mis par elle aux projets d'un Législateur patriote. Elle étoit sans dogmes, par conséquent humaine & tolérante. Nulle dispute, nulle guerre entre ses Sectateurs, que ne pût prévenir l'attention la plus légere des Magistrats. Son culte d'ailleurs n'exigeoit point un grand nombre de Prêtres, & n'étoit point nécessairement à charge à l'Etat.

Les Dieux Lares & domestiques suffisoient à la dévotion journaliere des particuliers. Quelques Temples élevés dans de grandes Villes, quelques Colleges de Prê-

---

yeux, étoit, pour ainsi dire, toujours vivant, toujours chargé d'acides pour ronger, & de germes pour engendrer. C'étoit le vaste récipient de tous les principes de la vie.

Les Titans & Janus, selon les Anciens, étoient pareillement l'emblême du Cahos ; Vénus ou l'Amour, celui de l'attraction, ce principe productif de l'ordre & de l'harmonie de l'Univers.

(b) Nous sommes étonnés de l'absurdité de la Religion Payenne. Celle de la Religion Papiste étonnera bien davantage un jour la postérité.

tres, quelques fêtes pompeuses, suffisoient à la dévotion nationale. Ces fêtes, célébrées dans les temps où la cessation des travaux de la campagne permet à ses habitants de se rendre dans les Villes, devenoient pour eux des plaisirs. Quelque magnifiques que fussent ces fêtes, elles étoient rares, & par conséquent peu dispendieuses. La Religion Payenne n'avoit donc essentiellement aucun des inconvénients du Papisme.

Cette Religion des Sens étoit d'ailleurs la plus faite pour des hommes, la plus propre à produire ces impressions fortes, qu'il est quelquefois nécessaire au Législateur de pouvoir exciter en eux. Par elle, l'imagination toujours tenue en action, soumettoit la Nature entiere à l'Empire de la Poésie, vivifioit toutes les parties de l'univers, animoit tout. Le sommet des montagnes, l'étendue des plaines, l'épaisseur des forêts, la source des ruisseaux, la profondeur des mers, étoient par elle peuplés d'Oréades, de Faunes, de Nappées, de Hamadryades, de Tritons, de Néréides. Les Dieux & les Déesses vivoient en société avec les mortels, prenoient part à leurs fêtes, à leurs guerres, à leurs amours. Neptune alloit souper chez le Roi d'Ethiopie. Les Belles & les Héros s'asseyoient parmi les Dieux. Latone avoit ses autels : Hercule déifié épousoit Hébé. Les Héros moins célebres habitoient les champs & les bocages de l'Elisée. Ces champs embellis depuis par l'imagination brûlante du Prophete qui y transporta les Houris, étoient le séjour des guerriers & des hommes illustres en tous les genres. C'est-là qu'Achille, Patrocle, Ajax, Agamemnon, & tous les Guerriers qui combattoient sous les murs de Troye, s'occupoient encore d'exercices militaires : c'est-là que les Pindare & les Homere célébroient encore les Jeux Olympiques & les exploits des Grecs.

L'espece d'exercice & de chant qui, sur la terre, avoit fait l'occupation des Héros & des Poëtes, tous les goûts enfin qu'ils y avoient contractés, les suivoient encore dans les enfers. Leur mort n'étoit proprement qu'une prolongation de leur vie.

Cette Religion donnée, quel devoit être le desir le plus vif, l'intérêt le plus puissant des Payens? Celui de servir leur Patrie par leurs talents, leur courage, leur intégri-

té, leur générosité & leurs vertus. Il étoit important pour eux de se rendre chers à ceux avec qui ils devoient, dans les enfers, continuer de vivre après leur mort. Loin d'étouffer l'enthousiasme qu'une législation sage donne pour la vertu & les talents, cette Religion l'excitoit encore. Convaincus de l'utilité des passions, les anciens Législateurs ne se proposoient point de les étouffer. Que trouver chez un Peuple sans desir? Sont-ce des Commerçants, des Capitaines, des Soldats, des Hommes de Lettres, des Ministres habiles? Non : mais des Moines.

Un Peuple sans industrie, sans courage, sans richesses, sans science, est l'esclave né de tout voisin assez audacieux pour lui donner des fers. Il faut des passions aux hommes; & la Religion Payenne n'en éteignoit point en eux le feu sacré & vivifiant. Peut-être celle des Scandinaves, peu différente de celle des Grecs & des Romains, portoit-elle encore plus efficacement les hommes à la vertu. La réputation étoit le Dieu de ces Peuples. C'étoit de ce seul Dieu que les Citoyens attendoient leur récompense. Chacun vouloit être le fils de la réputation. Chacun honoroit, dans les Bardes, les Distributeurs de la gloire & les Prêtres du Temple de la Renommée (c). Le silence des Bardes étoit redouté des Guerriers & des Princes mêmes. Le mépris étoit le partage de quiconque n'étoit pas fils de la Réputation. Le langage de la flatterie étoit alors inconnu aux Poëtes. Séveres & incorruptibles habitants d'un pays libre, ils ne s'étoient point encore avilis par la bassesse de leurs éloges. Nul d'entr'eux n'eût osé célébrer un nom que l'estime publique n'eût pas déja consacré. Pour obtenir cette estime, il falloit avoir rendu des services à la Patrie. Le desir religieux & vif d'une renommée immortelle, excitoit donc les hommes à s'illustrer par leurs talents & leurs vertus. Que d'avantages une telle Religion, plus pure d'ailleurs que la Payenne, ne pourroit-elle pas procurer à une Nation!

(c) L'avantage de cette Religion sur les autres est inappréciable; elle ne récompense que les talents & les actions utiles à la Patrie: & le Paradis est dans les autres le prix du jeûne, de la retraite, de la macération, & de vertus aussi folles qu'inutiles à la société.

Mais comment établir cette Religion dans une ſociété déja formée ? On ſait quel eſt l'attachement du peuple pour ſon culte, pour ſes Dieux actuels, & ſon horreur pour un culte nouveau. Quel moyen de changer à cet égard les opinions reçues ?

Ce moyen eſt peut-être plus facile qu'on ne penſe. Que chez un Peuple la raiſon ſoit tolérée, elle ſubſtituera la Religion de la Renommée à toute autre. N'y ſubſtituât-elle que le Déiſme, quel bien n'auroit-elle pas fait à l'humanité ! Mais le culte rendu à la Divinité ſe conſerveroit-il long temps pur ? le peuple eſt groſſier : la ſuperſtition eſt ſa Religion. Les Temples élevés d'abord à l'Eternel, ſeroient bientôt conſacrés à ſes diverſes perfections : l'ignorance en feroit autant de Dieux. Soit ; & juſques-là, que le Magiſtrat la laiſſe faire. Mais qu'arrivée à ce terme, ce même Magiſtrat attentif à diriger la marche de l'ignorance, & ſur-tout de la ſuperſtition, ne la perde point de vue ; qu'il la reconnoiſſe, quelque forme qu'elle prenne ; qu'il s'oppoſe à l'établiſſement de tout dogme, de tous principes contraires à ceux d'une bonne morale ; c'eſt-à-dire, à l'utilité publique.

Tout homme eſt jaloux de ſa gloire. Un Magiſtrat, comme à Rome, réunit-il en ſa perſonne le double emploi de Sénateur & de Miniſtre des autels ; (*d*) le Prêtre ſera tou-

---

(*d*) La réunion des puiſſances temporelle & ſpirituelle dans les mêmes mains, eſt indiſpenſable. On n'a rien fait contre le Corps Sacerdotal, lorſqu'on l'a ſimplement humilié. Qui ne l'anéantit point, ſuſpend & ne détruit pas ſon crédit. Un Corps eſt immortel : une circonſtance favorable, la confiance d'un Prince, un mouvement dans l'Etat, ſuffit pour lui rendre ſon premier pouvoir. Il reparoît alors armé d'une puiſſance d'autant plus redoutable, qu'inſtruit des cauſes de ſon abaiſſement, il eſt plus attentif à les détruire. Le Clergé d'Angleterre, eſt aujourd'hui ſans puiſſance ; mais il n'eſt point anéanti. Qui peut donc répondre, diſoit un Lord, que reprenant ſon premier crédit, ce Corps ne reprenne ſa premiere férocité, & ne répande un jour autant de ſang qu'il en a déja fait couler ? Un des plus grands ſervices à rendre à la France, ſeroit d'employer une partie des revenus trop conſidérables du Clergé, à l'extinction de la dette nationale. Que diroient les Eccléſiaſtiques, ſi, juſte à leur égard, on leur conſervoit, leur vie durant, tout l'uſufruit de leurs bénéfices, & qu'on n'en diſposât qu'à leur mort ? Quel mal de faire rentrer tant de biens dans la circulation ?

jours en lui subordonné au Sénateur, & la Religion toujours subordonnée au bonheur public.

L'Abbé de St. Pierre l'a dit : le Prêtre ne peut être réellement utile, qu'en qualité d'Officier de morale. Or, qui mieux que le Magistrat peut remplir cette noble fonction ? Qui mieux que lui peut faire sentir, & les motifs d'intérêt général sur lesquels sont fondées les loix particulieres, & l'indissolubilité du lien qui unit le bonheur des individus au bonheur général ?

Quelle puissance n'auroit pas sur les esprits une instruction morale donnée par un Sénat ? Avec quels respects les peuples n'en recevroient-ils pas les décisions ? C'est uniquement du Corps législatif qu'on peut attendre une Religion bienfaisante, & qui d'ailleurs, peu coûteuse & tolérante, n'offriroit que des idées grandes & nobles de la Divinité, n'allumeroit dans les ames que l'amour des talents & des vertus, & n'auroit enfin, comme la Législation, que la félicité des peuples pour objet.

Que des Magistrats éclairés soient revêtus de la puissance temporelle & spirituelle, toute contradiction entre les préceptes religieux & patriotiques disparoîtra : tous les Citoyens adopteront les mêmes principes de morale, & se formeront la même idée d'une Science, dont il est si important que tous soient également instruits.

Peut-être s'écoulera-t-il plusieurs siecles avant de faire dans les fausses Religions les changements qu'exige le bonheur de l'humanité. Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce moment ? Que les hommes n'auront que des idées confuses de la morale, idées qu'ils devront à la différence de leurs positions, & au hasard, qui ne plaçant jamais deux hommes précisément dans le même concours de circonstances, ne leur permettra jamais de recevoir les mêmes instructions, & d'acquérir les mêmes idées. D'où je conclus que l'inégalité actuelle apperçue entre l'esprit des divers hommes, ne peut être regardée comme une preuve de leur inégale aptitude à en avoir.



SECTION II.

Tous les hommes, communément bien organisés, ont une égale aptitude à l'esprit.

CHAPITRE I.

Toutes nos Idées nous viennent par les Sens : en conséquence on a regardé l'esprit comme un effet de la plus ou moins grande finesse de l'organisation.

LORSQU'ÉCLAIRÉ par Locke, l'on sait que c'est aux organes des sens qu'on doit ses idées, & par conséquent son esprit, lorsqu'on remarque des différences & dans les organes & dans l'esprit de divers hommes, l'on doit communément en conclure que l'inégalité des esprits est l'effet de l'inégale finesse de leurs sens.

Une opinion si vraisemblable & si analogue aux faits, (*a*) doit être d'autant plus généralement adoptée, qu'elle favorise la paresse humaine, & lui épargne la peine d'une recherche inutile.

Cependant si des expériences contraires prouvoient que la supériorité de l'esprit n'est point proportionnée à la plus ou moins grande perfection des cinq sens, c'est dans une

(*a*) C'est par le moyen des analogies, qu'on parvient quelquefois aux plus grandes découvertes : mais dans quels cas doit-on se contenter de la preuve des analogies ? lorsqu'il est impossible d'en acquérir d'autres. Cette espece de preuve est souvent trompeuse. A-t-on toujours vu les animaux se multiplier par l'accouplement des mâles avec les femelles ; on en conclut que cette maniere est la seule dont les êtres puissent se régénérer. Il faut, pour nous détromper, que des observateurs exacts & scrupuleux enferment un puceron dans un bocal, qu'ils découpent des polypes, & prouvent, par des expériences réitérées, qu'il est encore dans la nature d'autres manieres dont les animaux peuvent se reproduire.

autre cause qu'on seroit forcé de chercher l'explication de ce phénomene.

Deux opinions partagent aujourd'hui les Savants sur cet objet. Les uns disent ; *l'esprit est l'effet d'une certaine espece de tempérament & d'organisation intérieure ;* mais aucun n'a, par une suite d'observations, encore déterminé l'espece d'organe, de tempérament ou de nourriture qui produit l'esprit. (*b*) Cette assertion vague & distituée de preuves, se réduit donc à ceci : *L'esprit est l'effet d'une cause inconnue ou d'une qualité occulte, à laquelle je donne le nom de tempérament ou d'organisation.*

Quintilien, Locke & moi disons :

L'inégalité des esprits est l'effet d'une cause connue, & cette cause est la différence de l'éducation.

Pour justifier la premiere de ces opinions, il eût fallu montrer par des observations répétées, que la supériorité de l'esprit n'appartenoit réellement qu'à telle espece d'organe & de tempérament. Or, ces expériences sont à faire. Il paroît donc que si des principes que j'ai admis, l'on peut clairement déduire la cause de l'inégalité des esprits, c'est à cette derniere opinion qu'il faut donner la préférence.

Une cause connue rend-elle compte d'un fait ? pourquoi

(*b*) Quelques Médecins, entr'autres M. Lausel de Magny, ont dit que les tempéraments les plus forts & les plus courageux étoient les plus spirituels. Cependant on n'a jamais cité Racine, Boileau, Pascal, Hobbes, Toland, Fontenelle, &c. comme des hommes forts & courageux. D'autres ont prétendu que les bilieux & les sanguins étoient à la fois, & les plus ingénieux & les moins capables d'une attention constante : mais peut-on être en même-temps incapable d'attention, & doué de grands talents ? Croit-on que, sans application, Locke & Newton fussent jamais parvenus à leurs sublimes découvertes ?

Quelques-uns ont observé que le méditatif & le spirituel étoit ordinairement mélancolique. Ils ne se sont pas apperçu qu'ils prenoient en lui l'effet pour la cause ; que le spirituel n'étoit point tel, parce qu'il étoit mélancolique, mais mélancolique, parce que l'habitude de la méditation le rendoit tel.

Plusieurs enfin ont fait dépendre l'esprit, de la mobilité des nerfs : mais les femmes sont très-vivement affectées. La mobilité de leurs nerfs devroient donc leur assurer une grande supériorité sur les hommes. Ont-elles en conséquence plus d'esprit ? Non : quelle idée nette d'ailleurs se former de cette mobilité plus ou moins grande des nerfs ?

le rapporter à une cause inconnue, à une qualité occulte, dont l'existence, toujours incertaine, n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle?

Pour montrer *que tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit* (c), il faut remonter au principe qui le produit : quel est-il?

(c) M. Locke avoit sans doute entrevu cette vérité, lorsque parlant de l'inégale capacité des esprits, il croit appercevoir entr'eux moins de différence qu'on ne l'imagine. „ Je crois, dit-il, p. 2. de son Éducation, pouvoir » assurer que de cent hommes, » il y en a plus de 90 qui sont » ce qu'ils sont, bons ou mau- » vais, utiles ou nuisibles à la » société, par l'instruction qu'ils » ont reçue. C'est de l'éducation » que dépend la grande diffé- » rence apperçue entr'eux. Les » moindres & les plus insensi- » bles impressions reçues dans » notre enfance, ont des consé- » quences très-importantes & » d'une longue durée. Il en est » de ces premieres impressions, » comme d'une riviere dont on » peut sans peine détourner les » eaux en divers canaux par » des routes tout-à-fait contrai- » res; de sorte que par la di- » rection insensible que l'eau » reçoit au commencement de » sa source, elle prend différents » cours, & arrive enfin dans des » lieux fort éloignés les uns des » autres : c'est, je pense, avec » la même facilité, qu'on peut » tourner les esprits des enfants » du côté qu'on veut. » Dans ce passage, à la vérité, Locke n'affirme point expressément que tous les hommes communément bien organisés, ayent une égale aptitude à l'esprit : mais il y dit ce dont il avoit été, pour ainsi dire, témoin, & ce que lui avoit appris l'expérience journaliere. Ce Philosophe n'avoit point réduit toutes les facultés de l'esprit à la capacité de sentir, principe qui, seul, peut résoudre cette question.

Quintilien, qui, si long-temps chargé de l'instruction de la jeunesse, avoit encore sur cet objet plus de connoissances pratiques que Locke, est aussi plus hardi dans ses assertions. Il dit L. 1. Inst. Orat. » C'est une er- » reur de croire qu'il y a peu » d'hommes qui naissent avec la » faculté de bien saisir les idées » qu'on leur présente, & d'i- » maginer que la plupart per- » dent leur temps & leurs pei- » nes à vaincre la paresse in- » née de leur esprit. Le grand » nombre, au contraire, paroît » également organisé pour pen- » ser & retenir avec promptitude » & facilité. C'est un talent aussi „ naturel à l'homme que le vol „ aux oiseaux, la course aux „ chevaux, & la férocité aux „ bêtes farouches. La vie de „ l'ame est dans son activité & „ son industrie; ce qui lui a „ fait attribuer une origine cé- „ leste. Les esprits lourds & in- „ habiles aux Sciences, ne sont „ pas plus dans l'ordre de la „ Nature, que les monstres & „ les phénomenes extraordinai- „ res. Ces derniers sont rares,

Dans l'homme tout est sensation physique. Peut-être n'ai-je pas assez développé cette vérité dans le Livre de *l'Esprit*. Que dois-je donc me proposer ? De démontrer rigoureusement ce que je n'ai peut-être fait qu'indiquer, & de prouver que toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir. C'est ce principe qui, seul, nous explique comment il se peut que ce soit à nos sens que nous devions nos idées, & que ce ne soit cependant pas, comme l'expérience le prouve, à l'extrême perfection de ces mêmes sens, que nous devions la plus ou moins grande étendue de notre esprit.

Si ce principe concilie deux faits en apparence si contradictoires, j'en conclurai que la supériorité de l'esprit, n'est le produit ni du tempérament, ni de la plus ou moins grande finesse des sens, ni d'une qualité occulte, mais l'effet de la cause très-connue de l'éducation ; & qu'enfin aux assertions vagues & tant de fois repétées à ce sujet, l'on peut substituer des idées très-précises.

Avant d'entrer dans l'examen détaillé de cette question, je crois, pour y jetter plus de clarté, & n'avoir rien à démêler avec les Théologiens, devoir d'abord distinguer l'esprit de ce qu'on appelle l'ame.

„ D'où je conclus qu'il se trouve dans les enfants, de grandes ressources qu'on laisse échapper avec l'âge. Alors il est évident que ce n'est point à la Nature, mais à notre négligence, qu'on doit s'en prendre.

L'opinion de Quintilien, celle de Locke, également fondée sur l'expérience & l'observation, & les preuves dont je me suis servi pour en démontrer la vérité, doivent, je pense, suspendre sur cet objet le jugement trop précipité du Lecteur.

CHAPITRE II.

Différence entre l'Esprit & l'Ame.

IL n'est point de mots parfaitement synonymes. Cette vérité ignorée des uns, oubliée des autres, a fait souvent confondre l'esprit & l'ame. Mais quelle différence mettre entr'eux ? & qu'est-ce que l'ame ? La regarde-t-on, d'après les Anciens & les premiers Peres de l'Eglise, comme une matiere

matiere extrêmement fine & déliée, & comme le feu électrique qui nous anime? Rappellerai-je ici tout ce qu'en ont pensé les divers Peuples, & les différentes Sectes de Philosophes? Ils ne s'en formoient que des idées vagues, obscures & petites. Les seuls qui sur ce sujet s'exprimoient avec sublimité, étoient les Parsis. Prononçoient-ils une raison funebre sur la tombe de quelque grand homme? ils s'écrioient: „ O Terre! ô mere commune des humains! „ reprends du corps de ce Héros, ce qui t'appartient: que „ les parties aqueuses renfermées dans ses veines, s'exhalent dans les airs, qu'elles retombent en pluie sur les „ montagnes, enflent les ruisseaux, fertilisent les plaines, „ & se roulent à l'abyme des mers d'où elles sont sorties! „ que le feu concentré dans ce corps, se rejoigne à l'astre, „ source de la lumiere & du feu! que l'air comprimé dans „ ses membres, rompe sa prison! que les vents les dispersent dans l'espace! Et toi enfin, souffle de vie, si, par impossible, tu es un être particulier, réunis-toi à la substance inconnue qui t'a produit! Ou si tu n'es qu'un „ mêlange des éléments visibles, après t'être dispersé „ dans l'Univers, rassemble de nouveau tes parties éparses, pour former encore un citoyen aussi vertueux! „

Telles étoient les images nobles & les expressions sublimes qu'employoit l'enthousiasme des Parsis, pour exprimer les idées qu'ils avoient de l'ame. La Philosophie moins hardie dans ses conjectures, n'ose décrire sa nature, ni résoudre cette question. Le Philosophe marche, mais appuyé sur le bâton de l'expérience; il avance, mais toujours d'observations en observations; *il s'arrête où l'observation lui manque.* Ce qu'il sait, c'est que l'homme sent, c'est qu'il est en lui un principe de vie, & que, sans les aîles de la Théologie, on ne s'éleve point jusqu'à la connoissance & à la nature de ce principe.

Tout ce qui dépend de l'observation, est du ressort de la Métaphysique philosophique; au-delà tout appartient à la Théologie (*a*) ou à la Métaphysique scholastique.

(*a*) Quelques-uns doutent que la science de Dieu, ou la Théologie, soit une science. Toute science, disent-ils, suppose une suite d'observations. Or, quelles observations faire sur un être invisible & incompréhensible? La Théologie n'est donc point

Mais pourquoi la raison humaine éclairée par l'observation, n'a-t-elle pas jusqu'à présent pu donner une définition claire, ou, pour parler plus exactement, une description nette & détaillée du principe de la vie? C'est que le principe échappe encore à l'observation la plus délicate : elle a plus de prise sur ce qu'on appelle l'esprit. On peut d'ailleurs examiner le principe, & penser sur ce sujet sans avoir à redouter l'ignorance & le fanatisme des bigots. Je considérerai donc quelques-unes des différences remarquables entre l'esprit & l'ame.

PREMIERE DIFFÉRENCE.

L'ame existe en entier dans l'enfant comme dans l'adolescent. L'enfant est, comme l'homme sensible, au plaisir & à la douleur physique : mais il n'a, ni autant d'idées, ni par conséquent autant d'esprit que l'adulte. Or, si l'enfant a autant d'ame, sans avoir autant d'esprit, l'ame n'est donc pas l'esprit. (*b*) En effet, si l'ame & l'esprit étoient un & la même chose, pour expliquer la supériorité de l'adulte sur celle de l'enfant, il faudroit admettre plus d'ame dans l'adulte, & convenir que son ame a pris une croissance proportionnée à celle de son corps : supposition abso-

une science. En effet, que désigne le mot DIEU? La cause encore inconnue, de l'ordre & du mouvement. Or, que dire d'une cause inconnue? Attache-t-on d'autres idées à ce mot DIEU? On tombe, comme le prouve M. Robinet, dans mille contradictions. Un Théologien observe-t-il les courbes décrites par les astres? En conclut-il qu'il est une force qui les meut? *Cœli enarrant gloriam Dei.* Ce Théologien n'est plus alors qu'un Physicien ou un Astronome.

„ Nul doute, disent les Lettrés „ Chinois, qu'il n'y ait dans „ la Nature, *un principe puissant* „ *& ignoré de ce qui est* : mais lorsqu'on divinise ce principe inconnu, *la création d'un Dieu* „ *n'est plus alors que la déification* „ *de l'ignorance humaine.* „ Je ne suis pas de l'avis des Lettrés Chinois, quoique forcé de convenir avec eux, que la Théologie, c'est-à-dire la science de Dieu ou de l'incompréhensible, n'est point une science particuliere. Qu'est-ce donc que la Théologie? Je l'ignore.

(*b*) On refuse à l'enfant le pouvoir de pécher avant sept ans. Pourquoi? C'est qu'avant cet âge, il est censé n'avoir encore aucune idée nette du bien & du mal. Cet âge passé, s'il est réputé pécheur, c'est qu'alors il est censé avoir acquis assez d'idées pour opter entre le juste & l'injuste. L'esprit est donc regardé par l'Eglise même comme une acquisition, & par conséquent comme très-différent de l'ame.

lument gratuite & inutile, lorsqu'on distingue l'esprit de l'ame ou du principe de vie.

SECONDE DIFFÉRENCE.

L'ame ne nous abandonne qu'à la mort. Tant que je vis, j'ai une ame. En est-il ainsi de l'esprit? non : je le perds quelquefois de mon vivant, parce que, de mon vivant, je puis perdre la mémoire, & que l'esprit est presqu'en entier l'effet de cette faculté. Si les Grecs donnoient le nom de Mnémosyne à la Mere des Muses, c'est qu'Observateurs attentifs de l'homme, ils s'étoient apperçus que son jugement, son esprit, &c. étoient en grande partie le produit de sa mémoire. (c)

Qu'un homme soit privé de cet organe, de quoi peut-il juger? est-ce des sensations passées? non : il les a oubliées. Est-ce des sensations présentes? mais pour juger entre deux sensations actuelles, il faut encore que l'organe de la mémoire les prolonge du moins assez long-temps pour lui donner le loisir de les *comparer entr'elles*, c'est-à-dire, *d'observer alternativement la différente impression qu'il éprouve à la présence de deux objets*. Or, sans le secours d'une mémoire conservatrice des impressions reçues, comment appercevoir des différences, même entre des impressions présentes, & qui chaque instant seroient & senties, & de nouveau oubliées? Il n'est donc point de jugement, d'idées, ni d'esprit, sans mémoire. L'imbécille qu'on assied sur le pas de sa porte, n'est qu'un homme qui a peu ou point de mémoire. S'il ne répond pas aux questions qu'on lui fait, c'est, ou parce que les diverses expressions de la langue ne lui rappellent plus d'idées distinctes, ou parce qu'en écoutant les derniers mots d'une phrase, il oublie ceux qui les préce-

(c) L'esprit ou l'intelligence est aussi dans les animaux l'effet de leur mémoire. Si le chien vient à mon appel, c'est qu'il se ressouvient de son nom. S'il m'obéit, lorsque je prononce ces mots : *Tout beau, prends garde à toi, ne touche pas-là*, c'est qu'il se souvient que je suis fort, & que je l'ai battu.

A la foire, qui fait exécuter aux animaux tant de tours de souplesse? la crainte du fouet, dont le geste, le regard, la parole du maître lui rappelle le souvenir. Si mon chien me fixe, c'est qu'il veut lire dans mes yeux ma colere ou mon contentement, & savoir, en conséquence, s'il doit m'approcher ou me fuir. Mon chien doit donc son intelligence à sa mémoire.

dent. Consulte-t-on l'expérience? on reconnoît que c'est à la mémoire, (dont l'existence suppose la faculté de sentir) que l'homme doit & ses idées & son esprit. Point de sensations sans ame; mais sans mémoire, point d'expérience, point de comparaison d'objets, point d'idées; & l'homme seroit dans sa vieillesse, ce qu'il étoit dans son enfance. (*d*)

On est réputé imbécille lorsqu'on est ignorant; mais on l'est réellement, lorsque l'organe de la mémoire ne fait plus ses fonctions (*e*). Or, sans perdre l'ame, on peut perdre la mémoire. Il ne faut pour cet effet qu'une chûte, une apoplexie, un accident de cette espece. L'esprit differe donc essentiellement de l'ame, en ce qu'on peut perdre l'un de son vivant, & qu'on ne perd l'autre qu'avec la vie.

TROISIEME DIFFÉRENCE.

J'ai dit que l'esprit de l'homme se composoit de l'assemblage de ses idées. Il n'est point d'esprit sans idées.

En est-il ainsi de l'ame, non: ni la pensée, ni l'esprit ne sont nécessaires à son existence. Tant que l'homme est sensible, il a une ame. C'est donc la faculté de sentir, qui en forme l'essence. Qu'on dépouille l'ame de ce qui n'est pas proprement elle, c'est-à-dire, de l'organe physique du souvenir, quelle faculté lui reste-t-il? celle de sentir. Elle ne conserve pas même alors la conscience de son existence; parce que cette conscience suppose enchaînement d'idées, & par conséquent mémoire. Tel est l'état de l'ame, lorsqu'elle n'a fait encore aucun usage de l'organe physique du souvenir.

L'on perd la mémoire par un coup, une chûte, une ma-

(*d*) Si les Théologiens conviennent que l'enfant & l'imbécille ne pèchent point, & que l'un & l'autre ont une ame, il faut que, dans l'homme, le péché n'appartienne point essentiellement à son ame.

(*e*) Le fameux M. Ernaud, instituteur des muets & des sourds, dit dans un Mémoire présenté à l'Académie des sciences à Paris, que si les sourds & muets n'ont que de courts intervalles de jugement, s'ils réfléchissent peu, si leur esprit est foible & leur raison momentanée, c'est que la mémoire est presque toujours assoupie en eux, & qu'en conséquence leurs idées & leurs actions sont & doivent être sans suite.

ladie. L'ame est-elle privée de cet organe? elle doit, sauf un miracle ou une volonté expresse de Dieu, se trouver alors dans le même état d'imbécillité où elle étoit dans le germe de l'homme. La pensée n'est donc pas absolument nécessaire à l'existence de l'ame. L'ame n'est donc en nous que la faculté de sentir; & c'est la raison pour laquelle, comme le prouvent Locke & l'expérience, toutes nos idées nous viennent par nos sens.

C'est à ma mémoire que je dois mes idées comparées & mes jugements, & à mon ame que je dois mes sensations : ce sont donc proprement (*f*) mes sensations, & non mes pensées, comme le prétend Descartes, qui me prouvent l'existence de mon ame. Mais qu'est-ce en nous que la faculté de sentir? Est-elle immortelle & immatérielle? La raison humaine l'ignore, & la révélation nous l'apprend. Peut-être m'objectera-t-on que si l'ame n'est autre chose que la faculté de sentir, son action, comme celle du corps frappant un autre corps, est toujours nécessitée, & que l'ame en ce sens doit être regardée comme purement passive. Aussi Mallebranche l'a-t-il crue telle, (*g*) & son systême a été publiquement enseigné. Si les Théologiens d'aujourd'hui le condamnent, ils tomberont avec eux-mêmes dans une contradiction dont sûrement ils s'embarrassent peu. Au reste, tant que les hommes naîtront sans idées du vice, de la vertu, &c., quelque systême qu'adoptent les Théologiens, ils ne me prouveront jamais que la pensée soit l'essence de l'ame, & que l'ame ou la faculté de sentir ne puisse exister en nous sans que

(*f*) M. Marion, Régent de Philosophie au College de Navarre, & plusieurs Professeurs à son exemple, ont soutenu que toutes les opérations de l'esprit s'expliquoient par le seul mouvement des esprits animaux & les traces imprimées dans la mémoire. D'où il suit que les esprits animaux mis en mouvement par les objets extérieurs, pourroient produire en nous des idées, indépendamment de ce qu'on appelle l'ame. L'esprit, selon ces Professeurs, est donc très-distinct de l'ame. ---

(*g*) Selon Mallebranche, c'est Dieu qui se manifeste à notre entendement : c'est à lui que nous devons toutes nos idées. Mallebranche ne croyoit donc pas que l'ame pût les produire par elle-même: il la croyoit donc uniquement passive. L'Église Catholique n'a pas condamné cette doctrine.

cette faculté soit mise en action, c'est-à-dire, sans que nous ayions d'idées ou de sensations.

L'orgue existe, lors même qu'elle ne rend pas de sons. L'homme est dans l'état de l'orgue, lorsqu'il est dans le ventre de sa mere; lorsqu'accablé de fatigues & troublé par aucun rêve, il est enseveli dans un sommeil profond. D'ailleurs, si toutes nos idées peuvent être rangées sous quelques-unes des classes de nos connoissances, & si l'on peut vivre sans idées de Mathématique, de Physique, de Morale, d'Horlogerie, &c. il n'est donc pas métaphysiquement impossible d'avoir une ame sans avoir d'idées.

Les Sauvages en ont peu, & n'en ont pas moins une ame. Il en est qui n'ont ni idées de justice, ni même de mots pour exprimer cette idée. On raconte qu'un sourd & muet ayant tout-à-coup recouvert l'ouie & la parole, avoua qu'avant sa guérison, il n'avoit d'idées ni de Dieu, ni de la mort.

Le Roi de Prusse, le Prince Henri, Hume, Voltaire, &c. n'ont pas plus d'ame que Bertier, Lignac, Séguy, Gauchat, &c. Les premiers cependant sont en esprit aussi supérieurs aux seconds, que ces derniers le sont aux singes & aux autres animaux qu'on montre à la foire. — Pompignan, Chaumeix, Caveirac (*h*), &c. ont sans doute peu d'esprit; & cependant l'on dira toujours d'eux: cela parle, cela écrit, & cela même a une ame. Or, si pour avoir peu d'esprit, on n'en a pas moins d'ame, les idées n'en font donc pas partie: elles ne sont donc point essentielles à son être. L'ame peut donc exister indépendamment de toutes idées & de tout esprit.

Rassemblons à la fin de ce Chapitre les différences les plus remarquables entre l'ame & l'esprit.

La premiere, c'est qu'on naît avec toute son ame, & non avec tout son esprit.

La seconde, c'est qu'on peut perdre l'esprit de son vivant, & qu'on ne perd l'ame qu'avec la vie.

La troisieme, c'est que la pensée n'est pas nécessaire à l'existence de l'ame.

(*h*) Le nom de tous ces polissons n'est connu en Allemagne & dans toute l'Europe, que par les petits écrits de M. de Voltaire. Sans lui, leur existence seroit ignorée.

Telle étoit sans doute l'opinion des Théologiens, lorsqu'ils soutenoient, d'après Aristote, que c'étoit aux Sens que l'ame devoit ses idées. Qu'on n'imagine point en conséquence pouvoir regarder l'esprit comme entiérement indépendant de l'ame. Sans la faculté de sentir, la mémoire productrice de notre esprit, seroit sans fonctions : elle seroit nulle (*i*). L'existence de nos idées & de notre esprit suppose celle de la faculté de sentir. Cette faculté est l'ame elle-même. D'où je conclus que si l'ame n'est pas l'esprit, l'esprit est l'effet de l'ame ou de la faculté de sentir (*k*).

(*i*) Le Livre de l'*Esprit* dit que la mémoire n'est en nous qu'une sensation continuée, mais affoiblie. Dans le vrai, la mémoire n'est qu'un effet de la faculté de sentir.

(*k*) On me demandera peut-être : qu'est-ce que la faculté de sentir, & qui produit en nous ce phénomene ? Voici ce qu'à l'occasion de l'ame des animaux, pense un fameux Chymiste Anglois.

On reconnoît, dit-il, dans le corps, deux sortes de propriétés ; les unes dont l'existence est permanente & inaltérable : telles sont l'impénétrabilité, la pesanteur, la mobilité, &c. Ces qualités appartiennent à la Physique générale.

Il est dans ces mêmes corps d'autres propriétés dont l'existence fugitive & passagere, est tour-à-tour produite & détruite par certaines combinaisons, analyses, ou mouvements dans les parties internes. Ces sortes de propriétés forment les différentes branches de l'Histoire naturelle, de la Chymie, &c. elles appartiennent à la Physique particuliere.

Le fer, par exemple, est un composé de phlogistique & d'une terre particuliere. Dans cet état de composition, il est soumis au pouvoir attractif de l'aimant. Décompose-t-on le fer ? Cette propriété est anéantie. L'aimant n'a nulle action sur une terre ferrugineuse dépouillée de son phlogistique.

Lorsqu'on combine ce métal avec une autre substance, telle que l'acide vitriolique, cette union détruit pareillement dans le fer, la propriété d'être attiré par l'aimant.

L'alkali fixe & l'acide nitreux ont chacun en particulier une infinité de qualités diverses : mais il ne reste aucun vestige de ces qualités, lorsqu'unis ensemble, l'un & l'autre forment le salpêtre.

Dans la chaleur ordinaire de l'athmosphere, l'acide nitreux se dégage de tout autre corps, pour se combiner avec l'alkali fixe.

Que l'on expose cette combinaison au dégré de chaleur propre à faire entrer le nitre en une fusion rouge, & qu'on y ajoute une matiere inflammable quelconque, l'acide nitreux abandonne l'alkali fixe pour s'unir au principe inflammable ; & dans l'acte de cette union, naît cette force élastique, dont les effets sont si surprenants dans la poudre à canon.

On détruit toutes les propriétés de l'alkali fixe, lorsqu'on le combine avec du sable, & que l'on en forme du verre, dont la transparence & l'indissolubilité, la puissance électrique, &c. sont, si je l'ose dire, autant de nouvelles créations, qui, produites par ce mêlange, sont détruites par la décomposition du verre.

Or, dans le regne animal, pourquoi l'organisation ne produiroit-elle pas pareillement cette singuliere qualité qu'on appelle faculté de sentir? Tous les phénomenes de Médecine & d'Histoire naturelle prouvent évidemment que ce pouvoir n'est dans les animaux que le résultat de la structure de leur corps, que ce pouvoir commence avec la formation de leurs organes, se conserve tant qu'ils subsistent, & se perd enfin par la dissolution de ces mêmes organes.

Si les Métaphysiciens me demandent ce qu'alors devient dans l'animal *la faculté de sentir?* ce que devient, leur répondrai-je, dans le fer décomposé, la qualité d'être attiré par l'aimant. Voyez *Treatise on the principles of Chimistry*.

CHAPITRE III.

Des objets sur lesquels l'Esprit agit.

QU'EST-CE que la nature? L'assemblage de tous les êtres. Quel peut être dans l'univers l'emploi de l'esprit? Celui d'observateur des rapports que les objets ont entr'eux & avec nous. Les rapports des objets avec moi sont en petit nombre. On me présente une rose : sa couleur, sa forme & son odeur me plaisent ou me déplaisent. Tels sont ses rapports avec moi. Tout rapport de cette espece se réduit à la maniere agréable ou désagréable dont un objet m'affecte. C'est l'observation finie de tels rapports, qui constitue & le goût & ses regles.

Quant aux rapports des objets entr'eux, ils sont aussi multipliés qu'il est, par exemple, d'objets divers auxquels je puis comparer la forme, la couleur, ou l'odeur de ma rose. Les rapports de cette espece sont immenses; & leur observation appartient plus directement aux Sciences.



CHAPITRE IV.

Comment l'Esprit agit.

TOUTES les opérations de l'esprit se réduisent à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les divers objets ont entr'eux & avec nous. La justesse de l'esprit dépend de l'attention plus ou moins grande avec laquelle on fait ces observations.

Veux-je connoître les rapports de certains objets entr'eux? Que fais-je? Je place sous mes yeux, ou rends présents à ma mémoire, plusieurs ou du moins deux de ces objets : ensuite je les compare. Mais qu'est-ce que comparer? *C'est observer alternativement & avec attention l'impression différente que font sur moi ces deux objets présents ou absents* (*a*). Cette observation faite, je juge, c'est-à-dire, *je rapporte exactement l'impression* que j'ai reçue. Ai-je, par exemple, grand intérêt de distinguer entre deux nuances presqu'imperceptibles de la même couleur, laquelle est la plus foncée; j'examine long-temps & successivement les morceaux de draps teints de ces deux nuances : *je les compare*, c'est-à-dire, *je les regarde alternativement.* Je me rends très-attentif à l'impression différente que font sur mon œil les rayons réfléchis des deux échantillons, & je juge enfin que l'un est plus foncé que l'autre; c'est-à-dire, je rapporte exactement l'impression que j'ai reçue. Tout autre jugement feroit faux. Tout jugement n'est donc *que le récit de deux sensations, ou actuellement éprouvées, ou conservées dans ma mémoire* (*b*).

Lorsque j'observe les rapports des objets avec moi, je me rends pareillement attentif à l'impression que j'en re-

(*a*) Si la mémoire, conservatrice des impressions reçues, me fait éprouver dans l'absence des objets, à peu près les mêmes sensations qu'ont excitées en moi leur présence, il est indifférent, relativement à la question que je traite, que les objets sur lesquels je porte un jugement, soient présents à mes yeux ou à ma mémoire.

(*b*) Sans mémoire, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, point de jugement.

çois. Cette impression est agréable ou désagréable. Or ; dans l'un ou l'autre cas, qu'est-ce *que juger ? C'est dire ce que je sens.* Suis-je frappé à la tête ? La douleur est-elle vive ? Le simple récit de la sensation que j'éprouve, forme mon jugement.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire ; c'est qu'à l'égard des jugements portés sur les rapports que les objets ont entr'eux ou avec nous, il est une différence qui, peu importante en apparence, mérite cependant d'être remarquée.

Lorsqu'il s'agit de juger du rapport des objets entr'eux, il faut pour cet effet en avoir au moins deux sous les yeux. Mais si je juge du rapport d'un objet avec moi, il est évident, puisque tout objet peut exciter une sensation, qu'un seul suffit pour produire un jugement.

Je conclus de cette observation, que toute assertion sur le rapport des objets entr'eux, suppose comparaison de ces objets ; toute comparaison, une peine ; toute peine, un intérêt puissant pour se la donner : & qu'au contraire, lorsqu'il s'agit du rapport d'un objet avec moi, c'est-à dire, d'une sensation, cette sensation, si elle est vive, devient elle-même l'intérêt puissant qui me force à l'attention.

Toute sensation de cette espece emporte donc toujours avec elle un jugement. Je ne m'arrêterai pas davantage à cette observation, & répéterai, d'après ce que j'ai dit ci-dessus, que, dans tous les cas, *juger* est *sentir.*

Cela posé, toutes les opérations de l'esprit se réduisent à de pures sensations. Pourquoi donc admettre en nous une faculté de juger distincte de la faculté de sentir ? Mais cette opinion est générale : j'en conviens ; elle doit même l'être. L'on s'est dit : je sens & je compare ; il est donc en moi une faculté de juger & de comparer, distincte de la faculté de sentir. Ce raisonnement suffit pour en imposer à la plupart des hommes. Cependant pour en appercevoir la fausseté, il ne faut qu'attacher une idée nette au mot *comparer.* Ce mot éclairci, on reconnoît qu'il ne désigne aucune opération réelle de l'esprit ; que l'opération de comparer, comme je l'ai déja dit, n'est autre chose *que se rendre attentif aux impressions différentes qu'excitent en nous des objets, ou actuellement sous nos yeux, ou*

présents à notre mémoire : & qu'en conséquence tout jugement ne peut être que le *prononcé des sensations éprouvées.*

Mais si les jugements portés d'apès la comparaison des objets physiques, ne sont que de pures sensations, en est-il ainsi de toute autre espece de jugement ?

CHAPITRE V.

Des jugements qui résultent de la comparaison des idées abstraites, collectives, &c.

Les mots *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, *crime*, &c. ne sont représentatifs d'aucune substance, c'est-à-dire, d'aucun corps. Comment donc réduire à de pures sensations, les jugements résultants de la comparaison de pareils mots ou idées ? Ma réponse, c'est que ces mots ne nous présentant aucune idée, il est impossible, tant qu'on ne les applique point à quelque objet sensible & particulier, qu'on porte sur eux aucun jugement. Les applique-t-on, à dessein ou sans s'en appercevoir, à quelqu'objet déterminé ? l'applicaton faite, alors le mot de *grandeur* exprimera un rapport, c'est-à-dire, une certaine différence ou ressemblance observée entre des objets présents à nos yeux ou à notre mémoire. Or, le jugement porté sur des idées devenues physiques par cette application, ne sera, comme je le répete, que le *prononcé des sensations éprouvées.*

On me demandera peut-être par quels motifs les hommes ont inventé & introduit dans le langage, de ces expressions, si je l'ose dire, algébraïques, qui, jusqu'à leur application à des objets sensibles, n'ont aucune signification réelle, & ne sont représentatives d'aucune idée déterminée. Je répondrai que les hommes ont par ce moyen cru pouvoir se communiquer plus facilement, plus promptement, & même plus clairement leurs idées. C'est la raison pour laquelle ils ont, dans toutes les langues, créé tant de ces mots adjectifs & substantifs, à la fois si vagues (*a*) &

(*a*) Dans la composition de la langue d'un peuple poli, il entre toujours une infinité de pronoms, de conjonctions, enfin de ces mots qui, vuides de sens en eux-mêmes, empruntent

si utiles. Prenons pour exemple de ces expressions insignifiantes, celle de *ligne*, considérée en Géométrie indépendamment de sa longueur, largeur & épaisseur. Ce mot en ce sens ne rappelle aucune idée à l'esprit. Une pareille ligne n'existe point dans la nature : l'on ne s'en forme point d'idée. Que prétend donc le Maître en se servant de cette expression? Simplement avertir son Disciple de porter toute son attention sur le corps considéré comme long, & sans égard à ses autres dimensions.

Lorsque, pour la facilité du calcul, on substitue dans cette Science les Lettres *A* & *B* à des quantités fixes, ces Lettres présentent-elles aucunes idées? Désignent-elles aucune grandeur réelle? Non. Or, ce qui s'exprime dans la langue algébraïque par *A* & par *B*, s'exprime dans la langue usuelle par les mots, *foiblesse*, *force*, *petitesse*, *grandeur*, &c. Ces mots ne désignent qu'un rapport vague de choses entr'elles, & ne nous présentent d'idées nettes & réelles qu'au moment où l'on les applique à un objet déterminé, & qu'on compare cet objet à un autre. C'est alors que ces mots mis, si je l'ose dire, en équation ou en comparaison, expriment très-précisément le rapport des objets entr'eux. Jusqu'à ce moment, le mot de grandeur, par exemple, rappellera à mon esprit des idées très-différentes, selon que je les appliquerai à une mouche ou à une baleine. Il en est de même de ce qu'on appelle dans l'homme l'idée ou la pensée. Ces expressions

---

leurs différentes significations des expressions auxquelles on les unit, ou des phrases dans lesquelles on les employe. L'invention de la plupart de ces mots est due à la crainte qu'eurent les peuples de trop multiplier les signes de leurs langues, & au desir de se communiquer plus facilement leurs idées. Si les hommes en effet eussent été obligés de créer autant de mots qu'il est des choses auxquelles on peut appliquer, par exemple, les adjectifs, *blanc*, *fort*, *gros*, comme un *gros cable*, un *gros bœuf*, un *gros arbre*, &c. il est évident que la multiplicité des expressions nécessaires pour rendre leurs idées, eût surchargé leur mémoire. Ils ont donc cru devoir inventer des mots qui, n'étant en eux-mêmes représentatifs d'aucune idée réelle, n'ayant qu'une signification locale, & n'exprimant enfin que le rapport des objets entr'eux, rappelleroient cependant à leur esprit des idées distinctes, au moment même où ces mêmes mots seroient unis aux objets dont ils désignent les rapports,

sont insignifiantes en elles-mêmes. Cependant à combien d'erreurs n'ont-elles pas donné naissance; combien de fois n'a-t-on pas soutenu dans les écoles, que *la pensée n'appartenant pas à l'étendue & à la matiere*, il étoit évident que l'ame étoit spirituelle? Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce savant galimatias. Que signifie en effet le mot *penser?* Ou ce mot est vuide de sens; ou, comme se *mouvoir*, il exprime simplement une maniere d'être de l'homme. Or, dire qu'un mode ou une maniere d'être, n'est point un corps, ou n'a point d'étendue, rien de plus clair: mais faire de ce mode un être & même un être spirituel, rien, selon moi, de plus absurde.

Quoi de plus vague encore que le mot *crime?* Pour que ce terme collectif rappelle à mon esprit une idée nette & déterminée, il faut que je l'applique à un vol, à un assassinat, ou à quelqu'action pareille. Les hommes n'ont inventé ces sortes de mots que pour se communiquer plus facilement, ou du moins plus promptement leurs idées. Je suppose qu'on crée une société où l'on ne veuille admettre que des honnêtes gens. Pour s'éviter la peine de transcrire le long catalogue de toutes les actions qui doivent en exclure, on dira en un seul mot qu'on en bannit tout homme taché de quelque crime. Mais de quelle idée nette ce mot *crime* sera-t-il alors représentatif? d'aucune. Ce mot, uniquement destiné à rappeller au souvenir de cette société les actions nuisibles dont ses membres peuvent se rendre coupables, l'avertit seulement d'inspecter leur conduite. Ce mot enfin, n'est proprement qu'un son, & une maniere plus courte & plus abrégée de réveiller à cet égard l'attention de la société.

Aussi dans la supposition où, forcé de déterminer les peines dues au crime, je dusse m'en former des idées claires & précises, il faudroit alors que je rappellasse successivement à ma mémoire les tableaux des différents forfaits que l'homme peut commettre; que j'examinasse lesquels de ces forfaits sont les plus nuisibles à la société, & que je portasse enfin un jugement, qui ne seroit, comme je l'ai dit tant de fois, que le *prononcé des sensations reçues à la présence des divers tableaux de ces crimes.*

Toute idée quelconque peut donc en derniere analyse se réduire toujours à des faits ou sensations physiques.

Ce qui jette quelqu'obscurité sur les discussions de cette espece, est la signification incertaine & vague d'un certain nombre de mots, & la peine qu'il faut quelquefois se donner pour en extraire des idées nettes. Peut-être est-il aussi difficile d'analyser quelques-unes de ces expressions, & de les rappeller, si je l'ose dire, à leurs idées constituantes, qu'il l'est en Chymie de décomposer certains corps. Qu'on employe cependant à cette décomposition la méthode & l'attention nécessaire; l'on est sûr du succès.

Ce que j'ai dit suffit pour convaincre le Lecteur éclairé que toute idée & tout jugement peut se ramener à une sensation. Il seroit donc inutile, pour expliquer les différentes opérations de l'esprit, d'admettre en nous une faculté de juger & de comparer, distincte de la faculté de sentir. Mais quel est, dira-t-on, le principe ou motif qui nous fait comparer les objets entr'eux, & qui nous doue de l'attention nécessaire pour en observer les rapports? L'intérêt; qui est pareillement, comme je vais le montrer, un effet de la sensibilité physique.

CHAPITRE VI.

Point d'intérêt, point de comparaison des objets entr'eux.

TOUTE comparaison des objets entr'eux suppose attention; toute attention suppose peine, & toute peine un motif pour se la donner. S'il étoit un homme sans desir, & qu'un tel homme pût exister, il ne compareroit point les corps entr'eux, il ne prononceroit aucun jugement. Mais dans cette supposition, il pourroit encore juger l'impression immédiate des objets sur lui : oui, lorsque cette impression seroit forte. Sa force, devenue un *motif d'attention*, emporteroit avec elle un *jugement*. Il n'en seroit pas de même si cette sensation étoit foible : il n'auroit alors ni conscience, ni souvenir des jugements qu'elle auroit occasionnés. Un homme est environné d'une infinité d'objets, il est nécessairement affecté d'une infinité de sensations; il porte donc une infinité de jugements, mais il les

porte à son insu. Pourquoi? c'est que la nature de ses jugements suit celle de ses sensations. Ne font-elles sur lui qu'une trace légere, effacée aussi-tôt que sentie ; les jugements portés sur ces sortes de sensations sont de la même espece, il n'en a point de conscience. Il n'est point d'homme en effet qui, sans s'en appercevoir, ne fasse tous les jours une infinité de raisonnements dont il n'a pas de conscience. Je prends pour exemple, ceux qui précedent presque tous les mouvements rapides de notre corps.

Lorsque, dans un Ballet, Vestris fait plutôt une cabriole qu'un entrechat; lorsque, dans la Salle d'armes, Moté tire plutôt la tierce que la quarte; il faut, s'il n'est point d'effet sans cause, que Vestris & Moté y soient déterminés par un raisonnemment trop rapide, pour être, si je l'ose dire, apperçu. Tel est celui que je fais, lorsque j'oppose ma main au corps prêt à frapper mon œil. Il se réduit à peu près à ceci.

L'expérience m'apprend que ma main résiste sans douleur au choc d'un corps qui me priveroit de la vue : mes yeux d'ailleurs me sont plus chers que ma main : je dois donc exposer ma main pour sauver mes yeux.

Il n'est personne qui ne fasse en pareil cas le même raisonnement ; mais ce raisonnement d'habitude n'est pas cette raison si rapide, qu'on a plutôt mis la main devant les yeux, qu'on ne s'est apperçu & de l'action & du raisonnement dont cette action est l'effet. Or, que de sensations de la nature de ces raisonnements habituels! que de sensations foibles qui ne fixant point notre attention, ne peuvent produire en nous, ni conscience, ni souvenir!

Il est des moments où les plus fortes sont, pour ainsi dire, nulles. Je me bats; je suis blessé. Je poursuis le combat, & ne m'apperçois pas de ma blessure. Pourquoi? c'est que l'amour de ma conservation, la colere, le mouvement donné à mon sang, me rendent insensible au coup qui, dans tout autre moment, eût fixé toute mon attention. Il est au contraire des moments où j'ai conscience des sensations les plus légeres; c'est lorsque des passions telles que la crainte, l'amour de la gloire, l'avarice, l'envie, &c. concentrent tout notre esprit sur un objet. Suis-

je conjuré? il n'eſt point de geſte, de regard qui échappe à l'œil inquiet & ſoupçonneux de mes complices. Suis-je Peintre? Tout effet ſingulier de lumiere me frappe. Suis-je Jouailler? Il n'eſt point de tache dans un diamant, que je n'apperçoive. Suis-je envieux? Il n'eſt point de défaut dans un grand homme, que mon œil perçant ne découvre. Au reſte, ces mêmes paſſions qui concentrent toute mon attention ſur certains objets, me rendant à cet égard ſuſceptible des ſenſations les plus fines, m'endurciſſent auſſi contre toute autre eſpece de ſenſations. —

Que je ſois amant, jaloux, ambitieux, inquiet; ſi, dans cette ſituation de mon ame, je traverſe les magnifiques palais des Souverains, en vain ſuis-je frappé par les rayons réfléchis des marbres, des ſtatues, des tableaux qui m'environnent : il faut, pour réveiller mon attention, qu'un objet inconnu, nouveau, & tout-à-coup offert à mes yeux, faſſe ſur moi une impreſſion vive. Faute de cette impreſſion, je marche ſans voir, ſans entendre, & ſans conſcience des ſenſations que j'éprouve.

Au contraire, ſi, dans le calme des deſirs, je parcours ces mêmes palais, ſenſible alors à toutes les beautés dont l'Art & la Nature les embelliſſent, mon ame ouverte à toutes les impreſſions, ſe partagera entre toutes celles qu'elle reçoit. Je ne ſerai pas à la vérité doué, comme l'amant & l'ambitieux, de cette vue aiguë & perçante qu'ils portent ſur tout ce qui les intéreſſe; je n'appercevrai point comme eux, ce qui n'eſt, pour ainſi dire, viſible qu'aux yeux des paſſions. Je ſerai moins finement, mais plus généralement ſenſible.

Qu'un homme du monde & qu'un Botaniſte ſe promenent le long d'un canal ombragé de chênes antiques, & bordé d'arbuſtes & de fleurs odorantes; le premier, uniquement frappé de la limpidité des eaux, de la vétuſté des chênes, de la variété des arbuſtes, de l'odeur ſuave des fleurs, n'aura pas les yeux du Botaniſte, pour obſerver les reſſemblances & les différences qu'ont entr'eux ces fleurs & ces arbuſtes. Sans intérêt pour les remarquer, il ſera ſans attention pour les appercevoir. Il recevra des ſenſations, il portera des jugements, & n'en aura point de conſcience. C'eſt le Botaniſte jaloux de la réputation, le Botaniſte ſcrupuleux obſervateur de ces fleurs & de ces arbuſtes divers, qui, ſeul, peut ſe rendre

être attentif aux différentes sensations qu'il en éprouve, & aux divers jugements qu'il en porte (*a*). —

Au reste, si la conscience, ou la non-conscience de telles impressions, ne changent point leur nature, il est donc vrai, comme je l'ai dit plus haut, que toutes nos sensations emportent avec elles un jugement, dont l'existence ignorée, lorsqu'elles n'ont pas fixé notre attention, n'en est cependant pas moins réelle.

Il résulte de ce Chapitre, que tous les jugements occasionnés par la comparaison des objets entr'eux, supposent en nous intérêt de les comparer. Or, cet intérêt nécessairement fondé sur l'amour de notre bonheur, ne peut être qu'un effet de la sensibilité physique, puisque toutes nos peines & nos plaisirs y prennent leur source. Cette question examinée, j'en conclurai que la douleur & le plaisir physique est le principe ignoré de toutes les actions des hommes (*b*). —

(*a*) Il n'est point en effet de souvenir sans attention, ni d'attention sans intérêt.

(*b*) En plusieurs endroits de son Emile, M. Rousseau nie que sa sensibilité physique soit le principe de toutes les actions de l'homme; mais les raisons sur lesquelles il se fonde, prouvent qu'il n'a pas sérieusement médité cette question.

CHAPITRE VII.

La Sensibilité physique est la cause unique de nos actions, de nos pensées, de nos passions, & de notre sociabilité.

ACTION.

C'EST pour se vêtir, pour parer sa maîtresse ou sa femme, leur procurer des amusements, nourrir soi & sa famille, & jouir enfin du plaisir attaché à la satisfaction des besoins physiques, que l'Artisan & le Paysan pensent, imaginent & travaillent. La sensibilité physique est donc l'unique moteur de l'homme (*a*). Il n'est donc susceptible, com-

(*a*) Ce qu'on appelle peine ou plaisir intellectuel, peut toujours se rapporter à quelque peine ou à quelque plaisir phy-

me je vais le prouver, que de deux especes de plaisirs & de peines. L'une sont les peines & les plaisirs physiques;

---

sique. Deux exemples seront la preuve de cette vérité.

Qui nous fait aimer jusqu'au petit jeu? seroient-ce les sensations agréables qu'il excite en nous? non : on l'aime, parce qu'il nous délivre de la peine de l'ennui, & nous soustrait à cette absence d'impression, toujours sentie comme un mal-aise & une douleur physique.

Qui nous fait aimer le gros jeu? l'amour de l'argent. Qui nous fait aimer l'argent? le goût des commodités, le besoin des amusements, le desir de s'arracher à des peines, & de se procurer des plaisirs physiques. Ne peut-on pas encore aimer dans le gros jeu l'émotion qu'il produit en nous? sans doute. Mais l'émotion sentie au moment où je vais perdre ou gagner mille, deux mille, ou si l'on veut, dix mille louis, prend sa source, ou dans la crainte d'être privé des plaisirs dont je jouis, ou dans l'espoir de goûter ceux que me procureroit un accroissement dans ma fortune. Cette émotion ne seroit-elle pas aussi dans quelques hommes l'effet de l'orgueil? Il en est d'assez superbes pour se sentir humiliés, lorsque la fortune les abandonne; fût-ce un jeu des épingles. Mais cet orgueil est rare. D'ailleurs, ce même orgueil, comme la preuve s'en trouve dans le Livre de l'Esprit, chap. 13, Disc. 3, n'est encore qu'un des effets de la sensibilité physique. L'amour du jeu a donc pour principe, ou la crainte de l'ennui, par conséquent de la douleur, ou l'espoir du plaisir physique.

En est-il ainsi du plaisir intérieur éprouvé, lorsqu'on secourt un malheureux, lorsqu'on fait un acte de libéralité? Ce plaisir sans doute est très-vif. Toute action de cette espece doit être louée de tous, parce qu'elle est utile à tous. Mais qu'est-ce qu'un homme humain? celui pour qui le spectale de la misere d'autrui est un spectacle douloureux.

Né sans idée, sans vice & sans vertu, tout jusqu'à l'humanité est dans l'homme une acquisition; c'est à son éducation qu'il doit ce sentiment. Entre tous les divers moyens de l'inspirer, le plus efficace, c'est, à l'aspect d'un malheureux, d'accoutumer l'enfant, pour ainsi dire, dès le berceau à se demander par quel hasard il n'est point exposé, comme cet infortuné, aux intempéries de l'air, à la soif, à la faim, à la douleur, &c. L'enfant a-t-il contracté l'habitude de s'identifier avec les malheureux; cette habitude prise, il est d'autant plus touché de leur misere, qu'en déplorant leur sort, c'est sur l'humanité en général, & par conséquent sur lui-même en particulier qu'il s'attendrit. Une infinité de sentiments divers se mêlent alors à ce premier sentiment, & de leur assemblage se compose ce sentiment total de plaisir dont jouit une ame noble en secourant un misérable; sentiment qu'elle n'est pas toujours en état d'analyser.

On soulage les malheureux.

1. Pour s'arracher à la douleur physique de les voir souffrir.

l'autre, sont les peines & les plaisirs de prévoyance ou de mémoire.

Douleur.

Je ne connois que deux sortes de douleurs; la douleur actuelle, & la douleur de prévoyance. Je meurs de faim; j'éprouve une douleur actuelle. Je prévois que je mourrai bientôt de faim; j'éprouve une douleur de prévoyance dont l'impression est d'autant plus forte, que cette douleur doit être plus prochaine & plus vive. Le criminel qui marche à l'échafaud, n'éprouve encore aucun tourment; mais la prévoyance qui lui rend son supplice présent, le commence (*b*).

Remords.

Le Remords n'est que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose. Le Remords est par conséquent en nous l'effet de la sensibilité physique. Je frissonne à l'aspect des feux, des roues, des fouets qu'allument, courbent & tressent au Tartare l'imagination du

2. Pour jouir du spectacle d'une reconnoissance qui produit du moins en nous l'espoir confus d'une utilité éloignée.

3. Pour faire un acte de puissance, dont l'exercice nous est toujours agréable, parce qu'elle rappelle toujours à notre esprit l'image des plaisirs attachés à cette puissance.

4. Parce que l'idée de bonheur s'associe toujours dans une bonne éducation avec l'idée de bienfaisance, & que cette bienfaisance, en nous conciliant l'estime & l'affection des hommes, peut, ainsi que les richesses, être regardée comme un pouvoir ou un moyen de se soustraire à des peines, & de se procurer des plaisirs.

Voilà comme d'une infinité de sentiments divers se forme le sentiment total de plaisir qu'on éprouve dans l'exercice de la bienfaisance.

J'en ai dit assez pour fournir à l'homme d'esprit le moyen de décomposer pareillement toute autre espece de plaisir réputé intellectuel, & de les rappeller à de pures sensations.

(*b*) Nul doute que la prévoyance ne nous fasse dans ces affreux moments éprouver une sensation physiquement douloureuse. Qu'est-ce que la prévoyance? un effet de la mémoire. Or le propre de la mémoire est de mettre jusqu'à un certain point les organes dans la contraction où les mettra plus fortement le supplice. Il est donc évident que toutes les peines & les plaisirs réputés intérieurs, sont autant de sensations physiques, & qu'on ne peut entendre par ces mots *d'intérieurs* ou *d'extérieurs*, que les impressions excitées ou par la mémoire, ou par la présence même des objets.

Peintre ou du Poëte. Un homme est-il sans crainte; est-il au-dessus des Loix? c'est sans repentir qu'il commet l'action malhonnête qui lui est utile, pourvu néanmoins qu'il n'ait point encore contracté d'habitude vertueuse. Cette habitude prise, on n'en change point sans éprouver un mal-aise & une inquiétude secrete à laquelle on donne encore le nom de remords. L'expérience nous apprend, que toute action qui ne nous expose, ni aux peines légales, ni à celle du déshonneur (c), est en général une action toujours exécutée sans remords. Solon & Platon aimoient les femmes & même les jeunes gens, & l'avouoient (d). Le vol n'étoit point puni à Sparte, & les Lacédémoniens voloient sans remords. Les Princes d'Orient peuvent impunément charger leurs sujets d'impôts, & ils les en accablent. L'inquisiteur peut impunément brûler quiconque ne pense pas comme lui, sur certains points métaphysiques; & c'est sans remords qu'il venge par des tourments affreux, l'offense légere que fait à sa vanité la contradiction d'un Juif ou d'un Incrédule. Les remords doivent donc leur existence à la crainte du supplice ou de la honte, toujours réductible, comme je l'ai déja dit, à une peine Physique.

AMITIÉ.

C'est pareillement de la sensibilité physique que découlent les larmes dont j'arrose l'urne de mon ami. La mort me l'a-t-il enlevé? je regrette en lui l'homme dont la conversation m'arrachoit à l'ennui, à ce mal-aise de l'ame qui réellement est une peine physique: je pleure celui qui eût

---

(c) Si le déshonneur ou le mépris des hommes nous est insupportable, c'est qu'il nous présage des malheurs; c'est que le déshonoré est en partie privé des avantages attachés à la réunion des hommes en société: c'est que le mépris annonce peu d'empressement de leur part à nous obliger; c'est qu'il nous présente l'avenir comme vuide de plaisirs, & rempli de peines, qui toutes sont réductibles à des peines physiques.

(d) Les Gaulois étoient autrefois divisés en une infinité de *Clubs* ou *sociétés particulieres*. Ces sociétés étoient composées d'une douzaine de ménages, dont les femmes étoient en commun. L'on vivoit avec elles sans remords: mais l'on n'eût osé aimer une femme d'un autre Club: La loi le défendoit, le remords commence où l'impunité cesse.

exposé sa vie & sa fortune pour me soustraire à la mort & à la douleur, & qui sans cesse occupé de ma félicité, vouloit, par des plaisirs de toute espece, donner sans cesse plus d'extensité à mon bonheur. Qu'on descende, qu'on fouille au fond de son ame; l'on n'apperçoit dans tous ces sentiments, que les développements du plaisir & de la douleur physique. Que ne peut cette douleur? Par elle le Magistrat enchaîne le vice, & désarme l'assassin.

PLAISIR.

Il est deux sortes de plaisirs, comme il est deux sortes de douleur : l'une est le plaisir physique, l'autre le plaisir de prévoyance. Un homme aime-t-il les belles Esclaves & les beaux tableaux? s'il découvre un trésor, il est transporté. Cependant, dira-t-on, il n'éprouve encore aucun plaisir physique : j'en conviens. Mais il acquiert en ce moment les moyens de se procurer les objets de ses desirs. Or cette prévoyance d'un plaisir prochain, est déja un plaisir.

Sans amour pour les belles Esclaves & les beaux tableaux, il eût été indifférent à la découverte de ce trésor.

Les plaisirs de prévoyance supposent donc toujours l'existence des plaisirs des sens. C'est l'espoir de jouir demain de ma Maîtresse, qui me rend heureux aujourd'hui. La prévoyance ou la mémoire convertit en jouissance réelle, l'acquisition de tout moyen propre à me procurer des plaisirs. Par quel motif en effet éprouvé-je une sensation agréable chaque fois que j'obtiens un nouveau degré d'estime, de considération, de richesses, & sur-tout de pouvoir? c'est que je regarde le pouvoir comme le plus sûr moyen d'accroître mon bonheur.

POUVOIR.

Les hommes s'aiment eux mêmes : Tous desirent d'être heureux, & croyent qu'ils le seroient parfaitement, s'ils étoient revêtus du degré de puissance nécessaire pour leur procurer toute espece de plaisir. Le desir du pouvoir prend donc sa source dans l'amour du plaisir.

Supposons un homme absolument insensible. Mais il seroit, dira-t-on, sans idées, par conséquent une pure sta-

tue. Soit. Admettons cependant qu'il pût exister & même penser : Quel cas feroit-il du pouvoir & du sceptre des Rois ? aucun. En effet, quel degré de bonheur cet immense pouvoir ajouteroit-il à la félicité d'un homme impassible ?

Si la puissance est si desirée de l'ambitieux, c'est comme un moyen d'acquérir des plaisirs. Le pouvoir est, comme l'argent, une monnoie. L'effet du pouvoir & de la lettre de change, est le même. Suis-je muni d'une telle lettre ? je touche à Londres ou à Paris cent mille francs ou cent mille écus, & par conséquent tous les plaisirs dont cette somme est représentative. Suis-je muni d'une lettre de commandement ou de pouvoir ? Je tire pareillement à vue sur mes Concitoyens telle quantité de denrées ou de plaisirs. Les effets de la richesse & du pouvoir sont à peu près semblables, parce que la richesse est un pouvoir.

Dans un pays où l'argent feroit inconnu, de quelle maniere percevroit-on les impôts ? en nature, c'est-à-dire, en bleds, vin, bestiaux, fourrages, graine, gibier, &c. — De quelle maniere y feroit-on le commerce ? par échange. L'argent doit donc être regardé comme une marchandise portative, avec laquelle on est convenu, pour la facilité du commerce, d'échanger toutes les autres marchandises. En feroit-il de même des dignités & des honneurs avec lesquels les Peuples policés récompensent les services rendus à la Patrie ? Pourquoi non ? Que sont les honneurs ? une monnoie pareillement représentative de toute espece de denrées & de plaisirs. Supposons un pays où la monnoie des honneurs n'eût point cours ; supposons un Peuple trop libre & trop fier pour supporter une trop grande inégalité dans les conditions des Citoyens, & donner aux uns trop d'autorité sur les autres : de quelle maniere ce Peuple récompenseroit-il les actions grandes & utiles à la Patrie ? Par des biens & des plaisirs en nature, c'est-à-dire, par le transport de tant de grains, bierre, foin, vin, &c. dans la cave ou le grenier d'un Héros, par le don de tant d'arpents de terre à défricher, ou de tant de belles Esclaves. C'étoit par la possession de Brizéis (*e*) que les Grecs

(*e*) Dans l'Isle de Rimini, nul ne peut se marier qu'il n'ait tué un ennemi, & n'en ait apporté la tête. Le vainqueur de deux

récompensoient la valeur d'Achille. Quelle étoit, chez les Scandinaves, les Saxons, les Scythes, les Celtes, les Samnites, les Arabes, (f) la récompense du courage, des talents & des vertus? tantôt le don d'une belle femme, tantôt une invitation à des festins, où nourris de mêts délicats, abreuvés de liqueurs agréables, les Guerriers écoutoient avec transport les chansons des Bardes.

Il est donc évident que si l'argent & les honneurs sont chez la plupart des Peuples policés les récompenses des actions vertueuses, c'est comme représentatifs des mêmes biens & des mêmes plaisirs que les Peuples pauvres & libres accordoient en nature à leurs Héros, & pour l'acquisition desquels ces Héros s'exposoient aux plus grands dangers. Aussi dans la supposition où ces dignités & ces honneurs ne fussent plus représentatifs de ces denrées & de ces plaisirs, dans l'hypothese où ces honneurs ne seroient que de vains titres (g), ces titres appréciés à leur juste

ennemis a droit d'épouser deux femmes; ainsi de suite jusqu'à cinquante. A quelle cause attribuer l'établissement d'une pareille coutume? à la position de ces Insulaires, qui par-tout environnés de nations ennemies, ne pourroient leur résister, si pour exciter perpétuellement la valeur de leurs Citoyens, ils n'attachoient les plus grandes récompenses au courage.

(f) Entre les présents que les Caravanes font encore aujourd'hui aux Arabes du désert, les plus agréables sont des filles nubiles. C'étoit le tribut que les Sarrasins vainqueurs exigeoient jadis des Vaincus. Abdérame, après la conquête des Espagnes, exigea du petit Prince des Asturies un tribut annuel de cent belles filles.

(g) Si dans les pays despotiques, le ressort de la gloire est communément très-foible, c'est que la gloire n'y donne aucune espece de pouvoir; c'est que tout pouvoir est absorbé dans le Despote; c'est qu'en ces pays un Héros couvert de gloire n'est point à l'abri de l'intrigue du plus vil Courtisan; c'est qu'il n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa liberté; c'est qu'enfin il est à l'ordre du Souverain jetté dans les prisons, dépouillé de ses richesses, de ses honneurs, & privé de la vie même.

Pourquoi l'Anglois ne voit-il dans la plupart des Seigneurs étrangers, que des valets décorés & des victimes parées de guirlandes? C'est qu'un paysan est plus vraiment grand en Angleterre, que ne l'est ailleurs un homme en place. Ce paysan est libre; il peut être impunément vertueux: il ne voit rien au-dessus de lui que la loi.

C'est le desir de la gloire qui, dans les Républiques pauvres, doit être le plus puissant principe de leur activité; & c'est le desir de l'argent fondé sur l'amour du luxe qui, dans les Pays

valeur, cesseroient bientôt d'être un objet de desir. Il faut, pour aller à la sappe, que l'écu donné au Soldat soit représentatif d'une pinte d'eau de vie, & de la nuit d'une vivandiere. Les Soldats d'autrefois & les Soldats d'aujourd'hui, sont les mêmes (*h*). L'homme n'a pas changé; & pour les mêmes récompenses, il fera en tous les temps à peu près les mêmes actions. Le suppose-t-on indifférent au plaisir & à la douleur? il est sans action; il n'est susceptible ni de remords, ni d'amitié, ni, enfin, de l'amour des richesses & du pouvoir; parce qu'on est nécessairement insensible aux moyens d'acquérir du plaisir, lorsqu'on l'est au plaisir même. Ce qu'on cherche dans la richesse & la puissance, c'est le moyen de se soustraire à des peines, & de se procurer des plaisirs physiques. Si l'acquisition de l'or & du pouvoir est toujours un plaisir, c'est que la prévoyance & la mémoire convertit en plaisir réel tous les moyens d'en avoir.

La conclusion générale de ce Chapitre, c'est que dans l'homme tout est sentir; vérité dont je donnerai encore une preuve nouvelle, en montrant que la sociabilité n'est en lui qu'une conséquence de cette même sensibilité.

---

despotiques, est le principe d'action, & la force motrice des Nations soumises à ce Gouvernement.

(*h*) On sait que l'irruption de Brennus en Italie ne fut pas la premiere, mais la cinquieme qu'y firent les Gaulois. Avant lui Bellovesus y étoit descendu. Mais comment ce Chef engageoit-il ses Compatriotes à le suivre au-delà des Alpes? en leur envoyant du vin d'Italie. „ Goûtez ce vin, leur écrivoit-„ il; & si vous le trouvez bon, „ venez avec moi faire la con-„ quête du pays qui le pro-„ duit. „

CHAPITRE VIII.

De la Sociabilité.

L'HOMME est de sa nature & frugivore & carnacier. Il est d'ailleurs foible, mal armé, & par conséquent exposé à la voracité des animaux plus forts que lui. L'homme, ou pour se nourrir, ou pour se soustraire à la fureur

du Tigre & du Lion, dut donc se réunir à l'homme. L'objet de cette union fut d'attaquer, de tuer les animaux (*a*); ou pour les manger, ou pour défendre contr'eux les fruits ou les légumes qui lui servoient de nourriture. Cependant l'homme se multiplia, & pour vivre il lui fallut cultiver la terre. Pour l'engager à semer, il falloit que la récolte appartînt à l'agriculteur. A cet effet, les Citoyens firent entr'eux des conventions & des loix. Ces loix resserrerent les liens d'une union qui, fondée sur leurs besoins, étoit l'effet immédiat de la sensibilité physique (*b*). Mais leur sociabilité ne peut-elle pas être regardée comme une qualité innée (*c*), une espece de beau moral? Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que dans l'homme, comme dans l'animal, la sociabilité est l'effet du besoin. Si celui de se défendre rassemble en troupeau ou société les animaux pâturants, tels que les bœufs, les chevaux, &c.; le besoin d'attaquer, chasser & combattre leur proie, réunit pareillement en société les animaux carnaciers tels que les Renards & les Loups.

L'intérêt & le besoin sont le principe de toute sociabilité. Ce principe (dont peu d'Ecrivains ont donné des idées nettes) est donc le seul qui unisse les hommes entr'eux. Aussi

---

(*a*) Il y a, dit-on, en Afrique, une espece de chiens sauvages, qui, par le même motif, vont, en meute, faire la guerre aux animaux plus forts qu'eux.

(*b*) De ce que l'homme est sociable, on en a conclu qu'il étoit bon. On s'est trompé. Les loups sont société, & ne sont pas bons. J'ajouterai même que si l'homme, comme le dit M. de Fontenelle, a fait Dieu à son image, le portrait effrayant qu'il fait de la Divinité, doit rendre la bonté de l'homme très-suspecte. On reproche à Hobbes cette maxime : *l'enfant robuste est l'enfant méchant* : il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ces vers si admirés de Corneille.

„ *Qui peut tout ce qu'il veut,*
„ *veut plus que ce qu'il doit.* „

Et cet autre vers de la Fontaine:

„ *La raison du plus fort est toujours*
„ *la meilleure.* „

Ceux qui font le Roman de l'homme, blâment cette maxime de Hobbes; ceux qui en font l'Histoire, l'admirent, & la nécessité des loix en prouve la vérité.

(*c*) La curiosité que certaines gens regardent comme une passion innée, est en nous l'effet du desir d'être heureux & d'améliorer de plus en plus notre état; elle n'est que le développement de la sensibilité physique.

la force de leur union est-elle toujours proportionnée à celle & de l'habitude & du besoin. Du moment où le jeune Sauvage (*d*) & le jeune Sanglier sont en état de pourvoir à leur nourriture & à leur défense, ils quittent, l'un la cabane, l'autre la bauge de ses parents (*e*).

L'Aigle méconnoît ses aiglons au moment qu'assez rapides pour fondre sur leur proie, ils peuvent se passer de son secours.

Le lien qui unit les enfants au pere & le pere aux enfants, est moins fort qu'on ne l'imagine. La trop grande force de ce lien seroit même funeste aux Etats. La premiere passion du Citoyen, doit être celle des Loix & du bien public. Je le dis à regret, l'amour filial doit être subordonné dans l'homme à l'amour patriotique. Si ce dernier amour ne l'emporte sur tous les autres, où trouver une mesure du vice & de la vertu? dès-lors il n'en est plus, & toute morale est détruite.

Par quelle raison en effet auroit-on par-dessus tout recommandé aux hommes l'amour de Dieu, ou de la justice? c'est qu'on a confusément senti le danger auquel les exposeroit un trop excessif amour de la parenté. Qu'on en

(*d*) Il en est, disent la plupart des voyageurs, de l'attachement des Negres pour leurs enfants, comme de celui des animaux pour leurs petits. Cet attachement cesse lorsque les petits peuvent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins. Voyez *T. I.* des Mêlanges intéressants des voyages d'Asie, d'Amérique, &c.

Les Anxicos, dit à ce sujet Dapper dans son voyage d'Afrique, mangent leurs Esclaves; la chair humaine n'est pas moins commune dans leurs marchés que la chair de bœuf dans nos boucheries. Le pere se repaît de la chair de son fils, le fils de celle de son pere; les freres & sœurs se mangent, & la mere se nourrit sans horreur de l'enfant qui vient de naître. Les Negres enfin, dit le P. Labbat, sans reconnoissance, sans affection pour leurs parents, sont aussi sans compassion pour les malades; c'est chez ces Peuples, ajoute-t-il, qu'on voit des meres assez inhumaines pour abandonner dans les campagnes leurs enfants à la voracité des tigres.

(*e*) Rien de plus commun en Europe que de voir des fils délaisser leur pere, lorsque vieux, infirme, incapable de travailler, il ne vit plus que d'aumônes. On voit dans les campagnes un pere nourrir sept ou huit enfants, & sept ou huit enfants ne pouvoir nourrir un pere. Si tous les fils ne sont pas aussi durs, s'il en est de tendres & d'humains, c'est à l'éducation & à l'exemple qu'ils doivent leur humanité. La nature en avoit fait de petits sangliers.

légitime l'excès, qu'on le déclare le premier des amours; un fils est dès-lors en droit de piller son voisin, ou de voler le trésor public, soit pour soulager le besoin d'un pere, soit pour augmenter son aisance. Autant de familles, autant de petites Nations, qui, divisées d'intérêt, seront toujours armées les unes contre les autres.

Tout Ecrivain qui, pour donner bonne opinion de son cœur, fonde la sociabilité sur un autre principe que sur celui des besoins physiques & habituels, trompe les esprits foibles, & leur donne de fausses idées de la Morale.

La nature a voulu, sans doute, que la reconnoissance & l'habitude fussent dans l'homme une espece de gravitation qui le portât à l'amour de ses parents : mais elle a voulu aussi que l'homme trouvât dans le desir naturel de l'indépendance une force répulsive, qui diminuât du moins la trop grande force de cette gravitation (*f*). Aussi la fille sort-elle joyeuse de la maison de sa mere, pour passer dans celle de son mari. Aussi le fils quitte-t-il avec plaisir les foyers paternels, pour occuper une place dans l'Inde, exercer une charge en Province, ou simplement pour voyager.

Malgré la prétendue force du sentiment & de l'amitié & de l'habitude, l'on change à Paris tous les jours de quartier, de connoissances & d'amis. Veut-on faire des dupes? l'on exagere la force du sentiment & de l'amitié; l'on traite la sociabilité, *d'amour ou de principe inné*. Peut-on de bonne foi oublier qu'il n'est qu'un principe de cette espece, la sensibilité physique?

C'est à ce seul principe que l'on doit & l'amour de soi & l'amour si puissant de l'indépendance : si les hommes étoient, comme on le dit, portés l'un vers l'autre, par une attraction forte & mutuelle, le Législateur céleste leur eût-il commandé de s'aimer, leur eût-il ordonné d'aimer leurs peres & meres (*g*)? Ne se fût-il pas reposé de ce

(*f*) L'homme hait la dépendance. Delà peut-être sa haine pour ses pere & mere, & ce proverbe fondé sur une observation commune & constante : *L'amour des parents descend & ne remonte pas.*

(*g*) Le commandement d'aimer ses peres & meres, prouve que l'amour des parents est plus l'ouvrage de l'habitude & de l'éducation que de la Nature.

soin sur la Nature, qui, sans le secours d'aucune loi, force l'homme de manger & boire, lorsqu'il a faim & soif, d'ouvrir ses yeux à la lumiere, & de retirer son doigt du feu ?

Les Voyageurs ne nous apprennent point que l'amour de l'homme pour ses semblables soit si commun qu'on le prétend. Le Navigateur échappé du naufrage, & jetté sur une côte inconnue, ne va pas les bras ouverts se jetter au col du premier homme qu'il y rencontre. Il se tapit au contraire dans un buisson : c'est delà qu'il étudie les mœurs des habitants, & delà qu'il sort tremblant pour se présenter à eux. (*h*)

Mais qu'un de nos vaisseaux Européens aborde une Isle inconnue, les Sauvages, dira-t-on, n'accourent-ils pas en foule vers le Navire? Cette vue sans doute les surprend. Les Sauvages sont frappés de la nouveauté de nos habits, de nos parures, de nos armes, de nos outils. Ce spectacle excite leur étonnement. Mais quel desir succede en eux à ce premier sentiment? celui de s'approprier les objets de leur admiration. Devenus alors moins gais & plus rêveurs, ils s'occupent des moyens d'enlever par adresse ou par force, ces objets de leurs desirs : ils épient à cet effet le moment favorable de voler, piller & massacrer les Européens qui, dans leur conquête du Mexique & du Pérou, leur ont d'avance donné l'exemple de pareilles injustices & cruautés.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que les principes de la Morale & de la Politique, comme tous les principes des autres Sciences, doivent s'établir sur un grand nombre de

(*h*) Si les hommes & sur-tout les Européens, disent les Banians, toujours en crainte, en défiance l'un de l'autre, sont toujours prêts à se combattre & à s'attaquer, c'est qu'ils sont encore animés de l'esprit de leurs premiers parents, *Cutteri* & *Toddicastrée*. Ce Cutteri, second fils de *Pourons*, & destiné par Dieu à peupler une des quatre parties du Monde, tourne les pas vers l'Occident : le premier objet qu'il rencontre, est une femme nommée Toddicastrée : elle est armée d'un *Chuchari*, & lui d'une épée. Dès qu'ils s'apperçoivent, ils s'attaquent, se frappent ; le combat dure deux jours & demi ; le troisieme, las de se battre, ils se parlent, s'aiment, se marient, couchent ensemble, ont des fils toujours prêts, comme leurs ancêtres, à s'attaquer, lorsqu'ils se rencontrent.

faits & d'observations. Or, que résulte-t-il des observations faites jusqu'à présent sur la Morale? c'est que l'amour des hommes pour leurs semblables est un effet de la nécessité de s'entre-secourir, & d'une infinité de besoins dépendants de cette même sensibilité physique, que je regarde comme le principe de nos actions, de nos vices & de nos vertus.

En conservant mon opinion sur ce point, je crois devoir défendre le Livre de *l'Esprit* contre les imputations odieuses du cagotisme & de l'ignorance.

CHAPITRE IX.

Justification des Principes admis dans le Livre de l'Esprit.

LORSQUE le Livre de *l'Esprit* parut, les Théologiens me traiterent de corrupteur des mœurs. Ils me reprochoient d'avoir soutenu d'après Platon, Plutarque & l'expérience, que l'amour des femmes avoit quelquefois excité les hommes à la vertu.

Le fait cependant est notoire : leur reproche est donc absurde. Si le pain, leur dit-on, peut être la récompense du travail & de l'industrie, pourquoi pas les femmes (*a*)? Tout objet desiré peut devenir un encouragement à la vertu, lorsqu'on n'en obtiendra la jouissance que par des services rendus à la Patrie.

Dans les siecles où les invasions des Peuples du Nord

(*a*) Si le besoin de la faim est le principe de tant d'actions, & s'il a tant de pouvoir sur l'homme, comment imaginer que le besoin des femmes soit sur lui sans puissance? Qu'au moment où l'adolescent est échauffé des premiers rayons de l'amour, on lui en propose les plaisirs comme prix de son application; qu'on lui rappelle jusques dans les bras de sa maitresse, que c'est à ses talents & à ses vertus qu'il doit ses faveurs : ce jeune homme docile, appliqué, vertueux, goûtera alors d'une maniere utile à sa santé, à son ame, à son esprit, enfin au bien public, les mêmes plaisirs dont il n'eût joui dans une autre position, qu'en s'épuisant, en s'abrutissant, en se ruinant, & en vivant dans la crapule.

& les incursions d'une infinité de brigands tenoient toujours les Citoyens en armes, où les femmes souvent exposées aux insultes d'un ravisseur, avoient perpétuellement besoin de défenseurs, quelle vertu devoit être la plus honorée? La valeur. Aussi les faveurs des femmes étoient-elles la récompense des plus vaillants : aussi tout homme jaloux de ces mêmes faveurs, devoit-il, pour les obtenir, s'élever à ce haut degré de courage qui animoit encore il y a quatre siecles tous les preux Chevaliers.

L'amour du plaisir fut donc en ces siecles le principe productif de la seule vertu connue, c'est-à-dire, de la valeur. Aussi lorsque les mœurs changerent, lorsque la Police plus perfectionnée mit la Vierge timide à l'abri de toute insulte, alors la beauté (car tout se tient dans un Gouvernement) moins exposée aux outrages d'un ravisseur, honora moins ses défenseurs. Si l'enthousiasme des femmes pour la valeur, décrut alors dans la proportion de leur crainte ; si l'estime conservée encore aujourd'hui pour le courage, n'est plus qu'une estime de tradition ; si dans ce siecle l'amant le plus jeune, le plus assidu, le plus complaisant, & sur-tout le plus riche, est communément l'amant préféré ; qu'on ne s'en étonne point : tout est ce qu'il doit être.

Les faveurs des femmes, selon les changements arrivés dans les mœurs & les Gouvernements, ou sont, ou cessent d'être des encouragements à certaines vertus. L'amour en lui-même n'est donc point un mal. Pourquoi regarder ses plaisirs comme la cause de la corruption politique des mœurs? les hommes ont eu dans tous les temps à peu près les mêmes besoins, & dans tous les temps ils les ont satisfaits. Les siecles où les Peuples ont été plus adonnés à l'amour, furent ceux où les hommes étoient les plus forts & les plus robustes. L'Edda, les Poësies Erses, enfin, toute l'histoire nous apprend que les siecles réputés héroïques & vertueux, n'ont pas été les plus tempérants.

La jeunesse est fortement attirée vers les femmes : elle est plus avide de plaisirs que l'âge avancé, cependant elle est communément plus humaine & plus vertueuse ; elle est au moins plus active, & l'activité est une vertu.

Ce n'eſt ni l'amour, ni ſes plaiſirs qui corrompirent l'Aſie, amollirent les mœurs des Medes; des Aſſyriens, des Indiens, &c. Les Grecs, les Sarraſins, les Scandinaves n'étoient ni plus réſervés, ni plus chaſtes que ces Perſes & ces Medes; & cependant ces premiers Peuples n'ont jamais été cités parmi les Peuples efféminés & moux.

S'il eſt un moment où les faveurs des femmes puiſſent devenir un principe de corruption, c'eſt lorſqu'elles ſont vénales, lorſqu'on achete leur jouiſſance, lorſque l'argent, loin d'être la récompenſe du mérite & des talents, devient celle de l'intrigue, de la flatterie, & qu'enfin un Satrape ou un Nabab peut, à force d'injuſtices & de crimes, obtenir du Souverain le droit de moleſter, de piller les Peuples de ſon Gouvernement, & de s'en approprier les dépouilles.

Il en eſt des femmes, comme des honneurs, ces objets communs du deſir des hommes: les honneurs ſont-ils le prix de l'iniquité; faut-il pour y parvenir flatter les Grands, ſacrifier le foible au puiſſant, & l'intérêt d'une Nation à l'intérêt d'un Soudan? alors les honneurs, ſi heureuſement inventés pour la récompenſe & la décoration du mérite & des talents, deviennent une ſource de corruption. Les femmes, comme les honneurs, peuvent donc, ſelon les temps & les mœurs, ſucceſſivement devenir des encouragements au vice ou à la vertu.

La corruption politique des mœurs ne conſiſte donc que dans la dépravation des moyens employés pour ſe procurer des plaiſirs. Le Moraliſte auſtere qui prêche ſans ceſſe contre les plaiſirs, n'eſt que l'écho de ſa Mie ou de ſon Confeſſeur. Comment éteindre tout deſir dans les hommes, ſans détruire en eux tout principe d'action? celui qu'aucun intérêt ne touche, n'eſt bon à rien, & n'a d'eſprit en rien. —

CHAPITRE X.

Que les Plaisirs des sens sont, à l'insu même des Nations, leurs plus puissants Moteurs.

LES Moteurs de l'homme sont le plaisir & la douleur physique. Pourquoi la faim est-elle le principe le plus habituel de son activité? C'est qu'entre tous les besoins, ce dernier est celui qui se renouvelle le plus souvent, & qui commande le plus impérieusement. C'est la faim & la difficulté de pourvoir à ce besoin, qui, dans les forêts, donne aux animaux carnaciers tant de supériorité d'esprit sur l'animal pâturant. C'est la faim qui fournit aux premiers cent moyens ingénieux d'attaquer, de surprendre le gibier. C'est la faim qui retenant six mois entiers le Sauvage sur les lacs & dans les bois, lui apprend à courber son arc, à tresser ses filets, à tendre des pieges à sa proie. C'est encore la faim qui, chez les Peuples policés, met tous les Citoyens en action, leur fait cultiver la terre, apprendre un métier, & remplir une charge. Mais dans les fonctions de cette charge, chacun oublie le motif qui la lui fait exercer; c'est que notre esprit s'occupe, non du besoin, mais des moyens de le satisfaire. Le difficile n'est pas de manger, mais d'apprêter le repas.

Plaisir & douleur sont & seront toujours l'unique principe des actions de l'homme (*a*). Si le Ciel eût pourvu à tous ses

(*a*) Si les besoins sont nos moteurs uniques, c'est donc à nos divers besoins qu'il faut rapporter l'invention des Arts & des Sciences. C'est à celui de la faim qu'on doit l'Art de défricher, de labourer la terre, de forger le soc, &c. C'est au besoin de se défendre contre les rigueurs des saisons, qu'on doit l'art de bâtir, se vêtir, &c.

Quant à la magnificence dans les équipages, les étoffes, les ameublements; quant à la Musique, aux Spectacles, enfin à tous les arts du Luxe, c'est à l'amour, au desir de plaire & à la crainte de l'ennui, qu'il faut pareillement en rapporter l'invention. Sans l'amour, que d'arts encore ignorés! quel assoupissement dans la Nature! l'homme sans besoins seroit sans principe d'actions: c'est au besoin du

ses besoins ; si la nourriture convenable à son corps eût été, comme l'air & l'eau, un élément de la Nature, l'homme eût à jamais croupi dans la paresse.

La faim, par conséquent la douleur, est le principe d'activité du pauvre, c'est-à-dire, du plus grand nombre ; & le plaisir est le principe d'activité de l'homme au-dessus de l'indigence, c'est-à-dire, du riche. Or, entre tous plaisirs, celui qui, sans contredit, agit le plus fortement sur nous, & communique à notre ame le plus d'énergie, est le plaisir des femmes. La Nature, en attachant la plus grande ivresse à leur jouissance, a voulu en faire un des plus puissants principes de notre activité (*b*). —

---

du plaisir, que la jeunesse doit en partie son activité, & la supériorité qu'à cet égard elle a sur l'âge avancé.

(*b*) Parmi les Savants, il en est, dit-on, qui, loin du monde, se condamnent à vivre dans la retraite. Or, comment se persuader que dans ceux-ci l'amour des talents ait été fondé sur l'amour des plaisirs physiques, & sur-tout sur celui des femmes ? comment concilier ces inconciliables ? Pour cet effet, supposons qu'il en soit d'un homme à talents comme d'un avare. Si ce dernier se prive aujourd'hui du nécessaire, c'est dans l'espoir de jouir demain du superflu. L'avare desire-t-il un beau château, & l'homme à talents une belle femme ? si pour acheter l'un & l'autre, il faut de grandes richesses & une grande réputation, ces deux hommes travaillent chacun de leur côté à l'accroissement, l'un de son trésor, l'autre de sa renommée. Or dans l'espace de temps employé à l'acquisition de cet argent & de cette renommée, s'ils ont vieilli, s'ils ont contracté des habitudes qu'ils ne puissent rompre sans des efforts dont l'âge les ait rendus incapables, l'avare & l'homme à talents mourront, l'un sans château, l'autre sans maîtresse.

Ce n'est pas uniquement entre ces deux hommes, mais entre la coquette & ce même avare, qu'on rencontre encore une infinité de ressemblances. Tous deux, plus heureux qu'on ne le pense, le sont de la même maniere. L'avare, en comptant son or, jouit de la possession prochaine de tous les objets dont l'or peut être l'échange ; & la coquette se mirant dans sa glace, jouit pareillement d'avance de tous les hommages que lui procureront ses graces & sa beauté. Ce que je leur conseille à tous deux, c'est de s'en tenir-là. Qu'ils n'ayent ni châteaux, ni amants : ils éprouveroient dans la jouissance des objets de leurs desirs, des dégoûts inconnus avant elle.

L'état de desir est un état de plaisir. Les châteaux, les amants & les femmes que les richesses, la beauté & les talents peuvent leur procurer, est un plaisir de prévoyance, sans doute moins vif, mais plus durable que le plaisir réel & physique. Le corps

Nulle paſſion n'opere de plus grand changement dans l'homme. Son empire s'étend juſques ſur les brutes. L'animal timide & tremblant à l'approche de l'animal même le plus foible, eſt enhardi par l'amour. A l'ordre de l'amour, l'animal s'arrête, dépouille toute crainte, attaque & combat des animaux ſes égaux ou même ſes ſupérieurs en force. Point de dangers, point de travaux dont l'amour s'étonne. Il eſt la ſource de la vie. A meſure que ſes deſirs s'éteignent, l'homme perd ſon activité ; & par degrés, la mort s'empare de lui.

Plaiſir & douleur phyſique, voilà les ſeuls & vrais reſſorts de tout Gouvernement. On n'aime point proprement la gloire, les richeſſes & les honneurs, mais les plaiſirs ſeuls dont cette gloire, ces richeſſes & ces honneurs ſont repréſentatifs. Et quoi qu'on diſe, tant qu'on donnera pour boire à l'ouvrier pour l'exciter au travail, il faudra convenir du pouvoir qu'ont ſur nous les plaiſirs des ſens.

Lorſque j'ai dit dans le Livre de l'*Eſprit*, que c'étoit ſur la tige de la douleur & du plaiſir phyſique que ſe recueilloient toutes nos peines & nos plaiſirs, j'ai révélé une grande vérité..... Que s'enſuit-il ? que ce n'eſt point dans la jouiſſance de ces mêmes plaiſirs que peut conſiſter la dépravation politique des mœurs. Qu'eſt-ce en effet qu'un Peuple efféminé & corrompu ? celui qui s'approprie par des moyens vicieux les mêmes plaiſirs que les Nations illuſtres acquierent par des moyens vertueux.

Les déclamations de quelques Moraliſtes ne prouveront jamais rien contre un Auteur, dont l'expérience juſtifie & confirme les principes.

Qu'on ne regarde pas cette diſcuſſion ſur la ſenſibilité phyſique, comme étrangere à mon ſujet. Que me ſuis-je propoſé ? De faire voir que tous les hommes communément bien organiſés, ont une égale aptitude à l'eſprit. Qu'ai-je fait pour y parvenir ? j'ai diſtingué l'eſprit de l'ame. J'ai prouvé que l'ame n'eſt en nous que la faculté de ſentir ; que l'eſprit en eſt l'effet ; que dans l'homme tout eſt ſenſation.

---

s'épuiſe, l'imagination jamais. Auſſi ces derniers ſont-ils en général ceux qui, dans le total de notre vie, nous donnent la plus grande ſomme de bonheur.

que la sensibilité physique est par conséquent le principe de ses besoins, de ses passions, de sa sociabilité, de ses idées, de ses jugements, de ses volontés, de ses actions, & qu'enfin, si tout est explicable par la sensibilité physique, il est inutile d'admettre en nous d'autres facultés (*c*).

L'homme est une machine qui, mise en mouvement par la sensibilité physique, doit faire tout ce qu'elle exécute. C'est la roue qui, mue par un torrent, éleve les pistons, & après eux les eaux destinées à se dégorger dans les bassins préparés à la recevoir.

Après avoir ainsi montré qu'en nous tout se réduit à sentir, à se ressouvenir, & qu'on ne sent que par les cinq Sens; pour découvrir ensuite si le plus ou moins grand esprit est l'effet de la plus ou moins grande perfection des organes, il s'agit d'examiner si, dans le fait, la supériorité de l'esprit est toujours proportionnée à la finesse des sens & à l'étendue de la mémoire. Si l'expérience prouvoit le contraire, nul doute que la constante inégalité des esprits ne dépendît d'une autre cause.

C'est donc au seul examen de ce fait que se réduit maintenant la question proposée; c'est à cet examen qu'on en devra la solution.

(*c*) Outre la faculté de sentir, l'homme, dit-on, est encore doué de la faculté de se ressouvenir. Je le sais : mais comme l'organe de la mémoire est physique; que son office consiste à nous rendre présentes les impressions passées, & qu'il faut pour cet effet, qu'elle excite en nous des sensations actuelles, je ne suis pas moins en droit d'assurer que, dans l'homme, tout est sentir.

CHAPITRE XI.

De l'inégale étendue de la Mémoire.

JE ne ferai sur cette matiere que répéter ce que j'ai déja dit dans le Livre de l'*Esprit*, & j'observerai,

1. Que les Hardouins, les Longuerues, les Scaligers, enfin tous les prodiges de mémoire, ont eu communément peu de génie, & qu'on ne les plaça jamais à côté des Machiavels, des Newtons & des Tacites.

2. Que pour faire des découvertes en quelque genre que ce soit, & mériter le titre d'Inventeur ou d'homme de génie; s'il faut, comme le prouve Descartes, encore plus méditer qu'apprendre, la grande mémoire doit être exclusive du grand esprit (a).

Qui veut acquérir une grande mémoire, doit la cultiver, la fortifier par un exercice journalier. Qui veut acquérir une certaine tenue dans la méditation, doit pareillement en fortifier en lui l'habitude par un exercice journalier. Or, le temps passé à méditer, n'est point employé à placer des faits dans mon souvenir. L'homme qui compare & médite beaucoup, a donc communément d'autant moins de mémoire qu'il en fait moins d'usage. Au reste, que sert une grande mémoire? la plus ordinaire suffit au besoin d'un grand homme. Qui sait la langue, a déja beaucoup d'idées. Pour mériter le titre d'homme d'esprit, que faut-il? les comparer entr'elles, & parvenir par ce moyen à quelque résultat neuf & intéressant, ou comme utile, ou comme agréable. La mémoire chargée de tous les mots d'une langue & par conséquent de toutes les idées d'un Peuple, est la palette chargée d'un certain nombre de couleurs. Le Peintre a sur cette palette la matiere premiere d'un excellent tableau : c'est à lui à les mêler & à les étendre de maniere qu'il en résulte une grande vérité dans sa teinte, une grande force dans son coloris, enfin, un beau tableau.

La mémoire ordinaire a même plus d'étendue qu'on ne pense. En Allemagne & en Angleterre, presque point

(a) Les mémoires extraordinaires font les Erudits; la méditation fait les hommes de génie. L'esprit original, l'esprit à soi, suppose comparaison des objets entr'eux, & appercevance des rapports inconnus aux hommes ordinaires. Il n'en est pas ainsi de l'esprit du monde. Ce dernier est un composé de goût & de mémoire. Qui sait le plus de traits d'Histoire, de bons mots, d'anecdotes curieuses, est le plus agréable dans la conversation. Newton, Locke, Corneille étoient entendus de peu de gens. L'esprit profond n'est pas au ton du plus grand nombre. Si l'homme du monde n'est ni bon Poëte, ni bon Peintre, ni bon Philosophe, ni grand Capitaine, il est du moins très-aimable. Si sa réputation ne s'étend point au-delà de son cercle, c'est qu'il n'écrit point, c'est qu'il ne perfectionne aucune science, & qu'il ne se rend point utile aux hommes, & ne doit par conséquent en obtenir que peu d'estime.

d'homme bien élevé qui ne ſache trois ou quatre langues. (*b*). Or, ſi l'étude de ces langues eſt compriſe dans le plan ordinaire de l'inſtruction, elle ne ſuppoſe donc qu'une organiſation commune : tous les hommes ſont donc doués par la Nature (*c*), de plus de mémoire que n'en exige la découverte des plus grandes vérités. Sur quoi j'obſerverai que ſi la ſupériorité de l'eſprit, comme le remarque M. Hobbes, conſiſte principalement dans la connoiſſance de la vraie ſignification des mots, & s'il n'eſt point d'homme qui, dans la ſeule méditation de ceux de ſa langue, ne trouve plus de queſtions à diſcuter qu'il n'en réſoudroit dans le cours d'une longue vie, perſonne ne peut ſe plaindre de ſa mémoire. Il en eſt, dit-on, de vives & de lentes. On a, à la vérité, une mémoire vive des mots de ſa propre langue, une mémoire plus lente de ceux d'une langue étrangere, ſur-tout ſi on la parle rarement. Mais qu'en conclure ? ſinon qu'on a un ſouvenir plus ou moins prompt des objets, ſelon qu'ils ſont plus ou moins familiers. Il n'eſt qu'une différence réelle & remarquable entre les différentes mémoires ; c'eſt l'inégalité de leur étendue. Or, ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont, comme je l'ai prouvé, doués d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, le génie n'eſt donc pas le produit de la grande mémoire. Qu'on liſe à ce ſujet le Chapitre 3, Diſc. 3. de l'*Eſprit*. J'y conſidere cette queſtion ſous toutes les faces. Mon opinion a paru généralement adoptée, parce que l'expérience en confirme la vérité, & prouve

(*b*) Si le François ne ſait que ſa propre langue, c'eſt un effet de ſon éducation, & non de ſon organiſation : qu'il paſſe quelques années à Londres ou à Florence, il ſaura bientôt l'Anglois ou l'Italien.

(*c*) La nature, dit-on, donne à chaque Nation quelque qualité, ou quelque génie particulier. Point de Nation en Europe qui, d'après les Pruſſiens, n'ait fait des changements dans ſes exercices, dans ſes évolutions militaires, & ne l'ait fait avec ſuccès. Mais trop frappées du brillant de ces évolutions, les Nations ſe ſont-elles occupées des moyens d'exciter le courage de leurs ſoldats ? J'en doute. Les Européens n'ont pas les mêmes motifs qu'avoient les Grecs & les Romains pour expoſer leur vie dans les combats. Auſſi le courage des Armées ne ſe manifeſte-t-il plus par des entrepriſes auſſi hardies, & ſe réduira-t-il peut-être dans chaque guerrier à ce ſeul point, de n'être pas le premier à fuir.

qu'en général, ce n'est point au défaut de mémoire qu'il faut rapporter le défaut d'esprit.

Le regardera-t-on comme un effet de l'inégale perfection des autres organes? je vais l'examiner. —

CHAPITRE XII.

De l'inégale Perfection des Sens.

SI dans les hommes tout est *sentir physiquement*, ils ne different donc entr'eux que dans la nuance de leurs sensations. Les cinq Sens en sont les organes : ce sont les cinq portes par où les idées vont jusqu'à l'ame. Mais ces portes sont-elles également ouvertes dans tous; & selon la structure différente des organes de la vue, de l'ouie (*a*), du toucher, du goût & de l'odorat, chacun ne doit-il pas sentir, goûter, toucher, voir & entendre différemment? Entre les hommes, enfin, ne sont-ce pas les plus finement organisés qui doivent avoir le plus d'esprit (*b*), & peut-être les seuls qui puissent en avoir?

L'expérience, répondrai-je, n'est pas sur ce point d'accord avec le raisonnement : elle démontre bien que c'est à nos Sens que nous devons nos idées; mais elle ne démontre point que l'esprit soit toujours en nous proportionné à la finesse plus ou moins grande de ces mêmes Sens. Les femmes, par exemple, dont la peau plus délicate que celle des hommes, leur donne plus de finesse dans le Sens du toucher, n'ont pas plus d'esprit (*c*) qu'un Vol-

(*a*) Qu'on ne suppose pas néanmoins une extrême différence dans l'organisation commune des hommes. Tous n'ont pas les mêmes oreilles; cependant dans un concert, au mouvement de certains airs, tous les Musiciens, tous les Danseurs d'un Opéra & tous les soldats d'un bataillon, partent également en mesure.

(*b*) Entre les hommes les plus parfaitement organisés, s'il en est peu de spirituels, c'est, dit-on, parce que l'esprit est l'effet combiné de la finesse des sens & de la bonne éducation. Soit : mais dans cette supposition, il seroit du moins impossible qu'une bonne éducation sans une finesse particuliere & remarquable des sens, pût former de grands hommes. Or ce fait est démenti par l'expérience.

(*c*) L'organisation des deux sexes est, sans doute, très-différente à certains égards : mais

taire, que cet homme peut-être le plus étonnant de tous par la fécondité, l'étendue & la diversité de ses talents.

Homere & Milton furent aveugles de bonne heure. Un aveuglement si prématuré supposoit quelque vice dans l'organe de leur vue : cependant quelle imagination plus forte & plus brillante! On en peut dire autant de M. de Buffon: il a les yeux myopes; & cependant quelle tête plus vaste & quel style plus coloré (*d*)! Parmi ceux dont le Sens de l'ouie est le plus fin, en est-il de supérieurs aux St. Lamberts, aux Saurins, aux Nivernois, &c. Ceux dont les Sens du goût & de l'odorat sont le plus exquis, ont-ils plus de génie que Diderot, Rousseau, Marmontel, Duclos? &c. De quelque maniere qu'on interroge l'expérience, elle répondra toujours que la plus ou moins grande supériorité des esprits, est indépendante de la plus ou moins grande perfection des organes des Sens, & que tous les hommes communément bien organisés, sont doués par la Nature de la finesse des Sens nécessaire pour s'élever aux plus grandes découvertes en Mathématiques, Chymie, Politique, Physique, &c. (*e*)

---

cette différence doit-elle être regardée comme la cause de l'infériorité de l'esprit des femmes? non : la preuve du contraire, c'est que nulle femme n'étant organisée comme un homme, nulle en conséquence ne devroit avoir autant d'esprit. Or les Saphos, les Hyppathies, les Elisabeths, les Catherines II, &c. ne le cedent point aux hommes en génie. Si les femmes leur sont en général inférieures, c'est qu'en général elles reçoivent encore une plus mauvaise éducation. Comparons ensemble des personnes de conditions très-différentes, telles que les Princesses & les femmes de chambre. Je dis qu'en ces deux états, les femmes ont communément autant d'esprit que leurs maris. Pourquoi? c'est que les deux sexes y reçoivent une aussi mauvaise éducation.

(*d*) On n'a point observé que le sens de la vue fût, dans les plus grands Peintres, de beaucoup supérieur en finesse à celui des autres hommes.

(*e*) Dans la supposition où le plus ou moins d'esprit dépendît de la finesse plus ou moins grande des Sens, il est probable que les diverses températures de l'air, la différence des latitudes & des aliments, auroient quelqu'influence sur les esprits; qu'en conséquence la contrée la plus favorisée du Ciel produiroit les habitants les plus spirituels. Or depuis le commencement des Siecles, comment imaginer que ces habitants n'eussent pas acquis une supériorité marquée sur les autres Nations, qu'ils ne se fus-

Si la sublimité de l'esprit supposoit une si grande perfection dans les organes, avant d'engager un homme dans des études difficiles, & de le faire entrer, par exemple, dans la carriere des Lettres ou de la Politique, il faudroit donc examiner s'il a l'œil de l'Aigle, le tact de la Sensitive, le nez du Renard, & l'oreille de la Taupe.

Les chiens & les chevaux sont, dit-on, d'autant plus estimés qu'ils sortent de telle ou telle race. Avant d'employer un homme, il faudroit donc encore demander s'il est fils d'un pere spirituel ou stupide. On ne fait aucune de ces questions; pourquoi? C'est que les peres les plus spirituels n'engendrent souvent que de sots enfants; c'est que les hommes les mieux organisés n'ont souvent que peu d'esprit, & qu'enfin l'expérience prouve l'inutilité de pareilles questions. Ce qu'elle nous apprend à ce sujet, c'est qu'il est des hommes de génie de toute espece de taille & de tempérament; qu'il en est de sanguins, de bilieux, de flegmatiques, de grands, de petits, de gras, de maigres, de robustes, de délicats, de mélancoliques (*f*), & que les

---

sent pas donné les meilleures Loix, qu'ils n'eussent pas en conséquence été les mieux gouvernés, qu'ils n'eussent pas à la longue asservi les autres Nations, & enfin produit en tous les genres le plus grand nombre d'Hommes célebres?

Le climat générateur d'un tel peuple est encore inconnu. L'Histoire ne montre en aucun d'eux une constante supériorité d'esprit sur les autres : elle prouve au contraire que depuis Deli jusqu'à Pétersbourg, tous les peuples ont été successivement imbécilles & éclairés; que dans les mêmes positions, toutes les Nations, comme le remarque M. Robertson, ont les mêmes Loix, le même esprit, & qu'on retrouve par cette raison chez les Américains les mœurs des anciens Germains.

La différence de la latitude & de la nourriture n'a donc aucune influence sur les esprits; & peut-être en a-t-elle moins qu'on ne pense sur les corps. En effet, si la plupart des Politiques calculent la population des Villes ou des Empires, d'après la liste de leurs morts, ils ont donc observé qu'au moins dans une grande partie de l'Europe, la durée de la vie étoit à peu près la même.

(*f*) Les plus spirituels & les plus méditatifs sont quelquefois mélancoliques, je le sais. Mais ils ne sont pas spirituels & méditatifs, parce qu'ils sont mélancoliques; mais mélancoliques, parce qu'ils sont méditatifs. Ce n'est point en effet à sa mélancolie, c'est à ses besoins que l'homme doit son esprit : le besoin seul l'arrache à son inertie naturelle. Si je pense, ce n'est point parce que je suis fort ou foible, mais

hommes les plus forts & les plus vigoureux ne sont pas toujours les plus spirituels (*g*).

Mais supposons dans un homme un Sens extrêmement fin ; qu'arriveroit-il ? Que cet homme éprouveroit des sensations inconnues au commun des hommes ; qu'il sentiroit ce qu'un moindre degré de finesse dans l'organisation ne permet pas aux autres de sentir. En auroit-il plus d'esprit ? Non : parce que ces sensations, toujours stériles jusqu'au moment où l'on les compare, conserveroient toujours entr'elles les mêmes rapports (*h*). Supposons l'esprit proportionné à la finesse des Sens. Il est des vérités qui ne pourroient être apperçues que de dix ou douze hommes de la terre les mieux organisés. L'esprit humain ne seroit donc point susceptible de perfectibilité. J'ajouterai même que ces hommes si finement organisés, parviendroient nécessairement dans les Sciences à des résultats incommuniquables aux hommes ordinaires. Or, on ne connoît point de tels résultats.

Il n'est point de vérités renfermées dans les ouvrages des Lockes & des Newtons, qui ne soient maintenant saisies de tous les hommes qui, communément bien organisés, n'ont cependant rien de supérieur dans les Sens

---

parce que j'ai plus au moins d'intérêt de penser. Lorsqu'on dit du malheur, *ce grand Maître de l'homme*, on ne dit rien autre chose, sinon que le malheur & le desir de s'y soustraire, nous force à penser. Pourquoi le desir de la gloire produit-il souvent le même effet ? c'est que la gloire est le besoin de quelques-uns. Au reste, ni les Rabelais, ni les Fontenelles, ni les la Fontaines, ni les Scarrons n'ont passé pour tristes ; & cependant personne ne nie la supériorité plus ou moins grande de leur esprit.

(*g*) M. Rousseau, P. 300 & 323 de son Emile, dit : „ Plus „ un enfant se sent fort & ro„ buste, plus il devient sensé „ & judicieux. Pour tirer parti „ des instruments de notre in„ telligence, il faut que le corps „ soit robuste & sain. „ La bonne constitution du corps rend les opérations de l'esprit faciles & sûres. Mais que M. Rousseau consulte l'expérience. Il verra que les maladifs, les délicats & les bossus, ont autant d'esprit que les droits & les bien-portants. Pascal, Pope, Boileau, Scarron en sont la preuve.

(*h*) Une sensation n'est dans la mémoire qu'un fait de plus, qu'on y peut remplacer par un autre. Or un fait n'ajoute rien à l'aptitude que les hommes ont à l'esprit, parce que cette aptitude n'est autre chose que le pouvoir d'observer les rapports qu'ont entr'eux les objets divers.

de la saveur, de l'odorat, de la vue, de l'ouie & du toucher.

Je pourrois même ajouter (puisqu'il n'est rien de similaire dans la Nature) (*i*), qu'entre les hommes les plus finement organisés, il faut qu'à certains égards, chacun le soit encore supérieurement aux autres. Tout homme en conséquence devroit donc éprouver des sensations, acquérir des idées incommuniquables à ses compatriotes. Or, il n'est point d'idées de cette espece. Quiconque en a des nettes, les transmet facilement aux autres. Il n'en est donc point auxquelles ne puissent atteindre les hommes communément bien organisés.

La cause qui pourroit le plus efficacement influer sur les esprits, seroit sans doute la différence des latitudes & de la nourriture. Or, comme je l'ai déja dit, le gras Anglois qui se nourrit de beurre & de viandes sous un climat de brouillards, n'a certainement pas moins d'esprit que le maigre Espagnol, qui ne vit que d'ail & d'oignons dans un climat très-sec. M. Shaw, Médecin Anglois, qui, par la fidélité & l'exactitude de ses observations, ne mérite pas moins notre croyance, que par la date peu éloignée de son voyage en Barbarie, dit au sujet des Maures : „ Le peu de progrès „ de ces Peuples dans les Arts & dans les Sciences, n'est „ l'effet d'aucune incapacité ou stupidité naturelle. Les Maures ont l'esprit délié, & même du génie. S'ils ne l'appliquent point à l'étude des Sciences, c'est que, sans motifs „ d'émulation, leur Gouvernement ne leur laisse ni la liberté, ni le repos nécessaire pour les cultiver & les perfec-

(*i*) La dissemblance des êtres existe-t-elle dans leurs germes ou dans leur développement? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la même race de bestiaux se fortifie ou s'affoiblit, s'éleve ou s'abaisse selon l'espece ou l'abondance des pâturages. Il en est de même des chênes. Si l'on en voit de petits, de grands, de droits, de courbés, aucun enfin qui soit absolument semblable à un autre, c'est peut-être qu'aucun ne reçoit exactement la même culture, n'est placé à la même exposition, frappé du même vent, & semé dans la même veine de terre. Or dans les êtres inanimés, le temps de leur développement répond à celui de l'éducation des hommes qui peut-être ne sont jamais les mêmes, parce qu'aucun, comme je l'ai prouvé, Section I, ne peut recevoir précisément les mêmes instructions.

„ tionner. Les Maures, nés esclaves, comme la plupart des
„ Orientaux, doivent être ennemis de tout travail qui n'a
„ pas directement leur intérêt personnel & présent pour
„ objet. „

Ce n'est qu'à la liberté qu'il appartient d'allumer chez un Peuple le feu sacré de la gloire & de l'émulation. S'il est des siecles où, semblables à ces oiseaux rares apportés par un coup de vent, les grands hommes apparoissent tout-à-coup dans un Empire; qu'on ne regarde point cette apparition comme l'effet d'une cause physique, mais morale. Dans tout Gouvernement où l'on récompensera les talents, ces récompenses, comme les dents du Serpent de Cadmus, produiront des hommes. Si les Descartes, les Corneilles, &c. illustrerent le regne de Louis XIII; les Racines, les Bayles, &c. celui de Louis XIV; les Voltaires, les Montesquieux, les Fontenelles, &c. celui de Louis XV; c'est que les Arts & les Sciences furent sous ces différents regnes successivement protégés par Richelieu, Colbert & le feu Duc d'Orléans, Régent. Les grands hommes, quelque chose qu'on ait dit, n'appartiennent ni au regne d'Auguste, ni à celui de Louis XIV, mais au regne qui les protege.

Soutient-on que c'est au premier feu de la jeunesse, &, si je l'ose dire, à la fraîcheur des organes, qu'on doit les belles compositions des grands hommes; l'on se trompe. Racine avant trente ans donna l'Alexandre & l'Andromaque; mais à cinquante, il écrivit Athalie, & cette derniere piece n'est certainement pas inférieure aux premieres (*k*). Ce ne sont pas même les légeres indispositions qu'occasionne une santé plus ou moins délicate, qui peuvent éteindre le génie.

On ne jouit pas tous les ans de la même santé, & cependant l'Avocat gagne ou perd tous les ans à peu près le même nombre de causes; le Médecin tue ou guérit à peu près le même nombre de malades; & l'homme de génie, que ne distraient

(*k*) Au bout d'un certain nombre d'années, on n'est plus, dit-on, le même composé. Le Voltaire de soixante ans n'est plus le Voltaire de trente. Soit: cependant l'un & l'autre ont également d'esprit. Si deux hommes, sans être parfaitement similaires, peuvent sauter aussi haut, courir aussi vite, tirer aussi juste, jouer aussi bien à la paume; deux hommes, sans être précisément les mêmes, peuvent donc avoir également d'esprit.

ni les affaires ni les plaisirs, ni les passions vives, ni les maladies graves, rend tous les ans à peu près le même nombre de productions.

Quelque différente que soit la nourriture des Nations, la Latitude qu'elles habitent (*l*), enfin, leur tempérament, ces différences n'augmentent ni ne diminuent l'aptitude que les hommes ont à l'esprit. Ce n'est donc ni de la force du corps (*m*), ni de la fraîcheur des organes, ni de la plus ou moins grande finesse des Sens, que dépend la plus ou moins grande supériorité de l'esprit. Au reste, c'est peu que l'expérience démontre la vérité de ce fait; je puis encore prouver que si ce fait existe, c'est qu'il ne peut exister autrement; & qu'ainsi, c'est dans une cause encore inconnue qu'il faut chercher l'explication du phénomene de l'inégalité des esprits.

Pour confirmer la vérité de cette opinion, je crois qu'après avoir démontré que dans les hommes tout est sentir, il faut penser que s'ils different entr'eux, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations.

(*l*) L'aptitude à l'esprit, comme je le montrerai ci-après, n'est que l'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Que la diversité des températures, la différence des climats, en occasionnent dans les mœurs & les inclinations d'un peuple; que les sauvages chasseurs dans les Pays de bois, deviennent Pasteurs dans les Pays de pâturages, cela se peut: mais il n'en est pas moins vrai qu'en toutes les diverses contrées, les peuples appercevront toujours les mêmes rapports entre les objets. Aussi du moment où les hommes errants se sont réunis en Nations, où les marais ont été desséchés, & les forêts abattues, la diversité des climats n'a point eu d'influence sensible sur les esprits. Aussi trouve-t-on en Suede & en Danemarck d'aussi bons Géometres, Chymistes, Physiciens, Moralistes, &c. qu'en Grece & en Egypte. » Le Climat de la Perse, dit Chardin, est le plus » propre à entretenir la vigueur » du corps & de l'esprit. » Ce climat cependant ne donne point au Persan plus de génie qu'au François.

(*m*) La supériorité de l'esprit est-elle indépendante, & de la plus ou moins grande force de tempérament, & de la finesse plus ou moins grande des sens, où chercher la cause de cette supériorité? dans la perfection, dira-t-on, de l'organisation intérieure. Mais, répondrai-je, si dans la pendule, la perfection intérieure de la machine se manifeste par la précision avec laquelle elle marque l'heure, dans l'homme la perfection intérieure

de son organisation, se manifeste pareillement, (du moins quant à l'esprit) par celle des cinq sens auxquels il doit toutes ses idées. La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieur. Or pour prouver que cette derniere espece de perfection ne peut rien sur les esprits, il suffit de montrer (conformément à l'expérience) que leur supériorité est entiérement indépendante de la plus ou moins grande finesse des cinq sens.

CHAPITRE XIII.

De la Maniere différente de Sentir.

Les hommes ont des goûts différents : mais ces goûts peuvent être également l'effet, ou de leur habitude & de leur éducation diverse, ou de l'inégale finesse de leur organisation. Que le Negre, par exemple, se sente plus de desir pour le teint noir d'une beauté Africaine, que pour les lys & les roses de nos Européennes, c'est en lui l'effet de l'habitude. Que l'homme, selon le pays qu'il habite, soit plus ou moins sensible à tel ou tel genre de musique, & devienne en conséquence susceptible de telles ou telles impressions, c'est encore un effet de l'habitude. Tous les goûts factices & produits par une éducation différente ne sont point ici l'objet de mon examen : je n'y traiterai que de la différence des goûts occasionnés par la pure différence des sensations reçues à la présence des mêmes objets.

Pour savoir exactement quelle peut être cette différence, il faudroit avoir été successivement soi & les autres. Or, on n'a jamais été que soi. Ce n'est donc qu'en considérant avec une très-grande attention les impressions diverses que les mêmes objets paroissent faire sur les différents hommes, qu'on peut en ce genre parvenir à quelque découverte. S'examine-t-on soi-même sur ce point ? on sent que si son voisin voyoit quarré ce qu'on voit rond ; si le lait paroissoit blanc à l'un, & rouge à l'autre, & qu'enfin, certains hommes n'apperçussent qu'un chardon dans une rose, & que deux monstres dans une d'Egmont & une Forcalquier, il seroit impossible que les hommes pussent s'entendre & se communiquer leurs idées. Or, ils s'entendent & se les communiquent. Les

mêmes objets excitent donc en eux à peu près les mêmes impressions.

Pour jetter plus de clarté sur cette question, voyons dans un même exemple en quoi les hommes different & se ressemblent.

Ils se ressemblent tous en ce point : c'est que tous veulent se soustraire à l'ennui ; c'est qu'en conséquence tous veulent être émus ; c'est que plus une impression est vive, plus elle leur est agréable, si cette impression néanmoins n'est pas portée jusqu'au terme de la douleur.

Ils different en ceci, c'est que le degré d'émotion que l'un regarde comme l'excès du plaisir, est quelquefois pour l'autre un commencement de douleur. L'œil de mon ami peut être blessé du degré de lumiere qui m'est agréable ; & cependant lui & moi convenir que la lumiere est le plus bel objet de la Nature. Or, d'où vient cette uniformité de jugement avec cette différence dans la sensation ? de ce que cette différence est peu considérable, & de ce qu'une vue tendre éprouve dans un plus foible degré de lumiere, le même plaisir, qu'une vue forte ressent à la clarté d'un plus grand jour. Que je passe du Physique au Moral ; j'apperçois encore moins de différence dans la maniere dont les hommes sont affectés des mêmes objets, & je retrouve en conséquence chez les Chinois (a), tous les Proverbes de notre Europe. D'où je conclus que de légeres différences dans l'organisation des divers Peuples, ne doivent être comptées pour rien ; puisqu'en comparant les mêmes objets, tous les Peuples parviennent aux mêmes résultats.

L'invention des mêmes Arts par-tout où l'on a eu les mêmes besoins, où ces Arts ont été également encouragés par le Gouvernement, est une nouvelle preuve de l'égalité essentielle des esprits. Pour confirmer cette vérité, je pourrois encore citer la ressemblance apperçue entre les Loix & les Gouvernements des divers Peuples. L'Asie, dit M. Poivre, peuplée en grande partie par les Malais, est gouvernée par nos anciennes Loix féodales. Le Malais, comme nos Ancêtres, n'est point Agricole ; mais il a, comme eux, la valeur

(a) Dans tout ce qui n'a point un rapport immédiat & particulier aux Mœurs & au Gouvernement Oriental, point de proverbes plus semblables que les proverbes Allemands & Chinois.

la plus déterminée (*b*), & la plus téméraire. Le courage, comme quelques-uns le répetent encore, n'est donc point un effet particulier de l'organisation Européenne. Les hommes sont plus semblables entr'eux qu'on ne l'imagine. S'ils different, c'est dans la nuance de leurs sensations. La Poésie, par exemple, fait sur presque tous une impression agréable. Chacun récite avec un enthousiasme presqu'égal cet hymne à la lumiere, qui commence le troisieme chant du Paradis perdu. Mais, dira-t-on, si ce morceau admiré de tous, plaît également à tous, c'est que peignant les magnifiques effets de la lumiere, le Poëte se sert d'un mot qui n'exprimant aucune nuance de jour en particulier, permet à chacun de colorer les objets de la teinte de lumiere la plus agréable à ses yeux. Soit : mais si la lumiere ne faisoit pas sur tous une impression vive & forte, seroit-elle universellement regardée comme l'objet le plus admirable de la Nature ? Le tourbillon de feu où presque toutes les Nations ont placé le trône de la Divinité, ne prouve-t-il pas l'uniformité d'impressions (*c*) reçues à la présence des mêmes objets. Sans cette unifor-

(*b*) *S*i les Malais, dit M. Poivre, eussent été plus voisins de la Chine, cet Empire eût été bientôt conquis, & la forme de son Gouvernement changée. Rien, dit cet Auteur, n'égale l'amour des Malais pour le pillage & la rapine. Mais sont-ils les seuls peuples voleurs ? Qui lit l'Histoire, apprend que cet amour du vol est malheureusement commun à tous les hommes : il est fondé sur leur paresse. En général ils aiment mieux vivre de rapines, d'incursions, & s'exposer trois ou quatre mois de l'année aux plus grands dangers, que de s'assujettir aux travaux journaliers de la culture. Mais pourquoi tous les peuples ne sont-ils pas voleurs ? c'est que pour voler, il faut être environné de Nations volables, c'est-à-dire, des peuples agriculteurs & riches ; faute de quoi, un peuple n'a que le choix de labourer, ou de mourir de faim.

Chaque Pays a ses Malais. Dans les Pays Catholiques, le Clergé pille, comme eux, les dixmes des récoltes ; & ce que le Malais exécute par violence & par la force des armes, le Prêtre le fait par la ruse & la terreur panique.

(*c*) Pour preuve de la différence des sensations éprouvées à la vue des mêmes objets, on cite l'exemple des Peintres qui donnent une teinte de jaune ou de gris à toutes leurs figures : mais si ce défaut dans leur coloris étoit l'effet d'un vice dans l'organe de leurs yeux, & qu'ils vissent réellement du jaune & du gris dans tous les objets, ils en verroient aussi dans le blanc de leur palette ; & peindroient blanc, quoiqu'ils vissent gris.

mité, que des Philosophes peu exacts ont prise pour la notion du beau & du bon absolu, sur quel fondement eût-on établi les regles du goût?

Les simples & magnifiques tableaux de la Nature frappent tous les hommes. Ces tableaux font-ils sur chacun d'eux précisément la même impression? non : mais, comme l'expérience le prouve, une impression à peu près semblable. Aussi les objets extrêmement agréables aux uns, sont-ils toujours plus ou moins agréables aux autres. En vain répéteroit-on que l'uniformité d'impressions produites par la beauté des descriptions de la Poésie, n'est qu'apparente, qu'elle est en partie l'effet de la signification incertaine des mots, & d'un vague dans les expressions (*d*), parfaitement correspondant aux diverses sensations éprouvées à l'aspect des mêmes objets : en admettant ce fait, il seroit encore vrai qu'il est des ouvrages généralement estimés, & par conséquent des regles de goût dont l'observation produit sur tous la sensation du beau. Qu'on examine profondément cette question, & l'on appercevra dans la maniere différente dont les hommes sont affectés des mêmes objets, que cette différence d'impression appartient moins encore à leur Physique qu'à leur Moral.

Le résultat de ce Chapitre, c'est que la diversité des goûts des hommes ne suppose que peu de différence dans la nuance de leurs sensations : c'est que l'uniformité de leurs jugements prouvée par l'uniformité des proverbes des Nations, par la ressemblance de leurs Loix & de leurs Gouvernements, par le goût que toutes ont pour la Poésie, & pour les simples & magnifiques tableaux de la Nature, démontrent

(*d*) Si l'on me redemandoit encore pourquoi l'on a dans chaque langue créé tant de mots dont la signification est incertaine, j'ajouterois à ce que j'ai dit à ce sujet, Chap. 5 de cette Section, que le besoin a présidé à la formation des langues; qu'en cherchant dans l'invention des mots, à se communiquer plus facilement leurs idées, les hommes ont senti que s'ils créoient autant de mots, qu'il est, par exemple, de degrés différents de grandeur, de lumiere, de grosseur, &c. leur multiplicité surchargeroit leur mémoire; qu'il falloit par conséquent conserver à certains mots cette signification vague, qui rend leur application plus générale, & l'étude des langues plus courte.

trent que les mêmes objets font à peu près les mêmes impressions sur tous les hommes ; que s'ils different, ce n'est jamais que dans la nuance de leurs sensations (*e*).

(*e*) Si la Nature, comme on le dit, donnoit aux hommes des dispositions si inégales à l'esprit, pourquoi dans les arts de la danse, de la musique, du dessin, &c. les amateurs n'égaleroient-ils presque jamais leurs maîtres ? Pourquoi l'inégale disposition de la Nature n'équivaudroit-elle pas dans les premiers, au petit degré d'attention que les derniers peut-être portent de plus à l'étude de leur art ?

CHAPITRE XIV.

La petite différence apperçue entre nos Sensations, n'a nulle influence sur les Esprits.

Les hommes, à la présence des mêmes objets, peuvent, sans doute, éprouver des sensations différentes : mais peuvent-ils en conséquence appercevoir des rapports différents entre ces mêmes objets? Non : & supposé, comme je l'ai dit ailleurs, que la neige parût aux uns d'une nuance plus blanche qu'aux autres, tous conviendroient également que la neige est le plus blanc de tous les corps.

Pour que les hommes apperçussent des rapports différents entre les mêmes objets, il faudroit que ces objets excitassent en eux des impressions d'une nature tout-à-fait particuliere; que le charbon en feu glaçât les uns ; que l'eau condensée par le froid brûlât les autres ; que tous les objets de la nature s'offrissent à chaque individu dans une chaîne de rapports tout-à-fait différente ; & qu'enfin, les hommes fussent les uns à l'égard des autres, ce qu'ils sont par rapport à ces insectes dont les yeux taillés en facettes, voyent les objets sous des formes, sans contredit, très-diverses.

Dans cette supposition, les individus n'auroient nulle analogie dans leurs idées & leurs sentiments. Les hommes ne pourroient, ni se communiquer leurs lumieres, ni per-

fectionner leur raiſon, ni travailler en commun à l'immenſe édifice des Arts & des Sciences. Or, l'expérience prouve que les hommes font tous les jours de nouvelles découvertes, qu'ils ſe communiquent leurs idées, & que les Arts & les Sciences ſe perfectionnent. Les hommes apperçoivent donc les mêmes rapports entre les objets.

La jouiſſance d'une belle femme peut porter dans l'ame de mon voiſin plus d'ivreſſe que dans la mienne : mais cette jouiſſance eſt pour moi, comme pour lui, le plus vif des plaiſirs. Que deux hommes reçoivent le même coup, ils éprouvent peut-être deux impreſſions différentes : mais qu'on double, triple, quadruple la violence de ce coup, la douleur qu'ils reſſentiront ſera dans chacun d'eux pareillement double, triple, quadruple.

Suppoſons la différence de nos ſenſations à l'aſpect des mêmes objets, plus conſidérable qu'elle ne l'eſt réellement, il eſt évident que les objets conſervant entr'eux les mêmes rapports, nous frapperoient dans une proportion toujours conſtante & uniforme. Mais, dira-t-on, cette différence dans nos ſenſations ne peut-elle changer nos affections morales, & ce changement produire & la différence & l'inégalité des eſprits? Je réponds à cette objection que toute diverſité d'affection (*a*) occaſionnée par quelque différence dans l'organiſation phyſique, n'a, comme l'expérience le prouve, nulle influence ſur les eſprits. On peut donc préférer le verd au jaune, &, comme d'Alembert & Clairaut, être également grand Géometre : on peut donc avec des palais inégalement délicats, être également bon Poëte, bon Deſſinateur, bon Phyſicien. On peut donc enfin avec un goût pour le doux ou le ſalé, le lait ou l'anchois, être également grand Orateur & grand Médecin, &c. — Tous ces goûts divers ne ſont en nous que des faits iſolés & ſtériles. Il en eſt de même de nos idées, juſqu'au moment où l'on les compare entr'elles. Or, pour ſe donner la peine de les comparer, il faut y être excité par quelqu'intérêt. Cet intérêt donné & ces idées comparées, pourquoi les hommes parviennent-ils aux mêmes ré-

(*a*) Les ſeules affections dont l'influence ſur les eſprits ſoit ſenſible, ſont les affections dépendantes de l'éducation & des préjugés.

-sultats ? c'est que, malgré la différence de leurs affections & l'inégale perfection de leurs organes, tous peuvent s'élever aux mêmes idées. En effet, tant que l'échelle des proportions dans laquelle les objets nous frappent, n'est pas rompue, nos sensations conservent toujours entr'elles le même rapport. Une rose d'une couleur très foncée & comparée à une autre rose, paroît foncée à tous les yeux. Nous portons les mêmes jugements sur les mêmes objets. Nous pouvons donc toujours acquérir le même nombre d'idées, par conséquent la même étendue d'esprit.

Les hommes communément bien organisés, sont comme certains corps sonores, qui, sans être exactement les mêmes, rendent cependant le même nombre de sons (*b*).

Le résultat de ce Chapitre, c'est que les hommes appercevant toujours les mêmes rapports entre les mêmes objets, l'inégale perfection de leurs sens n'a nulle influence sur leurs esprits. Rendons cette vérité plus frappante, en attachant une idée nette au mot *Esprit*.

(*b*) Certains corps sonores rendent le même nombre de sons, mais non des sons du même genre : il en est de même de notre esprit. Il rend, si je l'ose dire, des idées ou des images également belles ; mais différentes, selon les objets divers dont le hasard a chargé notre mémoire.

N'ai-je présent à mon souvenir que les neiges, les glaçons, les tempêtes du Nord, que les laves enflammées du Vésuve ou de l'Ecla ; avec ces matériaux quel tableau composer ? celui des montagnes qui défendent l'entrée des jardins d'Armide. Mais si ma mémoire au contraire ne me rappelle que des images riantes, que les fleurs du printemps, les ondes argentées des ruisseaux, la mousse des gazons & le dais odoriférant des orangers, que composerai-je, avec ces objets agréables ? le bosquet où l'amour entraîne Renaud. Le genre de nos idées & de nos tableaux ne dépend donc point de la nature de notre esprit, le même dans tous les hommes, mais de l'espece d'objets que le hasard grave dans leur mémoire, & de l'intérêt qu'ils ont de les combiner.



CHAPITRE XV.

De l'Esprit.

QU'EST-CE que l'Esprit en lui-même? *L'aptitude à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances, qu'ont entr'eux les objets divers.* Mais quel est dans l'homme le principe productif de son esprit? Sa sensibilité physique, sa mémoire, & sur-tout l'intérêt qu'il a de combiner ses sensations entr'elles (*a*). L'esprit n'est donc en lui que *le résultat de ses sensations comparées*; & le bon esprit consiste dans la justesse de leur comparaison.

Tous les hommes, il est vrai, n'éprouvent pas précisément les mêmes sensations, mais tous sentent les objets dans une proportion toujours la même. Tous ont donc une égale aptitude à l'esprit (*b*).

(*a*) Supposons qu'en chaque genre de science & d'art, les hommes eussent comparé entr'eux tous les objets & tous les faits déja connus, & qu'ils fussent enfin parvenus à découvrir tous leurs divers rapports : les hommes alors n'ayant plus de nouvelles combinaisons à faire, ce qu'on appelle l'esprit n'existeroit plus. Alors tout seroit science; & l'esprit humain nécessité à se reposer, jusqu'à ce que la découverte de faits inconnus lui permît de nouveau de les comparer & de les combiner entr'eux, seroit la mine épuisée qu'on laisse reposer, jusqu'à la formation de nouveaux filons.

(*b*) Il suit de cette définition de l'esprit, que si toutes ses opérations se réduisent à voir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, les hommes, comme on l'a tant de fois répété, ne naissent point avec tel ou tel génie particulier.

L'acquisition des divers talents est dans les hommes l'effet de la même cause, c'est-à-dire, du desir de la gloire & de l'attention dont ce desir les doue. Or l'attention peut également se porter à tout, s'appliquer indifféremment aux objets de la Poésie, de la Géométrie, de la Physique, de la Peinture, &c. comme la main de l'Organiste peut indifféremment se porter sur chacune des touches de l'orgue. Si l'on me demande pourquoi les hommes ont rarement du génie en différents genres, c'est, répondrai-je, que la science est en chaque genre la matiere premiere de l'esprit, comme l'ignorance, si je l'ose dire, la matiere premiere de la sottise, & qu'on est rarement savant en deux genres. Peu d'hommes joignent, comme un Buffon & un

En effet, si, comme l'expérience le prouve, chaque homme apperçoit les mêmes rapports entre les mêmes objets; si chacun d'eux convient de la vérité des propositions géométriques; si d'ailleurs, nulle différence dans la nuance de leurs sensations, ne change leur maniere de voir; si (pour en donner un exemple sensible) au moment où le soleil s'éleve du sein des Mers, tous les habitants des mêmes côtes, frappés au même instant de l'éclat de ses rayons, le reconnoissent également pour l'Astre le plus brillant de la nature, il faut avouer que tous les hommes portent ou peuvent porter les mêmes jugements sur les mêmes objets; qu'ils peuvent atteindre aux mêmes vérités (*c*); & qu'enfin, si tous n'ont pas dans le fait également d'esprit (*d*), tous du moins en ont également en puissance, c'est-à-dire, en aptitude à en avoir (*e*). —

---

d'Alembert, à la science d'un Newton ou d'un Euler, l'art si difficile de bien écrire. Je ne répéterai donc point d'après l'ancien proverbe, *qu'on naît Poëte, & qu'on devient Orateur*; mais j'assurerai, au contraire, puisque toutes nos idées nous viennent par les sens, *qu'on ne naît point, mais qu'on devient ce qu'on est.*

(*c*) Pour atteindre à certaines idées, il faut méditer. Chacun en est-il capable? Oui: lorsqu'un intérêt puissant l'anime. Cet intérêt le doue alors d'une force d'attention, sans laquelle on peut, comme je l'ai déja dit, être savant, & jamais homme d'esprit. C'est la méditation qui, seule, peut nous révéler ces vérités premieres, générales, les clefs & les principes des sciences. C'est à la découverte de ces vérités qu'on devra toujours le titre de grand Philosophe, parce qu'en tout genre de science, ce sera toujours la généralité des principes, l'étendue de leur application, & enfin la grandeur des ensembles, qui constituera le génie philosophique.

(*d*) Quelques-uns, comme je l'ai déja dit, attribuent au physique différent des latitudes, la différence des esprits. Mais pour prouver ce fait, il faudroit, d'après la définition donnée de l'esprit, pouvoir nommer un Pays où les hommes n'apperçussent, ni la différence, ni la ressemblance, ni la convenance, ni la disconvenance des objets entre eux & avec nous. Or ce climat est encore à découvrir.

(*e*) C'est parce que l'esprit est rare, qu'on le prend pour un don particulier de la Nature. Un Alchymiste, un Joueur de gobelets, étoient des hommes rares dans les Siecles d'ignorance. Aussi les prenoit-on pour des sorciers ou des êtres surnaturels. Ce n'est cependant pas qu'il soit très-difficile d'éblouir & de duper des sots, par des prestiges ou des tours d'adresse. L'étonnant en ce genre, c'est que des hommes puissent s'occuper sérieusement de tours & d'arts aussi fu-

Je n'insisterai pas davantage sur cette question; je me contenterai de rappeller à ce sujet une observation que j'ai déja faite dans le Livre de l'*Esprit*. Elle est vraie.

Qu'on présente, dis-je, à divers hommes une question simple, claire, & sur la vérité de laquelle ils soient indifférents; tous porteront le même jugement (*f*), parce que tous appercevront les mêmes rapports entre les mêmes objets. Tous sont donc nés avec l'esprit juste. Or, il en est du mot *Esprit juste*, comme de celui d'*Humanité éclairée*. Cette espece d'humanité condamne-t-elle un assassin au supplice; elle ne s'occupe en cet instant que du salut d'une infinité de Citoyens honnêtes. L'idée de justice & par conséquent de presque toutes les vertus, se trouve donc comprise dans la signification étendue du mot *Humanité*. Il en est de même du mot *Esprit juste*. Cette expression prise dans sa signification étendue, renferme pareillement toutes les

---

tiles. Or il en est de même de l'esprit. Si l'aptitude à en avoir est commune, rien de si rare que le desir vif & constant d'en acquérir. Il est, dit-on, peu d'hommes de génie : pourquoi ? C'est qu'il est peu de Gouvernements qui proportionnent la récompense à la peine, que suppose l'acquisition des grands talents.

En comparant les Alchymistes, les Joueurs de gobelets aux gens d'esprit, mon but n'est pas d'avilir les derniers par une comparaison humiliante; je veux simplement montrer dans la rareté même de l'esprit, la cause qui le fait depuis si long-temps regarder comme un don de la Nature : je veux détruire le merveilleux & non le mérite de l'esprit. On lui doit la perfection de la Médecine, de la Chirurgie, de tous les arts & de toutes les sciences utiles. Rien par conséquent sur la terre de plus respectable que l'esprit. Aussi n'est-il point de Nation vraiment éclairée sur ses intérêts, qui n'ait pour l'esprit une estime proportionnée à l'utilité de l'art ou de la science qu'il perfectionne.

(*f*) Les hommes sont-ils d'avis différent sur la même question ? Cette différence est toujours l'effet, ou de ce qu'ils ne s'entendent pas, ou de ce qu'ils n'ont pas les mêmes objets présents à leurs yeux & à leur souvenir, ou enfin de ce qu'indifférents à la question même, ils mettent peu d'intérêt à son examen, & peu d'importance à leur jugement.

Or supposons que, forcés à l'attention par un intérêt puissant & commun, les hommes s'entendissent, qu'ils eussent d'ailleurs les mêmes objets présents à leurs yeux ou à leur mémoire; je dis qu'appercevant les mêmes rapports entre les objets, ils en porteroient le même jugement. D'où je conclus que tous ont du moins également d'esprit en puissance, c'est-à-dire, une égale aptitude à en avoir.

différentes sortes d'esprit. Ce qu'au moins l'on peut assurer, c'est qu'en nous, si tout est sensation, & comparaison entre nos sensations, il n'est d'autre sorte d'esprit, que celui qui compare, & compare juste.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'égale aptitude qu'ont à l'esprit les hommes communément bien organisés, c'est qu'une fois convenu,

Que dans les hommes tout est sentir;

Qu'ils ne sentent & n'acquierent d'idées que par les cinq sens;

Que la finesse plus ou moins grande de ces cinq sens, en changeant la nuance de leurs sensations, ne change point le rapport des objets entr'eux:

Il est évident, puisque l'esprit consiste dans la connoissance de ces mêmes rapports, que la plus ou moins grande supériorité de l'esprit est indépendante de la perfection plus ou moins grande de l'organisation. Aussi les femmes dont le sens du toucher est plus délicat que celui des hommes, ne leur sont-elles point supérieures en lumieres. Il est, je crois, difficile de se refuser à cette conclusion.

Mais, dira-t-on, si l'on regarde ce témoignage universel rendu à la vérité des propositions géométriques, comme une preuve démonstrative que tous les hommes communément bien organisés apperçoivent les mêmes rapports entre les objets, pourquoi ne pas regarder pareillement la différence d'opinions en matiere de Morale, Politique & Métaphysique, comme la preuve qu'au moins dans ces dernieres sciences, les hommes n'apperçoivent plus les mêmes rapports entre les mêmes objets.

CHAPITRE XVI.

Cause de la différence d'opinions en Morale, Politique & Métaphysique.

LA marche de l'esprit humain est toujours la même. L'application de l'esprit à tel ou tel genre d'étude, ne change point cette marche. Les hommes apperçoivent-ils dans certaines sciences les mêmes rapports entre les objets

qu'ils comparent; ils doivent nécessairement appercevoir ces mêmes rapports dans toutes. Cependant l'observation ne s'accorde point avec le raisonnement. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La vraie cause en est facile à découvrir. En la cherchant, on voit, par exemple, que si tous les hommes conviennent de la vérité des démonstrations géométriques;

C'est qu'ils sont indifférents à la vérité ou à la fausseté de ces démonstrations;

C'est qu'ils attachent non-seulement des idées nettes, mais encore les mêmes idées aux mots employés dans cette science;

C'est qu'enfin, ils se font la même image du cercle, du quarré, du triangle, &c.

Au contraire, en Morale, Politique & Métaphysique, si les opinions des hommes sont très-différentes,

C'est qu'en ce genre ils n'ont pas toujours intérêt de voir les choses telles qu'elles sont réellement;

C'est qu'ils n'ont souvent que des idées obscures & confuses des questions qu'ils traitent;

C'est qu'ils pensent plus souvent d'après les autres que d'après eux;

C'est qu'enfin, ils n'attachent point les mêmes idées aux mêmes mots.

Je choisis pour exemple ceux de *bon*, *intérêt* & *vertu*.

DU MOT BON.

Prend-on ce mot dans toute l'étendue de sa signification? pour s'assurer si les hommes peuvent s'en former la même idée, sachons la maniere dont l'enfant l'acquiert.

Pour fixer son attention sur ce mot, on le prononce en lui montrant quelque sucrerie, ou ce qu'on appelle des *bon-bons*. Ce mot, pris dans sa signification la plus simple, n'est d'abord appliqué qu'à ce qui flatte le goût de l'enfant, & excite une sensation agréable dans son palais.

Veut-on ensuite donner à ce mot une idée un peu plus étendue? On l'applique indifféremment à tout ce qui plaît à cet enfant, c'est-à-dire, à l'animal, à l'homme, au camarade avec lequel il joue & s'amuse. En général, tant

qu'on n'attache cette expreſſion qu'à des objets phyſiques, tels ſont, par exemple, une étoffe, un outil, une denrée, les hommes s'en forment à peu près la même idée, & cette expreſſion rappelle du moins confuſément à leur mémoire l'idée de tout ce qui peut être immédiatement bon (*a*) pour eux. —

Prend-on, enfin, ce mot, dans une ſignification encore plus étendue; l'applique-t-on à la Morale & aux actions humaines? On ſent qu'alors cette expreſſion doit néceſſairement renfermer l'idée de quelque utilité publique, & que pour convenir en ce genre de ce qui eſt bon, il faut être précédemment convenu de ce qui eſt utile. Or, la plupart des hommes ignorent même que l'avantage général ſoit la meſure de la bonté des actions humaines.

Faute d'une éducation ſaine, les hommes n'ont de la bonté morale que des idées obſcures. Ce mot *bonté*, arbitrairement employé par eux, ne rappelle à leur ſouvenir que les diverſes applications qu'ils en ont entendu faire; (*b*) applications toujours différentes & contradictoires, ſelon la diverſité, & des intérêts, & des poſitions de ceux avec leſquels ils vivent. Pour convenir univerſellement de la ſignification du mot *bon* appliqué à la Morale, il fau-

(*a*) C'eſt de cet abjectif *Bon*, qu'on a fait le ſubſtantif *Bonté* pris par tant de gens pour un être réel, ou du moins pour une qualité inhérente à certains objets. Devroit-on encore ignorer que, dans la Nature, il n'eſt point d'être nommé *Bonté*; que cette Bonté n'eſt qu'un nom donné par les hommes à ce que chacun d'eux regarde comme *Bon* pour lui; & qu'enfin ce mot *Bonté*, comme celui de grandeur, eſt une de ces expreſſions vagues, vuides de ſens, & qui ne préſentent d'idée diſtincte qu'au moment, où, malgré ſoi & ſans s'en appercevoir, on en fait l'application à quelque objet particulier?

(*b*) Ce que je dis de la bonté, peut également s'appliquer à la beauté. L'idée différente qu'on s'en forme, dépend preſque toujours de l'explication qu'on entend faire de ce mot dans ſon enfance. M'a-t-on toujours vanté la figure de telle femme en particulier? cette figure ſe grave dans ma mémoire comme modele de beauté; & je ne jugerai plus de celle des autres femmes, que ſur la reſſemblance plus ou moins grande qu'elles ont avec ce modele. Delà, la diverſité de nos goûts, & la raiſon pour laquelle l'un préfere la femme ſvelte à la femme graſſe, pour laquelle un autre a plus de deſir.

droit qu'un excellent Dictionnaire en eût déterminé le sens précis. Jusqu'à la rédaction de cet Ouvrage, toute dispute sur ce sujet est interminable. Il en est de même du mot Intérêt.

INTÉRÊT.

Parmi les hommes, peu sont honnêtes, & le mot *Intérêt* doit en conséquence réveiller dans la plupart d'entr'eux l'idée d'un intérêt pécuniaire, ou d'un objet aussi vil & aussi méprisable. Une ame noble & élevée en a-t-elle la même idée? non : ce mot lui rappelle uniquement le sentiment de l'amour de soi. Le vertueux n'apperçoit dans l'*intérêt*, que le ressort puissant & général qui, moteur de tous les hommes, les porte tantôt au vice, tantôt à la vertu. Mais les Jésuites attachoient-ils à ce mot une idée aussi étendue, lorsqu'ils combattoient mon opinion? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'alors Banquiers, Commerçants, Banqueroutiers, ils devoient avoir perdu de vue toute idée d'intérêt noble : c'est que ce mot ne devoit réveiller en eux que l'idée d'intrigue & d'intérêt pécuniaire.

Or, si un vil intérêt leur ordonnoit de poursuivre un homme persécuté, peut-être en adoptoient-ils en secret les opinions. La preuve, c'est un ballet donné à Rouen en 1750, dont l'objet étoit de montrer que *le plaisir forme la jeunesse aux vraies vertus ;* c'est-à-dire, *premiere Entrée, aux vertus civiles ; seconde Entrée, aux vertus guerrieres ; troisieme Entrée, aux vertus propres à la Religion.* Ils avoient, dans ce ballet, prouvé cette vérité par des danses. La Religion personnifiée y avoit un pas de deux avec le Plaisir ; & pour rendre le plaisir plus piquant, disoient alors les Jansénistes, les Jésuites l'ont mis en culotte (*c*). Or, si le plaisir,

(*c*) Il faut rendre justice aux Jésuites, cette accusation est fausse. Ils sont rarement libertins. Le Jésuite, contenu par sa regle, indifférent au plaisir, est tout entier à l'ambition. Ce qu'il desire, c'est de s'asservir par la force, ou la séduction, les riches & les Puissants de la terre. Né pour leur commander, les Grands sont à ses yeux des Pantins, qu'il fait mouvoir par les fils de la direction & de la confession. Son mépris intérieur pour eux, se cache sous les apparences du respect. Les Grands s'en contentent, & sont, sans s'en appercevoir, réduits par lui à l'état de Marionnettes. Ce que le Jésuite ne peut

selon eux, peut tout sur l'homme, que ne peut sur lui l'intérêt ! Tout intérêt ne se réduit-il pas en nous à la recherche du plaisir (*d*) ?

Plaisirs & douleurs, sont les moteurs de l'univers. Dieu les a déclarés tels à la terre, en créant le Paradis pour les vertus, & l'enfer pour les crimes. L'Eglise Catholique elle-même en est convenue, lorsque dans la dispute de MM. Bossuet & Fenélon, elle décida qu'on n'aimoit point Dieu (*e*) pour lui-même, c'est-à-dire, indépendamment des pei-

---

opérer par la séduction, il l'exécute par la force. Qu'on ouvre les annales de l'histoire, on y voit ces mêmes Jésuites allumer les flambeaux de la sédition à la Chine, au Japon, en Ethiopie, & dans tous les Pays où ils prêchent l'Evangile de Paix. On apprend qu'en Angleterre, ils chargerent la mine destinée à faire sauter le Parlement; qu'en Hollande, ils firent assassiner le Prince d'Orange; en France, Henri IV; qu'à Geneve, ils donnerent le signal de l'escalade; que leur main souvent armée du stylet, a rarement recueilli les plaisirs, & qu'enfin, leurs péchés ne sont pas des foiblesses, mais des forfaits.

(*d*) Pourquoi donc les Jésuites s'éleverent-ils alors avec tant de fureur contre moi ? Pourquoi alloient-ils dans toutes les grandes maisons déclamer contre l'*Esprit*, en défendre la lecture, & répeter sans cesse, comme le Pere Canaye au Maréchal d'Hocquincourt, *point d'esprit, Messeigneurs, point d'esprit?* C'est qu'uniquement jaloux de commander, le Jésuite desira toujours l'aveuglement des Peuples. En effet, les hommes sont-ils éclairés sur le principe qui les meut; savent-ils que toujours dirigés dans leur conduite par un intérêt vil ou noble, ils obéissent toujours à cet intérêt; que c'est à leurs loix & non à leurs dogmes, qu'ils doivent leur génie & leur vertu; qu'avec la forme du Gouvernement de Rome & de Sparte, l'on créeroit encore des Romains & des Spartiates; & qu'enfin, par une sage distribution des peines & des récompenses, de la gloire & de l'infamie, l'on peut toujours lier l'intérêt particulier à l'intérêt public, & nécessiter les Citoyens à la vertu : alors quel moyen de cacher aux Peuples l'inutilité & même le danger du Sacerdoce ? Ignoreroient-ils long-temps que la chose vraiment importante au bonheur des Peuples, n'est point la création des Prêtres, mais des loix sages & des Magistrats instruits. Plus les Jésuites ont été frappés de la vérité de ce principe, plus ils ont craint pour leur autorité, plus ils ont été soigneux d'obscurcir l'évidence d'un tel principe.

(*e*) Cette décision de l'Eglise fait sentir le ridicule d'une critique qui m'a été faite. Comment, disoit-on, ai-je pu soutenir que l'amitié étoit fondée sur un besoin & un intérêt réciproque ? Mais si l'Eglise & les Jésuites eux-mêmes conviennent que

nes & des récompenses dont il est le dispensateur. L'on a donc toujours été convaincu que l'homme mu par le sentiment de l'amour de soi, n'obéit jamais qu'à la loi de son intérêt (*f*).

Que prouve sur ce sujet la diversité d'opinions ? Rien ; sinon quon ne s'entend point. L'on ne s'entend guere mieux, lorsqu'on parle de vertu.

VERTU.

Ce mot rappelle souvent des idées très-différentes, selon l'état & la position où l'on se trouve, la société où l'on vit, le pays & le siecle où l'on naît. Que dans la coutume de Normandie, un Cadet profitât, comme Jacob, de la faim ou de la soif de son frere pour lui ravir son droit d'aînesse, ce seroit un frippon déclaré tel dans les tribunaux. Qu'un homme, à l'exemple de David, fît périr le mari de sa maîtresse, on ne le citeroit point au nombre des vertueux, mais des scélérats. On auroit beau dire qu'il a fait une bonne fin : les assassins en font quelquefois une pareille, & ne sont point donnés pour des modeles de vertu.

Jusqu'à ce qu'on ait attaché des idées nettes à ce mot, on dira donc toujours de la vertu ce que les Pyrrhonniens disoient de la vérité. *Elle est, comme l'Orient, différente selon le point de vue d'où l'on la considere.*

Dans les premiers siecles de l'Eglise, les Chrétiens étoient en horreur aux Nations : ils craignoient de n'être point tolérés : que prêchoient-ils alors ? l'indulgence & l'amour du prochain. Le mot vertu, rappelloit alors à leur mémoire

---

Dieu, quelque bon & puissant qu'il soit, n'est point aimé pour lui-même, ce n'est donc point sans cause que j'aime mon ami. Or, de quelle nature peut être cette cause ? ce n'est pas de l'espece de celles qui produisent la haine, c'est-à-dire, un sentiment de mal-aise & de douleur : c'est au contraire de l'espece de celles qui produisent l'amour, c'est-à-dire, un sentiment de plaisir. Les critiques qui m'ont été faites à ce sujet, sont si absurdes, que ce n'est pas sans honte que j'y réponds.

(*f*) Le Guerrier veut-il s'avancer ? il desire la guerre. Mais qu'est-ce que le souhait de la guerre dans l'Officier subalterne ? C'est le souhait d'une augmentation de six ou sept cents francs d'appointements, le souhait de la dévastation des Empires, de la mort des amis, des connoissances avec lesquelles il vit, & qui lui sont supérieures en grade.

l'idée d'humanité & de douceur. La conduite de leur maître les confirmoit dans cette idée. Jesus, doux avec les Esséniens, les Juifs & les Payens, ne portoit point de haine aux Romains. Il pardonnoit aux Juifs leurs injures, à Pilate ses injustices : il recommandoit par-tout la charité. En est-il de même aujourd'hui ? non : la haine du prochain, la barbarie sous les noms de zele & de police, sont en France, en Espagne & en Portugal, maintenant comprises dans l'idée de vertu.

L'Eglise naissante, quelle que fût la Religion d'un homme, honoroit en lui la probité, & s'occupoit peu de sa croyance. „ Celui-là, dit St. Justin, est Chrétien, qui est „ vertueux ; fût-il d'ailleurs Athée. „ *Et quicumque secundùm rationem & verbum vixere, Christiani sunt, quamvis Athei.*

Jesus préféroit (*g*) dans ses paraboles, l'incrédule Samaritain au dévot Pharisien. St. Paul n'étoit guere plus difficile que Jesus & St. Justin. Cornelius, ch. 10, v. 2 des Actes des Apôtres, est cité comme un homme religieux, parce qu'il étoit honnête (*h*) : néanmoins il n'étoit pas encore

---

(*g*) Jesus se déclare par-tout ennemi des Prêtres Juifs. Il leur reproche par-tout leur avarice & leur cruauté. Jesus fut puni de sa véracité. O Prêtres Catholiques ! vous êtes-vous montrés moins barbares que les Prêtres Juifs ? Et le sincere adorateur de Jesus, vous doit-il moins de haine ?

(*h*) La primitive Eglise ne chicanoit pas les gens sur leur croyance. Synésius en est un exemple. Il vivoit dans le cinquieme siecle. Il étoit Philosophe Platonicien. Théophile, alors Evêque d'Alexandrie, voulant se faire honneur de cette conversion, pria Synésius de se laisser baptiser. Ce Philosophe y consentit, à condition qu'il conserveroit ses opinions. Peu de temps après, les habitants de Ptolémaïde demandent Synésius pour leur Evêque. Synésius refuse l'Episcopat : & tels sont les motifs que, dans sa cent cinquieme lettre, il donne à son frere de son refus ». Plus je m'examine, dit-il, moins je me sens » propre à l'Episcopat : j'ai jusqu'ici partagé ma vie entre » l'étude de la Philosophie & » l'amusement. Au sortir de mon » cabinet, je me livre au plaisir. » Or, il ne faut pas, dit-on, » qu'un Evêque se réjouisse : c'est » un homme divin. Je suis d'ailleurs incapable de toute application aux affaires civiles & domestiques. J'ai une femme que » j'aime : il me seroit également » impossible de la quitter, ou de » ne la voir qu'en secret. Théophile en est instruit. Mais ce » n'est pas tout. L'esprit n'aban-

Chrétien. Il est dit pareillement d'une certaine Lydie, ch. 16, v. 14 des mêmes Actes, qu'elle servoit Dieu : elle n'avoit cependant pas encore entendu St. Paul, & ne s'étoit point convertie.

Du temps de Jesus, l'ambition & la vanité n'étoient point comptées parmi les vertus. Le Royaume de Dieu n'étoit pas de ce monde ; Jesus n'avoit desiré, ni richesses, ni titres, ni crédit en Judée. Il ordonnoit à ses Disciples d'abandonner leurs biens pour le suivre. Quelles idées a-t-on maintenant de la vertu ? Point de Prélat Catholique qui ne brigue des titres, des honneurs. Point d'Ordre religieux qui ne s'intrigue dans les Cours, qui ne fasse le commerce, qui ne s'enrichisse par la banque. Jesus & ses Apôtres n'avoient pas cette idée de l'honnêteté.

Du temps de ces derniers, la persécution ne portoit point encore le nom de charité. Les Apôtres n'excitoient point Tibere à emprisonner le Gentil ou l'Incrédule. Celui qui, dans ce Siecle, eût voulu s'asservir les opinions d'autrui, régner par la terreur, élever le Tribunal de l'Inquisition, brûler ses semblables, & s'en approprier les richesses, eût été déclaré infâme. L'on n'eût point lu sans horreur les sentences dictées par l'orgueil, l'avarice & la cruauté sacerdotale. Au-

---

» donne pas les vérités qu'il » s'est démontrées. Or, les do» gmes de la Philosophie sont » contradictoires à ceux qu'un » Evêque doit enseigner. Com» ment prêcher la création de » l'ame après le corps, la fin du » monde, la résurrection, & » enfin tout ce que je ne crois » pas ? je ne puis me résoudre » à la fausseté. Un Philosophe, » dira-t-on, peut se prêter à la » foiblesse du vulgaire, lui ca» cher des vérités qu'il ne peut » pas porter. Oui : mais il faut » alors que la dissimulation soit » absolument nécessaire. Je se» rai Evêque, si je puis conser» ver mes opinions, en parler » avec mes amis ; & si pour en» tretenir le Peuple dans l'er» reur, l'on ne me force point » à lui débiter des fables : mais » s'il faut qu'un Evêque prêche » contre ce qu'il pense, & pense » comme le Peuple, je refuse» rai l'Episcopat. Je ne sais s'il » est des vérités qu'on doive ca» cher au vulgaire : mais je sais » qu'un Evêque ne doit pas prê» cher le contraire de ce qu'il » croit. Il faut respecter la vé» rité comme Dieu, & je pro» teste devant Dieu que je ne » trahirai jamais mes sentiments » dans mes prédications. » --- Synésius, malgré sa répugnance, fut ordonné Evêque, & tint parole. Les hymnes qu'il composa ne sont que l'exposition des systêmes de Pythagore, de Platon & des Stoïciens, ajustés aux dogmes & au culte des Chrétiens.

jourd'hui l'orgueil, l'avarice & la cruauté, sont, dans les pays d'inquisition, mis au rang des vertus.

Jesus haïssoit le mensonge. Il n'eût donc point, comme l'Eglise, obligé Galilée de venir, la torche au poing, rétracter aux Autels du Dieu de vérité, celles qu'il avoit découvertes. L'Eglise n'est plus ennemie du mensonge : elle canonise les fraudes pieuses. (*i*)

Jesus, Fils de Dieu, étoit humble; (*k*) & son orgueilleux Vicaire prétend commander aux Souverains, légitimer à son gré le crime, rendre les assassinats méritoires. Il a béatifié Clément. Sa vertu n'est donc pas celle de Jesus.

L'amitié honorée comme vertu chez les Scythes, n'est plus regardée comme telle dans les Monasteres. La regle l'y rend même criminelle. (*l*). Le vieillard malade & languissant dans sa cellule, y est délaissé par l'amitié & l'humanité. Eût-on fait aux Moines un précepte de la haine mutuelle, il ne seroit pas plus fidélement observé dans le Cloître.

Jesus vouloit qu'on rendît à César ce qui appartient à César; il défendoit de s'emparer, par ruse ou par force, du bien d'autrui. Mais le mot de *vertu*, qui rappelloit alors à la mé-

(*i*) La pieuse calomnie est encore une vertu de nouvelle création. Rousseau & moi en avons été les victimes. Que de faux passages de nos Ouvrages cités dans les mandements des saints Evêques! Il est donc maintenant de saints calomniateurs.

(*k*) Le Clergé qui se dit humble, ressemble à Diogene, dont on voyoit l'orgueil à travers les troux de son manteau.

(*l*) Qu'on lise à ce sujet les derniers chapitres de la regle de St. Benoit; l'on y verra que si les Moines sont impitoyables & méchants, c'est qu'ils doivent l'être.

En général, des hommes, assurés de leur subsistance & sans inquiétude à cet égard, sont durs: ils ne plaignent point dans les autres, des maux qu'ils ne peuvent éprouver. D'ailleurs, le bonheur ou le malheur des Moines retirés dans un cloître, est entiérement indépendant de celui de leurs parents & de leurs Concitoyens. Les Moines doivent donc voir l'homme des villes avec l'indifférence d'un voyageur pour l'animal qu'il rencontre dans les forêts. Ce sont les Loix monastiques qui condamnent le Religieux à l'inhumanité. En effet, qui produit dans les hommes le sentiment de la bienveillance? Le secours éloigné ou prochain qu'ils peuvent se prêter les uns aux autres. C'est ce principe qui rassembla les hommes en société. Les Loix isolent-elles mon intérêt de l'intérêt public? dès-lors je deviens méchant. Delà la dureté des Gouvernements arbitraires, & la raison pour laquelle les Moines & les Despotes, ont en général toujours été les plus inhumains des hommes.

moire l'idée de justice, ne la rappelloit plus du temps de St. Bernard, lorsqu'à la tête des Croisés, il ordonnoit aux Nations de déserter l'Europe pour ravager l'Asie, pour détrôner les Sultans, & briser des Couronnes sur lesquelles ces Nations n'avoient aucun droit.

Lorsque, pour enrichir son Ordre, ce Saint promettoit cent arpents dans le Ciel à qui lui en donneroit dix sur la Terre; lorsque par cette promesse ridicule & frauduleuse, il s'approprioit le patrimoine d'un grand nombre d'héritiers légitimes, il falloit que l'idée de vol & d'injustice fût alors comprise dans la notion de vertu (*m*).

Quelle autre idée pouvoient s'en former les Espagnols, lorsque l'Eglise leur permettoit d'attaquer Montézuma & les Incas, de les dépouiller de leurs richesses, & de s'asseoir sur les trônes du Mexique & du Pérou? Les Moines, maîtres alors de l'Espagne, eussent pu la forcer de restituer aux Mexiquains & aux Péruviens, (*n*) leur or, leur liberté, leur Pays & leur Prince: ils pouvoient du moins hautement condamner la conduite des Espagnols. Que firent alors les Théologiens? ils se turent. Ont-ils en d'autres temps montré plus de justice? non. Le P. Hennepin, Récollet, répete sans cesse qu'il n'est qu'un seul moyen de convertir les Sauvages, c'est de les réduire à l'esclavage. (*o*) Un moyen aussi injuste, aussi barbare, se fût-il présenté au Récolet Hennepin, si les Théologiens actuels avoient de la vertu les mêmes

(*m*) L'on croyoit autrefois que Dieu, selon les temps divers, pouvoit avoir des idées différentes de la vertu : & l'Eglise s'en est clairement expliquée dans le Concile de Bâle tenu à l'occasion des Hussites. Ceux-ci ayant protesté n'admettre d'autre doctrine que celle contenue dans les Ecritures, les Peres de ce Concile leur répondirent par la bouche du Cardinal de Casan : » Que les écritures n'étoient » point absolument nécessaires » pour la conservation de l'E» glise, mais seulement pour la » mieux conserver; qu'il falloit » toujours interpréter l'Écriture » selon le courant de l'Église » actuelle, qui, changeant de » sentiment, nous oblige de » croire que Dieu en change » aussi. »

(*n*) On vante beaucoup les restitutions que fait faire la Religion. J'ai vu quelquefois restituer le cuivre, & jamais l'or. Les Moines n'ont point encore restitué d'héritages, ni les Princes Catholiques les Royaumes envahis en Amérique.

(*o*) *Voyez* Description des moeurs des Sauvages de la Louisiane, *page* 105.

mêmes idées que Jesus? St. Paul dit expressément que la persuasion est la seule arme que l'on puisse employer à la conversion des Gentils. Quel homme recourroit à la violence pour prouver les vérités géométriques? Quel homme ne sait pas que la vertu se recommande d'elle-même? Quel est donc le cas où l'on peut faire usage des prisons, des tortures & des bûchers? Lorsqu'on prêche le crime, l'erreur & l'absurdité.

C'est le fer en main que Mahomet prouvoit la vérité de ses dogmes. Une Religion, disoient alors les Chrétiens, qui permet à l'homme de forcer la croyance de l'homme, est une Religion fausse. Ils condamnoient Mahomet dans leurs discours, & le justifioient par leur conduite. Ce qu'ils appelloient vice en lui, ils l'appelloient vertu en eux. Croiroit-on que le Musulman, si dur dans ses principes, fût dans ses moeurs plus doux que le Catholique? Faut-il que le Turc soit tolérant envers le Chétien, (p) l'Incrédule, le Juif, le Gentil; & que le Moine, à qui sa Religion fait un devoir de l'humanité, brûle en Espagne ses semblables, & précipite en France dans les cachots le Janséniste & le Déiste?

Le Chrétien commettroit-il autant d'abominations, s'il avoit de la vertu les mêmes idées que le Fils de Dieu; & si le Prêtre, docile aux seuls conseils de son ambition, n'étoit sourd à ceux de l'Évangile? Si l'on attachoit une idée nette, précise & invariable au mot vertu, (q) les hommes n'en auroient pas toujours des idées si différentes & si disparates.

(p) C'est une justice de s'armer d'intolérance contre l'intolérant, comme un devoir au Prince d'opposer une armée à une armée ennemie.

(q) En ouvrant l'Encyclopédie, art. *Vertu*, quelle surprise d'y trouver, non une définition de la vertu, mais une déclamation sur ce sujet! *O Homme!* s'écrie le Compositeur de cet art, *veux-tu savoir ce que c'est que vertu? rentre en toi-même. Sa définition est au fond de ton cœur.* Mais pourquoi ne seroit-elle pas également au fond du cœur de l'Auteur? & supposé qu'elle y fût, pourquoi ne l'eût-il pas donnée? Peu d'hommes, je l'avoue, ont une si bonne opinion de leurs Lecteurs, & si peu d'eux-mêmes. Si cet Ecrivain eût plus long-temps médité le mot *vertu*, il eût senti qu'elle consiste dans la connoissance de ce que les hommes se doivent les uns aux autres, & qu'elle suppose par conséquent la formation des sociétés. Avant cette formation, quel bien ou quel mal faire à une société non encore existante? L'homme des forêts, l'hom-

me nud & sans langage, peut bien acquérir une idée claire & nette de la force ou de la foiblesse, mais non de la justice & de l'équité.

Né dans une isle déserte, abandonné à moi-même, j'y vis sans vice & sans vertu. Je n'y puis manifester ni l'un ni l'autre. Que faut-il donc entendre par ces mots *vertueuses & vicieuses?* les actions utiles ou nuisibles à la société. Cette idée simple & claire est, à mon sens, préférable à toute déclamation obscure & ampoulée sur la vertu.

Un Prédicateur qui ne définit rien dans ses sermons sur la vertu; un Moraliste qui soutient tous les hommes bons, & ne croit pas aux injustes, est quelquefois un sot, mais plus souvent un frippon, qui veut être cru honnête, simplement parce qu'il est homme.

Pour oser donner le portrait fidele de l'humanité, peut-être faut-il être vertueux & jusqu'à un certain point irréprochable. Ce que je sais, c'est que les plus honnêtes ne sont pas ceux qui reconnoissent dans l'homme le plus de vertu. Si je voulois m'assurer de la mienne, je me supposerois Citoyen de Rome ou de la Grece, & me demanderois si dans la position d'un Codrus, d'un Régulus, d'un Brutus & d'un Léonidas, j'eusse fait les mêmes actions. La moindre hésitation à cet égard, m'apprendroit que je suis foiblement vertueux. En tous les genres, les forts sont rares, & les tiedes communs.

CHAPITRE XVII.

La Vertu ne rappelle au Clergé que l'idée de sa propre utilité.

Si presque tous les Corps religieux, dit l'illustre & malheureux Procureur-Général du Parlement de Bretagne, sont par leur institution animés d'un intérêt contraire au bien public, comment se formeroient-ils des idées saines de la vertu? Parmi les Prélats, il est peu de Fénélons; (*a*) peu d'entr'eux ont ses vertus, son humanité & son désintéressement. Parmi les Moines, on compte peut-être beaucoup

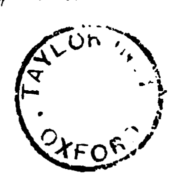
(*a*) L'humanité de Mr. de Fénélon est célebre. Un jour qu'un Curé se vantoit devant lui d'avoir les Dimanches proscrit les danses de son village : Mr. le Curé, dit l'Archevêque, soyons moins séveres pour les autres : abstenons-nous de danser; mais que les paysans dansent : pourquoi ne leur pas laisser quelques instants oublier leur malheur? Fénélon, vrai & toujours vertueux, vécut une partie de sa vie dans la disgrace. Bossuet, son rival en génie, étoit moins honnête : il fut toujours en crédit.

plus de Saints, mais peu d'honnêtes gens. Tout Corps religieux est avide de richesses & de pouvoir; nulle borne à son ambition (*b*) Cent bulles ridicules rendues par les Papes en faveur des Jésuites, en sont la preuve. Mais si le Jésuite est ambitieux, l'Eglise l'est-elle moins? Qu'on ouvre l'Histoire, c'est-à-dire, celle des erreurs & des disputes des Peres, des entreprises du Clergé, & des crimes des Papes; partout l'on voit la Puissance spirituelle, ennemie de la temporelle (*c*), oublier que son Royaume n'est pas de ce monde, tenter par des efforts toujours nouveaux de s'emparer des richesses & du pouvoir de la terre, vouloir non-seulement enlever à César ce qui est à César, mais vouloir frap-

(*b*) L'humble Clergé se déclare le premier Corps de l'Etat; cependant (comme l'observe un homme de beaucoup d'esprit) il n'est que trois Corps absolument essentiels à l'administration. Le premier est le Corps de la Magistrature: il est chargé de défendre ma propriété contre l'usurpation de mon voisin. Le second est le Corps de l'armée, pareillement chargé de défendre ma propriété contre l'invasion de l'ennemi. Le troisieme est le corps des Citoyens qui, nommés à la perception des impôts, doivent fournir à l'entretien des deux premiers. Que sert l'ordre du Clergé, plus coûteux à l'Etat que les trois autres ensemble? à maintenir les mœurs. On a des mœurs en Pensylvanie, & point de Clergé.

(*c*) L'Eglise, en se déclarant seule Juge de ce qui est péché ou non péché, crut à ce titre pouvoir s'attribuer la souveraine Puissance & la suprême Jurisdiction. En effet, si nul n'a droit de punir une bonne action & d'en récompenser une mauvaise, le Juge de leur bonté ou de leur méchanceté est le seul Juge légitime d'une Nation; les Magistrats & les Princes ne sont plus que les exécuteurs de ses sentences; leur fonction se réduit à celle de bourreau. Ce projet étoit grand; il étoit couvert du voile de la Religion. Il n'allarma pas d'abord les Magistrats. L'Eglise, soumise en apparence à leur autorité, attendoit, pour les en dépouiller, qu'universellement reconnue pour seule Juge du mérite des actions humaines, cette reconnoissance légitimât ses prétentions. Quel pouvoir les Rois eussent-ils opposé à celui de l'Eglise? nul autre que la force des armées. Alors esclave de deux Puissances dont les volontés & les Loix eussent été souvent contradictoires, le Peuple incertain eût attendu que la force décidât entr'elles à laquelle seroit due son obéissance.

Ce projet du Clergé n'a point eu, j'en conviens, sa pleine exécution. Mais toujours est-il vrai, malgré la distinction insignifiante du temporel & du spirituel, qu'en tout Etat Catholique, il est réellement deux Royaumes & deux maîtres absolus de chaque citoyen.



per impunément César. S'il étoit possible que des Catholiques superstitieux conservassent quelqu'idée du juste & de l'injuste, ces Catholiques, révoltés à la lecture d'une pareille Histoire, auroient le Sacerdoce en horreur.

Un Prince a-t-il promis telle année la suppression de tel impôt; l'année révolue, manque-t-il hautement à sa parole; pourquoi l'Eglise ne lui reproche-t-elle pas publiquement la violation de cette parole? C'est qu'indifférente au bonheur public, à la Justice, à l'humanité, elle ne s'occupe uniquement que de son intérêt. Que le Prince soit tyran, elle l'absout. Mais qu'il soit ce qu'elle appelle Hérétique, elle l'anathématise, elle le dépose, elle l'assassine. Qu'est-ce cependant que le crime d'Hérésie? Ce mot *Hérésie*, prononcé par un homme sage & sans passion, ne signifie autre chose qu'*opinion particuliere.* Ce n'est point d'une telle Eglise qu'il faut attendre des idées nettes de l'équité. Le Clergé n'accordera jamais le nom de vertueuses, qu'aux actions tendantes à l'agrandissement de son pouvoir & de ses richesses. A quelle cause, si ce n'est à l'intérêt du Prêtre, attribuer les décisions contradictoires (*d*) de la Sorbonne? Sans cet intérêt, eût-elle soutenu dans un temps, & toléré dans tous, la doctrine régicide des Jésuites? Se fût-elle caché l'odieux de cette doctrine? Eût-elle attendu que le Magistrat la lui indiquât?

Mais en recevant cette doctrine, ses Docteurs ont montré plus de sottise que de méchanceté. Qu'ils soient sots, j'y consens: mais peut-on les supposer honnêtes, lorsqu'on considere la fureur avec laquelle ils se sont élevés contre les Livres des Philosophes, & le silence qu'ils ont gardé sur ceux des Jésuites? En approuvant dans leur assemblée (*e*) la Morale de ces Religieux; ou les Docteurs la jugeoient saine (*f*) sans l'avoir examinée; (en ce cas quelle opinion avoir

(*d*) Ce seroit un Recueil piquant, que celui des condamnations contradictoires portées par la Sorbonne avant & depuis Descartes, contre presque tout Ouvrage de génie.

(*e*) Il est parmi les Docteurs des hommes éclairés & honnêtes; mais ils se rendent rarement à de pareilles assemblées: elles ne sont, dit M. de Voltaire, communément composées que de cuistres de College. ---

(*f*) La Morale des Jésuites & celle de Jesus, n'ont rien de commun; l'une est destructive de l'autre. Ce fait est prouvé par les extraits qu'en ont donnés les Parlements. Mais pour-

de Juges si étourdis) ou ils la jugeoient saine après l'avoir examinée & reconnue telle ; (en ce cas quelle opinion avoir de Juges aussi ignorants ?) ou ces Docteurs enfin, après l'avoir examinée & l'avoir trouvée mauvaise, l'approuvoient par crainte, (g) intérêt ou ambition : (en ce dernier cas quelle opinion avoir de Juges aussi frippons ?)

Dans un Journal intitulé *Chrétien* ou *Religion vengée*, si le Théologien Gauchat, déclamateur gagé contre les Philosophes & les Ecrivains les plus estimés de l'Europe, s'est toujours tû sur le compte des Jésuites, c'est qu'il en attendoit protection & bénéfice.

L'intérêt dicta toujours les jugements des Théologiens ; on le sait. Ce n'est donc plus aux Sorbonistes à prétendre au titre de Moralistes ; ils en ignorent jusqu'aux principes. L'inscription de quelques Cadrans solaires, *Quod ignoro, doceo*, ce que j'enseigne, je l'ignore, devroit être la devise de la Sorbonne. Prendroit-on pour ses guides au Ciel & à la vertu, les approbateurs de la Morale Jésuitique ? Que les Docteurs exaltent encore l'excellence des vertus Théologales : ces vertus sont locales ; la vraie vertu est réputée telle dans tous les siecles & les Pays. (h) L'on ne doit le

---

quoi le Clergé a-t-il toujours répété qu'on avoit du même coup détruit les Jésuites & la Religion ? c'est que dans la langue ecclésiastique, Religion est synonyme de superstition. Or la superstition ou la puissance Papale a peut-être réellement souffert de la retraite de ces Religieux. Qu'au reste, les Jésuites ne se flattent point de leur rappel en France & en Espagne. On sait de quelles proscriptions leur retour y feroit suivi : à quel excès se porte la cruauté d'un Jésuite offensé.

(g) La crainte qu'inspiroient les Jésuites, sembloit les mettre au-dessus de toute attaque. Pour braver leur haine & leurs intrigues, il falloit des Chauvelins, des ames nobles, des Citoyens généreux & amis du bien public. Pour détruire un tel Ordre, le courage seul eût-il suffi ? Non : il falloit encore du génie : il falloit pouvoir montrer aux Citoyens le poignard régicide enveloppé dans le voile du respect & du dévouement ; faire reconnoître l'hypocrisie des Jésuites à travers le nuage d'encens qu'ils répandoient autour du trône & des autels : il falloit enfin, pour enhardir la prudence timide des Parlements, leur faire nettement distinguer *l'extraordinaire de l'impossible*.

(h) Il en est de l'esprit, comme de la vertu. L'esprit appliqué aux vraies sciences de la Géométrie, de la Physique, &c. est esprit dans tous les pays. L'esprit appliqué aux fausses sciences de la Magie, de la Théologie, &c. est local. Le premier de ces es-

nom de vertueuses, qu'aux actions utiles au public, & conformes à l'intérêt général. La Théologie a-t-elle toujours éloigné des Peuples la connoissance de cette espece de vertu; en a-t-elle toujours obscurci en eux les idées? c'est un effet de son intérêt : c'est conséquemment à cet intérêt, que le Prêtre a par-tout sollicité le privilege exclusif de l'instruction publique. Des Comédiens François élevent un Théâtre à Séville; le Chantre & le Curé le font abattre : Ici, leur dit un des Chanoines, notre troupe n'en souffre point d'autre.

O homme! s'écrioit autrefois un Sage, qui saura jamais jusqu'où tu portes la folie & la sottise? Le Théologien le sait, en rit, & en tire bon parti.

Sous le nom de Religion, ce fut toujours l'accroissement de ses richesses (*i*) & de son autorité, que le Théologien poursuivit. Qu'on ne s'étonne donc point si ses maximes changent selon sa position, s'il n'a plus maintenant de la vertu les idées qu'il en avoit autrefois, & si la morale de Jesus n'est plus celle de ses Ministres.

Ce n'est point uniquement la Secte Catholique, mais toutes les Sectes & tous les Peuples, qui, faute d'idées nettes de la probité, en ont eu, selon les siecles & les Pays divers, des notions très-différentes. (*k*)

---

prits est à l'autre, ce que la monnoie Africaine, nommée la coquille *Cauris*, est à la monnoie d'or & d'argent : l'une a cours chez quelques nations Negres, l'autre dans tout l'Univers.

(*i*) Pourquoi tout Moine qui défend avec un emportement ridicule, les faux miracles de son Fondateur, se moque-t-il de l'existence attestée des Vampires? c'est qu'il est sans intérêt pour la croire. Otez l'intérêt, reste la raison; & la raison n'est pas crédule.

(*k*) Sur quoi doit-on établir les principes d'une bonne morale? Sur un grand nombre de faits & d'observations. C'est donc à la formation trop prématurée de certains principes, qu'on doit peut-être attribuer leur obscurité & leur fausseté. En morale comme en toute autre science, avant d'édifier un systême, que faire? Ramasser les matériaux nécessaires pour le construire. On ne peut plus maintenant ignorer qu'une morale expérimentale & fondée sur l'étude de l'homme & des choses, ne l'emporte autant sur une morale spéculative & théologique, que la physique expérimentale sur une théorie vague & incertaine. C'est parce que la morale religieuse n'eut jamais l'expérience pour base, que l'empire théologique fut toujours réputé le royaume des ténebres.

CHAPITRE XVIII.

Des Idées différentes que les divers Peuples se sont formées de la Vertu.

EN Orient, & sur-tout en Perse, le célibat est un crime. Rien, disent les Persans, de plus contraire aux vues de la Nature & du Créateur, que le célibat. (*a*) L'amour est un besoin physique, une sécrétion nécessaire. Doit-on, par le vœu d'une continence perpétuelle, s'opposer au vœu de la Nature? Le Dieu qui créa en nous des organes, ne fit rien d'inutile; il voulut qu'on en fît usage.

Le sage Législateur d'Athenes, Solon, faisoit peu de cas de la chasteté monacale. (*b*) Si dans ses Loix, dit Plutarque, il défendit expressément aux esclaves de se parfumer & d'aimer les jeunes gens, c'est, ajoute cet Historien, que, même dans l'amour Grec, Solon n'appercevoit rien de déshonnête. Mais ces fiers Républicains, qui se livroient sans honte à toutes sortes d'amours, ne se fussent point abaissés au vil métier d'espion & de délateur; ils n'eussent point trahi l'intérêt de la Patrie, ni attenté à la propriété des biens & de la liberté de leurs Concitoyens. Un Grec ou un Romain n'eût point, sans rougir, reçu les fers de l'esclavage. Le vrai Romain ne supportoit pas même sans horreur la vue d'un Despote d'Asie.

Du temps de Caton le Censeur, Euménès vient à Rome. A son arrivée, toute la jeunesse s'empresse autour de lui; le seul Caton l'évite (*c*). Pourquoi, lui demande-t-on, Ca-

(*a*) En Perse, au moment que les enfants atteignent l'âge de puberté, on leur donne une concubine.

(*b*) Les Moines eux-mêmes n'ont pas toujours fait le même cas de la pudeur. Quelques-uns, sous le nom de Mamillaires, ont cru qu'on pouvoit sans péché prendre la gorge d'une Religieuse. Il n'est point d'acte d'impudicité dont la superstition n'ait pas fait quelque part un acte de vertu. Au Japon, les Bonzes peuvent aimer les hommes & non les femmes. Dans certains Cantons du Pérou, les actes de l'amour Grec étoient des actes de piété: c'étoit un hommage aux Dieux, & qu'on leur rendoit publiquement dans leurs Temples. ---

(*c*) Madame Makaley, illustre Auteur d'une Histoire d'Angle-

ton fuit-il un Souverain qui le recherche, un Roi si bon, si ami des Romains? Si bon qu'il vous plaira, répond Caton; *tout Prince despote est un mangeur de chair humaine* (*d*), *que tout vertueux doit fuir.*

En vain, essayeroit-on de nombrer les différentes idées, qu'ont eues de la vertu, les Peuples (*e*), & les particuliers (*f*). Ce qu'on sait, c'est que le Catholique qui se sent plus de vénération pour le fondateur d'un ordre de fainéants, que pour un Minos, un Mercure, un Lycurgue, &c. n'a sûrement pas d'idées justes de la vertu. Or, tant qu'on n'en attachera pas de nettes à ce mot, il faut, selon le hasard de son éducation, que tout homme s'en forme des idées différentes.

Une jeune fille est élevée par une mere stupide & dévote. Cette fille n'entend appliquer ce mot *vertu*, qu'à l'exac-

---

terre, est le Caton de Londres. » Jamais, dit-elle, la vue d'un » Despote, ou d'un Prince, n'a » souillé la pureté de mes re» gards. »

(*d*) Une absurdité commune à tous les Peuples, c'est d'attendre de leur Despote humanité, lumieres. Vouloir former de bons écoliers sans punir les paresseux & récompenser les diligents, c'est folie. Abolir la Loi qui punit le vol & l'assassinat, & vouloir qu'on ne vole, ni n'assassine, c'est une volonté contradictoire. Vouloir qu'un Prince s'occupe des affaires de l'Etat, & qu'il n'ait point intérêt de s'en occuper, c'est-à-dire, qu'il ne puisse être puni, s'il les néglige; vouloir enfin qu'un homme au-dessus de la Loi, c'est-à-dire, un homme sans Loi, soit toujours humain & vertueux, c'est vouloir un effet sans cause. Transporte-t-on des hommes liés & garottés dans la caverne de l'ogre, il les dévore. Le Despote est l'ogre.

(*e*) Les Calmoucks épousent tant de femmes qu'ils veulent: ils ont en outre autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. L'inceste chez eux n'est point un crime. Ils ne voyent dans un homme & une femme qu'un mâle & une femelle. Un pere épouse sa fille sans scrupule; aucune loi ne le lui défend.

(*f*) Chacun se dit: j'ai les plus saines idées de la vertu; qui ne pense pas comme moi a tort. Chacun se moque de son voisin. Tout le monde se montre au doigt, & ne rit jamais de soi que sous le nom d'autrui. Le même inquisiteur qui condamnoit Galilée, méprisoit certainement la scélératesse & la stupidité des Juges de Socrate; il ne pensoit pas qu'un jour il seroit, comme eux, le mépris de son siecle & de la postérité. La Sorbonne se croit-elle imbécille pour avoir condamné, Rousseau, Marmontel, moi, &c.? Non, c'est l'étranger qui le croit pour elle.

titude avec laquelle les Religieuſes ſe feſſent, jeûnent & récitent leur roſaire. Le mot *vertu* ne réveillera donc en elle que l'idée de diſcipline, de haire & de patenôtres.

Une autre fille, au contraire, eſt-elle élevée par des parents inſtruits & patriotes; n'ont-ils jamais cité devant elle comme vertueuſes, que les actions utiles à la Patrie; n'ont-ils loué que les Aries, les Porcies, &c. : cette fille aura néceſſairement de la vertu, des idées différentes de la premiere. L'une admirera dans Arie, & la force de la vertu, & l'exemple de l'amour conjugal; l'autre ne verra dans cette même Arie qu'une Payenne, une femme mondaine, ſuicide & damnée, qu'il faut fuir & déteſter.

Qu'on répete ſur deux jeunes gens l'expérience faite ſur deux filles; que l'un d'eux, lecteur aſſidu de la vie des Saints, & témoin, pour ainſi dire, des tourments que leur fait éprouver le démon de la chair, les voye toujours ſe fouetter, ſe rouler dans les épines, ſe paîtrir de femmes de neige, &c. : il aura de la vertu des idées différentes de celui qui, livré à des études plus honnêtes & plus inſtructives, aura pris pour modeles, les Socrates, les Scipions, les Ariſtides, les Timoléons, & pour me rapprocher de mon ſiecle, les Mirons, les Harlais, les Pibracs, les Barillons (*g*). „ Ce furent ces Magiſtrats reſpectables, ces il„ luſtres victimes de leur amour pour la Patrie, qui, par „ leurs bonnes & ſages maximes, diſſiperent, dit le Car„ dinal de Retz, plus de factions, que n'en put allumer „ tout l'or de l'Eſpagne & de l'Angleterre. „ Il eſt donc impoſſible que ce mot *vertu*, ne réveille en nous des idées diverſes (*h*), ſelon qu'on lit Plutarque ou la Légende do-

---

(*g*) Barillon fut exilé à Amboiſe; & Richelieu qui l'y reléguа, fut le premier des Miniſtres, dit le Cardinal de Retz, qui oſa punir dans les Magiſtrats, *la noble fermeté avec laquelle ils repréſentoient au Roi des vérités, pour la déſenſe deſquelles leurs ſerments les obligeoient d'expoſer leur vie.*

(*h*) S'il eſt vrai que la vertu ſoit utile aux Etats, il eſt donc utile d'en préſenter des idées nettes, & de les graver dès la plus tendre enfance dans la mémoire des hommes. La définition que j'en ai donnée dans le Livre de l'*Eſprit*, Diſcours III, Ch. 13, m'a paru la ſeule vraie. „ La vertu, ai-je dit, n'eſt au„ tre choſe que le deſir du bon„ heur public. Le bien général „ eſt l'objet de la vertu; & les „ actions qu'elle commmande, „ ſont les moyens dont elle ſe „ ſert pour remplir cet objet.

rée. Aussi, dit M. Hume, a-t-on, dans tous les siecles & les Pays, élevé des autels à des hommes d'un caractere tout-à-fait différent.

„ L'idée de la vertu, ai-je ajou-„ té, peut donc être par-tout la „ même. „

„ Si dans les siecles & les „ pays divers, les hommes ont „ paru s'en former de diffé-„ rentes; si des Philosophes ont „ en conséquence cité l'idée de „ la vertu comme arbitraire, „ c'est qu'ils ont pris pour la ver-„ tu même, les divers moyens „ dont elle se sert pour remplir „ son objet, c'est-à-dire, les di-„ verses actions qu'elle comman-„ de. Ces actions ont sans contre-„ dit été quelquefois très-différen-„ tes, parce que l'intérêt des „ Nations change selon les sie-„ cles & leur position, & qu'en-„ fin, le bien public peut, jus-„ qu'à un certain point, s'o-„ pérer par des moyens diffé-„ rents. „

L'entrée d'une marchandise étrangere, aujourd'hui permise en Allemagne comme avantageuse à son commerce & conforme au bien de l'Etat, peut être demain défendue. On peut demain en déclarer l'achat criminel, si, par quelques circonstances, cet achat devient préjudiciable à l'intérêt national. „ Les mêmes actions peuvent „ donc successivement devenir „ utiles & nuisibles à un Peuple, „ & mériter tour-à-tour le nom „ de vertueuses ou de vicieuses, „ sans que l'idée de la vertu „ change & cesse d'être la mê-„ me. „

Rien de plus d'accord avec la loi naturelle, que cette idée. Imagineroit-on que des principes aussi sains, aussi conformes au bien général, eussent été condamnés? Imagineroit-on qu'on eût poursuivi un homme qui définissant „ la vraie probité, l'ha-„ bitude des actions utiles à la „ patrie, regarde comme vicieu-„ se, toute action nuisible à la „ société? „ N'étoit-il pas évident qu'un tel Ecrivain ne pouvoit avancer des maximes contraires au bien public, sans être en contradiction avec lui-même? Cependant tel fut le pouvoir de l'envie & de l'hypocrisie, que je fus persécuté par le même Clergé, qui, sans réclamation, avoit souffert qu'on élevât au Cardinalat l'audacieux Bellarmin, pour avoir soutenu *que si le Pape défendoit l'exercice de la vertu, & commandoit le vice, l'Eglise Romaine, sous peine de péché, seroit obligée d'abandonner la vertu pour le vice.* „ *Nisi vellet contrà* „ *conscientiam peccare.* „ Le Pape, selon ce Jésuite, avoit donc le droit de détruire la loi naturelle, d'étouffer dans l'homme toute idée du juste & de l'injuste, & de replonger, enfin, la morale dans le cahos dont les Philosophes ont tant de peine à la tirer. L'Eglise devoit-elle approuver ces principes? Pourquoi le Pape en permit-il la publication? c'est qu'ils flattoient son orgueil.

L'ambition Papale, toujours avide de commander, n'est jamais scrupuleuse sur le choix des moyens. En quel pays la maxime la plus abominable, la plus contraire au bien public, n'est-elle pas tolérée du Puissant auquel elle est favorable? En

Chez les Payens, c'étoit aux Hercules, aux Castors, aux Cérès, aux Bacchus, aux Romulus qu'on rendoit les honneurs divins; & chez les Musulmans, comme chez les Catholiques, c'est à d'obscurs Dervis, à des Moines vils, enfin, à un Dominique, à un Antoine, qu'on décerne ces mêmes honneurs.

C'étoit après avoir dompté les monstres & puni les tyrans; c'étoit par leur courage, leurs talents, leur bienfaisance & leur humanité, que les anciens Héros s'ouvroient les portes de l'Olympe. C'est aujourd'hui par le jeûne, la discipline, la poltronnerie, l'aveugle soumission & la plus vile obéissance, que le Moine s'ouvre celles du Ciel.

Cette révolution dans les esprits frappa, sans doute, Machiavel. Aussi dit-il, Discours IV : „ Toute Religion qui fait „ un devoir des souffrances & de l'humilité, n'inspire aux „ Citoyens qu'un courage passif; elle énerve leur esprit, „ l'avilit, le prépare à l'esclavage. „ L'effet, sans doute, eût suivi de près cette prédiction, si, comme l'observe M. Hume, les mœurs & les loix des sociétés ne modifioient le caractere & le génie des Religions.

On a vu dans ces deux Chapitres les idées peu nettes jusqu'à présent attachées aux mots *bon, intérêt, vertu.* J'ai fait sentir que ces mots, toujours arbitrairement employés, rappellent & doivent rappeller des idées différentes, selon la société dans laquelle on vit, & l'application qu'on en entend faire. Qui veut examiner une question de cette espece, doit donc convenir d'abord de la signification des mots. Sans cette convention préliminaire, toute dispute de ce genre devient interminable. Aussi les hommes, sur presque toutes les questions morales, politiques & métaphy-

---

quel pays a-t-on constamment puni l'homme vil & bas qui répete sans cesse au Prince : „ Ton „ pouvoir sur tes sujets est sans „ bornes; tu peux à ton gré les „ dépouiller de leurs biens, les „ jetter dans les fers, & les li- „ vrer au plus cruel supplice. „ C'est toujours impunément que le Renard répete au Lion.

„ *Vous leur fites, Seigneur,*
„ *En les croquant beaucoup d'hon-*
„ *neur* „.

Les seules phrases qu'on ne répete point sans danger aux Princes, sont celles où l'on fixe les bornes que la justice, le bien public & la loi naturelle mettent à leur autorité.

ſiques, s'entendent-ils d'autant moins qu'ils en raiſonnent plus.

Les mots une fois définis, une queſtion eſt réſolue preſqu'auſſi-tôt que propoſée. Preuve que tous les eſprits ſont juſtes, que tous apperçoivent les mêmes rapports entre les objets; preuve qu'en Morale, Politique & Métaphyſique (*i*), la diverſité d'opinions eſt uniquement l'effet de la ſignification incertaine des mots, de l'abus qu'on en fait, & peut-être de l'imperfection des Langues. Mais quel remede à ce mal?

(*i*) Par Méthaphyſique, je n'entends pas ce jargon inintelligible qui tranſmis des Prêtres Egyptiens à Pythagore, de Pythagore à Platon, de Platon à nous, eſt encore enſeigné dans quelques écoles. Par ce mot, j'entends, comme Bacon, la Science des premiers principes de quelque Art ou Science que ce ſoit. La Poéſie, la Muſique, la Peinture ont leurs principes fondés ſur une obſervation conſtante & générale: elles ont donc auſſi leur Métaphyſique.

Quant à la Métaphyſique ſcholaſtique, eſt-ce une ſcience? Non: mais, comme je viens de le dire, un jargon: elle n'eſt goûtée que de l'eſprit faux, qui s'accommode d'expreſſions vuides de ſens; que de l'ignorant, qui prend les mots pour des choſes; & que du frippon, qui veut faire des dupes. L'homme ſenſé la mépriſe.

Toute Métaphyſique non fondée ſur l'obſervation, ne conſiſte que dans l'art d'abuſer des mots. C'eſt cette Métaphyſique qui, dans le pays des chimeres, court ſans ceſſe après des boules de ſavon, dont elle n'exprima jamais que du vent. Maintenant reléguée dans les écoles théologiqnes, elle les diviſe encore par ſes ſubtilités; elle peut encore rallumer le fanatiſme, & faire de nouveau ruiſſeler le ſang humain.

Je compare ces deux ſortes de Métaphyſiques aux deux Philoſophies différentes de Démocrite & de Platon. C'eſt de la terre que le premier s'éleve par degrés juſqu'au Ciel, & c'eſt du Ciel que le ſecond s'abaiſſe par degrés juſqu'à la terre. Le ſyſtême de Platon eſt fondé ſur les nues, & le ſouffle de la raiſon a déja en partie diſſipé les nuages & le ſyſtême.

CHAPITRE XIX.

Il est un seul Moyen de fixer la signification incertaine des Mots, & une seule Nation qui puisse en faire usage.

POUR déterminer la signification incertaine des mots, il faudroit composer un Dictionnaire, dans lequel on attacheroit des idées nettes aux différentes expressions (*a*). Cet ouvrage est difficile, & ne peut s'exécuter que chez un Peuple libre. L'Angleterre est peut-être en Europe la seule contrée dont l'univers puisse attendre & tenir ce bienfait. Mais l'ignorance y est-elle sans protecteur? nul pays où quelques particuliers n'ayent intérêt d'entre-mêler les ténebres du mensonge aux lumieres de la vérité. Le desir des aveugles, c'est que l'aveuglement soit universel. Le desir des frippons, c'est que la stupidité s'étende, & que les dupes se multiplient. En Angleterre, comme en Portugal, il est des Grands injustes. Mais que peuvent-ils à Londres contre un Ecrivain? Point d'Anglois, qui, derriere le rempart de ses Loix, ne puisse braver leur pouvoir, insulter à l'ignorance, à la superstition & à la sottise. L'Anglois est né libre; qu'il profite donc de cette liberté pour éclairer le monde: qu'il contemple dans les hommages rendus encore aujourd'hui aux Peuples ingénieux de la Grece,

(*a*) Les hommes ont toujours été gouvernés par les mots. Diminue-t-on de moitié le poids de l'écu d'argent, si l'on lui conserve la même valeur numéraire, le soldat croit avoir à peu près la même paye. Le Magistrat, en droit de juger définitivement jusqu'à la concurrence de certaine somme, c'est-à-dire de tel poids en argent, n'ose juger jusqu'à la concurrence de la moitié de cette somme. Voilà comme les hommes sont dupes des mots & de leur signification incertaine. Les Ecrivains parleront-ils toujours de *bonnes mœurs*, sans attacher à ce mot d'idées nettes & précises? Ignoreront-ils toujours que *bonnes mœurs* est une de ces expressions vagues, dont chaque Nation se forme des idées différentes: que s'il est de *bonnes mœurs universelles*, il en est aussi de *locales*, & qu'en conséquence je puis, sans blesser les *bonnes mœurs*, avoir un serrail à Constantinople, & non à Vienne?

ceux que lui rendra la postérité ; & que ce spectacle l'encourage.

Ce siecle est, dit-on, le siecle de la Philosophie. Toutes les nations de l'Europe ont en ce genre produit des hommes de génie. Toutes semblent aujourd'hui s'occuper de la recherche de la vérité. Mais dans quel pays peut-on impunément les publier ? Il n'en est qu'un ; c'est l'Angleterre.

Anglois (*b*), usez de cette liberté, de ce don qui distingue l'homme de l'esclave vil & de l'animal domestique, pour dispenser la lumiere aux nations ! Un tel bienfait vous assure leur éternelle reconnoissance. Quels éloges refuser à un Peuple assez vertueux pour laisser ses Ecrivains fixer dans un Dictionnaire la signification précise de chaque mot, & dissiper par ce moyen l'obscurité mystérieuse qui enveloppe encore la Morale, la Politique, la Métaphysique, la Théologie (*c*), &c. C'est aux Auteurs d'un tel Dictionnaire, qu'il est réservé de terminer tant de disputes, qu'éternise l'abus (*d*) des mots. Eux seuls peuvent ré-

---

(*b*) Tout Gouvernement, disent les Anglois, qui défend de penser & d'écrire sur les objets de l'administration, est à coup sûr un Gouvernement dont on ne peut rien dire de bon.

(*c*) Les disputes Théologiques ne sont & ne peuvent jamais être que des disputes de mots. Si ces disputes ont souvent occasionné de grands mouvements sur la terre, c'est que les Princes, dit M. de la Chalotais, séduits par quelques Théologiens, ont pris parti dans ces querelles. Que les Gouvernements les méprisent ; les Théologiens, après s'être injuriés & s'être réciproquement accusés d'hérésie, &c. se lasseront de parler sans s'entendre & sans être entendus. La crainte du ridicule leur imposera silence.

(*d*) C'est à des disputes de mots qu'il faut pareillement rapporter presque toutes ces accusations d'athéisme. Il n'est point d'homme éclairé qui ne reconnoisse une force dans la nature. Il n'est donc point d'Athées.

Celui-là n'est point Athée, qui dit : le mouvement est Dieu ; parce qu'en effet le mouvement est incompréhensible, parce qu'on n'en a pas d'idées nettes, parce qu'il ne se manifeste que par ses effets, & qu'enfin c'est par lui que tout s'opere dans l'Univers.

Celui-là n'est pas Athée, qui dit, au contraire : le mouvement n'est pas Dieu ; parce que le mouvement n'est pas un être, mais une maniere d'être.

Ceux-là ne sont pas Athées, qui soutiennent le mouvement essentiel à la matiere, qui le regardent comme la force invisible & motrice qui se répand dans toutes ses parties. Voit-on

duire la ſcience des hommes à ce qu'ils ſavent réellement.

Ce Dictionnaire traduit dans toutes les langues, ſeroit le recueil général de preſque toutes les idées des hommes. Qu'on attache à chaque expreſſion des idées préciſes; & le Scholaſtique, qui, par la magie des mots, a tant de fois bouleverſé le monde, ne ſera qu'un magicien ſans puiſſance. Le taliſman dans la poſſeſſion duquel conſiſtoit ſon pouvoir, ſera briſé. Alors tous ces foux qui, ſous le nom de Métaphyſiciens, errent depuis ſi long-temps dans les pays des chimeres, & qui, ſur des outres pleins de vent, traverſent en tous ſens les profondeurs de l'infini, ne diront plus qu'ils y voyent ce qu'ils n'y voyent pas, qu'ils ſavent ce qu'ils ne ſavent pas. Ils n'en imposeront plus aux nations. Alors les propoſitions morales, politiques & métaphyſiques, devenues auſſi ſuſceptibles de démonſtration que les propoſitions de Géométrie, les hommes auront de ces ſciences les mêmes idées, parce que tous (comme je l'ai montré) apperçoivent néceſſairement les mêmes rapports entre les mêmes objets.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'eſt qu'en combinant à peu près les mêmes faits, ſoit dans le monde phyſique, comme le démontre la Géométrie, ſoit dans le monde intellectuel, comme le prouve la Scholaſtique, tous les hommes ſont en tous les temps à peu près parvenus aux mêmes réſultats.

---

les Aſtres changer continuellement de lieu, ſe rouler perpétuellement ſur leur centre; voit-on tous les corps ſe détruire & ſe reproduire ſans ceſſe ſous des formes différentes; voit-on enfin la nature dans une fermentation & une diſſolution éternelle: qui peut nier que le mouvement ne ſoit, comme l'étendue, inhérent aux corps, & que le mouvement ne ſoit cauſe de ce qui eſt? En effet, diroit M. Hume, ſi l'on donne toujours le nom de cauſe & d'effet à la concomitance de deux faits, & que, partout où il y a des corps, il y ait du mouvement, on doit donc regarder le mouvement comme l'ame univerſelle de la matiere, & de la divinité qui, ſeule, en pénetre la ſubſtance. Mais les Philoſophes, qui ſont de cette derniere opinion, ſont-ils Athées? Non: ils reconnoiſſent également une force inconnue dans l'Univers. Ceux mêmes qui n'ont point d'idées de Dieu, ſont-ils Athées? Non: parce que tous les hommes le ſeroient; parce qu'aucun n'a d'idées nettes de la Divinité; parce qu'en ce genre, toute idée obſcure eſt égale à zéro; & qu'enfin avouer l'incompréhenſibilité de Dieu, c'eſt, comme le prouve M. Robinet, dire ſous un tour de phraſe différent, qu'on n'en a point d'idée.

CHAPITRE XX.

Les Excursions des Hommes & leurs Découvertes dans les Royaumes intellectuels, ont toujours été à peu près les mêmes.

ENTRE les Pays imaginaires que parcourt l'esprit humain, celui des Fées, des Génies, des Enchanteurs, est le premier où je m'arrête. On aime les contes : chacun les lit, les écoute, & s'en fait. Un desir confus du bonheur, nous promene avec complaisance dans les Pays des prodiges & des chimeres.

Quant aux chimeres, elles sont toutes de la même espece. Tous les hommes desirent des richesses sans nombre, un pouvoir sans bornes, des voluptés sans fin ; & ce desir vole toujours au-delà de la possession.

Quel bonheur seroit le nôtre, disent la plupart des hommes, si nos souhaits étoient remplis aussi-tôt que formés ? O insensés ! ignorerez-vous toujours que c'est dans le desir même, que consiste une partie de votre félicité ? Il en est du bonheur, comme de l'oiseau doré envoyé par les Fées à une jeune Princesse. L'oiseau s'abat à trente pas d'elle. Elle veut le prendre, s'avance doucement, elle est prête à le saisir : l'oiseau vole trente pas plus loin ; elle s'avance encore, passe plusieurs mois à sa poursuite ; elle est heureuse. Si l'oiseau se fût d'abord laissé prendre, la Princesse l'eût mis en cage, & huit jours après s'en fût dégoûtée. C'est l'oiseau du bonheur, que poursuivent sans cesse l'avare & la coquette. Ils ne l'attrapent point, & sont heureux dans leurs poursuites, parce qu'ils sont à l'abri de l'ennui. Si nos souhaits étoient à chaque instant réalisés, l'ame languiroit dans l'inaction, & croupiroit dans l'ennui. Il faut des desirs à l'homme ; il faut, pour son bonheur, qu'un desir nouveau & facile à remplir succede toujours au desir satisfait (*a*). Peu d'hommes reconnoissent en eux ce besoin. Cependant

(*a*) Il faut des desirs à l'homme pour être heureux, des desirs qui l'occupent, mais dont son travail ou ses talents puissent

Cependant c'est à la succession de leurs desirs, qu'ils doivent leur fécilité.

Toujours impatients de les satisfaire, les hommes bâtissent sans cesse des châteaux en Espagne; ils voudroient intéresser la nature entiere à leur bonheur. N'est-elle pas assez puissante pour l'opérer? c'est à des êtres imaginaires, à des Fées, à des Génies qu'ils s'adressent. S'ils en desirent l'existence, c'est dans l'espoir confus que, favoris d'un enchanteur, ils pourront par son secours devenir, comme dans les mille & une nuits, possesseurs de la lampe merveilleuse, & qu'alors rien ne manqueroit à leur félicité.

C'est donc l'amour du bonheur, productif de l'avide curiosité & de l'amour du merveilleux, qui, chez les divers peuples, créa ces êtres surnaturels; qui, sous les noms de Fées, de Génies, de Dives, de Péris, d'Enchanteurs, de Sylphes, d'Ondins, &c. n'ont toujours été que les mêmes êtres auxquels on a fait par-tout opérer à peu près les mêmes prodiges. Preuve qu'en ce genre les découvertes ont été à peu près les mêmes.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

Les Contes de cette espece, plus graves, plus imposants, mais quelquefois aussi frivoles & moins amusants que les premiers, ont à peu près conservé entr'eux la même ressemblance. Au nombre de ces Contes, à la fois si ingénieux & si ennuyeux, je place le beau Moral (*b*), la bonté naturelle de l'homme, enfin, les divers systêmes du monde physique. L'expérience seule devroit en être l'Architecte. Le Philosophe ne la consulte-t-il pas; n'a-t-il pas le courage de s'arrêter où l'observation lui manque? Il croit faire un systême, & ne fait qu'un Conte.

---

sent lui procurer l'objet. Entre les desirs de cette espece, le plus propre à l'arracher à l'ennui est le desir de la gloire. S'allume-t-il également en tous les pays? Il en est où la recherche de la gloire expose l'homme à trop de dangers. Quel motif raisonnable l'exciteroit à cette poursuite dans un Royaume, où l'on a si maltraité les Voltaires, les Montesquieux, &c. Si la France, disent les Anglois, est réputée un pays délicieux, c'est pour le riche qui ne pense point.

(*b*) Le beau Moral ne se trouve que dans le Paradis des foux, où Milton fait pirouetter sans cesse les agnus, les scapulaires, les chapelets, les indulgences.

Ce Philosophe est forcé de substituer des suppositions au vuide des expériences, & de remplir par des conjectures l'intervalle immense, que l'ignorance actuelle & plus encore l'ignorance passée, laisse entre toutes les parties de son systême. Quant aux suppositions, elles sont presque toutes de la même espece. Qui lit les Philosophes anciens, voit que tous adoptent à peu près le même plan, & que s'ils different, c'est dans le choix des matériaux employés à la construction de l'univers.

Dans la nature entiere, Thalès ne vit qu'un seul élément; c'étoit le fluide aqueux. Prothée, ce Dieu marin, qui se métamorphose en feu, en arbre, en eau, en animal, étoit l'emblême de son systême. Héraclite reconnoissoit ce même Prothée dans l'élément de la lumiere. Il ne voyoit dans la terre qu'un globe de feu réduit à l'état de fixité. Anaxamene faisoit de l'air un agent indéfini; c'étoit le pere commun de tous les éléments. L'air condensé formoit les eaux; l'air encore plus dense formoit la terre. C'étoit aux différents degrés de densité des airs, que tous les êtres devoient leur existence. Ceux qui d'après ces premiers Philosophes se firent, comme eux, les Architectes du palais du monde, & travaillerent à sa construction, tomberent dans les mêmes erreurs. Descartes en est la preuve. C'est de faits en faits qu'on parvient aux grandes découvertes. Il faut s'avancer à la suite de l'expérience, & jamais ne la précéder.

L'impatience naturelle à l'esprit humain, & sur-tout aux hommes de génie, ne s'accommode pas d'une marche si lente (c), mais toujours si sûre : ils veulent deviner ce

(c) Loin de condamner l'esprit de systême, je l'admire dans les grands hommes. C'est aux efforts faits pour défendre ou détruire ces systêmes, qu'on doit sans doute une infinité de découvertes.

Qu'on tente donc d'expliquer, s'il est possible, par un seul principe, tous les phénomenes physiques de la nature : mais toujours en garde contre ces principes, qu'on les regarde simplement comme une des clefs différentes qu'on peut successivement essayer, dans l'espoir de trouver enfin celle qui doit ouvrir le sanctuaire de la nature. Que sur-tout l'on ne confonde point ensemble les Contes & les systêmes : ces derniers veulent être appuyés sur un grand nombre de faits. Ce sont les seuls qu'on puisse enseigner dans les écoles publiques; pourvu néanmoins qu'on n'en soutienne point

que l'expérience seule peut leur révéler. Ils oublient que c'est à la connoissance d'un premier fait, dont pourroient se déduire tous ceux de la nature, qu'est attachée la découverte du systême du monde, & que c'est uniquement du hasard, de l'analyse & de l'observation, qu'on peut tenir ce premier fait ou principe général.

Avant d'entreprendre d'édifier le palais de l'univers, que de matériaux il faut encore tirer des carrieres de l'expérience! Il est temps que tout entiers à ce travail, & trop heureux de bâtir de loin en loin quelques parties de l'édifice projetté, les Philosophes, disciples plus assidus de l'expérience, sentent que sans elle, on erre dans le pays des chimeres, où les hommes dans tous les siecles ont apperçu à peu près les mêmes fantômes, & toujours embrassé des erreurs, dont la ressemblance prouve à la fois, & la maniere uniforme dont les hommes de tous les climats combinent les mêmes objets, & l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit.

CONTES RELIGIEUX.

Ces sortes de Contes moins amusants que les premiers, moins ingénieux que les seconds, & cependant plus respectés, ont armé les nations les unes contre les autres, ont fait ruisseler le sang humain, & porté la désolation dans l'univers. Sous ce nom de Contes Religieux, je comprends généralement toutes les fausses Religions. Elles ont toujours conservé entr'elles la plus grande ressemblance.

Entre les diverses causes auxquelles on peut en rapporter l'invention (*d*), je citerai le desir de l'immortalité pour la premiere. La preuve, si l'on en croit Warburton, & quelques autres Savants, que Dieu est l'auteur de la loi des Juifs, c'est, disent-ils, qu'il n'est question dans la loi Mosaïque, ni des peines, ni des récompenses de l'autre vie, ni par conséquent de l'immortalité de l'ame. Or,

---

encore la vérité cent ans après que l'expérience en a démontré la fausseté.

(*d*) Pourquoi, demandoit-on à un certain Cardinal, fut-il en tous les temps des Prêtres, des Religions & des Sorciers? C'est, répondit-il, qu'en tous les temps il fut des abeilles & des frélons, des laborieux & des paresseux, des dupes & des frippons.

ajoutent-ils, si la Religion Juive étoit d'institution humaine, les hommes eussent fait de l'ame un être immortel : un intérêt vif & puissant les eût portés à la croire telle (e) : cet intérêt, c'est leur horreur pour la mort & l'anéantissement. Cette horreur eût suffi, sans le secours de la révélation, pour leur faire inventer ce dogme. L'homme veut être immortel, & se croiroit tel, si la dissolution de tous les corps qui l'environnent, ne lui annonçoit à chaque instant la vérité contraire. Forcé de céder à cette vérité, il n'en desire pas moins l'immortalité. La chaudiere du rajeunissement d'Eson, prouve l'ancienneté de ce desir. Pour le perpétuer, il falloit du moins le fonder sur quelque vraisemblance. A cet effet, l'on composa l'ame d'une matiere extrêmement déliée, on en fit un atôme indestructible, survivant à la dissolution des autres parties, enfin, un principe de vie.

Cet être, sous le nom d'ame (f), devoit conserver après la mort, tous les goûts dont elle avoit été susceptible, lors de son union avec le corps. Ce systême imaginé, l'on douta d'autant moins de l'immortalité de son ame, que ni l'expérience, ni l'observation ne pouvoit contredire cette croyance : l'une & l'autre n'avoit point de prise sur un atôme imperceptible. Son existence à la vérité n'étoit pas démontrée : mais qu'a-t-on besoin de preuves pour croire ce qu'on desire; & quelle démonstration est jamais assez claire, pour prouver la fausseté d'une opinion qui nous est chere ? Il est vrai qu'on ne rencontroit point d'ames en son chemin ; & c'est pour rendre raison de ce fait, que les hommes, après la création des ames, crurent devoir créer le pays de leur habitation. Chaque nation & même chaque individu, selon ses goûts & la nature particuliere de ses besoins, en donna un plan particulier. Tantôt les

(e) Sans examiner s'il est de l'intérêt public d'admettre le dogme de l'immortalité de l'ame, j'observerai qu'au moins ce dogme n'a pas toujours été regardé politiquement comme utile. Il prit naissance dans les écoles de Platon ; & Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, le crut si dangereux, qu'il défendit sous peine de mort de l'enseigner dans ses Etats.

(f) Les sauvages ne refusent l'ame à quoi que ce soit. Ils en donnent à leurs fusils, à leurs chaudieres & à leurs briquets, V. le P. Hennepin, voyage de la Louisiane, p. 94.

Peuples sauvages transporterent cette habitation dans une forêt vaste, giboyeuse, arrosée de rivieres poissonneuses; tantôt ils la placerent dans un pays découvert, plat, abondant en pâturages, au milieu duquel s'élevoit une fraise grosse comme une montagne, dont on détachoit des quartiers pour sa nourriture & celle de sa famille.

Les Peuples moins exposés au besoin de la faim, & d'ailleurs plus nombreux & plus instruits, y rassemblerent tout ce que la nature a d'agréable, & lui donnerent le nom d'Elisée. Les Peuples avares le modelerent sur le jardin des Hespérides, & y cultiverent des plants, dont la tige d'or portoit des fruits de diamant. Les nations plus voluptueuses y firent croître des arbres de sucre, & couler des fleuves de lait; ils le peuplerent, enfin, de Houris. Chaque Peuple fournit ainsi le pays des ames, de ce qui faisoit sur la terre l'objet de ses desirs. L'imagination dirigée par des besoins & des goûts divers, opéra par-tout de la même maniere, & fut en conséquence peu variée dans l'invention des fausses Religions.

Si l'on en croit le Président des Brosses dans son excellente Histoire du Fétichisme, ou du culte rendu aux objets terrestres, le Fétichisme fut non-seulement la premiere des Religions; mais son culte conservé encore aujourd'hui dans presque toute l'Afrique, & sur-tout en Nigritie, fut jadis le culte universel (g). On sait, ajoute-t-il, que dans les *Pierres Betites*, c'étoit *Venus Uranie*; que dans la forêt de Dodone, c'étoit les chênes que la Grece adoroit. On sait que les Dieux Chiens, Chats, Crocodiles, Serpents, Eléphants, Lions, Aigles, Mouches, Singes, &c. avoient des autels, non-seulement en Egypte, mais encore en Syrie, en Phénicie, & dans presque toute l'Asie. On sait enfin que les Lacs, les Arbres, la Mer & les Rochers informes, étoient pareillement l'objet de l'adoration des Peuples de l'Europe & de l'Amérique. Or, une semblable uniformité dans les premieres Religions, en prouve une d'autant plus grande dans les esprits, qu'on retrouve encore cette même uniformité dans des Religions

(g) Si Catholique veut dire universel, c'est à tort que le Papisme en prend le titre. La Religion du Fétichisme & celle des Payens ont été les seules vraiment Catholiques.

ou plus modernes, ou moins grossieres. Telle étoit la Religion Celtique. Le Mitras des Perses se retrouve dans le Dieu Thor; l'Ariman, dans le Loup; Feuris, l'Apollon des Grecs, dans le Balder; la Vénus, dans la Fréïa; & les Parques, dans les trois sœurs Urda, Verandi, Skulda. Ces trois sœurs sont assises à la source d'une fontaine, dont les eaux arrosent une des racines du Frêne fameux nommé *Ydrasil*. Son feuillage ombrage la terre, & sa cime élevée au-dessus des Cieux en forme le dais.

Les fausses Religions ont donc presque par-tout été les mêmes. D'où naît cette uniformité? De ce que les hommes à peu près animés du même intérêt, ayant à peu près les mêmes objets à comparer entr'eux, & le même instrument, c'est-à-dire, le même esprit pour les combiner, ont dû nécessairement arriver aux mêmes résultats. C'est parce qu'en général, tous sont orgueilleux, que sans aucune révélation particuliere, par conséquent sans preuve, tous regardent l'homme comme l'unique favori du Ciel & comme l'objet principal de ses soins. Ne pourroit-on pas, d'après un certain Moine, se répéter quelquefois:

Qu'est-ce qu'un Capucin devant une planette?

Faut-il, pour fonder sur des faits, l'orgueilleuse prétention de l'homme, supposer, comme dans certaines Religions, qu'abandonnant le Ciel pour la terre, la Divinité sous la forme d'un poisson, d'un serpent, d'un homme, y venoit jadis en bonne fortune converser avec les mortels? Faut-il, pour preuve de l'intérêt que le Ciel prend aux habitants de la terre, publier des livres, où, selon quelques imposteurs, sont renfermés tous les préceptes & les devoirs que Dieu prescrit à l'homme?

Un tel livre, si l'on en croit les Musulmans, composé dans le Ciel, fut apporté sur la terre par l'Ange Gabriel, & remis par cet Ange à Mahomet. Son nom est le *Koran*. Ouvre-t-on ce livre? il est susceptible de mille interprétations; il est obscur, inintelligible: & tel est l'aveuglement humain, qu'on regarde encore comme divin, un ouvrage où Dieu est peint sous la forme d'un tyran; où ce Dieu est sans cesse occupé à punir ses esclaves, pour n'avoir pas compris l'incompréhensible; où ce Dieu enfin, auteur de phrases inintelligibles sans le commentaire d'un Iman, n'est proprement qu'un législateur stupide, dont

les loix ont toujours besoin d'interprétations. Jusqu'à quand les Musulmans conserveront-ils tant de respects pour un ouvrage si rempli de sottises & de blasphêmes ?

Au reste, si la Métaphysique des fausses Religions, si l'excursion des esprits dans le pays des ames, & les découvertes dans les régions intellectuelles, ont par-tout été les mêmes, sachons encore si les impostures (*h*) du corps sacerdotal pour le soutien de ces fausses Religions, n'auroient pas, en tous les Pays, conservé entr'elles les mêmes ressemblances.

(*h*) On sait que les anciens Druides étoient animés du même esprit que le Prêtre Papiste; qu'ils avoient avant lui inventé l'excommunication; qu'ils vouloient, comme lui, commander aux Peuples & aux Rois; & qu'ils prétendoient avoir, comme les Inquisiteurs, droit de vie & de mort chez tous les Peuples où ils s'établissoient.

CHAPITRE XXI.

Impostures des Ministres des fausses Religions.

EN tous Pays, & les mêmes motifs d'intérêt, & les mêmes faits à combiner, ont fourni au corps sacerdotal les mêmes moyens d'en imposer aux Peuples; en tout pays les Prêtres en ont fait usage (*a*).

Un particulier peut être modéré dans ses desirs, être content de ce qu'il possede; un corps est toujours ambitieux. C'est plus ou moins rapidement, mais c'est constamment qu'il tend à l'accroissement de son pouvoir & de ses richesses. Le desir du Clergé fut en tous les temps, d'être puissant & riche. Par quel moyen parvint-il à le satisfaire ? par la vente de la crainte & de l'espérance. Les Prêtres négociants en gros de cette espece de denrée, sentirent que le débit en étoit sûr & lucratif, & que s'il nourrit

(*a*) Aux Indes, les Prêtres attachent certaines vertus & certaines indulgences a des tisons brûlés, & les vendent fort cher. A Rome, le P. Pepe, Jésuite, vendoit pareillement de petites prieres à la Vierge; il les faisoit avaler aux poules, & assuroit qu'elles en pondroient mieux.

le Colporteur, qui vend dans les rues l'espoir du gros lot, & le Charlatan, qui vend sur des tréteaux l'espoir de la guérison & de la santé, il pourroit pareillement nourrir le Bonze & le Talapoin, qui vendroient dans leurs Temples la crainte de l'Enfer & l'espoir du Paradis : que si le Charlatan fait fortune en ne débitant qu'une de ces deux especes de denrées, c'est-à-dire, l'espérance, les Prêtres en feroient une plus grande, en débitant encore la crainte. L'homme, se sont-ils dit, est timide; ce sera par conséquent sur cette derniere marchandise qu'il y aura le plus à gagner. Mais à qui vendre la crainte? aux pécheurs. A qui vendre l'espoir? aux pénitents. Convaincu de cette vérité, le Sacerdoce comprit qu'un grand nombre d'acheteurs supposoit un grand nombre de pécheurs, & que si les présents des malades enrichissent le Médecin, ce seroit les offrandes & les expiations qui désormais enrichiroient les Prêtres; qu'il falloit des malades aux uns, & des pécheurs aux autres. Le pécheur devient toujours l'esclave du Prêtre. C'est la multiplication des péchés qui favorise le commerce des indulgences, des Messes, &c. accroît le pouvoir & la richesse du Clergé. Mais parmi les péchés, si les Prêtres n'eussent compté que les actions vraiment nuisibles à la Société, la puissance sacerdotale eût été peu considérable. Elle ne se fût étendue que sur un certain nombre de scélérats & de frippons. Or le Clergé vouloit même l'exercer sur les hommes vertueux. Pour cet effet, il falloit créer des péchés que les honnêtes gens pussent commettre. Les Prêtres voulurent donc que les moindres libertés entre filles & garçons, que le desir seul du plaisir fût un péché. De plus, ils instituerent un grand nombre de Rits & de Cérémonies superstitieuses; ils voulurent que tous les Citoyens y fussent assujettis; que l'inobservation de ces Rits fût réputée le plus grand des crimes, & que la violation de la Loi Rituelle, s'il étoit possible, fût, comme chez les Juifs, plus sévérement punie, que les forfaits les plus abominables.

Ces Rits & ces Cérémonies plus ou moins nombreux chez les diverses nations, furent par-tout à peu près les mêmes: par-tout ils furent sacrés, & assurerent au Sacerdoce la plus grande autorité sur les divers Ordres de l'Etat (*b*).

(*b*) J'assistois un jour aux représentations que le Clergé d'u-

Cependant parmi les Prêtres des différentes nations, il en fut, qui, plus adroits que les autres, exigerent du Ci-

ne Cour d'Allemagne faisoit à son Prince. J'étois porteur de l'anneau merveilleux qui fait dire & écrire aux hommes, non ce qu'ils veulent que les autres entendent & lisent, mais ce qu'ils pensent réellement. Sans la vertu de mon anneau, je n'aurois jamais sans doute entendu ni lu le discours suivant.

Lorsque le Clergé croyoit assurer le Prince que la Religion étoit perdue dans ses Etats, que la débauche & l'impiété y marchoient le front levé, que les saints jours y étoient profanés par le travail, que la liberté de la presse ébranloit les fondements du trône & des Autels, & qu'en conséquence les Evêques enjoignoient au Souverain d'armer les loix contre la liberté de penser, de protéger l'Eglise, & d'en détruire les ennemis; telles sont les paroles que je crus entendre dans cette adresse.

„ Prince, votre Clergé est ri„ che & puissant, & voudroit „ l'être encore davantage. Ce „ n'est point la perte des mœurs „ & de la Religion, c'est celle „ de son crédit qu'il déplore. Il „ desire le plus grand; & vos „ Peuples sont sans respect pour „ le Sacerdoce. Nous les décla„ rons donc impies : nous vous „ sommons de ranimer leur pié„ té, & de donner à cet effet à „ votre Clergé plus d'autorité „ sur eux. Le moment choisi „ pour se porter accusateur de „ vos Peuples, & vous irriter „ contre eux, n'est peut-être pas „ le plus favorable; jamais vos „ soldats n'ont été si braves, vos „ artisans plus industrieux, vos „ Citoyens plus amis du bien „ public, & par conséquent plus „ vertueux. On vous dira, sans „ doute, que les Peuples les plus „ immédiatement soumis au Cler„ gé, que les Romains modernes „ n'ont, ni la même valeur, ni „ le même amour pour la Patrie, „ ni par conséquent la même „ vertu. On ajoutera peut-être „ que l'Espagne & le Portugal „ où le Clergé commande si im„ périeusement, sont ruinés & „ dévastés par l'ignorance, la „ paresse & la superstition, & „ qu'enfin, entre tous les Peu„ ples, ceux qui sont générale„ ment honorés & respectés, „ sont ces mêmes Peuples éclai„ rés auxquels l'Eglise Catholi„ que donnera toujours le nom „ d'impies.

„ Que votre oreille, ô Prin„ ce, soit toujours fermée à de „ pareilles représentations; que „ de concert avec son Clergé, „ elle répande les ténebres dans „ son Empire, & sache qu'un „ Peuple instruit, riche & sans „ superstition, est aux yeux du „ Prêtre un Peuple sans mœurs. „ Sont-ce en effet des Citoyens „ aisés & industrieux qui, par „ exemple, auront pour la vertu „ de la continence tout le res„ pect qu'elle mérite?

„ Il en est, dira-t-on, à cet „ égard, du siecle présent, com„ me des siecles passés. Charle„ magne, créé saint pour sa libé„ ralité envers le Sacerdoce, ai„ moit les femmes comme Fran„ çois I, & Henri VIII. Henri „ III, Roi de France, avoit un „ goût moins décent. Henri IV,

toyen, non-seulement l'observation de certains rits, mais encore la croyance de certains dogmes. Le nombre de ces

---

„ Elisabeth, Louis XIV, la Reine „ Anne caressoient leurs maitresses ou leurs amants, de la même main dont ils terrassoient „ leurs ennemis. On ajoutera que „ les Moines eux-mêmes ont „ presque toujours cueilli en secret les plaisirs défendus, & „ qu'enfin, sans changer la constitution physique des Citoyens, „ il est très-difficile de les arracher au penchant damnable „ qui les porte vers les femmes. „ Il est cependant un moyen de „ les y soustraire. C'est de les „ appauvrir. Ce n'est point des „ corps sains & bien nourris „ qu'on peut chasser le démon „ de la chair : l'on n'y parvient „ que par la priere & le jeûne.

„ Qu'à l'exemple de quelques-„ uns de ses voisins, Votre Majesté nous permette donc de „ dépouiller ses sujets de toute „ superfluité, de dîmer leurs terres, de piller leurs biens, & „ de les tenir au plus étroit nécessaire. Si touchée de ces „ pieuses remontrances, elle se „ rend à nos prieres, que de „ bénédictions accumulées sur „ elle! Tout éloge seroit au-„ dessous d'une action si méritoire. Mais dans un siecle où la „ corruption infecte tous les esprits, où l'impiété endurcit „ tous les cœurs, peut-on espérer que Votre Majesté & ses „ Ministres adoptent un conseil „ si salutaire, un moyen si facile „ d'assurer la continence de ses „ sujets?

„ Quant à la profanation des „ saints jours, nos remontrances „ à cet égard paroîtront encore „ absurdes. L'homme qui travaille Fêtes & Dimanches, ne „ s'enivre point; il ne court „ point les femmes; il ne nuit „ à personne; il sert son pays, „ il accroit l'aisance de sa famille; il augmente le commerce „ de sa Nation.

„ De deux Peuples également „ puissants & nombreux, que „ l'un fête, comme en Espagne, „ ceut-trente jours de l'année, & „ quelquefois le lendemain, que „ l'autre au contraire n'en fête „ aucun, le dernier de ces Peuples aura 80 ou 90 jours de „ travail plus que le premier. Il „ pourra donc fournir à plus „ bas prix les marchandises de „ ses manufactures; ses terres „ seront mieux cultivées, ses „ moissons plus abondantes. Il „ aura mis la balance du commerce en faveur de son pays. „ Ce dernier Peuple plus riche „ & plus puissant que le premier, pourra donc un jour „ lui donner la loi. Rien de „ commun entre l'intérêt national & l'intérêt du Clergé. Uniquement jaloux de commander, que veut le Prêtre? Rétrecir l'esprit des Souverains, „ éteindre en eux jusqu'aux lumieres naturelles. Un Peuple „ est-il gouverné par de tels „ Princes? il est tôt ou tard la „ proie d'un voisin plus riche, „ plus éclairé & moins superstitieux. Aussi la grandeur du „ Clergé Catholique est-elle toujours destructive de la grandeur d'un Etat. Les Prêtres „ déclament-ils contre la profanation des Fêtes; qu'on ne „ s'y trompe pas, ce n'est point „ l'amour de Dieu, c'est l'amour

dogmes insensiblement multiplié par eux, accrut celui des

„ de leur autorité qui les anime. Ce que leur apprend à ce „ sujet l'expérience, c'est que „ moins un homme fréquente „ les Temples, moins il a de „ respect pour leurs Ministres, „ & moins ces Ministres ont de „ crédit sur lui. Or, si la puissance est la premiere passion „ du Prêtre, peu lui importe „ que le jour de Fête soit pour „ l'artisan un jour de débauche, „ qu'au sortir du Temple il coure „ les filles & les cabarets, & „ qu'enfin, les après-Vêpres „ soient si scandaleux. Plus de „ péchés, plus d'expiations, plus „ d'offrandes, plus le Sacerdoce „ acquiert de richesses & de pouvoir. Quel est l'intérêt de l'Eglise? de multiplier les vices. „ Que demande-t-elle aux hommes? d'être stupides & pécheurs. Voilà, SIRE, ce que „ nous reprochent les impies. „ Quant à la liberté de la presse, si votre Clergé s'éleve si „ violemment contre elle, s'il „ vous redit sans cesse qu'elle „ sappe les fondements de la foi, „ & rend la Religion ridicule, „ ne l'en croyez pas.

„ Ce n'est pas que le Clergé „ ne sente, comme le solide & „ l'ingénieux Auteur de *l'Investigator Anglois*, que la vérité est „ à l'épreuve du ridicule, que „ le ridicule ne mord point sur „ elle, & qu'il en est la pierre „ de touche. Un ridicule jetté „ sur une démonstration, est de „ la boue jettée sur du marbre; „ elle le tâche un instant, se seche; il pleut, & la tache a disparu. Convenir qu'une Religion ne peut supporter le ridicule, ce seroit en avouer „ la fausseté. L'Eglise Catholique ne répete-t-elle pas sans „ cesse que les portes de l'enfer „ ne prévaudront jamais contre „ elle? Oui: mais les Prêtres „ ne sont pas la Religion. Le „ ridicule peut affoiblir leur autorité, peut enchaîner leur „ ambition. Ils crieront donc „ toujours contre la liberté de „ la presse, exigeront que Votre Majesté interdise à ses sujets le droit d'écrire & de penser: qu'elle les dépouille à cet „ égard des privileges de l'homme, & ferme enfin la bouche „ à quiconque pourroit l'instruire.

„ Si tant de demandes vous „ paroissent indiscretes, & que „ jaloux du bonheur de vos Peuples, vous vouliez, SIRE, ne „ commander qu'à des Citoyens „ éclairés, sachez que la même „ conduite qui vous rendra cher „ à vos sujets, & respectable „ l'étranger, vous sera imputée „ à crime par votre Clergé. Redoutez la vengeance d'un corps „ puissant; & pour la prévenir, „ remettez-lui votre épée: c'est „ alors qu'assuré de la piété de „ vos Peuples, le Sacerdoce „ pourra recouvrer sur eux son „ ancienne autorité, l'étendre „ de jour en jour, &, lorsque „ cette autorité sera affermie, „ s'en servir pour vous y soumettre vous-même.

„ Nous desirons d'autant plus „ vivement que Votre Majesté „ ait égard à cette supplique, & „ nous octroye notre demande, „ qu'elle nous délivrera d'une „ inquiétude sourde, & qui n'est „ pas sans fondement. Il peut „ s'établir des Quakers dans ses

Incrédules & des Hérétiques (*c*). Que prétendit ensuite le Clergé? que l'héréfie fût punie en eux par la confiscation de leurs biens; & cette loi augmenta les richesses de l'Eglise : elle voulut de plus que la mort fût la peine des Incrédules; & cette loi augmenta son pouvoir. Du moment où les Prêtres eurent condamné Socrate, le génie, la vertu & les Rois eux-mêmes tremblerent devant le Sacerdoce. Son trône eut pour soutien, l'effroi & la terreur panique. L'un & l'autre étendant sur les esprits les ténebres de l'ignorance, devinrent d'inébranlables appuis du pouvoir Pontifical. Lorsque l'homme est forcé d'éteindre en lui les lumieres de la raison, alors, sans connoissance du juste ou de l'injuste, c'est le Prêtre qu'il consulte, c'est à ses conseils qu'il s'abandonne.

Mais pourquoi l'homme ne consulteroit-il pas de préférence la loi naturelle? Les fausses Religions sont elles-mêmes fondées sur cette base commune. J'en conviens: mais la loi naturelle n'est autre chose que la raison même (*d*). Or, comment croire à sa raison, lorsqu'on s'en est

„ Etats; ils peuvent se proposer „ de donner gratis aux Villes, „ Bourgs, Villages & Hameaux, „ toute l'instruction morale & „ religieuse qui leur est nécessaire. Il peut d'ailleurs se former quelque Compagnie de „ Finance, qui prenne au rabais „ l'entreprise de cette même instruction, & la fournisse meilleure, & à meilleur compte. „ Qui sait s'il ne prendroit point „ alors envie aux Magistrats de „ s'emparer de nos richesses, „ d'acquitter avec nos biens une „ partie de la dette nationale, „ & par ce moyen de faire peut-être de votre Nation la plus „ redoutable de l'Europe? Or, il „ nous importe peu, SIRE, „ que vos Peuples soient heureux & redoutés, mais beaucoup que le Sacerdoce soit riche & puissant. „

Voilà ce que me parurent contenir les représentations du Clergé. Je ne me lassois point de considérer l'adresse, l'habileté avec laquelle les Prêtres avoient en tous pays toujours demandé au nom du Ciel, la puissance & les richesses de la terre; j'admirois la confiance qu'ils avoient toujours eue dans la sottise des Peuples, & sur-tout des puissants. Mais ce qui m'étonnoit encore plus, c'étoit (en me rappellant les siecles d'ignorance) de voir qu'à cet égard la plupart des Souverains avoient toujours été au-delà de l'attente du Clergé.

(*c*) On peut dire en Europe, Dieu est au Ciel; le dire en Bulgarie, est une héréfie & une impiété.

(*d*) Quelques-uns veulent qu'au moment de notre naissance, Dieu grave en nos cœurs les préceptes de la Loi naturelle.

défendu l'uſage? qui peut d'ailleurs appercevoir les préceptes de la Loi naturelle, à travers le nuages myſtérieux dont le corps ſacerdotal les enveloppe? Cette Loi, dit-on, eſt le canevas de toutes les Religions. Soit : mais le Prêtre a ſur ce canevas brodé tant de myſteres, que la broderie en a entiérement couvert le fond. Qui lit l'Hiſtoire, y voit la vertu des Peuples diminuer en proportion que leur ſuperſtition s'augmente (e). Quel moyen d'inſtruire un ſuperſtitieux de ſes devoirs? Eſt-ce dans la nuit de l'erreur & de l'ignorance qu'il reconnoîtra le ſentier de la juſtice? Un pays où l'on ne trouve d'hommes inſtruits que dans l'ordre ſacerdotal, eſt un pays où

Le contraire eſt prouvé par l'expérience. Si Dieu doit être regardé comme l'auteur de la Loi naturelle, c'eſt en tant qu'il eſt l'auteur de la ſenſibilité phyſique, & qu'elle eſt mere de la raiſon humaine. Cette eſpece de ſenſibilité, lors de la réunion des hommes en ſociété, les força, comme je l'ai déja dit, de faire entr'eux des conventions & des loix, dont la collection compoſe ce qu'on appelle la Loi naturelle. Mais cette Loi fut-elle la même chez les divers Peuples? Non : ſa plus ou moins grande perfection fut toujours proportionnée aux progrès de l'eſprit humain, à la connoiſſance plus ou moins étendue que les ſociétés acquirent de ce qui leur étoit utile ou nuiſible; & cette connoiſſance fut chez toutes les Nations le produit du temps, de l'expérience & de la raiſon.

Pour nous faire voir en Dieu l'Auteur immédiat de la Loi naturelle, & par conſéquent de toute juſtice, les Théologiens doivent-ils admettre en lui des paſſions telles que l'amour ou la vengeance? Doivent-ils le peindre comme un être ſuſceptible de prédilection, enfin comme un aſſemblage de qualités incohérentes? Eſt-ce dans un tel Dieu qu'on peut reconnoître l'Auteur de la juſtice? Falloit-il ainſi vouloir concilier les inconciliables, & confondre l'erreur avec la vérité, ſans s'appercevoir de l'impoſſibilité d'un tel alliage? Il eſt temps que l'homme ſourd aux contradictions théologiques, n'écoute que les ſeuls enſeignements de la ſageſſe. Sortons, dit St. Paul, de notre aſſoupiſſement : la nuit de l'ignorance eſt paſſée; le jour de la ſcience eſt venu. Couvrons-nous des armes de la lumiere, pour détruire les fantômes des ténebres; & pour cet effet, rendons aux humains leur liberté naturelle, & le libre exercice de leur raiſon.

(e) La ſuperſtition eſt encore aujourd'hui la Religion des Peuples les plus ſages. L'Anglois ne ſe confeſſe, ni ne fête les Saints. Sa dévotion conſiſte à ne point travailler, à ne point chanter le Dimanche. L'homme qui ce jour là joueroit du violon, ſeroit un impie. Mais il eſt bon Chrétien, s'il paſſe ce même jour au cabaret avec des filles.

l'on ne se formera jamais d'idées nettes & vraies de la vertu.

L'intérêt des Prêtres n'est pas que le Citoyen agisse bien, mais qu'il ne pense point. *Il faut*, disent-ils, *que le fils de l'homme sache peu, & croye beaucoup* (*f*).

J'ai montré les moyens uniformes par lesquels les Prêtres acquierent leur puissance; examinons si les moyens par lesquels ils la conservent, ne seroient pas encore les mêmes.

(*f*) Les Prêtres ne veulent pas que Dieu rende à chacun selon ses œuvres, mais selon sa croyance.

CHAPITRE XXII.

De l'uniformité des Moyens par lesquels les Ministres des fausses Religions conservent leur autorité.

DANS toute Religion, le premier objet que se proposent les Prêtres, est d'engourdir la curiosité de l'homme, & d'éloigner de l'œil de l'examen tout dogme, dont l'absurdité trop palpable ne lui pourroit échapper.

Pour y parvenir, il falloit flatter les passions humaines; il falloit pour perpétuer l'aveuglement des hommes, qu'ils desiraffent d'être aveugles, & eussent intérêt de l'être. Rien de plus facile au Bonze. La pratique des vertus est plus pénible que l'observance des superstitions. Il est moins difficile à l'homme de s'agenouiller au pied des Autels, d'y offrir un sacrifice, de se baigner dans le Gange (*a*), & de manger maigre un Vendredi, que de

(*a*) Se peut-il qu'on ait chez presque tous les Peuples attaché l'idée de sainteté, à l'observation d'une cérémonie rituelle, d'une ablution, &c.? Peut-on ignorer encore que les seuls Citoyens constamment vertueux & humains, sont les hommes heureux par leur caractere? En effet, quels sont parmi les dévots les hommes les plus estimables? Ceux qui, pleins de confiance en Dieu, oublient qu'il est un enfer. Quels sont au contraire parmi ces mêmes dévots, les hommes les plus odieux & les plus barbares? Ceux qui, timides, inquiets & malheureux, voyent toujours l'enfer ouvert sous leurs pas. Pourquoi les

pardonner, comme Camille, à des Citoyens ingrats, que de fouler aux pieds les richesses, comme Papirius, que d'instruire l'univers comme Socrate. Flattons donc, a dit le Bonze, les vices humains; que ces vices soient mes protecteurs : substituons les offrandes & les expiations aux vertus, & persuadons aux hommes qu'on peut, par certaines cérémonies superstitieuses, blanchir l'ame noircie des plus grands crimes. Une telle doctrine devoit accroître les richesses & le crédit des Bonzes. Ils en sentirent toute l'importance; ils l'annoncerent, & on l'a reçue avec joie, parce que les Prêtres furent toujours d'autant plus relâchés dans leur morale, & d'autant plus indulgents aux crimes, qu'ils étoient plus séveres dans leur discipline, & plus exacts à punir la violation des Rits (*b*).

Tous les Temples devinrent alors l'asyle des forfaits; la seule incrédulité n'y trouva point de refuge. Or, s'il est en tout pays peu d'incrédules & beaucoup de méchants, l'intérêt du plus grand nombre fut donc d'accord avec celui des Prêtres.

Entre les Tropiques, dit un Navigateur, sont deux Isles en face l'une de l'autre. Dans la premiere, on n'est point honnête si l'on ne croit un certain nombre d'absurdités, & si l'on ne peut, sans se toucher, soutenir la plus cuisante démangeaison; c'est à la patience avec laquelle on la supporte, qu'est principalement attaché le nom de vertueux. Dans l'autre Isle, on n'impose nulle croyance aux habitants; l'on peut se gratter où cela démange, & même se chatouiller pour se faire rire; mais l'on n'est point réputé vertueux, si l'on n'a fait des actions utiles à la société.

---

dévotes sont-elles en général le tourment de leur maison, crient-elles sans cesse après leurs valets, en sont-elles si haïes? C'est que toujours en transe du Diable, elles le voyent toujours prêt à les emporter, & que la crainte & le malheur rendent cruel. Si la jeunesse est en général plus vertueuse & plus humaine que la vieillesse, c'est qu'elle a plus de desirs, plus de santé, qu'elle est plus heureuse. La nature fut sage, dit un Anglois, de borner la vie de l'homme à 80 ou 100 ans. Si le Ciel eût prolongé sa vieillesse, l'homme eût été trop méchant.

(*b*) Si les Catholiques sont en général sans mœurs, c'est qu'à la pratique des vraies vertus, les Prêtres ont, dans la Religion Papiste, toujours substitué celle des cérémonies superstitieuses.

L'absurdité de la morale religieuse n'en devroit-elle pas désabuser les Peuples ? Un Prêtre, répondrai-je, s'enveloppe-t-il d'un vêtement lugubre ? affecte-t-il un maintien austere, un langage obscur ? ne parle-t-il qu'au nom de Dieu & des mœurs ? il séduit le Peuple par les yeux & les oreilles. Que d'ailleurs les mots de *mœurs* & de *vertu* soient dans sa bouche des mots vuides de sens, peu importe. Ces mêmes mots prononcés d'un ton mortifié & par un homme vêtu de l'habit de la pénitence, en imposeront toujours à l'imbécillité humaine.

Tels furent les prestiges, &, si je l'ose dire, la simarre brillante sous laquelle les Prêtres cacherent leur ambition & leur intérêt personnel. Leur doctrine fut d'ailleurs sévere à certains égards, & sa sévérité contribua encore à tromper le vulgaire. C'étoit la boîte de Pandore : son dehors éblouissoit, mais elle renfermoit au-dedans le fanatisme, l'ignorance, la superstition, & tous les maux qui successivement ont ravagé la terre. Or, je demande, lorsqu'on voit en tous les temps les Ministres des fausses Religions employer les mêmes moyens, pour accroître & leurs richesses & leur crédit (*c*), pour conserver leur autorité, & multiplier le nombre de leurs esclaves ; lorsqu'on retrouve en tous les pays même absurdité dans les fausses Religions, mêmes impostures dans leurs Ministres, & même crédulité dans tous les Peuples (*d*), s'il est possible

(*c*) Si les Prêtres se font partout les dépositaires & les distributeurs des aumônes, c'est qu'ils s'approprient une partie de ces aumônes ; c'est que la distribution du reste soutient leur crédit, & soudoye les pauvres. Tout moyen d'acquérir argent & crédit, paroît légitime aux Prêtres. C'est sans honte que le Clergé Catholique charge des réparations des Eglises, les Peuples mêmes dont il épuise le trésor. Les Eglises sont les fermes du Clergé : & tout au contraire des riches propriétaires, il a trouvé le moyen de les faire entretenir aux dépens des autres.

(*d*) En Tartarie, sous le nom de Dalai-Lama, si le Grand Pontife est immortel, en Italie, sous le nom de Pape, le même Pontife est infaillible. Dans le Pays des Mongales, si le Vicaire du Grand Lama reçoit le titre de *Kutuchta*, c'est-à-dire, Vicaire du Dieu vivant ; en Europe, le Pape porte le même nom. A Bagdat, en Tartarie, au Japon, si, dans le dessein d'avilir & de soumettre les Rois, les Pontifes, sous les noms de Califes, de Lama, de Dairo, ont fait

sible d'imaginer qu'il y ait essentiellement entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose.

---

fait baiser leurs pieds aux Empereurs ; si ces Pontifes ont exigé que, montés sur leur Mule, les Empereurs en tinssent la bride, & les promenassent ainsi par les rues ; le Pape n'a-t-il pas exigé les mêmes complaisances des Empereurs & des Monarques d'Occident ? Les Pontifes en tout Pays ont donc eu les mêmes prétentions, & les Princes la même soumission.

Si les disputes pour le Califat ont fait en Orient ruisseler le sang humain, les disputes pour la Papauté l'ont pareillement fait couler en Occident. Six Papes assassinerent leurs Prédécesseurs, & se mirent en leur place. Les Papes, dit Baronius, n'étoient point alors des hommes, mais des monstres.

N'a-t-on pas vu par-tout le nom d'Orthodoxie donné à la Religion du plus fort ; & celui d'hérésie à celle du foible ? Partout le pouvoir sacerdotal fut protecteur du fanatisme, & le fanatisme du meurtre. Par-tout les hommes se firent brûler pour des sottises théologiques, & donnerent en ce genre les mêmes preuves d'opiniâtreté & de courage.

Mais ce n'est pas uniquement dans les affaires de Religion que les Peuples se sont par-tout montrés les mêmes : ils n'ont pas moins conservé de ressemblance entr'eux, lorsqu'il s'est agi de quelque changement dans leurs usages & leurs coutumes. Les Tartares Mantchoux, vainqueurs des Chinois, veulent leur couper les cheveux; ces derniers brisent leurs fers, attaquent, défont ces redoutables Mantchoux, & triomphent de leurs vainqueurs. Le Czar veut faire raser les Russes; ils se révoltent. Le Roi d'Angleterre veut donner des culottes aux montagnards Ecossois; ils s'arment. De l'Orient à l'Occident, les Peuples sont donc par-tout les mêmes, & par-tout les mêmes causes élevent & détruisent les Empires.

Lors de la conquête de la Chine, quel Prince en occupoit le trône ? Un imbécille, une idole qu'on n'osoit instruire du mauvais état de ses affaires, & qui toujours encensé par ses favoris, n'avoit autour de lui que des intrigants sans esprit, sans lumieres & sans courage. Qui commandoit aux Empires d'Orient & d'Occident, lorsque Rome & Constantinople furent prises & saccagées par Alaric & Mahomet second ? Des Princes de la même espece. Tel étoit peut-être l'état de la France sous la vieillesse de Louis XIV, lorsqu'elle étoit battue de toutes parts.

La preuve que les hommes sont par-tout les mêmes, c'est l'avilissement & l'ignorance où tombent successivement tous les Peuples, selon l'intérêt que le Gouvernement croit avoir de les abrutir. Un Ministre est-il inepte ? Craint-il, si les Peuples ouvrent les yeux, d'être reconnu pour tel ? il les leur tient fermés; & la stupidité d'un Peuple n'est point alors l'effet d'une cause physique, mais morale.

Une cause de la même espece

Je veux que l'esprit & les talents soient l'effet d'une cause particuliere; comment alors se persuader que de grands hommes, que des hommes par conséquent doués de cette singuliere organisation, ayent cru les fables du Paganisme, ayent adopté la croyance du vulgaire, & se soient faits quelquefois martyrs des erreurs les plus gros-

---

n'anime-t-elle pas du même esprit, ceux que le hasard éleve aux mêmes emplois? Quel est en Espagne, en Allemagne, en Angleterre même, le premier soin de l'homme en place? Celui de s'enrichir. L'affaire publique ne marche qu'après la sienne.

Dans les charges inférieures de la Judicature, si presque tous les hommes ont la même morgue, & la même incapacité pour les affaires d'administration, à quoi l'attribuer? Au défaut de leur organisation? Non: mais à celui de leur instruction. Tout homme exercé aux finesses de la chicane, accoutumé à ne juger que d'après l'autorité, remonte difficilement jusqu'aux premiers principes des Loix: il agrandit sa mémoire, & retrécit son jugement.

Dans l'esprit comme dans le corps, il n'est de parties fortes que les parties exercées. Les jambes des porteurs de chaises & les bras des bouchers en sont la preuve. Si les muscles de la raison sont, dans les gens de Loix, communément assez foibles, c'est qu'ils en font peu d'usage.

Des faits sans nombre prouvent que par-tout les hommes sont essentiellement les mêmes, que la différence des climats n'a point d'influence sensible sur les esprits, & même très-peu sur leurs goûts. L'Illinois, comme l'Islandois, s'assied près de sa barique d'eau-de-vie, jusqu'à ce qu'il l'ait bue. En presque tous les Pays, les femmes ont, comme en France, le même desir de plaire, le même goût pour la parure, le même soin de leur beauté, la même aversion pour la campagne, enfin le même amour pour la Capitale, où, toujours environnées d'un plus ou moins grand nombre d'adorateurs, elles se sentent réellement plus puissantes.

Qu'on promene ses regards sur l'Univers entier; si l'on reconnoît même ambition dans tous les cœurs, même crédulité dans tous les esprits, même fourberie dans tous les Prêtres, même coquetterie dans toutes les femmes, même desir de s'enrichir dans tous les Citoyens, comment ne pas convenir que les hommes tous semblables les uns aux autres, ne different que par la diversité de leur instruction; qu'en tous les Pays leurs organes sont à peu près les mêmes, qu'ils en font à peu près le même usage; & qu'enfin les mains Indiennes & Chinoises, sont par cette raison aussi adroites dans la fabrique des étoffes que les mains Européennes. Rien n'indique donc, comme on le répete sans cesse, que ce soit à la différence des latitudes qu'on doive attribuer l'inégalité des esprits.

fieres? Un tel fait, inexplicable, tant qu'on considere l'esprit comme le produit d'une organisation plus ou moins parfaite, devient simple & clair, lorsqu'on regarde l'esprit comme une acquisition. On ne s'étonne plus alors que des hommes de génie en certains genres, ne conservent aucune supériorité sur les autres, lorsqu'il s'agit de sciences ou de questions dont ils ne se sont point occupés, & qu'ils ont peu méditées. On sait que dans cette position, le seul avantage de l'homme d'esprit sur les autres, (avantage sans doute considérable) c'est l'habitude qu'il a de l'attention, c'est la connoissance des meilleures méthodes à suivre dans l'examen d'une question, avantage nul, lorsqu'on ne s'occupe point de la recherche de telle vérité.

L'uniformité des ruses (*e*) employées par les Ministres

(*e*) Les ruses des Prêtres sont les mêmes par-tout. Par-tout les Prêtres sont jaloux de s'approprier l'argent des Laïcs. L'Eglise Romaine à cet effet vend la permission d'épouser sa parente. Elle s'engage pour tant de messes, c'est-à-dire, pour tant de pieces de 12 sols, à délivrer tous les ans tant d'ames du Purgatoire, par conséquent à leur faire remettre tant de péchés. A la Pagode de Tinagogo, comme à Rome, les Prêtres, pour les mêmes sommes, vendent à peu près les mêmes espérances.

» A Tinagogo, (dit l'Auteur » de l'Histoire générale des » Voyages, *Tom. IX*, *pag.* 462) » le troisieme jour d'après un » Sacrifice qui se fait à la nou» velle Lune de Décembre, on » place dans six longues & belles » rues, une infinité de balan» ces suspendues par une ver» ge de bronze. Là, chaque » Dévot, pour obtenir la ré» mission de ses péchés, monte » dans l'un des plateaux de » ces balances; & selon l'espe» ce différente de ses fautes, » met pour contrepoids dans » l'autre plateau différentes es» peces de denrées ou de mon» noies. Se reproche-t-il la » gourmandise, la violation » du jeûne? Il se pese contre » du miel, du sucre, des œufs, » & du beurre. S'est-il livré aux » plaisirs sensuels? Il se pese » contre du coton, de la plume, » du drap, des parfums & du » vin. A-t-il été dur envers les » pauvres? Il se pese contre » des pieces de monnoie. Est» il paresseux? Contre du bois, » du riz, du charbon, des bes» tiaux & des fruits. Est-il enfin » orgueilleux? Il se pese con» tre du poisson sec, des balais, » de la fiente de vaches, &c. » Tout ce qui sert de contre» poids aux pécheurs appartient » aux Prêtres. Toutes ces espe» ces de dons, forment des pi» les d'une grande hauteur. Les » pauvres mêmes qui n'ont rien » à donner, ne sont point » exempts de ces aumônes. Ils

des fausses Religions; la ressemblance des fantômes apperçus par eux dans les régions intellectuelles (*f*); l'égale crédulité des Peuples, prouvent donc que la nature n'a pas mis entre les hommes l'inégalité d'esprit qu'on y suppose, & qu'en Morale, Politique & Métaphysique, s'ils portent sur les mêmes objets des jugements très-différents, c'est un effet & de leurs préjugés & de la signification indéterminée qu'ils attachent aux mêmes expressions.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire, c'est que si l'esprit se réduit à la science ou à la connoissance des vrais rapports qu'ont entr'eux les objets divers, & si, quelle que soit l'organisation des Individus, cette organisation, comme le démontre la Géométrie, ne change rien à la proportion constante dans laquelle les objets les frappent, il faut que la perfection plus ou moins grande des organes des sens, n'ait aucune influence sur nos idées, & que tous les hommes organisés, comme le commun d'entr'eux, ayent par conséquent une égale aptitude à l'esprit.

L'unique moyen de rendre encore, s'il est possible, cette

» offrent leurs cheveux. Plus » de cent Prêtres sont assis, les » ciseaux en main, pour les leur » couper. Ces cheveux forment » aussi de grands monceaux. » Plus de mille Prêtres rangés » en ordre, en font des cordons, des tresses, des bagues, » des bracelets, &c., que des » Dévots achetent & emportent » comme des précieux gages » de la faveur du Ciel. Pour se » faire une idée de la somme » à laquelle on peut évaluer » ces aumônes pour la seule » Pagode de Tinagogo, il suffira, dit Pinto, Auteur de „ cette Relation, de rapporter „ que l'Ambassadeur ayant demandé aux Prêtres, à quelle „ somme ils estimoient ces aumônes, ils lui répondirent „ sans hésiter, que des seuls „ cheveux des pauvres, ils en „ tiroient chaque année plus de „ cent mille pardins, qui font „ quatre-vingt-dix-mille ducats „ Portugais.

(*f*) Quelques Philosophes ont défini l'homme, *un singe qui rit*; d'autres, *un animal raisonnable*. Quelques-uns enfin, *un animal crédule*. Cet animal, ajoutent-ils, est monté sur deux jambes, a les doigts flexibles, des mains adroites: il a beaucoup de besoins, en conséquence beaucoup d'industrie. D'ailleurs, aussi vain & aussi orgueilleux que crédule, il pense que tous les mondes sont faits pour la terre, & que la terre est faite pour lui. Cette définition ou description de l'homme, ne seroit-elle pas la plus vraie?

vérité plus évidente, c'est d'en fortifier les preuves en les accumulant. Tâchons d'y parvenir par un autre enchaînement de propositions.

CHAPITRE XXIII.

Point de Vérité qui ne soit réductible à un fait.

DE l'aveu de presque tous les Philosophes, les plus sublimes vérités une fois simplifiées & réduites à leurs moindres termes, se convertissent en faits, & dès-lors ne présentent plus à l'esprit que cette proposition, *le blanc est blanc, le noir est noir* (a). L'obscurité apparente de

(a) Chacun demande : qu'est-ce que vérité ou évidence? La racine des mots indique l'idée qu'on y doit attacher. Evidence est un dérivé de *videre, video*, je vois.

Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour moi? C'est un fait de l'existence duquel je puis m'assurer par le témoignage de mes sens, jamais trompeurs, si je les interroge avec la précaution & l'attention requise.

Qu'est-ce qu'une proposition évidente pour le général des hommes? C'est pareillement un fait dont tous peuvent s'assurer par le témoignage de leurs sens, & dont ils peuvent de plus vérifier à chaque instant l'existence. Tels sont ces deux faits, *deux & deux font quatre, le tout est plus grand que sa partie.*

Si je prétends, par exemple, que dans les mers du Nord, il est un Polype monstrueux nommé Kraken, & que ce Polype est grand comme une petite Isle, ce fait évident pour moi, si je l'ai vu, si j'ai porté à son examen toute l'attention nécessaire pour m'assurer de sa réalité, n'est pas même probable pour qui ne l'a pas vu. Il est plus raisonnable de douter de ma véracité, que de croire à l'existence d'un animal si extraordinaire.

Mais si, d'après les Voyageurs, je décris la véritable forme des édifices de Pékin, cette description évidente pour ceux qui l'habitent, n'est que plus ou moins probable pour les autres. Aussi le vrai n'est-il pas toujours évident, & le probable est-il souvent vrai. Mais en quoi l'évidence differe-t-elle de la probabilité? Je l'ai déja dit : „ Evidence est un fait qui tombe „ sous nos sens, & dont tous „ les hommes peuvent à chaque instant vérifier l'existence. Quant à la probabilité, „ elle est fondée sur des conjectures, sur le témoignage „ des hommes, & sur cent „ preuves de cette espece. Evidence est un point unique. „ Il n'est point divers degrés „ d'évidence : il est au contraire divers degrés de probabi-

certaines vérités, n'est donc point dans les vérités mêmes, mais dans la maniere peu nette de les présenter, & l'impropriété des mots pour les exprimer. Les réduit-on à un fait simple? si tout fait peut être également apperçu de tous les hommes (*b*), organisés comme le commun d'entr'eux, il n'est point de vérités qu'ils ne puissent saisir. Or, pouvoir s'élever aux mêmes vérités, c'est avoir essentiellement une égale aptitude à l'esprit.

Mais est-il bien vrai que toute vérité soit réductible aux propositions claires ci-dessus énoncées? Je n'ajouterai qu'une preuve à celles qu'en ont déja données les Philosophes. Je la tire de la perfectibilité de l'esprit humain; l'esprit en est susceptible : l'expérience le démontre. Or, que suppose cette perfectibilité? deux choses :

L'une, que toute vérité est essentiellement à la portée de tous les esprits;

L'autre, que toute vérité peut être clairement présentée.

La puissance que tous les hommes ont d'apprendre un métier, en est la preuve. Si les plus sublimes découvertes des anciens Mathématiciens, aujourd'hui comprises dans les éléments de Géométrie, sont sues des Géometres les moins célebres, c'est que ces découvertes sont réduites à des faits.

Les vérités une fois portées à ce point de simplicité, si parmi elles il en étoit quelques-unes auxquelles les hom-

„ lité, selon la différence. 1°. des „ gens qui attestent : 2°. du fait „ attesté. „ --- Cinq hommes me disent avoir vu un ours dans les forêts de la Pologne. Ce fait que rien ne contredit, est pour moi très-probable. Mais que non-seulement ces cinq hommes, mais encore cinq cents autres, m'attestent avoir rencontré dans ces mêmes forêts, des spectres, des ogres, des vampires; leur témoignage réuni n'a pour moi rien de probable, parce qu'il est en pareil cas encore plus commun de rassembler cinq cents menteurs, que de voir de tels prodiges.

(*b*) Met-on sous nos yeux tous les faits de la comparaison desquels doit résulter une vérité nouvelle? Attache-t-on des idées nettes aux mots dont on se sert pour la démontrer? Rien alors ne la dérobe à nos regards; & cette vérité bientôt réduite à un fait simple, sera, par tout homme attentif, conçue presqu'aussi-tôt que proposée. A quoi donc attribuer le peu de progrès d'un jeune homme dans les Sciences? A deux causes.

L'une, au défaut de méthode dans les Maîtres.

L'autre, au défaut d'ardeur & d'attention dans l'Eleve.

mes ordinaires ne puissent atteindre, c'est alors qu'appuyé sur l'expérience, on pourroit dire que, semblable à l'aigle, le seul d'entre les oiseaux qui plane au-dessus des nues & fixe le Soleil, le génie seul peut s'élever aux Royaumes intellectuels, & y soutenir l'éclat d'une vérité nouvelle. Or, rien de plus contraire à l'expérience. Le génie a-t-il apperçu une telle vérité, la présente-t-il clairement? à l'instant même tous les esprits ordinaires la saisissent & se l'approprient. Le génie est un chef hardi; il se fait jour aux régions des découvertes : il y ouvre un chemin, & les esprits communs se précipitent en foule après lui. Ils ont donc en eux la force nécessaire pour le suivre. Sans cette force, le génie y pénétreroit seul. Or, jusqu'à ce jour, son unique privilege fut d'en frayer le premier la route.

Mais s'il est un instant où les plus hautes vérités deviennent à la portée des esprits les plus communs, quel est cet instant? Celui où, dégagées de l'obscurité des mots, & réduites à des propositions plus ou moins simples, elles ont passé de l'empire du génie dans celui des Sciences. Jusques-là, semblables à ces ames errantes, dit-on, dans les demeures célestes, attendant l'instant qu'elles doivent animer un corps, & paroître à la lumiere, les vérités encore inconnues errent dans les régions des découvertes, attendant que le génie les y saisisse & les transporte au séjour terrestre. Une fois descendues sur la terre, & déja apperçues des excellents esprits, elles deviennent un bien commun. . . . .

Dans ce siecle, dit M. de Voltaire, si l'on écrit communément mieux en prose que dans le siecle passé, à quoi les modernes doivent-ils cet avantage? aux modeles exposés devant eux. Les modernes ne se vanteroient pas de cette supériorité, si le génie du dernier siecle déja converti en Science (*c*), ne fût, si je l'ose dire, entré dans la

(*c*) Cette métamorphose perpétuelle du génie en Science, m'a souvent fait soupçonner que tout dans la Nature se prépare & s'amene de lui-même. Peut-être la perfection des Arts & des Sciences est-elle moins l'œuvre du génie que du temps & de la nécessité. Le progrès uniforme des Sciences dans tous les Pays, confirmeroit cette opinion. En effet, si dans toutes les Nations, comme l'observe M. Hume, *ce n'est qu'après avoir bien*

circulation. Lorſque les découvertes du génie ſe ſont métamorphoſées en ſciences, chaque découverte dépoſée dans leur Temple y devient un bien commun; le Temple s'ouvre à tous. Qui veut ſavoir, ſait, & eſt à peu près ſûr de faire tant de toiſes de ſciences par jour. Le temps fixé pour les apprentiſſages, en eſt la preuve. Si la plupart des Arts, au degré de perfection où maintenant ils ſont portés, peuvent être regardés comme le produit des découvertes de cent hommes de génie miſes bout à bout, il faut donc pour exercer ces Arts, que l'ouvrier réuniſſe en lui & ſache heureuſement appliquer les idées de ces cent hommes de génie. Quelle plus forte preuve de la perfectibilité de l'eſprit humain, & de ſon aptitude à ſaiſir toute eſpece de vérité!

Si des Arts je paſſe aux Sciences, on reconnoît également que les vérités dont l'appercevance eût autrefois déifié leur inventeur, ſont aujourd'hui très-communes. Le ſyſtême de Newton eſt par-tout enſeigné.

Il en eſt de l'Auteur d'une vérité nouvelle, comme d'un Aſtronome que le deſir de la gloire ou la curioſité fait monter à ſon obſervatoire. Il pointe ſa lunette vers les Cieux. A-t-il apperçu dans leur profondeur quelqu'Aſtre ou quelque Satellite nouveau? Il appelle ſes amis: ils montent, regardent à travers la lunette; ils apperçoivent le même Aſtre, parce qu'avec des organes à peu près ſemblables, les hommes doivent découvrir les mêmes objets.

S'il étoit des idées auxquelles les hommes ordinaires ne puſſent s'élever, il ſeroit des vérités qui, dans l'étendue des ſiecles, n'auroient été ſaiſies que de deux ou trois hommes de la terre également bien organiſés. Le reſte des habitants ſeroient à cet égard dans une ignorance invincible. La découverte du quarré de l'hypoténuſe, égal au quarré des deux autres côtés du triangle, ne ſeroit connu que d'un nouveau Pythagore: l'eſprit humain ne ſeroit point ſuſceptible de perfectibilité: il y auroit enfin des

---

écrit en vers qu'on parvient à bien écrire en proſe, une marche ſi conſtante de la raiſon humaine, me paroîtroit l'effet d'une cauſe générale & ſourde. Elle ſuppoſeroit du moins une égale aptitude à l'eſprit, dans tous les hommes de tous les ſiecles & de tous les Pays.

vérités réservées à certains hommes en particulier. L'expérience au contraire nous apprend que les découvertes les plus sublimes, clairement présentées, sont conçues de tous : delà ce sentiment d'étonnement & de honte toujours éprouvé lorsqu'on se dit : *rien de plus simple que cette vérité ; comment ne l'aurois-je pas toujours apperçue ?* Ce langage a sans doute quelquefois été celui de l'envie. Christophe Colomb en est une preuve. Lors de son départ pour l'Amérique, *rien*, disoient les Courtisans, *de plus fou que cette entreprise.* A son retour, *rien*, disoient-ils, *de plus facile que cette découverte.* Ce langage, souvent celui de l'envie, n'est-il jamais celui de la bonne foi ? N'est-ce pas de la meilleure foi du monde que tout-à-coup frappé de l'évidence d'une idée nouvelle, & bientôt accoutumé à la regarder comme triviale, on croit l'avoir toujours sue ?

A-t-on une idée nette de l'expression d'une vérité ; a-t-on non-seulement dans sa mémoire, mais encore habituellement présentes à son souvenir toutes les idées de la comparaison desquelles cette vérité résulte ; n'est-on, enfin, aveuglé par aucun intérêt, par aucune superstition ? cette vérité bientôt réduite à ses moindres termes, c'est-à-dire, à cette proposition simple, *le blanc est blanc*, *le noir est noir*, sera conçue presqu'aussi-tôt que proposée.

En effet, si les systêmes des Lockes & des Newtons, sans être encore portés au dernier degré de clarté, sont néanmoins généralement enseignés & connus, les hommes organisés comme le commun d'entr'eux peuvent donc s'élever aux idées de ces grands génies. Or, concevoir leurs idées (*d*), c'est avoir la même aptitude à l'esprit. Mais,

---

(*d*) Puisque les hommes conversent & disputent entr'eux, il faut donc qu'ils se sentent intérieurement doués de la faculté d'appercevoir les mêmes vérités, & par conséquent d'une égale aptitude à l'esprit. Sans cette conviction, quoi de plus absurde que les disputes des Politiques & des Philosophes ? Que serviroit de se parler, si l'on ne pouvoit s'entendre ? Si l'on le peut, il est donc évident que l'obscurité d'une proposition n'est jamais dans les choses, mais dans les mots.

Aussi, dit, à ce sujet, un des plus illustres Ecrivains de l'Angleterre, que les hommes conviennent de la signification des mots, ils appercevront bientôt les mêmes vérités, ils adopteront tous les mêmes opinions. Voyez Hume, Sect. 8, *of Liberty and necessity.*

Ce fait prouvé par l'expé-

de ce que les hommes atteignent à ces vérités, & de ce que leur Science est en général toujours proportionnée au desir qu'ils ont d'apprendre, peut-on en conclure que tous puissent également s'élever aux vérités encore inconnues? Cette objection mérite un examen.

---

rience, donne la solution du problême proposé il y a cinq ou six ans par l'Académie de Berlin: savoir, *si les vérités métaphysiques en général, si les premiers principes de la Théologie naturelle & de la Morale sont susceptibles de la même évidence des vérités géométriques*, Attache-t-on une idée nette au mot *probité?* La regarde-t-on avec moi comme *l'habitude des actions utiles à la Patrie?* Que faire pour déterminer démonstrativement quelles sont les actions vertueuses ou vicieuses? Nommer celles qui sont utiles ou nuisibles à la société. Or en général rien de plus facile. Il est donc certain, si le bien public est l'objet de la Morale, que ses préceptes fondés sur des principes aussi surs que ceux de la Géométrie, sont, comme les propositions de cette derniere science, susceptibles des démonstrations les plus rigoureuses. Il en est de même de la Métaphysique. C'est une science vraie, lorsque, distinguée de la Scholastique, on la resserre dans les bornes que lui assigne la définition de l'illustre Bacon.

CHAPITRE XXIV.

L'Esprit nécessaire pour saisir les Vérités déja connues, suffit pour s'élever aux inconnues.

UNE vérité est toujours le résultat de comparaisons justes sur les ressemblances & les différences, les convenances ou les disconvenances apperçues entre des objets divers. Un maître veut-il expliquer à ses éleves les principes d'une Science, & leur en démontrer les vérités déja connues? Que fait-il? Il met sous les yeux les objets de la comparaison desquels ces mêmes vérités doivent être déduites.

Mais lorsqu'il s'agit de la recherche d'une vérité nouvelle, il faut que l'inventeur ait pareillement sous les yeux les objets de la comparaison desquels doit résulter cette vérité. Mais qui les lui présente? Le hasard. C'est le maître commun de tous les inventeurs. Il paroît donc que l'esprit de l'homme, soit qu'il suive la démonstra-

tion d'une vérité, soit qu'il la découvre, a dans l'un & l'autre cas les mêmes objets à comparer, les mêmes rapports à observer, enfin, les mêmes opérations à faire (*a*). L'esprit nécessaire pour atteindre aux vérités déja connues, suffit donc pour parvenir aux inconnues. Peu d'hommes à la vérité s'y élevent; mais cette différence entr'eux est l'effet, 1°. des différentes positions où ils se trouvent, & de cet enchaînement de circonstances auquel on donne le nom de hasard; 2°. du desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'illustrer, par conséquent de la passion plus ou moins forte qu'ils ont pour la gloire.

Les passions peuvent tout. Il n'est point de fille idiote que l'amour ne rende spirituelle. Que de moyens ne lui fournit-il pas, pour tromper la vigilance de ses parents, pour voir & entretenir son amant? La plus sotte est souvent alors la plus inventive.

L'homme sans passions est incapable du degré d'application auquel est attachée la supériorité d'esprit; supériorité, dis-je, qui peut-être est moins en nous l'effet d'un effort extraordinaire d'attention, que d'une attention habituelle.

Mais si tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit, qui peut donc produire entr'eux tant de différence?

(*a*) Je pourrois même ajouter qu'il faut encore plus d'attention pour suivre la démonstration d'une vérité déja connue, que pour en découvrir une nouvelle. S'agit-il, par exemple, d'une proposition mathématique? l'inventeur en ce genre sait déja la Géométrie; il en a les figures habituellement présentes à la mémoire, il se les rappelle, pour ainsi dire, involontairement; son attention enfin peut se porter toute entiere sur l'observation de leurs rapports. Quant à l'Eleve, ces mêmes figures n'étant pas aussi habituellement présentes à sa mémoire, son attention est donc nécessairement partagée entre la peine qu'exige, & le rappel de ces figures à son souvenir, & l'observation de leurs rapports.



SECTION III.

Des Causes générales de l'Inégalité des Esprits.

CHAPITRE I.

Quelles sont ces causes.

ELLES se réduisent à deux.

L'une est l'enchaînement différent des événements, des circonstances & des positions où se trouvent les divers hommes. (Enchaînement auquel je donne le nom de hasard).

L'autre est le desir plus ou moins vif qu'ils ont de s'instruire.

Le hasard n'est pas précisément aussi favorable à tous; & cependant il a plus de part qu'on n'imagine, aux découvertes dont on fait l'honneur au génie. Pour connoître toute l'influence du hasard, qu'on consulte l'expérience; elle nous apprendra que dans les arts, c'est à lui que nous devons presque toutes nos découvertes.

En Chymie, c'est au travail du grand œuvre que les Adeptes (a) doivent la plupart de leurs secrets. Ces secrets n'étoient pas l'objet de leur recherche; ils ne doivent donc pas être regardés comme le produit du génie. Qu'on applique aux différents genres de Sciences ce que je dis de la Chymie, on verra qu'en chacune d'elles, le hasard a tout découvert. Notre mémoire est le creuset des Souffleurs. C'est du mêlange de certaines matieres jettées sans dessein dans un creuset, que résultent quelquefois les effets les plus inattendus & les plus étonnants; & c'est pareillement du mêlange de certains faits placés sans dessein dans notre souvenir, que résultent nos idées

(a) Quelques Adeptes cherchent dans la Génese la Pierre philosophale. Les seuls Ecclésiastiques l'y ont trouvée.

les plus neuves & les plus sublimes. Toutes les Sciences sont également soumises à l'empire du hasard. Son influence est la même sur toutes, mais ne se manifeste point d'une maniere aussi frappante.

CHAPITRE II.

Toute Idée neuve est un don du hasard.

UNE vérité entiérement inconnue ne peut être l'objet de ma méditation ; lorsque je l'entrevois, elle est déja découverte. Le premier soupçon est en ce genre le trait du génie. A qui dois-je ce premier soupçon ? Est-ce à mon esprit ? Non : il ne pouvoit s'occuper de la recherche d'une vérité dont il ne supposoit pas même l'existence. Ce soupçon est donc l'effet d'un mot, d'une lecture, d'une conversation (*a*), d'un accident, enfin, d'un rien auquel je donne le nom de hasard. Or, si nous lui sommes redevables de ces premiers soupçons, & par conséquent de ces découvertes, peut-on assurer que nous ne lui devions pas encore le moyen de les étendre & de les perfectionner ?

La Syrene de Comus est l'exemple le plus propre à développer mes idées. Si l'on a long-temps montré cette Syrene à la foire, sans que personne en devinât le méchanisme, c'est que le hasard ne mettoit sous les yeux de personne les objets de la comparaison desquels devoit résulter cette découverte. Il avoit été plus favorable à Comus. Mais pourquoi n'est-il pas en France compté parmi les grands esprits ? C'est que son méchanisme est plus curieux que vraiment utile. S'ils eût été d'un avantage très-général & très-étendu, nul doute que la reconnoissance publique n'eût mis Comus au rang des hommes les plus illustres. Il eût dû

(*a*) C'est à la chaleur de la conversation & de la dispute, qu'on doit souvent ses idées les plus heureuses. Si ces idées une fois échappées de la mémoire ne s'y représentent plus & sont perdues sans retour, c'est qu'il est presqu'impossible de se trouver deux fois précisément dans le concours des circonstances qui les avoit fait naître. On doit donc regarder de telles idées comme des dons du hasard.

sa découverte au hasard, & le titre d'homme de génie à l'importance de cette découverte.

Que résulte-t-il de cet exemple?

1. Que toute idée neuve est un don du hasard;

2. Que s'il est des méthodes sûres pour former des Savants & même des gens d'esprit, il n'en est point pour former des génies & des inventeurs. Mais, soit qu'on regarde le génie comme un don de la nature ou du hasard, n'est-il pas, dans l'une ou l'autre supposition, également l'effet d'une cause indépendante de nous? En ce cas, pourquoi mettre tant d'importance à la perfection plus ou moins grande de l'éducation?

La raison en est simple. Si le génie dépend de la finesse plus ou moins grande des sens, l'instruction ne pouvant changer le physique de l'homme, rendre l'ouie aux sourds, & la parole aux muets, l'éducation est absolument inutile. Au contraire, si le génie est en partie un don du hasard, les hommes, après s'être assurés, par des observations répétées, des moyens employés par le hasard pour former de grands talents, peuvent, en se servant à peu près des mêmes moyens, opérer à peu près les mêmes effets, & multiplier infiniment ces grands talents.

Supposons que pour produire un homme de génie, le hasard doive se combiner en lui avec l'amour de la gloire; supposons encore qu'un homme naisse dans un Gouvernement où, loin d'honorer, on avilisse les talents : dans cet Empire, il est évident que l'homme de génie sera entièrement l'œuvre du hasard.

En effet, ou cet homme aura vécu dans le monde, & devra son amour pour la gloire à l'estime qu'aura conservée pour les talents, la société particuliere où il s'est trouvé (*b*); ou il aura vécu dans la retraite, & devra alors ce même amour pour la gloire, à l'étude de l'histoire, au souvenir des honneurs anciennement décernés à la vertu & au talent, enfin, à l'ignorance du mépris que ses Concitoyens ont pour l'une ou l'autre.

Supposons au contraire, que cet homme naisse dans un siecle & sous une forme de Gouvernement où le mérite

(*b*) Il est de telles sociétés chez tous les Peuples, & même chez les plus stupides, s'ils sont policés.

soit honoré. Dans cette hypothese, il est évident que son amour pour la gloire, & son génie ne sera point en lui l'œuvre du hasard, mais de la constitution même de l'Etat; par conséquent de son éducation, sur laquelle la forme des Gouvernements a toujours la plus grande influence.

Considere-t-on l'esprit & le génie moins comme l'effet de l'organisation que du hasard (*c*); il est certain, comme je l'ai déja dit, qu'en observant les moyens employés par le hasard pour former de grands hommes, on peut d'après cette observation modéler un plan d'éducation qui, les multipliant dans une nation, y retrécisse infiniment l'empire de ce même hasard, & diminue la part immense qu'il a maintenant à notre instruction.

Cependant si c'est à des causes, à des accidents imprévus qu'on doit toujours le premier soupçon, par conséquent la découverte de toute idée neuve, le hasard conservera donc toujours une certaine influence sur les esprits; j'en conviens : mais cette influence a aussi des bornes.

(*c*) J'ai connu la sottise & la méchanceté des Théologiens. Tout est à craindre de leur part. Je suis donc forcé de renouveller de temps en temps la même profession de foi, de répéter que je ne regarde point le hasard comme un être; que je n'en fais point un Dieu, & que par ce mot, je n'entends que „ l'enchaînement des effets dont „ nous n'appercevons pas les „ causes. „ C'est en ce sens qu'on dit du hasard, *il conduit le dé*. Cependant tout le monde sait que la maniere de remuer le cornet & de jetter ce dé, est la raison suffisante qui fait amener plutôt terne que sonnet.

CHAPITRE III.

Des Limites à poser au pouvoir du Hasard.

SI presque tous les objets considérés avec attention ne renfermoient point en eux la semence de quelque découverte; si le hasard ne partageoit pas à peu près également ses dons, & n'offroit point à tous des objets de la comparaison desquels il pût résulter des idées gran-

des & neuves ; l'esprit seroit presqu'en entier le don du hasard.

Ce seroit à son éducation qu'on devroit sa science, au hasard qu'on devroit son esprit ; & chacun en auroit plus ou moins, selon que le hasard lui auroit été plus ou moins favorable. Or, que nous apprend à ce sujet l'expérience ? C'est que l'inégalité des esprits est moins en nous l'effet du partage trop inégal des dons du hasard, que de l'indifférence avec laquelle on les reçoit.

L'inégalité des esprits doit donc être principalement regardée comme l'effet du degré différent d'attention portée à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers. Or, cette inégale attention est en nous le produit nécessaire de la force inégale de nos passions.

Il n'est point d'homme animé du desir ardent de la gloire, qui ne se distingue toujours plus ou moins dans l'Art ou la Science qu'il cultive. Il est vrai qu'entre deux hommes également jaloux de s'illustrer, c'est le hasard qui présentant à l'un d'eux des objets de la comparaison desquels il résulte des idées plus fécondes & des découvertes plus importantes, décide sa supériorité. Le hasard, par l'influence qu'il aura toujours sur le choix des objets qui s'offrent à nous, conservera donc toujours quelqu'influence sur les esprits. Contient-on sa puissance dans ces étroites limites, on a fait tout le possible. On ne doit pas s'attendre, à quelque degré de perfection qu'on porte la Science de l'éducation, qu'elle forme jamais des gens de génie de tous les habitants d'un Empire. Ce qu'elle peut, c'est de les y multiplier ; c'est de faire du plus grand nombre des Citoyens, des hommes de sens & d'esprit. Voilà jusqu'où s'étend son pouvoir. C'en est assez pour réveiller l'attention des Citoyens, & les encourager à la culture d'une Science dont la perfection procureroit en général tant de bonheur à l'humanité, & en particulier tant d'avantages aux nations qui s'en occuperoient.

Un Peuple où l'éducation publique donneroit du génie à un certain nombre de Citoyens, & du sens à presque tous, seroit sans contredit le premier Peuple de l'univers.

Le seul & sûr moyen d'opérer cet effet, est d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention.

Les semences des découvertes présentées à tous par le hasard, sont stériles, si l'attention ne les féconde. La rareté de l'attention produit celle des génies. Mais que faire pour forcer les hommes à l'application? Allumer en eux les passions de l'émulation, de la gloire & de la vérité. C'est la force inégale de ces passions, qu'on doit regarder en eux comme la cause de la grande inégalité de leurs esprits. —

CHAPITRE IV.

De la seconde Cause de l'inégalité des Esprits.

PRESQUE tous les hommes sont sans passions, sans amour pour la gloire (*a*). Loin d'en exciter en eux

(*a*) Permis aux insensés de déclamer sans cesse contre les passions. Ce que l'expérience nous apprend à ce sujet, c'est que sans elles, il n'est ni grand Artiste, ni grand Général, ni grand Ministre, ni grand Poëte, ni grand Philosophe; c'est que la Philosophie, comme le prouve l'étymologie de ce mot, consiste dans l'amour & la recherche de la sagesse & de la vérité. Or tout amour est passion. Ce sont donc les passions qui, dans leurs travaux, ont toujours soutenu les Newtons, les Lockes, les Bayles, &c. Leurs découvertes furent le prix de leurs méditations. Ces découvertes ont supposé une poursuite vive, constante, assidue de la vérité, & cette poursuite une passion.

On n'est point Philosophe, lorsqu'indifférent au mensonge ou à la vérité, on se livre à cette apathie & à ce repos prétendu philosophique qui retient l'ame dans l'engourdissement, & retarde sa marche vers la vérité. Que cet état soit doux, qu'on s'y trouve à l'abri de l'envie & de la fureur des bigots; & qu'en conséquence, *le paresseux se dise prudent;* soit: *mais qu'il ne se dise pas Philosophe.* Quelle est la société la plus dangereuse pour la jeunesse? Celle de ces hommes prudents, discrets, & d'autant plus sûrs d'étouffer dans l'Adolescent tout genre d'émulation, qu'ils lui montrent dans l'ignorance un abri contre la persécution, par conséquent le bonheur dans l'inaction.

Parmi les Apôtres de l'oisiveté, il est quelquefois des gens de beaucoup d'esprit. Ce sont ceux qui ne doivent leur paresse qu'aux dégoûts & aux chagrins éprouvés dans la recher-

le desir, la plupart des Gouvernements, par une petite & fausse politique (b), cherchent au contraire à l'éteindre. Alors indifférents à la gloire, les Citoyens font peu de cas de l'estime publique, & peu d'efforts pour la mériter.

Je ne vois dans la plupart des hommes que des commerçants avides. S'ils arment, ce n'est point dans l'espérance de donner leur nom à quelque contrée nouvelle. Uniquement sensibles à l'espoir du gain, ce qu'ils craignent, c'est que leur vaisseau ne s'écarte des routes fréquentées. Or, ces routes ne sont pas celles des découvertes. Que le navire soit par le hasard ou la tempête porté sur des Isles inconnues; le Pilote, forcé d'y relâcher, n'en reconnoît ni les terres, ni les habitants. Il y fait de l'eau, remet à la voile, & court de nouveau les côtes pour y échanger ses marchandises. Rentré enfin dans le Port, il désarme, & remplit le magasin du propriétaire des richesses & des denrées du retour, & ne lui rapporte aucune découverte.

Il est peu de Colombs; & sur les mers de ce monde, uniquement jaloux d'honneurs, de places, de crédit & de richesses, peu d'hommes s'embarquent pour la découverte de vérités nouvelles. Pourquoi donc s'étonner si ces découvertes sont rares?

Les vérités sont, par la main du Ciel, semées çà & là dans une forêt obscure & sans route. Un chemin borde cette forêt; il est fréquenté par une infinité de voyageurs.

---

che de la vérité. La plupart des autres sont des hommes médiocres; ce qu'ils desirent, c'est que tous le soient. C'est l'envie qui leur fait prêcher la paresse.

Que faire pour échapper à la séduction de leurs discours? En suspecter la sincérité; se rappeller qu'un intérêt noble ou vil fait toujours parler les hommes; que toute supériorité d'esprit importune celui qui dédaigne la gloire & s'enveloppe d'une paresse réputée philosophique; qu'un tel homme a toujours intérêt d'étouffer dans les cœurs les germes d'une émulation qui lui donneroit trop de supérieurs.

(b) Le projet de la plupart des Despotes est de régner sur des esclaves, de changer chaque homme en automate. Ces Despotes séduits par l'intérêt du moment, oublient que l'imbécillité des Sujets annonce la chûte des Rois, qu'elle est destructive de leur Empire, & qu'enfin il est à la longue plus facile de régir un Peuple éclairé, qu'un Peuple stupide.

Parmi eux il eſt des curieux à qui l'épaiſſeur & l'obſcurité même du bois, inſpire le deſir d'y pénétrer. Ils y entrent; mais embarraſſés dans les ronces, déchirés par les épines, & rebutés dès les premiers pas, ils abandonnent l'entrepriſe, & regagnent le chemin. D'autres, mais en petit nombre, animés, non par une curioſité vague, mais par un deſir vif & conſtant de gloire, s'enfoncent dans la forêt, en traverſent les fondrieres, & ne ceſſent de la parcourir juſqu'à ce que le haſard leur ait enfin découvert quelque vérité plus ou moins importante. Cette découverte faite, ils reviennent ſur leurs pas, percent une route de cette vérité juſqu'au grand chemin, & tout voyageur alors la regarde en paſſant, parce que tous ont des yeux pour l'appercevoir, & qu'il ne leur manquoit pour la découvrir que le deſir vif de la chercher, & la patience néceſſaire pour la trouver.

Un homme jaloux d'un grand nom ſe met-il à la pourſuite d'une vérité importante? Il doit s'armer de la patience du chaſſeur. Il en eſt du Philoſophe comme du Sauvage: le moindre mouvement du dernier écarte de lui le gibier; & la moindre diſtraction du premier éloigne de lui la vérité. Or, rien de plus pénible que de tenir long-temps ſon corps & ſon eſprit dans le même état d'immobilité ou d'attention; c'eſt le produit d'une grande paſſion. Dans le Sauvage, c'eſt le beſoin de manger; dans le Philoſophe, c'eſt celui de la gloire, qui opere cet effet.

[1] Mais qu'eſt-ce que ce beſoin de la gloire? Le beſoin même du plaiſir. Auſſi dans tout Pays où la gloire ceſſe d'en être repréſentative, le Citoyen eſt indifférent à la gloire; le Pays eſt ſtérile en génies & en découvertes. Il n'en eſt cependant point qui, de temps en temps, ne produiſe des hommes illuſtres; parce qu'il n'en eſt aucun où il ne naiſſe de loin en loin quelque Citoyen, qui, frappé, comme je l'ai dit, des éloges prodigués dans l'hiſtoire aux talents, ne deſire d'en mériter de pareils, & ne ſe mette à cet effet en quête de quelque vérité nouvelle. S'obſtine-t-il à ſa recherche? Parvient-il à ſa découverte? Eſt-il enorgueilli de ſa conquête? La porte-t-il en triomphe dans ſa Patrie? Quelle eſt ſa ſurpriſe, lorſque l'indifférence avec laquelle on la reçoit, lui apprend enfin le peu de cas qu'on en fait?

Alors convaincu qu'en échange des peines & des fatigues qu'exige la recherche de la vérité, il n'aura chez lui que peu de célébrité & beaucoup de persécution, il perd courage, il se rebute, ne tente plus de nouvelles découvertes, se livre à la paresse, & s'arrête à moitié de sa carriere.

Notre attention est fugitive : il faut des passions fortes pour la fixer. Je veux qu'en s'amusant, l'on calcule une page de chiffres ; on n'en calcule point un volume, qu'on n'y soit forcé par l'intérêt puissant de sa gloire ou de sa fortune. Ce sont les passions qui mettent en action l'égale aptitude que les hommes ont à l'esprit. Sans elles, cette aptitude n'est en eux qu'une puissance morte.

Qu'est-ce encore une fois que l'esprit ? La connoissance des vrais rapports qu'un certain nombre d'objets ont entr'eux & avec nous. A quoi doit-on cette connoissance ? A la méditation, à la comparaison des objets. Mais que suppose cette comparaison ? Un intérêt plus ou moins vif de les comparer. L'esprit est donc en nous le produit de cet intérêt, & non de la finesse plus ou moins grande de nos sens.

Mais, dira-t-on, si la force de notre constitution déterminoit celle de nos desirs ; si l'homme devoit son génie à ses passions, & ses passions à son tempérament ; dans cette supposition, le génie seroit encore en nous l'effet de l'organisation, & par conséquent un don de la nature.

C'est à la discussion de ce point que se réduit maintenant cette importante question ; c'est de l'examen de ce fait que dépend son exacte solution. —



SECTION IV.

Les Hommes communément bien organiſés, ſont tous ſuſceptibles du même degré de paſſion : leur force inégale eſt toujours en eux l'effet de la différence des poſitions où le haſard les place. Le caractere original de chaque homme, (comme l'obſerve Paſcal) n'eſt que le produit de ſes premieres habitudes.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence de l'Organiſation & du Tempérament ſur les Paſſions & le Caractere des Hommes.

AU moment où l'enfant ſe détache des flancs de la mere, & s'ouvre les portes de la vie, il y entre ſans idées, ſans paſſions. L'unique beſoin qu'il éprouve, eſt celui de la faim. Ce n'eſt donc point au berceau que ſe font ſentir les paſſions de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie, de l'ambition, du deſir, de l'eſtime & de la gloire. Ces paſſions factices (*a*), nées au ſein des Bourgs & des Cités, ſuppoſent des conventions & des loix déja établies entre les hommes, par conſéquent leur réunion en ſociété.

(*a*) En Europe, l'on peut au nombre des paſſions factices compter encore la jalouſie. L'on y eſt jaloux, parce qu'on y eſt vain. La vanité entre dans la compoſition de preſque tous les grands amours Européens. Il n'en eſt pas de même en Aſie. La jalouſie y peut être un pur effet de l'amour des plaiſirs phyſiques. Sait-on par expérience que plus les deſirs des Sultanes ſont contraints, plus ils ſont vifs, plus elles donnent & reçoivent de plaiſir ? la jalouſie, fille de la luxure des Sultans & des Viſirs, y peut conſtruire des ferrails, & y renfermer les femmes.

De telles passions seroient donc inconnues, & de celui qui, porté au moment de sa naissance par la tempête & les eaux sur une côte déserte, y auroit été, comme Romulus, alaité par une louve, & de celui qui la nuit enlevé de son berceau par une Fée ou un Génie, seroit déposé dans quelqu'un de ces châteaux enchantés & solitaires où se promenoient jadis tant de Princesses & de Chevaliers. Or, si l'on naît sans passions, l'on naît aussi sans caractere. Celui que produit en nous l'amour de la gloire, est une acquisition, par conséquent un effet de l'instruction. Mais la Nature ne nous doueroit-elle point dès la plus tendre enfance, de l'espece d'organisation propre à former en nous un tel caractere? Sur quoi fonder cette conjecture? A-t-on remarqué qu'une certaine disposition dans les nerfs, les fluides, ou les muscles, donnât constamment la même maniere de penser; que la nature retranchât certaines fibres du cerveau des uns, pour les ajouter à celui des autres; qu'en conséquence elle inspirât toujours à ceux-ci un desir vif de la gloire? Dans la supposition où les caracteres seroient l'effet de l'organisation, que pourroit l'éducation? Le moral change-t-il le physique? La maxime la plus vraie rend-elle l'ouïe aux sourds? Les plus sages leçons d'un Précepteur applatissent-elles le dos d'un bossu? Allongent-elles la jambe d'un boiteux? Elevent-elles la taille d'un Pygmée? Ce que la nature fait, elle seule peut le défaire. L'unique sentiment qu'elle ait dès l'enfance gravé dans nos cœurs, est l'amour de nous-mêmes. Cet amour fondé sur la sensibilité physique, est commun à tous les hommes. Aussi quelque différente que soit leur éducation, ce sentiment est-il toujours le même en eux : aussi dans tous les temps & les Pays, s'est-on aimé, s'aime-t-on, & s'aimera-t-on toujours de préférence aux autres. Si l'homme varie dans tous ses autres sentiments, c'est que tout autre est en lui l'effet des causes morales. Or, si ces causes sont variables, leurs effets doivent l'être. Pour constater cette vérité par des expériences en grand, je consulterai d'abord l'histoire des Nations.

CHAPITRE II.

Des Changements survenus dans le Caractere des Nations, & des Causes qui les ont produits.

CHAQUE Nation a sa maniere particuliere de voir & de sentir, qui forme son caractere ; & chez tous les Peuples, ce caractere, ou change tout-à-coup, ou s'altere peu-à-peu, selon les changements subits ou insensibles survenus dans la forme de leur Gouvernement, par conséquent dans l'éducation publique (*a*).

Celui des François, depuis long-temps regardé comme gai, ne fut pas toujours tel. L'Empereur Julien dit des Parisiens : *Je les aime, parce que leur caractere, comme le mien, est austere* (*b*) *& sérieux.*

Le caractere des Peuples change donc. Mais, dans quel moment ce changement se fait-il le plus sensiblement appercevoir ? Dans les moments de révolution, où les Peuples passent tout-à-coup de l'état de liberté à celui de l'esclavage. Alors, de fier & d'audacieux qu'étoit un Peuple, il devient foible & pusillanime ; il n'ose lever ses regards sur l'homme en place ; il est gouverné, & peu lui importe qui le gouverne. Ce Peuple enfin découragé se dit comme l'âne de la Fable : *Quel que soit mon maître, je n'en porterai pas un plus lourd fardeau.* Autant un Citoyen libre est passionné pour la gloire de sa Nation, autant un Esclave est indifférent au bien public. Son cœur privé d'activité & d'énergie, est sans vertus, sans esprit, sans talents : les facultés de son ame sont engourdies : il néglige les Arts, le Commerce, l'Agriculture, &c. Ce n'est point à des

(*a*) La forme du Gouvernement où l'on vit, fait toujours partie de notre éducation.

(*b*) Quelques-uns ont à la guerre regardé l'impétuosité de l'attaque, comme le caractere distinctif des François : mais cette impétuosité n'est point un caractere : elle leur est commune avec les Turcs, & généralement avec toutes les Nations non accoutumées à une discipline sévere. Les François d'ailleurs en sont susceptibles. Le Roi de Prusse en a dans ses Armées, & tous y font l'exercice à la Prussienne.

mains serviles qu'il appartient, disent les Anglois, de travailler & de fertiliser la terre. Un Simonide aborde un Empire despotique, & n'y trouve point de traces d'hommes. Le Peuple libre est courageux, franc, humain & loyal (*c*). Le Peuple esclave est lâche, perfide, délateur, barbare : il pousse à l'excès sa cruauté. Si l'Officier trop févere, au moment du combat, a tout à redouter du Soldat maltraité ; si le jour de la bataille est pour ce dernier le jour du ressentiment ; celui de la sédition est pareillement pour l'esclave opprimé le jour long-temps attendu de la vengeance : elle est d'autant plus atroce, que la crainte en a plus long-temps concentré la fureur (*d*).

Quel tableau frappant d'un changement subit dans le caractere d'une Nation, nous présente l'Histoire Romaine ! Quel Peuple avant l'élévation des Césars montra plus de force, de vertu, plus d'amour pour la liberté, plus d'horreur pour l'esclavage ; & quel Peuple (le trône des Césars affermi) montra plus de foiblesse & de vileté (*e*) ? Sa bassesse fatiguoit Tibere.

Indifférent à la liberté, Trajan la lui offre ; il la refuse. Il dédaigne cette liberté que ses ancêtres eussent payée de tout leur sang. Tout change alors dans Rome ; & l'on voit à ce caractere opiniâtre & grave qui distinguoit ses premiers habitants, succéder ce caractere léger & frivole que Juvénal leur reproche dans sa dixieme Satyre.

Veut-on un exemple plus récent d'un pareil changement ? Comparons les Anglois d'aujourd'hui aux Anglois du temps d'Henri VIII, d'Edouard VI, de Marie & d'Elisabeth. Ce Peuple maintenant si humain, si tolérant, si éclairé, si libre, si industrieux, si ami des

(*c*) Les mots *loyal* & *poli*, ne sont point synonymes. Un Peuple esclave peut être poli. L'habitude de la crainte doit le rendre révérencieux. Un tel Peuple est souvent plus civil & toujours moins loyal qu'un peuple libre. Les Négociants de tous les pays attestent la loyauté des commerçants Anglois. L'homme libre est en général l'homme honnête.

(*d*) La déposition de Nabab-Jaffier-Ali-Kan, rapportée dans la Gazette de Leyde du 23 Juin 1761, en est la preuve.

(*e*) Dans une Nation avilie, on ne trouve pas même parmi ses meilleurs Citoyens, des caracteres d'une certaine élévation. Des ames nobles & fieres y seroient trop discordantes avec les autres.

Arts & de la Philosophie, n'étoit alors qu'un Peuple esclave, inhumain, superstitieux, sans Arts & sans industrie.

Un Prince usurpe-t-il sur ses Peuples une autorité sans bornes? Il est sûr d'en changer le caractere, d'énerver leur ame, de la rendre craintive & basse (*f*). C'est de ce moment qu'indifférents à la gloire, ses Sujets perdent ce caractere d'audace & de constance propre à supporter tous les travaux, à braver tous les dangers. Le poids du pouvoir arbitraire brise en eux le ressort de l'émulation.

Qu'impatient de la contradiction (*g*), le Prince donne

(*f*) En Orient, quel est l'homme le plus loué? Le plus tyran, le plus craint & le plus détestable. Mais ce Tyran tant loué de son vivant, peut donc toujours se croire l'idole & l'amour de ses Peuples. Si l'histoire en trace enfin le portrait, c'est long-temps après sa mort. Quel moyen reste-t-il donc au Monarque d'Orient, pour savoir s'il emporte réellement dans la tombe l'estime & les regrets de ses Sujets? Il n'en est qu'un : c'est de réfléchir sur lui-même; d'examiner s'il s'est toujours occupé du bonheur de ses peuples, & si dans toutes ses actions il n'a jamais consulté que l'intérêt national. Y fut-il toujours indifférent? Il peut être sûr, quelqu'éloge qu'on lui donne, que son nom sera le mépris de la postérité. La mort est la lance d'Ituriel : elle détruit le charme du mensonge & de la flatterie.

Ce que la mort opere sur les Sultans, la disgrace l'opere sur ses Visirs. Sont-ils en place? Point d'éloges qu'on ne leur prodigue, point de talents qu'on leur refuse. En sortent-ils? ils ne sont plus que ce qu'ils étoient avant d'y parvenir, souvent des hommes communs & sans génie.

(*g*) Le Despote, toujours sans prévoyance contre les ennemis du dehors, pourroit-il se flatter que des Peuples habitués à trembler sous le fouet du pouvoir, assez vils pour se laisser lâchement dépouiller de la propriété de leurs biens, de leur vie, & de leur liberté, le défendront contre l'attaque d'un ennemi puissant? Un Monarque doit savoir qu'en brisant la chaîne qui lie l'intérêt de chaque particulier à l'intérêt général, il anéantit toute vertu : que la vertu détruite dans un Empire, le précipite à sa ruine; que les étaies du trône despotique doivent s'affaisser sous son poids; qu'uniquement fort de la force de son Armée, cette Armée défaite, ses Sujets affranchis de toute crainte, cesseront de combattre pour lui; que deux ou trois batailles ont en Orient décidé du sort des plus grands Etats. Darius, Tigrane, Antiochus en sont la preuve. Les Romains combattirent 400 ans pour subjuguer la libre Italie; & pour se soumettre la servile Asie, ils ne firent que s'y présenter.

le nom de factieux à l'homme vrai; il a substitué dans sa Nation le caractere de la fausseté à celui de la franchise. Que dans des moments critiques, ce Prince livré à ses flatteurs, ne trouve ensuite auprès de lui que des gens sans mérite: à qui s'en prendre? A lui seul; c'est lui-même qui les a rendus tels.

Qui croiroit, en considérant les maux de la servitude, qu'il fût encore des Princes assez petits pour vouloir régner sur des Esclaves, des Princes assez stupides pour ignorer les changements funestes que le Despotisme opere dans le caractere de leurs Sujets?

Qu'est-ce que le pouvoir arbitraire? Un germe de calamités qui, déposé dans le sein d'un Etat, ne s'y développe que pour y porter le fruit de la misere & de la dévastation. Croyons-en le Roi de Prusse. „ Rien de meilleur, dit-il, dans un discours prononcé à l'Académie „ de Berlin, que le Gouvernement arbitraire; mais sous „ des Princes justes, humains & vertueux : rien de pis „ sous le commun des Rois. „ Or, que de Rois de cette espece! Combien compte-t-on de Titus, de Trajans & d'Antonins? Voilà ce que pense un grand homme. Quelle élévation d'ame, quelles lumieres un tel aveu ne suppose-t-il pas dans un Monarque! Qu'annonce en effet le pouvoir despotique? Souvent la ruine du Despote, & toujours celle de sa postérité (*h*). Le fondateur d'une telle puissance met son Royaume à fonds perdu : ce n'est que l'intérêt viager & mal-entendu de la Royauté, c'est-à-dire, celui de l'orgueil, de la paresse ou d'une passion semblable, qui fait préférer l'exercice d'un despotisme injuste & cruel sur des esclaves malheureux, à l'exercice d'une puissance légitime & bien aimée (*i*) sur un Peuple libre & fortuné. Le

(*h*) Pour l'intérêt de sa gloire & de sa sûreté, le Despote devroit regarder comme amis ces mêmes Philosophes qu'il hait, & comme ennemis ces mêmes Courtisans qu'il chérit, & qui, vils flatteurs de tous ses vices, l'excitent aux crimes qui préparent sa chûte.

(*i*) A quel signe distingue-t-on le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime? Tous deux font des Loix, tous deux infligent le supplice de mort ou de moindres peines aux violateurs de ces Loix; tous deux employent la force de la communauté, c'est-à-dire, celle de la Nation, ou pour maintenir leurs Edits, ou pour repousser l'attaque de l'ennemi. Oui; mais ils different, dit Locke, en ceci : c'est

pouvoir arbitraire est un enfant sans prévoyance, qui sacrifie sans cesse l'avenir au présent.

Le plus redoutable ennemi du bien public n'est point le trouble, ni la sédition, mais le despotisme (*k*). Il change le caractere d'une Nation, & toujours en mal; il n'y porte que des vices. Quelle que soit la puissance d'un Sultan des Indes, il n'y créera jamais de Citoyens magnanimes. Il ne trouvera jamais dans ses esclaves les vertus des hommes libres. La Chymie ne tire d'un corps mixte qu'autant d'or qu'il en renferme, & le pouvoir le plus arbitraire ne tire jamais d'un esclave que la bassesse qu'il contient.

L'expérience prouve donc que le caractere & l'esprit des Peuples changent avec la forme de leur Gouvernement; qu'un Gouvernement différent donne tour-à-tour à la même Nation un caractere élevé ou bas, constant ou léger, courageux ou timide.

Les hommes apportent donc en naissant, ou nulle disposition, ou des dispositions à tous les vices & les vertus contraires. Ils ne sont donc que le produit de leur éducation. Si le Persan n'a nulle idée de la liberté, si le Sauvage n'a nulle idée de sa servitude, c'est un effet de leur différente instruction.

Pourquoi, disent les Etrangers, n'apperçoit-on d'abord dans tous les François qu'un même esprit & un même caractere, comme une même physionomie dans tous les Negres? C'est que les François ne jugent & ne pensent point d'après eux (*l*), mais d'après les gens en place. Leur ma-

que le premier de ces pouvoirs employe la force publique pour satisfaire des fantaisies, & s'asservir ses Concitoyens; & que le second s'en sert pour se rendre respectable à ses voisins, pour assurer aux Citoyens la propriété de leurs biens, leur vie, leur liberté, pour accroître leur bonheur. Enfin, l'usage de la force nationale pour tout autre objet que l'avantage général, est un crime. C'est donc à la différente maniere d'employer la force nationale, qu'on peut distinguer le pouvoir arbitraire du pouvoir légitime.

(*k*) Tel parut le Despotisme au vertueux Tullius, 7e. Roi de Rome: il eut le courage de mettre lui-même des bornes à l'autorité Royale.

(*l*) Entre les diverses causes du peu de succès de la France dans la derniere guerre, si l'on compte la jalousie, l'inexpérience des Généraux & leur indifférence pour le bien public, peut-être ne faut-il pas oublier la gangrene de l'imbécillité re-

niere de voir par cette raison doit être assez uniforme. Il en est des François comme de leurs femmes : ont-elles mis leur rouge, sont-elles au spectacle; toutes semblent porter le même visage. Je sais qu'avec de l'attention, l'on découvre toujours quelque différence entre les caracteres & les esprits des individus, mais il faut du temps pour l'appercevoir.

L'ignorance des François, l'inquisition de leur police, le crédit de leur Clergé, les rend en général plus semblables entr'eux qu'on ne l'est par-tout ailleurs. Or, si telle est l'influence de la forme du Gouvernement sur les mœurs & le caractere des Peuples, quel changement dans les idées & le caractere des particuliers, ne doivent point produire les changements arrivés dans leur fortune & leur position !

---

ligieuse qui commença dès-lors à s'étendre sur tous les esprits. Maintenant le François n'ose plus penser par lui-même. De jour en jour, il pensera moins, & sera de jour en jour moins redoutable.

CHAPITRE III.

Des Changements survenus dans le Caractere des Particuliers.

CE qui s'opere en grand & d'une maniere frappante dans les Nations, s'opere en petit & d'une maniere moins sensible dans les individus. Presque tout changement dans leurs positions, en occasionne dans leurs caracteres. Un homme est sévere, chagrin, impérieux, il gronde, il maltraite ses esclaves, ses enfants & ses domestiques. Le hasard l'égare dans une forêt, il se retire la nuit dans un antre. Des lions y reposent. Cet homme y conserve-t-il son caractere dur & chagrin ? Non : il se tapit dans un coin de l'antre, & n'excite par aucun geste la fureur de ces animaux.

De l'antre du lion physique, qu'on transporte ce même homme dans la caverne du lion moral : qu'on l'attache

au service d'un Prince cruel & despote; doux & modéré en présence du maître, peut-être cet homme deviendra-t-il le plus vil & le plus rampant de ses esclaves. Mais, dira-t-on, son caractere contraint ne sera pas changé : c'est un arbre courbé avec effort, que son élasticité naturelle rendra bientôt à sa premiere forme. Eh quoi ! imagine-t-on que cet arbre, quelques années assujetti par des cables à une certaine courbure, pût jamais se redresser ? Quiconque assure qu'on contraint & qu'on ne change point les caracteres, ne dit rien autre chose, sinon, qu'on ne détruit point en un instant des habitudes anciennement contractées.

L'homme d'humeur la conserve, parce qu'il a toujours quelqu'inférieur sur lequel il peut l'exercer. Mais qu'on le tienne long-temps en présence du lion ou du Despote; nul doute qu'une contrainte longue, répétée & transformée en habitude, n'adoucisse son caractere. En général, tant qu'on est jeune assez pour contracter des habitudes nouvelles, les seuls défauts & les seuls vices incurables, sont ceux qu'on ne peut corriger sans employer des moyens dont les mœurs, les loix ou la coutume ne permettent point l'usage. Il n'est rien d'impossible à l'éducation : elle fait danser l'ours.

Qu'on médite ce sujet; l'on sentira que notre premiere nature, comme le prouve Pascal & l'expérience, n'est autre chose que notre premiere habitude (*a*).

L'homme naît sans idées, sans passions; il naît imitateur; il est docile à l'exemple : c'est par conséquent à l'instruction qu'il doit ses habitudes & son caractere. Or, je demande pourquoi des habitudes contractées pendant un certain temps, ne seroient pas à la longue détruites par des habitudes contraires. Que de gens ne voit-on pas changer de caractere selon le rang, selon la place différente qu'ils occupent à la Cour & dans le Ministere, enfin, selon le changement arrivé dans leurs positions ? Pourquoi le bandit transporté d'Angleterre en Amérique, y devient-il souvent honnête ? C'est qu'il devient propriétaire, c'est qu'il a des terres à cultiver, & qu'enfin sa position a changé.

(*a*) Si l'Auteur de l'Emile a nié la vérité de cet axiôme, c'est qu'il n'a pas saisi le sens de Pascal.

Le Militaire eſt dans les Camps dur & impitoyable; l'Officier accoutumé à voir couler le ſang, devient inſenſible à ce ſpectacle. Eſt-il de retour à Londres, à Paris, à Berlin? il redevient humain & compatiſſant. Pourquoi regarde-t-on chaque caractere comme l'effet d'une organiſation particuliere, lorſqu'on ne peut déterminer quelle eſt cette organiſation? pourquoi chercher dans des qualités occultes la cauſe d'un phénomene moral, que le développement du ſentiment de l'amour de ſoi peut ſi clairement & ſi facilement expliquer?

CHAPITRE IV.

De l'Amour de ſoi.

L'HOMME eſt ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique: en conſéquence, il fuit l'un, & cherche l'autre; & c'eſt à cette fuite & à cette recherche conſtante, qu'on donne le nom d'amour de ſoi.

Ce ſentiment, effet immédiat de la ſenſibilité phyſique, & par conſéquent commun à tous, eſt inſéparable de l'homme. J'en donne pour preuve ſa permanence, l'impoſſibilité de le changer, ou même de l'altérer. De tous les ſentiments, c'eſt le ſeul de cette eſpece; nous lui devons tous nos deſirs, toutes nos paſſions: elles ne peuvent être en nous que l'application du ſentiment de l'amour de ſoi à tel ou tel objet.

C'eſt donc à ce ſentiment diverſement modifié ſelon l'éducation qu'on reçoit, ſelon le Gouvernement ſous lequel on vit, & les poſitions différentes où l'on ſe trouve, qu'on doit attribuer l'étonnante diverſité des paſſions & des caracteres.

L'amour de nous-mêmes nous fait en entier ce que nous ſommes. Par quelle raiſon eſt-on ſi avide d'honneurs & de dignités? C'eſt qu'on s'aime; c'eſt qu'on deſire ſon bonheur, & par conſéquent le pouvoir de ſe le procurer. L'amour de la puiſſance & des moyens de l'acquérir, eſt donc néceſſairement lié dans l'homme à l'amour de lui-même.

(*a*) Chacun veut commander, parce que chacun voudroit accroître sa félicité, & pour cet effet que tous ses Concitoyens s'en occupassent. Or, entre tous les moyens de les y contraindre, le plus sûr est celui de la force & de la violence. L'amour du pouvoir, fondé sur celui du bonheur, est donc l'objet commun de tous nos desirs (*b*). Aussi les richesses, les honneurs, la gloire, l'envie, la considération, la justice, la vertu, l'intolérance, enfin, toutes les passions factices (*c*), ne sont-elles en nous que l'amour du pouvoir, déguisé sous ces noms différents.

Le pouvoir est l'objet unique de la recherche des hommes. Pour le prouver, je vais montrer que toutes les passions ci-dessus citées, ne sont proprement en nous que l'amour du pouvoir; & j'en conclurai que cet amour étant commun à tous, tous sont susceptibles du desir, de l'estime & de la gloire, par conséquent de l'espece de passion propre à mettre en action, l'égale aptitude qu'ont à l'esprit les hommes organisés comme le commun d'entr'eux.

(*a*) L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel, qu'en Angleterre même, il n'est presque point de Ministre qui ne voulût revêtir son Prince du pouvoir arbitraire. L'ivresse d'une grande place fait oublier au Ministre qu'accablé lui-même sous le poids du pouvoir qu'il édifie, lui & sa postérité en seront peut-être les premieres victimes.

Qui fait chercher les grands emplois? Seroit-ce le desir d'y faire le bien? Qui ne seroit animé que de ce motif, les regarderoit comme un fardeau. Si l'on les desire, c'est moins pour l'utilité publique que pour la sienne propre. Les hommes ne naissent donc pas aussi bons que quelques-uns le prétendent. Bonté suppose amour des autres, & c'est en nous seuls que se concentre tout notre amour.

(*b*) Le desir du pouvoir est général; & si pour y parvenir tous les hommes ne s'exposent point aux mêmes dangers, c'est que l'amour de la conservation est dans la plupart d'entr'eux en équilibre avec l'amour de la puissance.

(*c*) Tout en nous est passion factice, à l'exception des besoins, des douleurs & des plaisirs physiques.

CHAPITRE V.

De l'Amour, des Richesses & de la Gloire.

A LA tête des vertus Cardinales, on place la force & le pouvoir : c'est la vertu la plus & peut-être la seule vraiment estimée. Le mépris est le partage de la foiblesse.

D'où naît notre dédain pour ces Nations Orientales, dont quelques-unes nous égalent en industrie, comme le prouvent la fabrique de leurs étoffes, & dont plusieurs nous surpassent peut-être en vertus sociales? Méprisons-nous simplement en elles la bassesse avec laquelle elles supportent le joug d'un despotisme honteux & cruel? Un tel mépris seroit juste; mais non : nous les méprisons comme lâches, & non exercées aux armes. C'est donc la force (*a*) qu'on respecte, & la foiblesse qu'on méprise. L'amour de la force & du pouvoir, est commun à tous (*b*). Tous le desirent : mais tous, comme César ou Cromwel, n'aspirent point à un pouvoir suprême; peu d'hommes en conçoivent le projet, encore moins sont à portée de l'exécuter.

L'espece de pouvoir qu'en général on souhaite, est celui qu'on peut facilement acquérir. Chacun peut devenir riche, & chacun desire les richesses. Par elles, on satisfait à tous ses goûts, on secourt les malheureux, on oblige une infinité d'hommes, & par conséquent on leur commande.

La gloire, comme les richesses, procure le pouvoir; & l'on en est pareillement avide. La gloire s'acquiert, ou par les armes ou par l'éloquence. On sait quelle estime on avoit à

(*a*) En presque tous Pays, l'on donne à la force la préférence sur la justice. En France, l'on met l'Avocat à la taille : l'on en exempte le Lieutenant. Pourquoi? C'est que l'un est jusqu'à un certain point représentatif de la justice, & l'autre de la force.

(*b*) L'homme sans desirs, l'homme qui se croit parfaitement heureux, seroit, sans doute, insensible à l'amour du pouvoir. Est-il des hommes de cette espece? Oui : mais en trop petit nombre pour y avoir égard.

à Rome & dans la Grece pour l'éloquence : elle y conduisoit aux grandeurs & à la puissance. *Magna vis & magnum nomen*, dit à ce sujet Cicéron, *sunt unum & idem.* Chez ces Peuples, un grand nom donnoit un grand pouvoir. L'Orateur célebre commandoit à une multitude de Clients. Or, dans tout Etat républicain, quiconque est suivi d'une foule de Clients, est toujours un Citoyen puissant. L'Hercule Gaulois, de la bouche duquel sortoit une infinité de fils d'or, étoit l'emblême de la force morale de l'éloquence. Mais pourquoi cette éloquence jadis si respectée n'est-elle plus maintenant honorée & cultivée qu'en Angleterre? C'est que par-tout ailleurs elle n'ouvre plus la route des honneurs.

L'amour de la gloire, de l'estime, de la considération, n'est donc proprement en nous que l'amour déguisé de la puissance.

La gloire, dit-on, est la maîtresse de presque tous les grands hommes : ils la poursuivent à travers les dangers; ils bravent pour l'obtenir les travaux de la guerre, les ennuis de l'étude, & la haine de mille rivaux (*c*). Mais dans quel pays? Dans ceux où la gloire fait puissance. Partout où la gloire ne sera qu'un vain titre, où le mérite sera sans crédit réel, le Citoyen indifférent à l'estime publique fera peu d'efforts pour l'obtenir. Pourquoi la gloire est-elle regardée comme une plante du sol républicain qui, dégénérée dans les Pays despotiques, n'y pousse jamais avec une certaine vigueur? C'est que dans la gloire on n'anime proprement que le pouvoir, & que dans un Gouvernement arbitraire tout pouvoir disparoît devant celui du despote. L'homme qui passe la nuit sous les armes ou dans ses bureaux, s'imagine aimer l'estime; il se trompe. L'estime n'est que le nom qu'il donne à l'objet de son amour, & le pouvoir est la chose même.

Sur quoi j'observerai que ce même éclat, que cette

(*c*) Quels sont les ennemis d'un homme célebre? Ses rivaux & presque tous ses Contemporains. Sa présence les humilie. De qui l'homme illustre est-il loué? De l'étranger; l'étranger est sans envie. C'est la postérité vivante. L'éloignement des lieux équivaut à celle des temps. L'estime de l'étranger est pour l'homme de Lettres presque l'unique récompense qu'il puisse maintenant attendre de ses travaux.

même puissance dont quelquefois la gloire est environnée, & qui nous la rend si chere, doit souvent nous la rendre odieuse dans nos Concitoyens : & de-là l'envie.

*CHAPITRE VI.

De l'Envie.

LE mérite, dit Pope, produit l'envie, comme le corps produit l'ombre. L'envie annonce le mérite, comme la fumée l'incendie & la flamme. L'envie acharnée contre le mérite, ne le respecte ni dans les grandes places, ni sur le trône. Elle poursuit également un Voltaire, un Catinat, un Fréderic. Si l'on se rappelloit souvent jusqu'où se porte sa fureur, peut-être qu'effrayés des malheurs semés sur les pas des grands talents, on seroit sans courage pour les acquérir.

L'homme de génie qui se dit à la lueur de sa lampe : ce soir je finis mon Ouvrage : demain est le jour de la récompense : demain le Public reconnoissant s'acquitte envers moi : demain, enfin, je reçois la couronne de l'immortalité : cet homme oublie qu'il est des envieux. En effet, demain arrive ; l'Ouvrage est publié ; il est excellent, & le Public n'acquitte point sa dette. L'envie détourne loin de l'Auteur le parfum suave des éloges (*a*) ; elle y substitue l'odeur empestée de la critique & de la calomnie. Le jour de la gloire ne luit presque jamais que sur la tombe

(*a*) De toutes les passions, l'envie est la plus détestable. Le portrait qu'en fait je ne sais quel Poëte, est effrayant.

La compassion, dit-il, s'attendrit sur l'infortune des hommes : l'envie s'en réjouit, & trouve sa joie dans leurs peines.

Il n'est point de passion qui ne se propose quelque plaisir pour objet. Le malheur d'autrui est le seul que se propose l'envie.

Le mérite s'indigne de la prospérité du méchant & du stupide, & l'envie de celle du bon & du spirituel.

L'amour & la colere allumés dans une ame, y brûlent une heure, un jour, une année ; l'envie la ronge jusqu'au tombeau.

Sous la banniere de l'envie marchent la haine, la calomnie, la trahison & la cabale.

Par-tout l'envie traîne à sa suite la maigreur de la famine, les venins de la peste, & la rage de la guerre.

des grands hommes. Qui mérite l'estime, rarement en jouit; & qui seme le laurier, se repose rarement sous son ombrage (*b*).

Mais l'envie habite-t-elle tous les cœurs? Il n'en est point du moins où elle ne pénetre. Que de grands hommes ne peuvent souffrir de concurrents, ne veulent entrer en partage d'estime avec aucun de leurs Concitoyens, & oublient qu'au banquet de la gloire, il faut, si je l'ose dire, que chacun ait sa portion!

Les ames mêmes les plus nobles prêtent quelquefois l'oreille à l'envie : elles résistent à ses conseils; mais non sans efforts. La nature a fait l'homme envieux. Vouloir le changer à cet égard, c'est vouloir qu'il cesse de s'aimer; c'est vouloir l'impossible. Que le Législateur ne se propose donc point d'imposer silence à la jalousie, mais d'en rendre la rage impuissante, & d'établir, comme en Angleterre, des loix propres à protéger le mérite contre l'humeur du Ministre & le fanatisme du Prêtre. C'est tout ce que la sagesse peut en faveur des talents. Prétendre plus, & se flatter d'anéantir l'envie, c'est folie. Tous les siecles ont déclamé contre ce vice. Qu'ont produit ces déclamations? Rien. L'envie existe encore, & n'a rien perdu de son activité, parce que rien ne change la nature de l'homme.

Cependant il est un moment où l'envie lui est inconnue : ce moment est celui de la premiere jeunesse. Peut-on encore se flatter de surpasser ou du moins d'égaler en mérite des hommes déja honorés de l'estime publique? espere-t-on entrer en partage de la considération qui leur est décernée? Alors pleins de respect pour eux, leur présence excite notre émulation : on les loue avec transport, parce qu'on a intérêt de les louer, & d'accoutumer le Public à respecter en eux nos talents futurs. La louange est donc un tribut que la jeunesse paye volontiers au mérite, & que l'âge mûr lui refusera toujours.

A trente ans, l'émulation de vingt s'est déja transformée en envie. Perd-on l'espoir d'égaler ceux qu'on admire, l'admiration fait place à la haine. La ressource de l'or-

(*b*) Si les grands Ecrivains deviennent après leur mort les Précepteurs du genre humain, il faut convenir que, de leur vivant, les Précepteurs sont bien châtiés par leurs Eleves.

gueil, c'est le mépris des talents. Le vœu de l'homme médiocre, c'est de n'avoir point de supérieur. Que d'envieux répetent tout bas, d'après je ne sais quel Comique:

Je t'aime d'autant plus que je t'estime moins.

Ne peut-on étouffer la réputation d'un homme célebre; on exige du moins de lui la plus grande modestie. L'envieux a reproché à M. Diderot, jusqu'à ces mots du commencement de son interprétation de la nature : *Jeune homme, prends & lis.* L'on étoit jadis moins difficile. Le Jurisconsulte Dumoulin dit de lui : *Moi qui n'ai point d'égal, & qui suis supérieur à tout le monde.* Tant d'actes d'humilité exigés maintenant de la part des Auteurs, suppose un singulier accroissement dans l'orgueil des Lecteurs. Un tel orgueil annonce la haine du mérite, & cette haine est naturelle. En effet, si, jaloux de leur bonheur, les hommes desirent le pouvoir, & par conséquent la gloire & la considération qui le procurent, ils doivent détester dans un homme trop illustre celui qui les en prive. Pourquoi dit-on hautement tant de mal des gens d'esprit? C'est qu'on se sent intérieurement forcé d'en penser du bien. Lorsqu'on tire le gâteau des Rois, l'on en conserve une part pour Dieu; & lorsqu'on détaille le mérite d'un homme supérieur, on lui trouve toujours quelque défaut : c'est la part de l'envie.

Ne s'éleve-t-on point au-dessus de ses Concitoyens, on veut les abaisser jusqu'à soi. Qui ne peut leur être supérieur, veut du moins vivre avec des égaux (*c*). Tel est & sera toujours l'homme.

(*c*) Est-on intérieurement contraint de reconnoître dans un autre plus d'esprit qu'en soi; on le hait, sa présence importune; l'on veut se venger, s'en défaire; & pour cet effet, ou l'on le force à s'expatrier, comme Descartes, Bayle, Maupertuis, &c. ou l'on le persécute, comme Montesquieu, Diderot, &c.

Il n'est point, dit-on, de grand homme aux yeux de sa femme ou de son valet-de-chambre. Je le crois bien. Comment vivre habituellement avec un homme qu'on seroit trop souvent forcé d'admirer? On prend dans ce cas le parti, ou de le quitter, ou de l'estimer peu.

Les grandeurs & les richesses peuvent quelque temps imposer silence à l'envie; mais elle s'en irrite en secret. On ne veut pas qu'un homme déja notre supérieur en naissance & en dignité, le soit encore en talents. Cet homme écrit-il comme Fréderic? On ridiculise en lui le talent d'écrire qu'on admire dans César, Cicéron, &c. On le voit

Parmi les ames vertueuses & les plus au-dessus de la jalousie, peut-être n'en est-il aucune qui ne soit en ce genre souillée de quelque tache légere. Qui peut en effet se vanter d'avoir toujours loué courageusement le génie? de n'avoir à cet égard jamais dissimulé son estime? de n'avoir pas en présence du maître gardé un silence coupable, & dans les éloges donnés aux talents, de n'avoir point ajouté un de ces *mais* perfides, qui si souvent échappent à la jalousie (*d*)?

Tout grand talent est en général un objet de haine, & de-là l'empressement avec lequel on achete les feuilles où l'on le déchire cruellement. Quel autre motif les feroit lire? Seroit-ce le desir de perfectionner son goût (*e*)? Mais les Auteurs de ces Feuilles ne sont ni des

---

à regret constater son mérite par un bon Ouvrage. Eh. quoi! Sa seule conversation ne suffiroit-elle pas pour prouver son esprit? Non, dans la conversation, les idées se succedent très-rapidement; on n'a le temps ni de les considérer sous toutes les faces, ni d'en apprécier la justesse. D'ailleurs, le ton, le geste de celui qui parle, la disposition de celui qui écoute, tout peut en imposer. On est donc toujours en droit de nier un pareil mérite. On en use, & l'on se console.

Peut-être pour être aimé, faut-il mériter peu d'estime. Toute supériorité attire respect & inimitié. Pourquoi l'affabilité rend-elle le mérite supportable? C'est qu'elle le rend un peu méprisable.

Le mérite réservé donne à la fois une disposition au respect & à la haine, & le mérite affable une disposition à l'amour & au mépris. Qui veut être chéri de ce qui l'environne, doit se contenter de peu d'estime. L'oubli du mérite en est le pardon. Les grands talents font quelques admirateurs, & peu d'amis. Le vœu secret & général du plus grand nombre, ce n'est pas que l'esprit s'exalte, c'est que la sottise s'étende.

(*d*) Que d'hommes donnent aux anciens la préférence sur les modernes, pour n'être pas forcés de reconnoître dans leur société un Locke, un Séneque, un Virgile, &c.!

(*e*) Quel motif fait acheter les feuilles satyriques? La critique qu'on y fait des grands hommes; les louanges qu'on y donne aux médiocres. On ne changera point à cet égard la nature humaine. Si les Athéniens, dit Plutarque, avancerent si promptement le jeune Cimon aux premieres places, c'étoit pour mortifier Thémistocle. Ils s'ennuyoient d'estimer long-temps le même homme. Pourquoi vante-t-on à l'excès les talents naissants? souvent pour déprimer les talents reconnus. Pénetre-t-on, dit Plutarque, profondément dans le cœur humain, en connoît-on les principes moteurs?

Longins, ni des Despréaux : ils n'ont n'ont pas même la prétention d'éclairer le Public. Qui peut composer de bons Ouvrages, ne s'amuse point à critiquer ceux des autres.

L'impuissance de bien faire, produit le critique. Sa profession est humble. Si les Desfontaines plaisent, c'est en qualité de consolateurs des sots (*f*). C'est l'amertume de leur satyre, qui proclame le génie.

Blâmer avec acharnement, est la maniere de louer de l'envie. C'est le premier éloge que reçoit l'Auteur d'un bon Ouvrage, & le seul qu'il puisse arracher de ses rivaux. C'est à regret qu'on admire; c'est uniquement soi qu'on veut trouver estimable. Il n'est presque point d'homme qui ne parvienne à se le persuader. A-t-on le sens commun? on le préfere au génie. A-t-on quelques petites vertus? on les met au-dessus des plus grands talents. On déprise tout ce qui n'est pas soi.

En fait d'envie, il n'est qu'un homme qui puisse s'en croire exempt. C'est celui qui ne s'est jamais examiné.

Le génie a pour protecteurs (*g*) & panégyristes la jeunesse & quelques hommes éclairés & vertueux. Mais leur impuissante protection (*h*) ne lui donne ni crédit, ni considération. Quelle est cependant la nourriture commune du talent & de la vertu? La considération & les éloges. Privé de cette nourriture, l'un & l'autre languit & meurt; l'activité & l'énergie de l'ame s'éteint. C'est la flamme qui n'a plus rien à dévorer.

En presque tous les Gouvernements, les talents, comme les prisonniers des Romains condamnés & livrés aux bêtes,

---

on voit que le desir d'obliger un homme, a souvent moins de part au service qu'on lui rend, que l'envie d'en humilier un autre.

(*f*) Racine & Pradon font chacun une Phedre. Les Desfontaines du Siecle s'éleverent contre Racine, & leur critique eut du succès. Elle déchargea quelque temps les sots du poids insupportable de l'estime.

(*g*) En général, les peres honnêtes & peu éclairés voyent impatiemment leurs fils fréquenter les hommes de Lettres, & donner à leur société la préférence sur toute autre : l'orgueil paternel en est humilié.

(*h*) Si, comme on le dit, les Lettres & la Philosophie sont en France sans protecteurs, on peut, sans être prophete, assurer que la génération prochaine y sera sans esprit & sans talents, & que de tous les arts, ceux de luxe y seront les seuls cultivés.

en sont la proie. Le génie est-il en mépris à la Cour? L'envie fait le reste (*i*). Elle en détruit jusqu'à la semence. Le mérite a-t-il toujours à lutter contre l'envie? il se fatigue, & quitte l'arene, s'il n'y voit point de prix pour le vainqueur. On n'aime ni l'étude, ni la gloire pour elles-mêmes, mais pour les plaisirs, l'estime & le pouvoir qu'elles procurent. Pourquoi? c'est qu'en général on desire moins d'être estimable que d'être estimé; c'est que, jaloux de la gloire du moment (*k*), la plupart des Ecrivains uniquement attentifs à flatter le goût de leur siecle & de leur Nation (*l*), ne lui présentent que les idées du jour, des idées agréables à l'homme en place, par la protection duquel ils esperent obtenir argent, considération, & même un succès éphémere.

Mais il est des hommes qui le dédaignent. Ce sont ceux qui transportés en esprit dans l'avenir, & jouissant d'avance des éloges & de la considération de la postérité, craignent de survivre à leur réputation (*m*). Ce seul motif leur fait sacrifier la gloire & la considération du moment, à l'espoir quelquefois éloigné d'une gloire & d'une considération plus grande. Ces hommes sont rares. Ils ne desirent que l'estime des Citoyens estimables.

Qu'importe à Marmontel les censures (*n*) de la Sorbon-

(*i*) La violence & la persécution sont en général proportionnées au mérite du persécuté. En tout pays, les hommes illustres ont éprouvé des disgraces. En Angleterre, il n'y a guere plus de 150 ans qu'on y peut être impunément grand homme.

(*k*) Peu d'Auteurs pensent d'après eux. La plupart font des Livres d'après des Livres. Cependant qui n'a point une maniere à lui, ne doit pas s'attendre à l'estime de la postérité.

(*l*) Jadis toujours à genoux devant les Anciens, quiconque eût en secret préféré le Tasse à Virgile, ou à Homere, n'en fût jamais convenu. Quel motif néanmoins a-t-on de taire son sentiment, lorsqu'on ne le donne pas pour loi? Qui mieux que la diversité des opinions, peut éclairer le goût du public?

(*m*) Le Prince & le Magistrat redoutent-ils le jugement de la postérité? Ils méritent communément son estime; ils sont justes dans leurs édits & leurs sentences. Il en est de même d'un Auteur. A-t-il, en écrivant, la postérité présente à son souvenir? sa maniere de comparer devient grande. Il découvre des vérités importantes: il s'assure de l'estime générale, parce qu'il écrit pour les hommes de tous les siecles & de tous les Pays.

(*n*) Ce libelle théologique intitulé: *Censure de Bélisaire*, fait horreur par la barbarie & la cruauté de ses assertions: il rap-

ne? Il eût rougi de ſes éloges. La couronne treſſée par la ſottiſe, ne s'ajuſte point ſur la tête du génie. C'eſt le nouvel ornement d'Architecture dont on avoit en Languedoc couronné la maiſon quarrée. Un voyageur paſſe devant l'édifice, & s'écrie : „ Je vois le chapeau d'Arlequin ſur la „ tête de Céſar. „

Qu'on n'imagine cependant pas que le Citoyen le plus jaloux d'une eſtime durable, aime, & la gloire, & la vérité même. Si telle eſt la nature de chaque individu, qu'il ſoit néceſſité de s'aimer de préférence à tous, l'amour du vrai eſt toujours en lui ſubordonné à l'amour de ſon bonheur : il ne peut aimer dans le vrai que le moyen d'accroître ſa félicité. Auſſi ne recherche-t-il ni la gloire, ni la vérité dans les Pays & les Gouvernements où l'un & l'autre ſont mépriſés.

Le réſultat de ce Chapitre & du précédent, c'eſt que la fureur de l'envie, le deſir des richeſſes & des talents ; l'amour de la conſidération, de la gloire & de la vérité, ne ſont jamais dans l'homme que l'amour de la force & du pouvoir (*o*), déguiſé ſous ces noms différents.

---

pelle toujours à mon eſprit ce beau vers de Racine :

Eh quoi, Mathan ! d'un Prêtre eſt-ce-là le langage ?

(*o*) Les Citoyens auxquels on doit le plus de reſpect, ſont d'abord ces Généraux & ces Miniſtres habiles, dont la valeur ou la ſageſſe aſſure, ou la grandeur, ou la félicité des Empires : mais après ces Chefs de guerre ou de juſtice, quels Citoyens ſont les plus utiles ? ceux qui perfectionnent les Arts & les Sciences, dont les découvertes utiles & agréables, ou fourniſſent aux beſoins de l'homme, ou l'arrachent à ſes ennuis. Pourquoi donc marquer plus de conſidération à l'homme riche, à l'homme en faveur, qu'au grand Géometre, au grand Poëte, & au grand Philoſophe ? C'eſt que notre premier reſpect eſt pour un pouvoir à la poſſeſſion duquel nous joignons toujours l'idée de bonheur & de plaiſir.

Le pouvoir eſt l'idole de la jeuneſſe, & même de l'homme fait, tant qu'il peut entrelaſſer des myrthes à ſes lauriers.

Si ce même pouvoir eſt quelquefois le dédain du vieillard, c'eſt qu'il n'en tire plus le même avantage.

CHAPITRE VII.

De la Justice.

LA justice eſt la conſervatrice de la vie, de la liberté des Citoyens. Chacun veut jouir de ſes diverſes propriétés. Chacun aime donc la juſtice dans les autres, & veut qu'ils ſoient juſtes à ſon égard. Mais qui lui feroit deſirer de l'être à l'égard des autres? Aime-t-on la juſtice pour la juſtice même, ou pour la conſidération qu'elle procure? C'eſt l'objet de mon examen.

L'homme s'ignore ſi ſouvent lui-même; on apperçoit tant de contradiction entre ſa conduite & ſes diſcours (*a*), que, pour le connoître, c'eſt dans ſes actions & dans ſa nature même qu'il le faut étudier.

(*a*) En Morale comme en Religion, il eſt peu de vertueux & beaucoup d'hypocrites. Mille gens ſe parent de ſentiments qu'ils n'ont, ni ne peuvent avoir. Compare-t-on leur conduite avec leurs diſcours? On ne voit en eux que des frippons qui veulent faire des dupes. On doit en général ſe méfier de la probité de quiconque affiche des mœurs trop auſteres, & ſe donne pour Romain. Il en eſt qui ſe montrent réellement vertueux au moment que la toile ſe leve, & qu'ils vont jouer un grand rôle ſur la ſcene de ce monde. Mais dans le déshabillé, combien en eſt-il qui conſervent la même honnêteté, & ſoient toujours juſtes? Ce qui m'aſſure de l'amour des premiers Romains pour la vertu, c'eſt la connoiſſance de leurs Loix & de leurs mœurs. Sans cette connoiſſance, la vertu des Romains modernes me feroit ſuſpecter celle des premiers; & je dirois, comme le Cardinal de Beſſarion au ſujet des miracles, *que les nouveaux le font douter des anciens.*

L'homme juſte, mais éclairé, ne prétend point aimer la juſtice pour la juſtice même. Eſt-on ſans reproche? On avoue ſans honte que dans toutes ſes actions, on n'eut jamais que ſon bonheur en vue; mais qu'on l'a toujours confondu avec celui de ſes Concitoyens. Peu le placent auſſi heureuſement.

CHAPITRE VIII.

De la Justice considérée dans l'Homme de la Nature.

POUR juger l'homme, considérons-le dans son état primitif, dans celui d'un sauvage encore farouche. Est-ce l'équité que ce sauvage aime & respecte? Non: mais la force. Il n'a ni dans son cœur d'idée de la justice, ni dans sa langue de mots pour l'exprimer. Quelle idée pourroit-il s'en former, & qu'est-ce en effet qu'une injustice? La violation d'une convention ou d'une loi faite pour l'avantage du plus grand nombre. L'injustice ne précede donc pas l'établissement d'une convention, d'une loi & d'un intérêt commun. Avant la loi, il n'est donc pas d'injustice. *Si non esset lex, non esset peccatum.* Or, que suppose l'établissement des loix?

1°. La réunion des hommes en une plus ou moins grande société.

2°. La création d'une langue propre à se communiquer un certain nombre d'idées (*a*).

Or, s'il est des Sauvages dont la langue ne s'étend point

(*a*) Selon M. Locke, » une » Loi est une regle prescrite » aux Citoyens, avec la sanction de quelque peine ou » récompense propre à détourner leurs volontés. Toute » Loi, selon lui, suppose peine » & récompense attachée à son » observation ou à son infraction. »

Cette définition donnée, l'homme qui viole chez un Peuple policé une convention, non encore revêtue de cette sanction, n'est point punissable; cependant il est injuste. Mais pouvoit-il l'être avant l'établissement de toute convention, & la formation d'une langue propre à l'exprimer? Non, parce que dans cet état, l'homme n'a d'idées, ni de la propriété, ni par conséquent de la justice.

Que nous apprend à ce sujet l'expérience, à laquelle, en morale comme en physique, il faut soumettre les théories les plus ingénieuses, & qui, seule, en constate la vérité ou la fausseté? C'est que l'homme a des idées de la force, avant d'en avoir de la justice: c'est qu'en général il est sans amour pour elle; c'est que, même dans les pays policés où l'on parle toujours d'équité, personne ne la consulte qu'il n'y soit forcé par la crainte d'un pouvoir égal ou supérieur au sien.

encore au-delà de cinq ou six sons ou cris, la formation d'une langue est donc l'œuvre de plusieurs siecles. Jusqu'à cette œuvre accomplie, les hommes sans conventions & sans loix, vivent donc en état de guerre.

Cet état, dira-t-on, est un état de malheurs, & le malheur créateur des loix doit forcer les hommes à les accepter. Oui : mais jusqu'à cette acceptation, si les hommes sont malheureux, ils ne sont pas du moins injustes. Comment usurper le champ, le verger du propriétaire, & commettre, enfin, un vol, lorsqu'il n'est encore ni propriétaire, ni partage de champ ou de verger? Avant que l'intérêt public eût déclaré la loi du premier occupant une loi sacrée, quel eût été le plaidoyer d'un Sauvage habitant un canton giboyeux, dont un Sauvage plus fort eût voulu le chasser?

Quel est ton droit, diroit le premier, pour me bannir de ce Canton?

A quel titre, diroit le second, prétends-tu le posséder?

Le hasard, répondroit le foible, y a porté mes pas; il m'appartient, parce que je l'habite, & que la terre est au premier occupant.

Quel est ce droit du premier occupant (*b*), répondroit le puissant? Si le hasard t'a le premier conduit en ce lieu, le même hasard m'a donné la force nécessaire pour t'en chasser. Auquel des deux droits donner la préférence? Veux-tu connoître toute la supériorité du mien? Leve les yeux au Ciel; tu vois l'Aigle fondre sur la Colombe: abaisse les sur la terre; tu vois le Cerf déchiré par le Lion: porte tes regards sur la profondeur des mers; tu vois la Dorade dévorée par le Requin. Tout dans la nature t'annonce que le foible est la proie du puissant. La force est un don des Dieux. Par elle je possede tout ce que je puis ravir. En m'armant de ces bras nerveux, le Ciel t'a donc

---

(*b*) C'est du moment où les hommes multipliés ont été forcés de cultiver la terre, qu'ils ont senti la nécessité d'assurer au cultivateur, & sa récolte, & la propriété du champ qu'il labouroit. Avant la culture, doit-on s'étonner que le fort crût avoir sur un terrein vague & stérile, autant de droit que le premier occupant?

déclaré sa volonté. Fuis de ces lieux : cede à la force, ou combats (c).

Que répondre au discours de ce Sauvage, & quelle injustice lui reprocher, lorsque le droit du premier occupant n'est pas encore un droit convenu ?

Justice suppose loix établies. Observation de la justice suppose équilibre de la puissance entre les Citoyens. Le maintien de cet équilibre est le chef-d'œuvre de la science de la législation. C'est une crainte mutuelle & salutaire qui force les hommes d'être justes les uns envers les autres. Que cette crainte cesse d'être réciproque, alors la justice devient une vertu méritoire, & dès-lors la législation d'un Peuple est vicieuse. Sa perfection suppose que l'homme est nécessité à la justice,

La justice est inconnue du Sauvage isolé. Si l'homme policé en a quelqu'idée, c'est qu'il reconnoît des loix. Mais aime-t-il la justice pour elle-même ? C'est à l'expérience à nous en instruire.

(c) La résistance au puissant est réputée sédition, & crime même dans les Pays policés. Quelle preuve plus claire de ce fait, que les plaintes d'un Négociant Anglois portées à la Chambre des Communes. » Messieurs, dit-il, vous n'imagineriez jamais les tours perfides que nous font les Negres. Leur méchanceté est telle sur certaines côtes d'Afrique, qu'ils préferent la mort à l'esclavage. Sont-ils achetés ? ils se poignardent, se jettent dans des puits. Autant de perdu pour l'acheteur. Jugez par ce fait, de la perversité de cette maudite race. »

CHAPITRE IX.

De la Justice considérée dans l'Homme & les Peuples policés.

QUEL amour l'homme a-t-il pour la justice ? Pour le savoir, qu'on éleve un Citoyen au-dessus de tout espoir & de toute crainte : qu'on le place sur un trône d'Orient.

Assis sur ce trône, il peut lever d'immenses taxes sur ses Peuples. Le doit-il ? Non. Toute taxe a les besoins de

l'État pour objet & pour mesure. Tout impôt perçu au-delà de ses besoins, est un vol, une injustice. Point de vérité plus avouée. Cependant malgré le prétendu amour de l'homme pour l'équité, point de Despote Asiatique qui ne commette cette injustice, & ne la commette sans remords. Que conclure de ce fait? Que l'amour de l'homme pour la justice est fondé, ou sur la crainte des maux compagnons de l'iniquité, ou sur l'espoir des biens compagnons de l'estime, de la considération, & enfin du pouvoir attaché à la pratique de la justice.

La nécessité où l'on est pour former des hommes vertueux, de punir, de récompenser, d'instituer des loix sages, d'établir une excellente forme de Gouvernement, sont autant de preuves évidentes de cette vérité.

Qu'on applique aux Peuples ce que je dis de l'homme. Deux Peuples sont voisins, ils sont à certains égards dans une dépendance réciproque : ils sont en conséquence forcés de faire entr'eux des conventions, & de créer un droit des gens. Le respectent-ils? Oui : tant qu'ils se craignent réciproquement; tant qu'une certaine balance de pouvoir subsiste entr'eux. Cette balance est-elle rompue? La Nation la plus puissante viole sans pudeur ces conventions (*a*). Elle devient injuste, parce qu'elle peut l'être impunément.

Le respect tant vanté des hommes pour la justice, n'est jamais en eux qu'un respect pour la force.

Cependant point de Peuple qui, dans la guerre, ne réclame la justice en sa faveur. J'en conviens. Mais dans quel moment, dans quelle position? Lorsque ce Peuple est entouré de Nations puissantes qui peuvent prendre part à ses querelles. Quel est alors l'objet de sa réclamation? De montrer dans son ennemi un voisin injuste, ambitieux,

---

(*a*) Dans quel moment les Peuples violent-ils le droit des gens? lorsqu'ils le peuvent impunément. Rome foible fut équitable & vertueuse. Eut-elle conquis la Macédoine? aucune Nation ne peut lui résister. Rome devenue plus forte cessa d'être juste. Ses habitants furent dès-lors sans honneur & sans foi. Le Puissant est toujours injuste. La justice entre les Nations est toujours fondée sur une crainte réciproque; & de-là cet axiôme politique :

Si vis pacem, para bellum.

Veux-tu la paix? sois prêt à la guerre.

redoutable ; d'exciter contre lui la jalousie des autres Peuples, de s'en faire des alliés, & de se fortifier de leurs forces. L'objet d'une Nation dans tant d'appels à la justice, c'est d'accroître sa puissance, & d'assurer sa supériorité sur une Nation rivale. L'amour prétendu des Peuples pour la justice, n'est donc en eux qu'un amour réel du pouvoir.

Pour s'assurer de cette vérité, supposons qu'uniquement occupés de leurs affaires domestiques, les voisins de deux Nations rivales ne puissent prendre part à leurs querelles, & leur prêter secours : qu'arrivera-t-il ? C'est que, sans appel à la justice, & sans égard à l'équité, la Nation la plus puissante portera le fer & le feu chez la Nation ennemie. Son droit sera la force. Malheur, dira-t-elle, au foible & au vaincu !

Lorsqu'à la tête des Gaulois, Brennus attaqua les Clusiens : „ Quelles offenses, lui dirent les Ambassadeurs Romains, les Clusiens vous ont-ils faites ? „ Brennus à cette demande se prit à rire : „ Leur offense, répondit-il, „ c'est le refus qu'ils font de partager leurs terres avec „ moi. C'est la même que vous ont faite jadis, & ceux „ d'Albe, & les Fidénates & les Ardéates ; que vous faisoient naguere les Véiens, les Carpenates, une partie „ des Falisques & des Volsques. Pour vous en venger, „ vous avez pris les armes, vous avez lavé cette injure „ dans leur sang, vous avez asservi leurs personnes, pillé „ leurs biens, ruiné leurs Villes & leurs campagnes : & „ en ceci vous ne leur avez fait ni tort, ni injustice ; „ vous avez obéi à la plus ancienne des loix, qui donne „ au fort le bien du foible ; loi souveraine dans la nature, „ qui commence aux Dieux, & finit aux animaux. Etouffez donc, ô Romains ! votre pitié pour les Clusiens. „ La compassion est encore inconnue aux Gaulois : ne „ leur en inspirez pas le sentiment, ou craignez qu'ils „ n'ayent aussi pitié de ceux que vous opprimez. „

Peu de Chefs de Nations ont l'audace & la franchise de Brennus. Leurs discours seront différents : leurs actions sont les mêmes ; & dans le fait, tous ont le même mépris pour la justice (*b*).

(*b*) Aristote met le brigandage au nombre des différentes es-

L'Histoire du Monde n'est que le vaste recueil des preuves multipliées de cette vérité (*c*). Les invasions des Huns, des Goths, des Vandales, des Sueves, des Romains, les conquêtes & des Espagnols, & des Portugais dans l'une & l'autre Inde; enfin, nos Croisades, tout prouve que dans leurs entreprises, c'est leur force & non la justice que les Nations consultent. Tel est le tableau que nous pré-

---

peces de chasses. Solon, entre les diverses professions, compte celle de voleur. Il observe seulement qu'il ne faut voler, ni ses concitoyens, ni les alliés de la République. Rome fut sous le premier de ses Rois un repaire de brigands. Les Germains, dit César, regardent la dévastation & le pillage comme le seul exercice convenable à la jeunesse, le seul qui puisse l'arracher à la paresse, & former des hommes.

(*c*) Il est, dit-on, un droit des gens entre les Anglois, les François, les Allemands, les Italiens, &c. Je le crois. La crainte des représailles l'établit chez des Nations qu'une puissance à peu-près égale force à respecter. Sont-elles affranchies de cette crainte? ont-elles affaire à des peuples sauvages? dès ce moment, le droit des gens est nul & chimérique à leurs yeux.

Est-ce aux Nations Chrétiennes à parler de droit des gens, de Loi naturelle & de vertu? elles qui, sans outrage de la part des Indiens Orientaux, abordent leurs côtes, dévastent leurs villes, & en chassent les habitants; elles qui dans les villages Africains, portent avec les marchandises de l'Europe, la discorde, la guerre, & en profitent pour faire des esclaves; elles enfin qui, sans prétexte & sans offense de la part des Indiens Occidentaux, débarquent en Amérique, renversent les Trônes de Montézume & des Incas, égorgent leurs Sujets, s'approprient leurs Etats, & oublient qu'il est un droit de *primo occupanti*?

L'Eglise se vante de faire restituer les larcins & les dépôts volés: mais a-t-elle fait restituer les Empires du Mexique & du Pérou à leurs vrais propriétaires? De concert avec les Princes, n'a-t-elle pas au contraire pillé le nouveau monde? ne s'est-elle pas enrichie de ses dépouilles, & n'a-t-elle pas enfin par sa conduite jetté du mépris sur les préceptes de cette Loi naturelle qu'elle dit gravée par Dieu dans tous les cœurs?

Est-il d'ailleurs une morale plus absurde & plus petite que celle de l'Eglise? Qu'un Prince prenne une maitresse, qu'il satisfasse un goût aussi indifférent au bien public; si ce goût ou cette maîtresse est défavorable aux projets de l'Eglise, le Prêtre s'éleve & crie à l'impiété. Mais que ce même Prince porte la dévastation & la guerre chez un Peuple qui ne l'a pas offensé; qu'il fasse périr 400,000 hommes dans cette expédition; qu'il surcharge ses Sujets d'impôts: le Prêtre garde le silence. Belle morale que celle du Clergé Catholique!

ſente l'Hiſtoire. Or, le même principe qui meut les Nations, doit, & néceſſairement & pareillement mouvoir les individus qui les compoſent. Que la conduite des Nations nous éclaire donc ſur la nôtre.

CHAPITRE X.

Le Particulier, comme les Nations, n'eſtime, dans la Juſtice que la conſidération, & le pouvoir qu'elle lui procure.

UN homme eſt-il par rapport à ſes Concitoyens à peu près dans l'état d'indépendance d'un Peuple à l'égard d'un autre? Cet homme n'aime dans la juſtice (*a*) que le pouvoir & le bonheur qu'elle lui procure. A quelle autre cauſe en effet, ſinon à cet extrême amour pour le pouvoir, attribuer notre admiration pour le Conquérant? (*b*) Le Conquérant, dit le Corſaire Démétrius à Alexandre, eſt un homme qui, à la tête de cent mille autres, vole à la fois cent mille bourſes, égorge cent mille Citoyens,

(*a*) On aime, dit-on, la juſtice. Mais les Magiſtrats en ſont les organes; & chargés par état de l'adminiſtrer, ils doivent ſurtout protéger l'innocence. La protegent-ils réellement? Une affaire criminelle eſt en Eſpagne & en Angleterre inſtruite de deux manieres différentes. Celle où l'on donne un Avocat à l'accuſé, où l'on fait publiquement ſon procès, eſt ſans contredit celle où l'innocence eſt le plus à l'abri de la corruption & de la partialité des Juges. C'eſt la meilleure. Pourquoi n'eſt-elle pas adoptée? Pourquoi les Magiſtrats n'en ſollicitent-ils pas l'admiſſion? C'eſt qu'ils imaginent que plus leurs ſentences ſeront arbitraires, plus ils inſpireront de crainte, & plus ils acquerront de pouvoir ſur le Peuple. L'amour tant vanté de l'équité, n'eſt donc ni naturel, ni commun aux hommes. Or, comment ſe dire ami de l'humanité, lorſqu'on ne l'eſt pas de même de la juſtice?

(*b*) L'idée de bonheur étroitement liée dans notre mémoire à l'idée de puiſſance, en peut être difficilement ſéparée. On reſpecte juſqu'à l'apparence du pouvoir. C'eſt à ce ſentiment qu'on doit peut-être une certaine admiration pour le ſuicide. On ſuppoſe une grande puiſſance à qui mépriſe aſſez la vie pour ſe donner la mort. A quelle autre cauſe, ſinon à l'amour du pouvoir, doit-on attribuer l'exceſſive

toyens, fait en grand le mal que le brigand fait en petit, & qui, plus injuste que ce dernier, est plus nuisible à la société. Le voleur est l'effroi du particulier. Le Conquérant est, comme le Despote, le fléau d'une Nation. Qui détermine notre respect pour les Alexandres, les Cortès, & notre mépris pour les Cartouches, les Raffiats ? La puissance des uns, & l'impuissance des autres. Dans le brigand, ce n'est pas proprement le crime, mais la foiblesse qu'on méprise (c). Le Conquérant se présente comme fort : on veut être fort ; on ne peut mépriser ce qu'on voudroit être.

L'amour de l'homme pour le pouvoir est tel, qu'en tous les cas l'exercice lui en est agréable, parce qu'il lui en rappelle l'existence. Tout homme desire une grande puissance, & tout homme sait qu'il est presqu'impossible d'être à la fois toujours juste & puissant. On fait sans doute de son pouvoir un usage meilleur ou moins bon, selon l'éducation différente qu'on a reçue : mais enfin, quelqu'heureuse qu'elle ait été, il n'est point de Grand qui ne commette encore des injustices. L'abus du pouvoir est lié au pouvoir, comme l'effet l'est à la cause. Corneille l'a dit :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit (d).

---

cessive haine des femmes sages pour les hommes d'un certain goût ? Les Alexandres, les Socrates, les Solons, les Catinats étoient des Héros, des amis fideles, des Citoyens honnêtes ; on peut donc avec ce certain goût servir utilement & sa famille & sa Patrie. D'où vient l'horreur des femmes pour les hommes qui en sont soupçonnés ? c'est qu'elles ont sur eux peu de puissance. Or, ce défaut de pouvoir leur est insupportable. Ce sont autant d'esclaves de moins dans leur Empire. Ils sont donc coupables d'un crime que la mort seule peut expier.

(c) C'est la force qui rend un Monarque respectable à un Monarque. Philippe second travaille à son bureau ; il se sent un besoin ; il appelle, personne ne vient. Son bouffon se met à rire. De quoi ris-tu, dit le Roi ? Du respect, de l'estime & de la crainte que vous inspirez à l'Europe, & du mépris qu'elle auroit pour vous, si vous cessiez d'être fort, & que vos autres Sujets ne vous servissent pas mieux que vos domestiques.

(d) L'enthousiasme de l'équité se fait rarement sentir aux Princes. Peu d'entr'eux sont animés du noble amour de l'humanité. Dans l'antiquité, le seul Gélon en fournit un exemple. Il a horreur des sacrifices humains ; il porte la guerre en Afrique, &

Ce vers est un axiôme moral confirmé par l'expérience; & cependant personne ne refuse une grande place, dans la crainte de s'exposer à la tentation prochaine d'une injustice. L'amour de l'équité est donc toujours en nous subordonné à l'amour du pouvoir. L'homme uniquement occupé de lui-même, ne cherche que son bonheur. S'il respecte l'équité, c'est le besoin qui l'y nécessite (e).

---

contraint les Carthaginois vaincus d'abolir ces détestables sacrifices. Catherine arme pareillement pour forcer les Polonois à la tolérance. De toutes les guerres, ces deux sont peut-être les seules réellement entreprises pour le bonheur des Nations. Gélon & Catherine II partageront donc à cet égard l'estime de la postérité. Veut-on apprécier le mérite des Souverains? Qu'on ne les juge point sur de petits maux produits par quelques tracasseries domestiques, mais sur les grands biens qu'ils ont, ou faits, ou voulu faire à l'humanité. Le desir du bien est rare en eux. Le seul moment où communément le bien public s'opere, est celui où l'intérêt du puissant se trouve conforme à l'intérêt général. Quel instant les Rois de France prirent-ils pour rendre la liberté aux Sujets, & pour affoiblir le pouvoir féodal? celui où les orgueilleux vassaux de la Couronne marchoient égaux aux Souverains. Alors l'ambition des Monarques ordonna l'affranchissement des Peuples.

Que les Princes d'Orient ne vantent point leur amour pour l'équité. Qui veut abrutir des Sujets, ne les aime point. C'est folie de croire que les Peuples en seront plus dociles & plus faciles à gouverner. Plus une Nation est éclairée, plus elle se prête aux justes demandes d'un Gouvernement équitable. Qui veut aveugler les Citoyens, veut être impunément injuste. Tels sont en général les hommes: & cependant la plupart d'entr'eux osent se dire amis de la justice. O ignorance de soi-même! ô hypocrisie!

(e) Est-il, comme on le dit, des hommes qui sacrifient leur intérêt le plus cher à celui de la justice? Non: mais il en est qui n'ont rien de plus cher que la justice. Ce sentiment généreux est en eux l'effet d'une excellente éducation. Quel moyen de le graver dans toutes les ames? En leur présentant d'une part l'homme injuste comme avili, méprisé, & par conséquent comme foible; & de l'autre, l'homme juste, comme estimé, honoré, & par conséquent comme fort.

Les idées de justice se font-elles par ce moyen liées dans la mémoire aux idées de pouvoir & de bonheur? Elle se confondent, & n'en forment plus qu'une. Prend-on l'habitude de se les rappeller ensemble? Bientôt il n'est plus possible de les séparer. Cette habitude une fois contractée, on met de l'orgueil à se montrer toujours juste & vertueux; & rien alors qu'on ne sacrifie à ce noble orgueil.

Voilà comme l'amour du pouvoir & de la considération en-

S'éleve-t-il un différend entre deux hommes à peu près égaux en force & en puissance; tous deux contenus par une crainte réciproque, ont recours à la justice: chacun en réclame la décision. Pourquoi? Pour intéresser le Public en sa faveur, & par ce moyen acquérir une certaine supériorité sur son adversaire.

Mais que l'un de ces deux hommes manifestement plus puissant que l'autre, puisse impunément l'outrager; alors sourd au cri de la justice, il ne discute plus, il commande. Ce n'est ni l'équité, ni même l'apparence de l'équité, qui juge entre le foible & le puissant; mais la force, le crime & la tyrannie. C'est à ce titre que le Divan donne le nom de séditieuses, aux remontrances du foible qu'il opprime.

Pour faire encore plus fortement sentir tout l'amour des hommes pour le pouvoir, je n'ajoute qu'une preuve aux précédentes; c'est la plus forte.

---

gendre l'amour de la justice. Ce dernier amour, il est vrai, est étranger à l'homme: celui du pouvoir au contraire lui est naturel: il est commun à tous, au vertueux comme au frippon, au sauvage comme à l'homme policé. L'amour du pouvoir est l'effet immédiat de la sensibilité physique; & le desir de la justice, l'effet de l'instruction. En conséquence, c'est de la sagesse des loix que dépend la vertu des Peuples. Que d'hommes vertueux chez un Peuple où l'on respecte la justice, seroient injustes chez une Nation féroce, où l'équité seroit traitée de foiblesse & de lâcheté! On n'aime donc point l'équité pour l'équité même. C'est une question de tout temps décidée par la conduite & les moeurs de tous les Peuples & de tous les Despotes.

CHAPITRE XI.

L'amour du Pouvoir, dans toute espece de Gouvernement, est le seul moteur des Hommes.

DANS chaque forme de Gouvernement, dit M. de Montesquieu, il est un différent principe d'action. „ La crainte dans les Etats despotiques, l'honneur dans „ les Monarchiques, la vertu dans les Républicains, sont „ ces divers principes moteurs.

Mais sur quelle preuve M. de Montesquieu (a) fonde-t-il cette assertion? Est-il bien vrai que la crainte, l'honneur, & l'amour de la vertu soient réellement les forces motrices & différentes des divers Gouvernements? Ne pourroit-on pas au contraire assurer qu'une cause unique, mais variée dans ses applications, est également le principe d'activité de tous les Empires, & que si M. de Montesquieu, moins frappé du brillant de sa division, eût plus scrupuleusement discuté cette question, il fût parvenu à des idées plus profondes, plus claires & plus générales. Il eût apperçu dans l'amour du pouvoir, le principe moteur de tous les Citoyens : il eût reconnu dans les divers moyens d'acquérir le pouvoir, le principe auquel on doit en tous les siecles & dans tous les Pays rapporter la con-

(a) La crainte, dit M. de Montesquieu, est le principe moteur des Empires despotiques. Il se trompe. La crainte n'augmente point, elle affoiblit au contraire le ressort des ames. Je n'admets pour principe d'activité d'une Nation, que les objets constants du desir de presque tous les Citoyens. Or dans les Etats despotiques, il n'en est que deux; l'un le desir de l'argent, l'autre la faveur du Prince.

Dans les deux autres formes de Gouvernement, il est, selon le même Ecrivain, deux autres principes de mouvement, d'une nature, dit-il, très-différente; l'un est l'honneur : il s'applique aux Etats monarchiques; l'autre est la vertu : il n'est applicable qu'aux Républiques.

Les mots *honneur* & *vertu*, ne sont pas, il est vrai, parfaitement synonymes. Cependant si celui d'*honneur* rappelle toujours à l'esprit l'idée de quelque vertu, ces mots ne different donc entr'eux que dans l'étendue de leur signification. L'honneur & la vertu sont donc des principes de même nature.

Si M. de Montesquieu ne se fût pas proposé de donner à chaque forme de Gouvernement un principe différent d'action, il eût reconnu le même dans tous. Ce principe est l'amour du pouvoir, par conséquent l'intérêt personnel diversement modifié selon les différentes constitutions des Etats & leurs diverses Législations. Si la vertu, comme il le dit, est le principe d'activité des Etats républicains, ce n'est du moins que dans des Républiques pauvres & guerrieres. L'amour de l'or & du gain est celui des Républiques commerçantes.

Il paroît donc qu'en tous les Gouvernements, l'homme obéit à son intérêt; mais que son intérêt, n'est pas le même dans tous. Plus on examine à cet égard les mœurs des Peuples, plus on s'assure que c'est à leur législation qu'ils doivent leurs vices & leurs vertus. Les principes de M. Montesquieu sur cette question me paroissent plus brillants que solides.

duite différente des hommes. En effet, dans toute Nation le pouvoir est ou, comme à Maroc & en Turquie, concentré dans un seul homme; ou, comme à Venise & en Pologne, réparti entre plusieurs; ou, comme à Sparte, à Rome & en Angleterre, partagé dans le corps entier de la Nation. Conséquemment à ces diverses répartitions de l'autorité, on sent que tous les Citoyens peuvent contracter des habitudes & des mœurs différentes, & cependant se proposer tous le même objet, c'est-à-dire, celui de plaire à la Puissance suprême, de se la rendre favorable, & d'obtenir par ce moyen quelque portion ou émanation de son autorité.

Du Gouvernement d'un seul.

Le Gouvernement est-il purement arbitraire? La suprême Puissance réside dans les seules mains du Sultan. Ce Sultan, communément mal élevé, accorde-t-il sa protection à certains vices, est-il sans humanité, sans amour de la gloire, sacrifie-t-il à ses caprices le bonheur de ses sujets? Les Courtisans, uniquement jaloux de sa faveur, modelent leur conduite sur la sienne; ils affectent d'autant plus de mépris pour les vertus patriotiques, que le Despote marque pour elles plus d'indifférence. Dans ce Pays, on ne voit ni Timoléons, ni Léonidas, ni Régulus, &c. De tels Citoyens ne peuvent éclore qu'au degré de considération & de respect qu'on avoit pour eux à Rome & dans la Grece, où l'homme vertueux, assuré de l'estime nationale, ne voyoit rien au-dessus de lui.

Dans un Etat despotique, quel respect auroit-on pour un homme honnête? Le Sultan, unique dispensateur des récompenses & des punitions, concentre en lui toute la considération. L'on n'y brille que de son éclat réfléchi, & le plus vil favori y marche égal au Héros. Dans tout Gouvernement de cette espece, il faut que l'émulation s'éteigne. L'intérêt du Despote, souvent contraire à l'intérêt public, y doit obscurcir toute idée de vertu; & l'amour du pouvoir, ce principe moteur du Citoyen, n'y peut former des hommes justes & vertueux.

Du Gouvernement de plusieurs.

Dans ces Gouvernements, la suprême puissance est entre les mains d'un certain nombre de Grands. Le corps des

Nobles est le despote (*b*). L'objet de ces Nobles est de retenir le Peuple dans une pauvreté & un asservissement honteux & inhumain. Or, pour leur plaire, pour en être protégé, & mériter leur faveur, que faire? Entrer dans leurs vues, favoriser leur tyrannie, sacrifier perpétuellement le bonheur du plus grand nombre à l'orgueil du plus petit. Dans une pareille Nation, il est encore impossible que l'amour du pouvoir produise des hommes justes & de bons Citoyens.

Du Gouvernement de tous.

Le pouvoir suprême est-il, dans un Etat, également réparti entre tous les ordres de Citoyens? La Nation est le despote. Que desire-t-elle? Le bien du plus grand nombre. Par quels moyens obtient-on sa faveur? Par les services qu'on lui rend. Alors toute action conforme à l'intérêt du grand nombre, est juste & vertueuse: alors l'amour du pouvoir, principe moteur des Citoyens, doit les nécessiter à l'amour de la justicé & des talents.

Quel est le produit de cet amour? la félicité publique.

La Puissance suprême partagée dans toutes les classes des Citoyens, est l'ame, qui, répandue également dans tous les membres d'un Etat, le vivifie, le rend sain & robuste.

Qu'on ne s'étonne donc point si cette forme de Gouvernement a toujours été citée comme la meilleure. Les Citoyens libres & heureux n'y obéissent qu'à la législation qu'eux-mêmes se sont donnée; ils ne voyent au-dessus d'eux que la justice & la loi; ils vivent en paix, parce qu'au moral, comme au physique, c'est l'équilibre des forces qui produit le repos. L'ambition d'un homme l'a-t-elle rompu? N'existe-t-il plus de dépendance entre les diverses classes de Citoyens? Est-il, ou, comme en Perse, un homme, ou, comme en Pologne, un corps de Grands dont l'intérêt s'isole de celui de leur Nation? L'on n'y rencon-

(*b*) Dans le Gouvernement féodal, quels sont les tyrans du Peuple? Les Seigneurs. Les Tyrans, dira-t-on, y sont donc plus multipliés que dans les Gouvernements despotiques? J'en doute. Le Sultan a sous lui des Visirs, des Bachas, des Beys, des Receveurs d'impôts, des Directeurs de Douanes ou de Domaines, enfin une infinité de Commis ou de sous-Despotes encore plus indifférents que les Propriétaires au bonheur des vassaux.

re que des oppresseurs & des opprimés ; & les Citoyens se partagent en deux classes, l'une d'Esclaves, & l'autre de Tyrans.

Si M. de Montesquieu eût médité profondément ces faits, il eût senti qu'en tous les Pays, les hommes sont unis par l'amour du pouvoir, mais que ce pouvoir s'obtient par des moyens divers, selon que la Puissance suprême, ou se réunit, comme en Orient, dans les mains d'un seul, ou se divise, comme en Pologne, dans le corps des Grands, ou se partage, comme à Rome & à Sparte, dans les divers ordres de l'Etat ; que c'est à la maniere différente dont le pouvoir s'acquiert, que les hommes doivent leurs vices ou leurs vertus, & qu'ils n'aiment point la justice pour la justice même.

Une des plus fortes preuves de cette vérité, est la bassesse avec laquelle les Rois eux-mêmes honorerent l'injustice dans la personne de Cromwel. Ce Cromwel, instrument aveugle & criminel de la liberté future de son Pays, n'étoit qu'un brigand injuste & redoutable. Cependant, à peine est-il nommé Protecteur, que tous les Princes Chrétiens courtisent son amitié, tous s'efforcent par leurs députations & leurs Ambassadeurs de légitimer, autant qu'il est en eux, les crimes de l'usurpateur. Personne alors ne s'indigna de la bassesse avec laquelle on recherchoit cette alliance. L'injustice n'est donc jamais méprisée que dans le foible. Or, si le principe moteur des Monarques & des Nations entieres l'est des individus qui les composent, on peut donc assurer, qu'uniquement occupé d'accroître sa considération, l'homme n'aime dans la justice que la puissance & la félicité qu'elle lui procure.

C'est à ce même motif qu'il doit son amour pour la vertu.

CHAPITRE XII.

De la Vertu.

LE mot *vertu*, également applicable à la *prudence*, au *courage* (*a*), à la charité, n'a donc qu'une significa-

(*a*) *Virtus*, dit Cicéron, est un dérivé du mot *vis*. Sa significa-

tion incertaine & vague. Cependant il rappelle toujours à l'esprit l'idée confuse de quelque qualité utile à la société.

Lorsque les qualités de cette espece sont communes au plus grand nombre des Citoyens, une Nation est heureuse au-dedans, redoutable au-dehors, & recommandable à la postérité. La vertu, toujours utile aux hommes, par conséquent toujours respectée, doit au moins en certains Pays réfléchir pouvoir & considération sur le vertueux. Or, c'est cet amour de la considération, qu'il prend en lui pour l'amour de la vertu. Chacun prétend l'aimer pour elle-même. Cette phrase est dans la bouche de tous, & dans le cœur d'aucun. Quel motif détermine l'austere Anachorete à jeûner, prendre le cilice & la discipline? l'espoir du bonheur éternel; il craint l'Enfer, & desire le Paradis.

Plaisir & douleur, ces principes productifs des vertus monacales, sont aussi les principes des vertus patriotiques. L'espoir des récompenses les fait éclore. Quelqu'amour désintéressé qu'on affecte pour elles, *sans intérêt d'aimer la vertu, point de vertu.* Pour connoître l'homme à cet égard, il faut l'étudier, non dans ses discours, mais dans ses actions. Quand je parle, je mets un masque: quand j'agis, je suis forcé de l'ôter. Ce n'est plus alors sur ce que je dis, c'est sur ce que je fais, que l'on me juge: & l'on me juge bien.

Qui plus que le Clergé prêcha l'amour de l'humilité & de la pauvreté? Et qui mieux que l'histoire même du Clergé, prouve la fausseté de cet amour?

En Baviere, l'Electeur, dit-on, a pour l'entretien de ses troupes, de ses Justices & de sa Cour, moins de revenu que le Clergé pour l'entretien de ses Prêtres. Cependant en Baviere, comme par-tout ailleurs, le Clergé prêche la vertu de pauvreté. C'est donc la pauvreté d'autrui qu'il prêche.

Pour savoir le cas réel qu'on fait de la vertu, supposons-la reléguée près d'un Prince dont elle ne puisse attendre ni grace, ni faveur. Quel respect à sa Cour aura-t-on pour la vertu? Aucun. On n'y peut estimer que la bas-

---

tion naturelle est *fortitudo.* Aussi a-t-il en Grec la même racine. Force & courage sont les premieres idées que les hommes purent se former de la vertu.

fesse, l'intrigue, & la cruauté déguisées sous les noms de décence, de sagesse & de fermeté. Un Visir y donne-t-il audience? Les Grands prosternés à ses pieds, daigneront à peine jetter un regard sur le mérite. Mais, dira-t-on, l'hommage de ces Courtisans est forcé; c'est un effet de leur crainte : soit. L'on rend donc plus à la crainte qu'à la vertu. Ces Courtisans, ajoutera-t-on, méprisent l'idole qu'ils encensent. Il n'en est rien. On hait le puissant, on ne le méprise point. Ce n'est pas la colere du Géant, c'est celle du Pigmée qu'on dédaigne. Son impuissance le rend ridicule. Quelque chose qu'on dise, l'on ne méprise point réellement ce qu'on n'ose mépriser en face. Le mépris secret prouve foiblesse, & celui dont on se targue en pareil cas n'est que la vanterie d'une haine impuissante (*b*). L'homme en place est le Géant moral; il est toujours honoré. L'hommage rendu à la vertu, est passager; celui qu'on rend à la force, est éternel. Dans les forêts, c'est le Lion & non le Cerf qu'on respecte. La force est tout sur la terre. La vertu sans crédit s'y éteint. Si dans les siecles d'oppression elle a quelquefois jetté le plus grand éclat, si lorsque Thebes & Rome gémissoient sous la tyrannie, l'intrépide Pélopidas, le vertueux Brutus, naissent & s'arment, c'est que le sceptre étoit encore incertain dans les mains du Tyran; c'est que la vertu pouvoit encore ouvrir un chemin à la grandeur & à la puissance. N'y fraye-t-elle plus de route? Le Tyran s'est-il, à la faveur du luxe & de la mollesse, affermi sur le trône? A-t-il plié le Peuple à la servitude? Il ne naît plus alors de ces vertus sublimes, qui, par le bienfait de l'exemple, pourroient être encore si utiles à l'univers. Le germe de l'héroïsme est étouffé.

En Orient, une vertu mâle seroit folie aux yeux même de ceux qui s'y piquent encore d'honnêteté. Quiconque y plaideroit la cause du Peuple, y passeroit pour séditieux.

Thamas-Kouli-Kan entre dans l'Inde avec son armée;

(*b*) En Angleterre, si la malhonnêteté est dans un Grand méprisée des petits, c'est que ces petits, protégés par la Loi, n'ont rien à en redouter. Dans tout autre pays, si le vice du Grand est au contraire respecté, c'est qu'en lui le vice est armé de puissance, & qu'on peut abhorrer, mais non mépriser la puissance.

le ravage & la désolation le suit. Un Indien courageux l'arrête : „ O Thamas, lui dit-il, es-tu Dieu? agis donc „ en Dieu : es-tu Prophete? conduis-nous dans la voie du „ salut : es-tu Roi? cesse d'être barbare; que par toi le „ Peuple soit protégé, & non détruit. Je ne suis point, lui „ répond Thamas, un Dieu, pour agir en Dieu; un „ Prophete, pour montrer la voie du salut; un Roi, „ pour rendre les Peuples heureux. Je suis un homme „ envoyé dans la colere du Ciel, pour visiter les Na- „ tions (c). „ Le discours de l'Indien fut traité de séditieux (d), & la réponse de Thamas applaudie de l'armée. —

S'il est au théâtre un caractere généralement admiré, c'est celui de Léontine. Cependant quelle estime, à la Cour d'un Phocas, auroit-on pour un pareil caractere? Sa magnanimité effrayeroit les favoris; & le Peuple, à la longue toujours l'écho des Grands, en condamneroit la noble audace.

Vingt-quatre heures de séjour dans une Cour d'Orient prouvent ce que j'avance. La fortune & le crédit y sont seuls respectés. Comment y aimer la vertu? Comment la connoître? Pour s'en former des idées nettes (e), il faut habiter un Pays où l'utilité publique soit l'unique mesure du mérite des actions humaines. Ce Pays est encore inconnu des Géographes. Mais les Européens, dira-t-on, sont du moins à cet égard très-différents des Asiatiques. S'ils ne sont pas libres, du moins ne sont-ils pas encore entiérement dégradés par l'esclavage. Ils peuvent donc encore aimer & connoître la vertu.

(c) Attila, comme Thamas, se glorifioit d'être le fléau de l'Eternel.

(d) Séditieux & rebelle sont les noms injurieux que l'oppresseur puissant donne au foible opprimé.

(e) Dans tout Empire où les volontés momentanées du Prince sont Loix, toutes les Loix sont contradictoires, & l'on n'apperçoit des principes moraux, ni dans ceux qui gouvernent, ni dans ceux qui sont gouvernés.



CHAPITRE XIII.

De la maniere dont la plupart des Européens considerent la Vertu.

LA plupart des Peuples de l'Europe honorent la vertu dans la ſpéculation : c'eſt un effet de leur éducation. Ils la mépriſent dans la pratique : c'eſt un effet de la forme de leurs Gonvernements.

Si l'Européen admire dans l'Hiſtoire, applaudit au théâtre, des actions généreuſes auxquelles l'Aſiatique ſeroit ſouvent inſenſible, c'eſt, comme je viens de le dire, l'effet de ſon inſtruction.

L'étude de l'Hiſtoire Grecque & Romaine en fait partie. A cette lecture, quelle ame encore ſans intérêt & ſans préjugés ne ſe ſent pas affectée des mêmes ſentiments patriotiques qui jadis animoient les anciens Héros ! L'adoleſcence ne refuſe point ſon eſtime à des vertus, qui conſacrées par le reſpect univerſel, ont été célébrées dans tous les ſiecles par les Ecrivains les plus illuſtres.

Faute de la même inſtruction, l'Aſiatique n'éprouve pas les mêmes ſentiments, & ne conçoit pas la même vénération pour les vertus mâles des grands hommes. Si l'Européen les admire ſans les imiter, c'eſt qu'en preſqu'aucun Gouvernement ces vertus ne conduiſent point aux grandes places, & qu'on n'eſtime réellement que le pouvoir.

Qu'on me préſente dans l'Hiſtoire ou ſur le théâtre un grand homme Grec, Romain, Breton ou Scandinave ; je l'admirerai. Les principes de vertu reçus dans mon enfance, m'y forceront : je me livrerai d'autant plus volontiers à ce ſentiment, que je ne me comparerai point à ce Héros. Que ſa vertu ſoit forte & la mienne foible, je m'en déguiſerai la foibleſſe ; je rejetterai ſur la différence des lieux, des temps & des circonſtances, celle que je remarque entre lui & moi. Mais ſi ce grand homme eſt mon Concitoyen, pourquoi ne l'imitai-je point dans ſa conduite ? Sa préſence doit humilier mon orgueil. Puis-je m'en venger ? Je me venge : je blâme en lui ce que je reſpecte

dans les anciens. J'insulte à ses actions généreuses : je le punis de son mérite, & je méprise du moins hautement en lui son impuissance.

Ma raison, qui juge la vertu des morts, me contraint d'estimer dans la spéculation les Héros qui se sont rendus utiles à leur Patrie. Le tableau de l'héroïsme ancien produit un respect involontaire dans toute ame qui n'est point encore entiérement dégradée. Mais dans mon Concitoyen, cet héroïsme m'est odieux. J'éprouve en sa présence deux sentiments contradictoires, l'un d'estime, l'autre d'envie. Soumis à ces deux impulsions différentes, je hais le Héros vivant; je dresse un trophée sur sa tombe, & satisfais ainsi mon orgueil & ma raison. Lorsque la vertu est sans crédit, son impuissance me met en droit de la mépriser, & j'en profite. La foiblesse attire l'insulte (*a*) & le dédain.

Pour être honoré de son vivant, il faut être fort (*b*). Aussi le pouvoir est-il l'unique objet du desir des homme. Qu'ils ayent à choisir entre les forces d'Encelade & les vertus d'Aristide; c'est au don de la force qu'ils donneront la préférence. De l'aveu de tous les critiques, le caractere d'Enée est plus juste & plus vertueux que celui d'Achille. Pourquoi donc celui du dernier excite-t-il plus d'admiration? C'est qu'Achille est fort; c'est qu'on desire encore plus d'être puissant que juste, & qu'on admire toujours ce qu'on voudroit être.

Sous le nom de vertu, c'est toujours le pouvoir & la considération que l'on recherche. Pourquoi exiger au théâ-

(*a*) Le mépris est le partage de la foiblesse. Cette vérité est peut-être la seule qui ne soit ignorée d'aucun Prince. Un Souverain perd-il une Province, une Ville? Il est méprisable à ses propres yeux. Enleve-t-il injustement cette Ville ou cette Province à son voisin? Il s'en croit plus estimable : il a toujours vu l'injustice honorée dans le Puissant, & l'Univers se taire devant la force.

(*b*) Le fort & le méchant, dit un Poëte Anglois, ne redoute qu'un plus fort & plus méchant que lui. Mais le juste & le vertueux doit redouter tous les hommes : il a tous ses concitoyens pour persécuteurs : jusqu'à ses amis, tout l'attaque. Sa vertu les affranchit de la crainte de sa vengeance. Son humanité équivaut en lui à foiblesse; & dans un Gouvernement vicieux, le bon & le foible sont nés victimes du méchant & du fort.

tre que la vertu y triomphe toujours du vice? qui fut l'inventeur de cette regle? Le sentiment intérieur & confus, qu'on n'aime dans la vertu que la considération qu'elle procure. Les hommes ne sont vraiment jaloux que de commander, & c'est cet amour de la puissance qui fournit au législateur le moyen de les rendre & plus fortunés & plus vertueux.

CHAPITRE XIV.

L'amour du Pouvoir est dans l'Homme la disposition la plus favorable à la Vertu.

SI la vertu étoit en nous l'effet, ou d'une organisation particuliere, ou d'une grace de la Divinité, il n'y auroit d'honnêtes que les hommes organisés par la nature, ou prédestinés par le Ciel pour être vertueux. Les loix bonnes ou mauvaises, la forme plus ou moins parfaite des Gouvernements, n'auroient que peu d'influence sur les vertus des Peuples. Les Souverains seroient dans l'impuissance de former de bons Citoyens; & l'emploi sublime de législateur, seroit, pour ainsi dire, sans fonctions. Qu'on regarde au contraire la vertu comme l'effet d'un desir commun à tous; (tel est le desir de commander) le Législateur pouvant toujours attacher estime, richesse, enfin, puissance, sous quelque dénomination que ce soit, à la pratique des vertus, il peut toujours y nécessiter les hommes. Dans une excellente législation, les seuls vicieux seroient les foux. C'est donc toujours à l'absurdité plus ou moins grande des loix, qu'il faut en tout Pays attribuer la plus ou moins grande stupidité ou méchanceté des Citoyens.

Le Ciel, en inspirant à tous l'amour du pouvoir, leur a fait le don le plus précieux. Qu'importe que tous les hommes naissent vertueux, si tous naissent susceptibles d'une passion qui peut les rendre tels?

Cette vérité clairement exposée, c'est au Législateur, c'est aux Magistrats à découvrir ensuite dans l'amour universel des hommes pour la puissance, les moyens d'assurer la vertu des Citoyens & le bonheur des Peuples.

Quant à moi, j'ai rempli ma tâche, si j'ai prouvé que l'homme rapporte & rapportera toujours ses desirs, ses idées & ses actions, à sa félicité; que l'amour de la vertu est en lui toujours fondé sur le desir du bonheur; qu'il n'aime dans la vertu que la richesse & la considération qu'elle lui procure, & qu'enfin, jusqu'au desir de la gloire, tout n'est dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. C'est dans ce dernier amour que se cache encore le principe de l'intolérance. Il en est de deux especes : l'une civile, l'autre religieuse.

CHAPITRE XV.

De l'Intolérance civile.

L'HOMME naît entouré de peines & de plaisirs. S'il desire l'épée du pouvoir, c'est pour écarter les unes, & conquérir les autres. Altéré de puissance, sa soif à cet égard est insatiable. Non content de commander à sa Nation, il veut encore commander à ses opinions. Il n'est pas moins jaloux de s'emparer de la raison de ses Concitoyens, que le Conquérant d'envahir les trésors & les Provinces de ses Voisins.

Il ne se croit vraiment maître que de ceux dont il s'asservit les esprits. Il employe à cet effet la force : elle soumet à la longue la raison. Les hommes finissent par croire les opinions qu'on les force de publier. Ce que ne peut le raisonnement, la violence l'exécute.

L'intolérance dans les Monarques est toujours l'effet de leur amour pour le pouvoir. Ne pas penser comme eux, c'est mettre une borne à leur autorité : c'est annoncer un pouvoir égal au leur. Ils s'en irritent.

Quel est en certains Pays le crime le plus sévérement puni? La contradiction. Quel forfait fit en France inventer le supplice Oriental de la cage de fer? Quel infortuné y renferma-t-on? Fut-ce le Militaire lâche & sans génie qui dirigea mal un siege, défendit mal une place, & qui par ineptie, jalousie ou trahison, laissa ravager les Provinces qu'il pouvoit couvrir? Fut-ce le Ministre qui sur-

chargea le Peuple d'impôts (*a*), & dont les édits furent destructifs du bonheur public? Non : le malheureux condamné à ce supplice, fut un Gazetier d'Hollande, qui critiquant peut-être trop amérement les projets de quelques Ministres François (*b*), fit rire l'Europe à leurs dépens (*c*).

Quel homme en Espagne, en Italie, fait-on pourrir dans les cachots? Est-ce le Juge qui vend la justice, le Gouverneur qui mésuse de son pouvoir? Non : mais le Colporteur qui vend pour vivre quelques Livres où l'on doute de l'humilité & de la pauvreté ecclésiastique. A qui dans certaines Contrées donne-t-on le nom de mauvais Citoyen? Est-ce au frippon qui vole & dissipe la caisse nationale? De tels forfaits, presque toujours impunis, trouvent partout des protecteurs. Celui-là seul est mauvais Citoyen, qui, dans une chanson ou une épigramme, a ri de la fripponnerie ou de la frivolité (*d*) d'un homme en place.

(*a*) Un Mylord débarque en Italie, parcourt les campagnes de Rome, & s'embarque brusquement pour l'Angleterre. Pourquoi, lui dit-on, quittez-vous ce beau pays? « Je n'y puis, » répond-il, soutenir plus long-» temps le spectacle du mal-» heur des paysans Romains; » leur misere me déchire : ils » n'ont plus la face humaine. » Ce Seigneur exagéroit peut-être; mais il ne mentoit pas.

(*b*) Le meurtre de Clitus fut la honte d'Alexandre; & le supplice du Gazetier Hollandois, celle du Ministre François. Le crime de ces deux infortunés fut le même : tous deux eurent l'imprudence d'être vrais. L'on s'indigna dans le siecle dernier du traitement fait au Gazetier. Il est des siecles encore plus vils, où le supplice de l'homme vrai trouveroit des approbateurs.

(*c*) S'attendrit-on sur le sort de ce Gazetier? Compare-t-on le crime au châtiment? L'on se croit transporté chez ce Sultan des Indes, qui fait pendre son Visir pour avoir mis trois grains de poivre dans une tartre à la crême. Peu s'en est fallu que l'illustre & malheureux M. de la Chalotais n'ait subi le même sort, pour avoir pareillement mis trois grains de sel dans une lettre écrite, dit-on, à un Contrôleur-général.

(*d*) En France, pourquoi n'oseroit-on mettre la frivolité des Grands sur la Scene? c'est que des comédies de cette espece opéreroient, dira-t-on, peu de conversion : j'en conviens. Un Poëte, qui, par un tableau ridicule & saillant de la frivolité, se flatteroit de corriger à cet égard les mœurs Françoises, se tromperoit. On ne remplit point le tonneau des Danaïdes. Il ne se forme point d'esprit sensé dans un Gouvernement sur lequel les femmes & les Prêtres ont une certaine influence. L'esprit léger & frivole est le seul qu'on y doive cultiver : c'est le seul qui conduise à la fortune.

J'ai vu des Pays où le disgracié n'est pas celui qui fait le mal, mais celui qui révele son auteur. Met-on le feu à la maison? C'est l'accusateur qu'on châtie, & l'incendiaire qu'on caresse. Dans de tels Gouvernements, souvent le plus grand des crimes est l'amour de la Patrie, & la résistance aux ordres injustes du Puissant.

Pourquoi le mérite est-il toujours suspect au Ministre inepte? D'où naît sa haine pour les Gens de lettres (e)? De ce qu'il les regarde comme autant de fanaux propres à éclairer ses méprises (f).

Sous le nom de foux, l'on attachoit jadis des sages à la personne des Princes, & sous ce nom, il leur étoit quelquefois permis de dire la vérité (g). Ces foux déplurent : leur charge a par-tout été supprimée, & c'est peut-être la seule réforme générale que les Souverains ayent faite dans leur maison. Ces foux sont les derniers sages qu'on ait soufferts auprès des Grands. Veut-on s'en approcher, veut-on leur être agréable, que faire? parler comme eux; & les fortifier dans leurs erreurs. Ce rôle n'est pas celui d'un homme éclairé, franc & loyal. Il parle & pense d'après lui : les Grands le savent, & l'en haïssent. Ils sentent à cet égard la borne de leur autorité. C'est aux hommes de cette espece qu'il est sur-tout défendu de penser & d'écrire sur les matieres d'administration. Qu'en arrive-t-il? c'est que, privés du conseil de gens instruits, les Rois sacrifient à la

(e) Ce n'est point à son génie, c'est toujours à quelqu'événement particulier que l'homme de talents doit la protection de l'ignorant. Si la laideur cherche la compagnie des aveugles, l'ignorance fuit celle des clairvoyants.

(f) Le Visir inepte voit toujours de mauvais œil l'homme qui voyage chez des Peuples & des Princes éclairés. Ce Visir craint qu'au retour le voyageur ne le méprise. Ennemi né des gens instruits, il se vante de son mépris pour eux, & c'est sur ce mépris que l'étranger le juge. Les grands Ministres & les grands Princes ont toujours été Protecteurs des Lettres. Le Prince de Brunswick, Catherine II, le Prince Henri de Prusse, &c. en sont la preuve.

(g) C'étoit jadis le privilege des foux, de dire quelquefois la vérité aux Princes : mais encore avec quelle précaution & dans quel moment! Imitons, disoit l'un d'eux, la prudence des chats : ils ne se croyent point en sûreté dans un appartement, qu'ils n'en ayent auparavant flairé tous les coins.

la crainte momentanée de la contradiction, leur puissance réelle & durable. En effet, si le Prince n'est fort que de la force de sa Nation; si la Nation n'est forte que de la sagesse de son administration; & si les hommes chargés de cette administration sont nécessairement tirés du corps de la Nation, il est impossible dans un Gouvernement où l'on persécute l'homme qui pense, où l'on aveugle tous les Citoyens, que la Nation produise de grands Ministres. Le danger de s'instruire y détruit l'instruction, & le Peuple gémit sous le sceptre de cette orgueilleuse ignorance, qui bientôt précipite dans une ruine commune, & le Despote & sa Nation (*h*).

L'intolérance de cette espece, est un écueil où se brisent tôt ou tard les plus grands Empires.

(*h*) C'est à la liberté dont jouissent encore les Anglois & les Hollandois, que l'Europe doit le peu qui lui en reste. Sans eux, presqu'aucune Nation qui ne gémisse sous le joug de l'ignorance & du despotisme. Tout homme vertueux, tout bon Citoyen doit donc s'intéresser à la liberté de ces deux Peuples.

CHAPITRE XVI.

L'Intolérance est souvent fatale aux Princes.

LE pouvoir & le plaisir présent sont souvent destructifs du plaisir & du pouvoir à venir. Pour commander avec plus d'empire, un Prince desire-t-il des sujets sans idées, sans énergie, sans caractere (*a*), enfin, des automates, toujours obéissants à l'impression qu'il leur donne? S'il parvient à les rendre tels, il sera puissant au-dedans, foible au-dehors: il sera le tyran de ses sujets, & le mépris de ses voisins.

Telle est la position du Despote. Qui la lui fait desirer? l'orgueil du moment. Il se dit à lui-même: C'est sur mes Peuples que j'exerce habituellement mon pouvoir: c'est

(*a*) Ce n'est qu'à des automates que le despotisme commande. On n'a de caractere que dans les Pays libres. Les Anglois en ont un. Les Orientaux n'en ont point. La crainte & la bassesse l'étouffent en eux.

donc leur résistance & leur contradiction qui rappellant plus souvent à ma mémoire l'idée de mon impuissance, me seroit la plus insupportable. S'il défend en conséquence la pensée à ses sujets, il déclare par cet acte qu'indifférent à la grandeur & à la félicité de sa Nation, peu lui importe de mal gouverner; mais beaucoup de gouverner sans contradiction. Or, du moment où le fort a parlé, le foible se tait, s'abrutit, & cesse de penser; parce qu'il ne peut communiquer ses pensées.

Mais, dira-t-on, si l'engourdissement dans lequel la crainte retient les esprits, est nuisible à un Etat; faut-il en conclure que la liberté de penser & d'écrire soit sans inconvénient ?

En Perse, dit Chardin, on peut, jusques dans les Cafés, parler hautement, & censurer impunément le Visir. Le Ministere qui veut être averti du mal qu'il fait, sait qu'il ne peut l'être que par le cri public. Peut-être en Europe est-il des Pays plus barbares que la Perse.

Mais encore du moment où le Citoyen pourra tout penser, tout écrire, que de Livres faits sur des matieres qu'il n'entendra pas! Que de sottises les Ecrivains ne diront-ils pas! Tant mieux : ils en laisseront moins à faire aux Visirs. La critique relevera les erreurs de l'Auteur : le Public s'en moquera; c'est toute la punition qu'il mérite. Si la législation est une science, sa perfection doit être l'œuvre du temps & de l'expérience. En quelque genre que ce soit, un excellent Livre en suppose une infinité de mauvais. Les Tragédies de la Passion dûrent précéder celles d'Héraclius, de Phedre, de Mahomet, &c. Que la presse cesse d'être libre (*b*), l'homme en place non averti de ses fautes en commettra sans cesse de nouvelles. Il fera presque toutes les sottises que l'Ecrivain eût dites (*c*). Or, il importe peu à

(*b*) Le Gouvernement défend-il d'imprimer sur les matieres d'administration ? Il fait veu d'aveuglement, & ce vœu est assez commun. » Tant que mes finances seront bien régies, & mes » Armées bien disciplinées, di» soit un grand Prince, écrira » qui voudra contre ma disci» pline & mon administration. » Mais si je négligeois l'un ou » l'autre, qui sait si je n'aurois » pas la foiblesse d'imposer silen» ce aux Ecrivains? »

(*c*) Entre-t-on au Ministere ? ce n'est plus le temps de se faire des principes, mais de les appliquer. Emporté par le courant des affaires, ce qu'on apprend alors ne sont que des détails

une Nation qu'un Auteur dise des sottises; c'est tant pis pour lui: mais il lui importe beaucoup que le Ministre n'en fasse point; c'est tant pis pour elle.

La liberté de la presse n'a rien de contraire à l'intérêt général (*d*). Cette liberté est dans un Peuple l'aliment de l'émulation. Quels hommes sont chargés de l'entretenir? Les gens en place. Qu'ils veillent d'autant plus soigneusement à sa conservation, qu'une fois éteinte, il est presqu'impossible de la rallumer. Un Peuple déja policé tombe-t-il dans l'abrutissement, quel remede à ce mal? Nul autre que la conquête: elle seule peut redonner de nouvelles mœurs à ce Peuple, & le rendre de nouveau célebre & puissant. Un Peuple est-il avili? qu'il soit conquis. C'est le vœu d'un Citoyen honnête: d'un homme qui s'intéresse à la gloire de sa Nation, qui se croit grand de sa grandeur, & heureux de son bonheur. Le vœu du Despote n'est pas le même, parce qu'il ne se confond point avec ses esclaves; parce qu'indifférent à leur gloire, comme à leur bonheur, il n'est touché (*e*) que de leur servile obéissance.

Le Sultan aveuglément obéi est content. Que d'ailleurs ses Sujets soient sans vertus, que l'Empire s'affoiblisse, qu'il périsse par la consomption, peu lui importe: il suffit que la durée de la maladie en cache la véritable cause,

---

toujours ignorés de quiconque n'est point en place.

(*d*) Gêner la presse, c'est insulter une Nation; lui défendre la lecture de certains Livres, c'est la déclarer esclave ou imbécille. Cette défense doit l'indigner. Mais, dira-t-on, c'est presque toujours d'après l'opinion des Puissants qu'elle approuve ou condamne un Livre. Oui, dans le premier moment; mais ce premier jugement est nul: c'est le cri des intéressés pour ou contre. Le jugement vraiment intéressant pour un Auteur, est le jugement réfléchi du Public: il est presque toujours juste.

(*e*) L'âge où l'on parvient aux grandes places, est souvent celui où l'attention devient la plus pénible. A cet âge, qui me contraint d'étudier est mon ennemi. Je demande sa punition, & desire sa mort. Je veux bien pardonner aux Poëtes leurs beaux vers; je puis les lire sans attention: mais je ne pardonne point au Moraliste ses bons raisonnements. L'importance des sujets qu'il traite, m'oblige de réfléchir. Combat-il mes préjugés? il blesse mon orgueil, il m'arrache d'ailleurs à ma paresse: il me force à penser. Or, toute contrainte produit haine.

& qu'on ne puisse en accuser l'ignorance du Médecin. La seule crainte des Sultans & de leurs Visirs, c'est une convulsion subite dans l'Empire. Il en est des Visirs, comme des Chirurgiens; leur unique desir, c'est que l'Etat & le malade n'expirent point entre leurs mains. Que d'ailleurs l'un & l'autre meurent du régime qu'ils prescrivent, leur réputation est sauve; ils s'en inquietent peu.

Dans les Gouvernements arbitraires, l'on ne s'occupe que du moment présent. On ne demande point au Peuple, industrie & vertu, mais soumission & argent. Semblable à l'Araignée qui sans cesse entoure de nouveaux fils l'insecte dont elle fait sa proie, le Sultan, pour dévorer plus tranquillement ses Peuples (*f*), les charge chaque jour de nouvelles chaînes. A-t-il enfin, par la crainte, suspendu en eux tout mouvement; quel secours en attendre contre l'attaque d'un voisin puissant? Mais le Sultan ne prévoit-il pas qu'en conséquence lui & ses Sujets subiront bientôt le joug du Vainqueur? Le Despotisme ne prévoit rien.

Toute remontrance l'importune & l'irrite. C'est l'enfant mal élevé; il mord dans le fruit empoisonné, & bat la mere qui le lui arrache. Quel cas sous son regne fait-on d'un Citoyen vrai & courageux? C'est un fou qu'on punit comme tel (*g*). Quel cas sous ce même regne fait-on d'un Ci-

(*f*) Le terrein du despotisme est fécond en miseres comme en monstres. Le despotisme est un luxe de pouvoir, inutile au bonheur du Souverain. La seule idée de ce pouvoir eût fait frémir un Romain. Il est l'effroi d'un Anglois. » Craignons, dit » à ce sujet le Juge Prat, que » l'étude de l'Italien & du Fran» çois n'avilisse un peuple li» bre. »

Que font aux yeux d'un Anglois les Grands de l'Europe? Des hommes qui joignent à la qualité d'esclaves, celle d'oppresseurs des Peuples, des Citoyens que la Loi même ne peut protéger contre l'homme en place. Un Grand n'est en Portugal propriétaire, ni de sa vie, ni de ses biens, ni de sa liberté. C'est un Negre domestique qui, fouetté par l'ordre immédiat du Maître, méprise le Negre de l'habitation fouetté par l'ordre de l'Intendant. Voilà dans presque toutes les Cours de l'Europe, l'unique différence sensible entre l'humble Bourgeois & l'orgueilleux grand Seigneur.

(*g*) Il faut ou ramper, ou s'éloigner de la Cour. Qui ne peut vivre que de ses graces, doit être vil, ou mourir de faim. Peu d'hommes prennent ce dernier parti.

moyen bas & vil (*h*)? C'est un Sage qu'on récompense comme tel. Les Sultans veulent-ils être flattés (*i*)? Ils le sont. Qui peut se refuser constamment à leurs desirs? Qui peut sous un pareil Gouvernement s'intéresser vivement au bonheur public? Seroient-ce quelques Sages répandus çà & là dans un Empire? On est sourd à leurs conseils. Leurs lumieres n'éclairent personne. Ce sont des lampes dans des tombeaux. A qui le Despote se confie-t-il? à des hommes qui, vieillis dans les anti-chambres, en ont l'esprit & les mœurs. Ce furent ces flatteurs qui précipiterent les Stuards à leur ruine. „ Quelques Prélats, dit un illustre Anglois, „ s'étant apperçus de la bigotte foiblesse de Jacques pre„ mier, en profiterent pour lui persuader que la tranquil„ lité publique dépendoit de l'uniformité du Culte, c'est„ à-dire, de certaines cérémonies religieuses. Jacques le „ crut, transmit cette opinion à ses descendants. Quel„ les en furent les suites? l'exil & la ruine de sa Mai„ son. „

„ Lorsque le Ciel, dit Velleïus Paterculus, veut châ„ tier un Souverain, il lui inspire le goût de la flatterie „ (*k*) & la haine de la contradiction. Au même instant „ l'entendement du Souverain s'obscurcit : il fuit la société „ des Sages, marche dans les ténebres, tombe dans les „ abymes, &, selon le proverbe Latin, passe de la fumée „ dans le feu. „ Si tels sont les signes de la colere du Ciel,

(*h*) Le feu Roi de Prusse à souper avec l'Ambassadeur d'Angleterre, lui demande ce qu'il pense des Princes. » En général, répond-il, ce sont de » mauvais sujets; ils sont igno» rants, ils sont perdus par la » flatterie. La seule chose à la» quelle ils réussissent, c'est à » monter à cheval. Aussi de tous » ceux qui les approchent, le » cheval est le seul qui ne les » flatte point, & qui leur casse » le col, s'ils le gouvernent » mal. »

(*i*) Plus un Gouvernement est despotique, plus les ames y sont avilies & dégradées, plus l'on s'y vante d'aimer son Tyran. Les Esclaves bénissent à Maroc leur sort & leur Prince, lorsqu'il daigne lui-même leur couper le cou.

(*k*) Les Souverains corrompus par la flatterie, sont des enfants gâtés. Habitués à commander à des esclaves, ils ont souvent voulu conserver le même ton avec leurs égaux, & en ont été quelquefois punis par la perte d'une partie de leurs Etats. C'est le châtiment que les Romains infligerent à Tigrane, à Antiochus, &c., lorsque ces Despotes oserent s'égaler à des peuples libres.

contre quel Sultan n'est-il pas irrité? Qui d'entr'eux choisit ses favoris parmi les Citoyens les plus vrais & les plus éclairés? Le Philosophe Anacharsis, dira-t-on, flatta bassement un Roi de Chypre. Il fut par l'ordre du Prince pilé dans un mortier : oui, mais ce mortier s'est perdu.

„ De quelle maniere parle-t-on de moi & de mon Gou-„ vernement, disoit un Empereur de la Chine à Confu-„ cius? Chacun, répond le Philosophe, se tait; tous gardent „ un morne silence. C'est ce que je desire, répond l'Em-„ pereur. Et c'est ce que vous devriez craindre, réplique „ le Philosophe. Le malade flatté est abandonné : sa fin est „ prochaine. Il faut révéler au Monarque les défauts de „ son esprit, comme les maladies de son corps. Sans cette „ liberté, l'Etat & le Prince sont perdus. „ Cette réponse déplut à l'Empereur. Il vouloit être loué. L'intérêt présent de l'orgueil l'emporte presque toujours sur tout intérêt à venir, & les Peuples sont Princes en ce point.

CHAPITRE XVII.

La Flatterie n'est pas moins agréable aux Peuples qu'aux Souverains.

LES Peuples veulent, comme les Rois, être courtisés & flattés. La plupart des Orateurs d'Athenes n'étoient que de vils adulateurs de la populace. Prince, Nation, Particulier (*a*), tout est avide d'éloges. A quoi rapporter ce desir universel? à l'amour du pouvoir.

Qui me loue, réveille en moi l'idée de puissance, à laquelle se joint toujours l'idée du bonheur. Qui me contredit, rappelle au contraire à mon souvenir l'idée de foiblesse, à laquelle se joint toujours l'idée du malheur. Le desir de la louange est commun à tous : mais trop sensibles à cette louange, les Peuples ont quelquefois donné le nom de bons Patriotes à leurs plus vils flatteurs. Qu'on vante

(*a*) Est-on riche, on veut être loué comme riche. A-t-on de la naissance? on veut être loué comme Gentilhomme. Est-on bien fait? on veut être loué pour sa taille. En fait de louange, on n'est point difficile; on s'accommode de tout.

avec transport les vertus de sa Nation, mais qu'on ne soit pas aveugle sur ses vices. L'éleve le plus vraiment aimé, n'est pas le plus loué. Le véritable ami n'est point adulateur.

Les particuliers ne sont que trop portés à vanter les vertus de leurs Concitoyens; ils font cause commune avec eux. Notre adulation pour nos compatriotes, n'est point la mesure de notre amour pour la Patrie. En général, point d'homme qui n'aime sa Nation. L'amour des François est naturel au François. Pour devenir mauvais Citoyen, il faut que détachant mon intérêt de l'intérêt public, les loix me rendent tel.

L'homme vertueux se reconnoît au desir qu'il a de rendre encore, s'il est possible, ses Concitoyens & plus illustres, & plus heureux. En Angleterre, les vrais Patriotes sont ceux qui s'élevent avec le plus de force contre les abus du Gouvernement. En Portugal, à qui donne-t-on ce même titre? à celui qui loue le plus bassement l'homme en place : & cependant quel Citoyen! quel Patriote!

C'est à cette connoissance approfondie des motifs de notre amour pour la flatterie & de notre haine pour la contradiction, qu'on doit la solution d'une infinité de problêmes moraux, inexplicables sans cette connoissance. Pourquoi toute vérité nouvelle est-elle d'abord si mal accueillie? c'est que toute vérité de cette espece contredit toujours quelqu'opinion généralement accréditée, prouve la foiblesse ou la fausseté d'une infinité d'esprits, & qu'une infinité de gens par conséquent ont intérêt de haïr & d'en persécuter l'Auteur.

Le frere Côme perfectionne l'instrument de la taille : il opere d'une maniere nouvelle : cette maniere est à la fois moins dangereuse & moins douloureuse. Qu'importe? L'orgueil des Chirurgiens fameux en est humilié; ils le persécutent, veulent le bannir de France; ils sollicitent une lettre de cachet, & le hasard veut qu'on la refuse.

Si l'homme de génie est presque par-tout plus vivement poursuivi que l'assassin, c'est que l'un n'a que les parents de l'assassiné, & l'autre tous ses Concitoyens pour ennemis.

J'ai vu une Dévote demander à la fois au Ministre, la

grace d'un voleur, & l'emprisonnement d'un Janséniste & d'un Déiste. Quel motif la déterminoit? son orgueil. Que m'importe, eût-elle dit volontiers, qu'on vole & qu'on assassine, pourvu que ce ne soit ni moi, ni mon Confesseur? ce que je veux, c'est qu'on ait de la Religion; c'est que le Déiste par ses raisonnements ne blesse plus ma vanité.

Nous éclaire-t-on? on nous humilie. Porte-t-on la lumiere au nid des petits hiboux; son éclat les importune: ils crient. Les hommes médiocres sont ces petits hiboux. Qu'on leur présente quelques idées claires & lumineuses; ils crieront qu'elles sont dangereuses, fausses (*b*) & punissables.

Sous quel Prince & dans quel Pays est-on impunément grand homme? En Angleterre, ou sous le regne d'un Trajan ou d'un Fréderic. Dans toute autre forme de Gouvernement, ou sous tout autre Souverain, la récompense des talents, c'est la persécution. Les idées fortes & grandes sont presque par-tout proscrites. Les Auteurs les plus généralement lus, sont ceux qui rendent d'une maniere neuve & saillante les idées communes. Ils sont loués, parce qu'ils ne sont pas louables, parce qu'ils ne contredisent personne. La contradiction, insupportable à tous, l'est surtout aux Grands. A quel degré n'alluma-t-elle pas la fureur de Charles-Quint contre les Luthériens? Ce Prince, dit-on, se répentit de les avoir persécutés. Soit : mais, dans quel moment? Lorsqu'après avoir abdiqué l'Empire, il vivoit dans la retraite. J'ai, disoit-il alors, trente montres sur ma table, & pas deux qui marquent au même instant précisément la même heure (*c*). Comment donc imaginer qu'en fait de Religion, je ferois penser tous les hommes de la même maniere? Quelle étoit ma folie & mon or-

(*b*) L'homme de génie pense d'après lui. Ses opinions sont quelquefois contraires aux opinions reçues : il blesse donc la vanité du grand nombre. Pour n'offenser personne, il ne faut avoir que les idées de tout le monde. L'on est alors sans génie & sans ennemis.

(*c*) Un domestique de Charles-Quint entre étourdiment dans sa cellule, renverse une table, & brise les trente montres posées dessus. Charles se prend à rire. Plus heureux que moi, dit-il au domestique, tu trouves enfin le seul moyen de les mettre d'accord.

gueil ! Plût au Ciel que Charles-Quint eût fait plutôt cette réflexion ! il eût été plus juste, plus tolérant & plus vertueux. Que de semences de guerres il eût étouffées ! Que de sang humain il eût épargné !

Nul Prince, nul homme même n'assigne des bornes à son pouvoir. Ce n'est point assez de régner sur un Peuple, de commander aux idées de ses Concitoyens ; on veut encore commander à leurs goûts. M. Rousseau n'aime point la musique Françoise. Son sentiment est sur ce point d'accord avec celui de toutes les Nations de l'Europe. Il le déclare dans un Ouvrage ; mille voix s'élevent contre lui ; il faut le faire pourrir dans un cachot. On sollicite une lettre de cachet ; & le Ministre, heureusement trop sage pour l'accorder, ne veut point exposer la Nation Françoise à ce ridicule.

Point d'attentats auxquels ne se porte l'intolérance humaine. Prétendre sur ce point corriger l'homme, c'est vouloir qu'il préfere les autres à lui, c'est vouloir changer sa nature. Le Sage ne veut pas l'impossible. Il se propose de désarmer, & non de détruire l'intolérance. Mais qui peut l'enchaîner ? une crainte réciproque. Que deux hommes égaux en force different d'opinions, aucun d'eux ne s'insulte, parce qu'on offense rarement celui qu'on croit ne pouvoir impunément offenser.

A quelles causes attribuer entre Militaires la politesse des disputes ? à la crainte du duel. Entre les Gens de Lettres, à quelle cause attribuer cette même politesse ? à la crainte du ridicule. Nul ne veut être confondu avec les pédants de College. Or, qu'on juge par ces deux exemples, de ce que produiroit sur les Citoyens la crainte encore plus efficace des loix.

Des loix séveres peuvent réprimer l'intolérance comme le vol. Que libre dans mes goûts & mes opinions, la loi me défende d'insulter à celles d'autrui, mon intolérance enchaînée par les édits du Magistrat, ne se portera point à des violences. Mais que par imprudence le Gouvernement m'affranchisse de la crainte du duel, du ridicule & des loix, mon intolérance non contenue me rendra de nouveau cruel & barbare.

La fureur atroce avec laquelle les différentes sectes religieuses se sont persécutées, en est la preuve.

CHAPITRE XVIII.

De l'Intolérance Religieuse.

CETTE espece d'intolérance est la plus dangereuse. L'amour du pouvoir en est le motif, & la Religion le prétexte. Que punit-on dans l'hérétique ou l'impie ? l'homme assez audacieux pour penser d'après lui, pour croire plus à sa raison qu'à celle des Prêtres, & pour se déclarer leur égal. Ce prétendu vengeur du Ciel ne l'est jamais que de son orgueil humilié. Le Prêtre est le même dans presque toutes les Religions.

Aux yeux d'un Muphti comme à ceux d'un Bonze, un incrédule est un impie que doit frapper le feu du Ciel ; un homme qui, destructeur de la société, doit être brûlé par elle.

Cependant aux yeux du Sage, ce même incrédule est un homme qui ne croit pas au Conte de ma Mere l'oye. Mais que manque-t-il à ce Conte pour être une Religion ? Rien ; sinon qu'un grand nombre de gens en soutiennent la vérité.

Se peut-il que des hommes couverts des haillons de la pénitence & du masque de la charité, ayent en tout temps été les plus atroces ! Quoi ! le jour de la tolérance ne luit point encore ? Quoi ! des gens honnêtes se haïssent & se persécutent sans honte pour des disputes de mots, souvent pour le choix des erreurs, & parce qu'ils portent les noms divers de Luthériens, de Calvinistes, de Catholiques, de Mahométans, &c ?

En anathématisant le Kalender ou le Derviche, le Moine ignore-t-il qu'aux yeux de ce Derviche, le vrai impie, le vrai scélérat, est ce Chrétien, ce Pape, ce Moine qui ne croit pas à Mahomet ? Faut-il qu'éternellement condamnée à la stupidité, chaque Secte approuve en elle ce qu'elle déteste dans les autres ?

Qu'on se rappelle quelquefois la parabole ingénieuse d'un Peintre célebre. Transporté, dit-il, en rêve aux portes du Paradis, le premier objet qui frappe mes yeux est un Vieillard vénérable : à ses clefs, à sa tête chauve,

à sa longue barbe, je reconnois St. Pierre. L'Apôtre se tient sur le seuil des portes célestes. Une foule de gens s'avancent vers lui. Le premier qui se présente est un Papiste. J'ai, lui dit-il, toute ma vie été dévot, & cependant assez honnête homme. Entre donc, répond le Saint, & place-toi au banc des Catholiques. Vient après un Réformé, il lui présente la même requête; il en reçoit la même réponse: place-toi, dit le Saint, parmi les Réformés. Arrivent ensuite des Marchands de Smyrne, de Bagdat, de Balsora, &c. Ils étoient Musulmans, avoient toujours été vertueux; & St. Pierre leur fit prendre place parmi les Musulmans. Enfin, vient un Incrédule. Quelle est ta secte, demanda l'Apôtre? D'aucune, Monseigneur; j'ai cependant toujours été honnête. Tu peux donc entrer; mais où te mettre? Choisis toi-même: assis-toi près de ceux qui te paroissent les plus raisonnables.

Plût au Ciel qu'éclairé par cette parabole, on ne prétendît plus commander aux opinions des autres! Dieu veut que la vérité soit la récompense de l'examen. Les prieres les plus efficaces pour en obtenir la connoissance, sont, dit-on, l'étude & l'application. O Moines stupides! avez-vous jamais fait cette priere?

Qu'est-ce que vérité? Vous l'ignorez: & vous persécutez celui qui, dites-vous, ne la connoît pas; & vous avez canonisé les Dragonades des Cévenes; & vous avez élevé à la dignité de Saint, un Dominique, un barbare qui fonda le tribunal de l'inquisition, & massacra les Albigeois (*a*); & sous Charles IX, vous faisiez aux Catho-

(*a*) Les Albigeois furent traités comme les Vaudois. On n'imagine point l'excès auquel se porta contr'eux la fureur de l'intolérance. Le tableau effrayant des barbaries exercées contre les Vaudois, nous est conservé par Samuel Morland, Ambassadeur d'Angleterre en Savoye, & pour lors résidant sur les lieux mêmes. » Jamais, dit-il, les Chrétiens n'ont commis tant de » cruautés contre les Chrétiens. » L'on coupoit la tête aux Barbes; (c'étoient les Pasteurs de » ces Peuples) on les faisoit » bouillir; on les mangeoit. On » fendoit avec des cailloux le » ventre des femmes jusqu'au » nombril. On coupoit à d'autres » les mamelles: on les faisoit » cuire sur le feu, & l'on les » mangeoit. On mettoit à d'autres le feu aux parties hon» teuses: on les leur brisoit, » & l'on mettoit en place des » charbons ardents. On arra» choit à d'autres les ongles » avec des pinces. On attachoit » des hommes demi-morts à la

liques un devoir du meurtre des Réformés! Et dans ce siecle enfin si éclairé, si philosophe, où la tolérance recommandée dans l'Evangile devroit être la vertu de tous les hommes, il est des Caveiracs qui traitent la tolérance de crime

---

» queue des chevaux, & l'on les traînoit en cet état à travers les rochers. Le moindre de leurs supplices étoit d'être précipités d'un mont escarpé, d'où ils tomboient souvent sur des arbres auxquels ils restoient attachés, & sur lesquels ils périssoient de faim, de froid ou de blessures. L'on en hâchoit en mille pieces, & l'on semoit leurs membres & leurs chairs meurtries dans les campagnes. On empaloit les vierges par les parties naturelles; on les portoit en cette posture en guise d'étendard. On traîna entr'autres un jeune homme nommé Pélanchion par les rues de Lucerne, semé par-tout de cailloux pointus. Si la douleur lui faisoit lever la tête ou les mains, on les lui assommoit. Enfin, on lui coupa les parties honteuses qu'on lui enfonça dans la gorge, & on l'étouffa ainsi; ensuite on lui coupa la tête, & l'on jetta le tronc sur le rivage. Les Catholiques déchiroient de leurs mains les enfants qu'ils arrachoient au berceau; ils faisoient rôtir les petites filles toutes vives, leur coupoient les mamelles, & les mangeoient. Ils coupoient à d'autres le nez, les oreilles & les autres parties du corps. Ils remplissoient la bouche de quelques-uns de poudre à canon, & y mettoient le feu. Ils en écorchoient tout vifs; ils en tendoient la peau devant les fenêtres de Lucerne: ils arrachoient la cervelle à d'autres qu'ils faisoient rôtir & bouillir pour en manger. Les moindres supplices étoient de leur arracher le cœur, de les brûler vifs, de leur couper le visage, de les mettre en mille morceaux, & de les noyer. Mais ils se montrerent vrais Catholiques & dignes Romains, quand ils allumerent un four à Carcigliane, dans lequel ils forcerent onze Vaudois à se jetter les uns après les autres dans les flammes, jusqu'au dernier que ces meurtriers y jetterent eux-mêmes. On ne voyoit dans toutes les vallées que des corps morts ou mourants. Les neiges des Alpes étoient teintes de sang. L'on trouvoit ici une tête coupée, là un tronc, des jambes, des bras, des entrailles déchirées, & un cœur palpitant. „

Quel prétendu crime punissoit-on dans les Vaudois avec tant de barbarie? celui, disoit-on, de la rébellion. Ce qu'on leur reprochoit, c'étoit de n'avoir point abandonné leur demeure & le lieu de leur naissance au premier ordre de Gastalde & du Pape; de ne s'être point exilés d'un Pays qu'ils possédoient depuis 1500 ans, & dans lequel ils avoient toujours librement exercé leur culte. C'est ainsi que la douce Religion Catholique, ses doux Ministres & ses doux Saints ont toujours traité les hommes. Que feroient de plus les Apôtres du Diable?

& d'indifférence pour la Religion, & qui voudroient revoir encore ce jour de sang & de massacre, ce jour affreux de St. Barthelemi, où l'orgueil sacerdotal se promenoit dans les rues commandant la mort des François. Tel le Sultan, suivi du bourreau, parcourt les rues de Constantinople, demandant le sang du Chrétien qui porte la culotte rouge. Plus barbares que ce Sultan, c'est vous qui distribuez aux Chrétiens des glaives pour s'entr'égorger.

O Religions, (*b*) (je parle ici des fausses) vous êtes toutes d'un ridicule palpable! Encore si vous n'étiez que ridicules, l'homme d'esprit ne releveroit point vos absurdités. S'il s'en fait un devoir, c'est que ces absurdités dans des hommes armés du glaive de l'intolérance (*c*), sont un des plus cruels fléaux de l'humanité.

Entre les diverses Religions, quelles sont celles qui portent le plus de haine aux autres sectes? La Catholique & la Juive. Cette haine est-elle dans leurs Ministres l'effet de leur ambition, ou celui d'un zele stupide & mal entendu? La différence entre le vrai & le faux zele, est frappante. On ne peut s'y méprendre (*d*). Le premier est toute

(*b*) On ne porte point sur les Religions l'œil attentif de l'examen, sans concevoir le dernier mépris pour l'espece humaine en général, & pour soi-même en particulier. Quoi, se dit-on; il a fallu des milliers d'années pour désabuser des hommes aussi spirituels que moi des contes du Paganisme! quoi, les Juifs & les Guebres conservent encore leurs erreurs! quoi! les Musulmans croyent encore à Mahomet, & seront peut-être des milliers d'années, à reconnoître la fausseté du Koran? Il faut donc que l'homme soit un animal bien imbécille & bien crédule, & qu'enfin notre planette, comme l'a dit un Sage, soit le Bedlam, ou les petites maisons de l'Univers.

(*c*) Pourquoi le Prêtre est-il assez généralement aimé en Angleterre? c'est qu'il est tolérant; c'est que la Loi lui lie les mains, & ne lui laisse nulle part à l'administration; c'est qu'il ne nuit, & ne peut nuire à personne; c'est que l'entretien du Clergé Anglois est moins à charge à l'Etat que celui du Clergé Catholique, & qu'enfin en ce Pays la Religion n'est proprement qu'une opinion philosophique.

(*d*) Ce que je dis du zele, je le dis de l'humilité. Quelque sot qu'on suppose un Cardinal, il ne l'est jamais assez pour se croire vraiment humble, lorsqu'il se donne à Rome pour le Protecteur d'un Empire tel que la France. La vraie humilité refuseroit un titre aussi fastueux. Non que je veuille nier la stupidité de quelques Prélats. Mais leurs ambitieuses prétentions prouvent moins l'habileté

onction, toute humanité, toute douceur, toute charité; il pardonne à tous, & ne nuit à personne. Telle est au moins l'idée que nous en donnent les paroles & les actions du Fils de Dieu (e).

du Clergé que la sottise des peuples. Pendant mon séjour au Japon, me disoit un voyageur, on ne prononça jamais le nom de *Dot-Sury-Sama*, c'est-à-dire, *Monseigneur la Grue*, sans que je me rappellasse, malgré moi, le nom de quelqu'Evêque.

(e) Jesus n'exerça nulle domination sur la terre. S'il eût voulu que le Sacerdoce y commandât, il eût d'abord légué ce commandement à ses Apôtres. Or, leurs successeurs en sont encore à nous montrer leur commission & le titre d'un pareil legs.

CHAPITRE XIX.

L'Intolérance & la Persécution n'est pas de Commandement divin.

A Qui Jesus donna-t-il le nom de races de viperes? Fut-ce aux Payens, aux Esséniens, à ces Saducéens (a) qui nioient l'immortalité de l'ame, & même l'existence de Dieu? Non : ce fut aux Pharisiens; ce fut aux Prêtres Juifs.

Faut-il que par la fureur de leur intolérance, les Prêtres Catholiques méritent encore ce même nom? A quel titre persécutent-ils un Hérétique? Il ne pense pas, diront-ils, comme nous. Mais vouloir réunir tous les hommes précisément dans la même croyance, c'est prétendre qu'ils ayent tous les mêmes yeux & la même physionomie : c'est un souhait contre nature. L'Hérésie est un nom que le Puissant donne à des opinions communément vraies, mais contradictoires aux siennes. L'Hérésie est locale, com-

(a) Les Saducéens étoient regardés comme les plus vertueux d'entre les Juifs. En Hébreu, le mot Saduc est synonyme de juste. Aussi ces Saducéens étoient-ils, & devoient-ils être moins haïs de Dieu que les Pharisiens. Ces derniers demandoient la mort & le sang de Jesus-Christ. Or l'incrédulité est & sera toujours moins contraire à l'esprit de l'Evangile, que l'inhumanité & le Déicide.

me l'Orthodoxie. L'Hérétique est un homme de la secte non dominante dans la Nation où il vit. Cet homme moins protégé & par conséquent plus foible, peut être impunément insulté. Pourquoi faut-il qu'il le soit? Pourquoi le fort persécuteroit-il le foible jusques dans ses opinions?

Si les Ministres de Neufchâtel, accusateurs de M. Rousseau (*b*), fussent nés Athéniens ou Juifs, ils eussent donc,

(*b*) À la honte de la France, M. Rousseau n'a pas été moins persécuté à Paris qu'à Neufchâtel. Les Sorbonistes ne pouvoient lui pardonner son Dialogue du Raisonneur & de l'Inspiré. Ce Dialogue, disoient-ils, est trop fort. Qu'y répondre? Mais les raisonnements de M. Rousseau étoient vrais, ou ils étoient faux. Réfuter par la force de bons raisonnements, c'est injustice : en refuter de faux par la violence, c'est folie. C'est avouer sa stupidité : c'est décrier sa propre cause. Les sophismes se réfutent d'eux-mêmes. La vérité est facile à défendre.

D'ailleurs, quelles sont les objections de M. Rousseau? celles que tout Bonze, Dervis, Mandarin fait au Moine qui veut le convertir. Ces objections sont-elles insolubles? qu'est-ce que les Moines vont faire à la Chine? Pourquoi demandent-ils aux Princes des biens, des aumônes, des gratifications pour subvenir aux fraix d'une mission où ils ne convertissent personne? Mais les Moines en parcourant l'Orient, n'ont d'autre objet que de s'enrichir par le commerce; ils n'employent les trésors que leur prodiguent les Peuples, qu'à frustrer ces mêmes Peuples du profit d'un commerce légitime. En ce cas, quels justes reproches les Nations n'ont-elles pas à leur faire? & quelles accusations peuvent-ils porter contre M. Rousseau? Il a prêché, diront-ils, la Religion naturelle. Mais elle n'est point contraire à la révélée. M. Rousseau fut honnête dans ses critiques. Il n'est point auteur de ces infâmes libelles intitulés: *Gazette Ecclésiastique*; cependant il fut banni, & le Nouvelliste est toléré. Quels furent donc tes juges, ô célebre Rousseau? Des fanatiques, qui flétriroient, s'ils le pouvoient, la mémoire des Marc-Aurele, des Antonin, des Trajan, & feroient un crime au plus grand Prince de l'Europe, de la supériorité de ses talents. Quel cas faire de tels jugements? aucun. En appeller à la postérité, & mépriser tous ceux que la raison & l'équité n'auront pas prononcés. La postérité juge les juges, & les plus intolérants, s'ils n'ont point été les plus fripons, ont du moins toujours été les plus stupides.

En butte aux cabales des Prêtres, M. Rousseau est traité dans ce siecle comme Abélard le fut au douzieme par les Moines de St. Denis. Il avoit nié que leur fondateur fût ce Denis l'Aréopagite cité dans le nouveau Testament. Dès ce moment, on le déclare ennemi de la gloire & de la Couronne de France. Il est en conséquence flétri, persécuté, proscrit par les Saints de son siecle.

Qui s'oppose aux prétentions

à titre de forts, également pourſuivi Socrate ou Jeſus. O éloquent Rouſſeau ! que la faveur du grand Prince qui vous protégea contre de tels Fanatiques, vous venge bien de leur inſulte ! Vous n'eutes point à rougir de l'eſtime de ces ſtupides : elle eût prouvé quelqu'analogie entre leurs idées & les vôtres; elle eût taché vos talents. Vous fûtes perſécuté au nom de la Divinité, mais non par elle.

Qui s'éleve avec plus de force que le Fils de Dieu contre l'intolérance ? Les Apôtres veulent qu'il faſſe deſcendre le feu du Ciel ſur les Samaritains; il les en reprend aigrement. Les Apôtres alors animés de l'eſprit du monde, n'avoient point encore reçu celui de Dieu. A peine en furent-ils éclairés, qu'ils furent proſcrits & non proſcripteurs.

Le Ciel ne confere à perſonne le droit de maſſacrer l'Hérétique. Jean n'ordonne point aux Chrétiens de s'armer contre les Payens (c). *Aimez-vous les uns les autres*, répete-t-il ſans ceſſe, *telle eſt la volonté de Dieu. Accomplit-on ce précepte, on a rempli la loi.*

Néron, je le ſais, pourſuivit dans les premiers Chrétiens, des hommes d'une opinion différente de la ſienne: mais

d'un Moine eſt un impie. Delà ces accuſations de blaſphême & d'athéiſme devenues maintenant ſi puériles & ſi ridicules. J'eſpere pour l'honneur de l'eſprit humain, que les Grands, les Princes, les Miniſtres & les Magiſtrats rougiront un jour d'être les vils inſtruments de la fureur & des vengeances monacales. Ils craindront de rendre les exils & les punitions honorables, par le mérite de ceux auxquels ils feront infligés.

Les Athéniens pour aſſurer leur liberté banniſſoient quelquefois un Citoyen trop illuſtre. La crainte d'un Maître leur faiſoit proſcrire un grand homme. Les Nations de l'Europe, à l'abri de ce danger, n'ont pas le même prétexte pour commettre les mêmes injuſtices.

(c) Caſſiodore penſoit comme St. Jean. La Religion, dit-il, ne peut être commandée. La force fait des hypocrites, & non des croyants. *Religio imperari non poteſt, quià nemo cogitur ut credat.* La foi, dit St. Bernard, doit être perſuadée & non ordonnée: *fides ſuadenda, non imperanda.* Rien de plus volontaire, dit Lactance, que la Religion : elle eſt nulle dans celui auquel elle répugne. *Nihil eſt tam voluntarium quàm religionem in quâ, ſi animus adverſus eſt, jam ſublata, jam nulla eſt.* Rien de moins religieux, dit Tertullien, que de vouloir contraindre la croyance : ce n'eſt point par la violence, c'eſt librement qu'on peut croire. *Non eſt Religionis Religionem cogere velle, cum ſponte ſuſcipi debeat, non vi.*

mais Néron fut un Tyran, en horreur à l'humanité. Commet-on les mêmes barbaries; viole-t-on sans remords la loi naturelle & divine, qui défend *de faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous soit fait?* on doit être également maudit de Dieu & des hommes.

Qui tolere les intolérants, se rend coupable de tous leurs crimes. Qu'une Eglise se dise persécutée, lorsqu'on lui conteste le droit de persécuter, le Prince doit être sourd à ses sollicitations. C'est sur la conduite du Fils de Dieu que l'Eglise doit régler la sienne. Or, Jesus & les Apôtres laisserent à l'homme le libre exercice de sa raison. Pourquoi l'Eglise lui en défendoit-elle l'usage? Nul n'a droit sur l'air que je respire, ni sur la plus noble fonction de mon esprit, sur celle de juger par moi-même. Seroit-ce aux autres que j'abandonnerois le soin de penser pour moi? J'ai ma conscience, ma raison, ma Religion, & ne veux avoir ni la conscience, ni la raison, ni la Religion du Pape. Je ne veux point modeler ma croyance sur celle d'autrui, dit un Archevêque de Cantorbery. Chacun répond de son ame : c'est donc à chacun à examiner,

Ce qu'il croit;
Sur quel motif il croit;
Quelle est la croyance qui lui paroît la plus raisonnable.

Quoi, dit Jean Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, le Ciel m'auroit doué d'une ame, d'une faculté de juger : & je la soumettrois à celle des autres; & ce seroit eux qui me guideroient dans ma maniere de vivre & de mourir?

Mais un homme peut-il préférer sa raison à celle de sa Nation? Un tel orgueil est-il légitime? Pourquoi non? Si Jupiter prenoit encore en main les balances avec lesquelles il pesoit jadis les destinées des Héros; s'il mettoit dans l'un des plateaux l'opinion d'un Locke, d'un Fontenelle, d'un Bayle, & de l'autre l'opinion des Nations Italiennes, Françoises, Espagnoles, &c. le dernier des plateaux s'éleveroit comme chargé de nul poids. La diversité & l'absurdité des différents cultes, prouve le peu de cas qu'on doit faire de l'opinion des Peuples. La sagesse divine elle-même, parut, dit l'Ecriture, *Judæis scandalum, gentibus stultitiam* : Scandale aux Juifs, folie aux yeux des

Nations. Je ne dois, en fait de Religion, nul respect à l'opinion d'un Peuple : c'est à moi seul que je dois compte de ma croyance. Tout ce qui se rapporte immédiatement à Dieu, ne doit avoir pour juge que l'Etre suprême. Le Magistrat lui-même, uniquement chargé du bonheur temporel des hommes, n'a droit de punir que les crimes commis contre la société. Nul Prince, nul Prêtre, ne peut poursuivre en moi la prétendue faute de ne pas penser comme lui.

Par quel motif la loi défendroit-elle à mon voisin de disposer de mon bien, & lui permettroit-elle de disposer de ma raison & de mon ame? Mon ame est mon bien. C'est de la nature que je tiens le droit de penser, & de dire ce que je pense. Lorsque les premiers Chrétiens exposerent aux Nations & leur croyance, & les motifs de cette croyance, lorsqu'ils mirent le Gentil à portée de juger entre sa Religion & la leur, & de faire usage d'une raison donnée à l'homme pour distinguer le vice de la vertu, & le mensonge de la vérité, l'exposition de leur sentiment n'eut sans doute rien de criminel. Dans quel moment les Chrétiens mériterent-ils la haine & le mépris des Nations? Lorsque brûlant le Temple des Idoles, ils voulurent par la violence arracher le Payen à la Religion qu'il croyoit la meilleure (*d*). Quel étoit le but de cette violence? La force impose silence à la raison; elle proscrit tel culte rendu à la Divinité : mais que peut-elle sur la croyance! Croire, suppose des motifs pour croire. La force n'en est point un. Or, sans motif, on ne croit pas réellement : c'est tout au plus si l'on croit croire (*e*).

(*d*) Les Païens, dira-t-on, croyoient à des Prêtres imposteurs. Soit : cette croyance donnoit-elle droit de les persécuter? mille gens croyent au charlatan, à la bonne femme, de préférence au médecin. Ce dernier peut-il demander la mort des incrédules en médecine? Dans les maladies corporelles comme spirituelles, c'est à chacun à choisir son médecin.

(*e*) Souvent, dit M. Lambert de Prusse dans son *Novum organum*, l'on croit penser & croire plus qu'on ne pense & ne croit réellement. C'est la source de mille erreurs. Un homme s'abstient-il, par exemple, de la lecture des Livres défendus? c'est un homme qui croit croire, & qui soupçonne en secret la fausseté de sa croyance; c'est le plaideur de mauvaise foi, qui n'ose lire le factum de sa partie adverse.

point de prétexte pour admettre une intolérance condamnée par la raison & la loi naturelle. Cette derniere loi est sainte; elle est de Dieu; il ne l'a point annullée. Il la confirme au contraire dans son Evangile.

Tout Prêtre qui, sous le nom d'Ange de paix, excite les hommes à la persécution, n'est donc point, comme on le croit, dupe d'un zele stupide (*f*) & mal entendu. Ce n'est point à son zele, c'est à son ambition qu'il obéit.

(*f*) Les pilotes du vaisseau de la superstition sont éclairés. Quant aux matelots, la plupart sont imbécilles. Le Clergé gouvernant exige peu de lumieres du Clergé gouverné; & l'on n'a sur ce point rien à reprocher à ce dernier. A quoi s'occupe votre frere le Prêtre, demandoit-on un jour à Fontenelle? Le matin, répond le Philosophe, il dit la messe; & le soir il ne sait ce qu'il dit.

CHAPITRE XX.

L'Intolérance est le fondement de la Grandeur du Clergé.

LA doctrine, la conduite du Prêtre, tout prouve son amour pour le pouvoir. Que protege-t-il? l'ignorance. Pourquoi? C'est que l'ignorant est crédule; c'est qu'il fait peu d'usage de sa raison, qu'il pense d'après les autres, qu'il est facile à tromper, & qu'il est dupe du plus grossier sophisme (*a*).

Qu'est-ce que le Prêtre persécute? la science. Pourquoi? C'est que le Savant ne croit pas sans examen; c'est qu'il veut voir par ses yeux, & qu'il est plus difficile à tromper. Le Savant à pour ennemis, Bonze, Derviche, Bramine, enfin, tout Ministre de quelque Religion que ce soit. En Europe, les Prêtres se sont élevés contre Gali-

(*a*) Rien de plus absurdement subtil, disent les Anglois, que les arguments des Théologiens, pour prouver aux ignorants Catholiques la vérité du Papisme. Ces arguments démontreroient également la vérité du Koran, celle des mille & une nuits, & du conte de ma mere l'oie. Veut-on s'en convaincre; qu'on applique à ces contes les sophismes & distinctions de l'école, ils n'auront rien de théologiquement incroyable.

fée; ils ont excommunié dans Virgile & Scheiner les découvertes que l'un avoit fait des Antipodes, & l'autre des taches dans le soleil; ils ont proscrit dans Bayle la saine Logique, dans Descartes l'unique méthode d'apprendre; ils ont forcé ce Philosophe à s'expatrier (*b*); ils ont jadis accusé tous les grands hommes de magie (*c*) : & maintenant que la magie a passé de mode, ils accusent encore d'Athéisme & de Matérialisme (*d*) ceux qu'en qualité de sorciers, ils eussent jadis fait brûler.

Le soin du Prêtre fut toujours d'éloigner la vérité du regard des hommes. Toute lecture instructive leur est interdite. Le Prêtre s'enferme avec eux dans une chambre obscure, & ne s'y occupe qu'à boucher les crevasses par lesquelles la lumiere pourroit entrer. Il hait & il haïra toujours le Philosophe. Il craindra toujours que des hommes éclairés ne renversent un Empire fondé sur l'erreur & l'aveuglement.

Sans amour pour les talents, il est l'ennemi secret des vertus humaines. Le Prêtre en nie souvent jusqu'à l'existence. Il n'est à ses yeux d'actions vertueuses, que les actions conformes à sa doctrine, c'est-à-dire, à ses intérêts. Les premieres des vertus sont la foi & la soumission au Sacerdoce : ce n'est qu'à ses Esclaves qu'il accorde le nom de saints & d'hommes de bien.

Quoi cependant de plus distinct que les idées de vertu & de sainteté? Celui-là est vertueux, qui fait le bien de

(*b*) Descartes persécuté quitte la France, emportant comme Enée ses Pénates avec lui, c'est-à-dire, l'estime & les regrets des gens éclairés. Le Parlement alors Aristotélicien rend arrêt contre les Cartésiens. Leur doctrine y est condamnée comme l'a depuis été celle de l'Encyclopédie, de l'Esprit & d'Emile. Rien de différent dans ses divers arrêts, que leur date. Or les Parlements actuels se moquent du premier. Les Parlements futurs riront pareillement des derniers.

(*c*) Voyez l'apologie des grands hommes accusés de magie, par Naudé. L'Auteur s'y croit obligé de prouver, qu'Homere, Virgile, Zoroastre, Orphée, Démocrite, Salomon, le Pape Silvestre, Empédocle, Apollonius, Agrippa, Albert le grand, Paracelse, &c. n'ont jamais été sorciers.

(*d*) Les Théologiens ont tant abusé du mot *matérialiste*, dont ils n'ont jamais pu donner d'idées nettes, qu'enfin ce mot est devenu synonyme d'esprit éclairé. On désigne maintenant par ce nom, les Ecrivains célebres dont les Ouvrages sont avidement lus.

ses Concitoyens. Le mot *vertu* renferme toujours l'idée de quelque utilité publique. Il n'en est pas de même du mot sainteté. Un Hermite, un Moine s'impose la loi du silence, se fesse toutes les nuits, se nourrit de légumes cuits à l'eau, dort sur la paille, offre à Dieu sa mal-propreté & son ignorance; il peut à force de macérations faire fortune en Paradis; on peut le décorer de l'auréole: mais s'il n'a fait aucun bien sur la terre, il n'est pas honnête. Un scélérat se convertit à la mort; il est sauvé, il est bienheureux, mais il n'est pas vertueux. On ne mérite ce nom que par une conduite habituellement juste & noble.

Les Cloîtres sont les Minarets d'où l'on tire communements les Saints. Mais en général que sont les Moines? des fainéants, des hommes processifs, dangereux dans la société, & dont le voisinage est à redouter. Que prouve leur conduite? qu'il n'est rien de commun entre la Religion & la vertu. Que faire pour en acquérir une idée nette? substituer une morale nouvelle à cette morale théologique qui, toujours indulgente aux tours perfides que se jouent les différentes Sectes (*e*), sanctifie encore aujour-

(*e*) De quelles imputations odieuses les Catholiques n'ont-ils pas chargé les Réformés? Que de ruses employées par les Moines, pour irriter les Princes contre des Sujets fideles! Que d'art pour ne faire voir en eux que des rebelles, qui, la rage dans le cœur & les armes à la main, sont toujours prêts d'escalader le Trône! Telle est donc, ô Moines, votre justice & votre charité! sur quoi fonder vos calomnies? Laquelle des Eglises Romaine ou Protestante, s'est le plus souvent arrogée le droit de détrôner les Rois, & de leur ravir le Sceptre avec la vie? Qui, du Calviniste ou du Catholique, a le plus souvent réduit ce droit en pratique? Qu'on ouvre l'histoire, qu'on calcule le nombre de l'espece d'attentats commis par l'une & l'autre Secte; la question sera bientôt décidée par le fait.

Les Réformés, dira-t-on, ont fait la guerre aux Princes. Non: mais les Princes l'ont faite aux Réformés. M'attaque-t-on injustement? La défense est de droit naturel; & des persécutés nombreux useront toujours de ce droit. C'est en irritant le Souverain contre des Sujets fideles, que le Moine a mis les armes à la main des Réformés. Toutes les différentes Sectes du Christianisme sont aujourd'hui tolérées en Hollande, en Angleterre & en Allemagne; quels troubles y excitent-elles? La paix dans cet Empire s'est établie à la suite de la tolérance, & s'y maintiendra sans doute tant que le Magistrat y saura contenir l'ambition ecclésiastique.

Qu'au reste, comme je l'ai

d'hui les forfaits atroces que se reprochent réciproquement les Jansénistes & les Molinistes (f), & leur commande enfin de dépouiller leurs Concitoyens de leurs biens & de leur liberté.

Un Despote d'Asie veut que ses Sujets concourent de tout leur pouvoir à ses plaisirs; qu'ils apportent à ses pieds leur hommage & leurs richesses. Les Prêtres Papistes exigent pareillement l'hommage & les richesses des Catholiques.

Est-il un moyen d'accroître leur puissance & leurs trésors, qu'ils n'ayent employé? A-t-il fallu pour cet effet recourir à la barbarie & à la cruauté? ils ont été cruels & barbares.

Du moment qu'instruits par l'expérience, les Prêtres ont su qu'on rendoit plus à la crainte qu'à l'amour, qu'on présentoit plus d'offrandes à Ariman qu'à Oromaze, au cruel Molve qu'au doux Jesus, c'est sur la terreur qu'ils ont voulu fonder leur empire: ils ont voulu pouvoir à leur gré brûler le Juif, emprisonner le Janséniste & le Déiste; & malgré l'horreur qu'inspire à toute ame humaine & sensible le tribunal de l'Inquisition, ils conçurent dès-lors le projet de l'établir. Ce fut à force d'intrigues qu'ils y parvinrent en Espagne, en Italie, en Portugal, &c.

Plus la maniere de procéder de ce tribunal fut arbitraire, plus il fut redouté. Les Prêtres s'appercevant que la puissance sacerdotale s'accroissoit de toutes les frayeurs dont elle frappoit l'imagination des hommes, devinrent bientôt impitoyables. Le Moine impunément sourd au cri de la compassion, aux larmes de la misere & aux gémissements de la douleur, n'épargna ni la vertu, ni les talents. Ce fut par la confiscation des biens, ce fut à l'aide des tortures & des bûchers, qu'il usurpa enfin sur les Peuples une autorité supérieure à celle des Magistrats, & sou-

---

déja dit, le Gouvernement ne prenne point parti dans les querelles théologiques; les peuples n'y mettront pas plus d'importance qu'aux disputes sur les Anciens & les Modernes.

(f) Qui n'a point ri de voir les Jésuites accuser tant de fois les Parlements de révolte, de sédition, & les citer devant le Prince, comme l'Ecolier devant le Préfet? La France, disoit-on alors, est un Pays d'esclaves, où chacun s'accuse d'être séditieux.

vent même à celle des Rois. Mais quelle main hardie osa jetter dans un Royaume Chrétien les fondements d'un pareil tribunal ? L'ambition sacerdotale l'édifia ; la stupidité des Peuples & des Princes la laissa faire.

N'est-il donc plus dans l'Eglise Catholique de Fénelon & de Fitz-James, qui, touchés des maux de leurs semblables, voyent avec horreur un pareil tribunal ? Il est encore des Jansénistes assez vertueux pour détester l'Inquisition, lors même qu'elle brûle un Jésuite ; mais en général on n'est point à la fois religieux & tolérant. Humanité suppose lumiere.

Un esprit éclairé sait que la violence fait les Hypocrites, & la persuasion, des Chrétiens ; qu'un Hérétique est un frere qui ne pense pas comme lui sur certains dogmes métaphysiques ; que ce frere privé du don de la foi, est à plaindre, non à punir (*g*) ; & que si nul ne peut croire vrai ce qu'il voit faux, nul pouvoir humain ne peut commander à la croyance. Que résulte-t-il de l'intolérance religieuse ? le malheur des Nations. Qui sanctifia l'intolérance ? l'ambition sacerdotale. L'excessif amour du Moine pour le pouvoir, produisit son excessive barbarie. Cruel par systême, le Moine l'est encore par son éducation. Foible, hypocrite & poltron par état, tout Prêtre Catholique doit, en général être atroce (*h*). Aussi dans les Pays soumis à sa puissance, exerça-t-il en tous les temps tout ce que peut imaginer l'injustice & la cruauté la plus raffinée. Si d'une Religion instituée pour inspirer la douceur & la charité, il fit un instrument de persécutions & de massacres ; si tout dégoûtant du sang versé dans un Auto-da-fé, il ose, dans le sacrifice de l'Autel, lever ses mains homicides au Ciel, qu'on ne s'en étonne point ; le Moine est ce qu'il doit être.

(*g*) Le Moine s'occupe sans cesse à chercher dans les Ecritures, quelques passages dont l'interprétation soit favorable à l'intolérance. Mais ne sait-on pas que si les saintes Ecritures sont de Dieu, les interprétations sont des hommes ?

(*h*) Le guerrier franc & brave est communément humain. Sa franchise & son courage le mettent au-dessus de toute crainte. Le Prêtre au contraire est cruel. Pourquoi ? C'est qu'il est foible, faux & poltron. Or de toutes les créatures, dit Montaigne, si la femme est la plus cruelle, c'est qu'en général elle est foible & sans courage. *La cruauté est toujours l'effet de la crainte, de la foiblesse & de la couardise.*

Couvert du ſang hérétique, il doit ſe regarder comme le vengeur de la Divinité. Quel inſtant néanmoins pour implorer ſa clémence? Ses mains feroient-elles pures, parce que l'Egliſe les déclareroit telles? Quel Corps n'a pas légitimé les actions les plus abominables, lorſqu'elles tendoient à l'accroiſſement de ſon pouvoir!

C'eſt aſſez de l'aveu de l'Egliſe pour ſanctifier un crime. J'ai conſidéré les diverſes Religions, & j'ai vu leurs divers ſectateurs s'entr'arracher les flambeaux avec leſquels ils vouloient brûler leurs ſemblables. J'ai vu les diverſes ſuperſtitions ſervir de marche-pied à l'orgueil eccléſiaſtique. Quel eſt donc, me ſuis-je dit, le vrai impie? Eſt-ce l'incrédule? Non : mais le Fanatique (*i*) ambitieux. C'eſt lui qui, perſécuteur, aſſaſſin de ſes freres, enviant à l'Exécuteur des vengeances céleſtes le plaiſir de tourmenter les hommes dans les Enfers, ſe préſente pour remplir ſes abominables fonctions ſur la terre; qui ne voyant qu'un damné dans un incrédule, voudroit, par une mort prompte, hâter encore ſa damnation, &, par une gradation inouie de cruauté, que cet homme ſon ſemblable, fût au même inſtant arrêté, empriſonné, jugé, maudit, brûlé & damné.

(*i*) Rien de moins déterminé que la ſignification de ce mot *impie*, auquel on attache ſi ſouvent une idée vague & confuſe de ſcélérateſſe. Entend-on par ce mot un Athée? Donne-t-on ce nom à celui qui n'a que des idées obſcures de la Divinité? En ce ſens, tout le monde eſt Athée: car perſonne n'en comprend l'incompréhenſible. Applique-t-on ce nom aux ſoi-diſans Matérialiſtes? mais ſi l'on n'a point encore d'idées nettes & completes de la matiere, on n'a point en ce ſens d'idées nettes & completes de l'impie Matérialiſte. Traitera-t-on d'Athées ceux qui n'ont pas de Dieu la même idée que les Catholiques? Il faudra donc appeller de ce nom les Païens, les Hérétiques & les Infideles. Or en ce dernier ſens, Athée n'eſt plus ſynonyme de ſcélérat. Il déſigne un homme qui, ſur certains points de Métaphyſique ou de Théologie, ne penſe pas comme le Moine & la Sorbonne. Pour que ce mot d'Athée ou d'impie rappelle à l'eſprit quelqu'idée de ſcélérateſſe, à qui l'appliquer? aux perſécuteurs.



CHAPITRE XXI.

Impossibilité d'étouffer dans l'Homme le sentiment de l'Intolérance; moyen de s'opposer à ses effets.

LE levain de l'intolérance est indestructible : il ne s'agit que d'en surprendre le dévéloppement & l'action. Des loix séveres doivent donc les réprimer comme le vol.

S'agit-il d'un intérêt personnel ? Le Magistrat, en défendant les voies de fait, lie les mains de l'intolérance. Pourquoi les lui délie-t-il, lorsque, sous le masque de la Religion, cette intolérance peut exercer les plus grandes cruautés ?

Les hommes sont de leur nature intolérants. Le soleil de la raison les éclaire-t-il un moment ? qu'ils en profitent pour s'enchaîner par des loix sages, & se mettre dans l'heureuse impuissance de se nuire, lorsqu'ils seront de nouveau saisis de l'accès d'une rage intolérante.

De bonnes loix peuvent également contenir le dévot furieux & le Prêtre perfide. L'Angleterre, la Hollande, une partie de l'Allemagne en sont la preuve. Des crimes & des malheurs multipliés ont sur cet objet ouvert enfin les yeux de ces Peuples. Ils sentent que la liberté de penser est de droit naturel, que penser produit le besoin de communiquer ses pensées, & que dans un Peuple, comme dans un particulier, l'indifférence à cet égard est un signe de stupidité.

Qui n'éprouve pas le besoin de penser, ne pense pas. Il en est de l'esprit comme du corps : ne fait-on point usage de leurs facultés, on devient impotent de corps & d'esprit. Lorsque l'intolérance a comprimé l'ame des Citoyens, lorsqu'elle en a détruit le ressort, alors l'esprit de vertige & d'aveuglement se répand sur une Nation.

Le toucher de Midas, disent les Poëtes, changeoit tout en or : la tête de Méduse transformoit tout en pierres : l'intolérance transforme pareillement en hypocrites, en foux, en idiots (*a*), tout ce qui se trouve dans l'athmosphere de

---

(*a*) On n'imagine point à quel degré l'intolérance a dans ces

sa puissance. C'est elle qui dans l'Orient porta ces premiers germes de stupidité qu'y développa depuis le despotisme. C'est l'intolérance qui condamne au mépris de l'univers présent & à venir, toutes ces contrées superstitieuses dont les habitants paroissent réellement plutôt appartenir à la classe des brutes qu'à celle des hommes.

Il n'est qu'un cas où la tolérance puisse devenir funeste à une Nation; c'est lorsqu'elle tolere une Religion intolérante: telle est la Catholique (*b*). Cette Religion, devenue la plus puissante dans un Etat, y répandroit encore le sang de ses stupides protecteurs; c'est un serpent qui piqueroit le sein qui l'auroit réchauffé. Que l'Allemagne y soit attentive! ses Princes ont intérêt d'embrasser le Papisme: il leur offre de grands établissements pour leurs freres, leurs enfants, &c. Ces Princes une fois Catholiques, voudront forcer la croyance de leurs Sujets; & dussent-ils encore verser le sang humain, ils le feront de nouveau couler. Les flambeaux de la superstition & de l'intolérance fument encore. Un léger souffle peut les rallumer, & embraser l'Europe. Où s'arrêteroit l'incendie? Je l'ignore. La Hollande seroit-elle sûre de s'y soustraire? Le Bréton lui-même pourroit-il du haut de ses dunes long-temps braver la fureur du

---

derniers temps porté l'idiotisme en France. Durant la derniere guerre, cent caillettes, d'après leurs Confesseurs, me disoit un François homme d'esprit, accusoient les Encyclopédistes du dérangement de nos finances; & Dieu sait si aucun des Encyclopédistes avoit été chargé de leur administration. D'autres reprochoient aux Philosophes le peu d'amour des Colonels pour la gloire, & ces mêmes Philosophes étoient alors exposés à une persécution que le seul amour de la gloire & du bien public peut supporter. D'autres rapportoient à la publication de l'Encyclopédie, aux progrès de l'esprit philosophique les défaites des François; & c'étoit alors le Roi très-Philosophe de Prusse, & le Peuple très-Philosophe des Anglois, qui battoient par-tout leurs Armées. La Philosophie étoit le baudet de la fable; elle avoit fait tout le mal.

Cependant, disoit à ce sujet un grand Prince, tout peuple qui bannit de chez lui la Philosophie & le bon sens, ne peut se promettre ni grands succès dans la guerre, ni prompt rétablissement dans la paix.

En Portugal, on rencontre peu de Philosophes; & peut-être la foiblesse de l'Etat s'y trouve-t-elle en proportion avec la sottise & la superstition des Peuples.

(*b*) Sans la puissance des Princes Catholiques, les Papistes, aussi stupides & peut-être plus intolérants que les Juifs, tomberoient dans le même mépris.

Catholique? Le fossé des mers est une barriere impuissante contre le Fanatisme. Qui l'empêcheroit de prêcher une nouvelle croisade, d'armer l'Europe contre l'Angleterre, d'y prendre terre, & de traiter un jour les Bretons, comme il traita jadis les Albigeois?

Que le ton insinuant du Catholique n'en impose pas aux Protestants. Le même Prêtre qui regarde en Prusse l'intolérance comme une abomination & une infraction à la loi naturelle & divine, regarde en France la tolérance comme un crime & une héréfie (*c*). Qui le rend en ces Pays si différent de lui-même? Sa foiblesse en Prusse, & sa puissance en France.

Qu'on considere la conduite des Chrétiens d'abord foibles; ce sont des agneaux : devenus forts, ce sont des tigres.

Instruites par leurs malheurs passés, les Nations ne sentiront-elles jamais la nécessité d'enchaîner le Fanatisme, & de bannir de toute Religion le dogme monstrueux de l'intolérance? Qui dans ce moment même ébranle le trône de Constantinople & ravage la Pologne? Le Fanatisme. C'est lui qui défendant au Catholique Polonois d'admettre le Dissident au partage de ses privileges, ordonne de préférer la guerre à la tolérance. En vain impute-t-on au seul orgueil des Grands les malheurs actuels de ces contrées; sans la Religion, les Grands n'eussent point armé la Nation; & l'impuissance de leur orgueil eût maintenu la paix dans la Patrie. Le Papisme est l'auteur caché des malheurs de la Pologne.

A Constantinople, c'est le Fanatisme Musulman qui couvrant d'opprobre & d'ignominie le Chrétien Grec, l'arme en secret contre l'Empire dont il auroit été le défenseur.

Plût au Ciel que ces deux exemples, & présents, &

(*c*) On ne fut jamais en France plus intolérant. Peut-être n'y imprimeroit-on pas aujourd'hui sans cartons l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleuri, & n'y permettroit-on pas l'impression des Fables de la Fontaine. Quelle impiété ne trouveroit-on pas dans ces vers du Statuaire & de la statue de Jupiter?

A la foiblesse du sculpteur,
Le Poëte autrefois n'en dut guere;
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.
Il étoit enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

frappants, des maux produits par l'intolérance religieuse, fussent les derniers de cette espece, & que, désormais indifférents à tous les cultes, les Gouvernements jugeassent les hommes sur leurs actions & non sur leur croyance; qu'ils regardassent les vertus & le génie comme les seuls titres à la faveur publique; apprissent que ce n'est point de l'horloger Papiste, Turc, ou Réformé, mais du meilleur qu'il faut acheter sa montre; & qu'enfin ce n'est point à l'étendue de la croyance, mais à celle des talents qu'il faut confier les places!

Tant que le dogme de l'intolérance subsiste, l'univers moral renferme dans son sein le germe de nouvelles calamités. C'est un volcan demi-éteint, qui se rallumant un jour avec plus de violence, peut de nouveau porter l'incendie & la désolation.

Telles sont les craintes d'un Citoyen qui, sincere ami des hommes, souhaite vivement leur bonheur.

J'ai, je crois, suffisamment prouvé dans cette Section, qu'en général toutes les passions factices, & en particulier l'intolérance civile & religieuse, n'étoient dans l'homme qu'un amour déguisé du pouvoir. Les longs détails où m'ont entraîné les preuves de cette vérité, auront, sans doute, fait oublier au Lecteur les motifs qui m'ont nécessité à cette discussion.

Mon objet étoit de montrer que dans les hommes, si toutes les passions citées ci-dessus sont factices, tous par conséquent en sont susceptibles. C'est pour faire plus évidemment encore sentir cette vérité, que je lui présente de nouveau le tableau de généalogie des passions.

CHAPITRE XXII.

Généalogie des Passions.

Un principe de vie anime l'homme. Ce principe est la sensibilité physique. Que produit en lui cette sensibilité? un sentiment d'amour pour le plaisir, & de haine pour la douleur: c'est de ces deux sentiments réunis dans l'homme & toujours présents à son esprit, que se forme ce

qu'on appelle en lui le sentiment de l'amour de soi (*a*). Cet amour de soi engendre le desir du bonheur; le desir du bonheur, celui du pouvoir; & c'est ce dernier qui donne à son tour naissance à l'envie, à l'avarice, à l'ambition, & généralement à toutes les passions factices (*b*), qui, sous des noms divers, ne sont en nous qu'un amour du pouvoir déguisé, & appliqué aux divers moyens de se le procurer.

Ces moyens ne sont pas toujours les mêmes. Aussi voit-on les hommes, selon les positions où ils se trouvent, & le Gouvernement sous lequel ils vivent, marcher au pouvoir, par la voie, ou des richesses, ou de l'intrigue, ou de l'ambition, ou de la gloire, ou des talents, &c., mais y marcher constamment.

Si l'on se rappelle maintenant ce que j'ai dit, Section II, III & IV de cet Ouvrage:

1°. Que tous les hommes ont une égale aptitude à l'esprit;

2°. Que cette égale aptitude est en eux une puissance morte, si elle n'est vivifiée par les passions;

3°. Que la passion de la gloire est celle qui met le plus communément cette puissance en action;

4°. Que tous en sont susceptibles dans les Pays où la gloire conduit au pouvoir;

La conclusion générale que j'en tirerai, c'est que tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux, peuvent être animés de l'espece de passion propre à les élever aux plus hautes vérités.

La seule objection à laquelle il me reste à répondre, est celle-ci. Tous les hommes, dira-t-on, peuvent aimer la gloire (*c*): mais cette passion peut-elle être portée dans

---

(*a*) Tout jusqu'à l'amour de soi est en nous une acquisition. On apprend à s'aimer, à être humain ou inhumain, vertueux ou vicieux. L'homme moral est tout éducation & imitation.

(*b*) Nos divers caracteres sont le produit de nos passions factices. La preuve qu'ils ne sont pas l'effet d'une organisation ou d'un tempérament particulier, c'est qu'il en est d'attachés à certaines professions. Tel est, selon M. Hume, & celui des gens de guerre, à peu près le même en tout Pays; & celui des Ministres des Dieux, dans tous les siecles, les Empires, & les Religions.

(*c*) L'amour de la gloire éleve l'homme au-dessus de lui-même: elle étend les facultés de son

chacun d'eux au degré de force suffisant pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit?

Pour résoudre cette question, je suppose que j'ai concentré tout mon bonheur dans la possession de la gloire: alors cette passion aussi vive que l'amour de moi-même, se confondra nécessairement en moi avec ce sentiment. Il s'agit donc de prouver que le sentiment de l'amour de soi, commun à tous les hommes, est le même dans tous, & qu'il peut du moins les douer tous de l'énergie & de la force d'attention qu'exige l'acquisition des plus grandes idées.

ame & de son esprit. Mais qui regarderoit cet amour comme l'effet d'une organisation particuliere, se tromperoit. Le desir de la gloire est une passion tellement factice & dépendante de la forme du Gouvernement, que le Législateur peut toujours à son gré l'éteindre ou l'allumer dans une Nation.

CHAPITRE XXIII.

De la force du Sentiment de l'amour de soi.

LE sentiment de l'amour de soi, différemment modifié dans les différents hommes, est essentiellement le même dans tous. Ce sentiment est indépendant de la finesse plus ou moins grande des organes. On peut être sourd, aveugle, bossu, boîteux, & avoir le même desir de sa conservation, la même haine pour la douleur, & le même amour pour le plaisir.

Ni la force, ni la foiblesse du tempérament, ni la perfection des organes n'augmentent ou ne diminuent en nous la force du sentiment de l'amour de soi. Les femmes n'ont pas moins d'amour pour elles que les hommes, & n'ont cependant pas la même organisation. S'il étoit un moyen de mesurer la force de ce sentiment, ce seroit par *sa constance*, son *unité*, &, si je l'ose dire, par sa présence habituelle. Or, à tous ces égards, le sentiment de l'amour de soi est le même dans tous les hommes.

C'est ce sentiment qui tantôt les arme d'un courage opiniâtre comme d'une épée pour triompher des plus grands obstacles, & qui tantôt les doue d'une crainte prudente

comme d'un bouclier pour échapper au danger. C'est ce sentiment enfin qui, toujours occupé du bonheur de chaque individu, veille sans cesse à sa conservation. Or, si l'amour de soi est à cet égard le même dans tous, tous sont donc susceptibles du même degré de passion, par conséquent du degré propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'esprit. Mais j'admets pour un moment que le sentiment de l'amour de soi se fît moins vivement sentir à l'un qu'à l'autre : il est certain que cette différence, non encore apperçue par l'expérience, seroit par conséquent très-petite, & qu'elle n'influeroit en rien sur les esprits.

Un Méchanicien ne détourne d'un fleuve que la partie nécessaire à mouvoir les rouages & les machines placées le long de son rivage; il laisse le surplus des eaux suivre leur cours, & se perdre dans des marais. Il ne faut donc pareillement détourner du sentiment total de l'amour de soi, que la partie propre à mettre en action l'égale aptitude que tous les hommes ont à l'esprit. Or, cette partie est moins considérable qu'on ne le pense. Consulte-t-on sur ce point l'expérience? Elle nous apprend que la crainte de la férule, du fouet, ou d'une punition encore plus légere, suffit pour douer l'enfant de l'attention qu'exige l'étude & de la lecture & des langues (*a*). Or, cette espece d'attention est, ou la plus, ou du moins une des plus pénibles & des plus fatigantes (*b*).

L'expérience nous apprend encore que toutes nos découvertes sont des dons du hasard; que nous lui devons le premier soupçon de toute vérité nouvelle; que toutes les vérités de cette espece sont, pour ainsi dire, saisies sans attention; que leur découverte par cette raison a toujours été regardée comme une inspiration, & qu'il n'est point en conséquence de Poëte, ni de Philosophe, à qui

(*a*) Il n'est point d'art ou de science qui n'ait sa langue particuliere, & c'est l'étude de cette langue qui, dans un âge avancé, nous rend incapables de l'étude d'une nouvelle science.

(*b*) Si l'étude de leur propre langue paroît en général moins pénible aux enfants que l'étude de la Géométrie, c'est que les enfants éprouvent plus habituellement le besoin de parler que de comparer ensemble des figures géométriques, & que le besoin senti de l'attention la rend toujours moins désagréable & moins pénible.

l'expreſſion harmonieuſe & brillante, claire & préciſe de ſes penſées, n'ait coûté plus de ſoins & de travail que ſes idées les plus heureuſes.

D'où il réſulte que tous les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, ſont ſuſceptibles du degré d'attention requis pour s'élever aux plus hautes vérités, & que dans l'hypotheſe où le ſentiment de l'amour de ſoi ne fût pas le même dans tous, (hypotheſe ſans doute impoſſible) la petite différence qui ſe trouveroit à cet égard entre les hommes, n'auroit encore aucune influence ſur leur eſprit.

En effet, qu'on ſuppoſe le ſentiment de l'amour de ſoi plus vif dans l'un que dans l'autre; ce ſentiment, comme l'expérience le prouve, n'en ſeroit pas moins également habituel dans eux. Or, ſi toute ſupériorité d'eſprit dépend moins d'une attention vive que d'une attention habituelle (*f*), il eſt évident que dans cette ſuppoſition, tous les hommes ſeroient encore doués du degré de paſſion néceſſaire pour mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

(*c*) Lorſqu'il s'agit d'eſprit, le Lecteur, pour bien ſaiſir mes idées, doit rappeller à ſa mémoire que l'eſprit eſt le produit de l'attention, & l'attention celui d'une paſſion quelconque, & ſur-tout celle de la gloire; qu'en vain le haſard ou l'éducation nous offriroit dans une lecture, une converſation, &c. des objets de la comparaiſon deſquels il pût réſulter des idées nouvelles; que ces objets ſeroient pour nous des ſemences ſtériles, ſi l'attention ne les fécondoit, c'eſt-à-dire, ſi nous n'avions un intérêt, un deſir vif de les comparer, & d'obſerver les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances que ces objets ont entr'eux & avec nous.

Si l'on dit ſouvent du grand homme, qu'il eſt fils du malheur, c'eſt qu'en général, toujours occupé de s'y ſouſtraire, l'homme eſt alors forcé de penſer & de réfléchir. Il eſt donc toujours ce que le fait la poſition où il ſe trouve. Mais l'adverſité eſt-elle ſi ſalutaire qu'on le dit? Oui; dans la premiere jeuneſſe, lorſqu'on peut encore contracter l'habitude de penſer & de réfléchir. Cet âge paſſé, le malheur afflige l'homme, & l'éclaire peu. *L'infortune*, dit le proverbe Ecoſſois, *eſt ſaine à déjeûner*, *indifférente à dîner*, *& mortelle à ſouper*. D'ailleurs, l'adverſité n'excite ſouvent en nous qu'une efferveſcence vive & momentanée, parce qu'elle eſt ſouvent paſſagere. La paſſion de la gloire eſt plus durable, & par cette raiſon la plus propre à produire de grands hommes & à former de grands talents.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIV.

Des grandes Idées, Effets de la Constance de l'Attention.

UN desir violent occasionne souvent un effort d'esprit plus vif que continu. Or, l'acquisition des grands talants suppose un travail opiniâtre, & un desir de s'instruire encore plus habituel que vif.

Quelqu'occupés que les gens du monde soient de leur fortune & de leurs plaisirs, ils éprouvent par instant des desirs de gloire. Pourquoi ces desirs sont-ils stériles en eux? C'est qu'ils ne sont pas assez durables. C'est à la constance des desirs que sont attachés les grands succès. Si les Agnès trompent toujours les Arnolphes, c'est que le desir de voir leurs amants est en elles toujours plus habituel, que le desir de les empêcher ne l'est à leurs surveillants.

Les habitants de Kamschatka, d'une stupidité sans égale à certains égards, sont à d'autres d'une industrie merveilleuse. S'agit-il de se faire des vêtements? leur adresse en ce genre, dit leur Historien, surpasse celle des Européens (*a*). Pourquoi? C'est qu'ils habitent une des contrées de la terre la plus sujette aux intempéries de l'air, où par conséquent le besoin d'être vêtu se fait le plus habituellement sentir. Or, le besoin habituel est toujours industrieux. Eprouve-t-on celui de la considération? procure-t-elle pouvoir, (cet objet commun du desir des hommes:) on fait tout pour l'obtenir. C'est dans la possession de cette estime qu'on concentre tout son bonheur, & c'est alors que le desir de la gloire s'identifie avec l'amour de nous-mêmes.

Or, si ce dernier sentiment, comme l'expérience le prou-

(*a*) Si les habitants de Kamschatka nous surpassent dans certains arts, ils peuvent nous égaler en tous. Les talents ne sont que la différente application du même esprit à des genres divers.

Qui souleve une livre de plume ou de laine, souleve une livre de fer ou de plomb. La différence apperçue entre l'industrie des habitants de Kamschatka & la nôtre, tient donc à la différence de besoins que doivent éprouver dans des climats différents, des peuples sauvages ou policés.

ve, est habituellement présent à tous les hommes, il doit donc les douer tous de l'espece d'attention à laquelle est attachée la supériorité de l'esprit.

Tous les hommes organisés comme le commun d'entr'eux, sont donc susceptibles, non-seulement de passions, mais encore du degré habituel de passions suffisant pour les élever aux plus grandes idées.

D'où provient donc l'extrême inégalité des esprits? De ce que personne ne voit précisément (*b*) les mêmes objets; ne s'est précisément trouvé dans les mêmes positions (*c*); n'a reçu la même éducation; & de ce qu'enfin le hasard qui préside à notre instruction, ne conduit pas tous les hommes à des mines également riches & fécondes.

C'est donc à l'éducation prise dans toute l'étendue du sens qu'on peut attacher à ce mot, & dans lequel même l'idée du hasard se trouve comprise (*d*), qu'on peut rapporter l'inégalité des esprits.

(*b*) Dans chaque pays, il est un certain nombre d'objets que l'éducation offre également à tous, & c'est cette impression uniforme de ces objets qui produit dans les Citoyens cette ressemblance d'idées & de sentiments à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere national.

Il est en outre un certain nombre d'objets divers que le hasard & l'éducation présentent à chacun des individus, & c'est l'impression différente de ces objets, qui, dans ces mêmes individus, produit cette diversité d'idées & de sentiments à laquelle on donne le nom d'esprit & de caractere particulier.

(*c*) Je suppose qu'on ne puisse s'illustrer dans les Lettres sans partager son temps entre le monde & la retraite; que ce soit dans les déserts que se ramassent les diamants, & dans les villes qu'on les taille, les polisse & les monte; il est évident que le hasard & la fortune qui me permettent d'habiter tour-à-tour la ville & la campagne, auront plus fait pour moi que pour un autre.

(*d*) De ce que le hasard aura toujours part à notre instruction, en faut-il conclure l'inutilité de l'éducation? Non: l'éducation ne fera jamais des hommes supérieurs de tous les habitants d'une Nation: mais en la perfectionnant, en imaginant de nouveaux moyens d'allumer en nous le desir de la gloire, en mettant souvent les Citoyens dans les positions où le hasard ne les place que rarement, nul doute qu'on n'en puisse infiniment retrécir l'empire.

Il est à Rome des Conservatoires ou Ecoles de Musique dont on sort toujours bon Mu-

Pour compléter les preuves de cette vérité, il ne me reste qu'à montrer dans la Section suivante les erreurs & contradictions où tombent ceux qui, sur ce même sujet, adoptent des principes différents des miens.

Je prendrai M. Rousseau pour exemple. C'est de tous les Auteurs celui qui, dans ses Ouvrages, a traité cette question avec le plus d'esprit & d'éloquence. Je discuterai donc ses principales opinions; & si j'en démontre la fausseté & la contradiction, j'imagine que le Public, alors moins attaché à ses anciens préjugés, jugera sans partialité mes principes, & se trouvera dans cette disposition heureuse & calme qui fait adopter toute idée juste, quelque paradoxale qu'elle ait d'abord paru.

---

sicien, & dans lesquels il se forme tous les ans quelques hommes de génie. On voit aussi à Paris une Ecole des ponts & chaussées, dont il ne sort que des gens instruits, parmi lesquels se trouvent quelques hommes supérieurs.

Une excellente éducation peut donc les multiplier dans une nation, & faire du reste des Citoyens des gens de sens & d'esprit. Or ces avantages d'une excellente éducation sont suffisants pour encourager à l'étude d'une science, à la perfection de laquelle est en partie attachée le bonheur de l'humanité.





SECTION V.

Des Erreurs & Contradictions de ceux dont les principes différents des miens, rapportent à l'inégale perfection des Sens, l'inégale supériorité des Esprits.

MONSIEUR Rousseau & moi sommes sur cette question d'une opinion contraire. Mon objet, en réfutant quelques-unes de ses idées, n'est point la critique de l'*Emile*. Cet Ouvrage est à la fois digne de son Auteur & de l'estime publique (*a*). Mais trop fidele imitateur de Platon, peut-être M. Rousseau a-t-il souvent sacrifié l'exactitude à l'éloquence ; est-il tombé dans des contradictions que, sans doute, il eût évitées, si, plus sévere observateur de ses propres idées, il les eût plus attentivement comparées entr'elles.

Ce que je me propose dans l'examen des principales assertions de l'Auteur, c'est de montrer que presque toutes ses erreurs sont des conséquences nécessaires de ce principe trop légérement admis.

Savoir.

„ Que l'inégalité des esprits est l'effet de la perfection „ plus ou moins grande des organes des sens (*b*), & que „ nos vertus comme nos talents sont également dépendants „ de la diversité de nos tempéraments. „

(*a*) La fureur avec laquelle les Moines & les Prêtres ont persécuté M. Rousseau, est un témoignage non suspect de la bonté de son Ouvrage. On ne poursuit point les Auteurs médiocres.

(*b*) Il ne s'agit dans cette question que de cette petite différence d'organisation, que la nature met entre des hommes doués de tous leurs sens.

CHAPITRE I.

*Contradictions de l'Auteur d'*Emile *sur les Causes de l'inégalité des Esprits.*

Le simple rapprochement des idées de M. Rousseau prouvera leur contradiction.

1e. Proposition.

Il dit, Lettre 3e. page 116, Tome V de l'*Héloïse* (*a*):
„ Pour changer les caracteres, il faudroit pouvoir chan-
„ ger les tempéraments; vouloir pareillement changer les
„ esprits, & d'un sot faire un homme de talents, c'est
„ d'un blond vouloir faire un brun. Comment fondroit-
„ on les cœurs & les esprits sur un modele commun?
„ nos talents, nos vices, nos vertus, & par conséquent
„ nos caracteres, ne dépendent-ils pas entiérement de no-
„ tre organisation? "

2e. Proposition.

Il dit, page 164, 165 & 166, Tome V de l'*Héloïse*.
„ Lorsqu'on nourrit les enfants dans leur premiere sim-
„ plicité, d'où leur viendroit des vices dont ils n'ont pas
„ vu d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion
„ de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire? Les dé-
„ fauts dont nous accusons la nature, ne sont pas son ou-
„ vrage, mais le nôtre. Un propos vicieux est dans la
„ bouche d'un enfant, une herbe étrangere dont le vent
„ apporte la graine. "

Dans la premiere de ces citations, M. Rousseau croit que c'est à l'organisation que nous devons nos vices, nos passions, & par conséquent nos caracteres.

Dans la seconde, au contraire, il croit, (& je le crois comme lui) qu'on naît sans vices, parce qu'on naît sans idées : mais par la même raison, on naît aussi sans vertu.

(*a*) Je tire la plupart des mes citations de la Lettre 3e. T. V de l'Héloïse. C'est un extrait de l'*Emile*, fait par l'Auteur lui-même. Dans cette Lettre, il rassemble presque tous les principes de son grand Ouvrage.

Si le vice eſt étranger à la nature de l'homme, la vertu lui doit être pareillement étrangere. L'un & l'autre ne ſont & ne peuvent être que des acquiſitions (*b*). C'eſt pourquoi l'on eſt cenſé ne pouvoir pécher qu'à ſept ans; parce qu'avant cet âge, on n'a encore aucune idée préciſe du juſte & de l'injuſte, ni aucune connoiſſance de ſes devoirs envers les hommes.

3e. PROPOSITION.

M. Rouſſeau dit, page 63, Tome III de l'*Emile* : „ Que „ le ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur de „ l'homme. „ Il répete, page 107 du même Vol. „ qu'il „ eſt au fond des ames un principe inné de vertu & de „ juſtice. "

4e. PROPOSITION.

Il dit, page 11, Tome III, de l'*Emile* : " La voix intérieure „ de la vertu ne ſe fait point entendre au pauvre (*c*) qui „ ne ſonge qu'à ſe nourrir. " Il ajoute, page 161, Tome IV, *ibid.* " Le Peuple a peu d'idées de ce qui eſt beau &

(*b*) M. Rouſſeau, L. IV, T. II de ſon *Emile*, après avoir dit un mot de l'origine des Paſſions, ajoute : » Sur ce principe, il eſt » aiſé de voir comment on » peut diriger au bien ou au » mal toutes les Paſſions des » enfants & des hommes. » Mais s'il eſt poſſible de diriger au bien ou au mal les Paſſions des enfants, il eſt donc poſſible de changer leur caractere.

(*c*) » La voix intérieure de la » vertu, dit M. Rouſſeau, ne » ſe fait point entendre aux » pauvres. " Cet Auteur range apparemment les incrédules dans la claſſe des pauvres, lorſqu'il ajoute, p. 207, T. III de l'*Emile* : » Un incrédule ſouhaite » que tout l'Univers ſoit dans » la miſere pour s'épargner la » moindre peine, & ſe procurer » le moindre plaiſir. " M. Rouſſeau eſt incrédule, & je ne l'accuſe pas d'un pareil ſouhait. M. de Voltaire n'eſt pas bigot; & c'eſt cependant lui qui prit en main la défenſe de l'innocente famille des Calas, qui leur ouvrit ſa bourſe, qui ſacrifia en ſollicitations un temps pour lui toujours ſi précieux, & qui protégea ſeul la veuve & les orphelins opprimés, lorſque l'Egliſe & les Magiſtrats les abandonnoient. M. Rouſſeau n'auroit-il voulu dire autre choſe, ſinon que l'incrédule s'aime de préférence aux autres? Ce ſentiment eſt commun au dévot comme à l'incrédule. Point de Saint qui voulût être damné pour ſon voiſin. Quand St. Paul a ſouhaité d'être anathême pour ſes freres, ne s'eſt-il point exagéré la nobleſſe de ce ſentiment, & ne lui falloit-il pas quinze jours de réſidence en Enfer pour s'aſſurer de ſa vérité?

„ honnête, „ & conclut, page 112, Tome III, *ibid.*" qu'a-„ vant l'âge de raison, l'homme fait le bien & le mal sans „ le connoître. —

On voit que, si dans la 3e. de ces Propositions, M. Rousseau croit l'idée de la vertu innée, il la croit acquise dans la 4e.; & il a raison. Ce n'est qu'une parfaite législation qui donneroit à tous les hommes une idée parfaite de la vertu, & qui les nécessiteroit à l'honnêteté.

Tous seroient justes, si le Ciel eût dès le berceau gravé dans tous les cœurs les vrais principes de la législation; il ne l'a point fait.

Le Ciel a donc voulu que les hommes dussent à leur méditation l'excellence de leurs loix; que la connoissance de ces loix fût une acquisition, & le produit du génie perfectionné par le temps & l'expérience. En effet, dirois-je à M. Rousseau, s'il étoit un sentiment inné de justice & de vertu, ce sentiment, comme celui de la douleur & du plaisir physique, seroit commun à tous les hommes, au pauvre comme au riche, au Peuple comme au Grand; & l'homme distingueroit à tout âge le bien du mal (*d*).

Mais M. Rousseau dit, page 209, Tome III d'*Emile*: „ Sans un principe innéde vertu, verroit-on l'homme juste „ & le Citoyen honnête concourir à son préjudice au „ bien public? " Personne, répondrai-je, n'a jamais concouru à son préjudice au bien public. Le héros Citoyen qui risque sa vie pour se couronner de gloire, pour mériter l'estime publique, & pour affranchir sa patrie de la servitude, cede au sentiment qui lui est le plus agréable. Pourquoi ne trouveroit-il pas son bonheur dans l'exercice de la vertu, dans l'acquisition de l'estime publique & des plaisirs attachés à cette estime? Par quelle raison enfin n'exposeroit-il pas sa vie pour la patrie, lorsque le matelot & le soldat, l'un sur mer, & l'autre à la tranchée,

(*d*) » Tant que la sensibilité » de l'homme, (*Emile*, *L. IV*, *T. II*) » reste bornée à son individu, » il n'y a rien de moral dans » ses actions. Ce n'est que quand » elle commence à s'étendre » hors de lui, qu'il prend d'a» bord ces sentiments, & ensuite » ces notions du bien & du mal, » qui le constituent véritable» ment homme. " Ce texte prouve l'ingénuité avec laquelle M. Rousseau se réfute lui-même.

l'exposent tous les jours pour un écu? L'homme honnête qui semble concourir à son préjudice au bien public, n'obéit donc qu'au sentiment d'un intérêt noble. Pourquoi M. Rousseau nieroit-il ici que l'intérêt est le moteur unique & universel des hommes? Il en convient en mille endroits de ses Ouvrages. Il dit, page 73, Tome III de l'*Emile*: „ Un „ homme a beau faire semblant de préférer mon intérêt „ au sien propre, de quelque démonstration qu'il colore „ ce mensonge, je suis très-sûr qu'il en fait un. " Page 137, Tome I, *ibid*: „ Je veux quand mon Eleve s'engage „ avec moi, qu'il ait toujours un intérêt présent & sen- „ sible à remplir son engagement; & que si jamais il y „ manque, ce mensonge attire sur lui des maux qu'il voye „ sortir de l'ordre des choses. "

Dans cette citation, si M. Rousseau se croit d'autant plus assuré de la promesse de son Eleve, que cet Eleve a plus d'intérêt à la garder, pourquoi dire, Tome I, page 130, de l'*Emile*, „ Celui qui ne tient que par son profit & son „ intérêt à sa parole, n'est guere plus lié que s'il n'avoit „ rien promis. " Cet homme, sans doute, ne sera pas lié par sa parole, mais par son intérêt. Or, ce lien en vaut bien un autre, & M. Rousseau n'en doute point, puisqu'il veut que ce soit *l'intérêt qui lie le Disciple à sa promesse*. L'on est & l'on sera toujours d'autant plus exact & fidele observateur de sa parole, qu'on aura plus d'intérêt à la tenir. Quiconque alors y manque, est encore plus fou que malhonnête.

J'avoue qu'il est rare de trouver des contradictions si palpables dans les principes du même Ouvrage. La seule maniere d'expliquer ce phénomene moral, c'est de convenir que M. Rousseau s'est moins occupé dans son *Emile* de la vérité de ce qu'il dit, que de la maniere de l'exprimer. Le résultat de ces contradictions, c'est que les idées de la justice & de la vertu sont réellement acquises.



CHAPITRE II.

De l'Eſprit & du Talent.

QU'EST-CE dans l'homme que l'eſprit? L'aſſemblage de ſes idées. A quelle ſorte d'eſprit donne-t-on le nom de talent? A l'eſprit concentré dans un ſeul genre, c'eſt-à-dire, à un grand aſſemblage d'idées de la même eſpece.

Or, s'il n'eſt point d'idées innées, (& M. Rouſſeau en convient dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages) l'eſprit & le talent ſont donc en nous des acquiſitions, & l'un & l'autre, comme je l'ai déja dit, ont donc pour principes générateurs;

1°. La ſenſibilité phyſique. Sans elle, nous ne recevrions point de ſenſations:

2°. La mémoire, c'eſt-à-dire, la faculté de ſe rappeller les ſenſations reçues:

3°. L'intérêt que nous avons de comparer nos ſenſations entr'elles (*a*), c'eſt-à-dire, d'obſerver avec attention les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'ont entr'eux les objets divers.

C'eſt cet intérêt qui fixe l'attention, & qui dans les hommes organiſés comme le commun d'entr'eux, eſt le principe productif de leur eſprit.

Les talents regardés par quelques-uns comme l'effet d'une aptitude particuliere à tel ou tel genre d'eſprit, ne ſont réellement que le produit de l'attention appliquée aux idées d'un certain genre. Je compare l'enſemble des connoiſſances humaines, au clavier d'un orgue. Les divers talents en ſont

(*a*) Juger, dit M. Rouſſeau, n'eſt pas ſentir. La preuve de ſon opinion, » c'eſt qu'il eſt en » nous une faculté ou force qui » nous fait comparer les objets. „ Or, dit-il, cette force ne „ peut être l'effet de la ſenſibilité phyſique." Si M. Rouſſeau eût plus approfondi cette queſtion, il eût reconnu que cette force n'étoit autre choſe que l'intérêt même que nous avons de comparer les objets entr'eux, & que cet intérêt prend ſa ſource dans le ſentiment de l'amour de ſoi, effet immédiat de la *ſenſibilité phyſique*.

les touches; & l'attention mise en action par l'intérêt, est la main qui peut indifféremment se porter sur l'une ou l'autre de ces touches.

Au reste, si l'on acquiert jusqu'au sentiment de l'amour de soi; si l'on ne peut s'aimer qu'on n'ait auparavant éprouvé le sentiment de la douleur & du plaisir physique: tout est donc en nous acquisition.

Notre esprit, nos talents, nos vices, nos vertus, nos préjugés & nos caracteres, nécessairement formés du mêlange de nos idées & de nos sentiments, ne sont donc pas l'effet de nos divers tempéraments. Nos passions elles-mêmes en sont dépendantes. Je citerai les Peuples du Nord en preuve de cette vérité. Leur tempérament pituiteux & phlegmatique est, dit-on, l'effet particulier de la nature de leur climat & de leur nourriture; cependant ils sont aussi susceptibles d'orgueil, d'envie, d'ambition, d'avarice, de superstition, que les Peuples sanguins (*b*) & bilieux du Midi (*c*). Ouvre-t-on l'histoire; on voit les Peuples tout-à-coup changer de caractere, sans qu'il soit arrivé de changement dans la nature de leurs climats ou de leur nourriture.

J'ajouterai même que *si tous les caracteres*, comme le prétend M. Rousseau, page 109, Tome V de l'*Héloïse*, *étoient bons & sains en eux-mêmes*, cette bonté universelle, & par conséquent indépendante de la diversité des tempéraments, prouveroit contre son opinion. Plût au Ciel que la bonté

(*b*) Ce fait prouve clairement que les passions citées ci-dessus, ne sont pas l'effet de la diversité de nos tempéraments, mais, comme je l'ai dit, de l'amour du pouvoir.

(*c*) L'imagination des Peuples du Nord n'est pas moins vive que celle des Peuples du Midi. Compare-t-on les Poésies d'Ossian à celles d'Homere; lit-on les Poëmes de Milton, de Fingal, les Poésies Erses, &c.; on n'apperçoit pas moins de force dans les tableaux des Poëtes du Nord que dans ceux des Poëtes du Midi. Aussi le sublime Traducteur des Poésies d'Ossian, après avoir démontré dans une excellente dissertation, que les grandes & mâles beautés de la Poésie appartiennent à tous les Peuples, observe à ce sujet que les compositions de cette espece ne supposent qu'un certain degré de police dans une Nation. Ce n'est point, ajoute-t-il, le climat, mais les mœurs du siecle qui donnent un caractere fort & sublime à la Poésie. Celle d'Ossian en est la preuve.

fût le partage de l'homme! C'eſt à regret que ſur ce point, je ſuis encore d'un avis contraire à M. Rouſſeau. Quel plaiſir pour moi de trouver tous les hommes bons! Mais en leur perſuadant qu'ils ſont tels, je ralentirois leur ardeur pour le devenir. Je les dirois bons, & les rendrois méchants.

Eſt-on honnête? Sert-on ſon Souverain? Mérite-on ſa confiance lorſqu'on lui cache la miſere de ſes Peuples? Non : mais lorſqu'on la lui fait connoître, & qu'on lui montre les moyens de la ſoulager. Qui trompe les hommes, n'eſt point leur ami. Où ſont donc ceux des Rois? Quel Courtiſan eſt toujours vrai avec ſon Prince? Quel homme l'eſt toujours avec lui-même? Le faux brave dit tous les individus courageux, pour être cru lui-même tel; & c'eſt quelquefois le Shaftesburiſte le plus frippon, qui ſoutient le plus vivement la bonté originelle des hommes.

Quant à moi, je ne les entretiendrai pas à cet égard dans une ſécurité funeſte. Je ne leur répéterai point ſans ceſſe qu'ils ſont bons. Le Légiſlateur, moins en garde contre le vice, négligeroit l'établiſſement des loix propres à les réprimer; je ne commettrai point le crime de leze-humanité, j'oſerai dire la vérité, & diſcuter une queſtion que je ne puis traiter, ſans montrer, relativement à mon objet, que ſur ce point M. Rouſſeau n'eſt pas plus d'accord avec lui-même que ſur les précédents.

CHAPITRE III.

De la Bonté de l'Homme au berceau.

JE vous aime, ô mes Concitoyens! & mon premier deſir eſt de vous être utile. J'envie, ſans doute, vos ſuffrages : mais voudrois-je devoir au menſonge & votre eſtime & vos éloges? Mille autres vous tromperont; je ne ſerai point leur complice. Les uns vous diront bons, & flatteront le deſir que vous avez de vous croire tels : ne les en croyez pas. Les autres vous diront méchants; ils vous mentiront pareillement : vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

Nul individu ne naît bon : nul individu ne naît mé-

chant. Les hommes font l'un ou l'autre, selon qu'un intérêt conforme ou contraire les réunit ou les divise (*a*). Des Philosophes croyent les hommes nés dans l'état de guerre. Le desir commun de posséder les mêmes choses, les arme, disent-ils, dès le berceau les uns contre les autres.

L'état de guerre, sans doute, suit de près l'instant de leur naissance. La paix entr'eux est peu durable. Cependant ils ne naissent point ennemis. La bonté ou la méchanceté est en eux un accident : c'est le produit de leurs loix bonnes ou mauvaises. Ce qu'on appelle dans l'homme la bonté ou le sens moral, est sa bienveillance pour les autres, & cette bienveillance est toujours en lui proportionnée à l'utilité dont ils lui sont. Je préfere mes Concitoyens aux étrangers, & mon ami à mes Concitoyens. Le bonheur de mon ami se réfléchit sur moi. S'il devient plus riche & plus puissant, je participe à sa richesse & à sa puissance. La bienveillance pour les autres, est donc l'effet de l'amour de nous-mêmes. Or, si l'amour de soi, comme je l'ai prouvé, Section IV, est en nous l'effet nécessaire de la faculté de sentir, notre amour pour les autres, quoi qu'en disent les Shaftesburistes, est donc pareillement l'effet de cette même faculté.

Qu'est-ce en effet que cette bonté originelle ou ce sens moral tant vanté par les Anglois (*b*) ? Quelle idée nette se former d'un pareil sens (*c*), & sur quel fait en fonder

(*a*) Si l'homme est quelquefois méchant, c'est lorsqu'il a intérêt de l'être ; c'est lorsque les Loix, qui par la crainte de la punition & l'espoir de la récompense devroient le porter à la vertu, le portent au contraire au vice. Tel est l'homme dans les Pays despotiques, c'est-à-dire, dans ceux de la flatterie, de la bassesse, de la bigotterie, de l'espionnage, de la paresse, de l'hypocrisie, du mensonge, de la trahison, &c.

(*b*) C'est sur une observation constante & générale qu'est fondé ce proverbe : *mal d'autrui n'est que songe*. L'expérience ne prouve donc pas que les hommes soient si bons.

(*c*) Admet-on un sens moral ? Pourquoi pas un sens algébrique ou chymique ? Pourquoi créer dans l'homme un sixieme sens ? Seroit-ce pour lui donner des idées plus nettes de la morale ? Mais qu'est-ce que la morale ? *La Science de moyens inventés par les hommes pour vivre entr'eux de la maniere la plus heureuse possible.* Que le puissant ne s'oppose point à ses progrès, cette Science se perfectionnera proportionnellement aux lumieres que les

l'existence? Sur ce qu'il est des hommes bons? Mais il en est aussi d'envieux & de menteurs : *omnis homo mendax.* Dira-t-on en conséquence que ces hommes ont en eux un sens immortel d'envie, ou un sens mentitif? Rien de plus absurde que cette philosophie théologique de Shaftesbury; & cependant la plupart des Anglois en sont amateurs, comme les François l'étoient jadis de leur musique. Il n'en est pas de même des autres Nations. Aucun étranger ne peut comprendre l'une & écouter l'autre. C'est une taie sur les yeux des Anglois. Il faut la leur lever, pour qu'ils voyent.

Selon leurs Philosophes, l'homme indifférent, l'homme assis dans son fauteuil desire le bien des autres; mais en

---

Peuples acquerront. On veut que la morale soit l'œuvre de Dieu : mais elle fait en tout Pays partie de la Législation des Peuples. Or la Législation est des hommes. Si Dieu est réputé l'Auteur de la morale, c'est qu'il l'est de la raison humaine, & que la morale est l'œuvre de cette raison. Identifier Dieu & la morale, c'est être idolâtre, c'est diviniser l'ouvrage des hommes. Ils ont fait des conventions. La morale n'est que le recueil de ces conventions. Le véritable objet de cette Science est la félicité du plus grand nombre. *Salus populi suprema lex esto.* Si la morale des Peuples produit si souvent l'effet contraire, c'est que le puissant en dirige tous les préceptes à son avantage particulier; c'est qu'il se répete toujours : *Salus gubernantium suprema lex esto.* C'est qu'enfin la morale de la plupart des Nations n'est plus maintenant que le recueil des moyens employés & des préceptes dictés par le puissant, pour affermir son autorité, & pouvoir être impunément injuste.

Mais peut-on respecter de tels préceptes? Oui, lorsqu'ils sont consacrés par des Edits, par des Loix absurdes, & surtout par la crainte du puissant. C'est alors qu'ils s'acquierent une autorité légale, si le puissant continue de l'être.

Alors rien de plus difficile que de rappeller la science de la morale à son véritable objet. Aussi ne trouve-t-on de Législation sage & de morale pure que dans les Pays, où, comme en Angleterre, le Peuple a part à l'administration, où la Nation est le Souverain, où les Loix enfin, toujours établies en faveur du puissant, se trouvent néceessairement conformes à l'intérêt du plus grand nombre.

D'après cette idée sommaire de la science de la morale, il est évident qu'elle est, comme les autres, le produit de l'expérience, de la méditation, & non celui d'un *sens moral*; qu'elle peut comme les autres sciences de jour en jour se perfectionner, & que rien n'autorise l'homme à supposer en lui un sixieme sens dont il seroit impossible de se former des idées nettes.

tant qu'indifférent, l'homme ne desire, & ne peut même rien desirer. L'état de desir & d'indifférence est contradictoire. Peut-être même cet état de parfaite indifférence est-il impossible. Ce que l'expérience m'apprend, c'est que l'homme ne naît ni bon ni méchant : c'est que son bonheur n'est pas nécessairement attaché au malheur d'autrui ; c'est qu'au contraire, dans toute saine éducation, l'idée de ma propre félicité sera toujours plus ou moins étroitement liée dans ma mémoire à celle de mes Concitoyens : c'est que le desir de l'une produira en moi le desir de l'autre. D'où il résulte que l'amour du prochain n'est dans chaque individu qu'un effet de l'amour de lui-même. Aussi les plus bruyants prôneurs de la bonté originelle (*d*), n'ont-ils pas toujours été les plus zélés bienfaicteurs de l'humanité.

Se fût-il agi du salut de l'Angleterre ? Pour la sauver, dit-on, le paresseux Shaftesbury, cet ardent Apôtre du beau moral, ne se fût pas fait porter jusqu'au Parlement. Ce n'est point le sens du bon moral, c'est l'amour de la gloire & de la patrie qui forme les Horaces, les Brutus & les Scævolas (*e*). Les Philosophes Anglois me répéteroient en vain que le beau moral est un sens qui se développant avec le fétus de l'homme, le rend, dans un temps (*f*) marqué, compatissant aux maux de ses semblables. Je puis me former une idée de mes cinq sens, & des organes qui les constituent ; mais j'avoue que je n'ai pas plus d'idée d'un sens moral, que d'un éléphant & d'un château moral.

Se servira-t-on encore long-temps de ces mots vuides de sens, qui ne présentant aucune idée claire & distincte (*g*),

---

(*d*) Les Romanciers du beau moral ignorent le mépris que doit avoir pour leur Roman, quiconque, en qualité de Ministre, de Lieutenant de police & d'homme public, est à portée de connoître l'humanité.

(*e*) Ce systême si vanté du beau moral, n'est au fond que le systême des idées innées détruit par Locke, & redonné de nouveau sous un nom & une forme différente.

(*f*) *Le sens moral*, comme la puberté, disent les Shaftesburistes, ne se développe en nous que vers un certain âge. Ce sens est, selon eux, une espece d'excroissance morale. Or je demande, qu'est-ce qu'un sens ou excroissance qui n'est pas physique. Il faut compter beaucoup sur la foi du Lecteur, pour lui donner une supposition aussi absurde, qui d'ailleurs n'explique rien qu'on ne puisse expliquer sans elle.

(*g*) Ce n'est point le sentiment

devroient être à jamais relégués dans les écoles théologiques (*h*). Entend-on par ce mot de sens moral, le sentiment de compassion éprouvé à la vue d'un malheureux? Mais pour compatir aux maux d'un homme, il faut d'abord savoir qu'il souffre, & pour cet effet avoir senti la douleur. Une compassion sur parole, en suppose encore la connoissance. D'ailleurs, quels sont les maux auxquels en général on se montre le plus sensible? Ce sont ceux qu'on a soufferts le plus patiemment, & dont le souvenir en conséquence est le plus habituellement présent à notre mémoire. La compassion n'est donc point en nous un sentiment inné.

Qu'éprouverai-je à la présence d'un malheureux? Une émotion forte. Qui la produit? Le souvenir des douleurs auxquelles l'homme est sujet, & auxquelles je suis moi-même exposé (*i*). Une telle idée me trouble, m'importune; & tant que cet infortuné est en ma présence, je suis tristement affecté. L'ai-je secouru; ne le vois-je plus? le calme renaît insensiblement dans mon ame, parce qu'en proportion de son éloignement, le souvenir des maux que

---

du beau moral qui fait travailler l'ouvrier, mais la promesse de 24 sols pour boire. Qu'un homme soit infirme, qu'il doive la prolongation de sa vie aux soins assidus de ses domestiques, que doit-il faire pour s'assurer la continuité de ces mêmes soins? Faut-il qu'il prêche le beau moral? Non, mais qu'il leur déclare que n'étant point sur son testament, il récompensera leur zele de son vivant en leur comptant chaque année de sa vie telle gratification honnête & graduelle. Qu'il tienne parole, il sera bien servi, & l'eût été mal, s'il n'en eût appellé qu'à leur sens du beau moral.

Point d'objets sur lesquels on ne pût donner de pareilles recettes, qui, tirées du principe de l'intérêt personnel, seroient tout autrement efficaces que des recettes extraites, ou de la Métaphysique théologique, ou de la Métaphysique alambiquée du Shaftesburysme.

(*h*) *Le sens moral* me paroît un de ces êtres métaphysiques, ou moraux qu'on ne devroit jamais citer dans un Livre de Philosophie. On les a quelquefois introduits dans la Comédie Italienne, encore en refroidissoient-ils l'action. On les supporte à peine dans les Prologues.

(*i*) On écrase sans pitié une mouche, une araignée, un insecte, & l'on ne voit pas sans peine égorger un bœuf. Pourquoi? C'est que dans un grand animal, l'effusion du sang, les convulsions de la souffrance, rappellent à la mémoire un sentiment de douleur que n'y rappelle point l'écrasement d'un insecte.

me rappelloit sa présence, s'est insensiblement effacé. Quand je m'attendrissois sur lui, c'étoit donc sur moi-même que je m'attendrissois. Quels sont en effet les maux auxquels je compatis le plus? Ce sont, comme je l'ai déja dit, non-seulement ceux que j'ai sentis, mais ceux que je puis sentir encore : ces maux plus présents à ma mémoire me frappent le plus fortement. Mon attendrissement pour les douleurs d'un infortuné, est toujours proportionné à la crainte que j'ai d'être affligé des mêmes douleurs. Je voudrois, s'il étoit possible, en anéantir en lui jusqu'au germe : je m'affranchirois en même-temps de la crainte d'en éprouver de pareilles. L'amour des autres ne sera jamais dans l'homme qu'un effet de l'amour de lui-même (*k*), & par conséquent de sa sensibilité physique. En vain M. Rousseau répete-t-il sans cesse, *que tous les hommes sont bons, & tous les premiers mouvements de la nature droits*. La nécessité des loix est la preuve du contraire. Que suppose cette nécessité? Que ce sont les divers intérêts de l'homme qui le rendent méchant ou bon; & que le seul moyen de former des Citoyens vertueux, c'est de lier l'intérêt particulier à l'intérêt public.

Au reste, quel homme moins persuadé que M. Rousseau de la bonté originelle des caracteres! Il dit, page 179, Tome I de l'*Emile*. „ Tout homme qui ne connoît point „ la douleur, ne connoît ni l'attendrissement de l'huma- „ nité, ni la douceur de la commisération : son cœur n'est „ ému de rien : il n'est point sociable : c'est un monstre „ avec ses semblables. „ Il ajoute, page 220, Tome II, *ibid.*: „ Rien, selon moi, de plus beau & de plus vrai que cette „ maxime, *on ne plaint jamais dans autrui que les maux dont* „ *on ne seroit pas soi-même exempt*; & c'est pourquoi, ajoute- „ t-il, le Prince est sans pitié pour ses Sujets, le riche est „ dur

(*k*) Deux nations ont-elles intérêt de s'unir? Elles font entr'elles un traité de bonté & d'humanité réciproque. Que l'une des deux Nations ne trouve plus d'avantage à ce traité; elle le rompt : voilà l'homme. L'intérêt détermine sa haine ou son amour. L'humanité n'est point essentielle à sa nature. Qu'entend-on en effet par ce mot essentiel? Ce sans quoi une chose n'existe pas. Or, en ce sens, la sensibilité physique est la seule qualité essentielle à la nature de l'homme.

„ dur avec le pauvre, & le noble avec le roturier. "

D'après ces maximes, comment soutenir la bonté originelle de l'homme, & prétendre que *tous les caracteres sont bons?*

La preuve que l'humanité n'est dans l'homme que l'effet du souvenir des maux qu'il connoît, ou par lui-même (*k*), ou par les autres, c'est que de tous les moyens de le rendre humain & compatissant, le plus efficace est de l'habituer dès sa plus tendre jeunesse à s'identifier avec les malheureux, & à se voir en eux. Quelques-uns ont en conséquence traité la compassion de foiblesse. Qu'on lui donne tel nom qu'on voudra; cette foiblesse sera toujours à mes yeux la premiere des vertus (*l*), parce qu'elle contribuera toujours le plus au bonheur de l'humanité.

J'ai prouvé que la compassion n'est ni un *sens moral*, ni un *sentiment inné*, mais un pur effet de l'amour de soi. Que s'ensuit-il? Que c'est ce même amour diversement modifié, selon l'éducation différente qu'on reçoit, les circonstances & les positions où le hasard nous place, qui nous rend humains ou durs; que les hommes ne naissent point compatissants, mais que tous peuvent le devenir, & le seront, lorsque les loix, la forme du Gouvernement & l'éducation les rendront tels.

O vous à qui le Ciel confie la puissance législative, que votre administration soit douce, que vos loix soient sages; & vous aurez pour sujets des hommes humains,

(*k*) On frémit au spectacle de l'assassin qu'on roue. Pourquoi? C'est que son supplice rappelle à notre souvenir la mort & la douleur à laquelle la nature nous a condamnés. Mais pourquoi les bourreaux & les Chirurgiens sont-ils impitoyables? C'est qu'habitués ou de torturer un coupable, ou d'opérer sur un malade, sans éprouver eux-mêmes de douleur, ils deviennent insensibles à ses cris. N'apperçoit-on plus dans les souffrances d'autrui, celles auxquelles on est soi-même sujet? on devient dur.

(*l*) Le besoin d'être plaint dans ses malheurs, aidé dans ses entreprises; le besoin de fortune, de conversation, de plaisirs, &c. produit dans tous le sentiment de l'amitié. Elle n'est donc pas toujours fondée sur la vertu. Aussi les méchants sont-ils, comme les bons, susceptibles d'amitié, & non d'humanité. Les bons seuls éprouvent ce sentiment de compassion & de tendresse éclairée, qui, réunissant l'homme à l'homme, le rend l'ami de tous ses Concitoyens. Ce sentiment n'est éprouvé que du vertueux.

vaillants & vertueux. Mais si vous altérez, ou ces loix, ou cette sage administration, ces vertueux Citoyens mourront sans postérité, & vous n'aurez près de vous que des méchants, parce que vos loix les auront rendus tels. L'homme indifférent au mal par sa nature, ne s'y livre pas sans motifs. L'homme heureux est humain; c'est le lion repu.

Malheur au Prince qui se fie à la bonté originelle des caracteres (m)! M. Rousseau la suppose: l'expérience le dément. Qui la consulte, apprend que l'enfant noye des mouches (n), bat son chien, étouffe son moineau, & que, né sans humanité, l'enfant a tous les vices de l'homme.

Le puissant est souvent injuste; l'enfant robuste l'est de même. N'est-il pas contenu par la présence du maître? à l'exemple du puissant, il s'approprie, par la force, le bonbon ou le bijou de son camarade; il fait pour une poupée, pour un hochet, ce que l'âge mûr fait pour un titre ou un sceptre. La maniere uniforme d'agir de ces deux âges a fait dire à M. de la *Mothe*:

C'est que déja l'enfant est homme,
Et que l'homme est encore enfant.

C'est sans raison qu'on soutient la bonté originelle des caracteres. J'ajouterai même que dans l'homme, la bonté & l'humanité ne peuvent être l'ouvrage de la nature, mais uniquement celui de l'éducation.

(m) Que d'Arrêts & d'Edits cruels prouvent contre la prétendue bonté naturelle de l'homme!

(n) On voit des enfants enduire de cire chaude des hannetons, des cerfs volants, les habiller en soldats, & prolonger ainsi leur mort pendant deux ou trois mois. En vain dira-t-on, que ces enfans ne réfléchissent point aux douleurs qu'éprouvent ces insectes. Si le sentiment de la compassion leur étoit aussi naturel que celui de la crainte, il les avertiroit des souffrances de l'insecte, comme la crainte les avertit du danger à la rencontre d'un animal furieux.



CHAPITRE IV.

L'Homme de la Nature doit être cruel.

QUE nous présente le spectacle de la Nature? une multitude d'êtres destinés à s'entre-dévorer. L'homme en particulier, disent les Anatomistes, a la dent de l'animal carnassier. Il doit donc être vorace, & par conséquent cruel & sanguinaire. D'ailleurs, la chair est pour lui l'aliment le plus sain, le plus conforme à son organisation. Sa conservation, comme celle de presque toutes les especes d'animaux, est attachée à la destruction des autres. Les hommes répandus par la Nature dans de vastes forêts, sont d'abord chasseurs.

Plus rapprochés les uns des autres, & forcés de trouver leur nourriture dans un plus petit espace, le besoin les fait *Pasteurs*. Plus multipliés encore, ils deviennent enfin *cultivateurs*. Or, dans toutes ces diverses positions, l'homme est le destructeur né des animaux, soit pour se repaître de leur chair, soit pour défendre contre eux le bétail, les fruits, grains & légumes nécessaires à sa subsistance.

L'homme de la nature est son boucher, son cuisinier. Ses mains sont toujours souillées de sang. Habitué au meurtre, il doit être sourd au cri de la pitié. Si le cerf aux abois m'émeut; si ses larmes font couler les miennes; ce spectacle si touchant par sa nouveauté, est agréable au Sauvage que l'habitude y endurcit.

La mélodie la plus agréable à l'Inquisiteur, sont les hurlements de la douleur. Il rit près du bûcher où l'hérétique expire. Cet Inquisiteur, assassin autorisé par la loi, conserve, même au sein des villes, la férocité de l'homme de la nature; c'est un homme de sang. Plus on se rapproche de cet état, plus on s'accoutume au meurtre, moins il coûte. Pourquoi le dernier boucher est-il, au défaut de bourreau, forcé d'en remplir les fonctions? C'est que sa profession le rend impitoyable. Celui qu'une bonne éducation n'accoutume pas à voir dans les maux d'autrui, ceux auxquels il est lui-même exposé, sera toujours dur

& souvent sanguinaire. Le Peuple l'est; il n'a pas l'esprit d'être humain. C'est, dit-on, la curiosité qui l'entraîne à Tyburn, ou à la Greve : oui, la premiere fois; s'il y retourne, il est cruel. Il pleure aux exécutions, il est ému; mais l'homme du monde pleure à la Tragédie, & la représentation lui en est agréable.

Qui soutient la bonté originelle des hommes, veut les tromper. Faut-il qu'en humanité comme en Religion, il y ait tant d'hypocrites & si peu de vertueux? Prendra-t-on pour bonté naturelle dans l'homme, les égards qu'une crainte respective inspire à deux êtres à peu près égaux en forces? L'homme policé lui-même n'est-il plus retenu par cette crainte; il devient cruel & barbare.

Qu'on se rappelle le tableau d'un champ de bataille au moment qui suit la victoire; lorsque la plaine est encore jonchée de morts & de mourants; lorsque l'avarice & la cupidité portent leurs regards avides sur les vêtements sanglants des victimes encore palpitantes du bien public; lorsque sans pitié pour des malheureux dont elles redoublent les souffrances, elles s'en approchent & les dépouillent.

Les larmes, le visage effrayant de l'angoisse, le cri aigu de la douleur, rien ne les touche; aveugles aux pleurs de ces infortunés, elles sont sourdes à leurs gémissements.

Tel est l'homme aux champs de la victoire. Est-il plus humain sur les *trônes* d'Orient (*a*), d'où il commande aux loix? Quel usage y fait-il de sa puissance? S'occupe-t-il

(*a*) Le despotisme de la Chine, est, dit-on, fort modéré. L'abondance de ses récoltes en est la preuve. En Chine comme partout ailleurs, on sait que pour féconder la terre, il ne suffit pas de faire de bons Livres d'agriculture : qu'il faut encore que nulle Loi ne s'oppose à la bonne culture. Aussi les impôts à la Chine, dit à ce sujet M. Poivre, ne sont portés sur les terres médiocres qu'au trentieme du produit. Les Chinois jouissent donc presqu'en entier de la propriété de leurs biens. Leur Gouvernement à cet égard est donc bon. Mais jouit-on pareillement à la Chine de la propriété de sa personne? L'habituelle & prodigieuse distribution qui s'y fait des coups de bamboux, prouve le contraire. C'est l'arbitraire des punitions qui, sans doute, y avilit les ames, & fait de presque tout Chinois un négociant frippon, un soldat poltron, un Citoyen sans honneur.

de la félicité des Peuples? Soulage-t-il leurs besoins? Allege-t-il le poids de leurs fers? L'Orient est-il libre & déchargé du joug insupportable du despotisme? Chaque jour au contraire ce joug s'appésantit. C'est sur la crainte qu'il inspire, c'est sur les barbaries exercées sur des esclaves tremblants, que le Despote mesure sa gloire & sa grandeur. Chaque jour est marqué par l'invention d'un supplice nouveau & plus cruel. Qui plaint des Peuples en sa présence, est son ennemi; & qui donne à ce sujet *des conseils à son maîtres*, *lave*, dit le Poëte Saadi, *ses mains dans son propre sang.*

Indifférent au malheur des Romains, Arcade, uniquement occupé de la poule qu'il nourrit, est forcé par les Barbares d'abandonner Rome : il se retire à Ravennes, y est poursuivi par l'ennemi; une seule armée lui reste, il la leur oppose. Elle est attaquée, battue; on lui en apprend la défaite. En proie, lui dit-on, à l'avarice & à la cruauté du vainqueur, Rome est pillée, les Citoyens fuyent nuds; ils n'ont le temps de rien emporter. Arcade impatient interrompt le récit : A-t-on, dit-il, sauvé ma poule?

Tel est l'homme ceint de la couronne du despotisme ou des lauriers de la victoire (*b*). Affranchi de la crainte des

(*b*) M. de Montesquieu compare le despotisme Oriental à l'arbre abattu par le sauvage pour en cueillir les fruits. Un simple fait rapporté dans le Journal intitulé : *Etat Politique de l'Angleterre*, donnera peut-être du despotisme une idée encore plus effrayante.

Les Anglois, dit le Journaliste, investis dans le Fort Guillaume par les troupes du Suba ou Vice-Roi de Bengale, sont faits prisonniers. Enfermés dans le cachot noir de Collicotta, ils y sont au nombre de 146 entassés dans un espace de dix-huit pieds quarrés. Ces malheureux, dans un des Climats le plus chaud de l'Univers, & dans la saison la plus chaude de ce Climat, ne reçoivent d'air que par une fenêtre en partie bouchée par la largeur des barreaux. A peine y sont-ils entrés, qu'ils sont trempés de sueur, & dévorés de soif. Ils étouffent, poussent des cris affreux, demandent qu'on les transporte dans une plus grande prison. On est sourd à leurs plaintes. Ils veulent mettre en mouvement l'air qui les environne; ils se servent à cet effet de leurs chapeaux : ressource impuissante. Ils tombent en défaillance, & meurent. Ce qui survit, boit sa sueur, redemande de l'air, veut qu'on les partage en deux cachots. Ils s'adressent à cet effet au Jemman-

loix ou des représailles, ses injustices n'ont d'autre mesure que celle de sa puissance. Que devient donc cette bonté originelle que tantôt M. Rousseau suppose dans l'homme, & que tantôt il lui refuse?

Qu'on ne m'accuse pas de nier l'existence des hommes bons. Il en est de tendres, de compatissants aux maux de leurs semblables; mais l'humanité est en eux l'effet de l'éducation, & non de la nature.

Nés parmi les Iroquois, ces mêmes hommes en eussent adopté les coutumes barbares & cruelles. Si M. Rousseau est encore sur ce point contradictoire à lui-même, c'est que ses principes sont en contradiction avec ses propres expériences; c'est qu'il écrit tantôt d'après les uns, tantôt d'après les autres. Oubliera-t-il donc toujours que, nés sans idées, sans caracteres, & indifférents au bien & au mal moral, la sensibilité physique est le seul don que nous ait fait la nature; que l'homme au berceau n'est rien; que ses vices, ses vertus, ses passions factices, ses talents, ses préjugés enfin, jusqu'au sentiment de l'amour de soi, tout est en lui une acquisition?

daar, un des Gardes de la prison. Le cœur du Garde s'ouvre à la pitié & à l'avarice. Il consent, pour une grosse somme, d'avertir le Suba de leur état. A son retour, les Anglois vivants crient du milieu des cadavres qu'on leur rende l'air, qu'on ouvre le cachot. » Malheureux, » dit le Garde, achevez de mourir, le Suba repose. Quel Esclave oseroit interrompre son » sommeil? " Tel est le despotisme.

CHAPITRE V.

M. Rousseau croit tour-à-tour l'Éducation utile & inutile.

1re. PROPOSITION.

MONSIEUR Rousseau dit, page 109, Tome V de l'*Héloïse*: „ L'éducation gêne de toutes parts la nature, efface les grandes qualités de l'ame pour en substituer de petites & d'apparentes qui n'ont nulle réalité. " Ce fait admis, rien de plus dangereux que l'éducation. Cependant, dirai-je à M. Rousseau, si telle est

sur nous la force de l'instruction, qu'elle substitue de petites qualités aux grandes que nous tenons de la nature, & qu'elle change ainsi nos caracteres en mal ; pourquoi cette même instruction ne substitueroit-elle pas de grandes qualités aux petites que nous aurions reçues de cette même nature, & ne changeroit-elle pas ainsi nos caracteres en bien ? L'Héroïsme des Républiques naissantes prouve la possibilité de cette métamorphose.

2e. PROPOSITION.

M. Rousseau, page 121, Tome V, *ibid.*, fait dire à Volmar : „ Pour rendre mes enfants dociles, ma femme a „ substitué au joug de la discipline un joug plus inflexi„ ble, celui de la nécessité. " Mais si dans l'éducation l'on peut faire usage de la nécessité, & si son pouvoir est irrésistible, on peut donc corriger les défauts des enfants, en changer les caracteres, & les changer en bien.

Dans l'une de ces deux propositions, M. Rousseau est donc non-seulement en contradiction avec lui-même, mais encore avec l'expérience.

Quels hommes en effet ont donné les plus grands exemples de vertu ? Sont-ce ces Sauvages du Nord ou du Midi, ces Lapons, ces Papoux sans éducation, ces hommes, pour ainsi dire, de la nature, dont la langue n'est composée que de cinq ou six sons ou cris ? Non, sans doute. La vertu consiste dans le sacrifice de ce qu'on appelle son intérêt à l'intérêt public. Or, de pareils sacrifices supposent les hommes déja rassemblés en sociétés, & les loix de ces sociétés perfectionnées à un certain point. Où trouve-t-on des *Héros ?* Chez des Peuples plus ou moins policés. Tels sont les Chinois, les Japonois, les Grecs, les Romains, les Anglois, les Allemands, les François, &c.

Quel seroit dans toute société l'homme le plus détestable ? L'homme de la nature, qui n'ayant point fait de convention avec ses semblables, n'obéiroit qu'à son caprice & au sentiment actuel qui l'inspire.

3e. PROPOSITION.

Après avoir répété que *l'éducation efface les grandes qualités de l'ame*, imagineroit-on que M. Rousseau, page 192, Tome IV de l'*Emile*, divise les hommes en deux classes ;

l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent pas? Différence, selon lui, entiérement dépendante de la différence de l'éducation. Quelle contradiction frappante! Est-il plus d'accord avec lui-même, lorsqu'après avoir regardé l'esprit comme un pur effet de l'organisation, & avoir en conséquence déclamé contre toutes sortes d'instructions, il fait le plus grand cas de celle des Spartiates qui commençoit à la mammelle? Mais, dira-t-on, en s'opposant en général à toute instruction, l'objet de M. Rousseau est simplement de soustraire la jeunesse au danger d'une mauvaise éducation. Sur ce point, tout le monde est de son avis, & convient que, *mieux vaut refuser toute éducation aux enfants que de leur en donner une mauvaise.* Ce n'est donc pas sur une vérité aussi triviale que peut insister M. Rousseau. Une preuve du peu de netteté de ses idées sur cet objet, c'est qu'en plusieurs autres endroits de ses Ouvrages, il consent qu'on donne quelques instructions aux enfants, pourvu, dit-il, qu'elle ne soit pas prématurée. Or, sur ce point il est encore contradictoire à lui-même.

4°. PROPOSITION.

Il dit, page 153, Tome V de l'*Héloïse*: „ La marche „ de la nature est la meilleure; il faut sur-tout ne la „ pas contraindre par une éducation prématurée. " Or, s'il est une éducation prématurée, c'est sans contredit celle des nourrices. Il faudroit donc qu'elles n'en donnassent aucune à leurs nourrissons. Voyons si c'est l'opinion constante de M. Rousseau.

5°. PROPOSITION.

Il dit, Tome V, page 135 & 136, *ibid.* „ Les nourrices „ devroient dès l'âge le plus tendre réprimer dans les en- „ fants le défaut de la criaillerie: la même cause qui rend „ l'enfant criard à trois ans, le rend mutin à douze, que- „ relleur à vingt, impérieux à trente, & insupportable „ toute sa vie. " M. Rousseau avoue donc ici que les nourrices peuvent *réprimer* dans les enfants le défaut de la criaillerie. Les enfants au berceau sont donc déja susceptibles d'instructions. S'ils le sont, pourquoi dès le plus bas âge ne pas commencer leur éducation? Par quelle raison en hasarder le succès, en se donnant à la fois, & les défauts

de l'enfant, & l'habitude de ces défauts à combattre? Pourquoi ne se hâteroit-on pas d'étouffer dans ses passions encore foibles, le germe des plus grands vices? M. Rousseau ne doute point à cet égard du pouvoir de l'éducation.

6e. PROPOSITION.

Il dit, Tome V, page 158, *ibid.* „ Une mere un peu vi„ gilante tient dans ses mains les passions de ses enfants. " Elle y tient donc aussi leur caractere. Qu'est-ce en effet qu'un caractere? Le produit d'une volonté vive & constante, par conséquent d'une passion forte. Or, si la mere peut tout sur celle de ses fils, elle peut tout sur leur caractere. Qui peut disposer de la cause, est le maître de l'effet.

Mais pourquoi Julie, toujours contraire à elle-même, répete-t-elle sans cesse qu'elle met peu d'importance à l'instruction de ses enfants, & qu'elle en abandonne le soin à la nature, lorsque, dans le fait, *il n'est point d'éducation*, si je l'ose dire, *plus éducation que la sienne*; & qu'enfin en ce genre, elle ne laisse, pour ainsi dire, rien à faire à la nature?

C'est avec plaisir que je saisis cette occasion de louer M. Rousseau : ses vues sont quelquefois extrêmement fines. Les moyens employés par Julie pour l'instruction de ses fils, sont souvent les meilleurs possibles. Tous les hommes, par exemple, sont singes & imitateurs. Le vice se gagne par contagion. Julie le sait, & veut en conséquence que tous, jusqu'à ses domestiques, concourent par leur exemple & leurs discours à inspirer à ses enfants les vertus qu'elle desire en eux. Mais un pareil plan d'instruction est-il praticable dans la maison paternelle? J'en doute : & si de l'aveu de Julie, un seul valet brutal ou flatteur suffit pour gâter toute une éducation (*a*), où trouver des domestiques

(*a*) D'après cet aveu de Julie, croiroit-on que M. Rousseau me reproche de trop donner à l'éducation? Nulle contradiction n'arrête l'Auteur de l'*Emile*.

» Deux hommes, dit-il, du » même état, ne reçoivent-ils » pas à-peu-pres les mêmes ins» tructions; & néanmoins quelle » différence n'apperçoit-on pas » entre leurs esprits? Pour ex» pliquer cette différence, sup» posera-t-on, ajoute-il, p. 114, » T. V de l'*Héloïse*, que certains » objets ont agi sur l'un, & non » pas sur l'autre? Que de peu-

tels que l'exige ce plan d'instruction? Au reste, ce qui paroît impossible à l'éducation particuliere, l'est-il à l'éducation publique? Je vais l'examiner.

» tes circonstances les ont frappés diversement, sans qu'ils » s'en soient apperçus? Tous » les raisonnements ne sont que » des subtilités." Mais, répondrai-je à M. Rousseau, assurer que le caractere brutal ou flatteur d'un domestique suffit pour gâter toute éducation; qu'un éclat de rire indiscret (*p. 216. T. I de l'Emile*) peut retarder de six mois une éducation, c'est convenir que ces mêmes petites circonstances pour lesquelles vous affectez tant de mépris, sont quelquefois de la plus grande importance, & que l'éducation par conséquent ne peut précisément être la même pour deux hommes. Or comment se peut-il, après avoir si authentiquement reconnu l'influence des plus petites causes sur l'éducation, que M. Rousseau compare (*p. 113 & 114, T. V. de l'Héloïse*,) les raisonnements faits à ce sujet, à ceux des Astrologues? „ Pour expliquer, dit-il, » comment les hommes, qui » semblent nés sous le même » aspect du Ciel, éprouvent des » fortunes très-différentes, ces » Astrologues nient que les » hommes soient nés précisé» ment au même instant." Mais, repliquera-t-on à M. Rousseau, ce n'est point dans cette négation que consiste l'erreur des Astrologues.

Dire que les astres, dans un instant, quelque petit qu'il soit, parcourent un espace plus ou moins grand proportionnément à la vitesse plus ou moins grande avec laquelle ils se meuvent, c'est une vérité mathématique.

Assurer que faute, d'une pendule assez juste, ou d'une observation assez exacte, deux hommes qu'on croit nés dans le même instant, n'ont cependant pas vu le jour dans le moment où les astres étoient précisément dans la même position les uns à l'égard des autres, c'est souvent un doute assez bien fondé.

Mais croire sans aucune preuve que les astres influent sur le sort & le caractere des hommes, c'est une sottise, & c'est celle des Astrologues.

CHAPITRE VI.

De l'heureux Usage qu'on peut faire dans l'Éducation publique, de quelques idées de M. Rousseau.

DANS l'éducation particuliere, on n'a pas le choix du maître. L'excellent est rare, il doit être cher, & peu de particuliers sont assez riches pour le bien payer. Il

n'en est pas de même dans une éducation publique. Le Gouvernement attache-t-il de gros revenus aux maisons d'instruction; paye-t-il libéralement les instituteurs; leur marque-t-il une certaine considération; rend il enfin leur place honorable (*a*)? Il les rend généralement desirables. Le Gouvernement alors a le choix sur un si grand nombre d'hommes éclairés, qu'il en trouve toujours de propres à remplir les places qu'il leur destine. En tous les genres, c'est la disette des récompenses qui produit celle des talents.

Mais dans le plan d'éducation proposé par M. Rousseau, quel doit être le premier soin des maîtres? L'éducation des domestiques destinés à servir les enfants. Ces domestiques élevés, alors les maîtres, d'après leur propre expérience & celle de leurs prédécesseurs, peuvent s'attacher à perfectionner les méthodes de l'instruction.

Ces maîtres sont-ils chargés d'inspirer à leurs disciples les goûts, les idées, les passions les plus conformes à l'intérêt général? Ils sont en présence de l'éleve forcés de porter sur leurs démarches, leur conduite & leurs discours, une attention impossible à soutenir long-temps. C'est tout le plus, s'ils peuvent quatre ou cinq heures par jour supporter une telle contrainte. Aussi n'est-ce que dans les Colleges, où les maîtres se relayent successivement, qu'on peut faire usage de certaines vues, de certaines idées répandues dans l'*Emile* & l'*Héloïse*. Le possible dans une maison publique d'instruction, cesse de l'être dans la maison paternelle.

A quel âge commencer l'éducation des enfants? Si l'on en croit M. Rousseau, page 116, Tome V de l'*Héloïse*, *ils sont jusqu'à dix ou douze ans sans jugement*. Jusqu'à cet âge, toute éducation est donc inutile. L'expérience, il est vrai,

(*a*) Que faut-il, dit M. Rousseau, pour qu'un enfant apprenne? Qu'il ait intérêt d'apprendre. Que faut-il pour qu'un maître perfectionne sa méthode d'enseigner? Qu'il ait pareillement intérêt de la perfectionner. Mais pour s'occuper d'un travail si pénible, il faut qu'il espere une récompense considérable. Or, peu de peres sont assez riches pour réaliser son espoir, & payer noblement ses services. Le Prince seul, en honorant les places d'instituteurs, en y attachant des appointements honnêtes, peut à la fois inspirer aux gens de mérite le desir de les mériter & de les obtenir.

est sur ce point en contradiction avec cet Auteur. Elle nous apprend que l'enfant discerne, au moins confusément, au moment même qu'il sent; qu'il juge, avant douze ans, des distances, des grandeurs, de la dureté, de la mollesse des corps, de ce qui l'amuse ou l'ennuye, de ce qui est bon ou mauvais au goût; & qu'enfin il sait avant douze ans une grande partie de la langue usuelle, & connoît déja les mots propres à exprimer ses idées. D'où je conclus que l'intention de la Nature n'est pas, comme le dit l'Auteur d'*Emile*, que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce, mais que l'esprit s'exerce à mesure que le corps se fortifie. M. Rousseau sur ce point ne paroît pas bien assuré de la vérité de ses raisonnements. Aussi avoue-t-il, page 259, Tome I de l'*Emile* : „ Qu'il est souvent en contradiction avec lui-„ même; mais, ajoute-t-il, cette contradiction n'est que „ dans les mots. " J'ai déja fait voir qu'elle est dans les choses; & l'Auteur m'en fournit une nouvelle preuve dans le même endroit de son Ouvrage. „ Si je regarde, dit-il, „ les enfants comme incapables de raisonnement (*b*), c'est „ qu'on les fait raisonner sur ce qu'ils ne comprennent „ pas. " Mais il en est à cet égard de l'homme fait comme de l'enfant. L'un & l'autre raisonnent mal sur ce qu'ils n'entendent pas. L'on peut même assurer que si l'enfant est aussi capable de l'étude des langues que l'homme fait, il est aussi susceptible d'attention, & peut également appercevoir les ressemblances & les différences, les convenances & les disconvenances qu'ont entr'eux les objets divers, & par conséquent raisonner également juste.

Quelles sont d'ailleurs les expériences sur lesquelles se fonde M. Rousseau pour assurer, page 203, Tome I de l'*Emile* : „ que si l'on pouvoit amener un éleve sain & ro-„ buste à l'âge de 10 ou 12 ans sans qu'il pût distinguer „ sa main droite de la gauche, & sans savoir ce que c'est „ qu'un Livre, les yeux de son entendement s'ouvriroient „ tout-à-coup aux leçons de la raison? "

(*b*) „ La prétendue incapacité „ des jeunes gens pour le rai-„ sonnement, dit à ce sujet St. „ Réal, est plutôt une condes-„ cendance pour le maître, que „ pour le disciple. Les maîtres, „ ne sachant pas les faire rai-„ sonner, ont un intérêt de les „ dire incapables. "

Je ne conçois pas, je l'avoue, pourquoi l'enfant en verroit mieux, s'il n'ouvroit qu'à 10 ou 12 ans *les yeux de son entendement*. Tout ce que je sais, c'est que l'attention d'un enfant livré jusqu'à 12 ans à la dissipation, est très-difficile à fixer; c'est que le Savant lui-même, distrait trop long-temps de ses études, ne s'y remet pas sans peine. Il en est de l'esprit comme du corps; l'on ne rend l'un attentif, & l'autre souple, que par un exercice continuel. L'attention ne devient facile que par l'habitude.

Mais on a vu des hommes triompher dans un âge mûr des obstacles qu'une longue inapplication met à l'acquisition des talents.

Un desir excessif de la gloire peut sans doute opérer ce prodige. Mais quel concours, quelle réunion rare de circonstances, pour allumer un tel desir! Doit-on compter sur ce concours, & tout attendre d'un miracle? Le parti le plus sûr est d'habituer de bonne heure les enfants à la fatigue de l'attention. Cette habitude est l'avantage le plus réel qu'on retire maintenant des meilleures études. Mais que faire pour rendre les enfants attentifs? Qu'ils ayent intérêt à l'être. C'est pour cet effet qu'on a quelquefois recours au châtiment (*c*). La crainte engendre l'attention; & si

(*c*) M. Rousseau ne veut pas qu'on châtie les enfants. Mais, selon lui-même, pour que les enfants soient attentifs, il faut qu'il ayent intérêt de l'être. N'ont-ils point encore atteint l'âge de l'émulation? Il n'est alors que deux moyens d'exciter en eux cet intérêt. L'un est l'espoir d'un bonbon ou d'un joujou (l'amusement & la gourmandise sont les seules passions de l'enfance.) L'autre est la crainte du châtiment. Le premier moyen suffit-il? Il mérite la préférence. Ne suffit-il pas? C'est au châtiment qu'il faut avoir recours. La crainte est toujours efficacement employée. L'enfant craint encore plus la douleur qu'il n'aime un bonbon. Le châtiment est-il sévere? Est-il justement infligé? On est rarement obligé d'y revenir. Mais c'est répandre sur l'aube de la vie les images du chagrin. Non: ce chagrin est aussi court que la punition. L'instant d'après, l'enfant châtié saute, joue avec ses camarades; & s'il se souvient du fouet, c'est dans ces moments calmes & consacrés à l'étude, où ce souvenir soutient son application.

Qu'on perfectionne d'ailleurs les méthodes encore trop imparfaites d'enseigner; qu'on les simplifie: l'étude devenue plus facile, l'Eleve sera moins exposé au châtiment. L'enfant apprendra l'Italien ou l'Allemand avec la même facilité que sa propre

l'on a d'ailleurs perfectionné les méthodes de l'inſtruction; cette attention eſt peu pénible.

Mais ces méthodes ſont-elles faciles à perfectionner?

Que dans une ſcience abſtraite, telle, par exemple, que la morale, on faſſé remonter un enfant des idées particulieres aux générales; qu'on attache des idées nettes & préciſes aux divers mots qui compoſent la langue de cette ſcience, l'étude en deviendra facile. Par quelle raiſon, obſervateur exact de l'eſprit humain, ne diſpoſeroit-on pas les études de maniere que l'expérience fût l'unique ou du moins le premier des maîtres, & que dans chaque ſcience le diſciple s'élevât toujours des ſimples ſenſations aux idées les plus compoſées? Cette méthode une fois adoptée, les progrès de l'éleve ſeroient plus rapides, ſa ſcience plus aſſurée; l'étude, pour lui moins pénible, lui deviendroit moins odieuſe, & l'éducation enfin pourroit plus ſur lui.

Répéter que *l'enfance & la jeuneſſe ſont ſans jugement*, c'eſt le propos des viellards de la Comédie. La jeuneſſe refléchit moins que la vielleſſe, parce qu'elle ſent plus, parce que tous les objets, nouveaux pour elle, lui font une impreſſion plus forte. Mais ſi la force de ſes ſenſations la diſtrait de la méditation, leur vivacité grave plus profondément dans ſon ſouvenir les objets qu'un intérêt quelconque doit lui faire un jour comparer entr'eux.

---

langue, ſi toujours entouré d'Italiens ou d'Allemands, il ne peut demander qu'en ces langues les choſes qui lui ſont agréables.

CHAPITRE VII.

Des prétendus Avantages de l'Age mûr ſur l'Adoleſcence.

L'HOMME fait plus que l'adoleſcent; il a plus de faits dans ſa mémoire : mais a-t-il plus de capacité d'apprendre, plus de force d'attention, plus d'aptitude à raiſonner? Non : c'eſt au ſortir de l'enfance, c'eſt dans l'âge des deſirs & des paſſions, que les idées, ſi je l'oſe dire, pouſſent le plus vigoureuſément. Il en eſt du printemps de

la vie, comme du printemps de l'année. La seve alors monte avec force dans les arbres, se répand dans leurs branches, se partage dans leurs rameaux, se porte à leurs extrémités, les ombrage de feuilles, les pare de fleurs, & en noue les fruits. C'est dans la jeunesse de l'homme, que se nouent pareillement en lui les pensées sublimes qui doivent un jour le rendre célebre.

Dans l'été de sa vie, ses idées se mûrissent. Dans cette saison, l'homme les compare, les unit entr'elles, en compose un grand ensemble. Il passe, dans ce travail, de la jeunesse à l'âge mûr; & le public, qui récolte alors le fruit de ses travaux, regarde les dons de son printemps comme un présent de son automne (*a*). L'homme est-il jeune? C'est alors qu'en total il est le plus parfait (*b*), qu'il porte en lui plus d'esprit, de vie, & qu'il en répand davantage sur ce qui l'entoure.

Considérons les Empires où l'ame du Prince, devenue celle de sa Nation, lui communique le mouvement & la vie; où semblable à la fontaine d'Alcinoüs, dont les eaux jaillissoient dans l'enceinte du Palais, & se distribuoient ensuite par cent canaux dans la Capitale, l'esprit du Souverain est par le canal des Grands pareillement transmis aux Sujets. Qu'arrive-t-il? C'est qu'en ces Empires où tout émane du Monarque, le moment de sa jeunesse est communément celui où la Nation est la plus florissante. Si la fortune, à l'exemple des coquettes, semble fuir les che-

(*a*) Dans la premier jeunesse, c'est au desir de la gloire, quelquefois à l'amour des femmes, qu'on doit le goût vif pour l'étude; & dans un âge plus avancé, ce n'est qu'à la force de l'habitude qu'on doit la continuité de ce même goût.

(*b*) Avec l'âge, on gagne en connoissance, en expérience; mais l'on perd en activité & en fermeté. Or dans l'administration des affaires civiles & militaires, lesquelles de ces qualités sont les plus nécessaires? Les dernieres. C'est toujours trop tard, dit à ce sujet Machiavel, qu'on éleve les hommes aux places importantes. Presque toutes les grandes actions des siecles présents & passés, ont été exécutées avant l'âge de 30 ans. Les Annibals, les Alexandres, &c. en sont la preuve. L'homme qui doit se rendre illustre, dit Philippe de Commines, l'est toujours de bonne heure. Ce n'est point dans le moment qu'on est affoibli par l'âge, & alors insensible aux charmes de la louange, & indifférent à la considération compagne de la gloire, que l'on fait des efforts pour la mériter.

veux gris, c'est qu'alors l'activité des passions abandonne le Prince (*c*), & que l'activité est la mere des succès.

A mesure que la vieillesse approche, l'homme moins attaché à la terre, est moins fait pour la gouverner. Il sent chaque jour décroître en lui le sentiment de son existence. Le principe de son mouvement s'exhale. L'ame du Monarque s'engourdit, & son engourdissement se communiquant à ses sujets, ils perdent leur audace, leur énergie; & l'on redemande en vain à la vieillesse de Louis XIV, les lauriers qui couronnoient sa jeunesse.

Veut-on savoir ce que l'éducation peut sur l'enfance; ouvrons le Tome V de l'*Héloïse*, & rapportons-nous-en à Julie ou à M. Rousseau lui-même. Il y dit (*d*), „ que les „ enfants de Julie, dont l'aîné (*e*) a six ans, lisent déja passablement; qu'ils sont déja dociles (*f*); qu'ils sont accoutumés au refus (*g*); que Julie a détruit en eux la „ cause de la criaillerie (*h*); qu'elle a écarté de leur ame, „ le mensonge, la vanité, la colere & l'envie (*i*). "

Que Julie ou M. Rousseau regardent, s'ils le veulent, ces instructions comme simplement préparatoires; le nom ne fait rien à la chose. Toujours est-il vrai qu'à six ans, il est peu d'éducation plus avancée. Quels progrès plus étonnants encore M. Rousseau, page 132, Tome II d'*Emile*, ne fait-il pas faire à son éleve? „ Par le moyen, dit-il, de „ mon éducation, quelles grandes idées je vois s'arranger „ dans la tête d'Emile! Quelle netteté de judiciaire! Quelle „ justesse de raison! Homme supérieur, s'il ne peut élever „ les autres à sa mesure, il fait s'abaisser à la leur. Les „ vrais principes du juste, les vrais modeles du beau, tous „ les rapports moraux des êtres, toutes les idées de l'ordre se gravent dans son entendement. "

Si tel est l'*Emile* de M. Rousseau, personne ne lui contestera

---

(*c*) Dans les grands Romans, c'est toujours avant leur mariage que les Héros combattent les monstres, les géants & les enchanteurs. Un sentiment sûr & sourd avertit le Romancier que les desirs de son Héros une fois satisfaits, il n'a plus en lui de principe d'action. Aussi tous les Auteurs de ce genre nous assurent qu'après les noces du Prince & de la Princesse, tous deux vécurent heureux, mais en paix.

(*d*) P. 159. (*g*) P. 132.

(*e*) P. 148. (*h*) P. 135 & 136.

(*f*) P. 120 (*i*) P. 123.

testera la qualité d'homme supérieur. Cependant cet éleve, Tome II, page 302, „ n'avoit reçu de la nature que de mé„ diocres dispositions à l'esprit. "

Sa supériorité, comme le soutient M. Rousseau, n'est donc pas en nous l'effet de la perfection plus ou moins grande de nos organes, mais de notre éducation.

Qu'on ne s'étonne point des contradictions de ce célèbre Ecrivain. Ses observations sont presque toujours justes, & ses principes presque toujours faux & communs. Delà ses erreurs. Peu scrupuleux examinateur des opinions généralement reçues, le nombre de ceux qui les adoptent, lui en impose. Et quel Philosophe porte toujours sur ces opinions l'œil sévere de l'examen? La plupart des hommes se répetent. Ce sont des voyageurs qui, les uns d'après les autres, donnent la même description des pays qu'ils ont rapidement parcourus, ou même qu'ils n'ont jamais vus.

Dans les anciennes salles de Spectacle, il y avoit, diton, beaucoup d'échos artificiels placés de distance en distance, & peu d'acteurs sur la scene. Or, sur le théâtre du monde, le nombre de ceux qui pensent par eux-mêmes est pareillement très-petit, & le nombre des échos très-grand. L'on est par-tout étourdi du bruit de ces échos. Je n'appliquerai pas cette comparaison à M. Rousseau; mais j'observerai que s'il n'est pas de génie dans la composition duquel il n'entre souvent beaucoup de oui-dires, c'est l'un de ces oui-dires, qui, sans doute, a fait croire à M. Rousseau, „ qu'avant 10 ou 12 ans, les enfants étoient entiérement „ incapables & de raisonnement & d'instruction. "

CHAPITRE VIII.

Des Éloges donnés par M. Rousseau à l'Ignorance.

CELUI qui par fois regarde la diversité des esprits & des caracteres comme l'effet de la diversité des tempéraments (*a*), & qui persuadé que l'éducation *ne substitue*

(*a*) Si les caracteres étoient l'effet de l'organisation, il y auroit en tout Pays un certain nombre d'hommes de caractere. Pourquoi n'en voit-on communément que dans les Pays libres?

que de petites qualités aux grandes données par la nature, croit en conſéquence l'éducation nuiſible (*b*), doit auſſi par fois ſe faire l'apologiſte de l'ignorance. Auſſi, dit M. Rouſſeau, page 163, Tome V de l'*Héloïſe* : „ Ce n'eſt point des Livres que les enfants doivent tirer leurs connoiſſances; „ les connoiſſances, ajoute-t-il, ne s'y trouvent pas. " Mais ſans Livres, les Sciences & les Arts euſſent-ils jamais atteint un certain degré de perfection? Pourquoi n'apprendroit-on pas la Géométrie dans les Euclides & les Clairauts; la Médecine dans les Hypocrates & les Boerhaves; la guerre dans les Céſars, les Feuquieres & les Montecucullis; le droit Civil dans les Domats; enfin, la politique & la morale dans des Hiſtoriens tels que les Tacites, les Humes, les Polybes, les Machiavels? Pourquoi, non content de mépriſer les lettres, M. Rouſſeau ſemble-t-il inſinuer que l'homme, vertueux de ſa nature, doit ſes vices à ſes connoiſſances? „ Peu m'importe, dit Julie, page 158 & 159, Tome V, *ibid.* que mon fils ſoit „ ſavant : il me ſuffit qu'il ſoit ſage & bon. " Mais les Sciences rendent-elles le Citoyen vicieux? L'ignorant eſt-il le meilleur (*c*) & le plus ſage des hommes?

Si l'eſpece de probité néceſſaire pour n'être pas pendu exige peu de lumieres, en eſt-il ainſi d'une probité fine & délicate? Quelle connoiſſance des devoirs patriotiques, cette probité ne ſuppoſe-t-elle pas?

Parmi les ſtupides, j'ai vu des hommes bons, mais en

C'eſt, dit-on, que ces Pays ſont les ſeuls où les caracteres puiſſent ſe développer. Mais le moral pourroit-il s'oppoſer au développement d'une cauſe phyſique? Eſt-il quelque maxime morale qui faſſe fondre une loupe?

(*b*) L'inſtruction, toujours utile, nous fait ce que nous ſommes. Les Savants ſont nos inſtituteurs; notre mépris pour les Livres, eſt donc toujours un mépris de mauvaiſe foi. Sans Livres, nous ſerions encore ce que ſont les Sauvages.

Pourquoi la femme du Serrail n'a-t-elle pas l'eſprit des femmes de Paris? C'eſt qu'il en eſt des idées comme des langues. On parle celle de ceux qui nous entourent. L'Eſclave de l'Orient ne ſoupçonne pas la fierté du caractere Romain. Il n'a point lu Tite-Live : il n'a d'idées, ni de la liberté, ni d'un Gouvernement républicain. Tout eſt en nous acquiſition & éducation.

(*c*) La connoiſſance & la méfiance des hommes, ſont, dit-on, inſéparables. L'homme n'eſt donc pas auſſi bon que le prétend Julie.

petit nombre. J'ai vu beaucoup d'huîtres, & peu qui renferment des perles. On n'a point observé que les Peuples les plus ignorants fussent toujours les plus heureux, les plus doux & les plus vertueux (*d*).

Au Nord de l'Amérique, une guerre inhumaine arme perpétuellement les ignorants Sauvages les uns contre les autres. Ces Sauvages, cruels dans leurs combats, sont plus cruels encore dans leurs triomphes. Quel traitement attendent leurs prisonniers ? La mort, dans des supplices abominables. La paix, le calumet en main, a-t-elle suspendu la fureur de deux Peuples sauvages; quelles violences n'exercent-ils pas souvent dans leurs propres peuplades ? Combien de fois a-t-on vu le meurtre, la cruauté, la perfidie encouragée par l'impunité (*e*), y marcher le front levé ?

Par quelle raison, en effet, l'homme stupide des bois, seroit-il plus vertueux que l'homme éclairé des villes ? Partout les hommes naissent avec les mêmes besoins & le même desir de les satisfaire. Ils sont les mêmes au berceau, & s'ils different entr'eux, c'est lorsqu'ils entrent plus avant dans la carriere de la vie.

Les besoins, dira-t-on, d'un Peuple sauvage se réduisent aux seuls besoins physiques. Ils sont en petit nombre. Ceux d'une Nation policée, au contraire, sont immenses. Peu d'hommes y sont exposés aux rigueurs de la faim; mais que de goûts & de desirs n'ont-ils pas à satisfaire ? Et dans cette multiplicité de goûts, que de germes de querelles, de discussions & de vices ! Oui : mais aussi que de loix & de police pour les réprimer !

Au reste, les grands crimes ne sont pas toujours l'effet de la multitude de nos desirs. Ce ne sont pas les passions multipliées, mais les passions fortes qui sont fécondes en forfaits. Plus j'ai de desirs & de goûts, moins ils sont ar-

(*d*) Moins on a de lumieres, plus on devient personnel. J'entends une petite-maîtresse pousser les hauts cris : quelle en est la cause ? Est-ce le mauvais choix d'un Général, ou l'enrégistrement d'un Edit onéreux au Peuple ? Non : c'est la mort de son chat ou de son oiseau. Plus on est ignorant, moins on apperçoit de rapport entre le bonheur national & le sien.

(*e*) Chez certains Sauvages, l'ivresse attire le respect. Qui se dit ivre, est déclaré Prophete ; & comme ceux des Juifs, il peut impunément assassiner.

dents. Ce sont des torrents d'autant moins gonflés & dangereux dans leurs cours, qu'ils se partagent en plus de rameaux. Une passion forte est une passion salutaire, qui concentre tous nos desirs en un seul point. Telles sont souvent en nous les passions produites par des besoins physiques.

Deux Nations sans Arts & sans Agriculture, sont-elles quelquefois exposées au tourment de la faim? Dans cette faim, quel principe d'activité? Point de lac poissonneux, point de forêt giboyeuse, qui ne devienne entr'elles un germe de discussion & de guerre. Le poisson & le gibier cesse-t-il d'être abondant? Chacun défend le lac ou le bois qu'elle s'approprie, comme le laboureur l'entrée du champ prêt à moissonner.

La faim se renouvelle plusieurs fois le jour, & par cette raison devient dans le Sauvage un principe plus actif que ne l'est chez un Peuple policé la variété de ses goûts & de ses desirs. Or, l'activité dans le Sauvage est toujours cruelle, parce qu'elle n'est pas contenue par la loi. Aussi, proportionnément au nombre de ses habitants, se commet-il au Nord de l'Amérique, plus de cruauté & de crimes que dans l'Europe entiere. Sur quoi donc fonder l'opinion de la vertu & du bonheur des Sauvages?

Le dépeuplement des contrées Septentrionales, si souvent ravagées par la famine, prouveroit-il que les Samoïedes soient plus heureux que les Hollandois? Depuis l'invention des armes à feu & le progrès de l'art militaire (f), quel état que celui de l'Eskimau! A quoi doit-il son existence? A la pitié des Nations Européennes. Qu'il s'éleve quelque démêlé entr'elles & lui, le Peuple sauvage est détruit. Est-ce un Peuple heureux, que celui dont l'existence est aussi incertaine?

Quand le Huron ou l'Iroquois seroit aussi ignorant que

(f) Un Peuple est-il heureux? Pour continuer de l'être, que faut-il? Que les Nations voisines ne puissent l'asservir. Pour cet effet, ce Peuple doit être exercé aux armes; il doit être bien gouverné, avoir d'habiles Généraux, d'excellents Amiraux, de sages Administrateurs de ses finances; enfin, une excellente législation. Ce n'est donc jamais de bonne foi qu'on se fait l'apologiste de l'ignorance. M. Rousseau sent bien que c'est à l'imbécillité commune à tous les Sultans, qu'il faut rapporter presque tous les malheurs du despotisme.

M. Rousseau le desire, je ne l'en croirois pas plus fortuné. C'est à ses lumieres, c'est à la sagesse de sa législation, qu'un Peuple doit ses vertus, sa prospérité, sa population & sa puissance. Dans quel moment les Russes devinrent-ils redoutables à l'Europe? Lorsque le Czar les eut forcés de s'éclairer (*g*). M. Rousseau, Tome III, page 30, de l'*Emile*, „ veut absolument que les Arts, les Sciences, „ la Philosophie & les habitudes qu'elle engendre, chan„ gent bientôt l'Europe en désert (*h*), & qu'enfin les con„ noissances corrompent les mœurs. " Mais sur quoi fonde-t-il cette opinion? Pour soutenir de bonne foi ce paradoxe, il faut n'avoir jamais porté ses regards sur les Empires de Constantinople, d'Ispahan, de Déli, de Méquinès, enfin, sur aucun de ces Pays où l'ignorance est également encensée & dans les Mosquées & dans les Palais.

Que voit-on sur le trône Ottoman? Un Souverain dont le vaste Empire n'est qu'une vaste Lande, dont toutes les richesses & tous les Sujets rassemblés pour ainsi dire dans

(*g*) Quelques Officiers adoptent en France l'opinion de M. Rousseau: ils veulent des soldats automates. Cependant jamais Turenne ni Condé ne se sont plaints du trop d'esprit des leurs. Des soldats Grecs & Romains, Citoyens au retour de la campagne, étoient nécessairement plus instruits, plus éclairés que les soldats de nos jours, & les armées Grecques & Romaines valoient bien les nôtres. Les soins que les Généraux actuels prennent pour étouffer les lumieres des Subalternes, n'annonceroient-ils pas la crainte qu'ils ont d'avoir des Censeurs trop éclairés de leur manœuvre? Scipion & César avoient moins de défiance.

(*h*) De toutes les parties de l'Asie, la plus savante est la Chine, & c'est aussi la mieux cultivée & la plus habitée. Quelques Erudits veulent que l'ignorante & barbare Europe, ait été jadis plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ma réponse à leurs nombreuses citations, c'est que dix arpents en froment nourrissent plus d'hommes que cent arpents en bruyeres, pâture, &c.; c'est que l'Europe étoit autrefois couverte d'immenses forêts, & que les Germains se nourrissoient du produit de leurs bestiaux. César & Tacite l'assurent, & leur témoignage décide la question. Un Peuple pasteur ne peut être nombreux. L'Europe civilisée est donc nécessairement plus peuplée que ne l'étoit l'Europe barbare & sauvage. S'en rapporter là-dessus à des Historiens souvent menteurs ou mal instruits, lorsqu'on a en main des preuves évidentes de leur mensonge, c'est folie. Un Pays sans Agriculture, ne peut, sans un miracle, nourrir un grand nombre d'habitants. Or les miracles sont plus rares que les mensonges.

une Capitale immense, ne présentent qu'un vain simulacre de puissance, & qui maintenant sans force pour résister à l'attaque d'un seul des Princes Chrétiens, échoueroit devant le rocher de Malthe, & ne jouera peut-être plus de rôle en Europe.

Quel spectacle offre la Perse? Des habitants épars dans de vastes régions infestées de brigands, & vingt Tyrans qui, le fer en main, se disputent des villes en cendres & des champs ravagés.

Qu'apperçoit-on dans l'Inde, dans ce climat le plus favorisé de la nature? Des Peuples paresseux, avilis par l'esclavage, & qui, sans amour du bien public, sans élévation d'ame, sans discipline, sans courage, végetent sous le plus beau ciel du monde (*i*); des Peuples enfin, dont toute la puissance ne soutient pas l'effort d'une poignée d'Européens. Tel est dans une grande partie de l'Orient l'état des Peuples soumis à cette ignorance si vantée.

M. Rousseau croit-il réellement que les Empires que je viens de citer, soient plus peuplés que la France, l'Allemangne, l'Italie, la Hollande, &c. Croit-il les Peuples ignorants de ces contrées, plus vertueux & plus fortunés que la Nation éclairée & libre de l'Angleterre? Non, sans doute. Il ne peut ignorer des faits connus du petit-maître le plus superficiel, & de la caillette la plus dissipée. Quel intérêt détermine donc M. Rousseau à prendre si hautement parti pour l'ignorance?

(*i*) Les Indiens n'ont nulle force de caractere. Ils n'ont que l'esprit de commerce. Il est vrai qu'en ce genre la Nature à tout fait pour eux. C'est elle qui couvre leur sol de ces denrées précieuses que l'Europe y vient acheter. Les Indiens en conséquence sont riches & paresseux. Ils aiment l'argent, & n'ont pas le courage de le défendre. Leur ignorance dans l'art militaire & dans la science du Gouvernement, les rendra long-temps vils & méprisables.



CHAPITRE IX.

Quels motifs ont pu engager M. Rousseau à se faire l'Apologiste de l'Ignorance.

C'EST à M. Rousseau à nous éclairer sur ce point. „ Il „ n'est point, dit-il, page 30, Tome III de l'*Emile*, de Philosophe, qui venant à connoître le vrai & „ le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé, à la „ vérité découverte par un autre. Quel est, ajoute-t-il, „ le Philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas „ volontiers le genre humain ? "

M. Rousseau seroit-il ce Philosophe (*a*) ? Je ne me permets pas de le penser. Au reste, s'il croyoit qu'un mensonge ingénieux pût à jamais immortaliser le nom de son

(*a*) Il n'est point de proposition, soit morale, soit politique, que M. Rousseau n'adopte & ne rejette tour-à-tour. Tant de contradictions ont fait quelquefois suspecter sa bonne foi. Il assure, par exemple, T. III, p. 132, dans une note de l'*Emile*, „ que c'est au Christianisme que » les Gouvernements modernes » doivent leur plus solide au- » torité, & leurs révolutions » moins fréquentes ; que le » Christianisme a rendu les Prin- » ces moins sanguinaires ; que » c'est une vérité prouvée par » le fait. "

Il dit, *Contrat Social*, Chap. VIII, „ qu'au moins le Paganisme » n'allumoit point de guerres » de Religion ; que Jesus, en » établissant un Royaume spi- » rituel sur la terre, sépara le » Système théologique du Sys- » tême politique ; que l'Etat » alors cessa d'être un ; qu'on » y vit naître des divisions in- » testines, qui n'ont jamais cessé » d'agiter le Peuple Chrétien ; » que le prétendu Royaume de » l'autre Monde, est devenu sous » un Chef visible le plus vio- » lent despotisme dans celui-ci ; » que de la double puissance » spirituelle & temporelle, a » résulté un conflit de jurisdic- „ tion qui rend toute bonne Po- „ litique impossible dans les „ Etats Papistes ; qu'on n'y sait „ jamais auquel du Prêtre ou „ du Maître on doit obéir ; que „ la Loi Chrétienne est nuisible „ à la forte constitution de l'E- „ tat ; que le Christianisme est „ si évidemment mauvais, que „ c'est perdre le temps que de „ s'amuser à le démontrer. "

Or en deux Ouvrages donnés presqu'en même temps au public, comment imaginer que le même homme puisse être si contraire à lui-même, & qu'il soutienne de bonne foi deux propositions aussi contradictoires ?

inventeur, il se tromperoit (*b*). Le vrai seul a des succès durables. Les lauriers dont l'erreur quelquefois se couronne, n'ont qu'une verdure éphémere.

Qu'une ame vile, un esprit trop foible pour atteindre au vrai, avance sciemment un mensonge; il obéit à son instinct: mais qu'un Philosophe puisse se faire l'Apôtre d'une erreur, qu'il ne prend pas pour la vérité (*c*) même, j'en doute: & mon garant est irrécusable; c'est le desir que tout Auteur a de l'estime publique & de la gloire. M. Rousseau la cherche, sans doute; mais c'est en qualité d'Orateur, non de Philosophe. Aussi, de tous les hommes célebres, est-il le seul qui se soit élevé contre la Science (*d*). La méprise-t-il en lui? Manqueroit-il d'orgueil? Non; mais cet orgueil fut aveugle un moment. Sans doute, qu'en se faisant l'Apologiste de l'ignorance, il s'est dit à lui-même:

„ Les hommes en général sont paresseux, par consé„ quent ennemis de toute étude qui les force à l'atten„ tion. "

„ Les hommes sont vains, par conséquent ennemis de „ tout esprit supérieur. "

„ Les hommes médiocres enfin ont une haine secrete „ pour les Savants & pour les Sciences. Que j'en per„ suade l'inutilité; je flatterai la vanité du stupide: je „ me rendrai cher aux ignorants, je serai leur maître, eux „ mes disciples; & mon nom, consacré par leurs éloges, „ remplira l'univers. Le Moine lui-même se déclarera pour

(*b*) J'en excepte cependant les mensonges religieux.

(*c*) L'homme, je le sais, n'aime point la vérité pour la vérité même. Il rapporte tout à son bonheur. Mais s'il le place dans l'acquisition d'une estime publique & durable, il est évident, puisque cette espece d'estime est attachée à la découverte de la vérité, qu'il est, par la nature même de sa passion, forcé de n'aimer & de ne rechercher que le vrai. Un nom célebre qu'on doit à l'erreur, est un prestige de gloire qui se détruit aux premiers rayons de la raison & de la vérité.

(*d*) Conséquemment à la haine de M. Rousseau pour les sciences, j'ai vu des Prêtres se flatter de sa prochaine conversion. Pourquoi, disoient-ils, désespérer de son salut? Il protege l'ignorance, il hait les Philosophes: il ne peut souffrir un bon raisonneur.

Si Jean-Jacque étoit saint, que seroit-il de plus?

„ moi (*e*). L'homme ignorant & crédule est l'homme du
„ Moine. La stupidité publique fait sa grandeur. D'ailleurs,
„ quel moment plus favorable à mon projet? En France,
„ tout concourt à dépriser les talents. Si j'en profite, mes
„ Ouvrages deviennent célebres. "

Mais cette célébrité doit-elle être durable? L'Auteur de l'*Émile* a-t-il pu se le promettre? Ignore-t-il qu'il s'opere une révolution sourde & perpétuelle dans l'esprit & le caractere des Peuples, & qu'à la longue l'ignorance se décrédite elle-même?

Or, quel supplice pour cet Auteur, s'il entrevoit déja le mépris futur où tomberont ses Panégyriques de l'ignorance (*f*)? Quel moyen sur cet objet de faire long-temps illusion à l'Europe? L'expérience apprend à ses Peuples, que le génie, les lumieres & les connoissances sont les vraies sources de leur puissance, de leur prospérité, de leurs vertus; que leur foiblesse & le malheur est au contraire toujours l'effet d'un vice dans le Gouvernement, par conséquent de quelque ignorance dans le Législateur. Les hommes ne croiront donc jamais les Sciences & les lumieres vraiment nuisibles.

Mais dans le même siecle, l'on a vu quelquefois les Arts & les Sciences se perfectionner, & les mœurs se corrompre. J'en conviens, & je sais avec quelle adresse l'ignorance toujours envieuse profite de ce fait pour imputer aux Sciences, une corruption de mœurs entiérement dépendante d'une autre cause.

(*e*) Tous les Dévots sont ennemis de la science. Sous Louis XIV, ils donnoient le nom de Jansénistes aux Savants qu'ils vouloient perdre. Ils y ont depuis substitué le nom d'Encyclopédistes. Cette expression n'a maintenant en France aucun sens déterminé. C'est un mot prétendu injurieux, dont les Sots se servent pour diffamer quiconque a plus d'esprit qu'eux.

(*f*) Le despotisme, ce cruel fléau de l'humanité, est le plus souvent une production de la stupidité nationale. Tout Peuple commence par être libre. A quelle cause attribuer la perte de sa liberté? A son ignorance, à sa folle confiance en des Ambitieux. L'Ambitieux & le Peuple, c'est la Fille & le Lion de la Fable. A-t-elle persuadé à cet animal de se laisser couper les griffes, & limer les dents? elle le livre aux mâtins.

CHAPITRE X.

Des Causes de la Décadence d'un Empire.

L'Introduction & la perfection des Arts & des Sciences dans un Empire, n'en occasionnent pas la décadence. Mais les mêmes causes qui y accélerent le progrès des Sciences, y produisent quelquefois les effets les plus funestes.

Il est des Nations où, par un singulier enchaînement de circonstances, le germe productif des Arts & des Sciences ne se développe qu'au moment même où les mœurs se corrompent.

Un certain nombre d'hommes se rassemble pour former une société. Ces hommes fondent une nouvelle Ville; leurs voisins la voyent s'élever d'un œil jaloux. Les habitants de cette Ville, forcés d'être à la fois Laboureurs & Soldats, se servent tour-à-tour de la bêche & de l'épée. Quelles sont dans ce Pays la Science & la vertu de nécessité? La Science militaire & la valeur. Elles y sont les seules honorées. Toute autre Science, toute autre vertu y est inconnue. Tel fut l'état de Rome naissante, lorsque foible, lorsqu'environnée de Peuples belliqueux, elle ne soutenoit qu'à peine leurs efforts.

Sa gloire, sa puissance, s'étendirent par toute la terre. Mais Rome acquit l'une & l'autre avec lenteur. Il lui fallut des siecles de triomphes, pour s'asservir ses voisins. Or, ces voisins asservis, si les guerres civiles dûrent, par la forme de son Gouvernement, succéder aux guerres étrangeres, comment imaginer que des Citoyens engagés alors dans des partis différents en qualité de Chefs ou de Soldats, que des Citoyens sans cesse agités de craintes ou d'espérances vives, pussent jouir du loisir & de la tranquillité qu'exige l'étude des Sciences?

En tout Pays où ces événements s'enchaînent & se succedent, le seul instant favorable aux lettres est malheureusement celui où les guerres civiles, les troubles, les factions s'éteignent; où la liberté expirante succombe, com-

me, du temps d'Auguste, sous les efforts du despotisme (*a*). Or, cette époque précede de peu celle de la décadence d'un Empire. Cependant les Arts & les Sciences y fleurissent. Il est deux causes de cet effet.

La premiere est la force des passions. Dans les premiers moments de l'esclavage, les esprits encore vivifiés par le souvenir de leur liberté perdue, sont dans une agitation assez semblable à celle des eaux après la tourmente. Le Citoyen brûle encore du desir de s'illustrer; mais sa position a changé. Il ne peut élever son buste à côté de celui des Timoléons, des Pélopidas & des Brutus. Ce n'est plus à titre de destructeur des tyrans, de vengeur de la liberté, que son nom peut parvenir à la postérité. Sa statue ne peut être placée qu'entre celle des Homeres, des Epicures, des Archimedes, &c. Il le sent; & s'il n'est plus qu'une sorte de gloire à laquelle il puisse prétendre, si les lauriers des Muses sont les seuls dont il puisse se couronner, c'est dans l'arene des Arts & des Sciences qu'il descend pour les disputer, & c'est alors qu'il s'éleve des hommes illustres en tous les genres.

La seconde de ces causes est l'intérêt qu'ont alors les Souverains d'encourager les progrès de ces mêmes Sciences. Au moment où le despotisme s'établit, que desire le Monarque? D'inspirer l'amour des Arts & des Sciences à ses Sujets. Que craint-il? Qu'ils ne portent les yeux sur leurs fers; qu'ils ne rougissent de leur servitude, & ne tournent encore leurs regards vers la liberté. Il veut donc leur cacher leur avilissement; il veut occuper leur esprit. Il leur présente à cet effet de nouveaux objets de gloire. Hypocrite amateur des Sciences, il marque d'autant plus de considération à l'homme de génie, qu'il a plus besoin de ses éloges.

Les mœurs d'une Nation ne changent point au moment même de l'établissement du despotisme. L'esprit des Citoyens est libre quelque temps après que leurs mains sont liées. Dans ces premiers instants, les hommes célebres conservent encore quelque crédit sur une Nation. Le Despote

(*a*) Il en fut de même en France, lorsque le Cardinal de Richelieu eut désarmé le Peuple, les Grands, & se les fût asservis. Ce fut alors que les Arts & les Sciences y fleurirent.

les comble donc de faveurs, pour qu'ils le comblent de louanges, & les grands talents se sont trop souvent prêtés à cet échange; ils ont trop souvent été panégyristes de l'usurpation & de la tyrannie.

Quels motifs les y déterminent? Quelquefois la bassesse, & souvent la reconnoissance (*b*). Il en faut convenir : toute grande révolution dans un Empire en impose à l'imagination, & suppose dans celui qui l'opere quelque grande qualité, ou du moins quelque vice brillant que l'étonnement ou la reconnoissance peut métamorphoser en vertu. (*c*).

Tel est au moment de l'établissement du despotisme, la cause productrice des grands talents dans les Sciences & les Arts. Ce premier moment passé, si ce même Pays devient stérile en hommes de cette espece (*d*), c'est que le Despote, plus assuré sur son trône, n'a plus d'intérêt de les protéger. Aussi dans les Etats, le regne des Arts & des Sciences ne s'étend guere au-delà d'un siecle ou deux. L'aloès est chez tous les Peuples l'emblême de la production des Sciences. Il employe cent ans à fortifier ses racines; il se prépare cent ans à pousser sa tige; le siecle écoulé, il s'éleve, s'épanouit en fleurs, & meurt.

Si dans chaque Empire les Sciences pareillement ne poussent, si je l'ose dire, qu'un jet, & disparoissent ensuite, c'est que les causes propres à produire des hommes de génie, ne

---

(*b*) Les Gens de Lettres ont à se reprocher d'avoir loué dans le Cardinal de Richelieu, le plus mauvais des Citoyens, le fauteur du despotisme, l'homme qui féconda les semences des maux actuels de l'Empire François; l'homme enfin qui doit être également l'horreur & du Prince & de la Nation.

(*c*) Les Gens de Lettres sont hommes comme les Courtisans : ils ont donc souvent flatté le puissant injuste. Cependant il est entr'eux une différence remarquable. Les Gens des Lettres ayant toujours été protégés par les Princes de quelque mérite, ils n'ont pu qu'en exagérer les vertus. Ils ont trop loué Auguste. Mais les Courtisans ont loué Néron & Caracalla.

(*d*) Le mérite ne conduit-il plus aux honneurs? Il est méprisé; & pour comparer les petites choses aux grandes, il en est d'un Empire comme d'un College. Les prix & les premieres places sont-ils pour les favoris du Régent? plus d'émulation parmi les Eleves. Les études tombent. Or, ce qui se fait en petit dans les écoles, s'opere en grand dans les Empires; & lorsque la faveur seule y dispose des places, la Nation alors est sans énergie; les grands hommes en disparoissent.

s'y développent communément qu'une fois. C'est au plus haut période de sa grandeur, qu'une Nation porte ordinairement les fruits de la Science & des Arts. Trois ou quatre générations d'hommes illustres se sont-elles écoulées? Les Peuples dans cet intervalle ont changé de mœurs; ils se sont façonnés à la servitude; leur ame a perdu son énergie; nulle passion forte ne la met en action: le Despote n'excite plus le Citoyen à la poursuite d'aucune espece de gloire. Ce n'est plus le talent qu'il honore, c'est la bassesse: & le génie, s'il en est encore en ces Pays, vit & meurt inconnu à sa propre patrie. C'est l'oranger qui fleurit, parfume l'air, & meurt dans un désert.

Le despotisme qui s'établit, laisse tout dire, pourvu qu'on le laisse faire. Mais le despotisme affermi défend de parler, de penser & d'écrire. Alors les esprits tombent dans l'apathie; tous les Citoyens devenus esclaves maudissent le sein qui les a allaités; & dans un pareil Empire, tout nouveau né est un malheur de plus.

Le génie enchaîné y traîne pesamment ses fers; il ne vole plus, il rampe. Les Sciences sont négligées; l'ignorance est en honneur (*e*), & tout homme de sens déclaré ennemi de l'Etat. Dans un Royaume d'aveugles, quel Citoyen seroit le plus odieux? Le clairvoyant. Si les aveugles le saisissoient, il seroit mis en pieces. Or, dans l'empire de l'ignorance, le même sort attend le Citoyen éclairé. La presse en est d'autant plus gênée, que les vues du Ministere sont plus courtes. Sous le regne d'un Fréderic ou d'un Antonin, on ose tout dire, tout penser, tout écrire; & l'on se tait sous les autres regnes.

L'esprit du Prince s'annonce toujours par l'estime & la considération qu'il marque aux talents (*a*). La faveur qu'il leur accorde, loin de nuire à l'Etat, le sert.

(*e*) En Orient, les meilleurs titres à la grande fortune, sont la bassesse & l'ignorance. Une place importante vient-elle à vaquer? Le Despote passe dans l'anti-chambre: N'ai-je pas, dit-il, ici quelque valet dont je puisse faire un Visir? Tous les Esclaves se présentent. Le plus vil obtient la place. Faut-il ensuite s'étonner si les actions du Visir répondent à la maniere dont il est choisi?

(*f*) De trois choses, disoit Mathias, Roi d'Hongrie, que doit se proposer un Prince, La premiere, est d'être juste;

Les Arts & les Sciences font la gloire d'une Nation; ils ajoutent à son bonheur. C'est donc au seul despotisme intéressé d'abord à les protéger, & non aux Sciences mêmes, qu'il faut attribuer la décadence des Empires. Le Souverain d'une Nation puissante a-t-il ceint la couronne du pouvoir arbitraire? Cette Nation s'affoiblit de jour en jour.

La pompe d'une Cour Orientale peut, sans doute, en imposer au vulgaire : il peut croire la force de l'Empire égale à la magnificence de ses Palais. Le Sage en juge autrement. C'est sur cette même magnificence qu'il en mesure la foiblesse. Il ne voit dans le luxe imposant au milieu duquel est assis le Despote, que la superbe, la riche & la funebre décoration de la mort; qu'un Catafalque fastueux, au centre duquel est un cadavre froid & sans vie, une cendre inanimée, enfin, un fantôme de puissance prêt à disparoître devant l'ennemi qui la méprise. Une grande Nation où s'est enfin établi le pouvoir despotique, est comparable au chêne que les siecles couronnent. Son tronc majestueux, la grosseur de ses branches, annonçent encore quelle fut sa force & sa grandeur premiere; il semble être encore le monarque des forêts; mais son véritable état est celui de dépérissement : ses branches dépouillées de feuilles, privées de l'esprit de vie & demi-pourries, sont chaque année brisées par les vents. Tel est l'état des Nations soumises au pouvoir arbitraire.

La seconde, de vaincre ses ennemis;

La troisieme, de récompenser les lettres, & d'honorer les hommes célebres.

CHAPITRE XI.

La Culture des Arts & des Sciences dans un Empire despotique, en retarde la ruine.

C'EST au moment que le despotisme entiérement affermi, réduit, comme je l'ai dit, les Peuples en esclavage; c'est lorsqu'il éteint en eux tout amour de la gloire, qu'il étend par-tout les ténebres de l'ignorance, qu'un

Empire se précipite à sa ruine (*a*). Cependant si, comme l'observe M. Saurin, l'étude des Sciences & la douceur des mœurs qu'elles inspirent, temperent quelque temps la violence du pouvoir arbitraire, les Sciences, loin de hâter, retardent donc la chûte des Etats.

La digue des Sciences, il est vrai, ne soutient pas longtemps l'effort d'un pouvoir à qui tout cede, & qui détruit & les trônes les plus solides, & les Empires les plus puissants : mais du moins n'y peut-on imputer aux Sciences la corruption des mœurs. Les Sciences n'engendrent point les malheurs publics, proportionnés dans chaque Etat à l'accroissement du pouvoir arbitraire. Par quelle raison, en effet, les Arts & les Sciences corromproient-elles les mœurs, (*b*) & énerveroient-elles le courage? Qu'est-ce qu'une Scien-

(*a*) Les Romains ni les François n'avoient encore rien perdu de leur courage au temps d'Auguste & de Louis XIV.

(*b*) M. Rousseau, trop souvent panégyriste de l'ignorance, dit en je ne sais quel endroit de ses Ouvrages : » La nature a voulu » préserver les hommes de la » Science; & la peine qu'ils trou- » vent à s'instruire, n'est pas le » moindre de ses bienfaits." Mais, lui répond un nommé M. Gautier, ne pourroit-on pas dire également : „ Peuples, sachez que » la nature ne veut pas que vous » vous nourrissiez des grains de » la terre. La peine qu'elle at- » tache à sa culture, vous an- » nonce qu'il faut la laisser en » friche. " Cette réponse n'est pas du goût de M. Rousseau; & dans une lettre écrite à M. Grimm : » Ce M. Gautier, dit- » il, n'a pas songé qu'avec peu » de travail on est sûr de faire » du pain, & qu'avec beaucoup » d'étude, il est douteux qu'on » parvienne à faire un homme » raisonnable. " Je ne suis pas à mon tour trop content de la réponse de M. Rousseau. Est-il premiérement bien vrai que dans une Isle inconnue l'on parvienne si facilement à faire du pain? Avant de faire cuire le grain, il faudroit le semer; avant de semer, il faudroit dessécher les marécages, abattre les forêts, défricher la terre : & ce défrichement ne se feroit pas sans peine.

Dans les contrées même où la terre est la mieux cultivée, que de soins sa culture n'exige-t-elle pas du laboureur? C'est le travail de toute son année. Mais ne fallût-il que l'ouvrir pour la féconder, son ouverture suppose l'invention du soc, de la charrue, celle des forges, par conséquent une infinité de connoissances dans les mines, dans l'art de construire des fourneaux, dans les Méchaniques, dans l'Hydraulique, enfin dans presque toutes les Sciences dont M. Rousseau veut *préserver l'homme*. On ne parvient donc pas à faire du pain sans quelque peine & quelque industrie.

» Un homme raisonnable, dit

ce? C'eſt un recueil d'obſervations faites, ſi c'eſt en Méchanique, ſur la maniere d'employer les forces mouvantes; ſi c'eſt en Géométrie, ſur le rapport des grandeurs entr'elles; ſi c'eſt en Chirurgie, ſur l'Art de panſer & de guérir les playes; ſi c'eſt enfin en Légiſlation, ſur les moyens les plus propres à rendre les hommes heureux & vertueux. Or, pourquoi ces divers recueils d'obſervations en énerveroient-ils le courage? Ce fut la Science de la diſcipline, qui ſoumit l'univers aux Romains. Ce fut donc en qualité de ſavants, qu'ils dompterent les Nations. Auſſi, lorſque pour s'attacher la Milice, & s'en aſſurer la protection, la tyrannie eût été contrainte d'adoucir la ſévérité de la diſcipline militaire; lorſqu'enfin la Science en fut preſqu'entiérement perdue, ce fut alors que, vaincus à leur tour, les Vainqueurs du monde ſubirent en qualité d'ignorants le joug des Peuples du Nord.

On forgeoit à Sparte des caſques, des cuiraſſes, des épées bien

» M. Rouſſeau, eſt encore plus » difficile à faire : avec beau» coup d'études, on n'eſt pas » toujours ſûr d'y parvenir. " Mais eſt-on toujours ſûr d'une bonne récolte? Le pénible labour de l'automne, aſſure-t-il l'abondante moiſſon de l'été? Au reſte, qu'il ſoit difficile ou non de former un homme raiſonnable, le fait eſt qu'il ne le devient que par l'inſtruction. Qu'eſt-ce qu'un homme raiſonnable? Celui dont les jugements ſont en général toujours juſtes. Or, pour bien juger des progrès d'une maladie, de l'excellence d'une piece de théâtre, & de la beauté d'une Statue, que faut-il avoir préliminairement étudié? Les Sciences & les Arts de la Médecine, de la Poéſie & de la Sculpture. M. Rouſſeau n'entend-il par ce mot *raiſonnable*, que l'homme d'une conduite ſage? Mais une telle conduite ſuppoſe quelquefois une connoiſſance profonde du cœur humain; & cette connoiſſance en vaut bien une autre. Lorſque l'Auteur de l'*Emile* décrie l'inſtruction, c'eſt, dira-t-il, qu'il a vu quelquefois l'homme éclairé ſe conduire mal. Cela ſe peut. Les deſirs d'un tel homme ſont ſouvent contraires à ſes lumieres. Il peut agir mal, & voir bien. Cependant cet homme, (& M. Rouſſeau n'en peut diſconvenir) n'a du moins en lui qu'une cauſe de mauvaiſe conduite : ce ſont ſes paſſions criminelles. L'ignorance, au contraire, en a deux. L'une, ſont ces mêmes paſſions; l'autre, eſt l'ignorance de ce que l'homme doit à l'homme, c'eſt-à-dire, de ſes devoirs envers la ſociété : ces devoirs ſont plus étendus qu'on ne penſe. L'inſtruction eſt donc toujours utile.

bien trempées. Cet Art en ſuppoſe une infinité d'autres (c), & les Spartiates n'en étoient pas moins vaillants. Céſar, Caſſius & Brutus étoient éloquents, ſavants & braves. L'on exerçoit à la fois en Grece & ſon eſprit & ſon corps. La molleſſe eſt fille de la richeſſe, & non des Sciences. Lorſqu'Homere verſifioit l'Illiade, il avoit pour contemporains les graveurs du bouclier d'Achille. Les Arts avoient donc alors atteint en Grece un certain degré de perfection; & cependant l'on s'y exerçoit encore aux combats du Ceſte & de la Lutte.

En France, ce ne ſont point les Sciences qui rendent la plupart des Officiers incapables des fatigues de la guerre, mais la molleſſe de leur éducation. Qu'on refuſe du ſervice à quiconque ne peut faire certaines marches, ſoulever certains poids, & ſupporter certaines fatigues; le deſir d'obtenir des emplois militaires, arrachera les François à la molleſſe : ils voudront être hommes : leurs mœurs & leur éducation changeront. L'ignorance produit l'imperfection des loix; & leur imperfection; les vices des Peuples. Les lumieres produiſent l'effet contraire. Auſſi n'a-t-on jamais compté parmi les corrupteurs des mœurs ce Lycurgue, ce Sage qui parcourut tant de Contrées pour puiſer dans les entretiens des Philoſophes, les con-

(c) Les arts de luxe, dit-on, énervent les courages. Mais qui leur ferme l'entrée d'un Etat? Eſt-ce l'ignorance? Non : c'eſt la pauvreté ou le partage à-peu-près égal des richeſſes nationales. A Sparte, quel Citoyen eût acheté une boîte émaillée? Le tréſor public n'eût pas ſuffi pour la payer. Nul bijoutier ne ſe fût donc point établi à Lacédémone : il y fût mort de faim. Ce n'eſt point l'ouvrier de luxe qui vient corrompre les mœurs d'un Peuple; mais la corruption des mœurs de ce Peuple, qui appelle à lui l'ouvrier du luxe. En tout genre de commerce, c'eſt la demande que précede l'offre.

D'ailleurs; ſi le luxe, comme je l'ai déja dit, eſt l'effet du partage trop inégal des richeſſes nationales, il eſt évident que les ſciences n'ayant aucune part à cet inégal partage, ne peuvent être regardées comme la cauſe du luxe. Les Savants ſont peu riches. C'eſt chez l'homme d'affaires, & non chez eux, que la magnificence éclate. Si les arts de luxe ont quelquefois fleuri dans une Nation au même inſtant que les Lettres, c'eſt que l'époque où les ſciences y ont été cultivées, eſt quelquefois celle où les richeſſes s'y trouvent accumulées dans un petit nombre de mains.

noiſſances qu'exigeoit l'heureuſe réforme des loix de ſon Pays.

Mais, dira-t-on, ce fut dans l'acquiſition même de ces connoiſſances qu'il puiſa ſon mépris pour elles. Et qui croira jamais qu'un Légiſlateur qui ſe donna tant de peines pour raſſembler les Ouvrages d'Homere, & qui fit élever la ſtatue du Rire dans la place publique, ait réellement mépriſé les Sciences? Les Spartiates, ainſi que les Athéniens, furent les Peuples les plus éclairés & les plus illuſtres de la Grece. Quel rôle y jouerent les ignorants Thébains, juſqu'au moment qu'Epaminondas les eut arrachés à leur ſtupidité?

J'ai montré dans cette Section les erreurs & les contradictions de ceux dont les principes different des miens.

J'ai prouvé que tout Panégyriſte de l'ignorance, eſt, du moins à ſon inſu, l'ennemi du bien public.

Que c'eſt dans le cœur de l'homme qu'il faut étudier la Science de la morale.

Que tout Peuple ignorant, ſi d'ailleurs il eſt riche & policé, eſt toujours un Peuple ſans mœurs.

Il faut maintenant détailler les malheurs où l'ignorance plonge les Nations : on en ſentira plus fortement l'importance d'une bonne éducation; j'inſpirerai plus de deſir de la perfectionner, & j'intéreſſerai d'avance mes Concitoyens aux idées que je dois leur propoſer à ce ſujet.





SECTION VI.

Des Maux produits par l'Ignorance; que l'Ignorance n'est point destructive de la Mollesse; qu'elle n'assure point la fidélité des Sujets; qu'elle juge, sans examen, les questions les plus importantes. Celle du Luxe citée en exemple. Des malheurs où ces jugements peuvent quelquefois précipiter une Nation. Du mépris & de la haine qu'on doit aux Protecteurs de l'ignorance.

CHAPITRE I.

De l'Ignorance & de la Mollesse des Peuples.

L'IGNORANCE n'arrache point les Peuples à la mollesse. Elles les y plonge, les dégrade, & les avilit. Les Nations les plus stupides ne sont pas les plus recommandables pour leur magnanimité, leur courage & la sévérité de leurs mœurs. Les Portugais & les Romains modernes sont ignorants : ils n'en sont pas moins pusillanimes, voluptueux & moux. Il en est ainsi de la plupart des Peuples de l'Orient. En général, dans tout Pays où le despotisme & la superstition engendrent l'ignorance, l'ignorance à son tour y enfante la mollesse & l'oisiveté.

Le Gouvernement défend-il de penser? je me livre à la paresse. L'inhabitude de réfléchir me rend l'application pénible, & l'attention fatigante (*a*). Quels charmes pour

(*a*) La haine d'un Peuple ignorant pour l'application, s'étend jusqu'à ses amusements. Aime-t-il le jeu? Il ne joue que les

moi auroit alors l'étude ? Indifférent à toute efpece de connoiffances, aucune ne m'intéreffe affez pour m'en occuper ; & ce n'eft plus que dans des fenfations agréables, que je puis chercher mon bonheur.

Qui ne penfe pas veut fentir, & fentir délicieufement. On veut même croître, fi je l'ofe dire, en fenfations, à mefure qu'on diminue en penfées. Mais peut-on être à chaque inftant affecté de fenfations voluptueufes ? Non : c'eft de loin en loin qu'on en éprouve de telles.

L'intervalle qui fépare chacune de ces fenfations, eft chez l'ignorant & le défœuvré rempli par l'ennui. Pour en abréger la durée, il fe provoque au plaifir, s'épuife & fe blafe. Entre tous les Peuples, quels font les plus généralement livrés à la débauche ? Les Peuples efclaves & fuperftitieux.

Il n'eft point de Nation plus corrompue que la Vénitienne (*b*) ; & fa corruption, dit M. Burck, eft l'effet de l'ignorance qu'entretient à Venife le Defpotifme Ariftocratique. „ Nul Citoyen n'ofe y penfer. Y faire ufage de fa „ raifon, eft un crime, & c'eft le plus puni. Or, qui n'ofe „ penfer, veut du moins fentir, & doit par ennui fe livrer „ à la molleffe. Qui fupporteroit le joug d'un Defpotifme „ Ariftocratique, fi ce n'eft un Peuple ignorant & volup- „ tueux ? Le Gouvernement le fait, & le Gouvernement „ encourage fes Sujets à la débauche. Il leur offre à la fois „ des fers & des plaifirs : ils acceptent les uns pour les „ autres ; & dans leurs ames avilies, l'amour des voluptés „ l'emporte toujours fur celui de la liberté. Le Vénitien „ n'eft qu'un pourceau qui, nourri par le maître & pour „ fon ufage, eft gardé dans une étable où l'on le laiffe fe „ vautrer dans la fange & la boue.

„ A Venife, grand, petit, homme, femme, clergé, „ laïc, tout eft également plongé dans la molleffe. Les „ Nobles, toujours en crainte du Peuple, & toujours re-

---

jeux de hafard. Aime-t-il les Opéra ? C'eft, pour ainfi dire, des Poëmes fans paroles qu'il demande. Peu lui importe que fon efprit foit occupé : il fuffit que fes oreilles foient frappées de fons agréables. Entre tous les plaifirs, ceux qu'il préfere, font ceux qui ne fuppofent ni efprit, ni connoiffance.

(*b*) Voyez *Traité du Sublime de M. Burck*. Je le traduis, & ne prétends point juger d'un Peuple que je ne connois que fur des relations.

„ doutables les uns aux autres, s'avilissent, s'énervent eux-
„ mêmes par politique, & se corrompent par les mêmes
„ moyens qu'ils corrompent leurs Sujets. Ils veulent que
„ les plaisirs & les voluptés engourdissent en eux le senti-
„ ment d'horreur, qu'exciteroit dans un esprit élevé & fier
„ le tribunal d'inquisition de l'Etat. "

Ce que M. Burck dit ici des Vénitiens, est également applicable aux Romains modernes, & généralement à tous les Peuples ignorants & policés. Si le Catholicisme, disent les Réformés, énerve les ames, & ruine à la longue l'Empire où il s'établit, c'est qu'il y propage l'ignorance & l'oisiveté, & que l'oisiveté est mere de tous les vices politiques & moraux.

L'amour du plaisir seroit-il donc un vice? Non. La Nature porte l'homme à sa recherche, & tout homme obéit à cette impulsion de la nature. Mais le plaisir est le délassement du Citoyen instruit, actif & industrieux; & c'est l'unique occupation de l'oisif & du stupide. Le Spartiate, comme le Perse, étoit sensible à l'amour; mais l'amour, différent en chacun d'eux, faisoit de l'un un Peuple vertueux, & de l'autre un Peuple efféminé. Le Ciel a fait les femmes dispensatrices de nos plaisirs les plus vifs. Mais le Ciel a-t-il voulu qu'uniquement occupés d'elles, les hommes, à l'exemple des fades Bergers de l'Astrée, n'eussent d'autre emploi que celui d'amants? Ce n'est point dans les petits soins d'une passion langoureuse, mais dans l'activité de son esprit, dans l'acquisition des connoissances, dans ses travaux & son industrie, que l'homme peut trouver un remede à l'ennui. L'amour est toujours un péché théologique, & devient un péché moral, lorsqu'on en fait sa principale occupation. Alors il énerve l'esprit, & dégrade l'ame.

Qu'à l'exemple des Grecs & des Romains, les Nations fassent de l'amour un Dieu (*c*): mais qu'elles ne s'en ren-

(*c*) L'amour est dans l'homme un principe puissant d'activité. Il a souvent changé la face des Empires. L'amour & la jalousie ouvrirent aux Maures les portes de l'Espagne, & y détruisirent la Dynastie des Ommiades. Son influence sur le monde moral, enhardit sans doute les Poëtes à lui donner sur le physique une puissance qu'il n'a pas. Hésiode en fit l'Architecte de l'Univers.

dent point les esclaves. L'Hercule qui combat Acheloüs, & lui enleve Déjanire, est fils de Jupiter; mais l'Hercule qui file aux pieds d'Omphale, n'est qu'un Sybarite. Tout Peuple actif & éclairé est le premier de ces Hercules; il aime le plaisir, le conquiert, & ne s'en excede point; il pense souvent, jouit quelquefois.

Quant au Peuple esclave & superstitieux, il pense peu, s'ennuye beaucoup, voudroit toujours jouir, s'excite & s'énerve. Le seul antidote à son ennui, seroit le travail, l'industrie & les lumieres. Mais, dit à ce sujet Sydney, les lumieres d'un Peuple sont toujours proportionnées à sa liberté, comme son bonheur & sa puissance toujours proportionnés à ses lumieres. Aussi l'Anglois plus libre est communément plus éclairé que le François (*d*); le François que l'Espagnol, l'Espagnol que le Portugais, le Portugais que le Maure. L'Angleterre en conséquence est, relativement à son étendue, plus puissante que la France (*e*), la France que l'Espagne, l'Espagne que le Portugal, & le Portugal que Maroc. Plus les Peuples sont éclairés, plus ils sont vertueux, puissants & heureux. C'est à l'ignorance seule qu'il faut imputer les effets contraires. Il n'est qu'un cas où l'ignorance puisse être desirable; c'est lorsque tout est désespéré dans un Etat, & qu'à travers les maux présents, on apperçoit encore de plus grands maux à venir. Alors la stupidité est un bien (*f*): la Science & la prévoyance est un

---

(*d*) La France, dit-on, a dans ces derniers temps produit plus d'hommes illustres que l'Angleterre. Soit: il n'est pas moins vrai que le corps de la Nation Françoise s'abrutit de jour en jour. Le François n'a ni le même intérêt, ni les mêmes moyens de s'éclairer que l'Anglois. La France est actuellement peu redoutable. Le Citoyen sans émulation y croupit dans la paresse. Le mérite sans considération, est le mépris des Grands. Les hommes actuellement célebres mourront sans postérité.

(*e*) Pour prouver l'avantage du moral sur le physique, le Ciel, disent les Anglois, a voulu que la Grande-Bretagne proprement dite, n'eût que le quart d'étendue de l'Espagne, que le tiers de la France, & que moins peuplée peut-être que ce dernier Royaume, elle lui commandât par la supériorité de son Gouvernement.

(*f*) Dans les Empires d'Orient, le plus funeste & le plus dangereux don du Ciel, dit un Voyageur célebre, seroit une ame noble, un esprit élevé. Les gens vertueux & raisonnables supportent impatiemment le joug du despotisme. Or cette impatience est un crime dont le Sultan les puniroit. Peu d'Orientaux sont exposés à ce danger.

mal. C'est alors que fermant les yeux à la lumiere, on voudroit se cacher des maux sans remede. La position du Citoyen est semblable à celle du Marchand naufragé; l'instant pour lui le plus cruel n'est pas celui où, porté sur les débris du vaisseau, la nuit couvre la surface des mers, où l'amour de la vie & l'espérance lui font dans l'obscurité entrevoir une terre prochaine. Le moment terrible est le lever de l'Aurore, lorsque repliant les voiles de la nuit, elle éloigne la terre de ses yeux, & lui découvre à la fois l'immensité des mers & de ses malheurs : c'est alors que l'espérance portée avec lui sur les débris du vaisseau, fuit, & cede sa place au désespoir.

Mais est-il quelque Royaume en Europe où les malheurs des Citoyens soient sans remede? Qu'on y détruise l'ignorance, & l'on y aura détruit tous les germes du mal moral.

L'ignorance plonge non-seulement les Peuples dans la mollesse, mais éteint en eux jusqu'au sentiment de l'humanité. Les plus ignorants sont les plus barbares. Lequel se montra dans la derniere guerre le plus inhumain des Peuples? L'ignorant Portugais. Il coupoit le nez & les oreilles des prisonniers faits sur les Espagnols. Pourquoi les Anglois & les François se montrerent-ils plus généreux? c'est qu'ils étoient moins stupides.

Nul Citoyen de la Grande-Bretagne qui ne soit plus ou moins instruit (*g*). Point d'Anglois que la forme de son

---

(*g*) En Angleterre, pourquoi les Grands sont-ils en général plus éclairés qu'en tout autre Pays? C'est qu'ils ont intérêt de l'être. En Portugal, au contraire, pourquoi sont-ils si souvent ignorants & stupides? C'est que nul intérêt ne les nécessite à s'instruire.

La science des premiers, est celle de l'homme & du Gouvernement.

Celle des seconds, est la Science du lever, du coucher, & des voyages du Prince.

Mais les Anglois ont-il porté dans la Morale & la Politique toutes les lumieres qu'on devoit attendre d'un Peuple aussi libre? J'en doute. Enivrés de leur gloire, les Anglois ne soupçonnent point de défaut dans leur Gouvernement actuel. Peut-être les Ecrivains François ont-ils eu sur cet objet des vues plus profondes & plus étendues. Il est deux causes de cet effet.

La premiere est l'état de la France. Le malheur n'est-il pas encore excessif en un Pays; n'a-t-il pas entiérement abattu les esprits? Il les éclaire, & devient

Gouvernement ne nécessite à l'étude (*h*). Nul ministere qui doive être & qui soit en effet plus sage à certains égards; aucun que le cri national avertisse plus promptement de ses fautes. Or, si dans la Science du Gouvernement comme dans toute autre, c'est du choc des opinions contraires que doit jaillir la lumiere, point de Pays où l'administration puisse être plus éclairée, puisqu'il n'en est aucun où la presse soit plus libre.

Il n'en est pas de même à Lisbonne. Où le Citoyen étudieroit-il la Science du Gouvernement? Seroit-ce dans les Livres? La superstition souffre à peine qu'on y lise la Bible. Seroit-ce dans la conversation? Il est dangereux d'y parler des affaires publiques, & personne en conséquence ne s'y intéresse. Seroit-ce enfin au moment qu'un Grand entre en place? Mais alors, comme je l'ai déja dit, le moment de se faire des principes est passé; c'est le temps de les appliquer,

dans l'homme un principe d'activité. Souffre-t-on? On veut s'arracher à la douleur, & ce desir est inventif.

La seconde, est peut-être le peu de liberté dont jouissent en France les Ecrivains. L'homme en place fait-il une injustice, une bévue; il faut la respecter. La plainte est en ce Royaume le crime le plus puni. Y veut-on écrire sur les matieres d'administration? Il faut pour cet effet remonter en Morale & en Politique, jusqu'à ces principes simples & généraux dont le développement indique d'une maniere éloignée la route que le Gouvernement doit tenir pour faire le bien. Les Ecrivains François ont présenté en ce genre les idées les plus grandes & les plus étendues. Ils se sont par cette raison rendus plus universellement utiles que les Ecrivains Anglois. Ces derniers n'ayant pas les mêmes motifs pour s'élever à des principes généraux & premiers, font de bons Ouvrages, mais presqu'uniquement applicables à la forme particuliere de leur Gouvernement, aux circonstances présentes, & enfin à l'affaire du jour.

(*h*) Il n'est point à Londres d'ouvrier, de porteur de chaise, qui ne lise les Gazettes, qui ne soupçonne la vénalité de ses représentants, & ne croye en conséquence devoir s'instruire de ses droits en qualité de Citoyen. Aussi nul Membre du Parlement n'oseroit y proposer une Loi directement contraire à la liberté nationale. S'il le faisoit, ce Membre, cité par le parti de l'opposition & les papiers publics devant le Peuple, seroit exposé à sa vengeance. Le Corps du Parlement est donc contenu par la Nation. Nul bras maintenant assez fort pour enchaîner un pareil Peuple. Son asservissement est donc éloigné. Est-il impossible? Je ne l'assurerai point; peut-être ses immenses richesses présagent-elles déja cet événement futur.

d'exécuter, & non de méditer. D'où faut-il donc qu'une pareille Nation tire ses Généraux & ses Ministres? De l'étranger. Tel est l'état d'avilissement où l'ignorance réduit un Peuple.

CHAPITRE II.

L'Ignorance n'assure point la fidélité des Sujets.

Quelques Politiques ont regardé l'ignorance comme favorable au maintien de l'autorité du Prince, comme l'appui de sa Couronne, & la sauve-garde de sa personne. Rien de moins prouvé par l'histoire. L'ignorance des Peuples n'est vraiment favorable qu'au Sacerdoce. Ce n'est point en Prusse, en Angleterre, où l'on peut tout dire & tout écrire, qu'on attente à la vie des Monarques, mais en Portugal, en Turquie, dans l'Indostan, &c. Dans quel siecle dressa-t-on l'échafaud de Charles I? Dans celui où la superstition commandoit en Angleterre, où les Peuples gémissant sous le joug de l'ignorance, étoient encore sans Arts & sans industrie.

La vie de George III est assurée : & ce n'est point l'esclavage & l'ignorance, mais les lumieres & la liberté, qui la lui assurent. En est-il de même en Asie? Y voit-on un trône au-dessus de l'atteinte d'un meurtrier? Tout pouvoir sans bornes est un pouvoir incertain (*a*). Les siecles où les Princes sont les plus exposés aux coups du fanatisme & de l'ambition, sont ceux de l'ignorance & du despotisme. L'ignorance & la servitude détruisent les Empires; & tout Monarque qui les propage, creuse le gouffre où du moins s'abymera sa postérité.

(*a*) Le dernier Roi de Danemarck doutoit, sans contredit, de la légitimité du pouvoir despotique, lorsqu'il permit à des Ecrivains célebres de discuter à cet égard ses droits, ses prétentions, & d'examiner les limites que l'intérêt public devoit mettre à sa puissance. Quelle magnanimité dans un Souverain! Son autorité en fut-elle affoiblie? Non; & cette noble conduite qui le rendit cher à son peuple, doit à jamais le rendre respectable à l'humanité.

Un Prince a-t-il avili l'homme au point de fermer la bouche aux opprimés ? Il a conjuré contre lui-même. Qu'alors un Prêtre armé du poignard de la Religion, ou qu'un Usurpateur à la tête d'une troupe de brigands, descende dans la place publique, il sera suivi de ceux mêmes qui, s'ils avoient eu des idées nettes de la justice, eussent, sous l'étendard du Prince légitime, combattu & puni le Prêtre ou l'Usurpateur. Tout l'Orient dépose en faveur de ce que j'avance. Tous les trônes y ont été souillés du sang de leur Maître. L'ignorance n'assure donc pas la fidélité des Sujets.

Ses principaux effets sont d'exposer les Empires à tous les malheurs d'une mauvaise administration, de répandre sur tous les esprits un aveuglement qui passant bientôt du gouverné au gouvernant, assemble les tempêtes sur la tête du Monarque.

Dans les Pays policés, si l'ignorance, trop souvent compagne du Despotisme, expose la vie des Rois, porte le désordre dans les finances, & l'injustice dans la répartition des impôts, quel homme osera donc se déclarer l'ennemi de la Science & le protecteur d'une ignorance qui, s'opposant à toute réforme utile, éternise les abus, & non-seulement prolonge la durée des calamités publiques, mais rend encore les Citoyens incapables de cette opiniâtre attention qu'exige l'examen de la plupart des questions politiques ?

Je prendrai pour exemple celle du luxe. Que de faces sous lesquelles on peut la considérer ! Que de contradictions à ce sujet dans les décisions des Moralistes ! que de sagacité & d'attention pour résoudre ce problême politique ! Combien une erreur sur de pareilles questions n'est-elle pas quelquefois préjudiciable aux Empires, & l'ignorance par conséquent funeste aux Nations ?

CHAPITRE III.

De la Question du Luxe.

QU'EST-CE que le luxe ? En vain voudroit-on en donner une définition précise. Le mot de luxe comme celui de grandeur, est une de ces expressions comparatives,

qui n'offrent à l'esprit aucune idée nette & déterminée. Ce mot n'exprime qu'un rapport entre deux ou plusieurs objets. Il n'a de sens fixe qu'au moment où l'on les met, si je l'ose dire, en équation, & qu'on compare le luxe d'une certaine Nation, d'une certaine classe d'hommes, d'un certain particulier, avec le luxe d'une autre Nation, d'une autre classe d'hommes & d'un autre particulier.

Le paysan Anglois, bien nourri, bien vêtu, est dans un état de luxe comparé au paysan François. L'homme habillé d'un drap épais, est dans un état de luxe par rapport au Sauvage couvert d'une peau d'ours. Tout, jusqu'aux plumes dont le Caraïbe orne son bonnet, peut être regardé comme luxe.

CHAPITRE IV.

Si le Luxe est utile & nécessaire.

IL est de l'intérêt de toute Nation de former de grands hommes dans les Arts & les Sciences de la guerre, de l'administration, &c. Or, les grands talents sont par-tout le fruit de l'étude & de l'application. L'homme, paresseux de sa nature, ne peut être arraché au repos que par un motif puissant. Quel peut être ce motif? De grandes récompenses. Mais de quelle nature doivent être les récompenses décernées par une Nation? Entendroit-on par ce mot le simple don du nécessaire? Non, sans doute. Le mot récompense désigne toujours le don de quelque superfluité (*a*), ou dans les plaisirs, ou dans les commodités de la vie. Or, toutes les superfluités dont jouit celui auquel elles

(*a*) Dans les siecles héroïques; dans ceux des Hercules, des Thésées, des Fingals, c'étoit par le don d'un riche carquois, d'une épée bien trempée, ou d'une belle esclave, qu'on récompensoit les vertus des Guerriers. Du temps de Manlius Capitolinus, c'étoit en agrandissant de deux acres les domaines d'un Héros, que la Patrie s'acquittoit envers lui. La dixme d'une Paroisse aujourd'hui cédée au plus vil Moine, eût donc jadis été la récompense d'un Scévola ou d'un Horace Coclès. Si c'est en argent qu'on paye aujourd'hui tous les services rendus à la Patrie, c'est que l'argent est re-

font accordées, le mettent dans un état de luxe par rapport au plus grand nombre de ses Concitoyens. Il est donc évident que les esprits ne pouvant être arrachés à une stagnation nuisible à la société, que par l'espoir des récompenses, c'est-à-dire, des superfluités, la nécessité du luxe est démontrée, & qu'en ce sens le luxe est utile.

Mais, dira-t-on, ce n'est point contre cette espece de luxe ou de surperfluités, récompense des grands talents, que s'élevent les Moralistes : c'est contre ce luxe destructeur qui produit l'intempérance, & sur-tout cette avidité de richesses corruptrice des mœurs d'une Nation, & présage de sa ruine.

J'ai souvent prêté l'oreille aux discours des Moralistes : je me suis souvent rappellé leurs Panégyriques vagues de la tempérance, & leurs déclamations encore plus vagues contre les richesses; & jusqu'à présent nul d'entr'eux, examinateur profond des accusations portées contre le luxe, & des calamités qu'on lui impute, n'a, selon moi, réduit la question au point de simplicité qui doit en donner la solution.

Ces Moralistes prennent-ils le luxe de la France pour exemple? Je consens d'en examiner avec eux les avantages & les désavantages. Mais avant d'aller plus loin, est-il bien vrai, comme ils le répetent sans cesse :

1°. Que le luxe produise l'intempérance nationale?

2°. Que cette intempérance enfante tous les maux qu'on lui attribue?

---

présentatif de ces anciens dons. L'amour des superfluités fut en tous les temps le moteur de l'homme. Mais quelle maniere d'administrer les dons de la reconnoissance publique, & quelle espece de superfluités faut-il préférer, pour en faire la récompense des talents & de la vertu? C'est un problême moral également digne de l'attention du Ministre & du Philosophe.

CHAPITRE V.

Du Luxe & de la Tempérance.

Il est de deux sortes de luxe :

Le premier est un luxe national fondé sur une certaine égalité dans le partage des richesses publiques. Il est peu apparent (*a*), & s'étend à presque tous les habitants d'un Pays. Ce partage ne permet pas aux Citoyens de vivre dans le faste & l'intempérance d'un Samuel Bernard, mais dans un certain état d'aisance & de luxe par rapport aux Citoyens d'une autre Nation. Telle est la position du paysan Anglois (*b*) comparé au paysan François. Or, le premier n'est pas toujours le plus tempérant.

La seconde espece de luxe, moins générale (*c*), plus apparente & renfermée dans une classe plus ou moins nombreuse de Citoyens, est l'effet d'une répartition très-inégale des richesses nationales. Ce luxe est celui des Gouvernements despotisques, où la bourse des petits est sans

(*a*) De grandes richesses sont-elles réparties entre un grand nombre de Citoyens? Chacun d'eux vit dans un état d'aisance & de luxe par rapport aux Citoyens d'une autre Nation, & n'a cependant que peu d'argent à mettre en ce qu'on appelle magnificence.

Chez un tel Peuple, le luxe est, si je l'ose dire, national, mais peu apparent.

Au contraire, dans un Pays où tout l'argent est rassemblé dans un petit nombre de mains, chacun des riches a beaucoup à mettre en somptuosité.

Un tel luxe suppose un partage très-inégal des richesses de l'État ; & ce partage est, sans doute, une calamité publique. En est-il ainsi de ce luxe national, qui suppose tous les Citoyens dans un certain état d'aisance, & par conséquent un partage à peu près égal de ces mêmes richesses? Non : ce luxe, loin d'être un malheur, est un bien public. Le luxe par conséquent n'est point en lui un mal.

(*b*) Le Spartiate étoit fort & robuste ; il étoit donc suffisamment substanté. Les paysans en certains Pays, sont maigres & foibles ; ils ne sont donc pas assez nourris. Le Spartiate a donc vécu dans un état de luxe, par rapport aux Habitants de quelques autres Contrées.

(*c*) On peut, au nombre & sur-tout à l'espece de Manufactures d'un Pays, juger de la maniere dont les richesses y sont réparties. Tous les Citoyens y

ceſſe vuidée dans celle des Grands, où quelques-uns regorgent de ſuperflu, lorſque les autres manquent du néceſſaire (*d*). Les habitants d'un tel Pays conſomment peu; qui n'a rien, n'achete rien. Ils ſont d'ailleurs d'autant plus tempérants, qu'ils ſont plus indigents.

La miſere eſt toujours ſobre; & le luxe, dans ces Gouvernements, ne produit pas l'intempérance, mais la tempérance nationale, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre.

Sachons maintenant ſi cette tempérance eſt auſſi féconde en prodiges que l'aſſurent les Moraliſtes. Qu'on conſulte l'hiſtoire : l'on apprend que les Peuples communément les plus corrompus, ſont les ſobres habitants ſoumis au pouvoir arbitraire; que les Nations réputées les plus vertueuſes, ſont au contraire ces Nations libres, aiſées, dont les richeſſes ſont les plus également réparties, & dont les Citoyens en conſéquence ne ſont pas toujours les plus tempérants. En général, plus un homme a d'argent, plus il en dépenſe, mieux il ſe nourrit. La frugalité, vertu, ſans doute, reſpectable & méritoire dans un particulier, eſt dans une Nation toujours l'effet d'une grande cauſe. La vertu

---

ſont-ils aiſés? Tous veulent être bien vêtus. Il s'y établit en conſéquence un grand nombre de manufactures, ni trop fines, ni trop groſſieres.

Les étoffes en ſont ſolides, durables & bien frappées, parce que les Citoyens ſont pourvus de l'argent néceſſaire pour ſe vêtir, mais non pour changer ſouvent d'habits.

L'argent d'un Royaume eſt-il au contraire raſſemblé dans un petit nombre de mains? La plupart des Citoyens languiſſent dans la miſere. Or l'indigent ne s'habille point; & pluſieurs des manufactures dont nous venons de parler, tombent. Que ſubſtitue-t-on à ces établiſſements? Quelques manufactures d'étoffes riches, brillantes & peu durables; parce que l'opulence honteuſe d'uſer un habit, veut en changer ſouvent. C'eſt ainſi que tout ſe tient dans un Gouvernement.

(*d*) Lorſque je vois, diſoit un grand Roi, délicateſſe & profuſion ſur la table du Riche, du Grand & du Prince, je ſoupçonne diſette ſur celle du Peuple. Or j'aime à ſavoir mes Sujets bien nourris, bien vêtus. Je ne tolere la pauvreté qu'à la tête de mes Régiments. La pauvreté eſt brave, active, intelligente, parce qu'elle eſt avide de richeſſes, parce qu'elle pourſuit l'or à travers les dangers; parce que l'homme eſt plus hardi pour conquérir que pour conſerver, & le voleur plus courageux que le marchand. Ce dernier eſt plus opulent, il apprécie mieux la vraie valeur des richeſſes : le voleur s'en exagere toujours le prix.

d'un Peuple est presque toujours *une vertu de nécessité ;* & la frugalité, par cette raison, produit rarement dans les Empires les miracles qu'on en publie.

Les Asiatiques esclaves, pauvres, & nécessairement tempérants sous Darius & Tigrane, n'eurent jamais les vertus de leurs vainqueurs.

Les Portugais, comme les Orientaux, surpassent les Anglois en sobriété, & ne les égalent point en valeur, en industrie, en vertu, enfin en bonheur (*e*). Si les François ont été battus dans la derniere guerre, ce n'est point à l'intempérance de leurs Soldats qu'il faut rapporter leurs défaites. La plupart des Soldats sont tirés de la classe des cultivateurs, & les cultivateurs François ont l'habitude de la sobriété.

Si les Moralistes vantent sans cesse la frugalité, & décrient continuellement le luxe, c'est que plus respectables à leurs propres yeux, ils s'honorent de ces déclamations ; c'est qu'ils n'ont point d'idées nettes du luxe, qu'ils le confondent avec la cause souvent funeste qui le produit, qu'ils se croyent vertueux, parce qu'ils sont austeres, & raisonnables, parce qu'ils sont ennuyeux. Or, l'ennui n'est pas raison.

Qu'on se défie donc à cet égard des Moralistes modernes : ils n'ont sur cette question que des idées superficielles. Mais, dira-t-on, les Ecrivains de l'antiquité ont dans le luxe vu pareillement le corrupteur de l'Asie. Ils se sont donc trompés comme les modernes.

Pour savoir si c'est le luxe ou la cause même du luxe qui, dans l'homme, détruit tout amour de la vertu, qui corrompt les mœurs d'une Nation & l'avilit, il faut d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *Peuple vil.* Est-ce celui dont tous les Citoyens sont corrompus ? Il n'est point de Pays où l'ordre commun du Bourgeois, toujours opprimé, & rarement oppresseur, n'aime & n'estime la vertu. Son intérêt l'y sollicite. Il n'en est pas de même de l'or-

---

(*e*) L'Angleterre a peu d'étendue, & toute l'Europe la respecte. Quelle preuve plus assurée de la sagesse de son administration, de l'aisance, du courage des Peuples, enfin de ce bonheur national que les Législateurs & les Philosophes se proposent de procurer aux hommes, les premiers par les Loix, les seconds par leurs Ecrits ?

dre des Grands. L'intérêt de qui veut être impunément injuste, c'est d'étouffer dans les cœurs tout sentiment d'équité. Cet intérêt commande impérieusement aux puissants, mais non au reste de la Nation. Les ouragans bouleversent la surface des mers; mais leurs profondeurs sont toujours calmes & tranquilles. Telle est la classe inférieure des Citoyens de presque tous les Pays. La corruption parvient lentement jusqu'aux cultivateurs qui, seuls, composent la plus grande partie de toute Nation.

L'on n'entend & l'on ne peut donc entendre par *Nation avilie*, que celle où la patrie gouvernante, c'est-à-dire, les Puissants, sont ennemis de la patrie gouvernée, ou du moins indifférents à son bonheur (*f*). Or, cette indifférence n'est pas l'effet du luxe, mais de la cause qui le produit, c'est-à-dire, de l'excessif pouvoir des Grands, & du mépris qu'en conséquence ils conçoivent pour leurs Concitoyens.

Dans la ruche de la société humaine, il faut, pour y entretenir l'ordre & la justice, pour en écarter le vice & la corruption, que tous les individus également occupés, soient forcés de concourir également au bien général, & que les travaux soient également partagés entr'eux.

En est-il que leurs richesses & leur naissance dispensent de

(*f*) Ce mot *Corruption des mœurs* ne signifie que la division de l'intérêt public & particulier. Quel est le moment de cette division? Celui où toutes les richesses & le pouvoir de l'Etat se rassemblent dans les mains du petit nombre. Nul lien alors entre les différentes classes de Citoyens. Le Grand, tout entier à son intérêt personnel, indifférent à l'intérêt public, sacrifiera l'Etat à ses passions particulieres. Faudra-t-il, pour perdre un ennemi, faire manquer une négociation, une opération de finance, déclarer une guerre injuste, perdre une bataille? il fera tout, il accordera tout au caprice, à la faveur, & rien au mérite. Le courage & l'intelligence du soldat & du bas Officier, resteront sans récompenses. Qu'en arrivera-t-il? Que le Magistrat cessera d'être integre; & le soldat courageux; que l'indifférence succédera dans leur ame à l'amour de la Justice & de la Patrie, & qu'une telle Nation, devenue le mépris des autres, tombera dans l'avilissement. Or cet avilissement ne sera pas l'effet de son luxe, mais de cette trop inégale répartition du pouvoir & des richesses dont le luxe même est un effet.

de tout service? La division & le malheur est dans la ruche : les oisifs y meurent d'ennui ; ils sont enviés, sans être enviables, parce qu'ils ne sont pas heureux. Leur oisiveté cependant, fatigante pour eux-mêmes, est destructive du bonheur général. Ils dévorent par ennui le miel que les autres mouches apportent, & les travailleuses meurent de faim pour des oisifs qui n'en sont pas plus fortunés.

Pour établir solidement le bonheur & la vertu d'une Nation, il faut la fonder sur une dépendance réciproque entre tous les ordres des citoyens. Est-il des grands qui, revêtus d'un pouvoir sans bornes, n'ont du moins pour le moment rien à craindre ou à espérer de la haine ou de l'amour de leurs inférieurs? Alors toute dépendance mutuelle entre les grands & les petits est rompue ; & sous un même nom, ces deux ordres de Citoyens composent deux Nations rivales. Alors le grand se permet tout : il sacrifie sans remords à ses caprices, à ses fantaisies, le bonheur de tout un Peuple.

Si la corruption des puissants ne se manifeste jamais davantage que dans les siecles du plus grand luxe, c'est que ces siecles sont ceux où les richesses se trouvent rassemblées dans un plus petit nombre de mains, où les grands sont plus puissants, par conséquent plus corrompus.

Pour connoître la source de leur corruption, l'origine de leur pouvoir, de leurs richesses, & de cette division d'intérêts des Citoyens, qui, sous le même nom, forment deux Nations ennemies, il faut remonter à la formation des premieres sociétés.

CHAPITRE VI.

De la Formation des Peuplades.

QUELQUES familles ont passé dans une Isle. Je veux que le sol en soit bon, mais inculte & désert. Quel est au moment du débarquement le premier soin de ces familles? Celui de construire des huttes, & de défricher l'étendue de terrein nécessaire à leur subsistance.

Dans ce premier moment, quelles sont les richesses de l'Isle ? Les récoltes & le travail qui les produit. Cette Isle contient-elle plus de terres à cultiver que de cultivateurs ; quels sont les vrais opulents ? ceux dont les bras sont les plus forts & les plus actifs.

Les intérêts de cette société naissante seront d'abord peu compliqués, & peu de loix en conséquence lui suffiront. C'est à la défense du vol & du meurtre, que presque toutes se réduiront. De telles loix seront toujours justes, parce qu'elles seront faites du consentement de tous ; parce qu'une loi généralement adoptée dans un Etat naissant, est toujours conforme à l'intérêt du plus grand nombre, & par conséquent toujours sage & bienfaisante.

Je suppose que cette société élise un Chef : ce ne sera qu'un Chef de guerre, sous les ordres duquel elle combattra les Pirates & les nouvelles Colonies qui voudront s'établir dans son Isle. Ce Chef, comme tout autre Colon, ne sera possesseur que de la terre qu'il aura défrichée. L'unique faveur qu'on pourra lui faire, c'est de lui laisser le choix du terrein. Il sera d'ailleurs sans pouvoir.

Mais les Chefs successeurs du premier, resteront-ils long-temps dans cet état d'impuissance ? Par quel moyen en sortiront-ils, & parviendront-ils enfin au pouvoir arbitraire ?

L'objet de la plupart d'entr'eux sera de se soumettre l'Isle qu'ils habitent. Mais leurs efforts seront vains, tant que la Nation sera peu nombreuse. Le despotisme s'établit difficilement dans un Pays qui, nouvellement habité, est encore peu peuplé. Dans toutes les Monarchies, les progrès du pouvoir sont lents. Le temps employé par les Souverains de l'Europe pour s'asservir leurs grands Vassaux, en est la preuve. Le Prince qui de trop bonne heure attenteroit à la propriété des biens, de la vie & de la liberté des puissants propriétaires, & voudroit accabler le Peuple d'impôts, se perdroit lui-même. Grand & petit, tout se révolteroit contre lui. Le Monarque n'auroit ni argent pour lever une armée, ni armée pour combattre ses sujets.

Le moment où la puissance du Prince ou du Chef s'accroît, est celui où la Nation est devenue riche & nom-

breuse, où chaque Citoyen cesse d'être Soldat (*a*), où, pour repousser l'ennemi, le Peuple consent de soudoyer des troupes, & de les tenir toujours sur pied. Si le Chef s'en conserve le commandement dans la paix & dans la guerre, son crédit insensiblement augmente; il en profite pour grossir l'armée. Est-elle assez forte? Alors le Chef ambitieux leve le masque, opprime les Peuples, anéantit toute propriété, pille la Nation; parce qu'en général l'homme s'approprie tout ce qu'il peut ravir, parce que le vol ne peut être contenu que par des loix séveres, & que les loix sont impuissantes contre le Chef & son armée.

C'est ainsi qu'un premier impôt fournit souvent à l'usurpateur les moyens d'en lever de nouveaux, jusqu'à ce qu'enfin armé d'une puissance irrésistible, il puisse, comme à Constantinople, engloutir dans sa Cour & son armée toutes les richesses nationales. Alors indigent & foible, un Peuple est attaqué d'une maladie incurable. Nulle loi ne garantit alors aux Citoyens la propriété de leur vie, de leurs biens & de leur liberté.

Faute de cette garantie, tous rentrent en état de guerre; & toute société est dissoute.

Ces Citoyens vivent-ils encore dans les mêmes Cités? ce n'est plus dans une union, mais dans une servitude commune. Il ne faut alors qu'une poignée d'hommes libres, pour renverser les Empires en apparence si formidables.

Qu'on batte trois ou quatre fois l'armée avec laquelle l'usurpateur tient la Nation aux fers; point de ressource pour lui dans l'amour & la valeur de ses Peuples. Lui & sa milice sont craints & haïs. Le Bourgeois de Constantinople ne voit, dans les Janissaires, que les complices du Sultan, & les brigands à l'aide desquels il pille & ravage l'Empire. Le Vainqueur a-t-il affranchi les Peuples de la crainte de l'armée? Ils favorisent ses entreprises, & ne voyent en lui qu'un vengeur.

Les Romains font cent ans la guerre aux Volsques; ils en employent cinq cents à la conquête de l'Italie: ils paroissent en Asie; elle leur est asservie. La puissance d'An-

(*a*) Il n'est peut-être qu'un moyen de soustraire un Empire au despotisme de l'armée; c'est que ses habitans soient, comme à Sparte, citoyens & soldats.

tiochus & de Tigrane s'anéantit à leur aspect, comme celle de Darius à l'aspect d'Alexandre.

Le despotisme est la vieillesse & la derniere maladie d'un Empire. Cette maladie n'attaque point sa jeunesse. L'existence du despotisme suppose ordinairement celle d'un Peuple déja riche & nombreux. Mais se peut-il que la grandeur, la richesse & l'extrême population d'un Etat aient quelquefois des suites aussi funestes ?

Pour s'en éclaircir, considérons dans un Royaume les effets de l'extrême richesse & de la grande multiplication des Citoyens. Peut-être découvrira-t-on dans cette multiplication le premier germe du despotisme.

CHAPITRE VII.

De la Multiplication des Hommes dans un Etat, & de ses effets.

DANS l'Isle d'abord inculte où j'ai placé un petit nombre de familles, que ces familles se multiplient; qu'insensiblement l'Isle se trouve pourvue & du nombre de laboureurs nécessaires à sa culture, & du nombre d'Artisans nécessaires aux besoins d'un Peuple agriculteur : la réunion de ces familles formera bientôt une Nation nombreuse. Que cette Nation continue à se multiplier ; qu'il naisse dans l'Isle plus d'hommes que n'en peut occuper la culture des terres & les Arts que suppose cette culture : que faire de ce surplus d'habitants ? Plus ils croîtront en nombre, plus l'Etat croîtra en charges; & delà la nécessité, ou d'une guerre qui consomme ce surplus d'habitants, ou d'une loi qui tolere, comme à la Chine, l'exposition des enfants (*a*).

(*a*) La dépense & la consommation d'hommes occasionnée par le commerce, la navigation, & l'exercice de certains arts, est, dit-on, très-considérable. Tant mieux : il faut pour la tranquillité d'un Pays très-peuplé, ou que la dépense en ce genre soit, si je l'ose dire, égale à la recette, ou que l'Etat prenne, comme en Suisse, le parti de consommer dans des guerres étrangeres, le surplus de ses Habitants.

Tout homme sans propriété & sans emploi dans une société, n'a que trois partis à prendre, ou de s'expatrier & d'aller chercher fortune ailleurs, ou de voler pour subvenir à sa subsistance, ou d'inventer enfin quelque commodité ou parure nouvelle, en échange de laquelle ses Concitoyens fournissent à ses besoins. Je n'examinerai point ce que devient le voleur ou le banni volontaire. Ils sont hors de cette société. Mon unique objet est de considérer ce qui doit arriver à l'inventeur d'une commodité ou d'un luxe nouveau. S'il découvre le secret de peindre la toile, & que cette invention soit du goût de peu d'habitants, peu d'entr'eux échangeront leurs denrées contre sa toile (*b*). Mais si le goût de ces toiles devient général, & qu'en ce genre on lui fasse beaucoup de demandes, que fera-t-il pour y satisfaire? Il s'associera un plus ou moins grand nombre de ces hommes que j'appelle superflus; il levera une manufacture, l'établira dans un lieu agréable, commode, & communément sur les bords d'un fleuve, dont les bras s'étendant au loin dans le Pays, y faciliteront le transport de ses marchandises. Or, je veux que la multiplication continuée des habitants, donne encore lieu à l'invention de quelqu'autre commodité, de quelqu'autre objet de luxe, & qu'il s'éleve encore une nouvelle manufacture: l'entrepreneur, pour l'avantage de son commerce, aura intérêt de la placer sur les bords du même fleuve. Il la bâtira donc près de la premiere. Plusieurs de ces manufactures formeront un Bourg; puis une Ville considérable. Cette Ville renfermera bientôt les Citoyens les plus opulents, parce que les profits du commerce sont toujours immenses, lorsque les négociants peu nombreux ont encore peu de concurrents.

Les richesses de cette Ville y attireront les plaisirs. Pour en jouir & les partager, les riches propriétaires quitteront leur campagne, passeront quelques mois dans cette Ville, y construiront des hôtels. La Ville de jour en jour s'agrandira, les hommes s'y rendront de toutes parts, parce

(*b*) On a dit du luxe, qu'il augmentoit l'industrie du laboureur; l'on a dit vrai. Le laboureur veut-il faire beaucoup d'échanges; il est obligé pour cet effet d'améliorer son champ, & d'augmenter sa récolte.

que la pauvreté y trouvera plus de secours, le vice plus d'impunité, & la volupté plus de moyens de se satisfaire, Cette Ville portera enfin le nom de Capitale.

Tels seront dans cette Isle les premiers effets de l'extrême multiplication des Citoyens.

Un autre effet de la même cause, sera l'indigence de la plupart des habitants. Leur nombre s'accroit-il? Est-il plus d'ouvriers que d'ouvrages? La concurrence baisse le prix des journées; l'ouvrier préféré est celui qui vend le moins chérement son travail, c'est-à-dire, qui retranche le plus de sa subsistance. Alors l'indigence s'étend; le pauvre vend, le riche achete; le nombre des possesseurs diminue, & les loix deviennent de jour en jour plus séveres.

Des loix douces peuvent régir un Peuple de propriétaires, La confiscation partielle ou totale des biens, y suffit pour réprimer les crimes. Chez les Germains, les Gaulois & les Scandinaves, des amendes plus ou moins fortes étoient les seules peines infligées aux différents délits.

Il n'en est pas de même lorsque les non-propriétaires composent la plus grande partie d'une Nation. On ne les gouverne que par des loix dures. Un homme est-il pauvre? Ne peut-on le punir dans ses biens? Il faut le punir dans sa personne : & delà les peines afflictives. Or, ces peines, d'abord appliquées aux indigents, sont par le laps du temps étendues jusqu'aux propriétaires; & tous les Citoyens sont alors régis par des loix de sang. Tout concourt à les établir.

Chaque Citoyen possede-t-il quelque bien dans un Etat? *Le desir de la conservation est sans contredit le vœu général d'une Nation.* Il s'y fait peu de vols. Le grand nombre au contraire y vit-il sans propriétés? *Le vol devient le vœu général de cette même Nation.* Et les brigands se multiplient. Or, cet esprit de vol généralement répandu, nécessite souvent à des actes de violence.

Supposons que, par la lenteur des procédures criminelles & la facilité avec laquelle l'homme sans propriété se transporte d'un lieu à l'autre, le coupable doive presque toujours échapper au châtiment, & que les crimes deviennent fréquents; il faudra, pour les prévenir, pouvoir arrêter un Citoyen sur le premier soupçon. Or, arrêter, est déja une punition arbitraire, qui bientôt exercée sur les pro-

priétaires eux-mêmes, substitue l'esclavage à la liberté. Quel remede à cette maladie de l'Etat ? Est-il un moyen de le rappeller à des loix douces ? Le seul que je sache, seroit de multiplier le nombre des propriétaires, & de refaire en conséquence un nouveau partage des terres. Or, ce partage est toujours difficile dans l'exécution. Voilà comme l'inégale répartition des richesses nationales & la trop grande multiplication des hommes sans propriété, introduisant à la fois dans un Empire des vices & des loix cruelles, y développe enfin le germe d'un despotisme qu'on doit regarder comme un nouvel effet de la même cause (*c*).

Un Peuple nombreux n'est-il point, comme les Grecs & les Suisses, divisé en un certain nombre de Républiques fédératives; ne compose-t-il, comme en Angleterre, qu'un seul & même Peuple ? alors les Citoyens, en trop grand nombre & trop éloignés les uns des autres pour y délibérer sur les affaires générales, sont forcés de nommer des représentants pour chaque Bourg, Ville, Province, &c. Ces représentants s'assemblent dans la Capitale, & c'est-là qu'ils séparent leur intérêt de l'intérêt des représentés.

(*c*) Les malheurs occasionnés par une extrême population, furent connus des anciens. En conséquence, point de moyens qu'ils n'ayent employés pour la diminuer. L'amour Socratique en Crete en fut un. Cet amour, dit M. Goques, Conseiller au Parlement, y étoit autorisé par les Loix de Minos.

Un jeune homme loué pour tant de temps, s'échappoit-il de la maison de son amant ; il étoit cité devant le Magistrat, & par l'autorité des Loix remis jusqu'au temps convenu entre les mains de ce même Amant.

Le motif de cette Loi bizarre, disent Platon & Aristote, fut en Crete la crainte d'une trop grande population.

Ce fut dans cette même vue que Pytagore commanda à ses disciples le jeûne & l'abstinence. Les jeûneurs font peu d'enfants.

Aux Pytagoriciens succéderent les Vestales, enfin les Moines, qui peut-être asservis par la même raison à la Loi de la continence, ne sont par conséquent que les représentants des anciens Pédérastes.

CHAPITRE VIII.

Division des Intérêts des Citoyens, produite par leur Multiplication.

DU moment où les Citoyens trop multipliés dans un Etat pour se rassembler dans un même lieu, ont nommé des représentants, ces représentants tirés du corps même de la Nation, choisis par elle, honorés de ce choix, ne proposent d'abord que des loix conformes à l'intérêt public. Le droit de propriété, est pour eux un droit sacré. Ils le respectent d'autant plus, que, surveillés par la Nation, s'ils en trahissoient la confiance, ils en seroient punis par le déshonneur, & peut-être par un châtiment plus févere.

C'est donc au moment où, comme je l'ai déja dit, les Peuples ont édifié une Capitale immense, où les intérêts compliqués des différents ordres de l'Etat ont multiplié les loix, où, pour se soustraire à leur étude fatigante, les Peuples se reposent de ce soin sur leurs représentants, où les habitants enfin uniquement occupés de mettre leurs terres en valeur, cessent d'être Citoyens, & ne sont qu'Agriculteurs, que le représentant sépare son intérêt de celui des réprésentés.

C'est alors que la paresse de l'esprit dans les commettants, le desir actif du pouvoir dans les Commis, annoncent un grand changement dans l'Etat. Tout en ce moment favorise l'ambition de ces derniers.

Lorsqu'en conséquence de la multiplication de ses habitants, un Peuple se subdivise en plusieurs, & qu'on compte dans la même Nation celle des riches, des indigents, des propriétaires, des négociants, &c., il n'est pas possible que les intérêts de ces divers ordres de Citoyens soient toujours les mêmes. Rien à certains égards de plus contraire à l'intérêt national, qu'un trop grand nombre d'hommes sans propriétés. Ce sont autant d'ennemis secrets, que le tyran peut à son gré armer contre les propriétaires. Cependant rien de plus conforme à l'intérêt du Négociant. Plus il est d'indigents, moins il paye leur travail. L'intérêt du Commerçant est donc quelquefois contraire à l'intérêt public.

Or, un corps de Négocians est souvent le puissant dans un pays de commerce. Il a sous ses ordres un nombre infini de Matelots, d'Artisans, de Porte-faix, d'Ouvriers de toute espece, qui n'ayant d'autres richesses que leurs bras, sont toujours prêts à les employer au service de quiconque les paye.

Un Peuple compose-t-il, sous un même nom, une infinité de Peuples différents, & dont les intérêts sont plus ou moins contradictoires; il est évident que, faute d'unité dans l'intérêt national, & d'unanimité réelle dans les arrêtés des divers ordres des commettants, le représentant favorisant tour-à-tour telle ou telle classe de Citoyens, peut, en semant entr'elles la division, se rendre d'autant plus redoutable à toutes, qu'en armant une partie de la Nation contre l'autre, il se met par ce moyen à l'abri de toute recherche.

L'impunité lui a-t-elle donné plus de considération & de hardiesse? Il sent enfin qu'au milieu de l'anarchie des intérêts nationaux, il peut de jour en jour devenir plus indépendant, s'approprier de jour en jour plus d'autorité & de richesses, qu'avec de grandes richesses il peut soudoyer ceux qui, sans propriétés, se vendent à quiconque veut les acheter, & que l'acquisition de tout nouveau degré d'autorité doit lui fournir de nouveaux moyens d'en usurper une plus grande.

Lorsqu'animés de cet espoir, les représentants ont, par une conduite aussi malhonnête qu'adroite, acquis un pouvoir égal à celui de la Nation entiere, de ce moment il se fait une division d'intérêts entre la partie gouvernante & la partie gouvernée. Tant que la derniere est composée de propriétaires aisés, braves, éclairés, en état d'ébranler, & peut-être même de détruire l'autorité des représentants, le corps de la Nation est ménagé; il est même florissant. Mais cet équilibre de puissance peut-il subsister long-temps entre ces deux ordres de Citoyens? n'est-il pas à craindre que les richesses s'accumulant insensiblement dans un plus petit nombre de mains, le nombre des propriétaires (seuls soutiens de la liberté publique) ne diminue journellement (a)? que l'esprit d'usurpation tou-

---

(a) Un homme s'enrichit-il dans le Commerce? il réunit

jours plus actif dans les représentants, que l'esprit de conservation & de défense dans les représentés, ne mette à la longue la balance du pouvoir en faveur des premiers? Quelle autre cause du despotisme, auquel ont jusqu'à présent abouti toutes les différentes especes de Gouvernement?

Ne sent-on pas qu'en un Pays vaste & peuplé, la division des intérêts des gouvernés doit toujours fournir aux gouvernants le moyen d'envahir une autorité, que l'amour naturel de l'homme pour le pouvoir lui fait toujours desirer?

Tous les Empires se sont détruits, & c'est du moment où les Nations devenues nombreuses, ont été gouvernées par des représentants, où ces représentants favorisés par la division des intérêts des commettants, ont pu s'en rendre indépendants, qu'on doit dater la décadence de ces Empires.

En tous les Pays, la grande multiplication des hommes fut la cause inconnue, nécessaire & éloignée de la perte des mœurs (*b*). Si les Nations de l'Asie, toujours citées comme les plus corrompues, reçurent les premieres le joug du despotisme, c'est que, de toutes les parties du monde, l'Asie fut la premiere habitée & policée.

---

une infinité de petites propriétés à la sienne. Alors le nombre des Propriétaires, & par conséquent de ceux dont l'intérêt est le plus étroitement lié à l'intérêt national, est diminué; le nombre au contraire des hommes sans propriété & sans intérêt à la chose publique, s'est accru. Or si de tels hommes sont toujours aux gages de quiconque les paye, comment se persuader que le puissant ne s'en serve jamais pour se soumettre ses concitoyens?

Tel est l'effet nécessaire de la trop grande multiplication des hommes dans un Empire. C'est le cercle vicieux qu'ont jusqu'à présent parcouru tous les divers Gouvernements connus.

(*b*) Mais n'est-il point de Loi qui pût prévenir les funestes effets de la trop grande multiplication des hommes, & lier étroitement l'intérêt du représentant à l'intérêt du représenté? En Angleterre, ces deux intérêts, sans doute, sont plus les mêmes qu'en Turquie, où le Sultan se déclare l'unique représentant de sa Nation. Mais s'il est des formes de Gouvernement plus favorables les unes que les autres à l'union de l'intérêt public & particulier, il n'en est aucune où ce grand problême moral & politique ait été parfaitement résolu. Or, jusqu'à son entiere résolution, la seule multiplication des hommes doit en tout Empire engendrer la corruption des mœurs.

Son extrême population la ſoumit à des Souverains. Ces Souverains accumulerent les richeſſes de l'Etat ſur un petit nombre de Grands, les revêtirent d'un pouvoir exceſſif : & ces Grands alors ſe plongerent dans le luxe, languirent dans cette corruption, c'eſt-à-dire, dans cette indifférence pour le bien public, que l'hiſtoire a toujours ſi juſtement reproché aux Aſiatiques.

Après avoir rapidement conſidéré les grandes cauſes, dont le développement vivifie les ſociétés depuis le moment de leur formation juſqu'au moment de leur décadence ; après avoir indiqué les ſituations & les états différents par leſquels paſſent ces ſociétés pour tomber enfin ſous le pouvoir arbitraire, il faut maintenant examiner pourquoi ce pouvoir une fois établi, il ſe fait dans les Nations une répartition des richeſſes, qui, plus inégale & plus prompte dans le Gouvernement deſpotique que dans tout autre, les précipite plus rapidement à leur ruine.

CHAPITRE IX.

Du Partage trop inégal des Richeſſes nationales.

POINT de forme de Gouvernement où maintenant les richeſſes nationales ſoient & puiſſent être également réparties. Se flatter de cet égal partage chez un Peuple ſoumis au pouvoir arbitraire, c'eſt folie.

Dans les Gouvernements deſpotiques, ſi les richeſſes de tout un Peuple s'abſorbent dans un petit nombre de familles, la cauſe en eſt ſimple.

Les Peuples reconnoiſſent-ils un maître ; peut-il arbitrairement leur impoſer des taxes, tranſporter à ſon gré les biens d'une certaine claſſe de Citoyens à une autre ? Il faut qu'en peu de temps les richeſſes de l'Empire (*a*) ſe raſſem-

(*a*) Plus le Prince croît en pouvoir, moins il eſt acceſſible. Sous le vain prétexte de rendre la perſonne royale plus reſpectable, les Favoris la voilent à tous les yeux. L'approche en eſt interdite aux Sujets. Le Monarque devient un Dieu inviſible. Or, quel eſt, dans cette apothéoſe, l'objet des Favoris ? Celui d'abrutir le Prince, pour le gouverner. Ils le releguent

blent dans les mains des Favoris. Mais quel bien ce mal de l'Etat fait-il au Prince? le voici.

Un Despote, en qualité d'homme, s'aime de préférence aux autres. Il veut être heureux; & sent, comme le particulier, qu'il participe à la joie & à la tristesse de tout ce qui l'environne. Son intérêt, c'est que ses gens, c'est-à-dire, ses Courtisans, soient contents. Or, leur soif pour l'or est insatiable. S'ils sont à cet égard sans pudeur, comment leur refuser sans cesse ce qu'ils lui demandent toujours? Voudra-t-il constamment mécontenter ses familiers, & s'exposer au chagrin communicatif de tout ce qui l'entoure? Peu d'hommes ont ce courage. Il vuidera donc perpétuellement la bourse de ses Peuples dans celle de ses Courtisans; & c'est entre ses Favoris qu'il partagera presque toutes les richesses de l'État. Ce partage fait, quelles bornes mettre à leur luxe? Plus il est grand, & plus, dans la situation où se trouve alors un Empire, ce luxe est utile. Le mal n'est que dans la cause productrice, c'est-à-dire, dans le partage trop inégal des richesses nationales, & dans la puissance excessive du Prince, qui, peu instruit de ses devoirs & prodigue par foiblesse, se croît généreux, lorsqu'il est injuste (b).

---

donc à cet effet dans un serrail, ou le renferment dans leur petite société; & toutes les richesses nationales s'absorbent alors dans un très-petit nombre de familles.

(b) De la somme des impôts mis sur les Peuples, une partie est destinée à l'entretien & à l'amusement particulier du Souverain; mais l'autre doit être en entier appliquée aux besoins de l'Etat. Si le Prince est propriétaire de la premiere partie, il n'est qu'administrateur de la seconde. Il peut être libéral de l'une, il doit être économe de l'autre.

Le trésor public est un dépôt entre les mains du Souverain. Le Courtisan avide donne, je le sais, le nom de générosité à la dissipation de ce dépôt: mais le Prince qui le viole, commet une injustice & un vol réel. Le devoir d'un Monarque est d'être avare du bien de ses Sujets. « Je » me croirois indigne du trô» ne, disoit un grand Prince, » si, dépositaire de la recette des » impôts, j'en distrayois une » seule pension pour enrichir » un favori ou un délateur. "

L'emploi légitime de toute taxe levée pour subvenir aux besoins de l'Etat, est le payement des troupes pour repousser la guerre au-dehors, & le payement de la Magistrature pour entretenir la paix & l'ordre au-dedans.

Tibere lui-même répétoit sou-

Mais le cri de la misere ne peut-il l'avertir de sa méprise ? Le trône où s'assied un Sultan, est inaccessible aux plaintes de ses Sujets : elles ne parviennent point jusqu'à lui. D'ailleurs, que lui importe leur félicité, si leur mécontentement n'a nulle influence immédiate sur son bonheur actuel !

Le luxe, comme je le prouve, est, dans la plupart des Pays, l'effet rapide & nécessaire du despotisme. C'est donc contre le despotisme que doivent s'élever les ennemis du luxe (*c*). Pour supprimer un effet, il faut en détruire la

---

vent à ses Favoris. » Je me gar» derai bien de toucher au tré» sor public. Si je l'épuisois en » folles dépenses, il faudroit le » remplir, & pour cet effet avoir » recours à des moyens injus» tes ; le trône en seroit ébranlé."

(*c*) A quel signe reconnoît-on le luxe vraiment nuisible ? A l'espece de marchandises étalées sur les boutiques. Plus ces marchandises sont riches, moins il y a de proportion dans la fortune des Citoyens. Or cette grande disproportion, toujours un mal en elle-même, devient encore un plus grand mal par la multiplicité des goûts qu'elle engendre. Ces goûts contractés, on veut les satisfaire. Il faut à cet effet d'immenses trésors. Point de bornes alors au desir des richesses. Rien qu'on ne fasse pour les acquérir. Vertu, Honneur, Patrie, tout est sacrifié à l'amour de l'argent.

Dans les Pays, au contraire, où l'on se contente du nécessaire, l'on est heureux, & l'on peut être vertueux.

Le luxe excessif qui presque par-tout accompagne le despotisme, suppose une Nation déja partagée en oppresseurs & en opprimés, en voleurs & en volés. Mais si les voleurs forment le plus petit nombre, pourquoi ne succombent-ils pas sous les efforts du plus grand ? A quoi doivent-ils leur salut ? A l'impossibilité où se trouvent les volés de se donner le mot, & de se rassembler le même jour. D'ailleurs, l'oppresseur, avec l'argent déja pillé, peut toujours soudoyer une armée, pour combattre les opprimés & les vaincre en détail.

Aussi le pillage d'une Nation soumise au despotisme, continue-t-il jusqu'à ce qu'enfin le dépeuplement, la misere des Peuples ait également soumis & le voleur & le volé au joug d'un voisin puissant. Une Nation n'est plus en cet état composée que d'indigents sans courage, & de brigands sans justice. Elle est avilie & sans vertu.

Il n'en est pas ainsi dans un Pays où les richesses sont à peuprès également réparties entre les Citoyens, où tous sont aisés par rapport aux Citoyens des autres Nations. Dans ce Pays, nul homme assez riche pour se soumettre ses Compatriotes. Chacun contenu par son voisin, est plus occupé de conserver que d'envahir. Le desir

cause. S'il est un moyen d'opérer en ce genre quelque changement heureux, c'est par un changement insensible dans les loix & l'administration (*d*).

Il faudroit pour le bonheur même du Prince & de sa postérité, que ces moralistes austeres fixassent en fait d'impôts les limites immuables que le Souverain ne doit jamais reculer. Du moment où la loi, comme un obstacle insurmontable, s'opposera à la prodigalité du Monarque, les courtisans mettront des bornes à leurs desirs & à leurs demandes; ils n'exigeront point ce qu'ils ne pourront obtenir.

Le Prince, dira-t-on, en sera moins heureux. Il aura sans doute près de lui moins de courtisans, & de courtisans moins bas; mais leur bassesse n'est peut-être pas si nécessaire qu'on le croit à sa félicité. Les favoris d'un Roi sont-ils libres & vertueux? Le Souverain s'accoutume insensiblement à leur vertu. Il ne s'en trouve pas plus mal, & ses Peuples s'en trouvent beaucoup mieux.

Le pouvoir arbitraire ne fait donc que hâter le partage inégal des richesses nationales.

---

de la conservation y devient donc le voeu général & dominant de la plus grande & de la plus riche partie de la Nation. Or, c'est, & ce desir, & l'état d'aisance des Citoyens, & le respect de la propriété d'autrui, qui, chez tous les Peuples, féconde les germes de la vertu, de la justice & du bonheur. C'est donc à la cause productrice d'un certain luxe, qu'il faut rapporter presque toutes les calamités qu'on lui impute.

(*d*) Les Courtisans, dit-on, se modelent sur le Prince. Méprise-t-il le luxe & la mollesse? L'un & l'autre disparoissent : oui; pour le moment. Mais pour opérer un changement durable dans les moeurs d'un Peuple, ce n'est pas assez de l'exemple ou de l'ordre du Souverain. Cet ordre ne transforme pas un Peuple de Sybarites en un Peuple robuste, laborieux & vaillant. C'est l'œuvre des Loix. Qu'elles imposent tous les jours le Citoyen à quelques heures d'un travail pénible, qu'elles l'obligent de s'exposer tous les jours à quelque petit danger; elles le rendront à la longue robuste & brave; parce que la force & le courage, disent le Roi de Prusse & Végece, s'acquierent par l'habitude du travail & du danger.

CHAPITRE X.

Causes de la trop grande Inégalité des Fortunes des Citoyens.

DANS les Pays libres & gouvernés par des Loix sages, nul homme, sans doute, n'a le pouvoir d'appauvrir sa Nation pour enrichir quelques particuliers. Dans ces mêmes Pays cependant, tous les Citoyens ne jouissent pas de la même fortune. La réunion des richesses s'y fait moins lentement ; mais enfin elle s'y fait.

Il faut bien que le plus industrieux gagne plus, que le plus ménager épargne davantage, & qu'avec des richesses déja acquises, il en acquiere de nouvelles. D'ailleurs, il est des héritiers qui recueillent de grandes successions. Il est des Négociants, qui mettant de gros fonds sur leurs vaisseaux, font de gros gains; parce qu'en toute espece de commerce, c'est l'argent qui attire l'argent. Son inégale distribution est donc une suite nécessaire de son introduction dans un Etat (*a*).

(*a*) Dans un Pays libre, la réunion des richesses nationales en un certain nombre de mains se fait lentement : c'est l'œuvre des siecles ; mais à mesure qu'elle se fait, le Gouvernement tend au pouvoir arbitraire, par conséquent à sa dissolution.

L'état de République est l'âge viril d'un Empire : le despotisme en est la vieillesse. L'Empire est-il vieux ? Rarement il rajeunit. Les riches ont-ils soudoyé une partie de la Nation ? Avec cette partie ils soumettent l'autre au despotisme aristocratique ou monarchique. Propose-t-on quelques Loix nouvelles dans cet Empire ? Toutes sont en faveur des riches & des grands ; aucune en faveur du Peuple. L'esprit de législation se corrompt, & sa corruption annonce la chûte de l'Etat.



CHAPITRE XI.

Des Moyens de s'opposer à la réunion trop rapide des Richesses en peu de mains.

IL est mille moyens d'opérer cet effet. Qui pourroit empêcher un Peuple de se déclarer héritier de tous les Nationaux, &, lors du décès d'un particulier très-riche, de répartir entre plusieurs les biens trop considérables d'un seul ?

Par quelle raison, à l'exemple des Lucquois, un Peuple ne proportionneroit-il pas tellement les impôts à la richesse de chaque Citoyen, qu'au-delà de la possession d'un certain nombre d'arpents, l'impôt mis sur ces arpents excédât le prix de leur fermage ? Dans ce Pays, il ne se feroit certainement pas de grandes acquisitions.

On peut imaginer cent loix de cette espece. Il est donc mille moyens de s'opposer à la trop prompte réunion des richesses dans un certain nombre de mains, & de suspendre les progrès trop rapides du luxe.

Mais peut-on, dans un Pays où l'argent a cours, se promettre de maintenir toujours un juste équilibre entre les fortunes des Citoyens ? Peut-on empêcher qu'à la longue les richesses ne s'y distribuent d'une maniere très-inégale, & qu'enfin le luxe ne s'y introduise & ne s'y accroisse ? Ce projet est impossible. Le riche, fourni du nécessaire, mettra toujours le superflu de son argent à l'achat des superfluités (*a*). Des loix somptuaires, dira-t-on, réprimeroient

(*a*) Rien à ce sujet de plus contradictoire que les opinions des Moralistes. Conviennent-ils de la nécessité & de l'utilité du commerce en certain Pays ? Ils veulent en même-temps y introduire une austérité de mœurs incompatible avec l'esprit commerçant.

En France, le moraliste qui le matin recommande les riches manufactures aux soins du Gouvernement, déclame le soir contre le luxe, les spectacles & les mœurs de la Capitale.

Mais quel est l'objet du Gouvernement, lorsqu'il perfectionne ses manufactures, lorsqu'il étend son commerce ? C'est d'attirer chez lui l'argent de ses voisins.

primeroient en lui ce desir. J'en conviens. Mais alors le riche n'ayant plus le libre usage de son argent, l'argent lui en paroîtroit moins desirable : il feroit moins d'efforts pour en acquérir. Or, dans tout Pays où l'argent a cours, peut-être l'amour de l'argent, comme je le prouverai ci-après, est-il un principe de vie & d'activité dont la destruction entraîne celle de l'Etat.

Le résultat de ce Chapitre, c'est que l'argent une fois introduit, & toujours inégalement partagé entre les Citoyens, y doit à la longue nécessairement amener le goût des superfluités.

La question du luxe se réduit donc maintenant à savoir si l'introduction de l'argent dans un Etat y est utile ou nuisible.

Dans la position actuelle de l'Europe, tout examen à ce sujet paroît superflu. Quelque chose qu'on pût dire, on n'engageroit point les François, les Anglois & les Hollandois à jetter leur or à la mer. Cependant la question est par elle-même si curieuse, que le Lecteur considérera sans doute avec quelque plaisir, l'état différent de deux Nations chez lesquelles l'argent a, ou n'a pas cours.

---

voisins. Or, qui doute que les mœurs, les amusements de la Capitale, ne concourent à cet effet? Que les spectacles, les actrices, les dépenses qu'elles font & font faire aux étrangers, ne soient une des parties les plus lucratives du commerce de Paris? Quel est donc, ô Moralistes, l'objet de vos déclamations contradictoires?

CHAPITRE XII.

Du Pays où l'Argent n'a point cours.

L'ARGENT est-il sans valeur dans un Pays? Quel moyen d'y faire le commerce? Par échange. Mais les échanges sont incommodes. Aussi s'y fait-il peu de ventes, peu d'achats, & point d'Ouvrages de luxe. Les habitants de ce Pays peuvent être sainement nourris, bien vêtus, & non connoître ce qu'en France on appelle le luxe.

Mais un Peuple sans argent & sans luxe, n'auroit-il pas à certains égards quelques avantages sur un Peuple opulent? Oui, sans doute: & ces avantages sont tels, qu'en un Pays où l'on ignoreroit le prix de l'argent, peut-être ne pourroit-on l'y introduire sans crime.

Un Peuple sans argent, s'il est éclairé, est communément un Peuple sans tyrans (a). Le pouvoir arbitraire s'établit difficilement dans un Royaume sans canaux, sans commerce & sans grands chemins. Le Prince qui leve ses impôts en nature, c'est-à-dire, en denrées, peut rarement soudoyer & rassembler le nombre d'hommes nécessaires pour mettre une Nation aux fers.

Un Prince d'Orient se fût difficilement assis & soutenu sur le trône de Sparte ou de Rome naissante.

Or, si le despotisme est le plus cruel fléau des Nations, & la source la plus féconde de leurs malheurs, la non-introduction de l'argent, qui communément les défend de la tyrannie, peut donc être regardée comme un bien.

Mais jouissoit-on à Sparte de certaines commodités de la vie? O riches & puissants, qui faites cette question, ignorez-vous que les Pays de luxe sont ceux où les Peuples sont les plus misérables?

Uniquement occupés de satisfaire vos fantaisies, vous prenez-vous pour la Nation entiere? Etes-vous seuls dans la nature? Y vivez-vous sans freres? O Hommes sans pudeur, sans humanité & sans vertu, qui concentrez en vous seuls toutes vos affections, & vous créez sans cesse de nouveaux besoins, sachez que Sparte étoit sans luxe, sans commodité, & que Sparte étoit heureuse! Seroit-ce en effet la somptuosité des ameublements & les recherches de la mollesse, qui constitueroient la félicité humaine? Il y auroit trop peu d'heureux. Placera-t-on le bonheur dans la délicatesse de la table? Mais la différente cuisine des Nations prouve que la bonne chere n'est que la chere accoutumée.

(a) On pourroit dire aussi sans ennemis. Qui se proposera d'attaquer un Pays où l'on ne peut gagner que des coups? On sait d'ailleurs qu'un Peuple, tel que les Lacédemoniens par exemple, est invincible, s'il est nombreux.

Si des mêts bien apprêtés irritent mon appetit, & me donnent quelques sensations agréables, ils me donnent aussi des pesanteurs, des maladies ; & tout compensé, le tempérant est au bout de l'an du moins aussi heureux que le gourmand. Quiconque a faim & peut satisfaire ce besoin, est content (*b*). Un homme est-il bien nourri, bien vêtu ? Le surplus de son bonheur dépend de la maniere plus ou moins agréable dont il remplit, comme je le prouverai bientôt, *l'intervalle qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant*. Or, à cet égard, rien ne manquoit au bonheur du Lacédémonien ; & malgré l'apparente austérité de ses mœurs, de tous les Grecs, dit Xénophon, c'étoit le plus heureux. Le Spartiate avoit-il satisfait à ses besoins ? Il descendoit dans l'Arene, & c'est-là qu'en présence des vieillards & des plus belles femmes, il pouvoit chaque jour déployer dans des jeux & des exercices publics, toute la force, l'agilité, la souplesse de son corps, & montrer dans la vivacité de ses reparties toute la justesse & la précision de son esprit.

Or, de toutes les occupations propres à remplir *l'intervalle d'un besoin satisfait au besoin renaissant*, aucunes qui soient plus agréables. Le Lacédémonien sans commerce & sans argent, étoit donc à peu près aussi heureux qu'un Peuple peut l'être. J'assurerai donc d'après l'expérience & Xénophon, qu'on peut bannir l'argent d'un Etat., & y conserver le bonheur. A quelle cause d'ailleurs rapporter la félicité publique, si ce n'est à la vertu des particuliers ? Les contrées en général les plus fortunées sont donc celles où les Citoyens sont les plus vertueux. Or, seroit-ce dans les Pays où l'argent a cours, que les Citoyens seroient tels ?

(*b*) Le paysan a-t-il du lard & des choux dans son pot ? Il ne desire ni la gélinotte des Alpes, ni la carpe du Rhin, ni l'hombre du Lac de Genève. Aucuns de ces mêts ne lui manquent, ni à moi non plus.



CHAPITRE XIII.

Quels sont, dans les Pays où l'Argent n'a point cours, les Principes productifs de la Vertu?

DANS tout Gouvernement, le principe le plus fécond en vertu, est l'exactitude à punir & à récompenser les actions utiles ou nuisibles à la société.

Mais en quels Pays ces actions sont-elles le plus exactement honorées & punies? Dans ceux où la gloire, l'estime générale, & les avantages attachés à cette estime, sont les seules récompenses connues. Dans ces Pays, la Nation est l'unique & juste dispensatrice des récompenses. La considération générale, ce don de la reconnoissance publique, n'y peut être accordée qu'aux idées & aux actions utiles à la Nation, & tout Citoyen en conséquence s'y trouve nécessité à la vertu.

En est-il ainsi dans un Pays où l'argent a cours? Non: le public n'y peut être le seul possesseur des richesses, ni par conséquent l'unique distributeur des récompenses. Quiconque a de l'argent, peut en donner, & le donne communément à la personne qui lui procure le plus de plaisir. Or, cette personne n'est pas toujours la plus honnête. En effet, si l'homme veut toujours obtenir avec le plus de sûreté & le moins de peine possible, l'objet (*a*) de ses desirs, & qu'il soit plus facile de se rendre agréable aux puissants que recommandable au public, c'est donc au puissant qu'en général on veut plaire. Or, si l'intérêt du puissant est souvent contraire à l'intérêt national, les plus grandes ré-

(*a*) Qu'on ne s'étonne point de l'extrême amour des hommes pour l'argent. Un phénomene vraiment surprenant seroit leur indifférence pour les richesses. Il faut en tout Pays où l'argent a cours, où les richesses sont l'échange de tous les plaisirs, que les richesses y soient aussi vivement poursuivies que les plaisirs mêmes dont elles sont représentatives. Il faut la naissance d'un Lycurgue & la prohibition de l'argent, pour éteindre chez un Peuple l'amour des richesses. Or quel concours singulier de circonstances, pour former, & ce Législateur, & le Peuple propre à recevoir ses loix!

compenses seront donc en certains Pays souvent décernées aux actions qui, personnellement utiles aux Grands, sont nuisibles au Public, & par conséquent criminelles. Voilà pourquoi les richesses y sont si souvent accumulées sur des hommes accusés de bassesses, d'intrigues, d'espionnage, &c. pourquoi les récompenses pécuniaires, presque toujours accordées au vice (*b*), y produisent tant de vicieux, & pourquoi l'argent a toujours été regardé comme une source de corruption.

Je conviens donc qu'à la tête d'une nouvelle Colonie, si j'allois fonder un nouvel Empire, & que je pusse à mon choix enflammer mes Colons de la passion de la gloire ou de l'argent, c'est celle de la gloire que je devrois leur inspirer. C'est en faisant de l'estime publique & des avantages attachés à cette estime, le principe d'activité de ces nouveaux Citoyens, que je les nécessiterois à la vertu.

Dans un Pays où l'argent n'a point cours, rien de plus facile que d'entretenir l'ordre & l'harmonie, d'encourager les talents & les vertus, & d'en bannir les vices. On entrevoit même en ce Pays la possibilité d'une législation inaltérable, qui, supposée bonne, conserveroit toujours les Citoyens dans le même état de bonheur. Cette possibilité disparoît dans les Pays où l'argent a cours.

Peut-être le problême d'une Législation parfaite & durable, y devient-il trop compliqué pour pouvoir être encore résolu. Ce que je sais, c'est que l'amour de l'argent y étouffant tout esprit, toute vertu patriotique, y doit à la longue engendrer tous les vices dont il est trop souvent la récompense.

Mais convenir que dans l'établissement d'une nouvelle Colonie, on doit s'opposer à l'introduction de l'argent,

---

(*b*) Du moment où les honneurs ne sont plus le prix des actions honnêtes, les mœurs se corrompent. Lors de l'arrivée du Duc de Milan à Florence, le mépris, dit Machiavel, étoit le partage des vertus & des talents. Les Florentins, sans esprit & sans courage, étoient entiérement dégénérés. S'ils cherchoient à se surpasser les uns les autres, c'étoit en magnificence d'habits, en vivacités, & d'expressions & de réparties. Le plus Satyrique étoit chez eux réputé le plus spirituel. Y auroit-il maintenant dans l'Europe quelque Nation dont le tour d'esprit ressemblât à celui des Florentins de ce temps-là?

c'eſt convenir avec les Moraliſtes auſteres du danger du luxe. Non, c'eſt avouer ſimplement que la cauſe du luxe, c'eſt-à-dire, que le partage trop inégal des richeſſes eſt un mal (*c*). C'en eſt un en effet, & le luxe eſt à certains égards le remede à ce mal. Au moment de la formation d'une ſociété, l'on peut, ſans doute, ſe propoſer d'en bannir l'argent. Mais peut-on comparer l'état d'une telle ſociété, à celui où ſe trouvent maintenant la plupart des Nations de l'Europe?

Seroit-ce dans des Contrées à moitié ſoumiſes au deſpotiſme, où l'argent eut toujours cours, où les richeſſes ſont déja raſſemblées en un petit nombre de mains, qu'un eſprit ſenſé formeroit un pareil projet? Suppoſons le projet exécuté: ſuppoſons l'uſage & l'introduction de l'argent défendu dans un Pays. Qu'en réſulteroit-il? Je vais l'examiner.

(*c*) Ce n'eſt point dans la maſſe plus ou moins grande des richeſſes nationales, mais de leur plus ou moins inégale répartition, que dépend le bonheur ou le malheur des Peuples. Suppoſons qu'on anéantiſſe la moitié des richeſſes d'une Nation, ſi l'autre moitié eſt à peu près également répartie entre tous les Citoyens, l'Etat ſera preſqu'également heureux & puiſſant.

De tous les commerces le plus avantageux à chaque Nation, eſt celui dont les profits ſe partagent en un plus grand nombre de mains. Plus on compte dans un Etat d'hommes libres, indépendants, & jouiſſant d'une fortune médiocre, plus l'Etat eſt fort. Auſſi tout Prince ſage n'a-t-il jamais accablé ſes Sujets d'Impôts, ne les a-t-il jamais privés de leur aiſance, & n'a-t-il enfin jamais gêné leur liberté, ou par trop d'eſpionnage, ou par des loix trop ſéveres & trop incommodes de police.

Un Monarque qui ne reſpecte ni l'aiſance, ni la liberté de ſes Sujets, voit leur ame flétrie languir dans l'inertie. Or cette maladie des Eſprits eſt d'autant plus fâcheuſe, qu'elle eſt communément déja incurable alors qu'elle eſt apperçue.



CHAPITRE XIV.

Des Pays où l'Argent a cours.

CHEZ les Peuples riches, s'il eſt beaucoup de vicieux, c'eſt qu'il eſt beaucoup de récompenſes pour le vice. S'il s'y fait communément un grand commerce, c'eſt que l'argent y facilite les échanges. Si le luxe s'y montre dans toute ſa pompe, c'eſt que la très-inégale répartition des richeſſes produit le luxe le plus apparent, & qu'alors, pour le bannir d'un Etat, il faudroit, comme je l'ai déja prouvé, en bannir l'argent. Or, nul Prince ne peut concevoir un tel deſſein; & ſuppoſé qu'il le conçût, nulle Nation dans l'état actuel de l'Europe qui ſe prêtât à ſes deſirs. Je veux cependant qu'humble diſciple d'un Moraliſte auſtere, un Monarque forme ce projet, & l'exécute. Que s'enſuivroit-il? La dépopulation preſqu'entiere de l'Etat. Qu'en France, par exemple, on défende, comme à Sparte, l'introduction de l'argent, & l'uſage de tout meuble non fait avec la Hache ou la Serpe. Alors le Maçon, l'Architecte, le Sculpteur, le Serrurier de luxe, le Charron, le Verniſſeur, le Perruquier, l'Ebéniſte, la Fileuſe, l'ouvrier en Toile, en Laine fine, en Dentelles, Soieries, &c. (*a*), abandonneront la France, & chercheront un Pays qui les nourriſſe. Le nombre de ces exilés volontaires montera peut-être en ce Royaume au quart de ſes habitants. Or, ſi le nombre des laboureurs & des artiſans groſſiers que ſuppoſe la culture, ſe proportionne toujours au nombre des conſommateurs, l'exil des Ouvriers de luxe entraînera donc à ſa ſuite celui de beaucoup d'Agriculteurs. Les hommes opulents fuyant avec leurs richeſſes chez l'étranger, feront ſuivis dans leur exil

(*a*) Mais dans cette ſuppoſition, ces ouvriers, dit-on, reprendroient les travaux de la campagne, & ſe feroient charretiers, bucherons, &c. Ils n'en feroient rien. D'ailleurs, où trouver de l'emploi dans un Pays déja fourni à peu-près du nombre de charretiers & de bucherons néceſſaire pour labourer les plaines, & couper le bois?

d'un certain nombre de leurs Concitoyens, & d'un grand nombre de domestiques. La France alors sera déserte. Quels seront ses habitants? Quelques laboureurs, dont le nombre depuis l'invention de la charrue sera bien moins considérable qu'il l'eût été lors de la culture à la bêche. Or, dans cet état de dépopulation & d'indigence, que deviendroit ce Royaume? Porteroit-il la guerre chez ses voisins? Non: il seroit sans argent (*b*). La soutiendroit-il sur son territoire? Non : il seroit sans hommes. D'ailleurs, la France n'étant pas, comme la Suisse, défendue par des montagnes inaccessibles, comment imaginer qu'un Royaume dépeuplé, ouvert de toutes parts, attaquable en Flandre & en Allemagne, pût repousser le choc d'une Nation nombreuse? Il faudroit, pour y résister, que les François, par leur courage & leur discipline, eussent sur leurs voisins le même avantage que les Grecs avoient jadis sur les Perses, ou que les François conservent encore aujourd'hui sur les In-

---

(*b*) A-t-on défendu l'introduction de l'argent dans une Nation? Il faut, ou que cette Nation adopte les Loix de Sparte, ou qu'elle reste exposée à l'invasion de ses voisins. Quel moyen à la longue de leur résister, si pouvant être toujours attaquée, elle ne peut les attaquer?

Dans tout Etat, il faut pour repousser la guerre maintenant si dispendieuse, ou de grandes richesses, ou la pauvreté, le courage & la discipline des Spartiates.

Or, qui fournit de grandes richesses au Gouvernement? De grosses taxes levées sur le superflu, & non sur les besoins des Citoyens. Que supposent de grosses taxes? De grandes consommations. Si l'Anglois vivoit comme l'Espagnol de pain, d'eau & d'oignon, l'Angleterre bientôt appauvrie, & dans l'impossibilité de soudoyer des flottes & des armées, cesseroit d'être respectée. Sa puissance, aujourd'hui fondée sur d'immenses revenus & de gros impôts, seroit encore détruite, si ces impôts, comme je l'ai déja dit, se levoient sur les besoins, & non sur l'aisance des habitans.

Le crime le plus habituel des Gouvernements de l'Europe, est leur avidité à s'approprier tout l'argent du Peuple. Leur soif est insatiable. Que s'ensuit-il? Que les Sujets dégoûtés de l'aisance par l'impossibilité de se la procurer, sont sans émulation & sans honte de leur pauvreté. De ce moment la consommation diminue, les terres restent en friche, les Peuples croupissent dans la paresse & l'indigence, parce que l'amour des richesses a pour base :

1°. La possibilité d'en acquérir.

2°. L'assurance de les conserver.

3°. Le droit d'en faire usage.

diens. Or, nulle Nation Européenne n'a cette supériorité sur les autres.

La France dévastée & sans argent seroit donc exposée au danger presque certain d'une invasion. Est-il un Prince qui voulût à ce prix bannir les richesses & le luxe de son Etat ?

CHAPITRE XV.

Du moment où les Richesses se retirent d'elles-mêmes d'un Empire.

Il n'est point de Pays où les richesses se fixent & puissent à jamais se fixer. Semblables aux Mers qui tour-à-tour inondent & découvrent différentes plages, les richesses, après avoir porté l'abondance & le luxe chez certaines Nations, s'en retirent pour se répandre dans d'autres Contrées (*a*). Elles s'accumulerent jadis à Tyr & à Sydon, passerent ensuite à Carthage, puis à Rome. Elles séjournent maintenant en Angleterre. S'y arrêteront-elles ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'un Peuple enrichi par son commerce & son industrie, appauvrit ses voisins, & les met à la longue hors d'état d'acheter ses marchandises.

C'est que dans une Nation riche, l'argent & les papiers représentatifs de l'argent, se multipliant peu-à-peu, les denrées & la main d'œuvre (*b*) enchérissent.

(*a*) Supposons que la Grande-Bretagne attaque l'Inde, la dépouille de ses trésors, & les transporte à Londres ; les Anglois alors seront possesseurs d'immenses richesses. Qu'en feront-ils ? Ils épuiseront d'abord l'Angleterre de tout ce qui peut contribuer à leurs plaisirs ; ils tireront ensuite de l'étranger les vins exquis, les huiles, les cafés, enfin tout ce qui peut flatter leur goût ; & toutes les Nations entreront en partage des trésors Indiens. Je doute que des loix somptuaires puissent s'opposer à cette dispersion de leurs richesses. Ces loix, toujours faciles à éluder, donnent d'ailleurs trop d'atteinte au droit de propriété, le premier & le plus sacré des droits. Mais quel moyen de fixer les richesses dans un Empire ? Je n'en connois aucun. Le flux & reflux de l'argent sont dans le moral l'effet de causes aussi constantes, aussi nécessaires & aussi puissantes, que le sont dans le physique le flux & le reflux des mers.

(*b*) La main d'œuvre devenue très-chere chez une Nation ri-

C'est que, toutes (*c*) choses d'ailleurs égales, la Nation opulente ne pouvant fournir ses denrées & marchandises au prix d'une Nation pauvre, l'argent de la premiere doit insensiblement passer aux mains de la seconde, qui, devenue opulente à son tour, se ruine de la même maniere (*d*).

Telle est peut-être la principale cause du flux & du reflux des richesses dans les Empires. Or, les richesses, en se retirant d'un Pays où elles ont séjourné, y déposent presque toujours la fange de la bassesse & du despotisme. Une Nation riche qui s'appauvrit, passe rapidement du dépérif-

che, cette Nation tire plus de l'étranger qu'elle ne lui porte. Elle doit donc s'appauvrir en plus ou moins de temps.

(*c*) On sait quelle augmentation subite apporta dans le prix des denrées, le transport de l'or Américain en Europe.

(*d*) Rien de plus facile à tracer, que les divers degrés par lesquels une Nation passe de la pauvreté à la richesse, de la richesse à l'inégal partage de cette richesse, de cet inégal partage au despotisme, & du despotisme à sa ruine. Un homme pauvre s'applique-t-il au commerce, s'abandonne-t-il à l'Agriculture, fait-il fortune? Il a des imitateurs. Ces imitateurs se sont-ils enrichis? Leur nombre se multiplie, & la Nation entiere se trouve insensiblement animée de l'esprit de travail & de gain. Alors son industrie s'éveille, son commerce s'étend; elle croît chaque jour en richesses & en puissance. Mais si sa richesse & sa puissance se réunissent insensiblement dans un petit nombre de mains, alors le goût du luxe & des superfluités s'emparera des Grands; parce que si l'on en excepte quelques avares, l'on n'acquiert que pour dépenser. L'amour des superfluités irritera dans ces Grands la soif de l'or & le desir du pouvoir: ils voudront commander en despotes à leurs concitoyens. Ils tenteront tout à cet effet; & c'est alors qu'à la suite des richesses, le pouvoir arbitraire s'introduisant peu-à-peu chez un Peuple, en corrompra les mœurs, & l'avilira.

Lorsqu'une Nation commerçante atteint le période de sa grandeur, le même desir du gain qui fit d'abord sa force & sa puissance, devient ainsi la cause de sa ruine.

Le principe de vie qui se développant dans un chêne majestueux, éleve sa tige, étend ses branches, grossit son tronc, & le fait régner sur les forêts, est le principe de son dépérissement.

Mais en suspendant dans les Peuples le développement trop rapide du desir de l'or, ne pourroit-on prolonger la durée des Empires? L'on n'y parviendroit, répondrai-je, qu'en affoiblissant dans les citoyens l'amour des richesses. Or qui peut assurer qu'alors les citoyens ne tombassent point dans cette paresse Espagnole, la plus incurable des maladies politiques?

sement à sa destruction entiere. L'unique ressource qui lui reste, seroit de reprendre des mœurs mâles, les seules convenables à sa pauvreté (*e*). Mais rien de plus rare que ce phénomene moral. L'histoire ne nous en offre point d'exemple. Une Nation tombe-t-elle de la richesse dans l'indigence? Cette Nation n'attend plus qu'un vainqueur & des fers. Il faudroit pour l'arracher à ce malheur, qu'en elle l'amour de la gloire pût remplacer celui de l'argent. Or, des Peuples anciennement policés & commerçants sont peu susceptibles de ce premier amour; & toute loi qui refroidiroit en eux le desir des richesses, hâteroit leur ruine.

Dans le corps politique comme dans le corps de l'homme, il faut une ame, un esprit qui le vivifie, & le mette en action. Quelle sera-t-elle?

(*e*) Les vertus de la pauvreté, sont dans une Nation, l'audace, la fierté, la bonne foi, la constance, enfin une sorte de férocité noble. Elles sont, chez des Peuples nouveaux, l'effet de l'espece d'égalité qui regne d'abord entre tous les citoyens. Mais ces vertus séjournent-elles longtemps dans un Empire? Non: elles y vieillissent rarement, & la seule multiplication des habitants suffit souvent pour les en bannir.

CHAPITRE XVI.

Des divers Principes d'Activité des Nations.

PARMI les hommes, en est-il sans desirs? Presqu'aucun. Leurs desirs sont-ils les mêmes? Il en est deux qui leur sont communs.

Le premier est celui du bonheur.

Le second, celui de la puissance nécessaire pour se le procurer.

Ai-je un goût? Je veux pouvoir le satisfaire. Le desir du pouvoir, comme je l'ai déja prouvé, est donc nécessairement commun à tous. Par quel moyen acquiert-on du pouvoir sur ses Concitoyens? Par la crainte dont on les frappe, ou par l'amour qu'on leur inspire, c'est-à-dire, par les biens & les maux qu'on leur peut faire: &

delà la considération conçue pour le fort, ou méchant ou vertueux.

Mais dans un Pays libre où l'argent n'a point cours, quel avantage cette considération procure-t-elle au Héros qui, par exemple, contribue le plus au gain d'une bataille? Elle lui donne le choix sur les dépouilles ennemies: elle lui assigne pour récompense la plus belle Esclave, le meilleur cheval, le plus riche tapis, le plus beau char, la plus belle armure (*a*). Dans une Nation libre, la considération & l'estime publique (*b*) est un pouvoir, & le desir de cette estime y devient en conséquence un principe puissant d'activité. Mais ce principe moteur est-il celui d'un Peuple soumis au despotisme, d'un Peuple où l'argent a cours, où le Public est sans puissance; où son estime n'est représentative d'aucune espece de plaisir & de pouvoir? Non : dans un tel Pays, les deux seuls objets du desir des Citoyens sont, l'un la faveur du Despote, & l'autre de grandes richesses, à la possession desquelles chacun peut aspirer.

Leur source, dira-t-on, est souvent infecte. L'amour de l'argent est destructif de l'amour de la Patrie, des talents & de la vertu (*c*). Je le sais : mais comment imaginer qu'on puisse mépriser l'argent qui soulagera l'homme dans ses besoins, qui le soustraira à des peines, & lui procurera des plaisirs? Il est des Pays où l'amour de l'argent

---

(*a*) Point de talents & de vertus que ne crée dans un Peuple, l'espoir des honneurs décernés par l'estime & la reconnoissance publique. Rien que n'entreprenne le desir de les mériter & de les obtenir. Les honneurs sont une monnoie, qui hausse & baisse selon le plus ou le moins de justice avec laquelle on la distribue. L'intérêt public exigeroit qu'on lui conservât la même valeur, & qu'on le dispensât avec autant d'équité que d'économie. Tout Peuple sage doit payer en honneurs les services qu'on lui rend. Veut-il les acquitter en argent? Il épuise bientôt son trésor; & dans l'impuissance alors de récompenser le talent & la vertu, l'un & l'autre est étouffé dans son germe.

(*b*) Cette estime est réellement un pouvoir, que les Anciens désignoient par le mot *autoritas*.

(*c*) L'argent est-il devenu l'unique principe d'activité dans une Nation? C'est un mal. Je n'y connois plus de remede. Les récompenses en nature seroient, sans doute, plus favorables à la production des hommes vertueux. Mais pour les proposer, que de changements à faire dans les Gouvernements de la plupart des Etats de l'Europe!

devient le principe de l'activité nationale, où cet amour par conséquent est salutaire. Le plus vicieux des Gouvernements est un Gouvernement sans principe moteur (*d*). Un Peuple sans objet de desirs, est sans action. Il est le mépris de ses voisins. Or, leur estime importe plus qu'on ne pense à sa prospérité (*e*).

En tout Empire où l'argent a cours, où le mérite ne conduit ni aux honneurs, ni au pouvoir, que le Magistrat se garde bien d'affoiblir ou d'éteindre dans les Citoyens le desir de l'argent & du luxe. Il étoufferoit en eux tout principe de mouvement & d'action.

(*d*) A quelle cause attribuer l'extrême puissance de l'Angleterre ? Au mouvement, au jeu de toutes les passions contraires. Le parti de l'opposition, excité par l'ambition, la vengeance ou l'amour de la Patrie, y protege le Peuple contre la Tyrannie. Le parti de la Cour, animé du desir des places, de la faveur ou de l'argent, y soutient le ministere contre les attaques quelquefois injustes de l'opposition.

L'avarice & la cupidité toujours inquietes des commerçants, y réveillent à chaque instant l'industrie de l'Artisan. Les richesses de presque tout l'Univers sont par cette industrie transportées en Angleterre. Mais dans une Nation aussi riche, aussi puissante, comment se flatter que les divers partis se conserveront toujours dans cet équilibre de force qui maintenant assure son repos & sa grandeur ? Peut-être cet équilibre est-il très-difficile à maintenir. On a pu faire jusqu'à présent aux Anglois l'application de cette Epitaphe du Duç de Devonshire, *fidele sujet des bons Rois, ennemi redoutable des Tyrans.* Pourra-t-on toujours la leur faire ? Heureuse la Nation de qui M. de Gourville a pu dire : *Son Roi, lorsqu'il est l'homme de son Peuple, est le plus grand Roi du Monde ; veut-il être plus ? Il n'est rien.* Ce mot répété par M. Temple à Charles II, irrita d'abord l'orgueil du Prince : mais revenu à lui-même, il serra la main de M. Temple, & dit : *Gourville a raison ; je veux être l'homme de mon Peuple.*

(*e*) C'est l'esprit de Juiverie d'une métropole, qui souvent porte le feu de la révolte dans ses colonies. En traite-t-elle les colons en negres ? Ce traitement les irrite. S'ils sont nombreux, ils lui résistent, & s'en séparent enfin, comme le fruit mûr se détache de sa branche.

Pour s'assurer l'amour & la soumission de ses colonies, une Nation doit être juste. Elle doit souvent se rappeller qu'elle ne transporte dans des Terres étrangeres qu'un superflu de Citoyens qui lui eût été à charge ; qu'elle n'est par conséquent en droit d'exiger d'eux, que des secours en temps de guerre & la signature d'un Traité fédératif, auquel se soumettront toujours les colonies, lorsque la métropole ne voudra pas s'approprier tout le profit de leurs travaux.

CHAPITRE XVII.

De l'Argent considéré comme Principe d'Activité.

L'ARGENT & les papiers repréſentatifs de l'argent, facilitent les emprunts. Tous les Gouvernements abuſent de cette facilité. Par-tout les emprunts ſe ſont multipliés; les intérêts ſe ſont groſſis. Il a fallu pour les payer, accumuler impôts ſur impôts. Leur fardeau accable maintenant les Empires les plus puiſſants de l'Europe, & ce mal cependant n'eſt pas le plus grand qu'ait produit le deſir & de l'argent & des papiers repréſentatifs de cet argent.

L'amour des richeſſes ne s'étend point à toutes les claſſes des Citoyens, ſans inſpirer à la partie gouvernante le deſir du vol & des vexations (*a*).

Dès-lors la conſtruction d'un Port, un armement, une Compagnie de commerce, une guerre entrepriſe, dit-on, pour l'honneur de la Nation; enfin tout prétexte de la piller, eſt avidement ſaiſi. Alors tous les vices enfants de la cupidité, s'introduiſant à la fois dans un Empire, en infectent ſucceſſivement tous les membres, & le précipitent enfin à ſa ruine.

Quel ſpécifique à ce mal? Aucun.

Le ſang qui porte la nutrition dans tous les membres

(*a*) Dans tout Pays où l'argent a cours, il faut qu'à la longue la maniere inégale dont l'argent s'y répartit, y engendre la pauvreté générale. Or, cette eſpece de pauvreté eſt mere de la dépopulation. L'indigence ſoigne peu ſes enfants, les nourrit mal, en éleve peu. J'en citerai pour preuve, & les Sauvages du Nord de l'Amérique, & les Eſclaves des Colonies. Le travail exceſſif exigé des Negreſſes enceintes; le peu de ſoin qu'on y prend d'elles; enfin le deſpotiſme du maître, tout concourt à leur ſtérilité. En Amérique, ſi les Jéſuites étoient les ſeuls chez qui la reproduction des Negres fût à peu près égale à la conſommation, c'eſt que, maîtres plus éclairés, ils fatiguoient & maltraitoient moins leurs eſclaves.

Un Prince traite-t-il mal ſes Sujets? Les accable-t-il d'impôts? Il dépeuple ſon Pays, engourdit l'activité des habitants: parce que l'extrême miſere produit néceſſairement le découragement, & le découragement la pareſſe.

de l'enfant, & qui successivement en développe toutes les parties, est un principe de destruction. La circulation du sang ossifie à la longue les vaisseaux : elle en anéantit les ressorts, & devient un germe de mort. Cependant qui la suspendroit, en seroit sur le champ puni. La stagnation d'un instant seroit suivie de la perte de la vie. Il en est de même de l'argent. Le desire-t-on vivement? Ce desir vivifie une Nation, éveille son industrie, anime son commerce, accroît ses richesses & sa puissance; & la stagnation, si je l'ose dire, de ce desir, seroit mortelle à certains Etats.

Mais les richesses, en abandonnant les Empires où elles se sont d'abord accumulées, n'en occasionnent-elles pas la ruine; & tôt ou tard rassemblées dans un petit nombre de mains, ne détachent-elles pas l'intérêt particulier de l'intérêt public? Oui, sans doute. Mais dans la forme actuelle des Gouvernements, peut-être ce mal est-il inévitable. Peut-être est-ce à cette époque qu'un Empire s'affoiblissant de jour en jour, tombe dans un affaissement précurseur d'une entiere destruction : & peut-être est-ce ainsi que doit germer, croître, s'élever, & mourir la plante morale nommée Empire.

CHAPITRE XVIII.

Que ce n'est point dans le Luxe, mais dans sa Cause productrice, qu'on doit chercher le Principe destructeur des grands Empires.

QUE conclure de l'examen rapide de la question que je traite? Que presque toujours les accusations intentées contre le luxe sont sans fondements; que des deux especes de luxe citées au Chap. V, il en est un qui, toujours l'effet de la trop grande multiplication des hommes & de la forme despotique de leurs Gouvernements, suppose une très-inégale répartion des richesses nationales; qu'une telle répartition est, sans doute, un grand mal, mais qu'une fois établie, le luxe devient, sinon un remede ef-

ficace, du moins un palliatif à ce mal (a). C'eſt la magnificence des Grands, qui reporte journellement l'argent & la vie dans la claſſe inférieure des Citoyens.

L'emportement avec lequel la plupart des Moraliſtes s'élevent contre le luxe, eſt l'effet de leur ignorance. Que cet emportement trouve place dans un Sermon : un Sermon n'exige aucune préciſion dans les idées. Ces Ouvrages applaudis d'un vieillard, craintif & bénévole, ſont trop vagues, trop enthouſiaſtes, & trop ridicules, pour obtenir l'eſtime d'un auditoire éclairé.

Ce que le bon ſens examine, l'ignorance du Prédicateur le décide. Son eſprit léger & confiant ne ſut jamais douter. Malheur au Prince qui prêteroit l'oreille à ſes déclamations, & qui, ſans des changements préalables dans la forme du Gouvernement, tenteroit de bannir tout luxe d'une Nation, dont l'amour de l'argent eſt le principe d'activité! Il auroit bientôt dépeuplé ſon Pays, énervé l'induſtrie de ſes Sujets, & jetté les eſprits dans une langueur fatale à ſa puiſſance.

Je ſuis content, ſi l'on regarde ces idées premieres & peut-être encore ſuperficielles qu'occaſionne la queſtion du luxe, comme un exemple des points de vue divers ſous leſquels on doit conſidérer tout problême important & compliqué de la Morale (b); ſi l'on ſent toute l'influence que

---

(a) Une trop inégale répartition des richeſſes nationales, précede & produit toujours le goût du luxe. Un particulier a-t-il plus d'argent qu'il n'en faut pour ſubvenir à ſes beſoins? Il ſe livre à l'amour des ſuperfluités. L'ennemi du luxe doit donc chercher dans la cauſe même du partage trop inégal des richeſſes, & dans la deſtruction du deſpotiſme, le remede aux maux dont il accuſe le luxe, & que réellement le luxe ſoulage. Toute eſpece de ſuperfluités à ſa cauſe productrice.

Le luxe des chevaux préférable à celui des bijoux, & particulier aux Anglois, eſt en partie l'effet du long ſéjour qu'ils font dans leurs campagnes. Si tous les habitent, c'eſt qu'ils y ſont, pour ainſi dire, néceſſités par la conſtitution de leur état.

C'eſt la forme des Gouvernements qui dirige d'une maniere invincible juſqu'aux goûts des particuliers. C'eſt toujours à leurs loix, que les Peuples doivent leurs mœurs & leurs habitudes.

(b) On ne peut trop ſcrupuleuſement examiner toute queſtion importante de morale & de politique. C'eſt, ſi je l'oſe dire, au

que doit avoir sur le bonheur public la solution plus ou moins exacte de pareils problêmes, & la scrupuleuse attention qu'on doit par conséquent porter à leur examen.

Qui se déclare protecteur de l'ignorance, se déclare donc l'ennemi de l'Etat, &, sans le savoir, commet le crime de leze-humanité.

Chez tous les Peuples, il est une dépendance réciproque entre la perfection de la législation & les progrès de l'esprit humain. Plus les Citoyens seront éclairés, plus leurs loix seront parfaites. Or, c'est de leur seule bonté, comme je vais le prouver, que dépend la félicité publique.

---

au fond de l'examen, que se trouvent la science & la vérité.

L'or se ramasse au fond des creusets.



SECTION VII.

Les Vertus & le Bonheur d'un Peuple sont l'effet, non de la sainteté de sa Religion, mais de la sagesse de ses Loix.

CHAPITRE I.

Du peu d'influence des Religions sur les Vertus & la Félicité des Peuples.

DEs hommes plus pieux qu'éclairés, ont imaginé que les vertus des Nations, leur humanité & la douceur de leurs mœurs dépendoient de la pureté de leur culte. Les Hypocrites, intéressés à propager cette opinion, l'ont publiée sans la croire. Le commun des hommes l'a crue sans l'examiner.

Cette erreur une fois annoncée, a presque par-tout été reçue comme une vérité constante. Cependant l'expérience & l'histoire nous apprennent que la prospérité des Peuples dépend, non de la pureté de leur culte, mais de l'excellence de leur législation.

Qu'importe en effet leur croyance! Celle des Juifs étoit pure, & les Juifs étoient la lie des Nations. On ne les compara jamais ni aux Egyptiens, ni aux anciens Perses.

Ce fut sous Constantin que la Religion Chrétienne devint la Religion dominante. Elle ne rendra cependant point les Romains à leurs premieres vertus. On ne vit point alors de Décius se dévouer pour la Patrie, & Fabricius préférer sept acres de terres aux richesses de l'Empire.

En quel moment Constantinople devint-il le cloaque de tous les vices? au moment même de l'établissement de la Religion Chrétienne. Son culte ne changea point les mœurs des Souverains. Leur piété ne les rendit pas meilleurs. Les Rois les plus Chrétiens ne furent pas les plus grands des

Rois. Peu d'entr'eux montrerent sur le trône les vertus des Tites, des Trajans, des Antonins. Quel Prince dévot leur fut comparable !

Ce que je dis des Monarques, je le dis des Nations. Le pieux Portugais, si ignorant & si crédule, n'est ni plus vertueux, ni plus humain, que le Peuple moins crédule & plus tolérant des Anglois.

L'intolérance religieuse est fille de l'ambition Sacerdotale & de la stupide crédulité. Elle n'améliorera jamais les hommes. Avoir recours à la superstition, à la crédulité & au fanatisme pour leur inspirer la bienfaisance, c'est jetter de l'huile sur le feu pour l'éteindre.

Pour adoucir la férocité humaine, & rendre les hommes plus sociables entr'eux, il faut d'abord les rendre indifférents à la diversité des cultes. Les Espagnols, moins superstitieux, eussent été moins barbares envers les Américains.

Rapportons-nous-en au Roi Jacques. Ce Prince étoit bigot, & connoisseur en ce genre. Il ne croyoit point à l'humanité des Prêtres. „ Il est très-difficile, disoit-il, d'être à la fois bon Théologien & bon Sujet. "

En tout Pays, beaucoup de gens de la bonne doctrine, & peu de vertueux. Pourquoi? C'est que la Religion n'est pas vertu. Toute croyance, & même tout principe spéculatif, n'a pour l'ordinaire aucune influence sur la conduite (*a*) & la probité des hommes (*b*).

Le dogme de la fatalité est le dogme presque général de l'Orient : c'étoit celui des Stoïciens. Ce qu'on appelle liberté ou puissance de délibérer, n'est, disoient-ils, dans l'homme, qu'un sentiment de crainte ou d'espérance, successivement éprouvé, lorsqu'il s'agit de prendre un parti

(*a*) Tous les François se vantent d'être des amis tendres. Lorsque le Livre de l'*Esprit* parut, ils crierent beaucoup contre le Chapitre de l'amitié. On eût cru Paris peuplé d'Orestes & de Pylades. C'est cependant dans cette Nation que la loi militaire oblige un soldat de fusiller son compagnon & son ami déserteur. L'établissement d'une pareille loi ne prouve pas de la part du Gouvernement un grand respect pour l'amitié; & l'obéissance à cette loi, une grande tendresse pour ses amis.

(*b*) En montrant l'inutilité de la prédication Papiste, un Auteur célebre a très-bien prouvé l'inutilité de cette Religion.

du choix duquel dépend son bonheur ou son malheur. La délibération est donc toujours en nous l'effet nécessaire de notre haine pour la douleur, & de notre amour pour le plaisir (c). Qu'on consulte à ce sujet les Théologiens. Un tel dogme, diront-ils, est destructif de toute vertu. Cependant les Stoïciens n'étoient pas moins vertueux que les Philosophes des autres Sectes : cependant les Princes Turcs ne sont pas moins fideles à leurs traités que les Princes Catholiques : cependant le Fataliste Persan n'est pas moins honnête dans son commerce que le Chrétien François ou Portugais. La pureté des mœurs est donc indépendante de la pureté des dogmes.

La Religion Payenne, quant à sa partie morale, etoit fondée, comme toute autre, sur ce qu'on appelle la loi na-

(c) Quiconque, disoient les Stoïciens, se voudroit du mal, & sans motif se jetteroit dans le feu, dans l'eau ou par la fenêtre, passeroit pour fou, & le seroit en effet, parce qu'en son état naturel l'homme cherche le plaisir, & fuit la douleur; parce qu'en toutes ses actions, il est nécessairement déterminé par le desir d'un bonheur apparent ou réel. L'homme n'est donc pas libre. Sa volonté est donc aussi nécessairement l'effet de ses idées, par conséquent de ses sensations, que la douleur est l'effet d'un coup. D'ailleurs, ajoutoient les Stoïciens, est-il un seul instant où la liberté de l'homme puisse être rapportée aux différentes opérations de son ame.

Si, par exemple, la même chose ne peut au même instant être & n'être pas, il n'est donc pas possible,

Qu'au moment où l'ame agit, elle agisse autrement;

Qu'au moment où elle choisit, elle choisisse autrement;

Qu'au moment où elle délibere, elle délibere autrement;

Qu'au moment où elle veut, elle veuille autrement:

Or, si c'est ma volonté telle qu'elle est, qui me fait délibérer; si c'est ma délibération telle qu'elle est, qui me fait choisir; si c'est mon choix tel qu'il est, qui me fait agir; si lorsque j'ai délibéré, il n'étoit pas possible (vu l'amour que je me porte,) que je ne voulusse pas délibérer, il est évident que la liberté n'existe ni dans la volonté actuelle, ni dans la délibération actuelle, ni dans le choix actuel, ni dans l'action actuelle, & qu'enfin la liberté ne se rapporte à nulle des opérations de l'ame.

Il faudroit pour cet effet qu'une même chose, comme je l'ai déja dit, pût au même instant être & n'être pas. Or, ajoutoient les Stoïciens, voici la question que nous faisons aux Philosophes : « L'ame est-elle libre, si quand » elle veut, quand elle délibe- » re, quand elle choisit, quand » elle agit, elle n'est pas libre ? »

turelle. Quant à sa partie Théologique ou Mythologique, elle n'étoit pas très-édifiante. On ne lit point l'histoire de Jupiter, de ses amours, & sur-tout du traitement fait à son pere Saturne, sans convenir qu'en fait de vertus, les Dieux ne prêchoient point d'exemple. Cependant la Grece & l'ancienne Rome abondoient en Héros, en Citoyens vertueux. Et maintenant la Grece moderne & la nouvelle Rome, n'engendrent, comme le Brésil & le Mexique, que des hommes vils, paresseux, sans talents, sans vertus & sans industrie.

Or depuis l'établissement du Christianisme dans les Monarchies de l'Europe, si les Souverains n'ont été ni plus vaillants, ni plus éclairés; si les Peuples n'ont été ni plus instruits, ni plus humains; si les nombre des patriotes ne s'est nulle part multiplié, quel bien font donc les Religions? Sous quel prétexte le Magistrat tourmenteroit-il l'incrédule (*d*)? Egorgeroit-il l'Hérétique (*e*)? Pourquoi mettre tant d'importance à la croyance de certaines révélations toujours contestées, souvent si contestables, lorsqu'on en met si peu à la moralité des actions humaines?

Que nous apprend l'histoire des Religions? Qu'elles ont par-tout allumé les flambeaux de l'intolérance, jonché les plaines de cadavres, abreuvé les campagnes de sang, embrasé les Villes, dévasté les Empires; mais qu'elles n'ont jamais rendu les hommes meilleurs. Leur bonté est l'œuvre des loix (*f*).

(*d*) Il n'est presque point de Saint qui n'ait une fois dans sa vie lavé ses mains dans le sang humain, & fait supplicier son homme. L'Evêque qui derniérement sollicita si vivement la mort d'un jeune homme d'Abbeville, étoit un Saint. Il voulut que cet adolescent expiât dans des tourments affreux, le crime d'avoir chanté quelques couplets licencieux.

(*e*) Si nous massacrons les Hérétiques, disent les Dévots, c'est par pitié. Nous ne voulons que leur faire sentir l'aiguillon de la charité. Nous espérons, par la crainte de la mort & les bourreaux, les arracher à l'enfer. Mais depuis quand la charité a-t-elle un aiguillon? Depuis quand égorge-t-elle? D'ailleurs, si les vices ne damnent pas moins que les erreurs, pourquoi les Dévots ne massacrent-ils pas les hommes vicieux de leur Secte?

(*f*) C'est la faim, c'est le besoin qui rend les Citoyens industrieux, & ce sont des Loix sages qui les rendent bons. Si les anciens Romains, dit Machiavel, donnerent en tout genre des exemples de vertu; si l'honnêteté chez eux fut commune;

Ce sont les chaussées qui contiennent les torrents; c'est la digue du supplice & du mépris, qui contient le vice. C'est au Magistrat d'élever cette digue.

Si les Sciences de la morale, de la politique & de la Législation ne sont qu'une seule & même Science, quels devroient être les vrais Docteurs de la morale? Les Prêtres? Non : mais les Magistrats. La Religion détermine notre croyance; & les loix, nos mœurs & nos vertus.

Quel signe distingue le Chrétien du Juif, du Guebre, du Musulman? Est-ce une équité, un courage, une humanité, une bienfaisance particuliere à l'un, & non connue des autres? On les reconnoît à leurs diverses professions de foi. Qu'on ne confonde donc jamais l'homme honnête avec l'Orthodoxe (*g*).

En chaque Pays, l'Orthodoxe est celui qui croit tel ou tel dogme; & dans tout l'univers, le vertueux est celui qui fait telle ou telle action humaine & conforme à l'intérêt général. Or, si ce sont les loix (*h*) qui détermi-

si dans l'espace de plusieurs siecles, on eût compté à peine six ou sept de condamnés à l'amende, à l'exil, à la mort, à quoi dûrent-ils & leurs vertus & leurs succès? A la sagesse de leurs Loix, aux premieres dissentions qui s'élevant entre les Plébéiens & les Patriciens, établirent cet équilibre de puissance, que des dissentions toujours renaissantes maintinrent long-temps entre ces deux corps.

Si les Romains, ajoute cet illustre Ecrivain, différerent en tout des Vénitiens; si les premiers ne furent ni humbles dans le malheur, ni présomptueux dans la prospérité, la diverse conduite & le caractere différent de ces deux Peuples fut l'effet de la différence de leur discipline.

(*g*) M. Helvétius fut par quelques Théologiens traité *d'Impie*, & le Pere Bertier de *Saint*. Cependant le premier n'a fait ni voulu faire mal à personne, & le second disoit publiquement que s'il eût été Roi, il eût noyé le Président de Montesquieu dans son sang.

L'un d'eux est l'honnête homme, & l'autre le Chrétien.

(*h*) Des Loix justes sont toutes-puissantes sur les hommes. Elles commandent à leurs volontés, les rendent honnêtes, humains & fortunés. C'est à quatre ou cinq Loix de cette espece que les Anglois doivent leur bonheur, & l'assurance de leur propriété & de leur liberté.

La premiere de ces Loix est celle qui remet à la Chambre des Communes le pouvoir de fixer les subsides.

La seconde, est l'acte l'*Habeas Corpus*.

La troisieme, sont les jugements rendus par les Jurés,

nent nos actions, ce sont elles qui font les bons Citoyens (*i*).

Ce n'est donc point à la sainteté du culte qu'on doit rapporter & les vertus & la pureté des mœurs d'un Peuple. Pousse-t-on plus loin cet examen? On voit que l'esprit religieux est entiérement destructif de l'esprit législatif.

La quatrieme, la liberté de la presse.

La cinquieme, la maniere de lever les impôts.

Mais ces impôts ne sont-ils pas maintenant onéreux à la Nation! S'ils le sont, ils ne fournissent pas du moins au Prince des moyens d'opprimer les individus.

(*i*) Ce n'est point à la Religion, ce n'est point à cette Loi naturelle, innée & gravée, dit-on, dans toutes les ames, que les hommes doivent leurs vertus sociales. Cette Loi naturelle si vantée n'est, comme les autres Loix, que le produit de l'expérience, de la réflexion & de l'esprit. Si la Nature imprimoit dans les cœurs, des idées nettes de la vertu; si ces idées n'étoient point une acquisition, les hommes eussent-ils jadis immolé des victimes humaines à des Dieux qu'ils disoient bons? Les Carthaginois, pour se rendre Saturne propice, eussent-ils sacrifié leurs enfants sur ses autels? L'Espagnol croiroit-il la Divinité avide du sang Hérétique ou Juif? Des Peuples entiers se flatteroient-ils d'obtenir l'amour du Ciel, soit par le supplice de l'homme qui ne pense pas comme leurs Prêtres, soit par le meurtre d'une Vierge offerte en expiation de leurs forfaits?

Je veux que les principes de la Loi naturelle soient innés: les hommes sentiroient donc que les châtiments doivent, comme les crimes, être personnels, que la cruauté & l'injustice ne peuvent être les Prêtresses des Dieux. Or, si des idées aussi claires, aussi simples de l'équité, ne sont point encore adoptées de toutes les Nations, ce n'est donc point à la Religion, ce n'est donc point à la Loi naturelle, mais à l'instruction, que l'homme doit la connoissance de la justice & de la vertu.

CHAPITRE II.

De l'Esprit Religieux, destructif de l'Esprit Législatif.

L'Obéissance aux loix est le fondement de toute législation. L'obéissance au Prêtre, est le fondement de presque toute Religion.

Si l'intérêt du Prêtre pouvoit se confondre avec l'intérêt national, les Religions deviendroient les confirmatri-

ces de toute loi sage & humaine. Cette supposition est inadmissible. L'intérêt du corps Ecclésiastique fut par-tout isolé & distinct de l'intérêt public. Le Gouvernement Sacerdotal a, depuis celui des Juifs jusqu'à celui du Pape, toujours avili la Nation chez laquelle il s'est établi. Par-tout le Clergé voulut être indépendant du Magistrat; & dans presque toutes les Nations, il y eut en conséquence deux autorités suprêmes & destructives l'une de l'autre.

Un corps oisif est ambitieux : il veut être riche & puissant, & ne peut le devenir qu'en dépouillant les Magistrats de leur autorité (*a*), & les Peuples de leurs biens.

Les Prêtres, pour se les approprier, fonderent la Religion sur une révélation, & s'en déclarerent les interpretes. Est-on l'interprete d'une loi? On la change à son gré. On en devient à la longue l'auteur. Du moment où les Prêtres se chargent d'annoncer les volontés du Ciel, & ne sont plus des hommes, ce sont des Divinités. C'est en eux, ce n'est point en Dieu que l'on croit. Ils peuvent en son nom ordonner la violation de toute loi contraire à leurs intérêts, & la destruction de toute autorité rebelle à leurs décisions.

L'esprit religieux par cette raison fut toujours incompatible avec l'esprit législatif (*b*), & le Prêtre toujours l'ennemi du Magistrat. Le premier institua des loix Canoniques; le second, les loix Politiques. L'esprit de domination & de mensonge présida à la confection des premieres : elles furent funestes à l'univers. L'esprit de justice & de vérité présida plus ou moins à la confection des secon-

(*a*) Lors de la destruction projettée des Parlements en France, quelle joie indécente les Prêtres de Paris ne firent-ils point éclater! Que les Magistrats de toutes les Nations reconnoissent à cette joie, la haine de l'autorité spirituelle pour la temporelle. Si le Sacerdoce paroît quelquefois la respecter dans les Rois, c'est lorsqu'ils lui sont soumis, & que par eux il commande aux Loix.

(*b*) L'intérêt du Prêtre change-t-il? Ses principes religieux changent. Combien de fois les Interpretes de la révélation ont-ils métamorphosé la vertu en crime, & le crime en vertu? Ils ont béatifié l'assassin d'un Roi. Quelle confiance peut donc inspirer la morale variable des Théologiens? La vraie morale puise ses principes dans la raison, dans l'amour du bien public : & de tels principes sont toujours les mêmes.

des; elles furent en conſéquence plus ou moins avantageuſes aux Nations.

Si la juſtice & la vérité ſont ſœurs, il n'eſt de loix réellement utiles que les loix fondées ſur une connoiſſance profonde de la nature & des vrais intérêts de l'homme. Toute loi qui a pour baſe le menſonge (*c*) ou quelque fauſſe révélation, eſt toujours nuiſible. Ce n'eſt point ſur un tel fondement que l'homme éclairé édifiera les principes de l'équité. Si le Turc permet de tirer de ſon Koran les principes du juſte & de l'injuſte, & ne ſouffre pas qu'on les tire du Veddam, c'eſt que, ſans préjugés à l'égard de ce

(*c*) La vertu eſt ſi précieuſe, & ſa pratique ſi liée à l'avantage national, que ſi, la vertu n'étoit qu'une erreur, il lui faudroit, ſans doute, ſacrifier juſqu'à la vérité. Mais pourquoi ce ſacrifice? & pourquoi le menſonge ſeroit-il pere de la vertu? Par-tout où l'intérêt particulier ſe confond avec l'intérêt public, la vertu devient dans chaque individu l'effet néceſſaire de l'amour de ſoi & de l'intérêt perſonnel.

Tous les vices d'une Nation ſe rapportent toujours à quelques vices de ſa légiſlation. Pourquoi ſi peu d'hommes honnêtes? C'eſt que l'infortune pourſuit preſque par-tout la probité. Qu'au contraire, les honneurs & la conſidération en ſoient les compagnes, tous les hommes ſeront vertueux. Mais il eſt des crimes ſecrets auxquels la Religion ſeule peut s'oppoſer. Le vol d'un dépôt confié en eſt un exemple. Mais l'expérience prouve-t-elle que ce dépôt ſoit plus ſûrement confié au Prêtre qu'à Ninon de l'Enclos? Sous le nom de legs pieux, que de vols commis! Que de ſucceſſions enlevées à des héritiers légitimes? Telle eſt la ſource infecte des richeſſes immenſes de l'Egliſe. Voilà ſes vols. Où ſont ſes reſtitutions? Si le Moine, dit-on, ne rend rien, il fait rendre. A quelle ſomme par an évaluer ces reſtitutions dans un grand Royaume? A cent mille écus? Soit: qu'on compare cette ſomme à celle qu'exige l'entretien de tant de Couvents; c'eſt alors qu'on pourra juger leur utilité. Que diroit-on d'un Financier qui, pour aſſurer la recette d'un million, en dépenſeroit vingt en fraix de régie? On le traiteroit d'imbécille. Le Public eſt cet imbécille, lorſqu'il entretient tant de Prêtres.

Leurs inſtructions à trop haut prix ſont d'ailleurs inutiles à des Peuples aiſés, actifs, induſtrieux, & dont la liberté éleve le caractere. Chez de tels Peuples, il ſe commet peu de crimes ſecrets.

Devroit-on encore ignorer que c'eſt à l'union de l'intérêt Public & particulier, que les Citoyens doivent leurs vertus patriotiques? Les fondera-t-on toujours ſur des erreurs & des révélations, qui, depuis ſi long-temps, ſervent de prétexte aux plus grands forfaits?

dernier *Livre*, il craindroit de donner à la justice & à la vertu un fondement ruineux. Il ne veut pas en confirmer les préceptes par de fausses révélations (*d*).

Le mal que font les Religions, est réel, & le bien, imaginaire.

De quelle utilité, en effet, peuvent-elles être? Leurs préceptes sont ou contraires, ou conformes à la loi naturelle, c'est-à-dire, à celle que la raison perfectionnée dicte aux sociétés pour leur plus grand bonheur.

Dans le premier cas, il faut rejetter les préceptes de cette Religion comme contraires au bien Public.

Dans le second, il faut les admettre. Mais alors que sert une Religion qui n'enseigne rien que l'esprit & le bon sens n'enseigne sans elle?

Du moins, dira-t-on, les préceptes de la raison consacrés par une révélation en paroissent plus respectables. Oui, dans un premier moment de ferveur. Alors des maximes crues vraies, parce qu'on les croit révélées, agissent plus fortement sur les imaginations. Mais cet enthousiasme est bientôt dissipé.

De tous les préceptes, ceux dont la vérité est démontrée, sont les seuls qui commandent constamment aux esprits. Une révélation, par cela même qu'elle est incertaine &

(*d*) Si tous les hommes sont esclaves nés de la superstition, pourquoi, dira-t-on, ne pas profiter de leur foiblesse, pour les rendre heureux, & leur faire honorer les Loix? Est-ce le superstitieux qui les respecte? C'est au contraire lui qui les viole. La superstition est une source empoisonnée, d'où sont sortis tous les malheurs & les calamités de la terre. Ne peut-on la tarir? On le peut, sans doute, & les Peuples ne sont pas aussi nécessairement superstitieux qu'on le pense. Ils sont ce que le Gouvernement les fait. Sous un Prince détrompé, ils ne tardent point à l'être. Le Monarque à la longue est plus fort que les Dieux. Aussi le premier soin du Prêtre est de s'emparer de l'esprit des Souverains. Point de viles flatteries auxquelles à cet effet il ne s'abaisse. Faut-il les déclarer de droit divin? Il les déclarera tels; il s'avouera lui-même leur esclave, mais sous la condition tacite qu'ils seront réellement les leurs. Les Princes cessent-ils de l'être? Le Clergé change de ton; & si les circonstances lui sont favorables, il leur annonce que si dans Saül, Samuël déposa l'Oint du Seigneur, Samuël ne put rien autrefois que le Pape ne puisse aujourd'hui.

contestée, loin de fortifier la démonstration d'un principe moral, doit à la longue en obscurcir l'évidence (*e*).

L'erreur & la vérité sont deux êtres hétérogenes. Ils ne s'allient jamais ensemble. Tous les hommes d'ailleurs ne sont pas mûs par la Religion : tous n'ont pas la foi ; mais tous sont animés du desir du bonheur, & le saisiront partout où la loi le leur présentera.

Des principes respectés, parce qu'ils sont révélés (*f*), sont toujours les moins fixes. Journellement interprétés par le Prêtre, ils sont aussi variables que ses intérêts, & presque toujours en contradiction avec l'intérêt général. Toute Nation, par exemple, desire que le Prince soit éclairé. Le Sacerdoce desire, au contraire, que le Prince soit abruti. Que d'art à cet effet n'employent-ils pas ?

Point d'Anecdote qui peigne mieux l'esprit du Clergé, que ce fait si souvent cité par les Réformés.

Il s'agissoit dans un grand Royaume, de savoir quels seroient les Livres dont on permettroit la lecture au jeune Prince. On assemble le Conseil à ce sujet. Le Confesseur du jeune Prince y préside. On propose d'abord les Décades de Tite-Live commentées par Machiavel, l'Esprit des Loix, Montaigne, Voltaire, &c. Ces Ouvrages successivement rejettés, le Confesseur Jésuite se leve enfin, & dit : *J'ai vu l'autre jour sur la table du Prince, le Catéchisme & le Cuisinier François : point de lecture pour lui moins dangereuse.*

La puissance du Prêtre, comme celle du Courtisan, est

(*e*) C'est toujours à sa raison que l'homme honnête obéira, de préférence à la révélation. Il est, dira-t-il, plus certain que Dieu est l'Auteur de la raison humaine, c'est-à-dire, de la faculté que l'homme a de discerner le vrai du faux, qu'il n'est certain que ce même Dieu soit l'Auteur d'un tel Livre.

Il est plus criminel aux yeux du Sage de nier sa propre raison, que de nier quelque révélation que ce soit.

(*f*) Le système religieux rompt toute proportion entre les récompenses décernées aux actions des hommes, & l'utilité dont ces actions sont au Public. Par quelle raison, en effet, le soldat est-il moins respecté que le Moine ? Pourquoi donne-t-on au Religieux qui fait vœu de pauvreté, 12 ou 15 mille livres de rentes, pour écouter une fois par an les péchés ou les sottises d'un Grand, lorsqu'on refuse 600 livres à l'Officier blessé sur la brêche ?

toujours attachée à l'ignorance & à la stupidité du Monarque. Aussi rien qu'ils ne fassent pour le rendre sot, inaccessible à ses Sujets, & le dégoûter des soins de l'Administration.

Du temps du Czar Pierre, Sévach Hussein, Sophi de Perse, persuadé par les Visirs, par les Prêtres, & par sa paresse, que sa dignité ne lui permettoit pas de s'occuper des affaires publiques, s'en décharge sur ses Favoris. Peu d'années après, ce Sophi est détrôné.

CHAPITRE III.

Quelle espece de Religion seroit utile.

LE principe le plus fécond en calamités publiques (*a*)

(*a*) Presque toute Religion défend aux hommes l'usage de leur raison, les rend à la fois brutes, malheureux & cruels. Cette vérité est assez plaisamment mise en action dans une Piece Angloise intitulée : *La Reine du bon sens*. Les Favoris de la Reine sont, dans cette Piece, *la Jurisprudence*, sous le nom de *Law*; la *Médecine*, sous le nom de *Physick*; un Prêtre du Soleil, sous le nom de *Firebrand*, ou *Boutefeu*.

Ces Favoris las d'un Gouvernement contraire à leurs intérêts, conspirent, appellent l'ignorance à leurs secours. Elle débarque dans l'Isle du *bon sens*, à la tête d'une troupe de Bateleurs, de Ménetriers, de Singes, &c.; elle est suivie d'un gros d'Italiens & de François. La Reine du bon sens marche à sa rencontre. Firebrand l'arrête : O Reine, lui dit-il, ton Trône est ébranlé : les Dieux s'arment contre toi; leur colere est l'effet funeste de ta protection accordée aux Incrédules. C'est par ma bouche que le Soleil te parle; tremble; remets-moi ces Impies, que je les livre aux flammes, ou le Ciel consommera sur toi sa vengeance. Je suis Prêtre; je suis infaillible; je commande, obéis, si tu ne crains que je maudisse le jour de ta naissance comme un jour fatal à la Religion. La Reine, sans écouter, fait sonner la charge : elle est abandonnée de son armée : elle se retire dans un bois. Firebrand l'y suit, & l'y poignarde. Mon intérêt & ma Religion demandoient, dit-il, cette grande victime; mais m'en déclarerai-je l'assassin? Non; l'intérêt, qui m'ordonna ce parricide, veut que je le taise; je pleurerai en public mon ennemie, je célébrerai ses vertus. Il dit : on entend un bruit de guerre. L'ignorance paroît, fait enlever le corps *du bon sens*, le dépose dans un tombeau. Une voix en sort, & prononce ces mots prophéti-

est l'ignorance. C'est de la perfection des loix (*b*) que dépendent les vertus des Citoyens; & des progrès de la raison humaine, que dépend la perfection de ces mêmes loix. Pour être honnête (*c*), il faut être éclairé. Pourquoi donc l'arbre de la Science est-il encore l'arbre défendu par le Despotisme & le Sacerdoce? Toute Religion qui, dans les hommes, honore la pauvreté d'esprit, est une Religion dangereuse. La pieuse stupidité des Papistes ne les rend pas meilleurs. Quelle armée dévaste le moins les Contrées qu'elle traverse? Est-ce l'armée dévote, l'armée des Croisés? Non; mais l'armée la mieux disciplinée.

Or si la discipline, si la crainte du Général réprime la licence des troupes, & contient dans le devoir des Soldats jeunes, ardents, & journellement accoutumés à braver la mort dans les combats, que ne peut la crainte des loix sur les timides habitants des Villes?

Ce ne sont point les anathêmes de la Religion, c'est l'épée de la justice, qui, dans les cités, désarme l'assassin; c'est le bourreau qui retient le bras du meurtrier. La crainte du supplice peut tout dans les camps (*d*). Elle peut tout

---

ques: „ Que l'ombre du bon sens » erre à jamais sur la terre; que » ses gémissements soient l'éter» nel effroi de l'armée de l'igno» rance: que cette ombre soit » uniquement visible aux gens » éclairés, & qu'ils soient en » conséquence toujours traités » de visionnaires."

(*b*) Les Loix sont les fanaux dont la lumiere éclaire le Peuple dans le chemin de la vertu. Que faut-il pour rendre les Loix respectables? Qu'elles tendent évidemment au bien public, & soient long-temps examinées avant d'être promulguées.

Les Loix des douze tables furent chez les Romains un an entier exposées à la censure publique. C'est par une telle conduite que des Magistrats prouvent le desir sincere qu'ils ont d'établir de bonnes loix.

Tout Tribunal qui, sur la réquisition d'un homme en place, enrégistreroit légérement une peine de mort contre les Citoyens, rendroit la législation odieuse, & la Magistrature méprisable.

(*c*) Quatre choses, disent les Juifs, doivent détruire le monde, l'une desquelles est un homme religieux & fou.

(*d*) Tout homme craint la douleur & la mort. Le soldat même obéit à cette crainte, elle le discipline.

Qui ne redouteroit rien, ne feroit rien contre sa volonté. C'est en qualité de poltronnes, que les Troupes sont braves. Or, dit à ce sujet un grand Prince, si le bourreau peut tout sur les armées, il peut tout sur les Villes.

aussi dans les Villes. Elle rend dans les uns l'armée obéissante & brave; & dans les autres, les Citoyens justes & vertueux. Il n'en est pas ainsi des Religions. Le Papisme commande la tempérance; cependant quelles sont les années où l'on voit le moins d'ivrognes? Sont-ce celles où l'on débite le plus de Sermons? Non : mais celle où l'on recueille le moins de vin. Le Catholicisme défendit en tous les temps le vol, la rapine, le viol, le meurtre, &c. & dans tous les siecles les plus dévots, dans le 9e. le 10e. & le 11e., l'Europe n'étoit peuplée que de brigands. Quelle cause de tant de violence & de tant d'injustices? La trop foible digue que les loix opposoient alors aux forfaits. Une amende plus ou moins considérable étoit le seul châtiment des grands crimes. On payoit tant pour le meurtre d'un Chevalier, d'un Baron, d'un Comte, d'un Légat; enfin jusqu'à l'assassinat d'un Prince, tout étoit tarifé (e).

Le Duel fut long-temps à la mode en Europe, & surtout en France. La Religion le défendoit, & l'on se battoit tous les jours (f). Le luxe a depuis amolli les mœurs Françoises. La peine de mort est portée contre les Duellistes; ils sont du moins presque tous forcés de s'expatrier : il n'est plus de duel.

Qui fait maintenant la sûreté de Paris? La dévotion de ses habitants? Non : mais l'exactitude & la vigilance de sa police (g). Les Parisiens du siecle passé étoient plus dévots, & plus voleurs.

Les vertus sont donc l'œuvre des loix (h), & non de la

(e) Voyez M. Hume, vol. I de son *Histoire d'Angleterre*.

(f) Tout crime non puni par la Loi, est un crime journellement commis. Quelle plus forte preuve de l'inutilité des Religions!

(g) Si la Police nécessaire pour réprimer le crime, est trop coûteuse, elle est à charge aux Citoyens : elle devient une calamité publique. Si la Police est trop inquisitive, elle corrompt les mœurs, elle étend l'esprit d'espionnage; elle devient une calamité publique. Il ne faut pas que la Police serve la vengeance du fort contre le foible, & qu'elle emprisonne le Citoyen sans faire juridiquement son procès. Elle doit de plus se surveiller sans cesse elle-même. Sans la plus extrême vigilance, ses commis, devenus des malfaicteurs autorisés, sont d'autant plus dangereux, que leurs crimes nombreux & cachés restent inconnus comme impunis.

(h) On donne une fête publique. Est-elle mal ordonnée?

Religion. Je citerai pour preuve le peu d'influence de notre croyance sur notre conduite.

Il s'y fait beaucoup de vols. Est-elle bien ordonnée? Il ne s'y en commet aucun. Dans ces deux cas, ce sont les mêmes hommes, que la bonne ou mauvaise Police rend honnêtes ou frippons.

CHAPITRE IV.

De la Religion Papiste.

PLUS de conséquence dans les esprits rendroit la Religion Papiste plus nuisible aux Etats. Dans cette Religion, si le célibat passe pour l'état le plus parfait & le plus agréable au Ciel (*a*), point de croyant, s'il est conséquent, qui ne dût vivre dans le célibat.

Dans cette Religion, s'il est beaucoup d'appellés & peu d'élus, toute mere tendre doit tuer ses enfants nouveaux baptisés, pour les faire jouir plutôt & plus sûrement du bonheur éternel.

Dans cette Religion, quelle est, disent les Prédicateurs, la mort à craindre? La mort imprévue. Quelle est la desirable? Celle à laquelle on est préparé. Où trouver cette mort? Sur l'échafaud. Mais elle suppose le crime: il faut donc le commettre (*b*).

Dans cette Religion, quel usage faire de son argent? Le donner aux Moines, pour tirer par leurs prieres & leurs messes les ames du Purgatoire.

(*a*) C'est à l'imperfection, c'est à l'inconséquence des hommes, que le monde doit sa durée. Une sorte d'incrédulité sourde s'oppose souvent aux funestes effets des principes religieux. Il en est des Loix Ecclésiastiques comme des Réglements du commerce. S'ils sont mal faits, c'est à l'indocilité des Négociants que l'Etat doit sa richesse; leur obéissance en eût été la ruine.

(*b*) Un pareil fait arriva il y a quatre ou cinq ans en Prusse. Au sortir d'un Sermon sur le danger d'une mort imprévue, un soldat tue une fille. Malheureux, lui dit-on, qui t'a fait commettre ce crime? Le desir du Paradis, répond-il. Ce meurtre me conduit à la prison, de la prison à l'échafaud, de l'échafaud au Ciel. Le Roi instruit du fait, fit défense aux Ministres de prêcher à l'avenir de tels Sermons, & même d'accompagner les criminels au supplice.

Qu'un malheureux soit enchaîné sur un bûcher, qu'on soit prêt à l'allumer, quel homme humain ne donneroit pas sa bourse pour l'en délivrer ? Quel homme ne s'y sentiroit pas forcé par le sentiment d'une pitié involontaire ? Doit-on moins à des ames destinées à être brûlées pendant plusieurs siecles ?

Un vrai Catholique doit donc se reprocher toute espece de dépense en luxe & en superfluités. Il doit vivre de pains, de fruits, de légumes. Mais l'Evêque lui-même (c) fait bonne chere, boit d'excellents vins, fait vernir ses carrosses. La plupart des Papistes font broder des habits, & dépensent plus en chiens, chevaux, équipages, qu'en messes. C'est qu'ils sont inconséquents à leur croyance. Dans la supposition du Purgatoire, qui donne l'aumône au pauvre, fait un mauvais usage de ses richesses. Ce n'est point aux vivants qu'on la doit; c'est aux morts: c'est à ces derniers que l'argent est le plus nécessaire.

Jadis, plus sensible aux maux des trépassés, l'on faisoit plus de legs aux Ecclésiastiques. On ne mouroit point sans leur abandonner une partie de ses biens. L'on ne faisoit, il est vrai, ce sacrifice qu'au moment où l'on n'avoit plus, ni de santé pour jouir des plaisirs, ni de tête pour se défendre des insinuations monacales. Le Moine d'ailleurs étoit redouté; & peut-être donnoit-on plus à la crainte du Moine, qu'à l'amour des ames. Sans cette crainte, la croyance du Purgatoire n'eût pas autant enrichi l'Eglise. La conduite des hommes, des Peuples, est donc rarement conséquente à leur croyance, & même à leurs principes spéculatifs. Ces principes sont presque toujours stériles.

Que j'établisse l'opinion la plus absurde, celle dont on peut tirer les conséquences les plus abominables; si je ne change rien aux loix, je n'ai rien changé aux mœurs d'une Nation. Ce n'est point une fausse maxime de Morale, qui me

(c) L'indifférence actuelle des Evêques pour les ames du Purgatoire, fait soupçonner qu'ils ne sont pas eux-mêmes bien convaincus de l'existence d'un lieu qu'ils n'ont jamais vu. On est de plus étonné qu'un homme y reste plus ou moins long-temps, selon qu'il a plus ou moins de pieces de 12 sols pour faire dire des Messes, & que l'argent soit encore plus utile dans l'autre Monde que dans celui-ci.

me rendra méchant (*d*), mais l'intérêt que j'aurai de l'être. Je deviendrai pervers, si les loix détachent mon intérêt de l'intérêt public; si je ne puis trouver mon bonheur que dans le malheur d'autrui (*e*), & que par la forme du Gouvernement le crime soit récompensé, la vertu délaissée, & le vice élevé aux premieres places.

L'intérêt est la semence productrice du vice & de la vertu. Ce n'est point l'opinion erronée d'un Ecrivain, qui peut accroître le nombre des voleurs dans un Empire. La doctrine des Jésuites favorisoit le larcin : cette doctrine fut condamnée par les Magistrats; ils le devoient par décence : mais ils n'avoient point remarqué qu'elle eût multiplié le nombre des filoux. Pourquoi? C'est que cette doctrine n'avoit point changé les loix; c'est que la police étoit aussi vigilante; c'est qu'on infligeoit les mêmes peines aux coupables, & que, sauf le hasard d'une famine, d'une réforme ou d'un événement pareil, les mêmes loix doivent en tout temps donner à peu près le même nombre de brigands.

Je suppose qu'on voulût multiplier les voleurs : que faudroit-il faire?

Augmenter les impôts & les besoins des Peuples;

Obliger tout marchand de voyager avec une bourse d'or;

Mettre moins de Maréchaussée sur les routes;

Abolir enfin les peines contre le vol.

Alors on verroit bientôt l'impunité multiplier le crime.

Ce n'est donc ni de la vérité d'une révélation, ni de la pureté d'un culte, mais uniquement de l'absurdité ou de la sagesse des loix, que dépendent les vices ou les vertus des Citoyens (*f*). La Religion vraiment utile est celle qui

(*d*) En morale, dit Machiavel, quelqu'opinion absurde qu'on avance, on ne nuit point à la société, si l'on ne soutient point cette opinion par la force. En tous genres de sciences; c'est par l'épuisement des erreurs, qu'on parvient jusqu'aux sources de la vérité. En morale, la chose réellement utile est la recherche du vrai : la chose réellement nuisible, est sa non recherche. Qui prêche l'ignorance, est un frippon qui veut faire des dupes.

(*e*) L'homme est l'ennemi, l'assassin de presque tous les animaux. Pourquoi? C'est que sa subsistance est attachée à leur destruction.

(*f*) Platon avoit, sans doute, entrevu cette vérité lorsqu'il disoit : ,, Le moment où les Villes & leurs Citoyens seront

force les hommes à s'instruire. Quels sont les Gouvernements les plus parfaits? Ceux dont les Sujets sont les plus éclairés. De tous les exemples le plus propre à démontrer cette vérité, c'est le Gouvernement des Jésuites. C'est en ce genre le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Examinons leurs constitutions : nous en connoîtrons mieux quel est sur les hommes le pouvoir de la législation.

» délivrés de leurs maux, est » celui où la Philosophie & la » puissance, réunies dans le même » homme, rendront la vertu » victorieuse du vice." M. Rousseau n'est pas de cet avis. Au reste, qu'il vante tant qu'il voudra la sincérité & la vérité d'un Peuple sauvage & barbare, je ne l'en croirai pas sur sa parole.

Le fait, dit M. Hume, vol. I de l'*Histoire d'Angleterre*, c'est que les Anglo-Saxons, comme tous les Peuples ignorants & brigands, affichoient le parjure, la fausseté, avec une opulence inconnue aux Peuples civilisés.

C'est la raison perfectionnée par l'expérience, qui, seule, peut démontrer aux Peuples l'intérêt qu'ils ont d'être justes, humains & fideles à leurs promesses. La superstition à cet égard ne produit point les effets de la raison. Nos dévots Ancêtres juroient leurs Traités sur la Croix & les Reliques, & se parjuroient. Les Peuples ne garantissent plus aujourd'hui leurs Traités de pareils serments. Ils dédaignent ces inefficaces sûretés.

CHAPITRE V.

Du Gouvernement des Jésuites.

JE ne considere ici la Constitution des Jésuites que relativement à leurs vues ambitieuses. Les Jésuites voulurent crédit, pouvoir, considération, & l'obtinrent dans les Cours Catholiques.

Quels moyens employerent-ils à cet effet? La terreur & la séduction.

Qui les rendit redoutables aux Princes? L'union de leur volonté à celle de leur Général. La force d'une pareille union, n'est peut-être pas encore assez connue.

L'antiquité n'offre point de modele du Gouvernement des Jésuites. Supposons qu'on eût demandé aux anciens la solution de ce problême politique :

SAVOIR :

Comment du fond d'un Monastere un homme peut en régir une infinité d'autres répandus dans des climats divers, & soumis à des loix & à des Souverains différents? Comment, à des distances souvent immenses, cet homme peut conserver assez d'empire sur ses Sujets, pour les faire à son gré mouvoir, agir, penser, & conformer toujours leurs démarches aux vues ambitieuses de l'Ordre?

Avant l'institution des ordres Monastiques, ce problême eût paru une folie. On eût mis sa solution au rang des chimeres Platoniciennes. Cette chimere cependant s'est réalisée.

A l'égard des moyens par lesquels le Général s'assure l'obéissance de ses Religieux, ces moyens sont connus; je ne m'arrêterai pas à les détailler.

Mais comment, avec si peu de Sujets, inspire-t-il souvent tant de crainte aux Souverains? C'est un chef-d'œuvre de Politique.

Pour opérer ce prodige, il falloit que la constitution des Jésuites rassemblât tout ce que le Gouvernement Monarchique & Républicain ont d'avantageux.

D'une part, promptitude & secret dans l'exécution :

De l'autre, amour vif & habituel de la grandeur de l'Ordre.

Les Jésuites pour cet effet devoient avoir un despote à leur tête, mais un despote éclairé, & par conséquent électif (*a*).

L'élection de ce chef supposoit,

Choix sur un certain nombre de Sujets;

Temps & moyens d'étudier l'esprit, les mœurs, les caracteres, & les inclinations de ses Sujets.

Pour cet effet, il falloit que, nourris dans les maisons des Jésuites, leurs éleves pussent être examinés par les plus ambitieux & les plus éclairés des Supérieurs;

(*a*) Il n'en est pas d'un despote Jésuite comme d'un Tyran oriental, qui, suivi d'une troupe de bandits à laquelle il donne le nom d'armée, pille & ravage son Empire. Le Jésuite despote, soumis lui-même aux regles de son Ordre, animé du même esprit, ne tire sa considération que de la puissance de ses Sujets. Son despotisme ne peut donc leur être nuisible.

Que l'élection faite, le nouveau Général étroitement lié à l'intérêt de la Société, n'en pût avoir d'autres;

Qu'il fût par conséquent, comme tout Jésuite, soumis aux principales regles de l'Ordre.

Qu'il fît les mêmes voeux;

Fût comme eux inhabile à se marier;

Eût, comme eux, renoncé à toute dignité, à tout lien de parenté, d'amour & d'amitié;

Que tout entier aux Jésuites, il ne tînt sa propre considération que de la grandeur de l'Ordre; qu'il n'eût par conséquent d'autre desir que d'en accroître le pouvoir;

Que l'obéissance de ses Sujets lui en fournît les moyens;

Qu'enfin pour être le plus utile possible à sa Société, le Général pût se livrer tout entier à son génie, & que ses conceptions hardies ne pussent être réprimées par aucune crainte.

A cet effet, on fixa sa résidence près d'un Prêtre Roi.

On voulut qu'attaché à ce Souverain par le lien d'un intérêt commun, à certains égards, le Général partageant en secret l'autorité du Pontife, vécût dans sa Cour, & pût delà braver la vengeance des Rois.

C'est-là qu'en effet au fond de sa cellule, comme l'araignée au centre de sa toile, il étend ses fils dans toute l'Europe, & qu'il est par ces mêmes fils averti de tout ce qui se passe.

Instruit par la confession, des vices, des talents, des vertus, des foiblesses des Princes, des Grands & des Magistrats, il sait par quelle intrigue on peut favoriser l'ambition des uns, s'opposer à celle des autres, flatter ceux-ci, gagner ou effrayer ceux-là.

Pendant qu'il médite sur ces grands objets, on voit à ses côtés l'ambition monacale, qui tenant devant lui le livre secret & redouté, où sont inscrites les bonnes ou mauvaises qualités des Princes, leurs dispositions favorables ou contraires à la Société, marque d'un trait de sang le nom des Rois qui, dévoués à la vengeance de l'Ordre, doivent être rayés du nombre des vivants. Si, frappés de terreur, les Princes foibles crurent, au commandement du Général, n'avoir que le choix entre la mort & l'obéissance servile, leur crainte ne fut pas entiérement panique. Le Gouvernement des Jésuites la justifioit à un certain

point. Un homme commande-t-il une société, dont les membres sont entre ses mains ce que le bâton est dans celle du vieillard ; parle-t-il par leur bouche ; frappe-t-il par leurs bras ? Dépositaire d'immenses richesses, peut-il à son gré les transporter par-tout où le requiert l'avantage de l'Ordre? Aussi despote que le vieux de la Montagne, a-t-il des Sujets aussi soumis ? Les voit-on à son commandement se précipiter dans les plus grands dangers, exécuter les entreprises les plus hardies (*b*) ? Un tel homme, sans doute, est à redouter.

Les Jésuites le sentirent ; & fiers de la terreur qu'inspiroit leur chef, ils ne songerent qu'à s'assurer de cet homme redouté. Ils voulurent à cet effet que si par paresse ou quelques autres intérêts, le Général trahissoit ceux de la Société, il en fût le mépris, & craignît d'en être la victime. Or, qu'on nomme un Gouvernement où l'intérêt, & du Chef & de ses membres, ait été si réciproque & si étroitement uni ? Qu'on ne s'étonne donc point qu'avec des moyens en apparence si foibles, la Société ait en si peu de temps atteint un si haut degré de puissance.

Son pouvoir fut l'effet de la forme de son Gouvernement.

Quelques hardis que fussent les principes de sa morale ; ces principes adoptés par les Papes étoient à peu près ceux de l'Eglise Catholique. Si dans les mains des séculiers, cette dangereuse morale eut des effets peu funestes, je n'en suis point surpris. Ce n'est point la lecture d'un Busembaum, ou d'un La Croix, qui crée les Régicides ; c'est dans l'ignorance & la solitude des cloîtres que s'engendrent ces monstres, & c'est delà qu'ils s'élancent sur le Prince. En vain le Moine, en les armant du poignard, veut cacher la main qui le leur fournit : rien de plus reconnoissable que les crimes commis par l'ambition Sacerdotale.

Que pour les prévenir, l'ami des Souverains & l'ennemi du fanatisme sache à quels signes certains on peut distinguer les diverses causes des grands attentats.

(*b*) Si les Jésuites ont dans mille occasions fait preuve d'autant d'intrépidité que les Abyssins, c'est que chez ces Religieux comme chez ces redoutables Africains, le Ciel est la récompense du dévouement aux ordres du chef.

CHAPITRE VI.

Des diverses Causes des grands Attentats.

CEs causes sont l'amour de la gloire, l'ambition & le fanatisme. Quelque puissantes que soient ces passions, leur force néanmoins n'égale point ordinairement dans l'homme l'amour de sa conservation & de sa félicité; il ne brave point le danger & la douleur : il ne tente point d'entreprise périlleuse, si l'avantage attaché au succès n'est en quelque proportion avec le danger auquel il s'expose. C'est un fait prouvé par l'expérience de tous les temps.

CHAPITRE VII.

Des Attentats commis par l'Amour de la Gloire ou de la Patrie.

LORSQUE pour arracher eux & leur patrie aux fers de l'esclavage, les Dions, les Pélopidas, les Aratus & les Timoléons méditoient le meurtre du Tyran, quelles étoient leurs craintes & leurs espérances? Ils n'avoient point à redouter la honte & le supplice d'un Ravaillac. La fortune les abandonnoit-elle dans leurs entreprises? Ces Héros, toujours soutenus d'un parti puissant, pouvoient toujours se flatter de mourir les armes à la main. Le sort leur étoit-il favorable? Ils devenoient l'idole & l'amour de leurs Concitoyens. La récompense étoit donc au moins en proportion avec le danger auquel ils s'exposoient.

Lorsque Brutus suivit César au Sénat, il se dit, sans doute, à lui-même: Le nom de Brutus, ce nom déja consacré par l'expulsion des Tarquins, m'ordonne le meurtre du Dictateur, & m'en fait un devoir. Si le succès me favorise, je détruis un Gouvernement tyrannique, je désarme le despotisme prêt à faire couler le plus pur sang de Rome, je la sauve de la destruction, & j'en deviens le nouveau fondateur. Si je succombe dans mon entreprise, je péris de

ma propre main ou de celle de l'ennemi. La récompense est donc égale au danger.

Le vertueux Brutus, du temps de la Ligue, se fût-il tenu ce discours ? Eût-il porté la main sur son Souverain ? Non : quel avantage pour la France, & quelle gloire pour lui, si, vil instrument de l'ambition Papale, il eût été l'assassin de son maître ?

Dans un Gouvernement monarchique, il n'est que deux motifs qui puissent déterminer un Sujet au Régicide ; l'un une couronne terrestre ; l'autre, une couronne céleste. L'ambition & le fanatisme produisent seuls de tels crimes.

CHAPITRE VIII.

Des Attentats commis par l'Ambition.

LES attentats de l'ambition sont toujours commis par un homme puissant. Il faut, pour les projetter, que, le crime consommé, l'ambitieux puisse au même instant en recueillir le fruit ; & que, le crime manqué & découvert, il reste encore assez puissant pour intimider le Prince, ou du moins se ménager le temps de la fuite.

Telle étoit sous l'Empire Grec la position de ses Généraux, qui, suivis de leurs armées, marchoient à l'Empereur, le frappoient dans le combat, ou l'égorgeoient sur le trône.

Telle est encore à Constantinople celle où se trouve l'Aga ou le Prince Ottoman, lorsqu'à la tête des Janissaires, il force le Serrail, arrête & tue le Sultan, qui souvent n'assure son trône & sa vie que par le meurtre de ses proches.

La condition du Régicide déclare presque toujours quelle espece de passion l'anime, de l'ambition ou du fanatisme religieux.



CHAPITRE IX.

Des Attentats commis par le Fanatisme.

LE Régicide ambitieux ne se trouve que dans la classe des Grands : le Régicide fanatique se trouve dans toutes, & le plus souvent même dans la plus basse, parce que tout homme peut également prétendre au trône & aux récompenses célestes. Il est encore d'autres signes auxquels on distingue ces deux especes de Régicides. Rien de plus différent que leur conduite dans de pareils attentats.

Le premier perd-il l'espoir d'échapper? Est-il au moment d'être pris? Il s'empoisonne ou se tue sur sa victime. Le second n'attente point à sa vie : sa Religion le lui défend : elle seule peut retenir le bras d'un homme assez intrépide pour commettre un tel forfait : elle seule peut lui faire préférer une mort affreuse subie sur un échafaud, à la mort douce qu'il se seroit donnée lui-même.

Le fanatique est un instrument de vengeance, que le Moine fabrique & employe, lorsque son intérêt le lui ordonne.

CHAPITRE X.

Du moment où l'Intérêt des Jésuites leur commande un grand Attentat.

LE crédit des Jésuites baisse-t-il? Attend-il d'un Gouvernement nouveau plus de faveur que du Gouvernement actuel? La bonté du Prince régnant, le pouvoir du parti dévot à la Cour, les assure-t-il de l'impunité? Ils conçoivent alors leur détestable projet. Ils préparent les Citoyens à de grands événements : ils éveillent en eux des passions sinistres; ils effrayent les imaginations, ou comme autrefois par la prédiction de la fin prochaine du monde, ou par l'annonce du renversement total de la Religion. Au moment où ces idées mises en fermentation

échauffent les esprits, & deviennent le sujet général des conversations, les Jésuites cherchent le forcené que doit armer leur ambition. Les scélérats de cette espece sont rares. Il faut pour de tels attentats, des ames composées de sentiments violents & contraires; des ames à la fois susceptibles du dernier degré de scélératesse, de dévotion, de crédulité & de remords. Il faut des hommes à la fois hardis & prudents, impétueux & discrets; & les caracteres de cette espece sont le produit des passions les plus mornes & les plus séveres. Mais à quoi reconnoître les ames inflammables au fanatisme? Quel moyen de découvrir ces semences de passions qui, fortes, contraires & propres à former des Régicides, sont toujours invisibles avant d'être mises en action? Le tribunal de la Confession est le microscope où ces germes se découvrent. Dans ce tribunal (*a*) où l'homme se trouve à nud, le droit d'interroger permet au Moine de fouiller tous les replis d'une ame.

Le Général instruit par lui des mœurs, des passions & des dispositions d'une infinité de pénitents, a le choix sur un trop grand nombre, pour n'y pas trouver l'instrument de sa vengeance.

Son choix fixé & le fanatique trouvé, il s'agit d'allumer son zele. L'enthousiasme est une maladie contagieuse qui se communique, dit Mylord Shafstesbury, par le geste, le regard, le son de la voix, &c. Le Général le sait: il commande; & le fanatique attiré dans une maison de Jésuites, s'y trouve au milieu d'enthousiastes. C'est-là que s'animant lui-même du sentiment de ceux qui l'entourent, on lui fait accroire qu'il pense ce qu'on lui suggere, & que, familiarisé avec l'idée du crime qu'il doit commettre, on le rend inaccessible aux remords.

Le remords d'un instant suffit pour désarmer le bras de l'assassin. Il n'est point d'homme, quelque méchant, quelqu'audacieux qu'il soit, qui soutienne sans effroi l'idée d'un si grand attentat, & des tourments qui le suivent. Le seul

---

(*a*) Si l'on cite peu de Régicides parmi les Réformés, c'est qu'ils ne s'agenouillent point devant le Prêtre, qu'ils se confessent à Dieu, & non à l'homme. Il n'en est pas de même des Catholiques. Presque tous se confessent & communient avant leurs attentats.

moyen de lui en dérober l'horreur, c'est d'exalter tellement en lui le fanatisme, que l'idée de son crime, loin de s'associer dans sa mémoire à l'idée de son supplice, lui rappelle uniquement celle des plaisirs célestes, récompense de son forfait.

De tous les Ordres religieux, celui des Jésuites est à la fois le plus puissant, le plus éclairé & le plus enthousiaste. Nul par conséquent qui puisse opérer aussi fortement sur l'imagination d'un fanatique, & nul qui puisse avec moins de danger attenter à la vie des Princes. L'aveugle soumission des Jésuites aux ordres de leur Général, les assure tous les uns des autres. Sans défiance à cet égard, ils donnent un libre essor à leurs pensées.

Rarement chargés de commettre le crime qu'ils encouragent jusqu'à son exécution, la crainte du supplice ne peut refroidir leur zele. Chaque Jésuite étayé de tout le crédit & de la puissance de l'Ordre, sent qu'à l'abri de toute recherche jusqu'à la consommation de l'attentat, nul, avant cet instant, n'osera se porter accusateur du membre d'une Société redoutable par ses richesses, par le grand nombre d'espions qu'elle soudoye, de Grands qu'elle dirige, de Bourgeois qu'elle protege & qu'elle s'attache par le lien indissoluble de la crainte & de l'espérance.

Le Jésuite sait de plus, que, le crime consommé, rien de plus difficile que d'en convaincre sa société; que prodiguant l'or & les menaces, & se supposant toujours calomniée, elle pourra toujours répandre sur les plus noirs forfaits, cette obscurité favorable aux Jésuites, qui veulent bien être soupçonnés d'un grand crime, parce qu'ils en deviennent plus redoutables, mais qui ne veulent pas en être convaincus, parce qu'ils seroient trop odieux.

Quel moyen, en effet, de les en convaincre? Le Général sait le nom de tous ceux qui trempent dans un grand complot; il peut au premier soupçon les disperser dans des Couvents inconnus & étrangers: il peut sous un faux nom les y entretenir à l'abri d'une poursuite ordinaire. Devient-elle vive? Le Général est toujours sûr de la rendre vaine, soit en enfermant l'accusé au fond d'un cloître, soit en le sacrifiant à l'intérêt de l'Ordre. Avec tant de ressources & d'impunités, doit-on s'étonner que la Société ait tant osé, & qu'encouragés par les éloges de l'Ordre, ses mem-

bres ayent souvent exécuté les entreprises les plus hardies ?

On apperçoit donc dans la forme même du Gouvernement des Jésuites, la cause de la crainte, du respect qu'ils inspirent, & la raison enfin pour laquelle, depuis leur établissement, il n'est point de guerre religieuse, de révolutions, d'assassinats de Princes à la Chine, en Ethiopie, en Hollande, en France, en Angleterre, en Portugal, à Geneve, &c. auxquels les Jésuites n'ayent eu plus ou moins de part.

L'ambition du Général & des assistants est l'ame de cette Société. Nulle qui, plus jalouse de la domination, ait employé plus de moyens pour se l'assurer. Le Clergé séculier est, sans doute, ambitieux; mais animé de la même passion, il n'a pas les mêmes moyens de la satisfaire. Il fut plus rarement Régicide.

Le Jésuite est dans la dépendance immédiate d'un Supérieur (*b*). Il n'en est pas de même du Prêtre séculier.

(*a*) L'obéissance du Moine envers son Supérieur, rendra toujours ce dernier redoutable. Ordonne-t-il le meurtre ? Le meurtre s'exécute. Quel Religieux peut résister à ses commandements ? Que de moyens dans le Supérieur pour se faire obéir ! Pour les connoître, parcourons la regle des Capucins.

Clemens Papa IV, *ubi suprà*, *Cap. 6.* §. *24* dit : „ Un Frere „ n'a droit de se confesser qu'à „ un autre Frere, si ce n'est „ dans le cas d'une nécessité ab- „ solue. " Il dit *ubi suprà*, *Cap.* „ *6.* §. *8* : Si dans la prison un „ Frere accablé du poids de ses „ fers, demande à se confesser „ à un Religieux de l'Ordre, il „ n'obtiendra sa demande que „ dans le cas où le Gardien ju- „ gera à propos de lui accor- „ der cette consolation & cette „ grace. Le Religieux ne pourra „ communier à Pâques que par „ la permission du Supérieur, & „ toujours dans l'infirmerie ou „ quelque autre lieu secret. "

Il ajoute *ubi suprà*, *Cap. 6.* §. *10* : „ Pour les grands crimes, „ les Freres seront brûlés vifs. „ Pour les autres crimes, ils se- „ ront dépouillés, mis nuds, se- „ ront attachés & déchirés im- „ pitoyablement par trois re- „ prises à la volonté du Pere „ Ministre. L'on ne leur donnera „ qu'avec mesure un pain d'af- „ fliction, & une eau de dou- „ leur.

„ Pour les crimes atroces, le „ Pere Ministre pourra inven- „ tel tel genre de tourment qu'il „ voudra. "

Il dit *ubi suprà*, *Cap. 6.* §. *2* : „ Si le fer, le feu, les fouets, „ la soif, la prison, le refus „ des Sacrements ne sont pas „ suffisants pour punir un Frere, „ ou lui faire avouer le crime „ dont il est accusé, le Pere „ Ministre pourra inventer tel „ genre de supplice qu'il vou-

Ce Prêtre, répandu dans le monde, distrait par ses affaires & ses plaisirs, n'est point en entier à une seule idée. Son fanatisme n'est point sans cesse exalté par la présence d'autres fanatiques. Moins puissant d'ailleurs qu'un corps religieux, coupable, il seroit puni. Il est donc moins entreprenant & moins redoutable que le régulier.

Le vrai crime des Jésuites ne fut pas la perversité (*c*) de leur morale, mais leurs constitutions, leurs richesses, leur pouvoir, leur ambition, & l'incompatibilité de leurs intérêts avec celui de toute Nation.

Quelque parfaite qu'ait été la législation de ces Religieux, quelqu'empire qu'elle dût leur donner sur les Peuples, cependant, dira-t-on, ces Jésuites si redoutés, sont aujourd'hui bannis de France, de Portugal, d'Espagne : oui, parce qu'on s'est encore opposé à temps à leurs vastes projets.

Dans toute constitution monastique, il est un vice radical ; c'est le défaut de puissance réelle. Celle des Moines est fondée sur la folie & la stupidité des hommes. Or, il faut qu'à la longue l'esprit humain s'éclaire, ou du moins qu'il change de folie. Les Jésuites, qui l'avoient prévu, vouloient en conséquence réunir dans leurs mains la puissance Temporelle & Spirituelle. Ils vouloient effrayer par leurs armées, les Princes qu'ils n'intimideroient point par le poignard, ou le poison. Ils avoient à cet effet déja jetté

» dra, sans lui nommer les délateurs & les témoins, à moins » que ce ne fût un Religieux » de grande importance. Car il » seroit indécent de mettre à la » question (hors le cas d'un crime énorme) un Pere qui au» roit d'ailleurs bien mérité de » l'Ordre. »

Il ajoute enfin *ubi suprà*, *Cap. 6*. §. 3 : „ Le Frere qui aura re» cours au Tribunal séculier ; tel » que celui de l'Evêque, sera » puni à la volonté du Général » ou du Provincial ; & le Frere » qui confessera son péché, ou » en aura été convaincu, sera » exécuté par forme de provi» sion, nonobstant l'appel, sauf » à faire droit dans la suite, si » l'appel est fondé. »

Une telle regle donnée, il n'est point de Moine dont le Pape, l'Eglise & le Général ne puissent faire un Régicide. Point du Supérieurs auxquels le Prince dût conférer une semblable puissance sur ses inférieurs. Par quel aveuglement expose-t-il ainsi l'innocence aux plus cruels supplices, & lui-même à tant de dangers ?

(*c*) De faux principes de morale ne sont dangereux que lorsqu'ils sont loi.

dans le Paraguay & la Californie les fondements de nouveaux Empires.

Que le sommeil du Magistrat eût été plus long, cent ans plus tard, peut-être étoit-il impossible de s'opposer à leurs desseins. L'union du pouvoir spirituel & temporel les eût rendus trop redoutables : ils eussent à jamais retenu les Catholiques dans l'aveuglement, & leurs Princes dans l'humiliation. Rien ne prouve mieux le degré d'autorité auquel les Jésuites étoient déja parvenus, que la conduite tenue en France pour les en chasser (*d*).

Pourquoi le Magistrat s'éleva-t-il si vivement contre leurs Livres (*e*)? Il appercevoit, sans doute, la frivolité d'une telle accusation. Mais il sentoit aussi que cette accusation étoit la seule qui pût les perdre dans l'esprit des Peuples. Toute autre eût été impuissante.

(*d*) Lorsqu'effrayés des remontrances de leurs Parlements, on voit les Rois se confier aux Jésuites, comment ne se pas rappeller la fable du Souriceau? Quel animal bruyant je viens de rencontrer! dit-il à sa Mere; c'est, dit-on, un coq. Je suis transi de peur; je n'aurois pu vous rejoindre, si je n'eusse été rassuré par la présence d'un animal bien doux. Il me paroit ami de notre espece. Son nom est un chat. O Mon fils, c'est de ce dernier dont il faut te garer.

(*e*) Parmi les Ouvrages des Jésuites, il en est, sans doute, beaucoup de ridicules & de hasardés. Le P. Garasse, par exemple, déclamant contre Caïn, dit, P. 130. L. II. de sa Doctrine curieuse : „ Que Caïn, comme » le remarquent les Hébreux, » étoit un homme de peu de » sens & le premier Athée ; » que ce Cain ne pouvoit com» prendre ce que lui disoit Adam » son pere, savoir, qu'il étoit » un Dieu Saint, Juge de nos » actions. Ne pouvant le com» prendre, Caïn s'imagina que » c'étoit des contes de vieilles, » & que son pere avoit perdu » le sens commun, lorsqu'il lui » racontoit sa sortie du Paradis » terrestre, & ce qui lui étoit » arrivé. De-là Caïn se laisse » emporter à tuer son frere, & » à répondre à Dieu, comme » s'il eût parlé à un faquin. "

Ce même Pere, L. I, P. 97, raconte qu'à l'arrivée de Calvin, dans le Poitou, lorsque presque toute la Noblesse en embrassoit les erreurs, un Gentilhomme retint partie de cette Noblesse à la foi Catholique en disant : „ Je promets d'établir » une Religion meilleure que » celle de Calvin, si je trouve » une douzaine de belitres qui » ne craignent pas de se faire » brûler pour la défense de mes » rêveries. " Fontenelle fut persécuté pour avoir répété dans ses Oracles, ce que le P. Garasse fait dire au Gentilhomme Poitevin. Tant il est vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

Supposons, en effet, que dans l'arrêt de leur bannissement le Magistrat n'eût fait usage que des seuls motifs du bien public.

„ Toute société nombreuse, eût-il dit, est ambitieuse „ & ne s'occupe que de son intérêt particulier. Ne se „ confond-il pas avec l'intérêt public ? cette société est „ dangereuse."

„ Quant à celle des Jésuites, eût-il ajouté, il est „ évident que, soumise par sa constitution à un despote „ étranger, elle ne peut avoir d'intérêt conforme à celui „ du Public (*f*).

„ L'extrême étendue du commerce des Jésuites ne peut-„ il pas être destructif du commerce national ? Des riches-„ ses immenses gagnées (*g*) dans le négoce, & transportées „ au gré du Général, à la Chine, en Espagne, en Al-„ lemagne, en Italie, &c. ne peuvent qu'appauvrir une „ Nation. "

Une société enfin devenue célebre par des attentats sans nombre, une société composée d'hommes sobres, & qui pour multiplier ses partisans, offre protection, crédit, richesses à ses amis, persécution, infortune & mort à ses ennemis, est à coup sûr une société dont les projets devoient être aussi vastes que destructifs du bonheur général.

Quelque raisonnables qu'eussent été ces motifs, ils eussent fait peu d'impressions, & l'Ordre puissant & protégé des Jésuites n'eût jamais été sacrifié à la raison & au bien public.

(*f*) Les Magistrats peuvent, sans doute, appliquer aux Jésuites ce mot de Hobbes aux Prêtres Papistes : „ Vous êtes, leur „ disoit-il, une confédération „ de frippons ambitieux. Jaloux „ de dominer sur les Peuples, „ vous tâchez à force de mysteres & de non sens, d'éteindre „ en eux les lumieres de la raison & de l'Evangile.

„ Croire à la vérité du Prêtre, „ dit à ce sujet le Poëte Lee, „ c'est se fier aux souris du „ Grand, aux larmes de la Courtisanne, aux serments du marchand, & à la tristesse de „ l'héritier. "

(*g*) „ Les richesses des Jésuites sont immenses : ils ne sement, ni ne labourent, & cependant, dit Shakespear ; „ ce sont eux qui recueillent „ toute la graisse de la terre. „ Ils savent même pressurer jusqu'au suc de la pauvreté. "

CHAPITRE XI.

Le Jansénisme seul pouvoit détruire les Jésuites.

POUR combattre les Jésuites avec avantage, que falloit-il? Opposer passion à passion, secte à secte, fanatisme à fanatisme. Il falloit armer contr'eux le Janséniste. Or, le Janséniste insensible par dévotion (*a*) ou par stupidité au malheur de ses semblables, ne se fût point élevé contre les Jésuites, s'il n'eût apperçu en eux que les ennemis du bien public. Les Magistrats le sentirent, & crurent que pour l'animer contre ces Religieux, il falloit étonner son imagination, & dans un Livre tel que celui des Assertions, faire sans cesse retentir à ses oreilles les mots d'impudicité, de péché philosophique, de Magie, d'Astrologie, d'Idolâtrie, &c.

On a reproché ces assertions aux Magistrats. Ils ont, a-t-on dit, avili & dégradé leur caractere & leur dignité, en se présentant au Public sous la forme de Controversistes (*b*). Ni les Princes, ni les Magistrats ne doivent, sans doute, pas faire le vil métier d'Ergotistes & de Théologiens. Les disputes de l'école sont incompatibles avec les grandes vues de l'administration. Ces disputes retrécissent les esprits (*c*).

(*a*) Jusqu'aux pédants Jansénistes, tous conviennent qu'en France l'éducation actuelle ne peut former des Citoyens & des Patriotes. Pourquoi donc toujours occupés de leur grace versatile ou suffisante, ces Jansénistes n'ont-ils encore proposé aucun plan nouveau d'éducation publique? Que d'indifférence dans les Dévots pour le bien général!

(*b*) Ce Livre des Assertions, disoient les Partisans des Jésuites, digne d'un Théologien Hibernois, ne l'est point d'un Parlement. Les Jésuites, ajoutoient-ils, n'ont donc pas été jugés par des Magistrats, mais par des Procureurs Jansénistes. Ce que je sais, c'est qu'on doit en partie à ce Livre la dissolution de cette société. Tant il est vrai que les plus heureuses réformes s'operent quelquefois par les moyens les plus ridicules.

(*c*) En presque tous les Pays, qui veut obtenir une charge, doit être de la Religion du Peuple. La Chine, dit-on, est presque le seul Empire où l'on ait reconnu l'abus de cet usage. Pour être Historien juste & véridi-

Si l'on y met trop d'importance, elles deviennent le présage des plus grands malheurs. Elles annoncerent la Saint-Barthelemi. Le siecle d'or d'une Nation n'est pas celui des controverses. Cependant, si lors de l'affaire des Jésuites, les Magistrats n'avoient en France que peu de crédit & d'autorité; si la position des Parlements par rapport aux Jésuites, étoit telle qu'ils ne pussent opérer le bien public que sous des prétextes & par des motifs différents de ceux qui les déterminoient réellement, pourquoi n'en eussent-ils pas fait usage, & n'eussent-ils pas profité du mépris où tomboient les livres & la morale des Jésuites, pour délivrer la France de Moines devenus si redoutables par leur pouvoir, leurs intrigues, leurs richesses, leur ambition (*d*), &

---

que, s'il faut, disent les Chinois, être indifférent à toute Religion; pour régir équitablement les hommes, pour être Magistrat intègre, Mandarin sans prévention, il faut donc n'être pareillement d'aucune Secte.

(*d*) Pons de Thiard de Bissy, Evêque de Châlons-sur-Saône, (le seul qui, dans les Etats de Blois de 1558, fût resté fidele à Henri III) adresse une Lettre au Parlement de Dijon. Dans cette Lettre en date de 1590, ce Prélat déplore d'abord le malheur de sa triste Patrie; il décrit les horreurs de la Ligue & ses crimes abominables; il assure enfin que Dieu dans sa colere veut abymer ce beau Royaume *que des imposteurs au masque de fer ont ébranlé de toutes parts*. Puis s'adressant au Parlement, c'est ainsi qu'il l'exhorte à chasser les Jésuites :

„ Ces Apôtres de Mahomet „ ont, dit-il, l'impiété de prêcher „ que la guerre est la voie de „ Dieu. Que ces séducteurs dia„ boliques, ces amateurs pré„ somptueux de la fausse sages„ se, ces zélateurs hypocrites, „ ces murailles reblanchies, ces „ écoles, auteurs des tempêtes „ civiles, ces incendiaires des „ Esprits, ces boute-feux des „ séditions, ces émissaires de „ l'Espagne, ces espions dange„ reux & habiles dans l'art de „ dresser des embûches, soient „ donc à jamais bannis de „ France. "

Portant ensuite la parole au Jésuite Charles & à ses Confreres : „ Vous voyez, dit-il, tous „ ces forfaits exécrables qui „ font gémir les gens de bien, „ & vous n'y opposez pas le „ moindre signe d'improbation : „ vous faites plus; vous y ap„ plaudissez, vous promettez „ aux plus grands crimes les ré„ compenses célestes. Vous ex„ citez à les commettre, & vous „ placez dans le Ciel d'infames „ brigands que vous lavez dans „ la rosée de votre miséricorde. "

„ Le Roi très-Chrétien vient „ d'être assassiné par l'attentat „ horrible de vos semblables, „ & vous l'immolez encore „ après sa mort. Vous le dévouez

& sur-tout par les moyens que leur constitution leur fournissoit pour s'asservir les esprits?

Le vrai crime des Jésuites fut l'excellence de leur Gouvernement. Son excellence fut par-tout destructive du bonheur Public.

Il faut en convenir, les Jésuites ont été un des plus cruels fléaux des Nations; mais sans eux, l'on n'eût jamais parfaitement connu ce que peut sur les hommes un corps de loix dirigées au même but.

Que se proposerent les Jésuites? La puissance & la richesse de l'Ordre. Or, nulle législation, avec si peu de moyens, ne remplit mieux ce grand objet. Si l'on ne trouve chez aucun Peuple d'exemple d'un Gouvernement aussi parfait, c'est que, pour l'établir, il faut avoir, comme un Romulus, un nouvel Empire à fonder. On est rarement dans cette position; & dans toute autre peut-être est-il impossible de donner une excellente législation.

„ vouez aux flammes éternelles, „ & vous osez prêcher qu'on „ doit lui refuser le secours des „ prieres."

CHAPITRE XII.

Examen de cette Vérité.

UN homme établit-il quelques loix nouvelles dans un Empire? ou c'est en qualité de Magistrat commis par le Peuple pour corriger l'ancienne législation; ou c'est en qualité de Vainqueur, c'est-à-dire, à titre de conquêtes. Telles ont été les diverses positions où se sont trouvés, Solon d'une part, Alexandre ou Tamerlan de l'autre.

Dans la premiere de ces positions, le Magistrat, comme s'en plaignoit Solon, est forcé de se conformer aux mœurs & aux goûts de ceux qui l'employent. Ils ne lui demandent point une excellente législation; elle seroit trop discordante avec leurs mœurs. Ils desirent simplement la correction de quelques abus introduits dans le gouvernement actuel. Le Magistrat en conséquence ne peut donner d'essor à son génie. Il n'embrasse point un grand plan, &

ne se propose point l'établissement d'un Gouvernement parfait.

Dans la seconde de ces positions, que se propose d'abord le Conquérant? D'affermir son autorité sur des Nations appauvries, dévastées par la guerre, & encore irritées de leur défaite. S'il leur impose quelques-unes des loix de son pays, c'est en adoptant une partie des leurs. Peu lui importent les malheurs résultants d'un mélange de loix souvent contradictoires entr'elles.

Ce n'est point au moment de la conquête, que le Vainqueur conçoit le vaste projet d'une parfaite législation. Possesseur encore incertain d'une Couronne nouvelle, l'unique chose qu'il exige alors de ses nouveaux Sujets, c'est leur soumission. Et dans quel temps s'occupe-t-on de leur félicité?

Il n'est point de Muse à laquelle on n'ait érigé un Temple; point de Science qu'on n'ait cultivée dans quelqu'Académie; point d'Académie où l'on n'ait proposé quelque prix pour la solution de certains problêmes d'Optique, d'Agriculture, d'Astronomie, de Méchaniques, &c. Par quelle fatalité les Sciences de la Morale & de la Politique, sans contredit les plus importantes de toutes, & celles qui contribuent le plus à la félicité nationale, sont-elles encore sans écoles publiques?

Quelle preuve plus frappante de l'indifférence des hommes pour le bonheur de leurs semblables (a)!

Pourquoi les Puissants n'ont-ils point encore institué d'Académies Morales & Politiques? Craindroient-ils qu'elles

(a) O Mortels qui vous dites bons & qui l'êtes en effet si peu, ne rougirez-vous jamais de votre indifférence pour la réforme & la perfection de vos Loix! Vos Magistrats ne savent-ils vous régir & vous contenir que par la crainte des supplices les plus abominables? Insensibles aux cris & aux gémissements des condamnés, n'essayeront-ils jamais de réprimer le crime par des moyens plus doux? Il est temps qu'ils constatent leur humanité par la recherche de ces moyens. Qu'ils composent donc des Ouvrages sur ce sujet. Qu'ils craignent qu'on n'impute à la paresse de leur esprit le meurtre de tant d'infortunés, & qu'ils proposent enfin des prix pour la solution d'un problême si digne de l'équité compatissante des Souverains!

O Mortels! votre prétendue bonté n'est qu'hypocrisie! Elle est dans vos paroles, & non dans vos actions.

ne résolussent enfin le problême d'une excellente législation, & n'assurassent à jamais le bonheur des Citoyens ? Ils le craindroient sans doute, s'ils soupçonnoient que le bonheur public exigeât le sacrifice de la moindre partie de leur autorité. Il n'est qu'un intérêt qui se taise devant l'intérêt national, c'est celui du foible. Le Prince communément ne voit que lui dans la nature. Qui l'intéresseroit à la félicité de ses Sujets ? S'il les aimoit, les enchaîneroit-il ? Est-ce du char de la victoire & du trône du despotisme, qu'il peut leur donner des loix utiles ? Enivré de ses succès, qu'importe au Conquérant la félicité de ses Esclaves ?

Quant au Magistrat chargé par une République de la réforme de ses loix, il a communément trop d'intérêts divers à ménager, trop d'opinions différentes à concilier, pour pouvoir en ce genre rien faire de grand & de simple. C'est uniquement au fondateur d'une Colonie qui commande à des hommes encore sans préjugés & sans habitudes, qu'il appartient de résoudre le problême d'une excellente législation. Rien dans cette position n'arrête la marche de son génie, ne s'oppose à l'établissement des loix les plus sages. Leur perfection n'a d'autres bornes que les bornes mêmes de son esprit.

Mais quant à l'objet qu'elles se proposent, pourquoi les loix Monastiques sont-elles les moins imparfaites ? C'est que le Fondateur d'un Ordre religieux est dans la position du Fondateur d'une Colonie. C'est qu'un Ignace, en traçant dans le silence & la retraite le plan de sa regle, n'a point encore à ménager les goûts & les opinions de ses Sujets futurs. Sa regle faite, son Ordre approuvé ; il est entouré de Novices d'autant plus soumis à cette regle qu'ils l'ont volontairement embrassée, & qu'ils ont par conséquent approuvé les moyens par lesquels ils sont contraints à l'observer. Faut-il donc s'étonner, si, dans leur genre, de telles législations sont plus parfaites que celle d'aucune Nation.

De toutes les études, celle des diverses constitutions Monastiques est peut-être une des plus curieuses & des plus instructives pour des Magistrats, des Philosophes, & généralement pour tous les hommes d'Etat. Ce sont des expériences en petit, qui révélant les causes secretes de la félicité, de la grandeur & de la puissance des diffé-

rents Ordres religieux, prouvent, comme je me suis proposé de le montrer, que ce n'est ni de la Religion, ni de ce qu'on appelle la morale, à peu près la même chez tous les Peuples & tous les Moines, mais de la législation seule que dépendent les vices, les vertus, la puissance & la félicité des Nations.

Les loix sont l'ame des Empires, les instruments du bonheur public. Ces instruments encore grossiers peuvent être de jour en jour perfectionnés. A quel dégré peuvent-ils l'être; & jusqu'où l'excellence de la législation peut-elle porter le bonheur des Citoyens (b)? Il faut, pour résoudre cette question, savoir d'abord en quoi consiste le bonheur de l'individu.

(b) Entre les différents Ordres religieux, ceux dont le Gouvernement approche le plus de la forme Républicaine, & dont les Sujets sont les plus libres & plus heureux, sont en général ceux dont les mœurs sont les meilleures, & la morale la moins erronée. Tels sont les Doctrinaires & les Oratoriens.



SECTION VIII.

De ce qui constitue le Bonheur des Individus ; de la base sur laquelle on doit édifier la Félicité nationale, nécessairement composée de toutes les Félicités particulieres.

CHAPITRE I.

Tous les Hommes dans l'Etat de Société peuvent-ils être également heureux.

NULLE société où tous les Citoyens puissent être égaux en richesses & en puissance (*a*). En est-il où tous puissent être égaux en bonheur ? C'est ce que j'examine.

Des loix sages pourroient, sans doute, opérer le prodige d'une félicité universelle. Tous les Citoyens ont-ils quelque propriété ? Tous sont-ils dans un certain état d'aisance, & peuvent-ils, par un travail de sept ou huit

(*a*) Point de calomnie dont en France le Clergé n'ait noirci les Philosophes. Il les accusoit de ne reconnoître aucune supériorité de rang, de naissance & de dignité. Il croyoit par ce moyen irriter le Puissant contr'eux. Cette accusation étoit heureusement trop vague & trop ridicule. En effet, sous quel point de vue un Philosophe s'égaleroit-il au grand Seigneur ? Ou ce seroit en qualité de Chrétien, parce qu'à ce titre tous les hommes sont freres, ou ce seroit en qualité de Sujet d'un Despote, parce que tout Sujet n'est devant lui qu'un esclave, & que tous les esclaves sont essentiellement de même condition. Or, les Philosophes ne sont Apôtres ni du Papisme, ni du despotisme ; & d'ailleurs il ne doit point y avoir en France de despote. Mais les titres dont on y décore les grands Seigneurs, sont-ils autre chose que les joujoux d'une vanité puérile ? Ont-ils nécessairement part au maniement des affaires publiques ? Ont-ils une puissance réelle ? Ils ne sont point grands en ce sens ; mais ils ont des noms qu'on respecte, & qu'on doit respecter.

heures, ſubvenir abondamment à leurs beſoins & à ceux de leur famille? Ils ſont auſſi heureux qu'ils peuvent l'être.

Pour le prouver, ſachons en quoi conſiſte le bonheur du particulier. Cette connoiſſance préliminaire eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe édifier la félicité nationale.

Une Nation eſt le composé de tous ſes Citoyens; & le bonheur public, le composé de tous les bonheurs particuliers. Or, qu'eſt-ce qui conſtitue le bonheur de l'individu? Peut-être l'ignore-t-on encore, & ne s'eſt-on point aſſez occupé d'une queſtion qui peut cependant jetter les plus grandes lumieres ſur les diverſes parties de l'adminiſtration.

Qu'on interroge la plupart des hommes. Pour être également heureux, diront-ils, il faudroit que tous fuſſent également riches & puiſſants. Rien de plus faux que cette aſſertion. En effet, ſi la vie n'eſt que le composé d'une infinité d'inſtants divers, tous les hommes ſeroient également heureux, ſi tous pouvoient remplir ces inſtants d'une maniere également agréable. Le peut-on dans les différentes conditions? Eſt-il poſſible d'y colorier de la même nuance de félicité tous les moments de la vie humaine? Pour réſoudre cette queſtion, ſachons dans quelles occupations différentes ſe conſomment néceſſairement les diverſes parties de la journée.

CHAPITRE II.

De l'Emploi du Temps.

Les hommes ont faim & ſoif: ils ont beſoin de coucher avec leurs femmes, de dormir, &c. Des vingt-quatre heures de la journée, ils en employent dix ou douze à pourvoir à ces divers beſoins. Au moment qu'ils les ſatisfont, depuis le Marchand de peaux de Lapin juſqu'au Prince, tous ſont également heureux.

En vain diroit-on que la table de la richeſſe eſt plus délicate que celle de l'aiſance. L'Artiſan eſt-il bien nourri? Il eſt content. La différente cuiſine des différents Peuples

prouve, comme je l'ai déja dit, que la bonne chere est la chere accoutumée (*a*).

Il est donc dix ou douze heures de la journée, où tous les hommes assez aisés pour se procurer leur nécessaire, peuvent être également heureux. Quant aux dix ou douze autres heures, c'est-à-dire à celles (*b*) qui séparent un besoin renaissant d'un besoin satisfait, qui doute que les hommes n'y jouissent encore de la même félicité, s'ils en font communément le même usage, & si presque tous le consacrent au travail, c'est-à-dire, à l'acquisition de l'argent nécessaire pour subvenir à leurs besoins? Or, le Postillon qui court, le Chartier qui voiture, le Commis qui enregistre, tous, dans leurs divers états, se proposent ce même objet. Ils font donc en ce sens le même emploi de leur temps.

Mais, dira-t-on, en est-il ainsi de l'opulent oisif? Ses richesses fournissent sans travail à tous ses besoins, à tous ses amusements: j'en conviens. En est-il plus heureux? Non: la nature ne multiplie pas en sa faveur les besoins de la faim, de l'amour, &c. Mais cet opulent remplit-il d'une maniere plus agréable l'intervalle qui sépare un besoin satisfait, d'un besoin renaissant? J'en doute.

L'Artisan est, sans contredit, exposé au travail. Mais le riche oisif l'est à l'ennui. Lequel de ces deux maux est le plus grand?

Si le travail est généralement regardé comme un mal, c'est que, dans la plupart des Gouvernements, l'on ne se procure le nécessaire que par un travail excessif; c'est que l'idée du travail rappelle en conséquence toujours l'idée de la peine.

Le travail cependant n'en est pas une en lui-même. L'habitude nous le rend-elle facile? Nous occupe-t-il

---

(*a*) Ce mot me rappelle celui d'un Cuisinier François. Il étoit passé en Angleterre: il y voyoit tout manger à la sausse blanche. Quoi, disoit-il, en ce Pays, on compte cent Religions différentes, & qu'une seule sausse pour tous les mêts? Vive la France! nous n'y avons qu'une Religion; mais en revanche, point de viandes qu'on n'y mange à cent sausses différentes.

(*b*) C'est en effet de l'emploi plus ou moins heureux de ces dix ou douze heures, que dépend principalement le malheur ou le bonheur de la plupart des hommes.

sans trop nous fatiguer ? Le travail au contraire est un bien.

Que d'Artisans devenus riches continuent encore leur commerce, & ne le quittent qu'à regret, lorsque la vieillesse les y contraint ! Rien que l'habitude ne rende agréable.

Dans l'exercice de sa charge, de son métier, de sa profession, de son talent, le Magistrat qui juge, le Serrurier qui forge, l'Huissier qui exploite, le Poëte & le Musicien qui composent, tous goûtent à peu près le même plaisir, & dans leurs travaux divers trouvent également le moyen d'échapper au mal physique de l'ennui.

L'homme occupé est l'homme heureux. Pour le prouver, je distinguerai deux sortes de plaisirs.

Les uns sont les *plaisirs des sens*. Ils sont fondés sur des besoins physiques. Ils sont goûtés dans toutes les conditions ; & dans le moment où les hommes en jouissent, ils sont également fortunés. Mais ces plaisirs ont peu de durée.

Les autres sont les *plaisirs de prévoyance*. Entre ces plaisirs, je compte tous les moyens de se procurer les besoins physiques. Ces moyens sont par la prévoyance toujours convertis en plaisirs réels. Je prends le rabot ; qu'éprouverai-je ? Tous les plaisirs de prévoyance attachés au payement de ma menuiserie. Or, les plaisirs de cette espece n'existent point pour l'opulent qui, sans travail, trouve dans sa caisse l'échange de tous les objets de ses desirs. Il n'a rien à faire pour se les procurer ; il en est d'autant plus ennuyé.

Aussi toujours inquiet, toujours en mouvement, toujours promené dans un carrosse, c'est l'écureuil qui se désennuye en roulant sa cage. Pour être heureux, l'opulent oisif est forcé d'attendre que la nature renouvelle en lui quelque besoin.

C'est donc l'ennui du désœuvrement, qui remplit en lui l'intervalle qui sépare un besoin renaissant d'un besoin satisfait.

Dans l'Artisan, c'est le travail, qui, lui procurant les moyens de pourvoir à des besoins, à des amusements qu'il n'obtient qu'à ce prix, le lui rend agréable.

Pour le riche oisif, il est mille moments d'ennui, pendant lesquels l'Artisan & l'Ouvrier goûtent les plaisirs toujours renaissants de la prévoyance.

Le travail, lorsqu'il est modéré, est en général le plus heureux emploi que l'on puisse faire du temps où l'on ne satisfait aucun besoin, où l'on ne jouit d'aucun des plaisirs des sens, sans contredit les plus vifs & les moins durables de tous.

Que de sentiments agréables ignorés de celui qu'aucun besoin ne nécessite à penser? Mes immenses richesses m'assurent-elles tous les plaisirs. que le pauvre desire, & qu'il acquiert avec tant de peines? Je me plonge dans l'oisiveté. J'attends, comme je l'ai déja dit, avec impatience, que la nature réveille en moi quelque desir nouveau. J'attends; je suis ennuyé & malheureux. Il n'en est pas ainsi de l'homme occupé. L'idée de travail & de l'argent dont on le paye, s'est-elle associée dans sa mémoire à l'idée de bonheur; l'occupation en devient un. Chaque coup de hache rappelle au souvenir du Charpentier les plaisirs que doit lui procurer le payement de sa journée.

En général, toute occupation nécessaire remplit de la maniere la plus agréable l'intervalle qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant, c'est-à-dire, les dix ou douze heures de la journée où l'on envie le plus l'oisiveté du riche, où l'on le croit si supérieurement heureux.

La joie avec laquelle dès le matin le laboureur attele sa charrue, & le Receveur ouvre sa caisse & son Livre de compte, en est la preuve.

L'occupation est un plaisir de tous les instants, mais ignoré du Grand & du riche oisif. La mesure de notre opulence, quoi qu'en dise le préjugé, n'est donc pas la mesure de notre félicité. Aussi dans toutes les conditions, où, comme je l'ai déja dit, l'on peut par un travail modéré subvenir à tous ses besoins, les hommes au-dessus de l'indigence, moins exposés à l'ennui que les riches oisifs, sont à peu près aussi heureux qu'ils peuvent l'être.

Les hommes, sans être égaux en richesses & en dignités, peuvent donc l'être en bonheur. Mais pourquoi les Empires ne sont-ils peuplés que d'infortunés?



CHAPITRE III.

Des Causes du Malheur de presque toutes les Nations.

LE malheur presque universel des hommes & des Peuples dépend de l'imperfection de leurs loix, & du partage trop inégal des richesses. Il n'est dans la plupart des Royaumes que deux classes de Citoyens; l'une qui manque du nécessaire, l'autre qui regorge de superflu.

La premiere ne peut pourvoir à ses besoins que par un travail excessif. Ce travail est un mal physique pour tous: c'est un supplice pour quelques-uns.

La seconde classe vit dans l'abondance, mais aussi dans les angoisses de l'ennui (*a*). Or, l'ennui est un mal presqu'aussi redoutable que l'indigence.

La plupart des Empires ne doivent donc être peuplés que d'infortunés. Que faire pour y rappeller le bonheur? Diminuer la richesse des uns, augmenter celle des autres; mettre le pauvre en un tel état d'aisance, qu'il puisse, par un travail de sept ou huit heures, abondamment subvenir à ses besoins & à ceux de sa famille. C'est alors qu'il devient à peu près aussi heureux qu'il le peut être.

Il goûte alors, quant aux plaisirs physiques, tous ceux de l'opulent. L'appetit du pauvre, est de la nature de l'appetit du riche; & pour me servir du proverbe usité: *Le riche ne dîne pas deux fois*. Je sais qu'il est des plaisirs coûteux hors de la portée de la simple aisance: mais l'on peut toujours les remplacer par d'autres, & remplir d'une maniere également agréable l'intervalle qui sépare un be-

(*a*) A combien de maux, outre ceux de l'ennui, les riches ne sont-ils pas sujets? Que d'inquiétudes & de soins pour accroître & conserver une grande fortune? Qu'est-ce qu'un riche? C'est l'Intendant d'une grande maison, chargé de nourrir & d'habiller les valets qui le déshabillent.

Si les domestiques ont du pain assuré pour leur vieillesse, & s'ils n'ont point partagé avec leur maître l'ennui de son désœuvrement, ils ont été mille fois plus heureux.

Le bonheur d'un opulent est une machine compliquée à laquelle il y a toujours à refaire. Pour être constamment heureux, il faut l'être à peu de fraix.

ſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant, c'eſt-à-dire, un repas d'un autre repas, une premiere d'une ſeconde jouiſſance. Dans tout ſage Gouvernement, l'on peut jouir d'une égale félicité, & dans les moments où l'on ſatisfait ſes beſoins, & dans ceux qui ſéparent un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant. Or, ſi la vie n'eſt que l'addition de ces deux ſortes d'inſtants, l'homme aiſé, comme je m'étois propoſé de le prouver, peut donc égaler en bonheur les plus riches & les plus puiſſants.

Mais eſt-il poſſible que de bonnes loix miſſent tous les Citoyens dans cet état d'aiſance requis pour le bonheur? C'eſt à ce fait que ſe réduit maintenant cette importante queſtion.

CHAPITRE IV.

Qu'il eſt poſſible de donner plus d'aiſance aux Citoyens.

DANS l'état actuel de la plupart des Nations, que le Gouvernement, frappé de la trop grande diſproportion des fortunes, veuille y remettre plus d'égalité; il aura, ſans doute, mille obſtacles à ſurmonter. Un ſemblable projet, conçu avec ſageſſe, ne doit & ne peut s'exécuter que par des changements continus & inſenſibles; mais ces changements ſont poſſibles.

Que les loix aſſignent quelque propriété à tous les Citoyens; elles arracheront le pauvre à l'horreur de l'indigence, & le riche au malheur de l'ennui. Elles rendront l'un & l'autre plus heureux.

Mais ces loix établies, s'imagine-t-on que, ſans être également riches ou puiſſants (*a*), les hommes ſe croiroient

---

(*a*) Ai-je contracté un grand nombre de beſoins? En vain l'on voudroit me perſuader que peu de fortune ſuffit à ma félicité. Si l'on a dès mon enfance uni dans ma mémoire l'idée de richeſſe à celle de bonheur, quel moyen de les ſéparer dans un âge avancé? Ignoreroit-on encore ce que peut ſur nous l'aſſociation de certaines idées?

Que par la forme du Gouvernement, j'aie tout à craindre des Grands; je reſpecterai méchaniquement la grandeur juſque dans le Seigneur étranger qui ne peut rien ſur moi. Que j'aye aſſocié dans mon ſouvenir l'idée de

également heureux? Rien de plus difficile à leur persuader dans l'éducation actuelle. Pourquoi? C'est que dans leur enfance, on associe dans leur mémoire l'idée de richesse à celle de bonheur; c'est qu'en presque tous les Pays cette idée doit se graver d'autant plus profondément dans leur souvenir, qu'ils n'y pourvoient communément que par un travail excessif à leurs besoins pressants & journaliers.

En seroit-il ainsi dans un Pays gouverné par d'excellentes loix?

Si le Sauvage a pour l'or & les dignités le mépris le plus dédaigneux, l'idée de l'extrême richesse n'est donc pas nécessairement liée à celle de l'extrême bonheur. On peut donc s'en former des idées distinctes & différentes; on peut donc prouver aux hommes que dans la suite des instants qui composent leur vie, tous seroient également heureux, si, par la forme du Gouvernement, ils pouvoient à quelqu'aisance joindre la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté. C'est le défaut de bonnes loix, qui par-tout allume le desir d'immenses richesses.

---

vertu à celle de bonheur; je la cultiverai lors même que cette vertu sera l'objet de la persécution. Je sais bien qu'à la longue ces deux idées se désuniront, mais ce sera l'œuvre du temps & même d'un long temps. Il faudra pour cet effet que des expériences répétées m'ayent cent fois prouvé que la vertu ne procure réellement aucun des avantages que j'en attendois. C'est dans la méditation profonde de ce fait, qu'on trouvera la solution d'une infinité de problêmes moraux, insolubles sans la connoissance de cette association de nos idées.

CHAPITRE V.

Du Desir excessif des Richesses.

JE n'examine point dans ce Chapitre si le desir de l'or est le principe d'activité de la plupart des Nations, & si, dans les Gouvernements actuels, cette passion n'est point un mal nécessaire. Je ne la considere que relativement à son influence sur le bonheur des particuliers.

Ce que j'observe à ce sujet, c'est qu'il est des Pays où le desir d'immenses richesses devient raisonnable. Ce

sont ceux où les taxes sont arbitraires, & par conséquent les possessions incertaines; où les renversements de fortunes sont fréquents; où, comme en Orient, le Prince peut impunément s'emparer des propriétés de ses Sujets.

Dans ce Pays, si l'on desire les trésors d'Amboulcasent, c'est que, toujours exposé à les perdre, on espere au moins tirer des débris d'une grande fortune de quoi subsister soi & sa famille. Par-tout où la loi sans force ne peut protéger le foible contre le puissant, on peut regarder l'opulence comme un moyen de se soustraire aux injustices, aux vexations du fort, au mépris enfin compagnon de la foiblesse. On desire donc une grande fortune, comme une protectrice & un bouclier contre les oppresseurs.

Mais dans un Gouvernement où l'on seroit assuré de la propriété de ses biens, de sa vie & de sa liberté, où le Peuple vivroit dans une certaine aisance, le seul homme qui pût raisonnablement desirer d'immenses richesses, seroit le riche oisif; lui seul, s'il en étoit dans un tel Pays, pourroit les croire nécessaires à son bonheur, parce que ses besoins sont en fantaisies (a), & que les fantaisies n'ont point de bornes. Vouloir les satisfaire, c'est vouloir remplir le tonneau des Danaïdes.

Par-tout où les Citoyens n'ont point de part au Gouvernement, où toute émulation est éteinte, quiconque est au-dessus du besoin, est sans motif pour étudier & s'instruire; son ame est vuide d'idées, il est absorbé dans l'ennui : il voudroit y échapper; il ne le peut. Sans ressource au-dedans de lui-même, c'est du dehors qu'il attend sa félicité. Trop paresseux pour aller au-devant du plaisir, il voudroit que le plaisir vînt au-devant de lui. Or, le plaisir se fait souvent attendre, & le riche par cette raison est souvent & nécessairement infortuné.

(a) Il est des Pays où le faste & les fantaisies sont non-seulement le besoin des Grands, mais encore celui du Financier. Rien de plus ridicule que ce qu'il appelle chez lui luxe de décence. Encore n'est-ce pas ce luxe qui le ruine. Qu'on ouvre ses Livres de comptes : l'on voit que les dépenses de sa maison ne sont pas les plus considérables; que les plus grandes sont en fantaisies, bijoux, &c. & que ces besoins en ce genre sont illimités, comme son amour pour les richesses.

Ma félicité dépend-elle d'autrui ? Suis-je passif dans mes amusements ? Ne puis-je m'arracher moi-même à l'ennui ? Quel moyen de m'y soustraire ? C'est peu d'une table splendide ; il me faut encore des chevaux, des chiens, des équipages, des concerts, des musiciens, des peintres, des spectacles pompeux. Point de trésor qui puisse fournir à ma dépense.

Peu de fortune suffit au bonheur de l'homme occupé (*b*). La plus grande ne suffit pas au bonheur d'un désœuvré. Il faut ruiner cent villages, pour amuser un oisif. Les plus grands Princes n'ont point assez de richesses & de bénéfices pour satisfaire l'avidité d'une femme, d'un Courtisan ou d'un Prélat. Ce n'est point au pauvre, c'est au riche oisif que se fait le plus vivement sentir le besoin d'immenses richesses. Aussi que de Nations ruinées & surchargées d'impôts ! Que de Citoyens privés du nécessaire, uniquement pour subvenir aux dépenses de quelques ennuyés ! La richesse a-t-elle engourdi dans un homme la faculté de penser ? Il s'abandonne à la paresse ; il sent à la fois de la douleur à se mouvoir, & de l'ennui à n'être point mu. Il voudroit être remué, sans se donner la peine de se remuer. Or, que de richesses pour se procurer ce mouvement étranger !

O indigents ! vous n'êtes pas, sans doute, les seuls misérables ! Pour adoucir vos maux, considérez cet opulent oisif qui, passif dans presque tous ses amusements, ne peut s'arracher à l'ennui que par des sensations trop vives pour être fréquentes.

Si l'on me soupçonnoit d'exagérer ici le malheur du riche oisif, que l'on examine en détail ce que la plupart

(*b*) L'homme occupé s'ennuye peu, & desire peu. Souhaite-t-on d'immenses richesses ? c'est comme moyen, ou d'éviter l'ennui, ou de se procurer des plaisirs. Qui n'a point de besoin, est indifférent aux richesses. Il en est de l'amour de l'argent, comme de l'amour du luxe. Qu'un jeune homme soit avide de femmes ; s'il regarde le luxe dans les ameublements, les fêtes & les équipages, comme un moyen de les séduire, il est passionné pour le luxe. Vieillit-il ? Devient-il insensible aux plaisirs de l'amour ? il dédore son carrosse, y attele de vieux chevaux, & dégalonne ses habits. Cet homme aimoit le luxe comme moyen de se procurer certains plaisirs. Y devient-il indifférent ? Il est sans amour pour le luxe.

les Grands & des riches font pour l'éviter; l'on sera convaincu que cette maladie est du moins aussi commune que cruelle.

CHAPITRE VI.

De l'Ennui.

L'Ennui est une maladie de l'ame. Quel en est le principe? L'absence de sensations assez vives pour nous occuper (*a*).

Une médiocre fortune nous nécessite-t-elle au travail? En a-t-on contracté l'habitude? Poursuit-on la gloire dans la carriere des Arts & des Sciences? On n'est point exposé à l'ennui.

Il n'attaque communément que le riche oisif.

(*a*) Des sensations foibles ne nous arrachent point à l'ennui. Dans ce nombre, je place les sensations habituelles. Je m'éveille à l'aube du jour; je suis frappé par les rayons réfléchis de tous les objets qui m'environnent; je le suis par le chant du coq, par le murmure des eaux, par le bêlement des troupeaux : & je m'ennuye. Pourquoi? C'est que des sensations trop habituelles ne font plus sur moi d'impressions fortes.

CHAPITRE VII.

Des Moyens inventés par les Oisifs pour se soustraire à l'Ennui.

En France, par exemple, mille devoirs de société inconnus aux autres Nations y ont été inventés par l'ennui. Une femme se marie; elle accouche. Un oisif l'apprend: il s'impose à tant de visites; va tous les jours à la porte de l'accouchée, parle au Suisse, remonte dans son carrosse & va s'ennuyer ailleurs.

De plus, ce même oisif se condamne chaque jour à tant de billets, à tant de lettres de compliments écrites avec dégoût, & lues de même.

L'oisif voudroit éprouver à chaque instant des sensations fortes. Elles seules peuvent l'arracher à l'ennui. A leur défaut, il saisit celles qui se trouvent à sa portée. Je suis seul; j'allume du feu. Le feu fait compagnie. C'est pour éprouver sans cesse de nouvelles sensations, que le Turc & le Persan mâchent perpétuellement, l'un son Opium, l'autre son Bétel.

Le Sauvage s'ennuye-t-il? Il s'assied près d'un ruisseau, & fixe les yeux sur le courant. En France, le riche pour la même raison se loge chérement sur le Quai des Théatins. Il voit passer les bateaux; il éprouve de temps en temps quelques sensations. C'est un tribut de trois ou quatre mille livres que l'oisif paye tous les ans à l'ennui, & dont l'homme occupé eût pu faire présent à l'indigence. Or, si les Grands, les riches sont si fréquemment & si fortement attaqués de la maladie de l'ennui, nul doute qu'elle n'ait une grande influence sur les mœurs nationales.

CHAPITRE VIII.

De l'Influence de l'Ennui sur les Mœurs des Nations.

DANS un Gouvernement où les riches & les Grands n'ont point de part au maniement des affaires publiques; où, comme en Portugal, la superstition leur défend de penser; que peut faire le riche oisif? L'amour. Les soins qu'exige une maîtresse, y peuvent seuls remplir d'une maniere vive l'intervalle qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant. Mais pour qu'une maîtresse devienne une occupation, que faut-il? Que l'amour soit entouré de périls; que la jalousie vigilante s'opposant sans cesse aux desirs de l'amant, cet amant soit sans cesse occupé des moyens de la surprendre (*a*).

L'amour

(*a*) Ce que la jalousie opere à cet égard en Portugal, la Loi l'opéroit à Sparte. Licurgue avoit voulu que le mari séparé de sa femme ne la vît qu'en secret, dans des lieux & des bois écartés. Il sentoit que la difficulté de se rencontrer augmenteroit leur amour, resserreroit le lien conjugal, & tiendroit les deux époux dans une activité qui les arracheroit à l'ennui.

L'amour & la jalousie sont donc en Portugal (*b*) les seuls remedes à l'ennui. Or, quelle influence de tels remedes ne doivent-ils pas avoir sur les mœurs nationales? C'est à l'ennui, qu'on doit pareillement en Italie l'invention des Sigisbées.

L'ennui, sans doute, eut autrefois part à l'institution de la Chevalerie. Les anciens & preux Chevaliers ne cultivoient ni les Arts, ni les Sciences. La mode ne leur permettoit pas de s'instruire, ni leur naissance de commercer. Que pouvoit donc faire un Chevalier? L'amour. Mais au moment qu'il déclaroit sa passion à sa maîtresse, si cette maîtresse eût, comme dans les mœurs actuelles, reçu sa main & couronné sa tendresse, ils se fussent mariés, eussent fait des enfants, & puis c'est tout. Or, un enfant est bientôt fait. L'époux & l'épouse se fussent ennuyés une partie de leur vie.

Pour conserver leurs desirs dans toute leur activité, pour occuper leur jeunesse & en écarter l'ennui, le Che-

(*b*) Point de jalousie plus emportée, plus cruelle & en même-temps plus lascive que celle des femmes de l'Orient. Je citerai à ce sujet la traduction d'un Poëte Persan. Une Sultane fait dépouiller devant elle le jeune esclave qu'elle aime, & qu'elle croit infidele. Il est étendu à ses pieds: elle se précipite sur lui.

„ C'est malgré toi, lui dit-„ elle, que je jouis encore de „ ta beauté, mais enfin j'en „ jouis. Déja tes yeux sont „ mouillés des larmes du plaisir; „ ta bouche est entr'ouverte; „ tu te meurs. Est-ce pour la „ derniere fois que je te serre „ sur mon sein? L'excès de l'i-„ vresse efface de mon souve-„ nir ton infidélité. Je suis toute „ sensation. Toutes les facultés „ de mon ame m'abandonnent „ & s'absorbent dans le plaisir; „ je suis le plaisir même.

„ Mais quelle idée succede „ à ce rêve délicieux? Quoi „ tu serois caressé par ma ri-„ vale! Non: ce corps ne pas-„ sera du moins que défiguré „ dans ses bras. Qui me retient? „ Tu es nud & sans défense. Tes „ beautés me désarmeroient-el-„ les? Je rougis de la volupté „ avec laquelle je considere „ encore les rondeurs de ce „ corps.... Mais ma fureur se „ rallume. Ce n'est plus l'amour „ ni le plaisir qui m'anime. La „ vengeance & la jalousie vont „ te déchirer de verges. La „ crainte t'éloignera de ma ri-„ vale, & te ramenera près de „ moi.

„ Ta possession à ce prix n'est, „ sans doute, flatteuse, ni pour „ la vanité, ni pour le senti-„ ment; n'importe, elle le sera „ pour mes sens.

„ Ma rivale mourra loin de „ toi, & je mourrai dans tes „ bras."

valier & sa maîtresse dûrent donc, par une convention tacite & inviolable, s'engager l'un d'attaquer, l'autre de résister tant de temps. L'amour par ce moyen devenoit une occupation. C'en étoit réellement une pour le Chevalier.

Toujours en action près de sa bien-aimée, il falloit pour la conquérir, que l'amant se montrât passionné dans ses propos, vaillant dans les combats, qu'il se présentât dans les Tournois, y parût bien monté, galamment armé, & y maniât la lance avec adresse & force. Le Chevalier passoit sa jeunesse dans ces exercices, tuoit le temps dans ces occupations; il se marioit enfin; & la bénédiction nuptiale donnée, le Romancier n'en parloit plus.

Peut-être dans leur vieillesse les preux Chevaliers d'autrefois, étoient ils comme quelques-uns de nos vieux Guerriers d'aujourd'hui, ennuyés, ennuyeux, bavards & superstitieux.

Pour être heureux, faut-il que nos desirs soient remplis aussi-tôt que conçus? Non : le plaisir veut qu'on le poursuive quelque temps. Puis-je à mon lever jouir d'une jolie femme; que faire le reste de la journée? Tout y prendra la couleur de l'ennui. Ne dois-je la voir que le soir? Le flambeau de l'espoir & du plaisir colorera d'une nuance de rose tous les instants de ma journée. Un jeune homme demande un Serrail : s'il l'obtient, bientôt épuisé par le plaisir, il végétera dans le désœuvrement de l'ennui.

Connois, lui dirois-je, toute l'absurdité de ta demande. Vois ces Grands, ces Princes, ces hommes extrêmement riches : ils possedent tout ce que tu envies; quels mortels sont plus ennuyés! S'ils jouissent de tout avec indifférence, c'est qu'ils jouissent sans besoin.

Quel plaisir différent éprouvent dans les forêts deux hommes, dont l'un chasse pour s'amuser, & l'autre pour nourrir lui & sa famille? Ce dernier arrive-t-il à sa cabane chargé de gibier? Sa femme & ses enfants ont couru au-devant de lui. La joie est sur leur visage; il jouit de toute celle qu'il leur procure.

Le besoin est le principe, & de l'activité, & du bonheur des hommes. Pour être heureux, il faut des desirs, les satisfaire avec quelque peine; mais la peine donnée, être sûr d'en jouir.

CHAPITRE IX.

De l'Acquisition plus ou moins difficile des plaisirs, selon le Gouvernement où l'on vit, & le Poste qu'on y occupe.

JE prends encore le plaisir des femmes pour exemple. En Angleterre, l'amour n'y est point une occcupation; c'est un plaisir. Un grand, un riche occupé dans la Chambre haute ou basse des affaires publiques, ou chez lui de son commerce, traite légérement l'amour. Ses lettres ou ses envois expédiés, il monte chez une jolie fille jouir & non soupirer. Quel rôle joueroit à Londres un Sigisbée? A peu près le même qu'il eût joué à Sparte, ou dans l'ancienne Rome.

Qu'en France même un Ministre ait des femmes; on le trouve bon. Mais qu'il perde son temps auprès d'elles, on s'en moque. On veut bien qu'il jouisse, non qu'il soupire. Les Dames sont donc priées de se prêter avec égard à la triste situation du Ministre, & d'être pour lui moins difficiles.

Peut-être n'a-t-on rien à leur reprocher sur ce point. Elles sont assez patriotes pour lui épargner jusqu'à l'ennui de la déclaration, & sentent que c'est toujours sur le dégré du désœuvrement d'un amant, qu'elles doivent mesurer leur résistance.

CHAPITRE X.

Quelle Maîtresse convient à l'Oisif.

ON fait maintenant peu de cas de l'amour Platonique : on lui préfere l'amour physique; & celui-ci n'est pas réellement le moins vif. Le cerf est-il enflammé de ce dernier amour? De timide, il devient brave. Le chien fidele quitte son maître, & court après la lice en chaleur. En est-il séparé? Il ne mange point : tout son

corps frissonne; il pousse de longs hurlements. L'amour Platonique fait-il plus? Non : je m'en tiens donc à l'amour physique. C'est pour ce dernier que M. de Buffon se déclare; & je pense comme lui, que de tous les amours, c'est le plus agréable, excepté cependant pour les désœuvrés.

Une coquette est pour ces derniers une maîtresse délicieuse. Entre-t-elle dans une assemblée, vêtue de cette maniere galante qui permet à tous d'espérer ce qu'elle n'accordera qu'à très-peu? L'oisif s'éveille; sa jalousie s'irrite, il est arraché à l'ennui (a). Il faut donc des coquettes aux oisifs, & des jolies filles aux occupés.

La chasse des femmes, comme celle du gibier, doit être différente selon le temps qu'on veut y mettre. N'y peut-on donner qu'une heure ou deux? On va au tiré. Ne sait-on que faire de son temps? Veut-on prolonger son mouvement? Il faut des chiens courants, & forcer le gibier. La femme adroite se fait long-temps courir par le désœuvré.

Au Canada, le Roman du Sauvage est court. Il n'a pas le temps de faire l'amour. Il faut qu'il pêche & qu'il chasse. Il offre donc l'allumette à sa maîtresse : l'a-t-elle soufflée; il est heureux. Si l'on avoit à peindre les amours de Marius & de César, lorsqu'ils avoient en tête Sylla & Pompée, ou le Roman ne seroit pas vraisemblable, ou, comme celui du Sauvage, il seroit très-court. Il faudroit que César y répétât : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Si l'on décrivoit, au contraire, les amours champêtres des bergers oisifs, il faudroit leur donner des maîtresses délicates, cruelles, & sur-tout fort pudibondes. Sans de telles maîtresses, Céladon périroit d'ennui.

(a) La plus forte passion de la coquette, est d'être adorée. Que faire à cet effet? Toujours irriter les desirs des hommes, & ne les satisfaire presque jamais. *Une femme*, dit le proverbe, *est une table bien servie, qu'on voit d'un œil différent avant ou après le repas.*



CHAPITRE XI.

De la Variété des Romans, & de l'Amour dans l'Homme oisif ou occupé.

DANS tous les siecles, les femmes ne se laissent pas prendre aux mêmes appas; & delà tant de tableaux différents de l'amour. Le sujet est cependant toujours le même; c'est l'union d'un homme à une femme.

Le Roman est fini, lorsque le Romancier les a couchés dans le même lit.

Si ces sortes d'Ouvrages different entr'eux, ce n'est que dans la variété des moyens employés par le Héros pour faire agréer à sa maîtresse cette phrase un peu sauvage: *Moi vouloir coucher avec toi* (*a*)?

Le ton des Romans change selon le siecle, le Gouvernement où le Romancier écrit, & le degré d'oisiveté de son Héros. Chez une Nation occupée, on met peu d'importance à l'amour. Il est inconstant, aussi peu durable que la rose. Tant que l'amant en est aux petits soins, aux premieres faveurs, c'est la rose en bouton. Aux premiers plaisirs, le bouton s'ouvre & découvre la rose naissante. De nouveaux plaisirs l'épanouissent entiérement. A-t-elle atteint toute sa beauté? La rose se flétrit; ses feuilles se détachent, elle meurt pour refleurir l'année suivante, & l'amour pour renaître avec une maîtresse nouvelle.

Chez un peuple oisif, l'amour devient une affaire; il est plus constant.

Que ne peuvent sur les mœurs l'ennui & l'oisiveté! Parmi les gens du monde, dit la Rochefoucault, s'il n'est point de mariages délicieux, c'est qu'en France la femme riche ne sait à quoi passer son temps. L'ennui la poursuit. Elle veut s'y soustraire; elle prend un amant, fait des dettes. Le mari se fâche, il n'est point écouté. Les

(*a*) Les Héros d'une Comédie ou d'une Tragédie sont-ils amoureux? Ont-ils une maîtresse? Tous deux lui font la même demande, & ne different que dans la maniere de l'exprimer.

deux époux s'aigrissent & se détestent, parce qu'ils sont oisifs, ennuyés & malheureux (*b*). Il en est autrement

(*c*) Le mariage dans certaines conditions ne présente souvent que le tableau de deux infortunés, unis ensemble pour faire réciproquement leur malheur.

Le mariage à deux objets : l'un, la conservation de l'espece; l'autre, le bonheur & le plaisir des deux sexes.

La recherche des plaisirs est permise : pourquoi s'en priveroit-on, lorsque ces plaisirs ne nuisent point à la Société?

Mais le mariage, tel qu'il est institué dans les Pays Catholiques, ne convient point également à toutes les professions. A quoi rapporter l'uniformité de son institution? A la convenance, répondrai-je, qui se trouve entre cette forme de mariage, & l'état primitif des habitants de l'Europe, c'est-à-dire, l'état de laboureur. Dans cette profession, l'homme & la femme ont un objet commun de desir : c'est l'amélioration des terres qu'ils cultivent. Cette amélioration résulte du concours de leurs travaux. Dans leur ferme, les deux époux toujours occupés, toujours utiles l'un à l'autre, supportent sans dégoût & sans inconvénient l'indissolubilité de leur union. Il n'en est pas de même dans les autres professions. Le Clergé ne se marie point. Pourquoi? C'est que dans la forme actuelle du mariage, l'Eglise a cru qu'une femme, un ménage & les soins qu'il entraîne, détourneroient le Prêtre de ses fonctions. En détourne-t-il moins le Magistrat, l'homme de Lettres, l'homme en place? & les fonctions de ces derniers ne sont-elles pas tout autrement sérieuses & importantes que celles du Prêtre? Les Peuples de l'Europe croyent-ils cette forme de mariage mieux assortie à la profession des armes? La preuve du contraire, c'est qu'ils l'interdisent à presque tous leurs soldats. Or, que suppose cette interdiction; sinon qu'instruites par l'expérience, les Nations ont enfin reconnu qu'une femme corrompt les mœurs du guerrier, éteint en lui l'amour patriotique, & le rend à la longue efféminé, paresseux & timide?

Quel remede à ce mal? En Prusse, un soldat du premier bataillon trouve-t-il une fille jolie? Il couche avec elle, & l'union des deux époux dure autant que leur amour & leur convenance. Ont-ils des enfants? S'ils ne peuvent les nourrir, le Roi s'en charge, les éleve dans une maison fondée à cet effet. Il y forme une pépiniere de jeunes soldats. Or, qu'on donne à ce Prince la disposition d'une plus grande quantité de fonds ecclésiastiques, il exécutera en grand ce qu'il ne peut faire qu'en petit, & ses soldats amants & peres jouiront des plaisirs de l'amour, sans que leurs mœurs soient amollies, & qu'ils ayent rien perdu de leur courage.

Dans le mariage, disoit Fontenelle, la Loi d'une union indissoluble est une Loi barbare & cruelle. En France, le peu de bons ménages prouve en ce genre la nécessité d'une réforme.

Il est des Nations où l'amant & la maîtresse ne s'épousent qu'après trois ans d'habitation. Ils

de la femme du laboureur. Dans cet état, les époux s'aiment, parce qu'ils sont occupés, qu'ils se sont mutuellement utiles; parce que la femme veille sur la basse-cour, allaite ses enfants, tandis que le mari laboure.

L'oisiveté, souvent mere des vices, l'est toujours de l'ennui : & c'est, jusque dans la Religion, qu'on cherche un remede à cet ennui.

---

essayent pendant ce temps la sympathie de leurs caracteres. Ne se conviennent-ils pas? ils se séparent, & la fille passe en d'autres mains.

Ces mariages Africains sont les plus propres à assurer le bonheur des conjoints. Mais qui pourvoiroit alors à la subsistance des enfants? Les mêmes Loix qui l'assurent dans les Pays où le divorce est permis. Que les mâles restent aux peres, & les filles à la mere; qu'on assigne dans les contrats de mariage telle somme pour l'éducation des enfants venus avant le divorce. Que le revenu des dixmes & des hôpitaux soit appliqué à l'entretien de ceux dont les parents sont sans bien & sans industrie; l'inconvénient du divorce sera nul, & le bonheur des époux assuré. Mais, dira-t-on, que de mariages dissouts par une Loi si favorable à l'inconstance humaine! l'expérience prouve le contraire.

Au reste, je veux que les desirs ambulatoires & variables de l'homme & de la femme leur fissent quelquefois changer l'objet de leur tendresse : pourquoi les priver des plaisirs du changement, si d'ailleurs leur inconstance, par des Loix sages, n'est point nuisible à la Société?

En France, les femmes sont trop maîtresses; en Orient, trop esclaves : leur sexe y est sacrifié au nôtre.

Pourquoi ce sacrifice? Deux époux cessent-ils de s'aimer, commencent-ils à se haïr; pourquoi les condamner à vivre ensemble?

D'ailleurs, s'il est vrai que le desir du changement soit aussi conforme qu'on le dit à la nature humaine, on pourroit donc proposer la possibilité du changement comme le prix du mérite : on pourroit donc essayer de rendre par ce moyen les guerriers plus braves, les Magistrats plus justes, les artisans plus industrieux, & les gens de génie plus studieux.

Quelle espece de plaisir ne devient point entre les mains d'un Législateur habile, un instrument de la félicité publique?



CHAPITRE XII.

De la Religion, & de ses Cérémonies, considérées comme remede à l'Ennui.

AUx Indes, où la terre sans culture fournit abondamment aux besoins d'un Peuple paresseux, qui pourroit, dit un savant Anglois, l'arracher à l'ennui, sinon la Religion & ses devoirs multipliés ? Aussi la pureté de l'ame y est-elle attachée à tant de rits & de pratiques superstitieuses, qu'il n'est point d'Indien, quelqu'attentif qu'il soit sur lui-même, qui ne commette chaque instant des fautes dont les Dieux ne manquent point d'être irrités, jusqu'à ce que les Prêtres enrichis des offrandes du pécheur, soient appaisés & satisfaits.

La vie d'un Indien n'est en conséquence qu'une purification, une ablution & une pénitence perpétuelle.

En Europe, nos femmes atteignent-elles un certain âge? Quittent-elles le rouge, les amants, les spectacles? Elles tombent dans un ennui insupportable. Que faire pour s'y soustraire ? Substituer de nouvelles occupations aux anciennes, se faire dévotes, se créer des devoirs pieux ; aller tous les jours à la Messe, à Vêpres, au Sermon, en visite chez un Directeur, s'imposer des macérations. On aime mieux encore se macérer que s'ennuyer. Mais à quel âge cette métamorphose s'opere-t-elle ? Communément à quarante-cinq ou cinquante ans. C'est pour les femmes le temps de l'apparition du diable. Les préjugés alors le représentent vivement à leur mémoire.

Il en est des préjugés comme des fleurs de lys : l'empreinte en est quelque-temps invisible ; mais le Directeur & le bourreau la font à leur gré reparoître. Or si l'on cherche jusques dans une dévotion puérile le moyen d'échapper à l'ennui, il faut donc que cette maladie soit bien commune & bien cruelle. Quel remede y apporter ? Aucun qui soit efficace. On n'use en ce genre que de palliatifs : les plus puissants sont les Arts d'agréments ; & c'est en faveur des ennuyés que, sans doute, on les perfectionna.

On a dit du hasard, qu'il est le pere commun de toutes

les découvertes. Or si les besoins physiques peuvent après le hasard être regardés comme les inventeurs des Arts utiles, le besoin d'amusement doit, après ce même hasard, être pareillement regardé comme l'inventeur des Arts d'agréments.

Leur objet est d'exciter en nous des sensations qui nous arrachent à l'ennui. Or plus ces sensations sont à la fois fortes & distinctes, plus elles sont efficaces.

L'objet des Arts est d'émouvoir; & les diverses regles de la Poétique ou de l'Eloquence, ne sont que les divers moyens d'opérer cet effet.

Emouvoir est le principe, & les préceptes de la Rhétorique en sont le développement ou les conséquences. C'est parce que les Rhéteurs n'ont pas également senti toute l'étendue de cette idée, que je me permets d'en indiquer la fécondité.

Mon sujet m'autorise à cet examen. C'est par la connoissance des remedes employés contre l'ennui, qu'on peut de plus en plus s'éclairer sur sa nature.

CHAPITRE XIII.

Des Arts d'agréments, & de ce qu'en ce genre on appelle le Beau.

L'OBJET des Arts, comme je l'ai déja dit, est de plaire, & par conséquent d'exciter en nous des sensations qui, sans être douloureuses, soient vives & fortes. Un Ouvrage produit-il sur nous cet effet? On y applaudit (*a*).

(*a*) Dans le genre agréable, plus une sensation est vive, & plus l'objet qui la produit en nous est réputé beau. Dans le genre désagréable au contraire, plus une sensation est forte, plus l'objet qui la produit pareillement en nous est réputé laid ou affreux. Juge-t-on d'après ses sensations, c'est-à-dire, d'après soi? Les jugements sont toujours justes. Juge-t-on d'après ses préjugés, c'est-à-dire, d'après les autres? Les jugements sont toujours faux, & ce sont les plus communs.

J'ouvre un Livre moderne. Son impression sur moi est plus agréable que celle d'un Ouvrage ancien. Je ne lis même le der-

Le beau est ce qui nous frappe vivement : & par le mot *de connoissance du beau*, l'on entend celle des moyens d'exciter en nous des sensations d'autant plus agréables qu'elles sont plus neuves & plus distinctes.

C'est aux moyens d'opérer cet effet, que se réduisent toutes les diverses regles de la Poétique & de l'Eloquence.

Si l'on veut du neuf dans l'Ouvrage d'un Artiste, c'est que le neuf produit une sensation de surprise, une commotion vive. Si l'on veut qu'il pense d'après lui ; si l'on méprise l'Auteur qui fait des Livres après des Livres, c'est que de tels Ouvrages ne rappellent à notre mémoire que des idées trop connues pour faire sur nous des impressions fortes.

Qui nous fait exiger du Romancier & du Tragique, des caracteres singuliers & des situations neuves ? Le desir d'être ému. Il faut de telles situations & de tels caracteres, pour exciter en nous des sensations vives.

L'habitude d'une impression en émousse la vivacité. Je vois froidement ce que j'ai toujours vu, & le même beau cesse à la longue de l'être pour moi.

J'ai tant considéré ce soleil, cette mer, ce paysage, cette belle femme, que, pour réveiller de nouveau mon attention & mon admiration pour ces objets, il faut que ce soleil peigne les cieux de couleurs plus vives qu'à l'ordinaire, que cette mer soit bouleversée par les ouragans, que ce paysage soit éclairé d'un coup de lumiere singulier, & que la beauté elle-même se présente à moi sous une forme nouvelle.

La durée de la même sensation nous y rend à la longue insensibles ; & delà cette inconstance & cet amour de la nouveauté, commun à tous les hommes, parce que tous veulent être vivement & fortement émus (*b*).

---

nier qu'avec dégoût : n'importe, c'est l'ancien que je louerai de préférence. Pourquoi ? c'est que les hommes & leurs générations sont les échos les uns des autres : c'est qu'on estime sur parole jusqu'à l'Ouvrage qui nous ennuye.

L'envie d'ailleurs défend d'admirer un contemporain, & l'envie prononce presque toujours tous nos jugements. Pour humilier les vivants, que d'éloges prodigués aux morts !

(*b*) L'Ouvrage le plus méprisé n'est point l'Ouvrage plein de défauts, mais l'Ouvrage vuide de beautés ; il tombe des mains du Lecteur, parce qu'il n'excite point en lui de sensations vives.

Si tous les objets affectent fortement la jeunesse, c'est que tous sont neufs pour elle. En fait d'Ouvrages, si la jeunesse a le goût moins sûr que l'âge mûr, c'est que cet âge est moins sensible, & que la sûreté du goût suppose peut-être une certaine difficulté d'être ému. On veut l'être. Ce n'est pas assez que le plan d'un Ouvrage soit neuf : on desire, s'il est possible, que tous les détails le soient pareillement. Le Lecteur voudroit que chaque vers, chaque ligne, chaque mot excitât en lui une sensation. Aussi Boileau dit à ce sujet dans une de ses Epîtres : si mes vers plaisent, ce n'est pas que tous soient également corrects, élégants, harmonieux :

Mais mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

En effet les vers de ce Poëte présentent presque toujours une idée ou une image, &, par conséquent, excitent presque toujours en nous une sensation. Plus elle est vive, plus le vers est beau (*c*). Il devient sublime, lorsqu'il fait sur nous la plus forte impression possible.

C'est donc à sa force plus ou moins grande, qu'on distingue le beau du sublime.

(*c*) Plus on est fortement remué, plus on est heureux, lorsque l'émotion cependant n'est point douloureuse. Mais dans quel état éprouve-t-on le plus de ces especes de sensations ? Peut-être dans l'état d'homme de Lettres ou d'Artiste. Peut-être est-ce dans les atteliers des Arts qu'il faut chercher les heureux.

CHAPITRE XIV.

Du Sublime.

LE seul moyen de se former une idée du mot *sublime*, c'est de se rappeller les morceaux cités comme tels par les Longins, les Despréaux, & la plupart des Rhéteurs.

Ce qu'il y a de commun dans l'impression qu'excitent en nous ces morceaux divers, est ce qui constitue le sublime.

Pour en mieux connoître la nature, je distinguerai deux sortes de sublime, l'un d'image, l'autre de sentiment.

Du Sublime des Images.

A quelle espece de sensation donne-t-on le nom de sublime ?

A la plus forte, lorsqu'elle n'est pas, comme je l'ai déja dit, portée jusqu'au terme de la douleur.

Quel sentiment produit en nous cette sensation ?

Celui de la crainte : la crainte est fille de la douleur ; elle nous en rappelle l'idée.

Pourquoi cette idée fait-elle sur nous la plus forte impression ? c'est que l'excès de la douleur excite en nous un sentiment plus vif que l'excès du plaisir : c'est qu'il n'en est point dont la vivacité soit comparable à celle des douleurs éprouvées dans le supplice d'un Ravaillac ou d'un Damien. De toutes les passions, la crainte est la plus forte. Aussi le sublime est-il toujours l'effet du sentiment d'une terreur commencée.

Mais les faits sont-ils d'accord avec cette opinion ? Pour s'en assurer, examinons entre les divers objets de la nature, quels sont ceux dont la vue nous paroît sublime.

Ce sont les profondeurs des cieux, l'immensité des mers, les éruptions des volcans, &c.

D'où naît l'impression vive qu'excitent en nous ces grands objets ? Des grandes forces qu'ils annoncent dans la nature, & de la comparaison involontaire que nous faisons de ces forces avec notre foiblesse. A cette vue, l'on se sent saisi d'un certain respect, qui suppose toujours en nous le sentiment d'une crainte & d'une terreur commencée.

Par quelle raison en effet donné-je le nom de sublime au tableau où Jules Romain peint le combat des Géants, & le refusé-je à celui où l'Albane peint les yeux des Amours ? Seroit-il plus facile de peindre une Grace qu'un Géant, & de colorier le tableau de la toilette de Vénus, que celui du champ de bataille des Titans ? Non : mais lorsque l'Albane me transporte à la toilette de la Déesse, rien n'y réveille le sentiment du respect & de la terreur. Je n'y vois que des objets gracieux, & donne en conséquence le nom d'agréable à l'impression qu'ils font sur moi.

Au contraire, lorsque Jules Romain me transporte aux lieux où les fils de la Terre entassent Ossa sur Pélion : frappé de la grandeur de ce spectacle, je compare malgré moi ma force à celle de ces Géants. Convaincu alors

de ma foiblesse, j'éprouve une espece de terreur secrete, & je donne le nom de sublime à l'impression de crainte que fait sur moi ce tableau.

Dans la Tragédie des Euménides, par quel art Eschyle & son décorateur firent-ils une si vive impression sur les Grecs? En leur présentant un spectacle & des décorations effrayantes. Cette impression fut peut-être horrible pour quelques-uns, parce qu'elle fut portée jusqu'au terme de la douleur. Mais cette même impression adoucie, eût été généralement reconnue pour sublime.

En image, le sublime suppose dont toujours *le sentiment d'une terreur commencée* (*a*), & ne peut être le produit d'un autre sentiment (*b*).

Lorsque Dieu dit *que la lumiere soit, la lumiere fut;* cette image est sublime. Quel tableau que celui de l'univers tout-à-coup tiré du néant par la lumiere! Mais une telle image devroit-elle inspirer la crainte? Oui, parce qu'elle s'associe nécessairement dans notre mémoire à l'idée de l'Etre créateur d'un tel prodige, & qu'alors saisi malgré soi d'un respect craintif pour l'Auteur de la lumiere, on éprouve le sentiment d'une terreur commencée.

Tous les hommes sont-ils également frappés de cette grande image? Non : parce que tous ne se la représentent pas aussi vivement. Si c'est du connu qu'on s'éleve à l'inconnu, pour concevoir toute la grandeur de cette image, qu'on se rappelle celle d'une nuit profonde, lorsque les orages amoncelés en redoublent l'obscurité, lorsque la foudre allumée par les vents déchire le flanc des nuages, & qu'à la lueur répétée & fugitive des éclairs, on voit les mers, les flottes, les plaines, les forêts, les montagnes, les paysages & l'univers entier à chaque instant disparoître & se reproduire.

S'il n'est point d'homme auquel ce spectacle n'en impose, quelle impression n'eût donc point éprouvée celui

(*a*) Quelles sont les especes de contes dont l'homme, la femme & l'enfant sont les plus avides? Ceux de voleurs & de revenants. Ces côntes effrayent : ils produisent en eux le sentiment d'une terreur commencée, & ce sentiment est celui qui fait sur eux l'impression la plus vive.

(*b*) En général, si les Sauvages font plus d'offrandes au *Dieu méchant* qu'au *Dieu bon*, c'est que l'homme craint encore plus la douleu qu'il n'aime le plaisir.

qui n'ayant point encore d'idées de la lumiere ; l'eût vue pour la premiere fois donner la forme & les couleurs à l'univers ? (*c*). Quelle admiration pour l'Astre producteur de ces merveilles, & quel respect craintif pour l'Etre qui l'auroit créé !

Les grandes images, celles qui supposent de grandes forces dans la nature, sont donc les seules sublimes, les seules qui nous inspirent le sentiment du respect, & par conséquent celui d'une terreur commencée. Telles sont celles d'Homere, lorsque pour donner une grande idée de la puissance des Dieux, il dit :

Autant qu'un homme assis au rivage des mers,
Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs ;
Autant des immortels les coursiers intrépides
En franchissent d'un saut.

Telle est cette autre image du même Poëte :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivants cet empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

(*c*) Quelque belle que soit cette image en elle-même, je conviens avec Despréaux qu'elle doit encore une partie de sa beauté à la briéveté de son expression. Plus l'expression est courte, plus une image excite en nous de surprise. *Dieu dit que la lumiere soit, & la lumiere fut.* Tout le sens de la prase se développe à ce dernier mot *fut*. Or, sa prononciation presqu'aussi rapide que les effets de la lumiere, présente à l'instant le plus grand tableau que l'homme puisse concevoir.

Qu'on eût (dit à ce sujet Despréaux) délayé cette même image dans une plus longue phrase telle que celle-ci : „ Le Souverain Maître de toutes choses, „ commande à la lumiere de se „ former, & en même-temps „ ce merveilleux ouvrage nommé lumiere se trouve formé : " Il est évident que cette grande image n'eût point fait sur nous le même effet. Pourquoi ? C'est que la briéveté de l'expression, en excitant en nous une sensation subite & moins prévue, ajoute à l'impression du plus étonnant des tableaux.

Si le nom de sublime est pareillement donné aux fieres compositions du hardi Milton, c'est que ses images, toujours grandes, excitent en nous le même sentiment.

En physique, le grand annonce de grandes forces; & de grandes forces nous nécessitent au respect.

C'est en ce genre ce qui constitue le sublime.

Du Sublime de Sentiment.

Le *moi*, *de Médée*; *l'exclamation d'Ajax*; le *qu'il mourût*, *de Corneille*; le *serment des sept Chefs devant Thebes*, sont par les Rhéteurs unanimement cités comme sublimes; & j'en conclus que si, dans le physique, c'est à la grandeur & à la force des images, c'est, dans le moral, à la grandeur & à la force des caracteres qu'on donne pareillement le nom de *sublime*. Ce n'est point Tircis aux pieds de sa maîtresse, mais Scévola la main sur un brasier, qui m'inspire un respect toujours mêlé de quelque crainte. Tout grand caractere produira toujours le sentiment d'une terreur commencée.

Lorsque Nérine dit à Médée :

Votre Peuple vous hait; votre époux est sans foi;
Contre tant d'ennemis, que vous reste-t-il ? — Moi.

Ce *moi* étonne : il suppose de la part de Médée tant de confiance dans la force de son art, & sur-tout de son caractere, que, frappé de son audace, le Spectateur est, à ce *moi*, saisi d'un certain degré de respect & de terreur.

Tel est l'effet produit par la confiance qu'Ajax a dans sa force & son courage, lorsqu'il s'écrie :

Grand Dieu! rends-nous le jour, & combats contre nous!

Une telle confiance en impose aux plus intrépides.

Le *qu'il mourût*, du vieil Horace, excite en nous la même impression. Un homme dont la passion pour l'honneur & pour Rome est exaltée au point de compter pour rien la vie d'un fils qu'il aime, est à redouter.

Quant au serment des sept Chefs devant Thebes :

Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de serments effroyables.
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le sang, jurent de se venger;
Ils en jurent la peur, le Dieu Mars & Bellone.

Un tel serment annonce de la part de ces Chefs une vengeance désespérée. Mais si cette vengeance ne doit point tomber sur le Spectateur, d'où naît sa crainte?

De l'association de certaines idées.

Celle de la terreur s'associe toujours dans la mémoire, à l'idée de force & de puissance. Elle s'y unit comme l'idée de l'effet à l'idée de sa cause.

Suis-je favori d'un Roi où d'une Fée? Ma tendre, ma respectueuse amitié est toujours mêlée de quelque crainte; & dans le bien qu'ils me font, j'apperçois toujours le mal qu'ils peuvent me faire.

Au reste, si le sentiment de la douleur, comme je l'ai déja dit, est le plus vif, & si c'est à l'impression la plus vive, lorsqu'elle n'est pas trop pénible, qu'on donne le nom de sublime, il faut, comme l'expérience le prouve, que la sensation du sublime renferme toujours celle d'une terreur commencée.

C'est ce qui différencie de la maniere la plus nette le sublime du beau.

Du Sublime des Idées spéculatives.

Est-il quelques idées philosophiques auxquelles les Rhéteurs donnent le nom de *sublimes?* Aucune. Pourquoi? C'est qu'en ce genre, les idées les plus générales & les plus fécondes ne sont senties que du petit nombre de ceux qui peuvent en appercevoir rapidement toutes les conséquences.

De telles pensées peuvent, sans doute, réveiller en eux un grand nombre de sensations, ébranler une longue chaîne d'idées qui, saisies aussi-tôt que présentées, excitent en eux des impressions vives, mais non de l'espece de celles auxquelles on donne le nom de *sublimes.*

S'il n'est point d'axiômes géométriques cités comme sublimes par les Rhéteurs, c'est qu'on ne peut donner ce nom à des idées auxquelles les ignorants, & par conséquent la plupart des hommes, sont insensibles.

Il est donc évident.

1°. Que le beau est ce qui fait sur la plupart des hommes une impression forte.

2°. Que le sublime est ce qui fait sur nous une impression encore plus forte; impression toujours mêlée d'un certain

certain sentiment de respect ou de terreur commencée.

3°. Que la beauté d'un Ouvrage a pour mesure l'impression plus ou moins vive qu'il fait sur eux.

4°. Que toutes les regles de la Poétique proposées par les Rhéteurs, ne sont que les moyens divers d'exciter dans les hommes des sensations agréables ou fortes.

CHAPITRE XV.

De la Variété & Simplicité requises dans tous les Ouvrages, & sur-tout dans les Ouvrages d'agréments.

POURQUOI desire-t-on tant de variété dans les Ouvrages d'agréments ? C'est, dit la Mothe, que

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Des sensations monotones cessent bientôt de faire sur nous une impression vive & agréable. Il n'est point de beaux objets dont à la longue la contemplation ne nous lasse. Le Soleil est beau; & cependant la petite fille dans l'Orale s'écrie, *j'ai tant vu le Soleil.* Une jolie femme est pour un jeune amant un objet encore plus beau que le Soleil. Que d'amants à la longue s'écrient pareillement, *j'ai tant vu ma maîtresse !* (*a*).

La haine de l'ennui, le besoin de sensations agréables, nous en fait sans cesse souhaiter de nouvelles. Si l'on desire en conséquence, & variété dans les détails, & simplicité dans son plan, c'est que les idées en sont plus nettes, plus distinctes, & d'autant plus propres à faire sur nous une impression vive.

Les idées difficilement saisies ne sont jamais vivement senties. Un tableau est-il trop chargé de figures ? Le plan d'un Ouvrage est-il trop compliqué ? Il n'excite en nous qu'une impression, si je l'ose dire, émoussée & foible (*b*).

(*a*) Il est, sans doute, agréable, disoit le Président Hénault, de trouver sa maîtresse au rendez-vous; mais lorsqu'elle n'est point nouvelle, il est bien plus agréable encore de s'y rendre, & de ne l'y point trouver.

(*b*) Le plan d'Héraclius parut d'abord trop compliqué aux

Telle est la sensation éprouvée à la vue de ces Temples Gothiques, que l'Architecte a surchargés de sculpture. L'œil distrait & fatigué par le grand nombre des ornements, ne s'y fixe point sans recevoir une impression pénible.

Trop de sensations à la fois sont confusion : leur multiplicité détruit leurs effets. A grandeur égale, l'édifice le plus frappant est celui dont mon œil saisit facilement l'ensemble, & dont chaque partie fait sur moi l'impression la plus nette & la plus distincte. L'Architecture noble, simple & majestueuse des Grecs, sera par cette raison toujours préférée à l'Architecture légere, confuse & mal proportionnée des Goths.

Applique-t-on aux Ouvrages d'esprit ce que je dis de l'Architecture ; on sent que, pour faire un grand effet, il faut pareillement qu'ils se développent clairement, qu'ils présentent toujours des idées nettes & distinctes. Aussi la loi de continuité dans les idees, les images & les sentiments, a-t-elle toujours été expressément recommandée par les Rhéteurs.

---

gens du Monde ; il exigeoit trop d'attention de leur part. Boileau fait allusion à cette Tragédie dans ces Vers de son *Art Poétique* :

Je me ris d'un Auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer,
Et qui débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue ;
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom, &c. . . . .

CHAPITRE XVI.

De la Loi de Continuité.

IDÉE, image, sentiment, il faut dans un Livre que tout se prépare & s'amene.

Une image fausse en elle-même me déplaît. Que sur la surface des mers un Peintre dessine un parterre de roses ; ces deux images incohérentes, hors de nature, me sont désagréables. Mon imagination ne sait où attacher la racine de ces roses, & ne devine point quelle force en soutient la tige.

Mais une image vraie en elle-même me déplaît encore, lorsqu'elle n'est point en sa place, que rien ne l'amene & ne la prépare. On ne se rappelle pas assez souvent que dans les bons Ouvrages, presque toutes les beautés sont locales. Je prends pour exemple une succession rapide de tableaux vrais & divers. En général, une telle succession est agréable, comme excitant en nous des sensations vives. Cependant, pour produire cet effet, il faut encore qu'elle soit adroitement préparée.

J'aime à passer avec Isis ou la vache Io, des climats brûlés de la Torride, à ces antres, à ces rochers de glaces que le Soleil frappe d'un jour oblique. Mais le contraste de ces images ne produiroit pas sur moi d'impression vive, si le Poëte, en m'annonçant toute la puissance & la jalousie de Junon, ne m'eût déja préparé à ces changements subits de tableaux.

Qu'on applique aux sentiments ce que je dis des images. Pour qu'ils fassent au théâtre une forte impression, il faut qu'ils soient amenés & préparés avec art; que ceux dont j'échauffe un personnage, ne puissent absolument convenir qu'à la position où je le mets, qu'à la passion dont je l'anime (a).

(a) Peu de Poëtes tragiques connoissent l'homme : peu d'entr'eux ont assez étudié les diverses passions, pour leur faire toujours parler leur propre langue. Chacune d'elles cependant a la sienne.

S'agit-il de détourner un homme d'une action dangereuse & imprudente? L'humanité se charge-t-elle de lui donner un conseil à ce sujet? Elle ménage sa vanité, lui montre la vérité, mais sous les expressions les moins offensantes. Elle adoucit enfin par le ton & le geste, ce que cette vérité a de trop amer.

La dureté la dit cruement.

La malignité la dit de la maniere la plus humiliante.

L'orgueil commande impérieusement : il est sourd à toute représentation. Il veut qu'on lui obéisse sans examen.

La raison discute avec cet homme la sagesse de son action, écoute sa réponse, & la soumet au jugement de l'intéressé.

L'ami plein de tendresse pour son ami, le contredit à regret. Ne le persuade-t-il pas? il a recours aux larmes & à la priere, le conjure par le lien sacré qui unit son bonheur au sien, de ne point s'exposer au danger de cette action.

L'amour prend un autre ton; & pour combattre la résolution de son amant, la maîtresse n'allegue d'autre motif que sa volonté & son amour. L'amant résiste-t-il? Elle s'abaisse enfin à

Faute d'une exacte conformité entre cette position & les sentiments de mon Héros, ces sentiments deviennent faux; & le Spectateur, n'en trouvant point en lui le germe, éprouve une sensation d'autant moins vive qu'elle est plus confuse.

Passons du sentiment aux idées. Ai-je une vérité neuve à présenter au Public? Cette vérité presque toujours trop escarpée pour le commun des hommes, n'est d'abord apperçue que du plus petit nombre d'entr'eux. Si je veux qu'elle les affecte généralement, il faut que d'avance, je prépare les esprits à cette vérité, que je les y éleve par degrés, & la leur montre enfin sous un point de vue distinct & précis. Mais suffit-il à cet effet de déduire cette vérité d'un fait ou principe simple? Il faut à la netteté de l'idée joindre encore la clarté de l'expression.

C'est à cette derniere espece de clarté que se rapportent presque toutes les regles du style.

---

raisonner. Mais la raison n'est jamais que la derniere ressource de l'amour.

On peut donc, à la différente maniere de donner le même conseil, distinguer l'espece de caractere ou de passion qui le dicte. Mais la fourberie a-t-elle une langue particuliere? Non : aussi le fourbe emprunte-t-il tantôt celle de l'amitié, & se reconnoît-il à la différence qu'on remarque entre le sentiment dont il se dit affecté, & celui qu'il doit avoir. Etudie-t-on la langue des passions & des caracteres différents; on trouve souvent les Tragiques en défaut. Il en est peu qui faisant parler telle passion, n'emprunte quelquefois le langage d'un autre. Je ne parlerai point des Poëtes tragiques, sans citer à ce sujet Mylord Shaftesbury. Lui seul me paroît avoir eu la véritable idée de la Tragédie. „ L'objet de la „ Comédie, est, dit-il, la cor„ rection des mœurs des par„ ticuliers; celui de la Tragé„ die doit être pareillement la „ correction des mœurs des Mi„ nistres & des Souverains. Pour„ quoi, ajoute-t-il, ne pas in„ tituler des Tragédies du nom „ de *Roi tyran*, de *Monarque*, „ ou *foible*, ou *superstitieux*, ou „ *superbe*, ou *flatté?* C'est l'uni„ que moyen de rendre les Tra„ gédies encore plus utiles."



CHAPITRE XVII.

De la Clarté du Style.

A-T-ON des idées claires & vraies? Ce n'est point assez. Il faut pour les communiquer aux autres, pouvoir encore les exprimer nettement. Les mots sont les signes représentatifs de nos idées. Elles sont obscures, lorsque les signes le sont, c'est-à-dire, lorsque la signification des mots n'a pas été très-exactement déterminée.

En général, tout ce qu'on appelle tours & expressions heureuses, ne sont que les tours & les expressions les plus propres à rendre nettement nos pensées. C'est donc à la clarté que se réduisent presque toutes les regles du style.

Pourquoi le louche de l'expression est-il en tout écrit réputé le premier des vices? C'est que le louche du mot s'étend sur l'idée, l'obscurcit, & s'oppose à l'impression vive qu'elle feroit.

Pourquoi veut-on qu'un Auteur soit varié dans son style & le tour de ses phrases? C'est que les tours monotones engourdissent l'attention; c'est que l'attention une fois engourdie, les idées & les images s'offrent moins nettement à notre esprit, & ne font plus sur nous qu'une impression foible.

Pourquoi exige-t-on précision dans le style? C'est que l'expression la plus courte, lorsqu'elle est propre, est toujours la plus claire; c'est qu'on peut toujours appliquer au style ces Vers de Despréaux:

Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant:
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Pourquoi desire-t-on pureté & correction dans tout Ouvrage? C'est que l'un & l'autre y portent la clarté.

Pourquoi lit-on enfin avec tant de plaisir les Ecrivains qui rendent leurs idées par des images brillantes? C'est que leurs idées en deviennent plus frappantes, plus distinctes, plus claires, & plus propres enfin à faire sur nous une impression vive. C'est donc à la seule clarté que se rapportent toutes les regles du style.

Mais les hommes attachent-ils la même idée au mot *style*? On peut prendre ce mot en deux sens différents.

Ou l'on regarde uniquement le style comme une maniere plus ou moins heureuse d'exprimer ses idées, & c'est sous ce point de vue que je le considere.

Ou l'on donne à ce mot une signification plus étendue, & l'on confond ensemble & l'idée & l'expression de l'idée.

C'est en ce dernier sens que M. Beccaria, dans une dissertation pleine d'esprit & de sagacité, dit que pour bien écrire, il faut meubler sa mémoire d'une infinité d'idées accessoires au sujet qu'on traite. En ce sens, l'art d'écrire est l'art d'éveiller dans le Lecteur un grand nombre de sensations, & l'on ne manque de style que parce qu'on manque d'idées.

Par quelle raison en effet le même homme écrit-il bien en un genre, & mal dans un autre? Cet homme n'ignore ni les tours heureux, ni la propriété des mots de sa langue. A quoi donc attribuer la foiblesse de son style? A la disette de ses idées.

Mais qu'est-ce que le public entend communément par Ouvrage bien écrit? Un Ouvrage fortement pensé. Le public n'en juge que l'effet total; & ce jugement est juste, lorsqu'on ne se propose point, comme je le fais ici, de distinguer les idées de la maniere de les exprimer. Les vrais juges de cette maniere sont les Ecrivains nationaux; & ce sont eux aussi qui font la réputation du Poëte, dont le principal mérite est l'élégance de la diction.

La réputation du Philosophe, quelquefois plus étendue, est plus indépendante du jugement d'une seule Nation. La vérité & la profondeur des idées est le premier mérite de l'Ouvrage Philosophique, & tous les Peuples en sont juges.

Que le philosophe en conséquence n'imagine cependant pas pouvoir impunément négliger le coloris du style. Point d'écrits que la beauté de l'expression n'embellisse.

Pour plaire au Lecteur, il faut toujours exciter en lui des impressions vives. La nécessité de l'émouvoir, soit par la force de l'expression ou des idées, a toujours été recommandée par les Rhéteurs & les Ecrivains de tous les siecles. Les différentes regles de la Poétique, comme

je l'ai déja dit, ne sont que les divers moyens d'opérer cet effet.

Un Auteur est-il foible de choses? Ne peut-il fixer mon attention par la grandeur de ses images ou de ses pensées? Que son style soit rapide, précis & châtié : l'élégance continue est quelquefois un cache-sottise (*a*). Il faut qu'un Ecrivain pauvre d'idées soit riche en mots, & substitue le brillant de l'expression à l'excellence des pensées.

C'est une recette dont les hommes de génie ont eux-mêmes quelquefois fait usage. Je pourrois citer en exemple certains morceaux des Ouvrages de M. Rousseau, où l'on ne trouve qu'un amas de principes & d'idées contradictoires. Il instruit peu; mais son coloris toujours vif amuse & plaît.

L'art d'écrire consiste dans l'art d'exciter des sensations. Aussi le Président de Montesquieu lui-même a-t-il quelquefois enlevé l'admiration, étonné les esprits, par des idées encore plus brillantes que vraies. Si leur fausseté reconnue, ses idées n'ont plus fait la même impression, c'est que dans le genre d'instruction, le seul beau est à la longue le vrai. Le vrai seul obtient une estime durable.

Au défaut d'idées, un bisarre accouplement de mots peut encore faire illusion au Lecteur, & produire en lui une sensation vive.

Des expressions fortes (*b*), obscures & singulieres suppléent dans une premiere lecture au vuide des pensées. Un mot bisarre, une expression surannée excite une surprise, & toute surprise une impression plus ou moins forte. Les Epîtres du Poëte Rousseau en sont la preuve.

En tout genre, & sur-tout dans le genre d'agrément, la beauté d'un Ouvrage a pour mesure la sensation qu'il fait sur nous. Plus cette sensation est nette & distincte,

---

(*a*) Il est peut-être aussi rare de trouver un bon Ecrivain dans un homme médiocre, qu'un mauvais dans un homme d'esprit.

(*b*) Une idée fausse exige une expression obscure. L'erreur clairement exposée, est bientôt reconnue pour erreur. Oser exprimer nettement ses idées, c'est être sûr de leur vérité. En aucun genre, les Charlatans n'écrivent clairement.

Point de Scholastique qui puisse dire comme Boileau :

„ *Ma pensée au grand jour tou-*
„ *jours s'offre & s'expose.*

plus elle est vive. Toute Poëtique n'est que le commentaire de ce principe simple, & le développement de cette regle primitive.

Si les Rhéteurs répetent encore les uns d'après les autres, que la perfection des Ouvrages de l'art dépend de leur exacte ressemblance avec ceux de la nature, ils se trompent. L'expérience prouve que la beauté de ces sortes d'Ouvrages consiste moins dans une imitation exacte, que dans une imitation perfectionnée de cette même nature.

CHAPITRE XVIII.

De l'Imitation perfectionnée de la Nature.

CULTIVE-T-ON les Arts? On sait qu'il en est dont les Ouvrages sont sans modeles, & dont la perfection, par conséquent, est indépendante de leur ressemblance avec aucun des objets connus. Le Palais d'un Monarque n'est pas modelé sur le Palais de l'univers; ni les accords de notre musique sur celle des corps célestes. Leur son du moins n'a jusqu'à présent frappé aucune oreille.

Les seuls Ouvrages de l'art dont la perfection suppose une imitation exacte de la nature, sont le portrait d'un homme, d'un animal, d'un fruit, d'une plante, &c. En presque tout autre genre, c'est dans une imitation embellie de cette même nature que consiste la perfection de ces Ouvrages.

Racine, Corneille ou Voltaire, mettent-ils un Héros en Scene? Ils lui font dire de la maniere la plus courte, la plus élégante & la plus harmonieuse, précisément ce qu'il doit dire. Nul Héros cependant n'a tenu de tels discours. Il est impossible que Mahomet, Zopire, Pompée, Sertorius, &c. quelqu'esprit qu'on leur suppose, ayent,

1°. Toujours parlé en Vers,

2°. Qu'ils se soient toujours servis dans leurs entretiens des expressions les plus courtes & les plus précises;

3°. Qu'ils ayent sur le champ prononcé les discours

que deux autres grands hommes, tels que Corneille & Voltaire, ont été quelquefois quinze jours ou un mois à composer.

En quoi les grands Poëtes imitent-ils donc la nature? En faisant toujours parler leurs personnages conformément à la passion dont ils les animent (*a*). A tout autre égard, ils embellissent la nature, & font bien.

Mais comment l'embellir? toutes nos idées nous viennent par nos sens; on ne compose que d'après ce qu'on voit. Comment imaginer quelque chose hors la nature? & supposé qu'on l'imaginât, quel moyen d'en transmettre l'idée aux autres? Aussi, répondrai-je, ce qu'en description, par exemple, on entend par une composition nouvelle, n'est proprement qu'un nouvel assemblage d'objets déja connus. Ce nouvel assemblage suffit pour étonner l'imagination, & pour exciter des impressions d'autant plus vives qu'elles sont plus neuves.

De quoi les Peintres & les Sculpteurs composent-ils leur Sphynx? des aîles de l'Aigle, du corps du Lion, & de la tête de la femme. De quoi fut composée la Vénus d'Appelle? Des beautés éparses sur les corps des dix plus belles filles de la Grece. C'est ainsi qu'en l'embellissant, Appelle imita la nature. A son exemple & d'après cette méthode, les Peintres & les Poëtes ont depuis creusé les antres des Gorgones, modelé les Typhons, les Anthées, édifié les Palais des Fées & des Déesses, & décoré enfin de toutes les richesses du génie les lieux divers & fortunés de leur habitation.

Je suppose qu'un Poëte ait à décrire les Jardins de l'Amour. Jamais le sifflement mortel & glacial de Borée ne s'y fait entendre; c'est le Zéphyr qui, sur des aîles de roses, le parcourt pour en épanouir les fleurs, & se charger de leurs odeurs. Le Ciel en ce séjour est toujours pur &

(*a*) Au Théâtre, le Héros doit toujours parler conformément à son caractere & à sa position. Le Poëte à cet égard ne peut être trop exact imitateur de la Nature. Mais il doit l'embellir, en rassemblant dans une conversation souvent d'une demi-heure tous les traits de caractere épars dans toute la vie de son Héros.

Pour peindre son avare, peut-être Moliere mit-il à contribution tous les avares de son Siecle, comme nos Phidias, tous nos hommes forts, pour modeler leur Hercule.

ferein. Jamais l'orage ne l'obfcurcit. Jamais de fange dans les champs, d'infectes dans les airs, & de viperes dans les bois. Les montagnes y font couronnées d'orangers & de grénadiers en fleurs, les plaines couvertes d'épis ondoyants, les vallons toujours coupés de mille ruiffeaux, ou traverfés par un fleuve majeftueux, dont les vapeurs pompées par le Soleil & reçues dans le récipient des Cieux, ne s'y condenfent jamais affez pour retomber en pluie fur la terre.

La Poéfie fait-elle dans ce jardin jaillir des fontaines d'ambroifie, groffir des pommes d'or? Y a-t-elle alligné des bofquets? Conduit-elle l'Amour & Pfyché fous leurs ombrages? Y font-ils nuds, amoureux, & dans les bras du plaifir? Jamais par fa piquure une abeille importune ne les diftrait de leur ivreffe. C'eft ainfi que la Poéfie embellit la nature, & que de la décompofition des objets déja connus, elle récompofe des êtres & des tableaux dont la nouveauté excite la furprife, & produit fouvent en nous les impreffions les plus vives & les plus fortes.

Mais quelle eft la Fée dont le pouvoir nous permet de métamorphofer, de recompofer ainfi les objets, & de créer, pour ainfi dire, dans l'univers & dans l'homme, & des êtres & des fenfations neuves? Cette Fée eft le pouvoir d'abftraire.

CHAPITRE XIX.

Du Pouvoir d'abftraire.

IL eft peu de mots abftraits dans les langues Sauvages, & beaucoup dans celles des Peuples policés. Ces derniers, intéreffés à l'examen d'une infinité d'objets, fentent à chaque inftant le befoin de fe communiquer nettement & rapidement leurs idées; c'eft à cet effet qu'ils inventent tant de mots abftraits : l'étude des Sciences les y néceffite.

Deux hommes, par exemple, ont à confidérer une qualité commune à deux corps : ces deux corps peuvent fe comparer felon leur maffe, leur grandeur, leur denfité,

leur forme, enfin leurs couleurs diverses. Que feront ces deux hommes? Ils voudront d'abord déterminer l'objet de leur examen. Ces deux corps sont-ils blancs? Si c'est uniquement leur couleur qu'ils comparent, ils inventeront le mot *blancheur*; ils fixeront par ce mot toute leur attention sur cette qualité commune à ces deux corps, & en deviendront d'autant meilleurs juges de la différente nuance de leur blancheur.

Si les Arts & la Philosophie ont par ce motif dû créer en chaque langue une infinité de mots abstraits, faut-il s'étonner qu'à leur exemple, la Poésie ait fait aussi ses abstractions; qu'elle ait personnifié & déifié les êtres imaginaires de la force, de la justice, de la vertu, de la fievre, de la victoire, qui ne sont réellement que l'homme considéré en tant que fort, juste, vertueux, malade, victorieux, &c., & qu'elle ait enfin dans toutes les Religions peuplé l'Olympe d'abstractions?

Un Poëte se fait-il l'Architecte des demeures célestes? se charge-t-il de construire le Palais de Plutus? Il applique la couleur & la densité de l'or; aux montagnes au centre desquelles il place l'édifice, qui se trouve alors environné de montagnes d'or. Ce même Poëte applique-t-il à la grosseur de la pierre de taille, la couleur du rubis ou du diamant? Cette abstraction lui fournit tous les matériaux nécessaires à la construction du Palais de Plutus ou des murs crystallins des Cieux. Sans le pouvoir d'abstraire, Milton n'eût point rassemblé dans les jardins d'Eden ou des Fées tant de points de vue pittoresques, tant de grottes délicieuses, tant d'arbres, tant de fleurs, enfin tant de beautés partagées par la nature entre mille climats divers.

C'est le pouvoir d'abstraire, qui, dans les Contes & les Romans, crée ces Pygmées, ces Génies, ces Enchanteurs, ces Princes Lutins, enfin ce *Fortunatus*, dont l'invisibilité n'est que l'abstraction des qualités apparentes des corps.

C'est au pouvoir d'élaguer, si je l'ose dire, d'un objet tout ce qu'il a de défectueux (a), & de créer des roses

(a) Qui présenteroit sur la scene une action tragique telle qu'elle s'est réellement passée, courroit grand risque d'ennuyer les spectateurs.

Que doit donc faire le Poëte?

ſans épines, que l'homme encore doit preſque toutes ſes peines & ſes plaiſirs factices.

Par quelle raiſon, en effet, attend-on toujours de la poſſeſſion d'un objet plus de plaiſir que cette poſſeſſion ne vous en procure? Pourquoi tant de déchet entre le plaiſir eſpéré & le plaiſir ſenti? C'eſt que dans le fait on prend le temps & le plaiſir comme il vient, & que dans l'eſpérance on jouit de ce même plaiſir ſans le mêlange des peines qui preſque toujours l'accompagnent.

Le bonheur parfait & tel qu'on le deſire, ne ſe rencontre que dans les palais de l'eſpérance & de l'imagination. C'eſt-là que la Poéſie nous peint comme éternels, ces rapides moments d'ivreſſe que l'amour ſeme de loin en loin dans la carriere de nos jours. C'eſt-là qu'on croit toujours jouir de cette force, de cette chaleur de ſentiments éprouvée une fois ou deux dans la vie, & due, ſans doute, à la nouveauté des ſenſations qu'excitent en nous les premiers objets de notre tendreſſe. C'eſt-là qu'enfin s'exagérant la vivacité d'un plaiſir rarement goûté, & ſouvent deſiré, on ſe ſurfait le bonheur de l'opulent.

Que le haſard ouvre à la pauvreté le ſallon de la richeſſe, lorſqu'éclairé de cent bougies, ce ſallon retentit des ſons d'une muſique vive; alors frappé de l'éclat des dorures & de l'harmonie des inſtruments: Que le riche eſt heureux, s'écrie l'indigent! Sa félicité l'emporte autant ſur la mienne, que la magnificence de ce ſallon l'emporte ſur la pauvreté de ma chaumiere. Cependant il ſe trompe; & dupe de l'impreſſion vive qu'il reçoit, il ne ſait point qu'elle eſt en partie l'effet de la nouveauté des ſenſations qu'il éprouve, que l'habitude de ces ſenſations émouſſant leur vivacité, lui rendroit ce ſallon & ce concert inſipides, & qu'enfin ces plaiſirs des riches ſont achetés par mille ſoucis & mille inquiétudes.

L'indigent a, par des abſtractions, écarté des richeſſes tous les ſoins & les ennuis qui les ſuivent (*b*).

---

abſtraire de cette action tout ce qui ne peut faire une impreſſion vive & forte.

(*b*) Le pouvoir d'abſtraire d'une condition différente de la ſienne les maux qu'on n'y a point éprouvés, rend toujours l'homme envieux de la condition d'autrui. Que faire pour étouffer en lui une envie ſi contraire à ſon bonheur? le déſabuſer, & lui apprendre que l'hom-

Sans le pouvoir d'abſtraire, nos conceptions n'atteindroient point au-delà des jouiſſances. Or dans le ſein même des délices, ſi l'on éprouve encore des deſirs & des regrets, c'eſt, comme je l'ai déja dit, un effet de la différence qui ſe trouve entre le plaiſir imaginé, & le plaiſir ſenti.

C'eſt le pouvoir de décompoſer, de recompoſer les objets, & d'en créer de nouveaux, qu'on peut regarder non-ſeulement comme la ſource d'une infinité de peines & de plaiſirs factices, mais encore comme l'unique moyen, & d'embellir la nature en l'imitant, & de perfectionner les Arts d'agréments.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur la beauté de leurs ouvrages. J'ai montré que leur principal objet eſt de nous ſouſtraire à l'ennui; que cet objet eſt d'autant mieux rempli, qu'ils excitent en nous des ſenſations plus vives, plus diſtinctes, & qu'enfin c'eſt toujours ſur la force plus ou moins grande de ces ſenſations, que ſe meſure le degré de perfection & de beauté de ces ouvrages.

Qu'on honore, qu'on cultive donc les Beaux-Arts; ils ſont la gloire de l'eſprit humain (c), & la ſource d'une infinité d'impreſſions délicieuſes. Mais qu'on ne croye pas le riche oiſif ſi ſupérieurement heureux par la jouiſſance de leurs chefs-d'œuvres.

On a vu dans les premiers Chapitres de cette Section, que, ſans être égaux en richeſſes & en puiſſance, tous les hommes étoient également heureux, du moins dans les dix ou douze heures de la journée employées à la ſatiſfaction de leurs divers beſoins phyſiques.

Quant aux dix ou douze autres heures, c'eſt-à-dire, à celles qui ſéparent un beſoin ſatisfait d'un beſoin renaiſſant, j'ai prouvé qu'elles ſont remplies de la maniere la plus agréable, lorſqu'elles ſont conſacrées à l'acquiſition des moyens de pourvoir abondamment à nos beſoins & à nos amuſements. Que puis-je pour confirmer la vé-

me au-deſſus du beſoin, eſt à-peu près auſſi heureux qu'il peut l'être.

(c) L'homme inſtruit par les découvertes de ſes peres, a reçu l'héritage de leurs penſées: c'eſt un dépôt qu'il eſt chargé de tranſmettre à ſes deſcendants, augmenté de quelques-unes de ſes propres idées. Que d'hommes à cet égard meurent banqueroutiers!

rité de cette opinion, sinon m'arrêter encore un moment à considérer lesquels sont les plus sûrement heureux, ou de ces opulents oisifs si fatigués de n'avoir rien à faire, ou de ces hommes que la médiocrité de leur fortune nécessite à un travail journalier qui les occupe sans les fatiguer?

CHAPITRE XX.

De l'Impression des Arts d'agréments sur l'Opulent oisif.

UN riche est-il par ses emplois nécessité à un travail que l'habitude lui rend agréable? Un riche s'est-il fait des occupations? Il peut, comme l'homme d'une fortune médiocre, facilement échapper à l'ennui.

Mais où trouver des riches de cette espece? Quelquefois en Angleterre, où l'argent ouvre la carriere de l'ambition. Par-tout ailleurs, la richesse, compagne de l'oisiveté, est passive dans presque tous ses amusements. Elle les attend des objets environnants; & peu de ces objets excitent en elle des sensations vives. De telles sensations ne peuvent d'ailleurs, ni se succéder rapidement, ni se renouveller chaque instant. La vie de l'oisif s'écoule donc dans une insipide langueur.

En vain le riche a rassemblé près de lui les arts d'agréments: ces arts ne peuvent lui procurer sans cesse des impressions nouvelles, ni le soustraire long-temps à son ennui. Sa curiosité est sitôt émoussée, l'oisif est si peu sensible, les chefs-d'œuvres des Arts font sur lui des impressions si peu durables, qu'il faudroit pour l'amuser lui en présenter sans cesse de nouveaux. Or tous les Artistes d'un Empire ne pourroient à cet égard subvenir à ses besoins.

Il ne faut qu'un moment pour admirer: il faut un siecle pour faire des choses admirables. Que de riches oisifs, sans éprouver de sensations agréables, passent journellement sous ce magnifique portail du vieux Louvre que l'étranger contemple avec étonnement!

Pour sentir la difficulté d'amuser un riche oisif, il faut observer qu'il n'est pour l'homme que deux états; l'un, où il est passif, l'autre, où il est actif.

CHAPITRE XXI.

De l'État actif & passif de l'Homme.

DANS le premier de ces états, l'homme peut sans ennui supporter assez long-temps la même sensation. Il ne le peut dans le second. Je puis pendant six heures faire de la musique, & ne puis sans dégoût assister trois heures à un concert.

Rien de plus difficile à amuser, que la passive oisiveté. Tout la dégoûte. C'est ce dégoût universel qui la rend juge si sévere des beautés des Arts, & qui lui fait exiger tant de perfection dans leurs Ouvrages. Plus sensible & moins ennuyée, elle seroit moins difficile.

Quelles impressions vives les arts d'agréments exciteroient-ils dans l'oisif ! Si les Arts nous charment, c'est en retraçant, en embellissant à nos yeux l'image des plaisirs déja éprouvés ; c'est en rallumant le desir de les goûter encore. Or quel desir réveillent-elles dans un homme, qui, riche assez pour acheter tous les plaisirs, en est toujours rassasié ?

En vain la Danse, la Peinture, les Arts enfin les plus voluptueux & les plus spécialement consacrés à l'amour, en rappellent l'ivresse & les transports ; quelle impression feront-ils sur celui qui, fatigué de jouissance, est blasé sur ce plaisir ? Si le riche court les bals & les spectacles, c'est pour changer d'ennui, & par ce changement en adoucir le mal-aise.

Tel est en général le sort des Princes. Tel fut celui du fameux Bonnier. A peine avoit-il formé un souhait, que la Fée de la richesse venoit le remplir. Bonnier étoit ennuyé de femmes, de concerts, de spectacles : malheureux qu'il étoit, il n'avoit rien à desirer. Moins riche, il eût eu des desirs.

Le desir est le mouvement de l'ame ; privée de desirs, elle est stagnante. Il faut desirer pour agir, & agir pour être heureux. Bonnier mourut d'ennui au milieu des délices.

On ne jouit vivement qu'en espérance. Le bonheur réside moins dans la possession que dans l'acquisition des objets de nos desirs.

Pour être heureux, il faut qu'il manque toujours quelque chose à notre félicité. Ce n'est point après avoir acquis vingt millions, mais en les acquérant, qu'on est vraiment fortuné. Ce n'est point après avoir prospéré, c'est en prospérant, qu'on est heureux. L'ame alors, toujours en action, toujours agréablement remuée, ne connoît point l'ennui.

D'où naît la passion effrénée des Grands pour la chasse? De ce que, passifs dans presque tous leurs autres amusements, par conséquent toujours ennuyés, c'est à la chasse seule qu'ils sont forcément actifs. On l'est au jeu. Aussi le joueur en est-il d'autant moins accessible à l'ennui (*a*).

Cependant, ou le jeu est gros, ou il est petit. Dans le premier cas, il est inquiétant, & quelquefois funeste: dans le second, il est presque toujours insipide.

Cette riche & passive oisiveté, si enviée de tous, & qui, dans une excellente forme de Gouvernement, ne se montreroit peut-être pas sans honte, n'est donc pas aussi heureuse qu'on l'imagine: elle est souvent exposée à l'ennui.

(*a*) Le jeu n'est pas toujours employé comme remede à l'ennui. Le petit jeu, le jeu de commerce, est quelquefois un cache-sottise. L'on joue souvent, dans l'espoir de n'être pas reconnu pour ce qu'on est.

CHAPITRE XXII.

C'est aux Riches que se fait le plus vivement sentir le besoin des Richesses.

SI l'opulent oisif ne se croit jamais assez riche, c'est que les richesses qu'il possede ne suffisent point encore à son bonheur. A-t-il des Musiciens à ses gages? Leurs concerts ne remplissent point le vuide de son ame? Il lui faut de plus des Architectes, un vaste Palais, une cage immense pour renfermer un triste oiseau. Il desire, en outre, des équipages de chasse, des bals, des fêtes, &c. L'ennui est un gouffre sans fond, que ne peuvent combler les richesses d'un Empire, & peut-être celles de l'univers entier. Le travail seul le remplit. Peu de fortune suffit à la félicité du

Citoyen laborieux. Sa vie uniforme & simple s'écoule sans orages. Ce n'est point sur la tombe de Crésus, (a) mais sur celle de Baucis, qu'on grava cette épitaphe :

Sa mort fut le soir d'un beau jour.

De grands trésors sont l'apparence du bonheur, & non sa réalité. Il est plus de vraie joie dans la maison de l'aisance que dans celle de l'opulence, & l'on soupe plus gaiement au cabaret que chez le Président Hénault.

Qui s'occupe, se soustrait à l'ennui. Aussi l'ouvrier dans sa boutique, le Marchand à son comptoir, est souvent plus heureux que son Monarque. Une fortune médiocre nous nécessite à un travail journalier. Si ce travail n'est point excessif, si l'habitude en est contractée, il nous devient dès lors agréable (b). Tout homme qui, par cette espece de travail, peut pourvoir à ses besoins physiques & à celui de ses amusements, est à-peu-près aussi heureux qu'il le peut être (c). Mais doit-on compter l'amusement parmi les besoins ? Il faut à l'homme, comme à l'enfant, des moments de recréation ou de changement d'occupations. Avec quel plaisir l'ouvrier & l'Avocat quittent-ils, l'un son attelier ; & l'autre son cabinet, pour la Comédie ! S'ils sont plus sensibles à ce spectacle que l'homme du monde, c'est que les

---

(a) Si la félicité étoit toujours compagne du pouvoir, quel homme eût été plus heureux que le Calife Abdoulrahman ! Cependant telle fut l'inscription qu'il fit graver sur sa tombe : » Honneurs, richesses, puissance souveraine ; j'ai joui de » tout. Estimé & craint des » Princes mes contemporains, » ils ont envié mon bonheur ; » ils ont été jaloux de ma gloi- » re ; ils ont recherché mon » amitié. J'ai dans le cours de » ma vie exactement marqué » tous les jours où j'ai goûté » un plaisir pur & véritable ; » & dans un regne de cinquante » années, je n'en ai compté que » quatorze. ".

(b) On ignore encore ce que peut sur nous l'habitude. On est, dit-on, bien nourri, bien couché à la Bastille, & l'on y meurt de chagrin. Pourquoi ? c'est qu'on y est privé de sa liberté, c'est-à-dire ; qu'on n'y vaque point à ses occupations ordinaires.

(c) La condition de l'ouvrier qui, par un travail modéré, pourvoit à ses besoins & à ceux de sa famille, est de toutes les conditions peut-être la plus heureuse. Le besoin qui nécessite son esprit à l'application, son corps à l'exercice ; est un préservatif contre l'ennui & les maladies. Or, l'ennui & les maladies sont des maux ; la joie & la santé, des biens.

ſenſations qu'ils y éprouvent, moins émouſſées par l'habitude, ſont pour eux plus nouvelles.

A-t-on d'ailleurs contracté l'habitude d'un certain travail de corps & d'eſprit ? ce beſoin ſatisfait, l'on devient ſenſible aux amuſements mêmes où l'on eſt paſſif. Si ces amuſements ſont inſipides au riche oiſif, c'eſt qu'il fait du plaiſir ſon affaire, & non ſon délaſſement. Le travail auquel jadis l'homme fut, dit-on, condamné, ne fut point une punition céleſte, mais un bienfait de la nature. Travail ſuppoſe deſir. Eſt-on ſans deſir ? On végete ſans principes d'activité. Le corps & l'ame reſtent, ſi je l'oſe dire, dans la même attitude (*d*). L'occupation eſt le bonheur de l'homme ; (*e*) Mais pour s'occuper & ſe mouvoir, que faut-il ? Un motif. Quel eſt le plus puiſſant & le plus général ? La faim. C'eſt elle, qui, dans les campagnes, commande le labour au cultivateur, & qui, dans les forêts, commande la pêche & la chaſſe au Sauvage.

Un beſoin d'une autre eſpece anime l'Artiſte & l'Homme de Lettres. C'eſt le beſoin de la gloire, de l'eſtime publique, & des plaiſirs dont elle eſt repréſentative.

Tout beſoin, tout deſir néceſſite au travail. En a-t-on de bonne heure contracté l'habitude ? Il eſt agréable. Faute de cette habitude, la pareſſe le rend odieux ; & c'eſt à regret qu'on ſeme, qu'on cultive & qu'on penſe.

(*d*) Une des principales cauſes de l'ignorance & de l'inertie des Africains, eſt la fertilité de cette partie du monde : elle fournit preſque ſans culture à tous les beſoins. L'Africain n'a donc point intérêt de penſer. Auſſi penſe-t-il peu. On en peut dire autant du Caraïbe. S'il eſt moins induſtrieux que le Sauvage du Nord de l'Amérique, c'eſt que, pour ſe nourrir, ce dernier a beſoin de plus d'induſtrie.

(*e*) Pour le bonheur de l'homme, il faut que le plaiſir ſoit le prix du travail, mais d'un travail modéré. Si la Nature eût d'elle-même pourvu à tous ſes beſoins, elle lui eût fait le plus funeſte des dons. Les hommes euſſent croupi dans la langueur ; la riche oiſiveté eût été ſans reſſource contre l'ennui. Quel palliatif à ce mal ? Aucun. Que tous les Citoyens ſoient ſans beſoins, ils ſeront également opulents. Où le riche oiſif trouveroit-il alors des hommes qui l'amuſent ?

CHAPITRE XXIII.

De la puissance de la Paresse.

LES Peuples ont-ils à choisir entre la profession de voleur ou de cultivateur ? c'est la premiere qu'ils embrassent. Les hommes en général sont paresseux : ils préféreront presque toujours les fatigues, la mort & les dangers, au travail de la culture. Mes exemples sont la grande Nation des Malais, partie des Tartares & des Arabes, tous les habitants du Taurus, du Caucase, & des hautes montagnes de l'Asie.

Mais, dira-t-on, quel que soit l'amour des hommes pour l'oisiveté, s'il est des peuples voleurs & redoutés comme plus aguerris & plus courageux, n'est-il pas aussi des Nations cultivatrices ? Oui, parce que l'existence des peuples voleurs suppose celle des peuples riches & volables. Les premiers sont peu nombreux, parce qu'il faut beaucoup de moutons pour nourrir peu de loups, parce que des peuples voleurs habitent des montagnes stériles & inaccessibles, & ne peuvent que dans de semblables retraites résister à la puissance d'une Nation nombreuse & cultivatrice. Or s'il est vrai qu'en général les hommes soient pirates & voleurs, toutes les fois que la position physique de leur Pays leur permet de l'être impunément, l'amour du vol leur est donc naturel. Sur quoi cet amour est-il fondé ? sur la paresse, c'est-à-dire, sur l'envie d'obtenir avec le moins de peine possible l'objet de leurs desirs.

L'oisiveté est dans les hommes la cause sourde des plus grands effets. C'est faute de motifs assez puissants pour s'arracher à la paresse, que la plupart des Satrapes, aussi voleurs & plus oisifs que les Malais, sont encore plus ennuyés & plus malheureux.



CHAPITRE XXIV.

Une Fortune médiocre assure le bonheur du Citoyen.

SI l'habitude rend le travail facile; si l'on fait toujours sans peine ce que l'on refait tous les jours; si tout moyen d'acquérir un plaisir, doit être compté parmi les plaisirs; une fortune médiocre, en nécessitant l'homme au travail, assure d'autant plus sa félicité, que le travail remplit toujours de la maniere la plus agréable l'espace de temps qui sépare un besoin satisfait d'un besoin renaissant, &, par conséquent, les douze & seules heures de la journée où l'on suppose le plus d'inégalité dans le bonheur des hommes.

Un Gouvernement accorde-t-il à ses Sujets la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté? S'oppose-t-il à la trop inégale répartition des richesses nationales? Conserve-t-il enfin tous les Citoyens dans un certain état d'aisance? Il leur a fourni à tous, les moyens d'être à-peu-près aussi heureux qu'ils le peuvent être.

Sans être égaux en richesses, en dignités, les individus peuvent donc l'être en bonheur. Mais quelque démontrée que soit cette vérité, est-il un moyen de la persuader aux hommes? Et comment les empêcher d'associer perpétuellement dans leur mémoire l'idée de bonheur à l'idée de richesses?

CHAPITRE XXV.

De l'Association des Idées de Bonheur & de Richesses dans notre mémoire.

EN tout Pays où l'on n'est assuré de la propriété, ni de ses biens, ni de sa vie, ni de sa liberté, les idées de bonheur & de richesses doivent souvent se confondre. On y a besoin de protecteurs, & richesse fait protection.

Dans tout autre, on peut s'en former des idées distinc-

tes. Si des Fakirs, à l'aide d'un Catéchisme religieux, persuadent aux hommes les absurdités les plus grossieres, par quelle raison, à l'aide d'un Catéchisme moral, ne leur persuaderoit-on pas qu'ils sont heureux, lorsque, pour l'être, il ne leur manque que de se croire tels? (a) Cette croyance fait partie de notre félicité. Qui se croit infortuné, le devient. Mais peut-on s'aveugler sur ce point important? Quels sont donc les plus grands ennemis de notre bonheur? l'ignorance & l'envie.

L'envie, louable dans la premiere jeunesse, tant qu'elle porte le nom d'émulation, devient une passion funeste, lorsque dans l'âge avancé elle a pris celui d'envie.

Qui l'engendre? L'opinion fausse & exagérée qu'on se forme du bonheur de certaines conditions. Quel moyen de détruire cette opinion? C'est d'éclairer les hommes. C'est à la connoissance du vrai, qu'il est réservé de les rendre meilleurs : elle seule peut étouffer cette guerre intestine, qui sourdement & éternellement allumée entre les Citoyens de professions & de talents différents, divise presque tous les membres des sociétés policées.

L'ignorance & l'envie, en les abreuvant du fiel d'une haine injuste & réciproque, leur a trop long-temps caché celle d'une vérité importante. C'est que peu de fortune, comme je l'ai prouvé, suffit à leur félicité (b). Qu'on ne

(a) Deux causes habituelles du malheur des hommes : d'une part, *ignorance du peu qu'il faut pour être heureux*; de l'autre, *besoins imaginaires, & desirs sans bornes*. Un Négociant est-il riche? Il veut être le plus riche de sa Ville. Un homme est-il Roi? Il veut être le plus puissant des Rois. Ne faudroit-il pas se rappeller quelquefois avec Montaigne, *qu'assis, soit sur le Trône, soit sur un escabeau, on n'est jamais assis que sur son cul*; que si le pouvoir & les richesses sont des moyens de se rendre heureux, il ne faut pas confondre les moyens avec la chose même; qu'il ne faut pas acheter par trop de soins, de travaux & de danger ce qu'on peut avoir à meilleur compte; & qu'enfin, dans la recherche du bonheur, on ne doit point oublier que c'est le bonheur qu'on cherche?

(b) Des hommes qui de l'état d'opulence passent à celui de la médiocrité, sont, sans doute, malheureux. Ils ont dans leur premier état contracté des goûts qu'ils ne peuvent satisfaire dans le second. Aussi ne parlé-je ici que des hommes qui, nés sans fortune, n'ont point d'habitudes à vaincre. Peu de richesses suffit au bonheur de ces derniers, du moins dans les Pays où l'opulence n'est point un titre à l'estime publique.

regarde point cet axiôme comme un lieu commum de chaire ou de college. Plus on l'approfondira, plus on en sentira la vérité.

Si la méditation de cet axiôme peut persuader de leur bonheur une infinité de gens auxquels pour être heureux il ne manque que de se croire tels, cette vérité n'est donc point une de ces maximes spéculatives inapplicables à la pratique.

CHAPITRE XXVI.

De l'Utilité éloignée de mes Principes.

SI le premier j'ai prouvé la possibilité d'une égale répartition de bonheur entre les Citoyens, & géométriquement démontré cette importante vérité, je suis heureux; je puis me regarder comme le bienfaicteur des hommes, & me dire:

Tout ce que les Moralistes ont publié sur l'égalité des conditions, tout ce que les Romanciers ont débité du Talisman d'Orosmane, n'étoit que l'apperçevance encore obscure de ce que j'ai prouvé.

Si l'on me reprochoit d'avoir trop long-temps insisté sur cette question, je répondrois que la félicité publique se composant de toutes les félicités particulieres, pour savoir ce qui constitue le bonheur de tous, il falloit savoir ce qui constitue le bonheur de chacun, & montrer que s'il n'est point de Gouvernement où tous les hommes puissent être également puissants & riches, il n'en est aucun où ils ne puissent être également heureux; qu'enfin, il est telle Législation où (sauf des malheurs particuliers) il n'y auroit d'autres infortunés que des foux.

Mais une égale répartition de bonheur entre les Citoyens, suppose une moins inégale répartition des richesses nationales. Or, dans quel Gouvernement de l'Europe établir maintenant cette répartition? L'on n'en apperçoit point, sans doute, la possibilité prochaine. Cependant l'altération qui se fait journellement dans la constitution de tous les Empires, prouve qu'au moins cette possibilité n'est point une chimere Platonicienne.

Dans un temps plus ou moins long, s'il faut, disent les Sages, que toutes les possibilités se réalisent, pourquoi désespérer du bonheur futur de l'humanité? Qui peut assurer que les vérités ci-dessus établies lui soient toujours inutiles?

Il est rare, mais nécessaire dans un temps donné, qu'il naisse un Pen, un Manco-Capac, pour donner des loix à des sociétés naissantes. Or, supposé (ce qui peut-être est plus rare encore) que, jaloux d'une gloire nouvelle, un tel homme voulût, sous le titre d'ami des hommes, consacrer son nom à la postérité, & qu'en conséquence plus occupé de la composition de ses loix & du bonheur des Peuples, que de l'accroissement de sa puissance, cet homme voulût faire des heureux & non des esclaves; nul doute, comme je le prouverai, Section IX, qu'il n'apperçût dans les principes que je viens d'établir, le germe d'une Législation neuve, & plus conforme au bonheur de l'humanité.



SECTION IX.

De la Possibilité d'indiquer un bon plan de Législation.

Des Obstacles que l'ignorance met à sa publication.

Du Ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la Morale & de la Politique.

De l'Inconstance quelle suppose dans l'esprit humain : inconstance incompatible avec la durée de bonnes Loix.

Du Danger imaginaire auquel, (si l'on en croit l'ignorance) la révélation d'une idée neuve & sur-tout, des vrais principes des Loix, doit exposer les Empires.

De la trop funeste Indifférence des hommes pour l'examen des Vérites morales ou politiques.

Du nom de vraies ou de fausses donné aux mêmes opinions, selon l'intérêt momentané qu'on a de les croire telles ou telles.

CHAPITRE I.

De la Difficulté de tracer un bon Plan de Législation.

PEU d'hommes célebres ont écrit sur la morale & la Législation. Quelle est la cause de leur silence? Seroit-ce la grandeur, l'importance du sujet, le grand nombre d'idées, enfin l'étendue d'esprit nécessaire pour le bien traiter? Non. Leur silence est l'effet de l'indifférence du public pour ces sortes d'Ouvrages.

En ce genre, un excellent écrit, regardé tout au plus comme le rêve d'un homme de bien, devient le germe de mille discussions, la source de mille disputes que l'ignorance des uns & la mauvaise foi des autres rendent interminables. Quel mépris n'affiche-t-on pas pour un Ouvrage dont l'utilité éloignée est toujours traitée de chimere Platonicienne !

Dans tout Pays policé & déja soumis à certaines loix, à certaines mœurs, à certains préjugés, un bon plan de Législation, presque toujours incompatible avec une infinité d'intérêts personnels, d'abus établis, & de plans déjà adoptés, paroîtra donc toujours ridicule. En démontrât-on l'excellence, elle seroit long-temps contestée.

Cependant si, jaloux d'éclairer les Nations sur l'objet important de leur bonheur, un homme d'un caractere élevé & nerveux vouloit affronter ce ridicule, me seroit-il permis de l'avertir que le public se prête avec peine à l'examen d'une question compliquée, & que s'il est un moyen de fixer son attention sur le problême d'une excellente Législation, c'est de le simplifier, & de le réduire à deux propositions?

L'objet de la premiere, seroit la découverte des loix porpres à rendre les hommes les plus heureux possibles, à leur procurer, par conséquent, tous les amusements & les plaisirs compatibles avec le bien public.

L'objet de la seconde, seroit la découverte des moyens par lesquels on peut faire insensiblement passer un Peuple de l'état de malheur qu'il éprouve, à l'état de bonheur dont il peut jouir.

Pour résoudre la premiere de ces propositions, il faudroit prendre exemple sur les Géometres. Leur propose-t-on un problême compliqué de méchanique ? que font-ils ? ils le simplifient; ils calculent la vîtesse des corps en mouvement, sans égard à leur densité, à la résistance des fluides environnants, au frottement des autres corps, &c.

Il faudroit donc pour résoudre la premiere partie du problême d'un excellente Législation, n'avoir pareillement égard, ni à la résistance des préjugés, ni au frottement des intérêts contraires & personnels, ni aux mœurs, ni aux loix, ni aux usages déja établis. Il faudroit se regarder comme le fondateur d'un Ordre religieux, qui, dictant

ſa regle monaſtique, n'a point égard aux habitudes, aux préjugés de ſes Sujets futurs.

Il n'en ſeroit pas ainſi de la ſeconde partie de ce même problême. Ce n'eſt pas d'après ſes ſeules conceptions, mais d'après la connoiſſance des loix & des mœurs actuelles d'un Peuple, qu'on peut déterminer les moyens de changer peu-à-peu ces mêmes mœurs, ces mêmes loix, &, par des degrés inſenſibles, de faire paſſer un Peuple de ſa Légiſlation actuelle à la meilleure poſſible.

Une différence eſſentielle & remarquable entre ces deux propoſitions, c'eſt que la premiere une fois réſolue, ſa ſolution, (ſauf quelques différences occaſionnées par la poſition particuliere d'un pays) eſt générale, & la même pour tous les Peuples.

Au contraire, la ſolution de la ſeconde doit être différente ſelon la forme différente de chaque Etat. On ſent que les Gouvernements Turc, Suiſſe, Eſpagnol ou Portugais doivent néceſſairement ſe trouver à des diſtances plus ou moins inégales d'une parfaite Légiſlation.

S'il ne faut que du génie pour réſoudre la premiere de ces propoſitions, pour réſoudre la ſeconde, il faut au génie joindre la connoiſſance des mœurs & des principales loix du Peuple dont on veut inſenſiblement changer la Légiſlation.

En général, pour bien traiter une pareille queſtion, il eſt néceſſaire d'avoir du moins ſommairement étudié les coutumes & les préjugés des Peuples de tous les ſiecles & de tous les pays. On ne perſuade les hommes que par des faits : on ne les inſtruit que par des exemples. Celui qui ſe refuſe au meilleur raiſonnement, ſe rend au fait ſouvent le plus équivoque.

Mais ces faits acquis, quelles ſeroient les queſtions dont l'examen pourroit donner la ſolution du problême de la meilleure Légiſlation ? Je citerai celles qui ſe préſentent les premieres à mon eſprit.



CHAPITRE II.

Des premieres Questions à se faire, lorsqu'on veut donner de bonnes Loix.

ON peut se demander :

1°. Quel motif a rassemblé les hommes en société : si la crainte des bêtes féroces, la nécessité de les écarter des habitations, de les tuer, pour assurer sa vie & sa subsistance ; ou si quelqu'autre motif de cette espece ne dut point former les premieres peuplades.

2°. Si les hommes une fois réunis, & successivement devenus chasseurs, pasteurs & cultivateurs, ne furent pas forcés de faire entr'eux des conventions & de se donner des loix.

3°. Si ces loix pouvoient avoir d'autre fondement que le desir commun d'assurer la propriété de leurs biens, de leur vie & de leur liberté, exposée dans l'état de non-société, comme dans celui du despotisme, à la violence du plus fort.

4°. Si le pouvoir arbitraire sous lequel un Citoyen reste exposé aux insultes de la force & de la violence, où l'on lui ravit jusqu'au droit de la défense naturelle, peut être regardé comme une forme de Gouvernement.

5°. Si le Despotisme, en s'établissant dans un Empire, n'y rompt pas tous les liens de l'union sociale. Si les mêmes motifs, si les mêmes besoins qui réunirent d'abord les hommes, ne leur commandent point alors la dissolution d'une société, où, comme en Turquie, l'on n'a la propriété ni de ses biens, ni de sa vie, ni de sa liberté ; où les Citoyens enfin, toujours en état de guerre les uns contre les autres, ne reconnoissent d'autres droits que la force & l'adresse.

6°. Si les propriétés peuvent être long-temps respectées, sans entretenir, comme en Angleterre, un certain équilibre de puissance entre les différentes classes des Citoyens.

7°. S'il est un moyen de maintenir la durée de cet équilibre, & si son entretien n'est pas absolument nécessaire

pour s'oppofer efficacement aux efforts continuels des Grands pour s'emparer des propriétés des petits.

8°. Si les moyens propofés à ce fujet par M. Hume, dans fon petit, mais excellent traité d'une République parfaite, font fuffifants pour opérer cet effet.

9°. Si l'introduction de l'argent dans fa République (*a*) n'y produiroit point à la longue cette inégale répartition de richeffes qui fournit au Puiffant les fers dont il enchaîne fes Concitoyens.

10°. Si l'indigent a réellement une Patrie; fi la non-propriété doit quelque chofe au pays où elle ne poffede rien; fi l'extrême pauvreté, toujours aux gages des riches & des puiffants, n'en doit pas fouvent favorifer l'ambition; fi l'indigent enfin n'a pas trop de befoins pour avoir des vertus.

11°. Si par la fubdivifion des propriétés, les loix ne pourroient pas unir l'intérêt du grand nombre des habitants à l'intérêt de la Patrie.

12°. Si d'après l'exemple des Lacédémoniens, dont le territoire partagé en trente-neuf mille lots étoit diftribué aux trente-neuf mille familles qui formoient la Nation, on ne pourroit pas, en fuppofant la trop grande multiplication des Citoyens, affigner à chaque famille un terrein plus ou moins étendu, mais toujours proportionné au nombre de ceux qui la compofent (*b*).

13°. Si la diftribution moins inégale des terres & des richeffes (*c*), n'arracheroit point une infinité d'hommes au

(*a*) L'or, corrupteur des mœurs des Nations, eft une fée qui fouvent y métamorphofe les honnêtes gens en frippons. Lycurgue qui le favoit bien, chaffa cette Fée de Lacédémone.

(*b*) Dans cette fuppofition, pour conferver une certaine égalité dans le partage des biens, il faudroit donc, à mefure qu'une famille s'éteint, qu'elle cédât partie de fes propriétés à des familles voifines & plus nombreufes. Pourquoi non?

(*c*) Le nombre des propriétaires eft-il très-petit dans un Empire, relativement au grand nombre de fes habitants? La fuppreffion même des impôts n'arracheroit point ces derniers à la mifere. Le feul moyen de les foulager, feroit de lever une taxe fur l'Etat ou le Clergé, & d'en employer le produit à l'achat de petits fonds qui, diftribués tous les ans aux plus pauvres familles, multiplieroit chaque année le nombre des poffeffeurs.

malheur réel qu'occasionne l'idée exagérée qu'ils se forment de la félicité du riche (*d*); idée productrice de tant d'inimitiés entre les hommes, & de tant d'indifférence pour le bien public.

14°. Si c'est par un grand ou petit nombre de loix saines & claires qu'il faut gouverner les Peuples; si du temps des Empereurs, & lorsque la multiplicité des loix obligea de les rassembler dans les Codes Justinien, Trebonien, &c. les Romains étoient plus vertueux & plus heureux que lors de l'établissement des loix des douze Tables.

15°. Si la multiplicité des loix n'en occasionne pas l'ignorance & l'inexécution.

16°. Si cette même multiplicité de loix, souvent contraires les unes aux autres, ne nécessite pas les Peuples à charger certains hommes & certains corps de leur interprétation : si les hommes & les corps chargés de cette interprétation, ne peuvent point, en changeant insensiblement ces mêmes loix, en faire les instruments de leur ambition; si l'expérience enfin ne nous apprend pas que par-tout où il y a beaucoup de loix, il y a peu de justice.

17°. Si dans un Gouvernement sage, on doit laisser subsister deux autorités indépendantes & suprêmes: telles sont la temporelle & la spirituelle.

18°. Si l'on doit limiter la grandeur des Villes.

19°. Si leur extrême étendue permet de veiller à l'honnêteté des mœurs : si dans les grandes Villes on peut faire usage du supplice si salutaire de la honte & de l'infamie (*e*),

---

(*d*) Le spectacle du luxe est, sans doute, un accroissement de malheur pour le pauvre. Le riche le fait, & ne retranche rien de ce luxe. Que lui importe le malheur de l'indigent? Les Princes eux-mêmes y sont peu sensibles : ils ne voyent dans leurs Sujets qu'un vil bétail. S'ils le nourrissent, c'est qu'il est de leur intérêt de le multiplier. Tous les Gouvernements parlent de population. Mais quel Empire faut-il peupler? Celui dont les Sujets sont heureux. Les multiplier dans un mauvais Gouvernement, c'est former le barbare projet d'y multiplier les misérables; c'est fournir à la tyrannie de nouveaux instruments pour s'asservir de nouvelles Nations, & les rendre pareillement infortunées : c'est étendre les malheurs de l'humanité.

(*e*) Dans un Gouvernement sage, le supplice de la honte suffiroit seul pour contenir le Citoyen dans son devoir.

& si dans une Ville, comme Paris ou Constantinople, un Citoyen, en changeant de nom & de quartier, ne peut pas toujours échapper à ce supplice.

20°. Si par une Ligue fédérative plus parfaite que celle des Grecs, un certain nombre de petites Républiques ne se mettroient pas à l'abri, & de l'invasion de l'ennemi, & de la tyrannie d'un Citoyen ambitieux.

21°. Si dans la supposition où l'on partageât en trente Provinces ou Républiques, un pays grand comme la France; où l'on assignât à chacun de ces États un territoire à peu près égal; où ce territoire fût circonscrit & fixé par des bornes immuables, où sa possession enfin fût garantie par les vingt-neuf autres Républiques, il est à présumer qu'une de ces Républiques pût asservir les autres, c'est-à-dire, qu'un seul homme se battît avec avantage contre vingt-neuf.

22°. Si dans la supposition où toutes ces Républiques seroient gouvernées par les mêmes loix; où chacun de ces petits États chargé de sa police intérieure & de l'élection de ses Magistrats, répondroit à un Conseil supérieur; où ce Conseil supérieur, composé de quatre Députés de chaque République, & principalement occupé des affaires de la Guerre & de la Politique, seroit cependant chargé de veiller à ce que chacune de ces Républiques ne réformât ou ne changeât sa Législation que du consentement de toutes; où d'ailleurs l'objet des loix seroit d'élever les ames, d'exalter les courages, & d'entretenir une discipline exacte dans les armées : si dans une telle supposition, le corps entier de ces Républiques ne seroit pas toujours assez puissant pour s'opposer efficacement aux projets ambitieux de leurs voisins & de leurs Concitoyens (*f*).

23°. Si dans l'hypothese où la Législation de ces Républiques en rendît les Citoyens les plus heureux possibles, & leur procurât tous les plaisirs compatibles avec le bien

(*f*) En général, l'injustice de l'homme n'a d'autre mesure que celle de sa puissance. Le chef-d'œuvre de la Législation consiste donc à borner tellement le pouvoir de chaque Citoyen, qu'il ne puisse jamais impunément attenter à la vie, aux biens, & à la liberté d'un autre. Or, ce problême n'a jusqu'à présent été nulle part mieux résolu qu'en Angleterre.

public; si ces mêmes Républiques ne feroient pas alors moralement assurées d'une félicité inaltérable.

24°. Si le plan d'une bonne Législation ne doit pas renfermer celui d'une excellente éducation; si l'on peut donner une telle éducation aux Citoyens, sans leur présenter des idées nettes de la morale, & sans en rapporter les préceptes au principe unique de l'amour du bien général : si rappellant à cet effet aux hommes les motifs qui les ont réunis en société, on ne pourroit pas leur prouver qu'il est presque toujours de leur intérêt bien entendu de sacrifier un avantage personnel & momentané à l'avantage national, & de mériter par ce sacrifice le titre honorable de vertueux.

25°. Si l'on peut fonder la morale sur d'autres principes que sur celui de l'utilité publique : si les injustices même du despotisme, toujours commises au nom du bien public, ne prouvent pas que ce principe est réellement l'unique de la morale (*g*); si l'on peut y substituer l'utilité particuliere de sa famille & de sa parenté (*h*).

26°. Si dans la supposition où l'on consacreroit cet axiome,

Qu'on doit plus à sa parenté qu'à sa patrie.

Un pere, dans le dessein de se conserver à sa famille, ne pourroit pas abandonner son poste au moment du combat : si ce pere chargé de la caisse publique ne pourroit pas la piller pour en distribuer l'argent à ses enfants, & dépouiller ainsi ce qu'il doit aimer le moins pour en revêtir ce qu'il doit aimer le plus.

27°. Si du moment où le salut public n'est plus la suprême loi & la premiere obligation du Citoyen (*i*), il

(*g*) Lorsque le Moine enjoint d'aimer Dieu par-dessus toute chose, ce Moine, s'identifiant toujours avec son Eglise & son Dieu, ne dit rien autre chose, sinon qu'il faut aimer & respecter lui & son Eglise de préférence à tout. Celui-là seul est donc vraiment ami de sa Nation, qui répete d'après les Philosophes, que tout amour doit céder à celui de la justice, & qu'il faut tout sacrifier au bien public.

(*h*) L'amour de la patrie n'est-il plus regardé par un homme comme le premier principe de la Morale ; cet homme peut être bon pere, bon mari, bon fils, mais il sera toujours mauvais citoyen. Que de crimes l'amour des parents n'a-t-il pas fait commettre !

(*i*) Est-on insensible aux maux

subsiste encore une science du bien & du mal; s'il est enfin une morale, lorsque l'utilité publique n'est plus la mesure de la punition ou de la récompense, de l'estime ou du mépris dus aux actions des Citoyens.

28°. Si l'on peut se flatter de trouver des Citoyens vertueux dans un pays où les honneurs, l'estime & les richesses seroient devenus par la forme du Gouvernement les récompenses du crime, où le vice enfin seroit heureux & respecté.

29°. Si les hommes se rappellant alors que le desir du bonheur est le seul motif de leur réunion, ils ne sont pas en droit de s'abandonner au vice, par-tout où le vice procure honneur, richesse & félicité.

30°. Si dans la supposition, où les loix, comme le prouve la constitution des Jésuites, puissent tout sur les hommes, il seroit possible qu'un Peuple entraîné au vice par la forme de son gouvernement, pût s'en arracher sans faire quelque changement dans ces mêmes loix.

31°. S'il suffit, pour qu'une Législation soit bonne, qu'elle assure la propriété des biens, de la vie & de la liberté des Citoyens, qu'elle mette moins d'inégalité dans les richesses nationales, & les Citoyens plus à portée de subvenir par un travail modéré (*k*) à leurs besoins & à ceux de leur

---

publics qu'occasionne une mauvaise administration? Est-on foiblement affecté du déshonneur de sa Nation? ne partage-t-on pas avec elle la honte de ses défaites, ou de son esclavage? on est un Citoyen lâche & vil. Pour être vertueux, il faut être malheureux de l'infortune de ses concitoyens. Si dans l'Orient il étoit un homme dont l'ame fût vraiment honnête & élevée, il passeroit sa vie dans les larmes; il auroit pour la plupart des Visirs la même horreur qu'on eut jadis en France pour Bullion, qui, dans le moment où Louis XIII s'attendrissoit sur la misere de ses Sujets, lui fit cette réponse atroce: „ Sachez „ que vos Peuples sont encore „ assez heureux de n'être pas „ réduits à brouter l'herbe. "

(*k*) Regarder la nécessité du travail comme une suite du péché originel & comme une punition de Dieu, c'est une absurdité. Cette nécessité, au contraire, est une faveur du Ciel. Que la nourriture de l'homme soit le prix de son travail, c'est un fait. Or, pour expliquer un fait si simple, qu'est-il besoin de recourir à des causes surnaturelles, & de présenter toujours l'homme comme une énigme? S'il parut tel autrefois, il faut convenir qu'on a depuis si généralisé

leur famille : s'il ne faut pas encore que cette Législation exalte dans les hommes le sentiment de l'émulation ; que l'État propose à cet effet de grandes récompenses aux grands talents & aux grandes vertus ; si ces récompenses, qui consistent toujours dans le don de quelques superfluités, & qui furent jadis le principe de tant d'actions (*l*) fortes & magnanimes, ne pourroient point encore produire le même effet ; & si des récompenses décernées par le public, (de quelque nature d'ailleurs qu'elles soient,) peuvent être regardées comme un luxe de plaisir propre à corrompre les mœurs.

néralisé le principe de l'intérêt, si bien prouvé que cet intérêt est le principe de toutes nos pensées & de toutes nos actions, que le mot de l'énigme est enfin deviné, & que pour expliquer l'homme, il n'est plus nécessaire, comme le prétend Pascal, de recourir au péché originel.

(*l*) Les principes de nos actions sont en général la crainte & l'espoir d'une peine & d'un plaisir prochain. Les hommes, presque toujours indifférents aux maux éloignés, ne font rien pour s'y soustraire. Qui n'est pas malheureux, se croit dans son état naturel. Il imagine pouvoir toujours s'y conserver. L'utilité d'une Loi préservatrice du malheur à venir, est donc rarement sentie. Combien de fois les Peuples ne se sont-ils pas prêtés à l'extinction de certains privileges, qui, seuls, les garantissoient de l'esclavage ? La liberté, comme la santé, est un bien dont communément l'on ne sent le prix qu'après l'avoir perdu. Les Peuples en général trop peu occupés de la conservation de leur liberté, ont par leur incurie trop souvent fourni à la tyrannie les moyens de les asservir.

CHAPITRE III.

Du Luxe de Plaisir.

POINT de jour que l'on ne parle de *la corruption des mœurs nationales*. Que doit-on entendre par ce mot ? „ Le détachement de l'intérêt particulier de l'intérêt général. "

Pourquoi l'argent, ce principe d'activité d'un Peuple riche, devient-il si souvent un principe de corruption ? C'est que le public, comme je l'ai déja dit, n'en est pas le seul

distributeur : c'est que l'argent en conséquence est souvent la récompense du vice. Il n'en est pas ainsi des récompenses dont le public est l'unique dispensateur. Toujours un don de la reconnoissance nationale, elles supposent toujours un bienfait, un service rendu à la patrie, par conséquent une action vertueuse. Un tel don, de quelque espece qu'il soit, resserrera donc toujours le nœud de l'intérêt personnel & général.

Qu'une belle Esclave, une Concubine devienne chez un Peuple le prix, ou des talents, ou de la vertu, ou de la valeur : les mœurs de ce Peuple n'en seront pas plus corrompus. C'est dans les siecles héroïques, que les Crétois imposoient aux Athéniens ce tribut de dix belles filles dont Thésée les affranchit : c'est dans les siecles de leurs triomphes & de leur gloire, que les Arabes & les Turcs exigeoient de pareils tributs des Peuples qu'ils avoient vaincus.

Lit-on ces Poëmes, ces Romans Celtiques, histoires toujours vraies des mœurs d'un Peuple encore féroce ? On y voit les Celtes s'armer comme les Grecs pour la conquête de la beauté, & l'amour, loin de les amollir, leur faire exécuter les entreprises les plus hardies.

Tout plaisir, quel qu'il soit, s'il est proposé comme prix des grands talents ou des grandes vertus, peut exciter l'émulation des Citoyens, & même devenir un principe d'activité & de bonheur national. Mais il faut pour cet effet que tous les Citoyens y puissent également prétendre, & qu'équitablement dispensés, ces plaisirs soient toujours la récompense de quiconque montre, ou plus de talents dans le Cabinet, ou plus de valeur dans les armées, ou plus de vertus dans les Cités.

Supposons qu'on ordonne des fêtes magnifiques, & que pour réchauffer l'émulation des Citoyens, l'on n'y admette d'autres spectateurs que des hommes déja distingués par leur génie, leurs talents, ou leurs actions ; rien que ne fasse entreprendre le desir d'y trouver place. Ce desir sera d'autant plus vif, que la beauté de ces mêmes fêtes sera nécessairement exagérée, & par la vanité de ceux qui y seront admis, & par l'ignorance de ceux qui s'en trouveront exclus.

Mais, dira-t-on, que d'hommes malheureux par cette

exclusion ! Moins qu'on ne croit. Si tous envient une récompense qui s'obtient par l'intrigue & le crédit, c'est que tous sont en droit d'y prétendre; mais peu de gens desirent celle qui s'acquiert par de grands travaux & de grands dangers.

Loin d'envier le laurier d'Achille ou d'Homere, le poltron & le paresseux le dédaignent (*a*). Leur vanité consolatrice ne leur laisse voir dans les hommes d'un grand talent ou d'une grande valeur, que des foux, dont la paye, comme celle des plombiers & des sappeurs, doit être haute, parce qu'ils s'exposent à de grands dangers & à de grands travaux. Il est juste & sage, disent le poltron & le paresseux, de payer magnifiquement de tels hommes; il seroit fou de les imiter.

L'envie, commune à tous, n'est un tourment réel que pour ceux qui courent la même carriere; & si l'envie est un mal pour eux, c'est un mal nécessaire.

Mais je veux, dira-t-on, que d'après une connoissance profonde du cœur & de l'esprit humain, l'on parvînt à résoudre le problême d'une excellente Législation; qu'on éveillât dans tous les Citoyens & l'industrie & ces principes d'activité qui les portent au grand, qu'on les rendît enfin les plus heureux possibles:

Une si parfaite Législation ne seroit encore qu'un palais bâti sur le sable; & l'inconstance naturelle à l'homme détruiroit bientôt cet édifice élevé par le génie, l'humanité & la vertu.

(*a*) Rien en général de moins envié des gens du monde, que les talents d'un Voltaire ou d'un Turenne : le peu d'efforts qu'on fait pour en acquérir, est la preuve du peu de cas qu'on en fait.



CHAPITRE IV.

Des vraies Causes des Changements arrivés dans les Loix des Peuples.

TANT de changements arrivés dans les différentes formes de Gouvernements, doivent-ils être regardés comme l'effet de l'inconstance de l'homme? Ce que je sais, c'est qu'en fait de coutumes, de loix & de préjugés, c'est de l'opiniâtreté & non de l'inconstance de l'esprit humain dont on peut se plaindre.

Que de temps pour désabuser quelquefois un Peuple d'une Religion fausse & destructive du bonheur national! Que de temps pour abolir une loi souvent absurde & contraire au bien public!

Pour opérer de pareils changements, ce n'est pas assez d'être Roi; il faut être un Roi courageux, instruit, & secouru encore par des circonstances favorables.

L'éternité, pour ainsi dire, des loix, des coutumes, des usages de la Chine, dépose contre la prétendue légéreté des Nations.

Supposons l'homme aussi réellement inconstant qu'on le dit; ce seroit dans le cours de sa vie que se manifesteroit son inconstance. Par quelle raison en effet des loix respectées de l'aïeul, du fils, du petit-fils, des loix à l'épreuve, pendant six générations, de la prétendue légéreté de l'homme, y deviendroient-elles tout-à-coup sujettes?

Qu'on établisse des loix conformes à l'intérêt général: elles pourront être détruites par la force, la sédition, ou un concours singulier de circonstances, & jamais par l'inconstance de l'esprit humain (*a*).

(*a*) L'œuvre des Loix, dira-t-on, devroit être durable. Or, pourquoi ces Sarrasins, jadis échauffés de ces passions fortes qui souvent élevent l'homme au-dessus de lui-même, ne sont-ils plus aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois? C'est que leur courage & leur génie ne fut point une suite de leur Législation, de l'union de l'intérêt particulier à l'intérêt public, ni par conséquent l'effet de la sage distribution des peines & des ré-

Je sais que des loix bonnes en apparence, mais nuisibles en effet, sont tôt ou tard abolies. Pourquoi? C'est que dans un temps donné, il faut qu'il naisse un homme éclairé, qui, frappé de l'incompatibilité de ces loix avec le bonheur général, transmette sa découverte aux bons esprits de son siecle.

Cette découverte, qui, par la lenteur avec laquelle la vérité se propage, ne se communique que de proche en proche, n'est généralement reconnue vraie que des générations suivantes. Or, si les anciennes loix sont alors abolies, cette abolition n'est point un effet de l'inconstance des hommes, mais de la justesse de leur esprit.

Certaines loix sont-elles enfin reconnues mauvaises & insuffisantes? N'y tient-on plus que par une vieille habitude? Le moindre prétexte suffit pour les détruire, & le moindre événement le procure. En est-il ainsi des loix vraiment utiles? Non : ainsi point de société étendue & policée, où l'on ait abrogé celles qui punissent le vol, le meurtre, &c.

Mais cette Législation si admirée de Lycurgue, cette Législation tirée en partie de celle de Minos (*b*) n'eut que

---

compenses temporelles. Leurs vertus n'avoient point de fondement aussi solide. Elles étoient le produit d'un enthousiasme momentané & religieux, qui dut disparoître avec le concours singulier de circonstances qui l'avoit fait naître.

(*b*) Peu de gens croyent avec Xénophon au bonheur de Sparte. Quelle triste occupation, disent-ils, que des exercices militaires, que le perpétuel exercice des armes! Sparte, ajoutent-ils, n'étoit qu'un Couvent. Tout s'y régloit par le coup de la cloche. Mais, répondrai-je, le coup de la récréation ne plaît-il pas à l'écolier? Est-ce la cloche qui rend le Moine malheureux? Lorsqu'on est bien nourri, bien vêtu, à l'abri de l'ennui, toute occupation est également bonne, & les plus périlleuses ne sont pas les moins agréables. L'Histoire des Goths, des Huns, &c. dépose en faveur de cette vérité.

Un Ambassadeur Romain entre dans le camp d'Attila : il y entend le Barde célébrer les hauts faits du vainqueur. Il y voit les jeunes gens rangés autour du Poëte, en admirer les vers, tressaillir de joie au récit de leurs exploits, tandis que les vieillards s'arrachant le visage, s'écrioient en fondant en larmes : *Quel état est le nôtre! Privés des forces nécessaires pour combattre, il n'est donc plus de bonheur pour nous!*

La félicité habite donc les arênes de la guerre comme les asyles de la paix. Pourquoi regarder les Lacédémoniens comme

cinq ou six cents ans de durée (c). J'en conviens; & peut-être n'en pourroit-elle avoir davantage. Quelqu'excellentes que fussent les loix de Lycurgue, quelque génie, quelque vertu patriotique & quelque courage qu'elles inspirassent aux Spartiates (d), il étoit impossible, dans la position où se trouvoit Lacédémone, que cette Législation se conservât plus long-temps sans altération.

Les Spartiates, trop peu nombreux pour résister à la Perse, eussent été tôt ou tard ensevelis sous la masse de ses armées, si la Grece, si féconde alors en grands hommes, n'eût réuni ses forces pour repousser l'ennemi commun. Qu'arriva-t-il alors? C'est qu'Athenes & Sparte se trouverent à la tête de la Ligue fédérative des Grecs.

---

infortunés? Est-il quelque besoin qu'ils ne satisfissent! Ils étoient, dit-on, mal nourris. La preuve du contraire, c'est qu'ils étoient forts & robustes. Si d'ailleurs leurs journées se passoient dans des exercices qui les occupoient sans trop les fatiguer, les Spartiates étoient à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être, & beaucoup plus que des Paysans hâves & débiles, & que des riches oisifs & ennuyés.

(c) Les institutions de Lycurgue, insensiblement altérées, ne furent néanmoins entiérement détruites que par la force. Rome ne crut point avoir soumis les Spartiates, qu'elle n'eut aboli chez eux un reste d'institution qui les rendoit encore redoutables aux Maîtres du Monde.

(d) Les Lacédémoniens ont, dans tous les siecles & les histoires, été célebres par leurs vertus. On leur a néanmoins reproché souvent leur dureté envers leurs esclaves. Ces Républicains si orgueilleux de leur liberté, & si fiers de leur courage, traitoient en effet leurs Ilotes avec autant de cruauté que les Nations de l'Europe traitent aujourd'hui leurs Negres. Les Spartiates en conséquence ont paru vertueux ou vicieux selon le point de vue d'où l'on les a considérés.

La vertu consiste-t-elle dans l'amour de la Patrie & de ses concitoyens? Les Spartiates ont peut-être été les Peuples les plus vertueux.

La vertu consiste-t-elle dans l'amour universel des hommes? Ces mêmes Spartiates ont été vicieux.

Que faire pour les juger avec équité?

Examiner, si jusqu'au moment que tous les Peuples, selon le desir de l'Abbé de St. Pierre, ne composent plus qu'une grande & même Nation, il est possible que l'amour patriotique ne soit pas distinctif de l'amour universel:

Si le bonheur d'un Peuple n'est pas jusqu'à présent attaché au malheur de l'autre: si l'on peut perfectionner, par exemple, l'industrie d'une Nation, sans nuire au commerce des Nations voisines, sans exposer leurs manufacturiers à mourir de faim. Or qu'importe, lorsqu'on détruit les hommes, que ce soit par le fer ou par la faim?

A peine ces deux Républiques eurent par des efforts égaux de conduite & de courage, triomphé de la Perse, que l'admiration de l'univers se partagea entr'elles ; & cette admiration dut devenir & devint le germe de leur discorde & de leur jalousie. Cette jalousie n'eût produit qu'une noble émulation entre ces deux Peuples, s'ils eussent été gouvernés par les mêmes loix ; si les limites de leur territoire eussent été fixées par des bornes immuables ; s'ils n'eussent pu les reculer sans armer contre eux toutes les autres Républiques, & qu'enfin ils n'eussent connu d'autres richesses que cette monnoie de fer dont Lycurgue avoit permis l'usage.

La confédération des Grecs n'étoit pas fondée sur une base aussi solide. Chaque République avoit sa constitution particuliere. Les Athéniens étoient à la fois guerriers & négocians. Les richesses gagnées dans le commerce, leur fournissoient le moyen de porter la guerre au-dehors. Ils avoient à cet égard un grand avantage sur les Lacédémoniens.

Ces derniers, orgueilleux & pauvres, voyoient avec chagrin dans quelles bornes étroites leur indigence contenoit leur ambition. Le desir de commander, desir si puissant sur deux Républiques rivales & guerrieres, rendit cette pauvreté insupportable aux Spartiates. Ils se dégoûterent donc insensiblement des loix de Lycurgue, & contracterent des alliances avec les Puissances de l'Asie.

La Guerre du Péloponese s'étant alors allumée, ils sentirent plus vivement le besoin d'argent. La Perse en offrit : les Lacédémoniens l'accepterent. Alors la pauvreté, clef de l'édifice des loix de Lycurgue, se détacha de la voûte, & sa chûte entraîna celle de l'Etat. Alors les loix & les mœurs changerent ; & ce changement, comme les maux qui s'ensuivirent, ne furent point l'effet de l'inconstance de l'esprit humain (*e*), mais de la différente forme

(*e*) Ce n'est point l'inconstance des Nations, c'est leur ignorance qui renverse si souvent l'édifice des meilleures Loix. C'est elle qui rend un Peuple docile aux conseils des ambitieux. Qu'on découvre à ce Peuple les vrais principes de la Morale, qu'on lui démontre l'excellence de ses Loix, & le bonheur résultant de leur observation ; ces Loix deviendront sacrées pour lui : il les respectera, & par amour pour sa félicité, & par l'opiniâtre atta

des gouvernements des Grecs, de l'imperfection des principes de leur confédération, & de la liberté qu'ils conserverent toujours de se faire réciproquement la guerre.

Delà cette suite d'évènements qui les entraînerent enfin à une ruine commune.

Une ligue fédérative doit être fondée sur des principes plus solides. Qu'on partage en trente Républiques un Pays grand comme la France & le Paraguay (*f*) : si ces Républiques, gouvernées par les mêmes loix, sont liguées entr'elles contre les ennemis du dehors; si les bornes de leur territoire sont invariablement déterminées, qu'elles s'en soient respectivement garanti la possession, & se soient réciproquement assuré leur liberté : je dis que si elles ont d'ailleurs adopté les loix & les mœurs des Spartiates, leurs forces réunies & la garantie mutuelle de leur liberté, les mettront également à l'abri, & de l'invasion des étrangers, & de la tyrannie de leurs compatriotes.

Or, supposons cette législation la plus propre à rendre les Citoyens heureux; quel moyen d'en éternifer la durée? Le plus sûr, c'est d'ordonner aux maîtres dans leurs instructions, aux Magistrats dans des discours publics, d'en démontrer l'excellence (*g*). Cette excellence constatée, une

---

chement qu'en général les hommes ont pour les anciens usages.

Point d'innovations proposées par les ambitieux, qu'ils ne colorent du vain prétexte du bien public. Un Peuple instruit, toujours en garde contre de telles innovations, les rejette toujours. Chez lui, l'intérêt du petit nombre des forts est contenu par l'intérêt du grand nombre des foibles. L'ambition des premiers est donc enchaînée; & le Peuple, toujours le plus puissant lorsqu'il est éclairé, reste toujours fidele à la Législation qui le rend heureux.

(*f*) Le Paraguay est un Pays immense. Du temps des Jésuites, ce Pays, si l'on en croit certaines relations, partagé en trente cantons, étoit gouverné par les mêmes Loix & les mêmes Magistrats, c'est-à-dire, par les mêmes Religieux. Or, si ces trente cantons ne formoient cependant qu'un même Empire, dont les forces pouvoient à l'ordre des Jésuites se réunir contre l'ennemi commun, & si l'existence d'un fait en démontre la possibilité, la supposition d'un pareil Empire n'est donc pas absurde.

(*g*) Il est nécessaire, dit Machiavel, de rappeller de temps en temps les gouvernements à leurs principes constitutifs. Qui près d'eux est chargé de cet emploi? Le malheur. Ce fut l'ambition d'un Appius; ce furent les batailles de Cannes & de

législation deviendroit à l'épreuve de la légéreté de l'esprit humain. Les hommes (fussent-ils aussi inconstants qu'on le dit) ne peuvent abroger des loix établies, qu'ils ne se réunissent dans leurs volontés. Or, cette réunion suppose un intérêt commun de les détruire, & par conséquent une grande absurdité dans les loix.

Dans tout autre cas, l'inconstance même des hommes, en les divisant d'opinions, s'oppose à l'unanimité de leurs délibérations, & par conséquent assure la durée des mêmes loix.

O Souverains! rendez vos Sujets heureux : veillez à ce qu'on leur inspire dès l'enfance l'amour du bien public : prouvez-leur la bonté de vos loix par l'histoire de tous les temps & la misere de tous les Peuples : démontrez-leur (car la morale est susceptible de démonstration) que votre administration est la meilleure possible ; & vous aurez à jamais enchaîné leur inconstance prétendue.

Si le Gouvernement Chinois, quelqu'imparfait qu'il soit, subsiste encore & subsiste le même, qui détruiroit celui où les hommes seroient les plus heureux possible? Ce n'est que la conquête, ou les malheurs des Peuples*, qui change la forme des Gouvernements.

Toute sage législation qui lie l'intérêt particulier à l'intérêt public, & fonde la vertu sur l'avantage de chaque individu, est indestructible. Mais cette législation est-elle possible? Pourquoi non? L'horison de nos idées s'étend de

---

Trasimene, qui rappellerent les Romains à l'amour de la Patrie. Les Peuples n'ont sur cet objet que l'infortune pour maître. Ils en pourroient choisir un moins dur.

Pour l'instruction même des Magistrats, pourquoi ne liroit-on pas publiquement chaque année l'histoire de chaque Loi & des motifs de son établissement? n'indiqueroit-on pas aux Citoyens celle d'entre ces Loix auxquelles ils sont principalement redevables de la propriété de leur vie, de leurs biens & de leur liberté?

Les Peuples aiment leur bonheur. Ils reprendroient à cette lecture l'esprit de leurs ancêtres, & reconnoîtroient souvent dans les Loix les moins importantes en apparence, celles qui les mettent à l'abri de l'esclavage, de l'indigence & du despotisme.

Quelle que soit la prétendue légéreté de l'esprit humain, qu'on fasse clairement appercevoir aux Nations une dépendance réciproque entre le bonheur & la conservation de leurs Loix, on est sûr d'enchaîner leur inconstance.

jour en jour ; & si la législation, comme les autres sciences, participe aux progrès de l'esprit humain, pourquoi désespérer du bonheur futur de l'humanité ? Pourquoi les Nations, s'éclairant de siecle en siecle, ne parviendroient-elles pas un jour à toute la plénitude du bonheur dont elles sont susceptibles ? Ce ne seroit pas sans peine que je me détacherois de cet espoir.

La félicité des hommes est pour une ame sensible le spectacle le plus agréable. A considérer dans la perspective de l'avenir, c'est l'œuvre d'une législation parfaite. Mais si quelqu'esprit hardi osoit en donner le plan, que de préjugés, dira-t-on, il auroit à combattre & à détruire ! Que de vérités dangereuses à révéler !

CHAPITRE V.

La Révélation de la Vérité n'est funeste qu'à celui qui la dit.

QU'EST-CE en morale qu'une vérité nouvelle ? *Un nouveau moyen d'accroître ou d'assurer le bonheur des Peuples.* Que résulte-t-il de cette définition ? Que la vérité ne peut être nuisible.

Un Auteur fait-il en ce genre une découverte ? Quels sont donc ses ennemis ?

1°. Ceux qu'ils contredit. (*a*)

2°. Les envieux de sa réputation.

3°. Ceux dont les intérêts sont contraires à l'intérêt public.

(*a*) La contradiction révolte l'ignorant. Si l'homme éclairé la supporte, c'est qu'examinateur scrupuleux de lui-même, il s'est souvent surpris en erreur. L'ignorant ne sent point le besoin de l'instruction. Il croit tout savoir. Qui ne s'examine point, se croit infaillible ; & c'est ce que se croyent la plupart des hommes, & sur-tout le petit-maître François. Je l'ai toujours vu s'étonner de son peu de succès chez l'Etranger. Devroit-il ignorer que pour se faire entendre dans les échelles du Levant, s'il faut parler la langue Franque, il faut, pour se faire entendre de l'Etranger, parler la langue du bon sens, & qu'un petit-maître y paroîtra toujours ridicule, tant qu'au langage de la raison, il substituera le jargon à la mode en son Pays ?

Qu'un Ministre multiplie le nombre des Maréchaussées, il a pour ennemis les voleurs de grands chemins. Que ces voleurs soient puissants, le Ministre sera persécuté. Il en est de même du Philosophe. Ses préceptes tendent-ils à assurer le bonheur du plus grand nombre ? Il aura pour ennemis tous les voleurs de l'Etat ; & ces derniers sont à craindre.

Pénétré-je les intrigues d'un Clergé avide ? Déconcerté-je les projets de l'avarice & de l'ambition monacale ? Si le Moine est puissant, je suis poursuivi.

Prouvé-je les malversations d'un homme en place ? Si ma preuve est claire, je serai puni. La vengeance du fort sur les foibles, est toujours proportionnée à la vérité des accusations intentées contre lui. C'est du puissant (*b*) que Ménippe dit : „ Tu te fâches, ô Jupiter ! tu prends ton „ foudre : tu as donc tort. " Le puissant est communément d'autant plus cruel, qu'il est plus stupide. Qu'un Turc en entrant au Divan y représente que l'intolérance du Mahométisme dépeuple l'Etat, aliene les Grecs, que le Despotisme du Grand-Seigneur avilit la Nation, que l'avarice & les vexations des Pachas la découragent, que le défaut de discipline rend ses armées méprisables : quel nom donnera-t-on à ce fidele Citoyen ? Celui de factieux. On le livrera aux Muets. La mort est, à Constantinople, la peine infligée à la révélation d'une vérité qui, méditée par le Sultan, eût sauvé l'Empire de la ruine prochaine qui le menace. L'amour qu'on y affecte quelquefois pour la vertu, est toujours faux. Tout dans les pays despotiques est hypocrisie : on n'y rencontre que des masques ; on n'y voit point de visage.

Par-tout où la Nation n'est pas le puissant (& dans quel pays l'est-elle ?) l'Avocat du bien public est martyr des vérités qu'il découvre. Quelle cause de cet effet ? La trop grande puissance de quelques membres de la société. Présenté-je au public une opinion nouvelle ? Le public frappé de sa nouveauté, & quelque temps incertain, ne porte

(*b*) Les vérités générales éclairent le Public, sans offenser personnellement l'homme en place ; pourquoi donc n'excite-t-il point les Ecrivains à la recherche de ces sortes de vérités ? C'est qu'elles contredisent quelquefois ses projets.

d'abord aucun jugement. Dans ce premier moment, si les cris de l'envie, de l'ignorance & de l'intérêt s'élevent contre moi; si je ne suis protégé ni par la loi, ni par l'homme en place, je suis proscrit.

L'homme illustre achete donc toujours sa gloire à venir, par des malheurs présents. Au reste, ses malheurs mêmes & les violences qu'il éprouve, promulguent plus rapidement ses découvertes. La vérité, toujours instructive pour celui qui l'écoute, ne nuit qu'à celui qui la dit (c).

En morale, c'est à la connoissance du vrai qu'on attache la félicité publique.

O vérité! vous êtes la divinité des ames nobles! Le vertueux ne vous imputa jamais les révolutions des Empires & les malheurs des hommes. Les vices ne sont pas les fruits amers qu'on cueille sur votre tige. La vérité éclaire-t-elle les Princes? le bonheur & la vertu regnent sous eux dans leur Empire.

(c) *Toute vérité*, dit le Proverbe, *n'est pas bonne à dire*. Mais que signifie ce mot *bonne?* Il est le synonyme de *sûre*. Qui dit la vérité, s'expose, sans doute, à la persécution : c'est un imprudent, je le veux. L'imprudent est donc l'espece d'homme la plus utile. Il seme, à ses fraix, des vérités dont ses concitoyens recueilleront les fruits. Le mal est pour lui, & le profit pour eux. Aussi fut-il toujours respecté des vrais amis de l'humanité. C'est Curtius qui saute pour eux dans le gouffre.

CHAPITRE VI.

La Connoissance de la Vérité est toujours utile.

L'Homme obéit toujours à son intérêt bien ou mal entendu. *C'est une vérité de fait; qu'on la taise ou qu'on la dise, la conduite de l'homme sera toujours la même.* La révélation de cette vérité n'est donc pas nuisible. Mais de quelle utilité peut-elle être? De la plus grande. Une fois assuré que l'homme agit toujours conformément à son intérêt, le Législateur infligera tant de peines au crime, accordera tant de récompenses à la vertu, que tout particulier aura intérêt d'être vertueux.

Ce Législateur sait-il qu'ami de sa conservation, l'homme

se présente avec crainte au danger? Il attachera tant de honte & d'infamie à la lâcheté, tant d'honneurs au courage, que le soldat aura le jour de la bataille plus d'intérêt de combattre que de fuir.

Qu'uniquement occupé de ses fantaisies, un homme mette son bien à fonds perdu : qu'il laisse ses enfants dans l'indigence : quel remede à ce mal? Le mépris qu'on lui marquera. Fait-on connoître l'homme aux autres hommes; leur montre-t-on les crimes qu'il peut commettre? Ils créeront des loix propres à les réprimer (*a*); & parviendront enfin à lier assez étroitement l'intérêt particulier à l'intérêt public, pour se nécessiter eux-mêmes à la vertu.

En toute espece de science, l'Ecrivain, dit-on, doit chercher & dire la vérité. Faut-il en excepter la science de la morale? Quel est son objet? Le bonheur du plus grand nombre. En ce genre, toute vérité nouvelle n'est, comme je l'ai déja dit, qu'un nouveau moyen d'améliorer la condition des Citoyens. Le desir de leur bonheur seroit-il un crime? Une telle opinion n'est soutenue que du stupide sans humanité, & du frippon intéressé aux malheurs publics.

En morale, c'est le vrai seul qu'il faut enseigner. Mais ne peut-on en aucun cas y substituer des erreurs utiles? Il n'en est point de telles : je le démontrerai ci-après. La Religion elle-même ne rend point un Peuple vertueux. Les Romains modernes en sont la preuve. L'intérêt est notre unique moteur. L'on paroît sacrifier, mais l'on ne sacrifie jamais son bonheur à celui d'autrui. Les eaux ne remontent point à leur source, ni les hommes contre le courant rapide de leurs intérêts. Qui le tenteroit, seroit un fou. De tels foux sont d'ailleurs en trop petit nombre, pour avoir quelqu'influence sur la masse totale de la société. S'il ne s'agit que de former des Citoyens vertueux, qu'est-il besoin à cet effet de recourir à des moyens impossibles & surnaturels?

Qu'on fasse de bonnes loix; elles dirigeront naturellement les Citoyens au bien général, en leur laissant suivre la pente

(*a*) Le Législateur qui donne des Loix, suppose tous les hommes méchants, puisqu'il veut que tous y soient également soumis.

irréſiſtible qui les porte à leur bien particulier. Ce ne ſont point les vices, la méchanceté & l'improbité des hommes, qui fait le malheur des peuples, mais l'imperfection de leurs loix, & par conſéquent leur ſtupidité. Peu importe que les hommes ſoient vicieux ; c'en eſt aſſez, s'ils ſont éclairés. Une crainte reſpective & ſalutaire les contiendra dans les bornes du devoir. Les voleurs ont des loix, & peu d'entr'eux les violent, parce qu'ils s'inſpectent & ſe ſuſpectent. Les loix ſont tout. Si quelque Dieu, diſent à ce ſujet les Philoſophes Siamois, fût réellement deſcendu du Ciel pour inſtruire les hommes dans la ſcience de la Morale, il leur eût donné une bonne légiſlation, & cette légiſlation les eût néceſſités à la vertu. En morale, comme en phyſique, c'eſt toujours en grand & par des moyens ſimples, que la Divinité opere.

Le réſultat de ce Chapitre, c'eſt que la vérité, ſouvent odieuſe au puiſſant injuſte, eſt toujours utile au public. Mais n'eſt-il point d'inſtant où ſa révélation puiſſe occaſionner des troubles dans un Empire ?

CHAPITRE VII.

Que la Révélation de la Vérité ne trouble jamais les Empires.

UNE adminiſtration eſt mauvaiſe : les Peuples ſouffrent ; ils pouſſent des plaintes : en ce moment il paroît un écrit où l'on leur montre toute l'étendue de leurs malheurs ; les Peuples s'irritent & ſe ſoulevent. Je le veux. L'écrit eſt-il la cauſe du ſoulevement ? Non ; il en eſt l'époque. La cauſe eſt dans la miſere publique. Si l'écrit eût plutôt paru, le Gouvernement, plutôt averti, eût, en adouciſſant les ſouffrances des Peuples, pu prévenir la ſédition. Le trouble n'accompagne la révélation de la vérité que dans des pays entiérement deſpotiques ; parce qu'en ce pays le moment où l'on oſe dire la vérité, eſt celui où le malheur, inſoutenable & porté à ſon comble, ne permet plus au Peuple de retenir ſes cris.

Un Gouvernement devient-il cruel à l'excès ? Les trou-

bles sont alors salutaires. Ce sont les tranchées qu'occasionne au malade la médecine qui le guérit. Pour affranchir un peuple de la servitude, il en coûte quelquefois moins d'hommes à l'Etat, qu'il n'en périt dans une fête publique & mal ordonnée. Le mal du soulevement est dans la cause qui le produit : la douleur de la crise est dans la maladie qui l'excite. Tombe-t-on dans le despotisme ? Il faut des efforts pour s'y soustraire ; & ces efforts sont en ce moment le seul bien des infortunés. Le degré du malheur, c'est de ne pouvoir s'en arracher, & de souffrir sans oser se plaindre. Quel homme assez barbare, assez stupide, pour donner le nom de paix au silence, à la tranquillité forcée de l'esclavage ! C'est la paix, mais la paix de la tombe.

La révélation de la vérité, quelquefois l'époque, ne fut donc jamais la cause des troubles & du soulevement. La connoissance du vrai, toujours utile aux opprimés, l'est même aux oppresseurs. Elle les avertit, comme je l'ai déja dit, du mécontentement du Peuple. En Europe, les murmures des Nations précedent de loin leur révolte.

Leurs plaintes sont le tonnerre entendu dans le lointain; Il n'est point encore à craindre. Le Souverain est encore à temps de réparer ses injustices, & de se réconcilier avec son Peuple. Il n'en est pas de même dans un pays d'esclaves. C'est le poignard en main, que la remontrance se présente au Sultan. Le silence des esclaves est terrible. C'est le silence des airs avant l'orage. Les vents sont muets encore : mais du sein noir d'un nuage immobile, part le coup de tonnerre qui, signal de la tempête, frappe au moment qu'il luit.

Le silence qu'impose la force, est la principale cause, & des malheurs des Peuples, & de la chûte de leurs oppresseurs. Si la recherche de la vérité nuit, ce n'est jamais qu'à son auteur. Les Buffons, les Quesnayes, les Montesquieux en ont découvert. On a long-temps disputé sur la préférence à donner aux Anciens sur les Modernes, à la Musique Françoise sur l'Italienne : ces disputes ont éclairé le goût du public, & n'ont armé le bras d'aucun Citoyen. Mais ces disputes, dira-t-on, ne se rapportoient qu'à des objets frivoles ; soit. Mais sans la crainte de la loi, les hommes s'entr'égorgeroient pour des frivolités. Les dis-

putes théologiques, toujours réductibles à des questions de mots, en sont la preuve. Que de sang elles ont fait couler! Puis-je, de l'aveu de la loi, donner le nom de saint zele à l'emportement de ma vanité? Point d'excès auquel elle ne se livre. La cruauté religieuse est atroce. Qui l'engendre? seroit-ce la nouveauté d'une opinion théologique? (*a*). Non : mais l'exercice libre & impuni de l'intolérance (*b*).

Qu'on traite une question où, libre dans ses opinions, chacun pense ce qu'il veut, où chacun contredit & est contredit, où quiconque insulteroit son contradicteur, seroit puni selon la griéveté de l'offense; l'orgueil des disputants, alors contenu par la crainte de la loi, cesse d'être inhumain.

Mais par quelle contradiction le Magistrat qui lie les bras des Citoyens, & leur défend les voies de fait, lorsqu'il s'agit d'une discussion d'intérêt ou d'opinion, les leur délie-t-il, lorsqu'il s'agit d'une dispute scholastique? Quelle cause d'un tel effet? L'esprit de superstition & de fanatisme, qui, plus souvent que l'esprit de justice & d'humanité, a présidé à la rédaction des loix.

J'ai lu l'histoire des différents cultes; j'ai nombré leurs absurdités : j'ai eu honte de la raison humaine, & j'ai rougi d'être homme. Je me suis à la fois étonné des maux que produit la superstition, de la facilité avec laquelle on peut étouffer un fanatisme qui rendra toujours les Religions si funestes à l'univers (*c*); & j'ai conclu que les malheurs

(*a*) Ce n'est point en Théologie la nouveauté d'une opinion qui révolte, mais la violence employée pour la faire recevoir. Cette violence a dans les Empires quelquefois produit des commotions vives. Une ame noble & élevée soutient impatiemment le joug avilissant du Prêtre, & le persécuté se venge toujours du persécuteur. L'homme, dit Machiavel, a droit de tout penser, de tout dire, de tout écrire, mais non d'imposer ses opinions. Que le Théologien me persuade ou me convainque, & qu'il ne prétende point forcer ma croyance.

(*b*) La seule Religion intolérable, est une Religion intolérante. Une telle Religion, devenue la plus puissante dans un Empire, y allumeroit les flambeaux de la guerre, & le plongeroit dans des troubles & des calamités sans nombre.

(*c*) Les Princes sont-ils indifférents aux disputes théologiques?

malheurs de Peuples pouvoient toujours se rapporter à l'imperfection de leurs loix ; & par conséquent à l'ignorance de quelques vérités morales. Ces vérités toujours utiles ne peuvent troubler la paix des Etats. La lenteur de leurs progrès en est encore une nouvelle preuve.

ques ? Les orgueilleux Docteurs après s'être dit bien des injures, s'ennuyent d'écrire sans être lus. Le mépris public leur impose silence.

CHAPITRE VIII.

De la Lenteur avec laquelle la Vérité se propage.

La marche de la vérité est lente ; l'expérience le prouve.

Quand le Parlement de Paris révoqua-t-il la peine de mort portée contre quiconque enseignoit une autre Philosophie que celle d'Aristote ?

Cinquante ans après que cette Philosophie étoit oubliée.

Quand la Faculté de Médecine admit-elle la doctrine de la circulation du sang ?

Cinquante ans après la découverte d'Harvei.

Quand cette même Faculté reconnut-elle la salubrité des pommes de terre ? Après cent ans d'expérience, & lorsque le Parlement eut cassé l'arrêt qui défendoit la vente de ce légume (*a*).

Quand les Médecins conviendront-ils des avantages de l'inoculation ? Dans vingt ans ou environ.

Cent faits de cette espece prouvent la lenteur des pro-

(*a*) Le Parlement rendit le même arrêt contre l'émétique & contre Brissot, Médecin du seizieme siecle. Ce Médecin prétendoit, contre la pratique ordinaire, saigner dans le cas de pleurésie du côté où le malade souffroit le plus. Cette pratique nouvelle fut par les vieux Médecins dénoncée au Parlement. Il la déclara impie, fit défense de saigner dorénavant du côté de la pleurésie. L'affaire portée ensuite devant Charles V, ce Prince alloit rendre le même jugement, si dans cet instant Charles III, Duc de Savoye, ne fût mort d'une pleurésie après avoir été saigné à l'ancienne maniere. Est-ce à des Magistrats à prétendre, comme les Théologiens, juger les livres & les sciences qu'ils n'entendent point ? Que leur en revient-il ? du ridicule.

grès de la vérité : ses progrès cependant sont ce qu'ils doivent être.

Une vérité, en qualité de nouvelle, choque toujours quelqu'usage ou quelqu'opinion généralement établie : elle a d'abord peu de sectateurs : elle est traitée de paradoxe (b), citée comme une erreur, & rejettée sans être entendue. Les hommes en général approuvent ou condamnent au hasard, & la vérité même est par la plupart d'entr'eux reçue comme l'erreur, sans examen, & par préjugé.

De quelle maniere une opinion nouvelle parvient-elle donc à la connoissance de tous ? Les bons esprits en ont-ils apperçu la vérité ? Ils la publient; & cette vétité promulguée par eux & devenue de jour en jour plus commune, finit enfin par être généralement adoptée : mais c'est long-temps après sa découverte, sur-tout lorsque cette vérité est morale.

Si l'on se prête si difficilement à la démonstration de ces dernieres vérités, c'est qu'elles exigent quelquefois le sacrifice, non-seulement de nos préjugés, mais encore de nos intérêts personnels. Peu d'hommes sont capables de ce double sacrifice. D'ailleurs, une vérité de cette espece découverte par un de nos Concitoyens, peut se répandre rapidement, & peut le combler d'honneurs. Notre envie qui s'en irrite, doit donc s'empresser de l'étouffer. C'est l'étranger qu'éclairent maintenant les Livres moraux faits & proscrits en France. Pour juger ces Livres, il faut des hommes doués à la fois, & du degré de lumiere, & du degré de désintéressement nécessaire pour distinguer le vrai du faux. Or, par-tout les hommes éclairés sont rares, & les désintéressés plus rares encore, ne se rencontrent que chez l'étranger. Les vérités morales ne s'étendent que par des ondulations très-lentes. Il en est, si je l'ose dire, de la chûte de ces vérités sur la terre, comme de celles d'une pierre au milieu d'un lac : les eaux séparées en un point du contact forment un cercle bientôt enfermé dans un plus grand, qui lui-même environné de cercles plus spa-

(b) Paroît-il un excellent Ouvrage de Philosophie ? Le premier jugement qu'en porte l'envie, c'est que les principes en sont faux & dangereux ; le second, que les idées en sont communes. Malheur à l'Ouvrage dont on dit d'abord trop de bien. Le silence de l'envie & de la sottise en annonce la médiocrité.

lieux, s'agrandiſſant de moment en moment, vont enfin ſe briſer ſur la rive. C'eſt de cercles en cercles qu'une vérité morale s'étendant aux différentes claſſes des Citoyens, parvient enfin à la connoiſſance de tous ceux qui n'ont point intérêt de la rejetter.

Pour établir cette vérité, il ſuffit que le Puiſſant ne s'oppoſe point à ſa promulgation ; & c'eſt en ceci que la vérité differe de l'erreur.

C'eſt par la violence que cette derniere ſe propage : c'eſt la force en main qu'on a prouvé preſque toutes les Religions, & c'eſt ce qui les a rendues les fléaux du monde moral.

La vérité ſans la force s'établit, ſans doute, lentement ; mais elle s'établit ſans troubles. Les ſeules Nations où la vérité pénetre avec peine, ſont les Nations ignorantes. L'imbécillité eſt moins docile qu'on ne l'imagine.

Que l'on propoſe chez un Peuple ignorant une loi utile (c), mais nouvelle. Cette loi rejettée ſans examen, peut même exciter une ſédition (d) chez ce Peuple, qui ſtupide parce qu'il eſt eſclave, eſt d'autant plus irritable que le deſpotiſme l'a plus ſouvent irrité.

Que l'on propoſe, au contraire, cette même loi chez un Peuple éclairé, où la preſſe eſt libre, où l'utilité de cette loi eſt déja preſſentie, & ſa promulgation deſirée ; elle ſera reçue avec reconnoiſſance par la partie inſtruite de la Nation, & cette partie contiendra l'autre.

Il réſulte de ce Chapitre que la vérité par la lenteur même avec laquelle ſa découverte ſe propage, ne peut produire de trouble dans les Etats. Mais n'eſt-il pas des formes de Gouvernement où la connoiſſance du vrai puiſſe être dangereuſe ?

(c) Un Légiſlateur prudent fait toujours propoſer par quelqu'Ecrivain célebre les Loix nouvelles qu'il veut établir. Ces Loix ſont-elles ſous le nom de cet Auteur quelque temps expoſées à la critique publique ? Si l'on les juge bonnes, & qu'on les reconnoiſſe pour telles, on les reçoit ſans murmurer.

(d) Un Miniſtre fait-il une Loi ? un Philoſophe découvre-t-il une vérité ? Juſqu'à ce que l'utilité de cette Loi & de cette vérité ſoit avouée, tous deux ſont en butte à l'envie & à la ſottiſe. Leur ſort cependant eſt très-différent : le Miniſtre armé de la puiſſance, n'eſt expoſé qu'à des railleries ; mais le Philoſophe ſans pouvoir, l'eſt à des perſécutions.

CHAPITRE IX.

Des Gouvernements.

SI toute vérité morale n'est qu'un *moyen d'accroître ou d'assurer le bonheur du plus grand nombre*, & *si l'objet de tout Gouvernement est la félicité publique*, point de vérité morale dont la publication ne soit desirable (*a*). Toute diversité d'opinions à ce sujet, tient à la signification incertaine du mot *Gouvernement*. Qu'est-ce qu'un Gouvernement? *l'assemblage de loix ou de conventions faites entre les Citoyens d'une même Nation*. Or, ces loix & conventions sont, ou contraires, ou conformes, à l'intérêt général. Il n'est donc que deux formes de Gouvernement; l'une bonne, l'autre mauvaise: c'est à ces deux especes que je les réduis toutes. Or, dans l'assemblage des conventions qui les constitue, dire qu'on ne peut changer les loix nuisibles à la Nation, que de telles loix sont sacrées, qu'elles ne peuvent être légitimement réformées, c'est dire qu'on ne peut changer le régime contraire à sa santé, qu'affligé d'une plaie, c'est un crime de la nettoyer, qu'il faut la laisser tomber en gangrene (*b*).

(*a*) On entend vanter tous les jours l'excellence de certains établissements étrangers; mais ces établissements, ajoute-t-on, ne sont pas compatibles avec telle forme de Gouvernement. Si ce fait est vrai dans quelques cas particuliers, il est faux dans la plupart. La procédure criminelle Angloise est-elle la plus propre à protéger l'innocence? Pourquoi les François, les Allemands & les Italiens ne l'adoptent-ils pas?

(*b*) Les Princes changent journellement les Loix du commerce; celles qui reglent la perception des droits & des impôts. Ils peuvent donc changer également toute Loi contraire au bien public. Trajan croit-il le Gouvernement Républicain préférable au Monarchique? il offre de changer la forme du Gouvernement: il offre la liberté aux Romains, & la leur auroit rendue s'ils eussent voulu l'accepter. Une telle action mérite, sans doute, de grands éloges. Elle a frappé l'Univers d'admiration. Mais est-elle aussi surnaturelle qu'on l'imagine? Ne sent-on pas qu'en brisant les fers des Romains, Trajan conservoit la plus grande autorité sur un Peuple affranchi par sa générosité; qu'il eût alors tenu de l'amour & de la reconnoissance presque

Au reste, si tout Gouvernement, de quelque nature qu'il soit, ne peut se proposer d'autre objet que le bonheur du plus grand nombre des Citoyens; tout ce qui tend à les rendre heureux, ne peut être contraire à sa constitution (c). Celui-là seul doit s'opposer à toute réforme utile à l'Etat, qui fonde sa grandeur sur l'avilissement de ses compatriotes, sur le malheur de ses semblables, & qui veut usurper sur eux un pouvoir arbitraire. Quant au Citoyen honnête, à l'homme ami de la vérité & de sa patrie, il ne peut avoir d'intérêt contraire à l'intérêt national. Est-on heureux du bonheur de l'Empire, & glorieux de sa gloire? on desire en secret la correction de tous les abus. On sait qu'on n'anéantit point une science lorsqu'on la perfectionne, & qu'on ne détruit point un Gouvernement lorsqu'on le réforme.

---

tout le pouvoir qu'il devoit à la force de ses Armées? Or, quoi de plus flatteur que le premier de ces pouvoirs? Peu de Princes ont imité Trajan. Peu d'hommes ont fait à l'intérêt général le sacrifice apparent de leur autorité particuliere : j'en conviens. Mais leur excessif amour du despotisme, est quelquefois en eux moins l'effet d'un défaut de vertu, que d'un défaut de lumiere.

(c) Il n'est qu'une chose vraiment contraire à toute espece de constitution; c'est le malheur des Peuples. Leur commande-t-on? On n'a pas droit de leur nuire. Un Prince contracte-t-il sciemment un traité désavantageux à sa Nation? il excede son pouvoir : il se rend coupable envers elle.

Un Monarque n'est jamais qu'au droit de ses ancêtres. Or, toute souveraineté légitime prend son origine dans l'élection & le choix libre du Peuple. Il est donc évident que le Magistrat suprême, quelque nom qu'on lui donne, n'est que le premier commis de sa Nation. Or, nul commis n'a droit de contracter au désavantage de ses commettants. La société même peut toujours réclamer contre ses propres engagements, s'ils lui sont trop onéreux.

Que deux Peuples concluent entr'eux un Traité; ils n'ont comme les particuliers d'autre objet en vue que leur bonheur & leur avantage réciproque. Cette réciprocité d'avantages n'existe-t-elle plus? de ce moment le traité est nul; l'un des deux peut le rompre. Le doit-il? Non : s'il n'en résulte pour lui qu'un dommage peu considérable. Il est alors plus avantageux pour lui de supporter ce petit dommage, que d'être regardé comme trop léger infracteur de ses engagements. Or, dans les motifs mêmes qui font alors observer son traité, on apperçoit le droit qu'à toute Nation de l'annuller, s'il devient entiérement destructif de son bonheur.

Supposons qu'en Portugal l'on respectât davantage la propriété des biens, de la vie & de la liberté des Sujets ? le Gouvernement en seroit-il moins monarchique ? Supposons qu'en ce pays l'on supprimât l'inquisition & les lettres de cachet, qu'on limitât l'excessive autorité de certaines places, auroit-on changé la forme du Gouvernement ? Non : l'on en auroit seulement corrigé les abus. Quel Monarque vertueux ne se prêteroit point à cette réforme ! Comparera-t-on les Rois de l'Europe à ces stupides Sultans de l'Asie, à ces Vampires qui sucent le sang de leurs Sujets & que toute contradiction révolte ? Soupçonner son Prince d'adopter les principes d'un despotisme Oriental, c'est lui faire l'injure la plus atroce. Un Souverain éclairé ne regarda jamais le pouvoir arbitraire, soit d'un seul, tel qu'il existe en Turquie, soit de plusieurs, tel qu'il existe en Pologne, comme la constitution réelle d'un Etat. Honorer de ce titre un despotisme cruel, c'est donner le nom de Gouvernement à une confédération de voleurs, (*d*) qui, sous la banniere d'un seul ou de plusieurs, ravagent les Provinces qu'ils habitent.

Tout acte d'un pouvoir arbitraire est injuste. Un pouvoir acquis & conservé par la force (*e*), est un pouvoir

(*d*) Dans les Pays despotiques, si le militaire est intérieurement haï & méprisé, c'est que le Peuple ne voit dans les Beys & les Pachas que ses géoliers & ses bourreaux. Si dans les Républiques Grecques & Romaines, le soldat, au contraire, étoit aimé & respecté, c'est qu'armé contre l'ennemi commun, il n'eût point marché contre ses compatriotes.

(*e*) Suffit-il qu'un Sultan commande en vertu d'une Loi, pour rendre son autorité légitime ? Non. Un usurpateur, par une Loi expresse, peut se déclarer Souverain : dira-t-on, vingt ans après, que son usurpation est légitime ? Une telle opinion est absurde. Nulle société, lors de son établissement, n'a remis ni pu remettre aux mains d'un homme le pouvoir de disposer à son gré des biens, de la vie & de la liberté des Citoyens. Toute autorité arbitraire est une usurpation contre laquelle un Peuple peut toujours revenir.

Lorsque les Romains vouloient énerver le courage d'un Peuple, éteindre ses lumieres, avilir son ame, le retenir dans la servitude, que faisoient-ils ? ils lui donnoient un Despote. C'est par ce moyen qu'ils s'asservirent les Spartiates & les Bretons. Or, toute constitution imaginée pour corrompre les mœurs d'un Peuple ; toute forme de Gouvernement que le vainqueur impose à cet effet au vaincu, ne peut jamais être citée comme juste & légale. Est-

que la force a droit de repousser. Une Nation, quelque nom que porte son ennemi, peut toujours le combattre & le détruire.

Au reste, si l'objet des sciences de la Morale & de la Politique se réduit à la recherche des moyens de rendre les hommes heureux, il n'est donc point en ce genre, de vérités dont la connoissance puisse être dangereuse.

Mais le bonheur des Peuples fait-il celui des Souverains?

ce un Gouvernement, que celui où tout se réduit à plaire, à obéir au Sultan, où l'on rencontre çà & là quelque habitant, & pas un Citoyen?

Tout Peuple gémissant sous le joug du pouvoir arbitraire, a droit de le secouer. Les Loix sacrées sont les Loix conformes à l'intérêt public. Toute Loi contraire n'est pas une Loi, c'est un abus légal.

CHAPITRE X.

Dans aucune forme de Gouvernement, le bonheur du Prince n'est attaché au malheur des Peuples.

Le pouvoir arbitraire dont quelques Monarques paroissent si jaloux, n'est qu'un luxe de puissance, qui, sans rien ajouter à leur félicité, fait le malheur de leurs Sujets. Le bonheur du Prince est indépendant de son despotisme. C'est souvent par complaisance pour ses Favoris, c'est pour le plaisir & la commodité de cinq ou six personnes, qu'un Souverain met ses Peuples en esclavage, & sa tête sous le poignard de la conjuration.

Le Portugal nous apprend les dangers auxquels dans ce siecle même les Rois sont encore exposés. Le pouvoir arbitraire, cette calamité des Nations, n'assure donc ni la félicité, ni la vie des Monarques. Leur bonheur n'est donc pas essentiellement lié au malheur de leurs Sujets. Pourquoi taire aux Princes cette vérité, & leur laisser ignorer que la Monarchie modérée est la Monarchie la plus desirable (*a*); que le Souverain n'est grand que de la gran-

(*a*) Un Despote n'a pas reçu de la Nature les forces nécessaires pour soumettre lui seul une Nation. Il ne l'asservit qu'à l'aide

deur de ses Peuples, n'est fort que de leur force, riche que de leurs richesses; que son intérêt bien entendu est essentiellement uni au leur, & qu'enfin son devoir est de les rendre heureux?

„ Le sort des armes, dit un Indien à Tamerlan, nous „ soumet à toi. Es-tu marchand? vends-nous. Es-tu „ boucher? tue-nous. Es-tu Monarque? rends-nous heu- „ reux. "

Est-il un Souverain qui puisse sans horreur entendre sans cesse murmurer autour de lui ce mot célebre d'un Arabe?

Cet homme accablé sous le faix de l'impôt, ne peut subsister lui & sa famille : il porte ses plaintes au Calife : le Calife s'en irrite; l'Arabe est condamné à mort. En marchant au supplice, il rencontre en chemin un Officier de la bouche : Pour qui ces viandes, demande le condamné? Pour les chiens du Calife, répond l'Officier. *Que la condition des chiens d'un despote*, s'écrie l'Arabe, *est préférable à celle de son Sujet!*

Quel Prince éclairé soutient un tel reproche, & veut, en usurpant un pouvoir arbitraire sur ses Peuples, se condamner à ne vivre qu'avec des esclaves?

L'homme, en présence de son despote, est sans opinion & sans caractere.

Thamas Kouli-Kan soupe avec un Favori. On lui sert un nouveau légume. „ Rien de meilleur & de plus sain „ que ce mêts, dit le Prince. Rien de meilleur & de plus „ sain, dit le Courtisan. Le repas fait, Kouli-Kan se sent incommmodé : il ne dort pas. „ Rien, dit-il, à son le- „ ver, de plus déteſtable & de plus mal-sain que ce lé- „ gume. Rien de plus déteſtable & de plus mal-sain, dit

---

de ses Janissaires, de ses soldats & de son Armée. Déplaît-il à cette Armée? Se révolte-t-elle? alors privé de son soutien, il est sans force. Le sceptre échappe de ses mains, il est condamné par ses complices. On ne le juge point, on le tue. Il en est autrement d'un Prince qui regne sous l'autorité des Magistrats & des Loix. Supposons qu'il commette un crime punissable par ces mêmes Loix : il est du moins entendu dans ses défenses, & la lenteur de la procédure lui laisse toujours le temps de prévenir son jugement en réparant ses injustices.

Le Prince sur le trône d'une Monarchie modérée, est toujours plus fermement assis que sur celui du despotisme.

„ le Courtisan. Mais tu ne le pensois pas hier, reprend le „ Prince : qui te force à changer d'avis? Mon respect & „ ma crainte. Je puis, replique le Favori, impunément „ médire de ce mêts ; je suis l'esclave de ta Hautesse, & „ non l'esclave de ce légume. "

Le Despote est la Gorgone : il pétrifie dans l'homme jusqu'à la pensée (*b*). Comme la Gorgone, il est l'effroi du monde. Son sort est-il donc si desirable? Le despotisme est un joug également onéreux à celui qui le porte, & à celui qui l'impose. Que l'armée abandonne le Despote ; le plus vil des esclaves devient son égal, le frappe, & lui dit :

Ta force étoit ton droit ; ta foiblesse est ton crime.

Mais si, dans l'erreur à cet égard, un Prince attache son

(*b*) Quel Prince, même parmi les Chrétiens, à l'exemple du Calife Hakkam, permettoit aux Cadis de révéler ses injustices?

» Une pauvre femme possede » à Jehra une petite piece de » terre contiguë aux jardins » d'Hakkam ; ce Prince veut » aggrandir son Palais ; il fait » proposer à cette femme de » lui céder son terrein. Elle le » refuse, & veut conserver l'héritage de ses peres. L'Intendant des jardins s'empare du » terrein qu'elle ne veut pas » vendre.

» La femme éplorée va à Cordoue implorer la justice. Ibu-Bêchir en est le Cadi. Le texte » de la Loi est formel en faveur » de la femme. Mais que peuvent les Loix contre celui » qui se croit au-dessus d'elles? » Cependant Ibu-Bêchir ne désespere point de sa cause. Il » monte sur son âne, porte avec » lui un sac d'une grandeur » énorme, se présente dans cet » état devant Hakkam assis alors » dans le pavillon construit sur » le terrein de cette femme.

» L'arrivée du Cadi, le sac » qu'il a sur l'épaule, étonnent » le Prince. Ibu-Bêchir se prosterne, demande à Hakkam la » permission de remplir son sac » de la terre sur laquelle il se » trouve. Le Calife y consent. » Le sac plein, le Cadi supplie » le Prince de l'aider à charger » ce sac sur son âne. Cette demande étonne Hakkam. Ce » sac est trop lourd, répond-il. » Prince, reprend alors Ibu-Bêchir avec une noble hardiesse, si ce sac que vous trouvez si pesant, ne contient „ encore qu'une petite partie „ de la terre injustement enlevée à une de vos Sujettes, „ comment porterez-vous au „ jour du jugement dernier „ cette même terre que vous „ avez ravie en entier? Hakkam, „ loin de punir le Cadi, reconnoît généreusement sa faute, „ rend à la femme le terrein „ dont il s'est emparé, avec tous „ les bâtiments qu'il y avoit „ fait construire.

bonheur à l'acquisition du pouvoir arbitraire, & qu'un écrit publiant les intentions du Prince éclaire les Peuples sur le malheur qui les menace, cet écrit ne suffit-il pas pour exciter le trouble & le soulevement ? Non : l'on a par-tout décrit les suites funestes du despotisme. L'histoire Romaine, l'Écriture Sainte elle-même en font en cent endroits le tableau le plus effrayant, & cette lecture n'excita jamais de révolution. Ce sont les maux actuels, multipliés & durables du despotisme, qui douent quelquefois un Peuple du courage nécessaire pour s'arracher à ce joug. C'est toujours la cruauté des Sultans qui provoque la sédition. Tous les trônes de l'Orient sont souillés du sang de leur maître. Qui le versa ? La main des esclaves.

La simple publication de la vérité n'occasionne point de commotions vives. D'ailleurs, l'avantage de la paix dépend du prix dont on l'achete. La guerre est, sans doute, un mal; mais pour l'éviter, faut-il que, sans combattre, les Citoyens se laissent ravir leurs biens, leur vie & leur liberté ? Un Prince ennemi vient les armes à la main réduire un Peuple à l'esclavage : ce Peuple présentera-t-il sa tête au joug de la servitude ? Qui le propose, est un lâche. Quelque nom que porte le ravisseur de ma liberté, je dois la défendre contre lui.

Point d'Etat qui ne soit susceptible de réforme, souvent aussi nécessaire que désagréable à certaines gens. L'administration s'abstiendra-t-elle de les faire ? Faut-il, dans l'espoir d'une fausse tranquillité, qu'elle fasse aux Grands le sacrifice du bien public, & sous le vain prétexte de conserver la paix, qu'elle abandonne l'Empire aux voleurs qui le pillent ?

Il est, comme je l'ai déja dit, des maux nécessaires. Point de guérison sans douleur. Si l'on souffre dans le traitement, c'est moins du remede que de la maladie.

Une conduite timide, des ménagements bas ont été souvent plus fatals aux sociétés, que la sédition même. On peut sans offenser un Prince vertueux, fixer les bornes de son autorité; lui représenter que la loi qui déclare le bien public, la premiere des loix, est une loi sacrée, inviolable, que lui-même doit respecter; que toutes les autres loix ne sont que les divers moyens d'assurer l'exécution de la premiere, & qu'enfin toujours malheureux du mal-

heur des Sujets, il est une dépendance réciproque entre la félicité des Peuples & celle du Souverain. D'où je conclus :

Que la chose vraiment nuisible pour lui, est le mensonge qui lui cache la maladie de l'Etat;

Que la chose vraiment avantageuse pour lui, est la vérité qui l'éclaire sur le traitement & le remede.

La révélation de la vérité est donc utile : mais l'homme, dira-t-on, la doit-il aux autres hommes, lorsqu'il est si dangereux pour lui de la leur révéler ?

CHAPITRE XI.

Qu'on doit la Vérité aux Hommes.

SI je consultois sur ce sujet, & St. Augustin, & St. Ambroise, je dirois avec le premier :

„ La vérité devient-elle un sujet de scandale ? Que le „ scandale naisse & que la vérité soit dite " (*a*).

Je répéterois d'après le second : „ on n'est pas défenseur „ de la vérité, si, du moment qu'on la voit, on ne la dit „ point sans honte & sans crainte " (*b*).

J'ajouterois enfin, „ que la vérité quelque temps éclip- „ sée par l'erreur, en perce tôt ou tard le nuage " (*c*).

Mais il n'est point ici question d'autorité. Ce que l'on doit à l'opinion des hommes célebres, c'est du respect, & non une foi aveugle. Il faut donc scrupuleusement examiner leurs opinions ; & cet examen fait, il faut juger non d'après leur raison, mais d'après la sienne. Je crois les trois angles d'un triangle égaux à deux droits, non parce qu'Euclide l'a dit, mais parce que je puis m'en démontrer la vérité.

Veut-on savoir si l'on doit réellement la vérité aux hommes ? qu'on interroge les gens en place eux-mêmes : tous conviendront qu'il leur est important de la connoî-

(*a*) *Si de veritate scandalum, utilius permittitur nasci scandalum quàm veritas relinquatur.*

(*b*) *Ille veritatis deffensor esse debet, qui cum rectè sentit, loqui non metuit, nec erubescit.*

(*c*) *Occultari potest ad tempus veritas, vinci non potest.* S. Aug.

tre, & que sa connoissance seule leur fournit les moyens d'accroître & d'assurer la félicité publique. Or, si tout homme doit en qualité de Citoyen contribuer de tout son pouvoir au bonheur de ses compatriotes, sait-on la vérité, on doit la dire.

Demander si l'on la doit aux hommes, c'est, sous un tour de phrase obscur & détourné, demander s'il est permis d'être vertueux, & de faire le bien de ses semblables.

Mais l'obligation de dire la vérité suppose la possibilité de la découvrir. Les Gouvernements doivent donc en faciliter les moyens; & le plus sûr de tous est la liberté de la presse.

CHAPITRE XII.

De la Liberté de la Presse.

C'EST à la contradiction, par conséquent à la liberté de la presse, que les sciences physiques doivent leur perfection. Otez cette liberté: que d'erreurs consacrées par le temps seront citées comme des axiômes incontestables! Ce que je dis du physique, est applicable au moral & au politique. Veut-on en ce genre s'assurer de la vérité de ses opinions? Il faut les promulguer. C'est à la pierre de touche de la contradiction, qu'il faut les éprouver. La presse doit donc être libre. Le Magistrat qui la gêne, s'oppose donc à la perfection de la morale & de la politique : il pêche contre sa Nation (*a*) : il étouffe jusque dans leurs germes les idées heureuses qu'eût produites cette liberté. Or, qui peut apprécier cette perte? Ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que le Peuple libre, le Peuple qui pense, commande toujours au Peuple qui ne pense pas (*b*).

(*a*) Qui soumet ses idées au jugement & à l'examen de ses concitoyens, doit publier toutes celles qu'il croit vraies & utiles. Les taire, seroit le signe d'une indifférence criminelle.

(*b*) Qu'apprend à l'étranger la défense de parler & d'écrire librement? Que le Gouvernement qui fait cette defense, est injuste & mauvais. L'Angleterre, généralement regardée comme le meilleur, est celui où le Citoyen à cet égard est le plus libre.

Le Prince doit donc aux Nations la vérité comme utile, & la liberté de la presse comme moyen de la découvrir. Par-tout où cette liberté est interdite, l'ignorance, comme une nuit profonde, s'étend sur tous les esprits. Alors en cherchant la vérité, ses amateurs craignent de la découvrir. Ils sentent qu'une fois découverte, il faudra, ou la taire, ou la déguiser lâchement, ou s'exposer à la persécution. Tout homme la redoute. S'il est toujours de l'intérêt public de connoître la vérité, il n'est pas toujours de l'intérêt particulier de la dire.

La plupart des Gouvernements exhortent encore le Citoyen à sa recherche; mais presque tous le punissent de sa découverte. Or, peu d'hommes bravent à la longue la haine du Puissant, par pur amour de l'humanité & de la vérité. En conséquence, peu de maîtres qui la révelent à leurs Eleves. Aussi l'instruction donnée maintenant dans les Colleges & les Séminaires, se réduit-elle à la lecture de quelques Légendes, à la science de quelques sophismes propres à favoriser la superstition, à rendre les esprits faux, & les cœurs inhumains. Il faut aux hommes une autre éducation : il est temps qu'à de frivoles instructions, on en substitue de plus solides; qu'on enseigne aux Citoyens ce qu'ils doivent à eux, à leur prochain, à leur patrie; qu'on leur fasse sentir le ridicule des disputes religieuses (*c*), l'intérêt qu'ils ont de perfectionner la morale, & par conséquent de s'assurer la liberté de penser & d'écrire.

Mais que d'opinions bisarres n'engendreroit point cette liberté? Qu'importe. Ces opinions détruites par la raison aussi-tôt que produites, n'altéreroient pas la paix des Etats.

Point de prétextes spécieux dont l'hypocrisie & la tyrannie n'ayent coloré le desir d'imposer silence aux hommes éclairés; & dans ces vains prétextes, nul Citoyen vertueux n'apperçut de motif légitime pour la taire.

(*c*) S'agit-il de Religion? Par quelle raison en défendre l'examen? Est-elle vraie? Elle peut supporter la preuve de la discussion. Est-elle fausse? en ce dernier cas quelle absurdité de protéger une Religion dont la Morale est pusillanime & cruelle, & le culte à charge à l'Etat par l'excessive dépense qu'exige l'entretien de ses Ministres!

La révélation de la vérité ne peut être odieuse qu'à ces imposteurs, qui trop souvent écoutés des Princes, leur présentent le Peuple éclairé comme factieux, & le Peuple abruti comme docile.

Qu'apprend à ce sujet l'expérience ? Que toute Nation instruite est sourde aux vaines déclamations du fanatisme, & que l'injustice la révolte.

C'est lorsqu'on me dépouille de la propriété de mes biens, de ma vie & de ma liberté, que je m'irrite; c'est alors que l'esclave s'arme contre le maître. La vérité n'a pour ennemis que les ennemis même du bien public. Les méchants s'opposent seuls à sa promulgation.

Au reste, c'est peu de montrer que la vérité est utile, que l'homme la doit à l'homme, & que la presse doit être libre : il faut de plus indiquer les maux qu'engendre dans les Empires l'indifférence pour la vérité.

CHAPITRE XIII.

Des Maux que produit l'Indifférence pour la Vérité.

DANS le corps politique comme dans le corps humain, il faut un certain degré de fermentation pour y entretenir le mouvement & la vie. L'indifférence pour la gloire & la vérité, produit stagnation dans les ames & les esprits. Tout Peuple qui, par la forme de son Gouvernement, ou la stupidité de ses administrateurs parvient à cet état d'indifférence, est stérile en grands talents comme en grandes vertus (*a*). Prenons les habitants de l'Inde pour exemple. Quels hommes comparés aux habitants actifs & industrieux des bords de la Seine, du Rhin, ou de la Tamise !

L'Indien, plongé dans l'ignorance, indifférent à la vé-

(*a*) Les vertus fuyent les lieux d'où la vérité est bannie. Elles n'habitent point les Empires où l'esclavage donne le nom de *Soleil de justice* aux tyrans les plus injustes & les plus cruels, où la terreur prononce les panégyriques. Quelles idées de malheureux Courtisans peuvent-ils se former de la vertu, dans des Pays où les Princes les plus craints sont les plus loués ?

rité, malheureux au-dedans, foible au-dehors, est esclave d'un despote également incapable de le conduire au bonheur durant la paix, à l'ennemi durant la guerre (*b*).

Quelle différence de l'Inde actuelle, à cette Inde jadis si renommée, & qui citée comme le berceau des Arts & des Sciences, étoit peuplée d'hommes avides de gloire & de vérités! Le mépris conçu pour cette Nation, déclare le mépris auquel doit s'attendre tout Peuple qui croupira, comme l'Indien, dans la paresse & l'indifférence pour la gloire.

Quiconque regarde l'ignorance comme favorable au Gouvernement, & l'erreur comme utile, en méconnoît les productions. Il n'a point consulté l'histoire. Il ignore qu'une erreur utile pour le moment, ne devient que trop souvent le germe des plus grandes calamités.

Un nuage blanc s'est-il élevé au-dessus des montagnes; c'est le voyageur expérimenté qui seul y découvre l'annonce de l'ouragan : il se hâte vers la couchée. Il sait que s'abaissant du sommet des monts, ce nuage étendu sur la plaine, voilera bientôt de la nuit affreuse des tempêtes, ce Ciel pur & serein qui luit encore sur sa tête.

L'erreur est ce nuage blanc, où peu d'hommes apperçoivent les malheurs dont il est l'annonce. Ces malheurs cachés au stupide sont prévus du Sage. Il sait qu'une seule erreur peut abrutir un Peuple, peut obscurcir tout l'horison de ses idées; qu'une imparfaite idée de la Divinité, a souvent opéré cet effet.

L'erreur, dangereuse en elle-même, l'est sur-tout par ses productions. Une erreur est féconde en erreurs.

Tout homme compare plus ou moins ses idées entr'elles. En adopte-t-il une fausse? de cette idée unie à d'autres, il en résulte des idées nouvelles & nécessairement

---

(*b*) La guerre s'allume-t-elle en Orient? Le Sophi retiré dans son serrail, ordonne à ses esclaves d'aller se faire tuer pour lui sur la frontiere. Il ne daigne pas même les y conduire. Se peut-il, dit à ce sujet Machiavel, qu'un Monarque abandonne à ses favoris, la plus noble de ses fonctions, celle de Général? Ignore-t-il qu'intéressés à prolonger leur commandement, ils le sont aussi à prolonger la guerre? Or, quelle perte d'hommes & d'argent n'occasionne pas sa durée! A quels revers d'ailleurs ne s'expose point la Nation victorieuse qui laisse échapper le moment d'accabler son ennemi?

fausses, qui se combinant de nouveau avec toutes celles dont il a chargé sa mémoire, donnent à toutes une plus ou moins forte teinte de fausseté.

Les erreurs théologiques en sont un exemple : il n'en faut qu'une, pour infecter toute la masse des idées d'un homme, pour produire une infinité d'opinions bisarres, monstrueuses, & toujours inattendues, parce qu'avant l'accouchement on ne prédit pas la naissance des monstres.

L'erreur est de mille especes. La vérité au contraire est une & simple : sa marche est toujours uniforme & conséquente. Un bon esprit fait d'avance la route qu'elle doit parcourir (*c*). Il n'en est pas ainsi de l'erreur. Toujours inconséquente & toujours irréguliere dans sa course, on la perd chaque instant de vue : ses apparitions sont toujours imprévues ; on n'en peut donc prévenir les effets.

Pour en étouffer les semences (*d*), le Législateur ne peut trop exciter les hommes à la recherche de la vérité.

Tout vice, disent les Philosophes, est une erreur de l'esprit. Les crimes & les préjugés sont freres : les vérités & les vertus sont sœurs. Mais quelles sont les matrices de la vérité ? la contradiction & la dispute. La liberté de penser porte les fruits de la vérité : cette liberté éleve l'ame, engendre des pensées sublimes ; la crainte au contraire l'affaisse, & ne produit que des idées basses.

Quelqu'utile que soit la vérité, supposons cependant qu'entraîné à sa ruine par le vice de son Gouvernement, un Peuple ne pût l'éviter que par un grand changement dans ses loix, ses mœurs & ses habitudes : faut-il que le Législateur le tente ? Doit-il faire le malheur de ses contemporains, pour mériter l'estime de la postérité ? La vérité enfin qui conseilleroit d'assurer la félicité des générations futures par le malheur de la présente, doit-elle être écoutée ?

CHAPITRE

(*c*) Les principes d'un Ministre éclairé une fois connus, on peut, dans presque toutes les positions, prédire quelle sera sa conduite. Celle d'un sot est indevinable. C'est une visite, un bon mot, une impatience qui le détermine ; & delà ce proverbe : *Que Dieu seul devine les sots.*

(*d*) Pour détruire l'erreur, faut-il la forcer au silence ? Non : que faire donc ? la laisser dire. L'erreur, obscure par elle-même, est rejettée de tout bon esprit. La

Le temps ne l'a-t-il point accréditée ; n'est-elle point favorisée du Gouvernement ? elle ne soutient point le regard de l'examen. La raison donne à la longue le ton, par-tout où l'on la dit librement.

CHAPITRE XIV.

Que le Bonheur de la Génération future n'est jamais attaché au malheur de la Génération présente.

POUR montrer l'absurdité de cette supposition, examinons de quoi se compose ce qu'on appelle la génération présente.

1°. D'un grand nombre d'enfants, qui n'ont point encore contracté d'habitudes.

2°. D'adolescents, qui peuvent facilement en changer.

3°. D'hommes faits, & dont plusieurs ont déja pressenti & approuvé les réformes proposées.

4°. De vieillards, pour qui tout changement d'opinions & d'habitudes est réellement insupportable.

Que résulte-t-il de cette énumération ? qu'une sage réforme dans les mœurs, les loix & le Gouvernement peut déplaire au vieillard, à l'homme foible & d'habitude ; mais qu'utile aux générations futures, cette réforme l'est encore au plus grand nombre de ceux qui composent la génération présente ; que par conséquent elle n'est jamais contraire à l'intérêt actuel & général d'une Nation.

Au reste, tout le monde sait que dans les Empires, l'éternité des abus n'est point l'effet de notre compassion pour les vieillards ; mais de l'intérêt mal entendu du Puissant. Ce dernier, également indifférent au bonheur de la génération présente (a) ou future, veut qu'on le sacrifie à ses moindres fantaisies ; il veut, il est obéi.

Quelqu'élevé cependant que soit un homme, c'est à la

(a) Un sage Gouvernement prépare toujours dans le bonheur de la génération présente, celui de la génération future. On a dit de la vieillesse & de la jeunesse, „ que l'une prévoyoit trop, & l'autre trop „ peu ; qu'aujourd'hui est la „ maîtresse du jeune, & demain „ celle du vieillard. " C'est à la maniere des vieillards, que doivent se conduire les Etats.

Nation, & non à lui, qu'on doit le premier respect. Dieu, dit-on, est mort pour le salut de tous. Il ne faut donc pas immoler le bonheur de tous aux fantaisies d'un seul. On doit à l'intérêt général le sacrifice de tous les intérêts personnels. Mais, dira-t-on, ces sacrifices sont quelquefois cruels : oui, s'ils sont exécutés par des gens inhumains ou stupides. Le bien public ordonne-t-il le mal d'un individu ? toute compassion est due à sa misere. Point de moyen de l'adoucir, qu'on ne doive employer. C'est alors que la justice & l'humanité du Prince doivent être inventives. Tous les infortunés ont droit à ses bienfaits : il doit flatter leurs peines. Malheur à l'homme dur & barbare qui refuseroit au Citoyen jusqu'à la consolation de se plaindre ! La plainte, commune à tout ce qui souffre, à tout ce qui respire, est toujours légitime.

Je ne veux pas que l'infortune éplorée retarde la marche du Prince vers le bien public. Mais je veux qu'en passant, il essuye les larmes de la douleur, & que, sensible à la pitié, l'amour seul de la patrie l'emporte en lui sur l'amour du particulier.

Un tel Prince toujours ami des malheureux, & toujours occupé de la félicité de ses Sujets, ne regardera jamais la révélation de la vérité comme dangereuse.

Que conclure de ce que j'ai dit au sujet de cette question ?

Que la découverte du vrai, toujours utile au public, ne fut jamais funeste qu'à son auteur.

Que la révélation de la vérité n'altere point la paix des Etats ; qu'on en a pour garant la lenteur même de ses progrès.

Qu'en toute espèce de Gouvernement, il est important de la connoître.

Qu'il n'est proprement que deux sortes de Gouvernement ; l'un bon, l'autre mauvais.

Qu'en aucun d'eux, le bonheur du Prince n'est lié au malheur des Sujets.

Que si la vérité est utile, on la doit aux hommes.

Que tout Gouvernement en conséquence doit faciliter les moyens de la découvrir.

Que le plus sûr de tous est la liberté de la presse.

Que les Sciences doivent leur perfection à cette liberté.

Que l'indifférence pour la vérité est une source d'erreurs, & l'erreur une source de calamités publiques.

Qu'aucun ami de la vérité ne proposa de sacrifier la félicité de la génération présente, à la félicité de la génération à venir.

Qu'une telle hypothese est impossible.

Qu'enfin c'est de la seule révélation de la vérité, qu'on peut attendre le bonheur futur de l'humanité.

La conséquence de ces diverses propositions, c'est que personne n'ayant le droit de faire le mal public, nul n'a droit de s'opposer à la publication de la vérité, & surtout des premiers principes de la morale.

Un homme, à titre de fort, a-t-il usurpé ce pouvoir sur une Nation? de ce moment même la Nation croupit dans l'ignorance de ses véritables intérêts. Les seules loix adoptées, sont les loix favorables à l'avarice & à la tyrannie des Grands. La cause publique reste sans défenseurs. Telle est dans la plupart des Royaumes l'état actuel des Peuples. Cet état est d'autant plus affreux, qu'il faut des siecles pour les en arracher.

Qu'au reste, les intéressés aux malheurs publics ne redoutent encore aucune révolution prochaine. Ce n'est point sous les coups de la vérité, c'est sous les coups du puissant, que succombera l'erreur. Le moment de sa destruction est celui où le Prince confondra son intérêt avec l'intérêt public. Jusques-là, c'est en vain qu'on présentera le vrai aux hommes. Il en sera toujours méconnu. N'est-on guidé dans sa conduite & sa croyance que par l'intérêt du moment; comment à sa lueur incertaine & variable distinguer le mensonge de la vérité?

CHAPITRE XV.

Que les mêmes Opinions paroissent vraies ou fausses selon l'intérêt qu'on a de les croire telles ou telles.

TOUS les hommes conviennent de la vérité des propositions géométriques: seroit-ce parce qu'elles sont démontrées? Non: mais parce qu'indifférents à leur fausseté ou à leur vérité, les hommes n'ont nul intérêt de prendre le faux pour le vrai. Leur suppose-t-on cet in-

térêt ? alors les propositions les plus évidemment démontrées leur paroîtront problématiques. Je me prouverois au besoin que le contenu est plus grand que le contenant : c'est un fait dont quelques Religions fournissent des exemples.

Qu'un Théologien Catholique se propose de prouver qu'il est des bâtons sans deux bouts ; rien pour lui de plus facile. Il distinguera d'abord deux sortes de bâtons ; les uns spirituels, les autres matériels. Il dissertera obscurément sur la nature des bâtons spirituels : il en conclura que l'existence de ces bâtons est un mystere au-dessus & non contraire à la raison ; alors cette proposition évidente (*a*) „ qu'il „ n'est point de bâton sans deux bouts, " deviendra problématique.

Il en est de même, dit à ce sujet un Anglois, des vérités les plus claires de la morale. La plus évidente „ c'est „ qu'en fait de crimes, la punition doit être personnelle, „ & que je ne dois pas être pendu pour le vol commis „ par mon voisin. "

Cependant que de Théologiens soutiennent encore que Dieu punit dans les hommes actuels le péché de leur premier pere (*b*) !

(*a*) Chacun parle d'évidence : & puisque l'occasion s'en présente, je tâcherai d'attacher une idée nette à ce mot.

Evidence vient du mot Latin *videre*, *voir*. Une toise est plus grande qu'un pied ; je le vois. Tout fait dont je puis constater l'existence par mes sens, est donc évident pour moi. Mais l'est-il également pour ceux qui ne sont pas à portée de s'en assurer par le même témoignage ? Non : d'où je conclus qu'une proposition généralement évidente n'est autre chose qu'un fait dont tous les hommes peuvent également & à chaque instant vérifier l'existence.

Que deux corps & deux corps fassent quatre corps ; cette proposition est évidente pour tous les hommes, parce que tous peuvent à chaque instant en constater la vérité : mais qu'il y ait dans les écuries du Roi de Siam un Eléphant haut de vingt-quatre pieds ; ce fait évident pour tous ceux qui l'auroient vu, ne le seroit ni pour moi, ni pour ceux qui ne l'auroient pas mesuré. Cette proposition ne peut donc être citée ni comme évidente, ni même comme vraisemblable. Il est en effet plus raisonnable de penser que dix témoins de ce fait, ou se sont trompés, ou l'ont exagéré, ou qu'enfin ils ont menti, qu'il n'est raisonnable de croire à l'existence d'un éléphant d'une hauteur double de celle des autres.

(*b*) Pourquoi, disoit un Mis-

Pour cacher l'absurdité de ce raisonnement, ils ajoutent que la justice d'en-haut n'est pas celle de l'homme. Mais si la justice du Ciel est la vraie (c), & que cette justice ne soit pas celle de la terre, l'homme vit donc dans l'ignorance de la justice. Il ne sait donc jamais si l'action qu'il croit équitable n'est point injuste, si le vol & l'assassinat ne sont point des vertus (d). Que deviennent alors les principes de la loi naturelle & de la morale? Comment s'assurer de leur justesse, & distinguer l'honnête homme du scélérat?

---

sionnaire à un Lettré Chinois, n'admettez-vous qu'un destin aveugle? C'est, répondit-il, que nous ne pensons pas qu'un Etre intelligent puisse être injuste, & puisse punir dans un nouveau né, le crime commis il y a 6000 ans par Adam son pere. Votre piété stupide fait de Dieu un être intelligent & injuste: la nôtre plus éclairée en fait un aveugle destin.

(c) La justice du Ciel fut toujours un mystere. L'Eglise pensoit autrefois que dans les duels ou les batailles, DIEU se rangeoit toujours du côté de l'offensé. L'expérience a démenti l'Eglise. L'on sait que dans les combats particuliers, le Ciel est toujours du côté du plus fort & du plus adroit, & dans les combats généraux, du côté des meilleures troupes & du plus habile Général.

(d) Peu de Philosophes ont nié l'existence d'un Dieu physique. „ Il est une cause de ce qui „ est, & cette cause est incon„ nue. " Or, qu'on lui donne le nom de Dieu ou tout autre: qu'importe? Les disputes à ce sujet ne sont que des disputes de mots. Il n'en est pas ainsi du Dieu moral. L'opposition qui s'est toujours trouvée entre la justice de la terre & celle du Ciel, en a souvent fait nier l'existence. D'ailleurs, a-t-on dit, qu'est-ce que la Morale? Le recueil des conventions que les besoins réciproques des hommes les ont nécessités de contracter entr'eux. Or, comment faire un Dieu, de l'œuvre des hommes?

CHAPITRE XVI.

L'Intérêt fait estimer en soi jusqu'à la Cruauté qu'on déteste dans les autres.

TOUTES les Nations de l'Europe considerent avec horreur ces Prêtres de Carthage dont la barbarie enfermoit des enfants vivants dans la statue brûlante de Sa-

turne ou de Moloch. Point d'Espagnol cependant qui ne respecte la même cruauté en lui & dans ses inquisiteurs. A quelle cause attribuer cette contradiction ? à la vénération que l'Espagnol conçoit dès l'enfance pour les Moines. Il faudroit, pour le défaire de ce respect d'habitude, qu'il pensât, qu'il consultât sa raison, qu'il s'exposât à la fois à la fatigue de l'attention, & à la haine de ce même Moine. L'Espagnol est donc forcé par le double intérêt de la crainte & de la paresse, de révérer dans le Dominicain la barbarie qu'il déteste dans le Prêtre du Mexique. On me dira, sans doute, que la différence des cultes change l'essence des choses, & que la cruauté, abominable dans une Religion, est respectable dans l'autre.

Je ne répondrai point à cette absurdité : j'observerai seulement que le même intérêt qui, par exemple, me fait aimer & respecter dans un pays la cruauté que je hais & méprise dans les autres, doit à d'autres égards fasciner encore les yeux de ma raison, qu'il doit souvent m'exagérer le mépris dû à certains vices.

L'avarice en est un exemple. L'avare se contente-t-il de ne rien donner & d'épargner le sien ; ne se porte-t-il d'ailleurs à aucune injustice ? De tous les vicieux, c'est peut-être celui qui nuit le moins à la société. Le mal qu'il fait n'est proprement que l'omission du bien qu'il pourroit faire.

De tous les vices, si l'avarice est le plus généralement détesté, c'est l'effet d'une avidité commune à presque tous les hommes : c'est qu'on hait celui dont on ne peut rien attendre. Ce sont les avares avides, qui décrient les avares sordides.

CHAPITRE XVII.

L'Intérêt fait honorer le Crime.

QUELQUE notion imparfaite que les hommes ayent de la vertu, il en est peu qui respectent le vol, l'assassinat, l'empoisonnement, le parricide ; & cependant l'Eglise entiere honora toujours ces crimes dans ses Pro-

tecteurs. Je citerai pour exemples, Constantin & Clovis.

Le premier, malgré la foi des serments, fait assassiner Licinius son beau-frere; massacrer Licinius son neveu à l'âge de 12 ans; mettre à mort son fils Crispus illustré par ses victoires; égorger son beau-pere Maximien à Marseille : il fait enfin étouffer sa femme Fausta dans un bain. L'authenticité de ces crimes force les Payens d'exclure cet Empereur de leurs fêtes & de leurs initiations; & les vertueux Chrétiens le reçoivent dans leur Eglise.

Quant au farouche Clovis, il assomme avec une masse d'armes, Regnaçaire & Richemer, deux freres, & tous deux ses parents. Mais il est libéral envers l'Eglise; & Savaron prouve dans un Livre la sainteté de Clovis.

L'Eglise, il est vrai, ne sanctifia ni lui, ni Constantin; mais elle honora du moins en eux, deux hommes souillés des plus grands crimes.

Quiconque étend le domaine de l'Eglise, est toujours innocent à ses yeux. Pepin en est la preuve. Le Pape à sa priere passe d'Italie en France. Arrivé dans ce Royaume, il oint Pepin, & couronne en lui un usurpateur, qui tenoit son Roi légitime enfermé dans le Couvent de St. Martin, & le fils de son maître dans le Couvent de Fontenelle en Normandie.

Mais ce couronnement, dira-t-on, fut le crime du Pape, & non celui de l'Eglise. Le silence des Prélats fut l'approbation secrete de la conduite du Pontife. Sans ce consentement tacite, le Pape, dans une assemblée des principaux de la Nation, n'eût osé légitimer l'usurpation de Pepin. Il n'eût point, sous peine d'excommunication, défendu de prendre un Roi d'une autre race.

Mais tous les Prélats ont-ils honoré de bonne foi ces Pepins, ces Clovis, ces Constantins? Quelques-uns, sans doute, rougissoient intérieurement de ces odieuses béatifications; mais la plupart n'appercevoient point le crime dans le criminel qui les enrichissoit.

Que ne peut sur nous le prestige de l'intérêt!

CHAPITRE XVIII.

L'Intérêt fait des Saints.

JE prends Charlemagne pour exemple. C'étoit un grand homme. Il étoit doué de grandes vertus; mais d'aucune de celles qui font des saints. Ses mains étoient dégoûtantes du sang des Saxons injustement égorgés. Il avoit dépouillé ses neveux de leur patrimoine. Il avoit épousé quatre femmes; il étoit accusé d'inceste. Sa conduite n'étoit pas celle d'un saint: mais il avoit accru le domaine de l'Eglise, & l'Eglise en a fait un saint. Elle en usa de même avec Hermenigilde, fils du Roi Visigot l'Eurigilde. Ce jeune Prince, ligué avec un Prince Sueve contre son propre pere, lui livre bataille, la perd, est pris près de Cordoue, tué par un Officier de l'Eurigilde. Mais il croyoit à la consubstantialité, & l'Eglise le sanctifie.

Mille scélérats ont eu la même bonne fortune. St. Grille, Evêque d'Alexandrie, est l'assassin de la belle & sublime Hypatie: il est pareillement canonisé.

Philippe de Commines rapporte à ce sujet, qu'entré à Pavie dans le Couvent des Carmes, on lui montra le corps du Comte d'Yvertu, de ce Comte qui, parvenu à la Principauté de Milan par le meurtre de Bernabo son oncle, fut le premier qui porta le titre de Duc. Eh quoi! dit Commines au Moine qui l'accompagnoit, vous avez canonisé un tel monstre! Il nous faut des bienfaicteurs, repliqua le Carme: or, pour les multiplier, nous sommes dans l'usage de leur accorder les honneurs de la sainteté. C'est par nous que les sots & les frippons deviennent saints, & par eux que nous devenons riches.

Que de successions volées par les Moines! mais ils voloient pour l'Eglise, & l'Eglise en a fait des saints.

L'histoire du Papisme n'est qu'un recueil immense de faits pareils. Ouvre-t-on ses Légendes? On y lit les noms de mille scélérats canonisés; & l'on y cherche en vain & le nom d'un Alfred le Grand, qui fit long-temps le bonheur de l'Angleterre, & celui d'un Henri IV, qui vouloit faire celui de la France, & enfin le nom de ces hommes de

génie, qui, par leurs découvertes dans les Arts & les Sciences, ont à la fois honoré leur siecle & leur pays.

L'Eglise, toujours avide de richesses, disposa toujours des dignités du Paradis en faveur de ceux qui lui donnoient de grands biens sur la terre. L'intérêt peupla le Ciel. Quelle borne mettre à sa puissance? Si Dieu, comme on le dit, a tout fait pour lui, *omnia propter semetipsum operatus est Dominus*, l'homme créé à son image & ressemblance a fait de même. C'est toujours d'après son intérêt qu'il juge (*a*). Est-il souvent malheureux? C'est qu'il n'est pas assez éclairé. La paresse, un avantage momentané, & sur-tout une soumission honteuse aux opinions reçues, sont autant d'écueils semés sur la route de notre bonheur.

Pour les éviter, il faut penser; & l'on n'en prend pas la peine: l'on aime mieux croire qu'examiner. Combien de fois notre crédulité ne nous a-t-elle pas aveuglés sur nos vrais intérêts! L'homme a été défini un animal rai-

(*a*) Notre croyance, selon quelques Philosophes, est indépendante de notre intérêt. Ces Philosophes ont tort ou raison, selon l'idée qu'ils attachent au mot *croire*. S'ils entendent par ce mot avoir une idée nette de la chose crue, &, comme les Géometres, pouvoir s'en démontrer la vérité, il est certain qu'aucune erreur n'est crue, qu'aucune ne soutient le regard de l'examen, qu'on ne s'en forme point d'idée claire, & qu'en ce sens il est peu de *croyants*. Mais si l'on prend ce mot dans l'acception commune; si l'on entend par le mot de *croyant*, l'adorateur du bœuf *Apis*, l'homme qui, sans avoir des idées nettes de ce qu'il croit, croit par imitation; qui, si l'on veut, *croit croire*, & qui soutiendroit la vérité de sa croyance au péril de sa vie: en ce sens, il est beaucoup de *croyants*. L'Eglise Catholique vante continuellement ses martyrs; je ne sais pourquoi. Toute Religion a les siens. „Qui „ prétend avoir une révélation, „ doit mourir pour soutenir son „ dire: c'est l'unique preuve „ qu'il puisse donner de ce qu'il „ avance." — Il n'en est pas de même en Philosophie. Ses propositions doivent être appuyées sur des faits & des raisonnements. Qu'un Philosophe meure ou non pour en soutenir la vérité, peu importe. Sa mort ne prouveroit rien, sinon qu'il est opiniâtrement attaché à son opinion, & non qu'elle soit vraie.

Au reste, la croyance des fanatiques, toujours fondée sur le vain, mais puissant intérêt des récompenses célestes, en impose toujours au vulgaire; & c'est à ces fanatiques qu'il faut rapporter l'établissement de presque toutes les opinions générales.

sonnable : je le définis un animal crédule (b). Que ne lui fait-on pas accroire ?

Un hypocrite se donne-t-il pour vertueux ? Il est réputé tel. Il est en conséquence plus honoré que l'homme honnête.

Le Clergé se dit-il sans ambition ? Il est reconnu pour tel, au moment même où il se déclare le premier corps de l'Etat (c).

Les Evêques & les Cardinaux se disent-ils humbles ? Ils en sont crus sur leur parole, en se faisant donner les titres de Monseigneur, d'Eminence & de Grandeur ; alors même que les derniers veulent marcher de pair avec les Rois. (*Cardinales Regibus æquiparantur.*)

Le Moine se dit-il pauvre ? On le répute indigent, lors même qu'il envahit la plus grande partie des Domaines d'un Etat ; & ce Moine en conséquence est aumôné par une infinité de dupes.

Au reste, qu'on ne s'étonne point de l'imbécillité humaine. Les hommes en général mal élevés doivent être ce qu'ils sont. Leur extrême crédulité leur laisse rarement l'exercice libre de leur raison : ils portent en conséquence de faux jugements, & sont malheureux. Qu'y faire ? ou l'on est indifférent à la chose qu'on juge (d) ; & dès-lors

(b) Les mœurs & les actions des animaux prouvent qu'ils comparent, portent des jugements. Ils sont à cet égard plus ou moins raisonnables, plus ou moins ressemblants à l'homme : mais quel rapport entre leur crédulité & la sienne ? Aucun. C'est principalement en étendue de crédulité qu'ils different, & c'est peut-être ce qui distingue le plus spécialement l'homme de l'animal.

(c) Si les Apôtres ne se sont jamais donnés pour le premier corps de l'Etat ; s'ils n'ont jamais prétendu marcher à côté des Césars & des Proconsuls, il faut que le Clergé ait une forte opinion de la stupidité humaine, pour se dire humble avec des prétentions si fastueuses.

(d) Une opinion m'est-elle indifférente ? C'est à la balance de ma raison que j'en pese les avantages. Mais que cette opinion excite en moi haine, amour ou crainte ; ce n'est plus la raison, ce sont mes passions qui jugent de sa vérité ou de sa fausseté. Or, plus mes passions sont vives, moins la raison a de part à mon jugement. Pour triompher du préjugé le plus grossier, ce n'est point assez d'en sentir l'absurdité.

Me suis-je démontré le matin la non-existence des spectres ? Si le soir je me trouve seul, ou dans une chambre, ou

on est sans attention & sans esprit pour la bien juger : ou l'on est vivement affecté de cette même chose ; & c'est alors l'intérêt du moment qui presque toujours prononce nos jugements.

Une décision juste suppose indifférence pour la chose qu'on juge (*e*), & desir vif de la bien juger. Or, dans l'état actuel des sociétés, peu d'hommes éprouvent ce double sentiment de desir & d'indifférence, & se trouvent dans l'heureuse position qui le produit.

Trop servilement attaché à l'intérêt du moment, l'on y sacrifie presque toujours l'intérêt à venir, & l'on juge contre l'évidence même. Peut-être M. de la Riviere a-t-il trop attendu de cette évidence. C'est sur son pouvoir qu'il fonde le bonheur futur des Nations : & ce fondement n'est pas aussi solide qu'il le pense.

---

dans un bois, les fantômes & les spectres perceront de nouveau la terre ou mon plancher ; la frayeur me saisira. Les raisonnements les plus solides ne pourront rien contre ma peur. Pour étouffer en moi la crainte des revenants, il ne suffit pas de m'en être prouvé la non-existence ; il faut de plus que le raisonnement par lequel j'ai détruit ce préjugé, se présente aussi habituellement & aussi rapidement à ma mémoire que le préjugé lui-même. Or, c'est l'œuvre du temps, & quelquefois d'un très-long temps. Jusqu'à ce temps, je tremble la nuit au seul nom de spectre & de sorcier. C'est un fait prouvé par l'expérience.

(*e*) Pourquoi l'Etranger est-il meilleur juge des beautés d'un nouvel Ouvrage que les Nationaux ? C'est que l'indifférence dicte le jugement du premier, & qu'au moins dans le premier moment l'envie & le préjugé dictent celui des seconds. Ce n'est pas que parmi ces derniers, il ne s'en trouve qui mettent de l'orgueil à bien juger ; mais ils sont en trop petit nombre pour que leur jugement ait d'abord aucune influence sur celui du public.

CHAPITRE XIX.

L'Intérêt persuade aux Grands qu'ils sont d'une espece différente des autres Hommes.

ADMET-ON un premier homme ? Tous sont de la même maison, d'une famille également ancienne ; tous par conséquent sont nobles.

Qui refuseroit le titre de Gentilhomme à celui qui, par des extraits levés sur les registres des circoncisions & des baptêmes, prouveroit une descendance en ligne directe depuis Abraham jusqu'à lui !

Ce n'est donc que la conservation ou la perte de ces extraits, qui distingue le noble du roturier.

Mais le Grand se croit-il réellement d'une race supérieure à celle du bourgeois ; & le Souverain, d'une espece différence de celle du Duc, du Comte, &c ? Pourquoi non ? J'ai vu des hommes pas plus sorciers que moi, se dire & se croire sorciers jusques sur l'échafaud. Mille procédures justifient ce fait. Il en est qui se croyent nés heureux, & qui s'indignent, lorsque la fortune les abandonne un moment. Ce sentiment, diroit M. Hume, est en eux l'effet du succès constant de leurs premieres entreprises : d'après ce succès, ils ont dû prendre leur bonheur pour un effet, & leur étoile pour la cause de cet effet (*a*). Si telle est l'humanité, faut-il s'étonner que des Grands, gâtés par les hommages journaliers rendus à leurs richesses & à leurs dignités, se croyent d'une race particuliere (*b*) ?

Cependant ils reconnoissent Adam pour le pere commun des hommes : oui ; mais sans en être entiérement convaincus.

Leurs gestes, leurs discours, leurs regards, tout dément en eux cet aveu, & tous sont persuadés qu'eux & le Prince ont sur le Peuple & le Bourgeois le droit du fermier sur ses bestiaux.

Je ne fais point ici la satyre des Grands (*c*), mais celle

(*a*) Deux faits, dit M. Hume, arrivent-ils toujours ensemble ? L'on suppose une dépendance nécessaire entr'eux. L'on donne à l'un le nom de cause ; à l'autre, celui d'effet.

(*b*) L'ancienneté de leur Maison est sur-tout chere à ceux qui ne peuvent être fils de leur mérite.

(*c*) Si tous les hommes sont les descendants d'Adam, s'ensuit-il qu'en cette qualité tous doivent être également considérés ? Non ; il est dans toute société, des supérieurs qu'on doit respecter. Mais est-ce aux grandes places ou à la haute naissance, qu'on doit son premier respect ? Je conclurois en faveur des grandes places. Elles supposent du moins quelque mérite. Or, ce que le public a vraiment intérêt d'honorer, c'est le mérite.

de l'homme. Le Bourgeois rend à son valet tout le mépris que le Puissant a pour lui.

Qu'au reste on ne soit point surpris de trouver l'homme sujet à tant d'illusions (*d*). Ce qui seroit vraiment suprenant, c'est qu'il se refuse aux erreurs qui flattent sa vanité.

Il croit & croira toujours ce qu'il aura intérêt de croire. S'il s'attache quelquefois à la recherche du vrai, s'il s'occupe de sa découverte, c'est qu'il imagine par fois qu'il est de son intérêt de la connoître.

(*d*) Le préjugé commande-t-il? La raison se tait. Le préjugé fait en certains pays respecter l'Officier de qualité, mépriser l'Officier de fortune, & préférer par conséquent la naissance au mérite. Nul doute qu'un Etat parvenu à ce degré de corruption ne soit près de sa ruine.

CHAPITRE XX.

L'Intérêt fait honorer le vice dans un Protecteur.

UN homme attend-il sa fortune & sa considération d'un Grand sans mérite? Il devient son panégyriste. L'homme jusqu'alors honnête cesse de l'être: il change de mœurs, &, pour ainsi dire, d'état. Il descend de la condition de Citoyen libre, à celle d'esclave. Son intérêt se sépare en cet instant de l'intérêt public. Uniquement occupé de son maître & de la fortune de ce Protecteur, tout moyen de l'accroître lui paroît légitime. Ce maître commet-il des injustices, opprime-t-il ses Concitoyens; s'en plaignent-ils? Ils ont tort.

Les Prêtres de Jupiter ne faisoient-ils pas adorer en lui le parricide qui les faisoit vivre?

Qu'est-ce que le protégé exige du Protecteur? puissance, & non-mérite. Qu'est-ce qu'à son tour le Protecteur exige du protégé? bassesse, dévouement & non-vertu.

C'est en qualité de dévoué, que le protégé est élevé aux premiers postes. S'il est des instans où le mérite seul y monte, c'est dans les temps orageux où la nécessité les y appelle.

Si dans les guerres civiles tous les emplois importants sont confiés aux talents, c'est que le puissant de chaque parti, fortement intéressé à la destruction du parti contraire, est forcé de sacrifier à sa sûreté, & son envie, & ses autres passions. Cet intérêt pressant l'éclaire alors sur le mérite de ceux qu'il employe : mais le danger passé, la paix & la tranquillité rétablies, ce même puissant indifférent au vice ou à la vertu, aux talents ou à la sottise, ne les distingue plus.

Le mérite tombe dans l'avilissement, la vérité dans le mépris. Que peut-elle alors en faveur de l'humanité !

CHAPITRE XXI.

L'Intérêt du Puissant commande plus impérieusement que la Vérité aux Opinions générales.

L'On vante sans cesse la puissance de la vérité; & cependant cette puissance tant vantée est stérile, si l'intérêt du Prince ne la féconde. Que de vérités encore enterrées dans les ouvrages des Gordons, des Sydneis, des Machiavels, n'en seront retirées que par la volonté efficace d'un Souverain éclairé & vertueux ! ce Prince, dit-on, naîtra tôt ou tard. Soit ! Jusqu'à ce moment, qu'on regarde, si l'on veut, ces vérités, comme des pierres d'attente & des matériaux préparés. Toujours est-il certain que ces matériaux ne seront employés par le Puissant que dans les positions & les circonstances où les intérêts de sa gloire le forceront d'en faire usage.

L'opinion, dit-on, est la reine du monde. Il est des instants où, sans doute, l'opinion générale commande aux Souverains eux-mêmes. Mais qu'est-ce que ce fait a de commun avec le pouvoir de la vérité ? Prouve-t-il que l'opinion générale en soit la production ? Non : l'expérience nous démontre, au contraire, que presque toutes les questions de la morale & de la politique sont résolues par le fort, & non par le raisonnable, & que si l'opinion régit le monde, c'est à la longue le Puissant qui régit l'opinion.

Quiconque distribue les honneurs, les richesses & les châtiments, s'attache toujours un grand nombre d'hommes. Cette distribution lui asservit les esprits, lui donne l'empire sur les ames. Tel est le moyen par lequel les Sultans légitiment leurs prétentions les plus absurdes, accoutument leurs Sujets à s'honorer du titre d'esclaves, à mépriser celui d'hommes libres.

Quelles sont les opinions les plus généralement répandues? Ce sont, sans contredit, les opinions religieuses. Or, ce n'est ni la raison, ni la vérité, mais la violence qui les établit (*a*). Mahomet veut persuader son Koran; il s'arme, il flatte, il effraye les imaginations. Les Peuples sont par la crainte & l'espérance intéressés à recevoir sa loi; & les visions du Prophete deviennent bientôt l'opinion de la moitié de l'univers.

Mais les progrès de la vérité ne sont-ils pas plus rapides que ceux de l'erreur? Oui : lorsque l'une & l'autre sont également promulguées par la puissance. La vérité par elle-même est claire; elle saisit tout bon esprit. L'erreur, au contraire, toujours obscure, toujours retirée dans le nuage de l'incompréhensible, y devient le mépris du bon sens. Mais que peut le bon sens sans la force? C'est la violence, la fourberie, le hasard, qui, plus que la raison & la vérité, ont toujours présidé à la formation des opinions générales.

(*a*) La preuve de notre peu de foi, est le mépris connu pour quiconque change de Religion. Rien, sans doute, de plus louable, que d'abandonner une erreur pour embrasser la vérité. D'où naît donc notre mépris pour les nouveaux convertis? De la conviction obscure où l'on est que toutes les Religions sont également fausses, & que quiconque en change, s'y détermine par un intérêt sordide, & par conséquent méprisable.



CHAPITRE XXII.

Un Intérêt secret cacha toujours aux Parlements la conformité de la morale des Jésuites & du Papisme.

LES Parlements ont à la fois condamné la morale des Jésuites, & respecté celle du Papisme (*a*). Cependant la conformité de ces deux morales est sensible. La protection accordée aux Jésuites, & par le Pape, & par la plupart des Evêques Catholiques (*b*), rend cette conformité

(*a*) La vérole physique, disoit un grand Politique, a fait de grands ravages chez les Nations Européennes : mais la vérole morale (le Papisme) y en a fait encore de plus grands.

(*b*) Si la Morale des Jésuites eût été l'œuvre d'un laïc, elle eût été condamnée aussi-tôt qu'imprimée. Il n'est point de persécutions que n'eût éprouvées son Auteur.

Sans les Parlements, cette Morale néanmoins étoit en France la seule généralement enseignée. Les Evêques l'approuvoient. La Sorbonne craignoit les Jésuites. Cette crainte rendoit leurs principes respectables. En cas pareil, ce n'est pas la chose, c'est l'Auteur que le Clergé juge; il eut toujours deux poids & deux mesures. St. Thomas en est un exemple. Machiavel, dans son Prince, n'avança jamais les propositions que ce Saint enseigne dans son Commentaire sur le cinquieme des Politiques, Texte 13. Voyez ses propres mots.

Ad salvationem tyrannidis, excellentes impotentiâ, vel divitiis interficere; quià tales per potentiam quam habent, possunt insurgere contrà tyrannum. Iterùm expedit interficere Sapientes. Tales enim per sapientiam eorum, possunt invenire vias ad expellendam tyrannidem. Nec Scholas, nec alias congregationes per quas contingit vacare circà sapientiam permittendum est. Sapientes enim ad magna inclinantur, & ideò magnanimi sunt & tales de facili insurgunt. Ad salvandam tyrannidem oportet quòd tyrannus procuret ut subditi imponant sibi invicem crimina, & turbent seipsos, ut amicus amicum, & populus contrà divites, & divites inter se dissentiant. Sic enim minus poterunt insurgere propter eorum divisionem. Oportet etiam subditos facere pauperes; sic enim minùs poterunt insurgere contrà tyrannum. Procreanda sunt vectigalia, hoc est, exactiones multæ magnæ; sic enim citò poterunt depauperari subditi. Tyrannus debet procurare bella inter subditos vel etiàm extraneos, ità ut non possint vacare ad aliquid tractandum contrà tyrannum. Regnum salvatur per amicos. Tyrannus autem ad salvandam tyrannidem non debet confidere amicis. Texte 12, il ajoute :

Expedit tyrannus ad salvandam tyrannidem

mité frappante. On sait que l'Eglise papiste approuva toujours dans les Ouvrages de ces Religieux, des maximes aussi favorables aux prétentions de Rome, que défavora-

tyrannidem, quod non appareat subditis sævus, seu crudelis. Nam si appareat sævus, reddit se odiosum. Ex hoc autem faciliùs insurgunt in eum : sed debet se reddere reverendum propter excellentiam alicujus boni excellentis. Reverentia enim debetur bono excellenti ; & si non habeat bonum illud excellens, debet simulare se habere illud. Tyrannus debet se reddere talem ut videatur subditis ipsum excellere in aliquo bono excellenti in quo ipsi deficiunt, ex quo eum reverentur. Si non habeat virtutes, secundùm veritatem, faciat ut opinentur habere eas.

Voici la traduction de ce passage, par Naudé.

„ Pour maintenir la tyrannie, „ il faut faire mourir les plus „ puissants & les plus riches, „ parce que de tels gens se peu„ vent soulever contre le tyran „ par le moyen de l'autorité „ qu'ils ont. Il est aussi néces„ saire de se défaire des grands „ esprits & des hommes savants, „ parce qu'ils peuvent trouver „ par leur science les moyens „ de ruiner la tyrannie. Il ne „ faut pas même qu'il y ait des „ écoles, ni autres congréga„ tions par le moyen desquelles „ on puisse apprendre les scien„ ces : car les savants ont de „ l'inclination pour les choses „ grandes, & sont par consé„ quent courageux & magnani„ mes. Et de tels hommes se „ soulevent facilement contre „ les tyrans. Pour maintenir la „ tyrannie, il faut que les ty„ rans fassent en sorte que leurs „ Sujets s'accusent les uns les „ autres, & se troublent eux-mê„ mes; que l'ami persécute l'a„ mi, & qu'il y ait de la dissen„ tion entre le même Peuple „ & les riches, & de la discorde „ entre les opulents ; car en le „ faisant, ils auront moins de „ moyens de se soulever à cause „ de leurs divisions. Il faut aussi „ rendre pauvres les Sujets, „ afin qu'il leur soit d'autant „ plus difficile de se soulever „ contre le tyran. Il faut éta„ blir des subsides, c'est-à-dire, „ de grandes exactions & en „ grand nombre ; car c'est le „ moyen de rendre bientôt pau„ vres les Sujets. Le tyran doit „ aussi susciter des guerres par„ mi ses Sujets & même parmi „ les étrangers, afin qu'ils ne „ puissent négocier aucune cho„ se contre lui. Les Royaumes „ se maintiennent par le moyen „ des amis ; mais un tyran ne „ se doit fier à personne pour „ se conserver en la tyrannie.

„ Il ne faut pas qu'un tyran „ pour se maintenir dans la ty„ rannie, paroisse à ses Sujets „ être cruel ; car s'il leur pa„ roît tel, il se rend odieux : „ ce qui les peut faire plus fa„ cilement soulever contre lui : „ mais il doit se rendre véné„ rable par l'excellence de quel„ qu'éminente vertu ; car on „ doit toute sorte de respect à „ la vertu : & s'il n'a pas cette „ qualité excellente, il doit faire „ semblant qu'il la possede. Le „ tyran se doit rendre tel qu'il „ semble à ses Sujets qu'il pos„ sede quelqu'éminente vertu „ qui leur manque, & pour la„ quelle ils lui portent respect.

bles à celles de tout Gouvernement : que le Clergé à cet égard fut leur complice. La morale des Jésuites est néanmoins la seule condamnée. Les Parlements se taisent sur celle de l'Eglise. Pourquoi? C'est qu'ils craignent de se compromettre avec un coupable trop puissant.

Ils sentent confusément que leur crédit n'est point proportionné à cette entreprise; qu'à peine il a suffi pour contrebalancer celui des Jésuites. Leur intérêt en conséquence les avertit de ne pas tenter davantage, & leur ordonne d'honorer le crime dans le coupable qu'ils ne peuvent punir.

„ S'il n'a point de vertus, qu'il „ fasse en sorte qu'ils croyent „ qu'il en ait. "

Telles sont sur ce sujet les idées de St. Thomas. Qu'il ait regardé la tyrannie comme une impiété, ou non, je remarquerai avec Naudé; que voilà des préceptes bien étranges dans la bouche d'un Saint. J'observerai de plus que Machiavel, dans son Prince, n'est que le commentateur de St. Thomas. Or, en présentant les mêmes idées, si l'un de ces Ecrivains est sanctifié, si ses Ouvrages approuvés sont mis dans les mains de tout le monde, & si l'autre au contraire est excommunié & son Livre condamné, il est évident que l'Eglise a deux poids & deux mesures, & que son intérêt seul dicte ses jugements.

CHAPITRE XXIII.

L'Intérêt fait nier journellement cette maxime : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît.

Le Prêtre Catholique, persécuté par le Calviniste ou le Musulman, dénonce la persécution comme une infraction à la loi naturelle : ce même Prêtre est-il persécuteur? La persécution lui paroît légitime; c'est en lui l'effet d'un saint zele & de son amour pour le prochain. Ainsi la même action devient injuste ou légitime, selon que ce Prêtre est ou bourreau, ou patient.

Lit-on l'histoire des différentes Sectes religieuses & chrétiennes? Tant qu'elles sont foibles, elles veulent qu'on n'employe dans les disputes théologiques d'autres armes que celles du raisonnement (*a*) & de la persuasion.

(*a*) Les Moines disputent encore, ils ne raisonnent plus.

Ces Sectes deviennent-elles puissantes ? De persécutées, comme je l'ai déja dit, elles deviennent persécutrices. Calvin brûle Servet : le Jésuite poursuit le Janséniste : & le Janséniste voudroit faire brûler le Déiste. Dans quel labyrinthe d'erreurs & de contradictions l'intérêt ne nous égare-t-il pas ! Il obscurcit en nous jusqu'à l'évidence.

Que nous présente en effet le théâtre de ce monde ? rien que les jeux divers & perpétuels de cet intérêt (*b*). Plus on médite ce principe, plus on y découvre d'étendue & de fécondité. C'est une carriere inépuisable d'idées fines & grandes.

Combat-on leurs opinions ? Leur fait-on des objections ? N'y peuvent-ils répondre ? Ils assurent qu'elles sont depuis long-temps résolues ; & dans ce cas, cette réponse est réellement la plus adroite. Les Peuples, il est vrai, maintenant plus éclairés, savent que le Livre défendu est le Livre dont les maximes sont en général les plus conformes à l'intérêt public.

(*b*) Si l'espoir de la récompense peut seul exciter l'homme à la recherche de la vérité, l'indifférence pour elle suppose une grande disproportion entre les récompenses attachées à sa découverte, & les peines qu'exige sa recherche. Pourquoi, la vérité découverte, un Auteur est-il si souvent en but à la persécution ? C'est que l'envieux & le méchant ont intérêt de le persécuter. Pourquoi le public prend-il d'abord parti contre le Philosophe ? C'est que le public est ignorant, & que, séduit d'abord par les cris des fanatiques, il s'enivre de leur fureur. Mais il en est du public comme de Philippe de Macédoine ; on peut toujours appeller du public ivre au public à jeun. Pourquoi les puissants font-ils rarement usage des vérités découvertes par le Philosophe ? C'est qu'ils s'intéressent rarement au bien public. Mais supposé qu'ils s'en occupassent, qu'ils protégeassent la vérité, qu'arriveroit-il ? Qu'elle se propageroit avec une rapidité incroyable. Il n'en est pas ainsi de l'erreur. Est-elle favorisée du puissant ? Elle est généralement, mais non universellement adoptée. Il reste toujours à la vérité des partisans secrets. Ce sont, pour ainsi dire, autant de conjurés, toujours prêts dans l'occasion à se déclarer pour elle. Un mot du Souverain suffit pour détruire une erreur. Quant à la vérité, son germe est indestructible. Il est, sans doute, stérile, si le Puissant ne le féconde : mais il subsiste ; & si ce germe doit son développement au pouvoir, il doit son existence à la philosophie.

CHAPITRE XXIV.

L'Intérêt dérobe à la connoissance du Prêtre honnête-homme, les maux produits par le Papisme.

LES contrées les plus religieuses sont les plus incultes. C'est dans les Domaines Ecclésiastiques, que se manifeste la plus grande dépopulation. Ces contrées sont donc les plus mal gouvernées. Dans les cantons Catholiques de la Suisse, regnent la disette & la stupidité : dans les cantons Protestants, l'abondance & l'industrie. Le Papisme est donc destructeur des Empires.

Il est sur-tout fatal aux Nations, qui, puissantes par leur commerce, ont intérêt d'améliorer leurs colonies (*a*), d'encourager l'industrie & de perfectionner les Arts.

Mais chez les divers Peuples, qui rend l'idole papale si respectable ? La coutume.

Qui, chez ces mêmes Peuples, défend de penser ? La paresse : elle y commande aux hommes de tous les états.

C'est par paresse que le Prince y voit tout avec les yeux d'autrui, & par paresse qu'en certain cas les Nations & les Ministres chargent le Pape de penser pour eux. Qu'en arrive-t-il ? que le Pontife en profite pour étendre son autorité, & confirmer son pouvoir. Les Princes peuvent-ils le limiter ? Oui ; s'ils le veulent fortement. Sans une telle volonté, qu'on n'imagine pas qu'une Eglise intolérante rompe elle-même les fers dont elle enchaîne les Peuples.

L'intolérance est une mine toujours chargée sous le trône, & que le mécontentement Ecclésiastique est toujours prêt d'allumer. Qui peut éventer cette mine ? La Philosophie & la vertu. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours décrié les lumieres de l'une, & l'humanité de l'autre ; a-t-elle toujours peint la Philosophie & la vertu sous des traits difformes (*b*).

(*a*) Les colonies naissantes se peuplent par la tolérance, & pour cet effet il faut y rappeller la Religion aux principes sur lesquels Jesus l'a fondée.

(*b*) Si la haine qui s'exhale en accusations vagues prouve l'innocence de l'accusé, rien

L'objet du Clergé fut de les décréditer, & ses moyens furent les calomnies. Les hommes en général aiment mieux croire qu'examiner : & le Clergé en conséquence vit toujours dans la paresse de penser ; le plus ferme appui de la puissance papale. Quelle autre cause eût pu fasciner les yeux des Magistrats François sur le danger du Papisme ?

Si dans l'affaire des Jésuites, ils montrerent pour leur Prince la tendresse la plus inquiete ; s'ils prévirent alors l'excès auquel le fanatisme pouvoit se porter, ils n'apperçurent cependant point que, de toutes les Religions, la Papiste est la plus propre à l'allumer.

L'amour des Magistrats pour le Prince n'est pas douteux : mais il est douteux que cet amour ait été en eux assez éclairé. Leurs yeux se sont long-temps fermés à la lumiere. S'ils s'ouvrent un jour, ils appercevront que la tolérance seule peut assurer la vie des Monarques qu'ils chérissent. Ils ont vu le fanatisme frapper un Prince, qui prouve chaque jour son humanité, par les bontés de détails dont il comble ceux qui l'approchent.

Je suis étranger : je ne connois pas ce Prince. Il est, dit-on, aimé. Tel est cependant dans le cœur du dévot François l'effet de la superstition, que l'amour du Moine l'emporte encore sur l'amour du Roi.

Ne peut-on sur un objet si important réveiller l'attention des Magistrats, & les éclairer sur les dangers auxquels l'intolérant papisme exposera toujours les Souverains ?

---

n'honore plus les Philosophes que la haine du Sacerdoce. Jamais le Clergé ne cita des faits contre eux. Il ne les accusa point de l'assassinat de Henri IV, de la sédition de Madrid, de la conspiration de Saint-Domingue. Ce fut un Moine, & non un Philosophe, qui, l'année derniere, y encourageoit les noirs à massacrer les blancs.



CHAPITRE XXV.

Toute Religion intolérante est essentiellement Régicide.

PRESQUE toute Religion est intolérante; & dans toute Religion de cette espece, l'intolérance fournit un prétexte au meurtre & à la persécution. Le trône même n'offre point d'abri contre la cruauté du Sacerdoce. L'intolérance admise, le Prêtre peut également poursuivre l'ennemi de Dieu sur le trône (*a*) & dans la chaumiere.

L'intolérance est mere du Régicide. C'est sur son intolérance que l'Eglise fonda l'édifice de sa grandeur. Tous ses membres concoururent à cette construction. Tous crurent qu'ils seroient d'autant plus respectables & d'autant plus heureux (*b*), que le corps auquel ils appartiendroient seroit plus puissant. Les Prêtres en tous les siecles ne s'occuperent donc que de l'accroissement du pouvoir (*c*) Ec-

(*a*) Si l'on en croit le Jésuite Santarel, le Pape a droit de punir les Rois. (Aussi dans un Traité de l'hérésie, du schisme, de l'apostasie & du pouvoir papal, Traité imprimé à Rome avec permission des Supérieurs, chez l'héritier Barteliny Lanoty en 1626, ce Jésuite dit:) „ Si le » Pape a sur les Princes une » puissance directive, il a aussi » sur eux une puissance correc» tive. Le Souverain Pontife » peut donc punir les Princes » hérétiques par des peines tem» porelles : il peut non-seule» ment les excommunier, mais » encore les dépouiller de leurs » Royaumes, & absoudre leurs » Sujets du serment de fidélité: « il peut donner des curateurs » aux Princes incapables de » gouverner : il le peut sans » Concile; parce que le tribu» nal du Pape & celui de Je» sus-Christ est un seul & même » tribunal. Le Pape, ajoute-t-il, » dans un autre endroit de cet » Ouvrage, peut déposer les » Rois, ou parce qu'ils sont in» capables de gouverner, ou » parce qu'ils sont trop foibles » défenseurs de l'Eglise. Il peut » donc pour les causes susdites » & pour la correction & l'exem» ple des Rois, punir de mort » les négligents. "

(*b*) Parmi les Ecclésiastiques, il est, sans doute, des hommes honnêtes, heureux & sans ambition : mais ceux-là ne sont pas appellés au Gouvernement de ce Corps puissant.

Le Clergé, toujours régi par des intrigants, sera toujours ambitieux.

(*c*) L'Eglise, toujours occupée de sa grandeur, réduisit toutes les vertus chrétiennes à l'abstinence, à l'humilité, à l'aveugle

siastique. Par-tout le Clergé fut ambitieux, & dut l'être.

Mais l'ambition d'un corps fait-elle nécessairement le mal public? Oui, si ce corps ne peut la satisfaire que par des actions contraires au bien général. Il importoit peu qu'en Grece, les Lycurgues, les Léonidas, les Timoléons; qu'à Rome, les Brutus, les Emiles, les Régulus, fussent ambitieux. Cette passion ne pouvoit se manifester en eux que par des services rendus à la patrie. Il n'en est pas de même du Clergé : il veut une autorité suprême. Il ne peut s'en revêtir qu'en en dépouillant les légitimes possesseurs. Il doit donc faire une guerre perpétuelle & sourde à la puissance temporelle, avilir à cet effet l'autorité des Princes & des Magistrats, déchaîner l'intolérance; par elle, ébranler les trônes, par elle, abrutir les Citoyens (*d*), les rendre à la fois pauvres (*e*), paresseux & stupides. Tous les degrés par lesquels le Clergé monte au pouvoir suprême, sont donc autant de malheurs publics.

C'est le Papisme qui doit un jour détruire en France les Loix & les Parlements : destruction, toujours l'annonce de la corruption des mœurs nationales, & de la ruine d'un Empire.

En vain nieroit-on l'ambition du Clergé. L'étude de l'homme la démontre à qui s'en occupe, & l'étude de l'histoire à ceux qui lisent celle de l'Eglise. Du moment qu'elle se fut donné un Chef temporel, ce Chef se proposa l'humiliation des Rois : il voulut à son gré disposer de leur

soumission. Elle ne prêcha jamais l'amour de la Patrie, ni de l'humanité.

(*d*) L'ignorance des Peuples est souvent funeste aux Princes. Chez un Peuple stupide, tout Souverain maudit de son Clergé passe pour justement maudit. Ce n'est donc pas sans cause que l'Eglise a fait de la *pauvreté d'esprit*, une des premieres vertus chrétiennes. Dans les Ouvrages de M. Rousseau, quels sont les morceaux les plus loués des Dévots? Ceux où il se fait le panégyriste de l'ignorance.

(*e*) Pourquoi dans ses institutions, l'Eglise ne consulte-t-elle jamais le bien public? Pourquoi célébrer les fêtes & les dimanches dans la saison quelquefois pluvieuse des moissons? L'Eglise ignore-t-elle que deux ou trois jours de travail suffisent quelquefois pour engranger un tiers, un quart de la récolte, & diminuer d'autant la disette & la famine? Le Clergé le sait : mais qu'importe au systême de son ambition, le bien ou le mal public! Rien de commun entre l'intérêt ecclésiastique & l'intérêt national.

vie & de leur couronne. Tel fut son projet. Pour l'exécuter, il fallut que les Princes eux-mêmes concourussent à leur avilissement, que le Prêtre s'insinuât dans leur confiance, se fît leur conseil, s'associât à leur autorité : il y réussit. Ce n'étoit point tout encore ; il falloit insensiblement accréditer l'opinion de la prééminence de l'autorité spirituelle sur la temporelle. A cet effet, les Papes accumulerent les honneurs Ecclésiastiques sur quiconque, à l'exemple des Bellarmins, soumettoit les Souverains aux Pontifes, & sur ce point déclaroit le doute une hérésie.

Cette opinion une fois étendue & adoptée, l'Eglise put lancer des anathêmes, prêcher des Croisades contre les Monarques rebelles à ses ordres (*f*), souffler par-tout la discorde ; elle put au nom d'un Dieu de paix massacrer une partie de l'univers (*g*). Ce qu'elle put faire, elle le fit. Bientôt son pouvoir égala celui des anciens Prêtres Celtes qui, sous le nom de Druides, commandoient aux Bretons, aux Gaulois, aux Scandinaves ; en excommunioient les Princes, & les immoloient à leur caprice & à leur intérêt.

Mais pour disposer de la vie des Rois, il faut s'être soumis l'esprit des Peuples. Par quel art l'Eglise y parvient-elle ?

(*f*) La bulle *in Canâ Domini* annonce à cet égard toutes les prétentions de l'Eglise ; & l'acceptation de cette bulle, toute la sottise de certains Peuples.

(*g*) Dans un Ouvrage sur l'intolérance, M. de Malveaux dit, que la Religion Papiste, comme la Musulmane, ne peut se soutenir que par le meurtre & les supplices. Quelle horreur cette proposition n'inspire-t-elle pas pour le Papisme !

CHAPITRE XXVI.

Des Moyens employés par l'Eglise pour s'asservir les Nations.

CES moyens sont simples. Pour être indépendant du Prince, il falloit que le Clergé tînt son pouvoir de Dieu ; il le dit, & l'on le crut.

Pour être obéi de préférence aux Rois, il falloit qu'on le regardât comme inspiré par la Divinité : il le dit; & l'on le crut.

Pour se soumettre la raison humaine, il falloit que Dieu parlât par sa bouche; il le dit, & l'on le crut.

Donc, ajoutoit-il, en me déclarant infaillible, je le suis.

Donc, en me déclarant vengeur de la Divinité, je le deviens.

Or, dans cet auguste emploi, mon ennemi est celui du Très-Haut, celui qu'une Eglise infaillible déclare hérétique.

Que cet hérétique soit Prince ou non, quel que soit le titre du coupable, l'Eglise a le droit de l'emprisonner, de le torturer (*a*), de le brûler. Qu'est-ce qu'un Roi devant l'Eternel? Tous les hommes à ses yeux sont égaux, & sont tels aux yeux de l'Eglise.

Or, d'après ces principes, & lorsqu'en vertu de son infaillibilité, l'Eglise se fut attribué le droit de persécuter, & en eut fait usage, alors, redoutable à tous les Citoyens, tous dûrent s'humilier devant elle, tous dûrent tomber aux pieds du Prêtre. Tout homme enfin (quel que fût son rang) devenu justiciable du Clergé, dut reconnoître en lui une puissance supérieure à celle des Monarques & des Magistrats.

Tel fut le moyen par lequel le Prêtre, & se soumit les Peuples, & fit trembler les Rois. Aussi par-tout où l'Eglise éleva le tribunal de l'inquisition, son trône fut au-dessus de celui des Souverains.

Mais dans les pays où l'Eglise ne put s'armer de la puissance inquisitive, comment sa ruse triompha-t-elle de celle du Prince? En lui persuadant, comme à Vienne ou en France, qu'il regne par la Religion; que ses Ministres, si souvent destructeurs des Rois, en sont les appuis, & qu'enfin l'Autel est le soutien du trône,

Mais on sait qu'à la Chine, aux Indes, & dans tout l'Orient, les trônes s'affermissent sur leur propre masse. On sait qu'en Occident, ce furent les Prêtres qui les renver-

(*a*) Si les Prêtres, en général, sont si cruels, c'est que jadis sacrificateurs, ou bouchers, ils retiennent encore l'esprit de leur premier état.

serent; que la Religion, plus souvent que l'ambition des Grands, créa des Régicides; que dans l'état actuel de l'Europe, ce n'est que du fanatique que les Monarques ont à se défendre. Ces Monarques douteroient-ils encore de l'audace d'un corps qui les a si souvent déclarés ses justiciables?

Cette orgueilleuse prétention eût à la longue, sans doute, éclairé les Princes, si l'Eglise, selon les temps & les circonstances, n'eût sur ce point successivement paru changer d'opinion.

CHAPITRE XXVII.

Des Temps où l'Eglise Catholique laisse reposer ses prétentions.

L'Esprit d'un siecle est-il peu favorable aux entreprises du Sacerdoce? Les lumieres philosophiques ont-elles percé dans tous les ordres de Citoyens? Le militaire plus instruit, est-il plus attaché au Prince qu'au Clergé? Le Souverain lui-même plus éclairé s'est-il rendu plus respectable à l'Eglise? Elle dépouille sa férocité, modere son zele: elle avoue hautement l'indépendance du Prince. Mais cet aveu est-il sincere? Est-il l'effet de la nécessité, de la prudence, ou de la persuasion réelle du Clergé? La preuve qu'en se taisant l'Eglise n'abandonne pas ses prétentions, c'est qu'elle enseigne toujours à Rome la même doctrine. Le Clergé affecte, sans doute, le plus grand respect pour la Royauté. Il veut qu'on l'honore jusque dans les tyrans (*a*). Mais ses maximes à ce sujet prouvent moins

---

(*a*) Si l'Eglise défendit quelquefois aux Laïcs le meurtre du Prince, elle se le permit toujours. Son histoire le prouve. Il est vrai, disent les Théologiens, que les Papes ont déposé les Souverains, prêché contr'eux des Croisades, béatifié des Cléments; mais ces légéretés sont des fautes du Pontife, & non de l'Eglise. Quant au silence coupable gardé à ce sujet par les Evêques, il fut, ajoutent-ils, l'effet de leur politesse pour le St. Siege, & non d'une approbation donnée à sa conduite. Mais doivent-ils se taire sur de pareils crimes, & s'élever avec tant de fureur contre l'interprétation prétendue singuliere que

son attachement pour les Souverains, que son indifférence & son mépris pour le bonheur des hommes & des Nations.

Qu'importe à l'Eglise la tyrannie des mauvais Rois, pourvu qu'elle partage leur pouvoir!

Lorsque l'Ange des ténebres emporte le Fils de l'homme sur la Montagne, il lui dit : Tu vois d'ici tous les Royaumes de la terre : adore-moi, je t'en fais le maître. L'Eglise dit pareillement au Prince : Sois mon esclave, sois l'exécuteur de mes barbaries, adore-moi, inspire aux Peuples la crainte du Prêtre; qu'ils croupissent dans l'ignorance & la stupidité : à ce prix, je te donne un Empire illimité sur tes Sujets : tu peux être tyran.

Quel traité monstrueux entre le Sacerdoce & le Despotisme!

L'Eglise enseigne, dit-on, à respecter les Princes & les Magistrats. Mais les honore-t-elle, lorsqu'elle les nomme en Espagne les boureaux de son inquisition, en France ses géoliers (*b*), & qu'elle leur ordonne l'emprisonnement de quiconque ne pense pas comme elle?

C'est avilir les Princes, que de les charger de pareils emplois : c'est haïr les Peuples, que de leur commander de se soumettre aux tyrans les plus inhumains. L'Eglise d'ailleurs leur en donne-t elle l'exemple? s'humilie-t-elle devant les Princes qu'elle nomme hérétiques?

Ennemi sourd de la puissance temporelle, le Sacerdo-

Luther & Calvin donnoient à certains passages des Ecritures? Est-il permis de poursuivre l'erreur, lorsqu'on tolere les plus grands forfaits? Tout homme sensé apperçoit dans la conduite perpétuellement équivoque de l'Eglise, qu'elle n'eut réellement qu'un but; ce fut de pouvoir, selon ses intérêts divers, tour-à-tour approuver ou désapprouver les mêmes actions.

Point de preuve plus évidente de son ambition, que le projet conçu par les Jésuites, d'associer à leur Ordre les Grands, les Princes & jusqu'aux Souverains. Par cette association dans laquelle tant de Grands étoient déja entrés, les Rois devenus Sujets des Jésuites & de leur Général, n'étoient plus que les vils exécuteurs de leurs persécutions.

Sans les Parlements, qui sait si ce projet si hardiment conçu n'eût pas réussi!

(*b*) Dans les Pays Catholiques, on s'informe soigneusement si tel paysan est Calviniste, s'il va les Dimanches à la Messe, & nullement s'il a du lard dans son pot.

ce, selon les temps & le caractere des Rois, les ménage, ou les insulte. Du moment où le Souverain cesse d'être son esclave, l'anathême est suspendu sur sa tête. Le Souverain est-il foible? L'anathême est lancé : il est le jouet de son Clergé. Le Prince est-il éclairé & ferme? Son Clergé le respecte.

Le Pape se refuse aux demandes de Valdemar, Roi de Danemarck; ce Roi lui fait cette réponse (c) : „ De Dieu „ je tiens la vie des Danois, le Royaume; de mes pe- „ res, mes richesses; de tes prédécesseurs, la foi, que je „ te remets par les présentes, si tu ne m'octroyes ma „ demande. "

Tel est le Protocole de tout Prince éclairé avec la Cour de Rome. Qu'on la brave, on n'a point à la redouter.

Les Prêtres, par la mollesse de leur éducation, sont pusillanimes. Ils ont la barbe de l'homme, & le caractere de la femme. Impérieux avec qui les craint, ils sont lâches avec qui leur résiste. Henri VIII en est la preuve.

Un attentat conçu, mais manqué, est sous un tel Roi le signal de la destruction entiere des Prêtres. Ils le savent, & la terreur retient alors leur bras. Sur qui le levent-ils? Sur des Princes, ou craintifs, ou bons. Qu'Henri IV eût moins menagé le Sacerdoce, il n'en eût point été la victime. Qui redoute le Clergé, le rend redoutable. Mais si sa puissance est fondée sur l'opinion, lorsque l'opinion s'affoiblit, sa puissance n'est-elle pas diminuée? Elle reste entiere, répondrai-je, tant qu'elle n'est point anéantie. Pour reprendre son crédit, il suffit qu'un Prêtre gagne la confiance du Prince : cette confiance gagnée, il éloignera du Monarque les hommes éclairés. Ces hommes sont, contre le Sacerdoce, les soutiens invisibles du trône & de la Magistrature. Une fois bannis d'un Empire, les Peuples, dirigés par les Prêtres, retombent dans leur ancienne stupidité, & les Princes dans leur ancien esclavage.

Peut-être l'esprit des Nations est-il maintenant peu favorable au Clergé. Mais un corps immortel ne doit jamais désespérer de son crédit. Tant qu'il subsiste, il n'a

(c) *Vitam habemus à Deo, regnum ab incolis, divitias à parentibus, fidem à tuis prædecessoribus, quam, si nobis non faves remittimus per præsentes.*

rien perdu. Pour recouvrer sa premiere puissance, il ne fait qu'épier l'occasion, la saisir, & marcher constamment à son but. Le reste est l'œuvre du temps.

Qui jouit comme le Clergé d'immenses richesses, peut l'attendre patiemment. Ne peut-il plus prêcher de Croisades contre les Souverains, & les combattre à force ouverte? il lui reste encore la ressource du fanatique contre tout Prince assez timide pour n'oser établir la loi de la tolérance (*d*).

(*d*) Par-tout où l'on tolere plusieurs Religions & plusieurs Sectes, elles s'habituent insensiblement l'une à l'autre. Leur zele perd tous les jours de son âcreté. Il est peu de fanatiques où la tolérance pléniere est établie.

CHAPITRE XXVIII.

Du Temps où l'Eglise fait revivre ses Prétentions.

Qu'un Prince foible & superstitieux occupe le trône d'un grand Empire : qu'en cet Empire l'Eglise ait élevé le tribunal de l'inquisition : qu'enrichie des dépouilles des hérétiques, & devenue de jour en jour plus riche & plus puissante, elle ait par des supplices horribles & multipliés, effrayé les esprits, éteint le jour de la science, ramené les ténebres de la stupidité : l'Eglise y commandera en Reine, elle y fera revivre ses prétentions; le regne du Monarque sera le siecle de la grandeur sacerdotale; & si les mêmes causes produisent nécessairement les mêmes effets, les Peuples, esclaves de l'Eglise, reconnoîtront en elle une puissance supérieure à celle du Souverain. Alors le Prince humilié & privé du secours de ses Peuples, ne sera devant son Clergé qu'un Citoyen isolé, exposé au même mépris, aux mêmes indignités, & au même châtiment que le dernier de ses Sujets. Que cette conduite soit criminelle ou non; la superstition la justifie. L'infaillibité avouée d'un corps, légitime tous les forfaits.

CHAPITRE XXIX.

Des Prétentions de l'Eglise prouvées par le Droit.

LEs Gouvernements d'Allemagne & de France ont soustrait leurs Sujets aux bûchers de l'inquisition. Mais de quel droit, dira l'Eglise, ces Gouvernements mirent-ils des bornes à ma puissance? Fût-ce de mon aveu qu'ils en bannirent mes inquisiteurs? Ne les ai-je pas sans cesse rappellés dans ces Empires (a)? Le Clergé d'Espagne & de Portugal ne regarde-t-il pas l'inquisition comme salutaire? Les Prélats de France & d'Allemagne ont-ils cité ce tribunal comme impie & funeste? Se sont-ils séparés de la Communion de ces Prêtres prétendus cruels (b), parce qu'ils font brûler leurs semblables? Est-il enfin un Pays Catholique où, du moins par leur silence, les Evêques n'ayent approuvé l'inquisition? Or, qu'est-ce que l'Eglise? L'assemblée des Ecclésiastiques. L'Eglise se déclare-t-elle le vengeur de Dieu? Ce droit de le venger, est celui de persécuter les hommes. Or, la même infaillibilité qui lui donne ce droit, l'autorise à l'exercer égale-

(a) Dans les papiers saisis chez les Jésuites, le Procureur-général du Parlement d'Aix trouva sous le nom de conseil de conscience, le projet d'une Inquisition. Ce que les Jésuites n'avoient pu faire en France sous la fin du regne de Louis XIV, ils espéroient apparemment pouvoir l'exécuter sous un regne encore plus favorable.

(b) Les Evêques eussent dû prendre exemple sur St. Martin. Ce Prélat apprend que le tyran Maxime a fait périr l'hérétique Priscillien; qu'Ithacius, Evêque Espagnol, homme perdu de débauches, homme atroce, intrigant & cruel, a surpris cet arrêt de mort: il va trouver Maxime, il lui représente que la Religion doit épargner le sang humain; il lui reproche aigrement ce crime.

Pendant le séjour de St. Martin à Treves, les hérétiques sont tranquilles. A son départ, les Evêques, secondés d'Ithacius, sollicitent de nouveau Maxime, l'engagent à rétracter la parole donnée à St. Martin: ils accusent même ce Saint d'hérésie: font proscrire les sectaires: Saint-Martin l'apprend; il ne veut plus communiquer avec de tels persécuteurs. Quelque temps après, il s'adoucit; & dans l'espoir de sauver le reste des Priscillianistes, & de suspendre les persécutions religieuses, il con-

ment sur les Rois ; comme sur le dernier de leurs sujets (*c*).
Mais la majesté des Princes, dira-t-on, doit-elle s'humilier devant l'orgueil des Prêtres ? doit-elle se soumettre aux punitions infligées par le Sacerdoce ? Pourquoi non, répondra l'Eglise ? Qu'est-ce que leur prétendue majesté ? Un néant devant l'Eternel & ses Ministres. Le vain titre de Roi anéantiroit-il les droits du Clergé ? Il ne peut le perdre. Que le Prince & le Sujet commettent le crime de l'hérésie, le même crime exige la même punition. De plus, si la conduite du Prince est la loi des Peuples, si son exemple peut autoriser l'impiété, c'est sur-tout le sang des Rois que l'intérêt du Prêtre & de Dieu demande. L'Eglise le versoit du temps de Henri III & de Henri IV, & l'Eglise est toujours la même. La doctrine de Bellarmin est la doctrine de Rome & des Séminaires. „ Les premiers „ Chrétiens, dit ce Docteur, eurent le droit de tuer Néron & tous les Princes leurs persécuteurs. S'ils souffrirent sans se plaindre, ce fut l'audace & non le droit „ qui leur manqua. " Samuel n'en eut aucun, que l'Eglise Catholique, cette épouse de Dieu (*d*), n'ait encore. Or, Agag étoit Roi ; Samuel ordonne à Saül le meurtre de ce Roi ; Saül hésite ; il est proscrit, & son sceptre passe en d'autres mains. Qu'instruits par cet exemple, les Chrétiens sachent enfin qu'au moment même où, par la bouche du Prêtre, Dieu commande le supplice d'un Roi, c'est au Chrétien d'obéir. Hésiter est un crime.

---

sent d'assister avec ces Evêques à l'ordination de celui de Treves : il s'en repent aussi-tôt. Il attribue à cette foiblesse la perte du don des miracles, & déclare cette condescendance un crime qu'il expie par une longue pénitence.

(*c*) L'inquisition n'est pas reçue en France. Cependant, dira l'Eglise, l'on y emprisonne à ma sollicitation le Janséniste, le Calviniste & le Déiste. On y reconnoît donc tacitement le droit que j'ai de persécuter. Or, ce droit que le Prince me donne sur ses Sujets, je n'attends que l'occasion pour le réclamer sur lui-même & sur les Magistrats.

(*d*) L'Eglise se dit épouse de Dieu, & je ne sais pourquoi. L'Eglise est une assemblée de fideles. Ces fideles sont barbus ou non barbus, chaussés ou déchaussés, capuchonnés ou décapuchonnés. Or, qu'une telle assemblée soit l'épouse de la Divinité, c'est une prétention trop folle & trop ridicule. Si le mot *Eglise* eût été masculin, comment eût-on consommé ce mariage ?

CHAPITRE XXX.

Des Prétentions de l'Eglise prouvées par le Fait.

Les mêmes droits, dit l'Eglise, que mon infaillibilité me donne sur les Rois, une possession immémoriale me les confirme. Les Princes furent toujours mes esclaves, & j'ai toujours versé le sang humain. En vain l'impie a cité contre moi ce passage : „ Rendez à César ce qui „ est dû à César. " Si César est hérétique, que lui doit l'Eglise ? la mort (*a*).

Est-ce à des Catholiques à lire, à citer les Ecritures ? Prétendroient-ils, à l'exemple des Protestants & des Quakers, en pénétrer le sens, & s'en faire les interpretes ? la lettre tue, & c'est l'esprit qui vivifie.

Qu'à l'exemple des Saints, le Catholique, humble adorateur des décisions de l'Eglise, reconnoisse son pouvoir sur le temporel des Rois. Ce Thomas de Cantorbery, ce Prêtre, dit-on, intrigant, ingrat, audacieux, fut lui-même le plus vif défenseur des droits du Sacerdoce, & son zele le place au rang des Saints. Que les vils laïcs, que ces insectes des ténebres humilient leur raison devant les incompréhensibles Ecritures ; qu'ils en attendent en silence l'interprétation : c'est assez pour eux de savoir que toute autorité vient de Dieu, releve de son Vicaire, & qu'il n'en est point d'indépendante du Pape. Les Princes Catholiques ont vainement tenté de se soustraire à ce saint joug : eux-mêmes n'ont jusqu'à présent pu déterminer les bornes (*b*) nettes

(*a*) Au siecle de Henri III & de Henri IV, des Cléments & des Ravaillacs, telle étoit la maniere dont les Sorbonistes interprétoient ce passage.

(*b*) Ces bornes sont-elles impossibles à fixer ? Non : & si les Prêtres, comme ils le disent, ne prétendent qu'à l'autorité spirituelle & aux biens de cette espece :

Il faut, quant à l'autorité, ne la leur laisser exercer que dans les Pays des ames & des esprits.

Il faut, quant aux biens, ne leur donner que les plus aériens & les plus spirituels ; qu'en conséquence, tout depuis le sommet des Cordelieres jusqu'à l'Empyrée, leur soit cédé ; mais que le reste appartienne aux Rois & à la République.

nettes & précises des deux autorités. Que peuvent-ils reprocher à l'Eglise ? La reconnoissent-ils pour infaillible ? Elle est donc sans ambition. Les témoignages les plus authentiques de sa propre histoire ne peuvent déposer contre elle. Enfin, pour lui prouver des crimes, les démonstrations les plus claires sont suffisantes.

L'Europe nie maintenant l'infaillibilité de l'Eglise, mais elle n'en doutoit point, lorsque le Clergé transportoit aux Espagnols la Couronne de Montézume, qu'il armoit l'Occident contre l'Orient, qu'il ordonnoit à ses Saints de prêcher des Croisades, & disposoit enfin à son gré des Couronnes de l'Asie. Ce que l'Eglise put en Asie, elle le peut en Europe.

Quels sont d'ailleurs les droits réclamés par le Clergé ? Ceux dont ont joui les Prêtres de toutes les Religions.

Lors du Paganisme, les dons les plus magnifiques n'étoient-ils pas portés en Suede au fameux Temple d'Upsal ? Les plus riches offrandes, dit M. Mallet, n'y étoient-elles point, dans les temps de calamités publiques ou particulieres, prodigués aux Druides ? Or, du moment où le Prêtre Catholique eut succédé aux richesses & au pouvoir de ces Druides, il eut, comme eux, part à toutes les révolutions de la Suede. Que de séditions excitées par les Archevêques d'Upsal ! Que de changements faits par eux dans la forme du Gouvernement ! Le trône alors n'étoit point un abri contre la puissance de ces redoutables Prélats. Demandoient-ils le sang des Princes ? le Peuple se hâtoit de le répandre. Tels furent en Suede les droits de l'Eglise.

En Allemagne, elle voulut que les Empereurs, pieds & têtes nuds, vinssent devant le Pape reconnoître en elle la même autorité.

En France, elle ordonna que les Rois, dépouillés de leurs habits par les Ministres de la Religion, seroient attachés aux Autels, y seroient frappés de verges, & qu'ils expieroient dans ce supplice les crimes dont l'Eglise les déclaroit coupables.

En Portugal, on a vu l'inquisition déterrer le cadavre du Roi Dom Juan IV (*c*), pour l'absoudre d'une excommunication qu'il n'avoit pas encourue.

(*c*) Le crime de ce Dom Juan, fut la défense faite aux Inqui-

Lors des différends de Paul V avec la République de Venise, l'Eglise anathématisa le Savant dont la plume vengeoit la République : elle fit plus ; elle assassina Fra-Paolo, & nul ne lui en contesta le droit (*d*) : l'Europe sut l'action, & garda un silence respectueux.

Lorsque Rome frappa pareillement de l'anathême le Seigneur de Milan (*e*) ; lorsqu'elle le déclara hérétique, & publia des Croisades contre les Malatestes, les Ordolaphées & les Manfrédys (*f*) les Puissances de l'Europe se tûrent, & leur silence fut la reconnoissance tacite du droit aujourd'hui réclamé par l'Eglise, droit exercé par elle en tous les temps, & fondé sur la base inébranlable de son infaillibilité.

Or, que répondre à cette foule d'exemples & de raisonnements sur lesquels le Clergé appuye ses prétentions ? L'Eglise une fois reconnue infaillible & la seule interprete des Ecritures (*g*), tout droit prétendu par elle, est un droit

---

fiteurs, de s'approprier les biens de leurs victimes. Cette défense n'étoit pas même contraire à la nouvelle bulle, qu'à l'insu du Prince, les Dominicains avoient obtenue du Pape.

(*d*) Fra-Paolo, frappé d'un coup de poignard en disant sa Messe, tombe & prononce ces mots célebres : *Agnosco Stylum Romanum.*

(*e*) Le seul crime dont le Pape accusoit Visconti, c'étoit, en qualité de Vassal de l'Empire, d'avoir pris avec trop de zele le parti de l'Empereur Louis de Baviere. Ce zele fut déclaré hérétique.

(*f*) Le crime de Malateste, fut d'avoir surpris Rimini. Celui des Ordolaphées & des Manfredys fut de s'être emparé de Faënza, sur laquelle le Pape s'étoit créé des prétentions. Tous les Papes étoient alors usurpateurs, & tous leurs ennemis déclarés hérétiques. Ces Papes cependant se confessoient, & ne restituoient point.

Leurs successeurs ont depuis joui sans scrupule de ces biens mal acquis. Cette jouissance peut paroître un mystere d'iniquité : j'aime mieux croire que c'est un mystere de théologie.

(*g*) L'Eglise de France refuse maintenant au Pape le droit de disposer des Couronnes. Mais le refus de cette Eglise est-il sincere ? Est-il l'effet de sa conviction ? C'est à sa conduite passée à nous en instruire. Quel respect le Clergé peut-il avoir pour une Loi humaine, lui qui croit, en qualité d'interprete de la Loi divine, pouvoir la changer & la modifier à son gré ? Quiconque s'est créé le droit d'interpréter une Loi, finit toujours par la faire. L'Eglise en conséquence s'est fait Dieu. Aussi rien de moins ressemblant que la Religion de Jesus & la Religion actuelle des Papistes.

Quelle surprise pour les Apôtres, si, rendus au monde, ils lisoient un Catéchisme, qu'ils

acquis. Nulle décision qui ne soit vraie : en douter, est une impiété. Déclare-t-elle un Roi hérétique ? ce Roi le devient. Le condamne-t-elle au supplice ? il faut l'y traîner.

Quelque barbare, quelqu'intolérant que soit un corps, le reconnoît-on pour infaillible, on perd le droit de le juger. Soupçonner alors sa justice, c'est nier la conséquence immédiate & claire d'un principe admis. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, & me contenterai d'observer, que s'il est vrai, comme je l'ai dit ci-dessus, que tout homme ou du moins tout corps soit ambitieux ;

Que l'ambition soit en lui vertu ou vice, selon les moyens divers par lesquels il la satisfait ;

Que ceux employés par l'Eglise, soient toujours destructifs du bonheur des Nations ;

Que sa grandeur fondée sur l'intolérance doive appauvrir les Peuples, avilir les Magistrats, exposer la vie des Souverains, & qu'enfin jamais l'intérêt du Sacerdoce ne puisse se confondre avec l'intérêt public :

On doit conclure de ces faits divers, que la Religion, (non cette Religion douce & tolérante établie par Jesus-Christ,) mais celle du Prêtre, celle au nom de laquelle il se déclare vengeur de la Divinité, & prétend au droit de brûler & de persécuter les hommes, est une Religion

---

n'ont point fait ; s'ils apprenoient que nagueres l'Eglise interdisoit aux Laïcs la lecture même des Ecritures, sous le vain prétexte qu'elles étoient scandaleuses pour les foibles !

Je citerai à ce sujet un fait singulier : c'est un acte du Parlement d'Angleterre rendu en 1414. Par cet acte, il est défendu, sous peine de mort, de lire l'Ecriture en langue vulgaire, c'est-à-dire, dans une langue qu'on entende. Eh quoi ! disent les Réformés, Dieu rassemble dans un Livre les devoirs qu'il impose à l'homme ; & ce Dieu si sage, si éclairé, y auroit si obscurément expliqué ses volontés, qu'on ne pourroit le lire sans interprete ? Quoi ! l'Être puissant qui a créé l'homme, n'auroit pas connu la portée de son esprit ? O Prêtres ! quelles idées avez-vous donc de la sagesse & de l'intelligence divine ?

Le jeune homme d'Abbeville, poursuivi pour de prétendus blasphêmes, en a-t-il jamais prononcé d'aussi horribles ? Cependant on le mit à mort, & l'on vous respecte ! Tant il est vrai qu'il n'y a qu'heur & malheur sur la terre, & qu'en ce monde il n'est d'homme juste que le puissant.

de discorde (h) & de sang, une Religion régicide, & sur laquelle un Clergé ambitieux pourra toujours établir les droits horribles dont il a si souvent fait usage.

Mais que peuvent les Rois contre l'ambition de l'Eglise? lui refuser, comme certaines Sectes Chrétiennes :

1°. La qualité d'infaillible ;

2°. Le droit exclusif d'interpréter les Ecritures ;

3°. Le titre de vengeur de la Divinité.

(h) Si la Religion est quelquefois le prétexte des troubles & des guerres civiles, la vraie cause, c'est, dit-on, l'ambition & l'avarice des Chefs. Mais sans le secours d'une Religion intolérante, leur ambition n'armeroit point cent mille bras.

CHAPITRE XXXI.

Des Moyens d'enchaîner l'Ambition Ecclésiastique.

LAISSE-T-ON à Dieu le soin de sa propre vengeance, lui remet-on la punition des hérétiques ; la terre ne s'arroge-t-elle plus le droit de juger les offenses faites au Ciel (a) ; le précepte de la tolérance devient-il enfin un précepte de l'éducation publique? alors, sans prétexte pour persécuter les hommes, soulever les Peuples, envahir la puissance temporelle, l'ambition du Prêtre s'éteint. Alors, dépouillé de sa férocité, il ne maudit plus les Souverains, n'arme plus les Ravaillacs, & n'ouvre plus le Ciel aux régicides. Si la foi est un don du Ciel, l'homme sans foi est à plaindre, non à punir. L'excès de l'inhumanité, c'est de persécuter un infortuné. Par quelle fatalité se le permet-on, lorsqu'il s'agit de Religion!

(a) Les Gouvernements sont juges des actions, & non des opinions. Que j'avance une erreur grossiere, j'en suis puni par le ridicule & le mépris. Mais qu'en conséquence d'une opinion erronée, j'attente à la liberté de mes semblables, c'est alors que je deviens criminel.

Que, dévot adorateur de Vénus, je brûle le Temple de Sérapis ; le Magistrat doit me punir, non comme hérétique, mais comme perturbateur du repos public, comme un homme injuste, & qui, libre dans l'exercice de son culte, veut priver ses concitoyens de la liberté dont il jouit.

La tolérance admise, le Paradis n'est plus la récompense de l'assassin, & le prix des grands attentats.

Au reste, que le Prince soit barbare ou bon, qu'il soit Busiris ou Trajan, il a toujours intérêt d'établir la tolérance. Ce n'est qu'à son esclave, que l'Eglise permet d'être tyran. Or, Busiris ne veut point être esclave.

Quant au Prince vertueux & jaloux du bonheur de ses Sujets, quel doit être son premier soin? Celui d'affoiblir le pouvoir Ecclésiastique. C'est son Clergé qui s'opposera toujours le plus fortement à l'exécution de ses projets bienfaisants. La puissance spirituelle est toujours l'ennemie ouverte ou cachée (*b*) de la temporelle. L'Eglise est un tigre. Est-il enchaîné par la loi de la tolérance? Il est doux. Sa chaîne se rompt-elle? Il reprend sa premiere fureur.

Par ce qu'a fait autrefois l'Eglise, les Princes peuvent juger de ce qu'elle feroit encore, si l'on lui rendoit son premier pouvoir. Le passé doit les éclairer sur l'avenir.

Le Magistrat qui se flatteroit de faire concourir les Puissances spirituelles & temporelles au même objet, c'est-à-dire, au bien public, se tromperoit : leurs intérêts sont trop différents. Il en est de ces deux Puissances quelquefois réunies pour dévorer le même Peuple, comme de deux Nations voisines & jalouses, qui, liguées contre une troisieme, l'attaquent & se battent au partage de ses dépouilles.

Nul Empire ne peut être sagement gouverné par deux pouvoirs suprêmes & indépendants. C'est d'un seul, ou partagé entre plusieurs, ou réuni entre les mains du Monarque, que toute loi doit émaner.

La tolérance soumet le Prêtre au Prince, l'intolérance soumet le Prince au Prêtre. Elle annonce deux puissances rivales dans un Empire.

(*b*) Le Souverain accorde-t-il faveur & considération aux bigots? Il fournit des armes à ses ennemis : ceux du dehors sont les Princes voisins; ceux du dedans, sont les Théologiens. Doit-il accroître leur puissance?

La multiplicité des Religions dans un Empire, affermit le Trône. Des Sectes ne peuvent être contenues que par d'autres Sectes. Dans le Moral comme dans le Physique, c'est l'équilibre des forces opposées qui produit le repos.

Peut-être les anciens, dans le partage qu'ils firent de l'univers entre Oromaze & Ariman, & dans le récit de leurs éternels combats, ne désignoient-ils que la guerre éternelle du Sacerdoce & de la Magistrature. Le regne d'Oromaze étoit celui de la lumiere & de la vertu : tel doit être le regne des loix. Le regne d'Ariman étoit celui des ténebres & du crime : tel doit être celui du Prêtre & de la superstition.

Quels sont les disciples d'Oromaze? ces Philosophes aujourd'hui si persécutés en France par l'intrigue des Moines & des Ministres d'Ariman. Quel crime leur reproche-t-on? aucun. Ils ont autant qu'il est en eux éclairé les Nations; ils les ont soustraites au joug flétrissant de la superstition; & c'est peut-être à leurs écrits que les Princes & les Magistrats doivent en partie la conservation de leur autorité.

L'ignorance des Peuples, mere d'une dévotion stupide (c), est un poison qui, sublimé par les Chymistes de la Religion, répand autour du trône les exhalaisons mortelles de la superstition. La science des Philosophes au contraire est ce feu pur & sacré, qui, loin des Rois, écarte les vapeurs pestilentielles du fanatisme.

(c) L'expulsion des Jésuites supposoit en Espagne & en Portugal, des Ministres d'un caractere ferme & hardi. En France, les lumieres déja répandues dans la Nation facilitoient cette expulsion. Si le Pape s'en fût plaint trop amérement, ses plaintes eussent paru déplacées.

Dans une Lettre écrite au sujet de la condamnation du Mandement de M. de Soissons par la Congrégation du St. Office, un vertueux Cardinal remontre au St. Pere, „ qu'il est certai» nes prétentions que la Cour » de Rome devroit ensevelir » dans un silence & un oubli » éternel, sur-tout, ajoute-t-il, » dans ces temps malheureux » & déplorables, où les incré» dules & les impies font sus» pecter la fidélité des Ministres » de la Religion. "

Or, que signifient dans la langue ecclésiastique ces mots *d'incrédules* & *d'impies*? Les opposants à la puissance du Clergé. C'est donc aux incrédules que les Rois doivent leur sûreté, les Peuples, leur tranquillité, les Parlements, leur existence, & l'ambition sacerdotale, sa réserve. Ces prétendus impies doivent être d'autant plus chers à la Nation Françoise, qu'elle n'a rien à en redouter. Les Philosophes ne forment point de corps. Ils sont sans crédit. Il est d'ailleurs impossible qu'en qualité de simples citoyens, leur intérêt ne soit pas toujours lié à l'intérêt public, par conséquent à celui d'un Gouvernement éclairé.

Le Prince qui soumet lui & son Peuple à l'empire du Sacerdoce, éloigne de lui ses Sujets vertueux. Il regne, mais sur des superstitieux, sur des Peuples dont l'ame est dégradée, enfin sur les esclaves du Prêtre. Ces esclaves sont des hommes morts pour la patrie. Ils ne la servent ni par leurs talents, ni par leur courage. Un pays d'inquisition n'est pas la patrie d'un Citoyen (*d*) honnête.

Malheur aux Nations où le Moine poursuit impunément quiconque méprise ses légendes, & ne croit ni aux sorciers, ni au nain jaune; où le Moine traîne au supplice l'homme vertueux *qui fait le bien, ne nuit à personne, & dit la vérité*! Sous le regne du fanatisme, les plus persécutés, dit M. Hume, (*Vie de Marie d'Angleterre*,) sont les plus honnêtes & les plus spirituels. Du moment où la bigoterie prend en main les rênes d'un Empire, elle en bannit les vertus & les talents : alors les esprits tombent dans un affaissement, le seul peut-être qui soit incurable.

Quelque critique que soit la situation d'un Peuple, un seul grand homme suffit quelquefois pour changer la face des affaires. La guerre s'allume entre la France & l'Angleterre : la France a d'abord l'avantage. M. Pitt est élevé au Ministere; la Nation Angloise reprend ses esprits, & les Officiers de mer leur intrépidité. Le supplice d'un Amiral, opere ce changement. Le Ministre communique l'activité de son génie aux chefs de ses entreprises. La cupidité du soldat & du matelot reveillée par l'appas du gain & du pillage, rechauffe leur courage : & rien de moins semblable à lui-même, que l'Anglois du commencement & de la fin de la guerre.

(*d*) Dans les Pays Catholiques, quel moyen de former des citoyens vertueux? l'instruction de la jeunesse y est confiée aux Prêtres. Or, l'intérêt du Prêtre est presque toujours contraire à celui de l'Etat. Jamais le Prêtre n'adoptera ce principe fondamental de toutes les vertus, » savoir, que la justice de nos » actions dépend de leur con» formité avec l'intérêt géné» ral. " Un tel principe nuit à ses vues ambitieuses.

D'ailleurs, si la Morale, comme les autres sciences, ne se perfectionne que par le temps & l'expérience, il est évident qu'une Religion qui prétend, en qualité de révélée, avoir instruit l'homme de tous ses devoirs, s'oppose d'autant plus efficacement à la perfection de cette même science, qu'elle ne laisse plus rien à faire au génie & à l'expérience.

M. Pitt, dira-t-on, commandoit à des hommes libres. Il est, sans doute, facile de souffler l'esprit de vie sur un tel Peuple. Dans tout autre pays, quel usage faire du ressort puissant de l'amour patriotique? Qu'en Orient un Citoyen identifie son intérêt avec l'intérêt public; qu'ami de sa Nation, il en partage la gloire, la honte & les infortunes: un tel homme peut-il se promettre, si sa patrie succombe sous le faix du malheur, de n'en jamais nommer les auteurs? S'il les nomme, il est perdu. Il faut donc en certains Gouvernements, qu'un bon Citoyen, ou soit puni comme tel, ou cesse de l'être. L'est-on en France? je l'ignore. Ce que je sais, c'est que le seul Ministre qui, dans cette guerre, eût pu donner quelqu'énergie à la Nation, étoit M. le Duc de Choiseul. Sa naissance, son courage, l'élévation de son caractere, la vivacité de ses conceptions eût, sans doute, ranimé les François, s'ils eussent été ranimables. Mais la bigoterie commandoit alors trop impérieusement aux Grands (e). Telle étoit sur eux sa puissance, qu'au moment

(e) Dans le moment où la France faisoit la guerre aux Anglois, les Parlements la faisoient aux Jésuites, & la Cour dévote prenoit parti pour les derniers. En conséquence, tout y étoit rempli d'intrigues ecclésiastiques. On se seroit cru volontiers à la fin du regne de Louis XIV. L'on comptoit alors à Versailles peu d'honnêtes gens, & beaucoup de bigots.

L'on me demandera, sans doute, pourquoi je regarde la bigoterie comme si funeste aux Etats? L'Espagne, dira-t-on, subsiste; & l'Espagne n'a point encore secoué le joug de l'Inquisition; j'en conviens.

Mais cet Empire est foible; il n'inspire point de jalousie; il ne fait ni conquête, ni commerce. L'Espagne est isolée dans un coin de l'Europe. Elle ne peut, dans sa position actuelle, attaquer ni être attaquée. Il n'en est pas de même de tout autre Etat. La France, par exemple, est enviée & redoutée: elle est ouverte de toutes parts: son commerce soutient sa puissance, & son génie soutient son commerce. Il n'est qu'un moyen d'y entretenir l'industrie; c'est d'y établir un Gouvernement doux, où l'esprit conserve son ressort, & le Citoyen sa liberté de penser. Que les ténebres de la bigoterie s'étendent encore en France; son industrie diminuera, & sa puissance s'affoiblira journellement.

Une Nation superstitieuse comme une Nation soumise au pouvoir arbitraire, est bientôt sans mœurs, sans esprit, & par conséquent sans force. Rome, Constantinople & Lisbonne en sont la preuve. Si tous les habitants s'y livrent à la mollesse, à la volupté, qu'on ne s'en étonne point; c'est uniquement de ses sens dont on fait usage, lorsqu'il n'est plus permis d'en faire de son esprit.

même où la France battue de toutes parts, se voyoit enlever ses colonies, on ne s'occupoit à Paris que de l'affaire des Jésuites (*f*). L'on ne s'intriguoit que pour eux.

Tel étoit l'esprit qui régnoit à Constantinople, lorsque Mahomet second en faisoit le siege. La Cour y tenoit des Conciles, dans le temps même que le Sultan en prenoit les Fauxbourgs.

La bigoterie rétrécit l'esprit du Citoyen : la tolérance l'étend. Elle seule peut dépouiller le François de sa dévote férocité.

Quelque superstitieuse, quelque fanatique que soit une Nation, son caractere sera toujours susceptible des diverses formes que lui donneront ses Loix, son Gouvernement,

---

(*f*) Lors de l'affaire des Jésuites, si l'on apprenoit à Paris la perte d'une bataille, à peine s'en occupoit-on un jour. Le lendemain on parloit de l'expulsion des bénins Peres. Ces Peres, pour détourner le public de l'examen de leurs constitutions, ne cessoient de crier contre les Encyclopédistes. Ils attribuoient au progrès de la Philosophie, les mauvais succès des campagnes. C'est elle, disoient-ils, qui gâte l'esprit des soldats & des Généraux. Leurs dévotes en étoient convaincues. Mille oies couleur de rose répétoient la même phrase. Et c'étoit cependant le Peuple très-philosophe des Anglois, & le Roi encore plus philosophe de Prusse, qui battoient les Généraux François, que personne n'accusoit de philosophie.

D'autre part, les amateurs de l'ancienne Musique soutenoient que les infortunes de la France étoient l'effet du goût pris pour les bouffons & la Musique Italienne. Cette Musique, selon eux, avoit entiérement corrompu les mœurs. J'étois alors à Paris. On n'imagine pas combien de pareils propos tenus par ce que les François appellent leur bonne compagnie, les rendoient ridicules aux étrangers.

Le bon sens étoit, chez presque toutes les grandes Dames, traité d'impiété. Elles ne parloient que du R. P. Berthier, ne mesuroient le mérite d'un homme que sur l'épaisseur de son Missel.

Dans toute oraison funebre, l'on n'y parloit jamais que de la dévotion du décédé, & son Panégyrique se réduisoit à ceci : *C'est que le Grand tant loué, étoit un imbécille que les Moines avoient toujours mené par le nez.*

Point de mandement ou de sermon, dont la fin ne fût aiguisée par un trait de satyre contre les Philosophes & les Encyclopédistes. Les Prédicateurs, vers la fin de leurs discours, s'avançoient sur le bord de leur chaire, comme les Castrats sur le bord du théâtre; les uns pour faire leur épigramme, & les autres leur point d'orgue. En cas d'oubli de la part des Prédicateurs, on leur eût demandé l'épigramme, comme aux Arlequins la capriole.

& sur-tout l'éducation publique. L'instruction peut tout ; & si j'ai dans les Sections précédentes si scrupuleusement détaillé les maux produits par une ignorance dont tant de gens se déclarent aujourd'hui les protecteurs, c'étoit pour faire mieux sentir toute l'importance de l'éducation.

Quels moyens de la perfectionner ?

Peut-être est-il des siecles où, content d'esquisser un grand plan, on ne doit pas se flatter qu'il s'exécute.

C'est par l'examen de cette question, que je terminerai cet Ouvrage.





SECTION X.

De la Puissance de l'Instruction : des Moyens de la perfectionner : des Obstacles qui s'opposent aux Progrès de cette science.
De la Facilité avec laquelle, ces Obstacles levés, l'on traceroit le Plan d'une excellente Éducation.

CHAPITRE I.

L'Éducation peut tout.

LA plus forte preuve de la puissance de l'éducation, est le rapport constamment observé entre la diversité des instructions & leurs produits ou résultats différents. Le Sauvage est infatigable à la chasse : il est plus léger à la course que l'homme policé (*a*), parce que le Sauvage y est plus exercé.

L'homme policé est plus instruit : il a plus d'idées que le Sauvage, parce qu'il reçoit un plus grand nombre de sensations différentes, & qu'il est par sa position plus intéressé à les comparer entr'elles.

L'agilité supérieure de l'un, les connoissances multipliées de l'autre, sont donc l'effet de la différence de leur éducation.

Si les hommes communément francs, loyals, industrieux & humains sous un Gouvernement libre, sont bas, men-

(*a*) La sagacité des Sauvages pour reconnoître la trace d'un homme à travers les forêts, est incroyable. Ils distinguent à cette trace, quelle est, & sa Nation, & sa conformation particuliere. A quoi donc rapporter à cet égard la supériorité des Sauvages sur l'homme policé ? A la multitude de leurs expériences. L'esprit en tous les genres est fils de l'observation.

teurs, vils, sans génie & sans courage sous un Gouvernement despotique, cette différence dans leur caractere est l'effet de la différente éducation reçue dans l'un ou l'autre de ces Gouvernemens.

Passe-t-on des diverses constitutions des Etats aux différentes conditions des hommes? Se demande-t-on la cause du peu de justesse d'esprit des Théologiens? On voit qu'en général s'ils ont l'esprit faux, c'est que leur éducation les rend tels : c'est qu'ils sont à cet égard plus soigneusement élevés que les autres hommes; c'est qu'accoutumés dès leur jeunesse à se contenter du jargon de l'école, à prendre des mots pour des choses, il leur devient impossible de distinguer le mensonge de la vérité, & le sophisme de la démonstration.

Pourquoi les Ministres des Autels sont-ils les plus redoutés des hommes? Pourquoi, dit le proverbe Espagnol, „ faut-il se garer du devant de la femme, du derriere „ de la mule, de la tête du taureau, & d'un Moine „ de tous les côtés? " Les proverbes presque tous fondés sur l'expérience, sont presque toujours vrais. A quoi donc attribuer la méchanceté du Moine? à son éducation.

Le Sphynx, disoient les Egyptiens, est l'emblême du Prêtre : le visage du Prêtre est doux, modeste, insinuant; & le Sphynx a celui d'une fille : les aîles du Sphynx le déclarent habitant des Cieux : ses griffes annoncent la puissance que la superstition lui donne sur la terre. Sa queue de serpent, est le signe de sa souplesse : comme le Sphynx, le Prêtre propose des énigmes, & précipite dans les cachots quiconque ne les interprete point à son gré. Le Moine, en effet, accoutumé dès sa premiere jeunesse à l'hypocrisie dans sa conduite & ses opinions, est d'autant plus dangereux, qu'il a plus d'habitude de la dissimulation.

Si le Religieux est le plus arrogant des fils de la terre, c'est qu'il est perpétuellement enorgueilli par l'hommage d'un grand nombre de superstitieux.

Si l'Evêque est le plus barbare des hommes, c'est qu'il n'est point, comme la plupart, exposé au besoin & au danger; c'est qu'une éducation molle & efféminée a rapetissé son caractere; c'est qu'il est déloyal & poltron, &

qu'il n'est rien, dit Montaigne, de plus cruel que la *foiblesse & la coüardise.*

Le Militaire est dans sa jeunesse communément ignorant & libertin. Pourquoi? c'est que rien ne le nécessite à s'instruire. Dans sa vieillesse, il est souvent sot & fanatique; pourquoi? c'est que l'âge du libertinage passé, son ignorance doit le rendre superstitieux.

Il est peu de grands talents parmi les gens du monde: & c'est l'effet de leur éducation; celle de leur enfance est trop négligée. On ne grave alors dans leur mémoire que des idées fausses & puériles. Pour y en substituer ensuite de justes & de grandes, il faudroit en effacer les premieres. Or, c'est toujours l'œuvre d'un long temps, & l'on est vieux avant d'être homme.

Dans presque toutes les professions, la vie instructive est très-courte. Le seul moyen de l'allonger, c'est de former de bonne heure le jugement de l'homme. Qu'on ne charge sa mémoire que d'idées claires & nettes, son adolescence sera plus éclairée que ne l'est maintenant sa vieillesse.

L'éducation nous fait ce que nous sommes. Si dès l'âge de six ou sept ans, le Savoyard est déja économe, actif, laborieux & fidele, c'est qu'il est pauvre, c'est qu'il a faim, c'est qu'il vit, comme je l'ai déja dit, avec des compatriotes doués des qualités qu'on exige de lui; c'est qu'enfin il a pour instituteurs l'exemple & le besoin, deux maîtres impérieux auxquels tout obéit (*b*).

La conduite uniforme des Savoyards tient à la ressemblance de leur position, par conséquent à l'uniformité de leur éducation. Il en est de même de celles des Princes. Pourquoi leur reproche-t-on à peu près la même éducation? C'est que, sans intérêt de s'éclairer, il leur suffit de vouloir, pour subvenir à leurs besoins, à leurs fantaisies. Or, qui peut sans talents & sans travail satisfaire les uns & les autres, est sans principe de lumieres & d'activité.

L'esprit & les talents ne sont jamais dans les hommes

(*b*) A-t-on dès l'enfance contracté l'habitude du travail, de l'économie, de la fidélité? L'on s'arrache difficilement à cette premiere habitude. L'on n'en triomphe même que par un long commerce avec des frippons, ou par des passions extrêmement fortes. Or, les passions de cette espece sont rares.

que le produit de leurs desirs & de leur position (c) particuliere. La science de l'éducation se réduit peut-être à placer les hommes dans une position qui les force à l'acquisition des talents & des vertus desirées en eux.

Les Souverains à cet égard ne sont pas toujours les mieux placés. Les grands Rois sont des phénomenes extraordinaires dans la nature. Ces phénomenes, long-temps espérés, n'apparoissent que rarement. C'est toujours du Prince successeur qu'on attend la réforme des abus : il doit opérer des miracles. Ce Prince monte sur le trône. Rien ne change, & l'administration reste la même. Par quelle raison en effet un Monarque, souvent plus mal élevé que ses Ancêtres, seroit-il plus éclairé ?

(c) C'est au malheur, c'est à la dureté de leur éducation, que l'Europe doit ses Henri IV, ses Elisabeths, ses Princes Henris, ses Princes de Brunswick, enfin ses Frédérics. C'est au berceau de l'infortune, que s'allaitent les grands Princes. Leurs lumieres sont communément proportionnées au danger de leur position. Si l'usurpateur a presque toujours de grands talents, c'est que sa position l'y nécessite. Il n'en est pas de même de ses descendants. Nés sur le Trône, s'ils sont presque toujours sans génie, s'ils pensent peu, c'est qu'ils ont peu d'intérêt de penser. L'amour du Sultan pour le pouvoir arbitraire, est en lui l'effet de sa paresse : il veut se soustraire à l'étude des Loix ; il desire d'échapper à la fatigue de l'attention : & ce desir n'agit pas moins sur le Visir que sur le Souverain. On ignore l'influence de la paresse humaine sur les divers Gouvernements. Peut-être suis-je le premier qui se soit apperçu de la constante proportion qui se trouve entre les lumieres des citoyens, la force de leurs passions, la forme de leurs Gouvernements, & par conséquent l'intérêt qu'ils ont de s'éclairer.

L'homme de la Nature, ou le Sauvage, uniquement occupé de pourvoir à ses besoins physiques, est moins éclairé que l'homme policé. Mais parmi ces Sauvages, les plus spirituels sont ceux qui satisfont le plus difficilement ces mêmes besoins.

En Afrique, quels sont les Peuples les plus stupides ? Les habitants de ces forêts de palmiers, dont le tronc, les feuilles & les fruits fournissent sans culture à tous les besoins de l'homme. Le bonheur lui-même peut quelquefois engourdir l'esprit d'une Nation. L'Angleterre produit maintenant peu d'excellents Ouvrages moraux & politiques. Sa disette à cet égard est peut-être l'effet de la félicité publique. Peut-être les Ecrivains célebres ne doivent-ils en certains Pays le triste avantage d'être éclairés, qu'au degré de malheur & de calamité sous lequel gémissent leurs compatriotes.

La souffrance portée à un certain point, éclaire. Portée plus loin, elle abrutit.

La France sera-t-elle long-temps éclairée ?

En tous les temps, les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets.

CHAPITRE II.

De l'Éducation des Princes.

» UN Roi né sur le trône en est rarement digne », dit un Poëte François. En général, les Princes doivent leur génie à l'austérité de leur éducation, aux dangers dont fut entourée leur enfance, aux malheurs enfin qu'ils ont éprouvés. L'éducation la plus dure, est la plus saine pour ceux qui doivent un jour commander aux autres.

C'est dans les temps de troubles & de discorde, que les Souverains reçoivent cette espece d'éducation. En tout autre temps, on ne leur donne qu'une instruction d'étiquette, aussi mauvaise & presqu'aussi difficile à changer, que la forme du Gouvernement dont elle est l'effet (*a*).

Qu'attendre d'une telle instruction? Quelle est en Turquie l'éducation de l'héritier du trône? Le jeune Prince retiré dans un quartier du Serrail, a pour compagnie & pour amusement une femme & un métier de tapisserie : s'il sort de sa retraite, c'est pour venir sous bonne garde faire chaque semaine visite au Sultan. Sa visite faite, il est par la garde reconduit à son appartement. Il y retrouve la même femme & le même métier de tapisserie. Or, quelle idée acquérir dans cette retraite, de la science du Gouvernement? Ce Prince monte-t-il sur le trône? Le premier objet qu'on lui présente, c'est la carte de son vaste Empire : ce qu'on lui recommande, c'est d'être l'amour de ses Sujets, & la terreur de ses ennemis. Que faire pour être l'un & l'autre? Il l'ignore. L'inhabitude de l'application l'en rend incapable : la science du Gouvernement lui devient odieuse; il s'en dégoûte : il s'enferme dans son harem, y change de

---

(*a*) Dans tout Empire despotique, où les mœurs sont corrompues, c'est-à-dire, où l'intérêt particulier s'est détaché de l'intérêt public, la mauvaise éducation du Prince est l'effet nécessaire de la mauvaise forme de ce Gouvernement. Tout l'Orient le prouve.

femmes & de Visirs, fait empaler les uns, donner la bastonnade aux autres, & croit gouverner. Les Princes sont des hommes, & ne peuvent en cette qualité porter d'autres fruits que ceux de leur instruction.

En Turquie, & Sultan, & Sujet, nul ne pense. Il en est de même dans les diverses Cours de l'Europe, à mesure que l'éducation des Princes s'y rapproche de l'éducation orientale.

Le résultat de ce Chapitre, c'est que les vices & les vertus des hommes sont toujours l'effet & de leur diverse position, & de la différence de leur instruction.

Ce principe admis, supposons qu'on voulût résoudre pour chaque condition le problême d'une excellente éducation; que faire?

Déterminer 1°. quels sont les talents ou les vertus essentielles à l'homme de telle ou telle profession.

Indiquer 2°. les moyens de le forcer à l'acquisition (b) de ces talents & de ces vertus.

L'homme en général ne réfléchit que les idées de ceux qui l'environnent; & les seules vertus qu'on soit sûr de lui faire acquérir, sont les vertus de nécessité. Persuadé de cette vérité, que je veuille inspirer à mon fils les qualités sociales; je lui donnerai des camarades à peu près de sa force & de son âge : je leur abandonnerai à cet égard le soin de leur mutuelle éducation, & ne les ferai inspecter par le maître que pour modérer la rigueur de leurs corrections. D'après ce plan d'éducation, je suis sûr, si mon fils fait le beau, l'impertinent, le fat, le dédaigneux, qu'il ne le fera pas long-temps.

Un enfant ne soutient point à la longue le mépris, l'insulte

(b) A quoi se réduit la science de l'éducation? à celle des moyens de nécessiter les hommes à l'acquisition des vertus & des talents qu'on desire en eux. Est-il quelque chose d'impossible à l'éducation? non.

Un enfant de la Ville craint-il les spectres? Veut-on détruire en lui cette crainte? qu'on l'abandonne dans un bois dont il connoisse les routes, qu'on l'y suive sans qu'il s'en apperçoive, qu'on le laisse revenir seul à la maison : dès la troisieme ou quatrième promenade, il ne verra plus de spectres dans le bois; il aura, par l'habitude & la nécessité, acquis tout le courage que l'un & l'autre inspire aux jeunes paysans.

sulte & les railleries de ses camarades. Il n'est point de défaut social, que ne corrige un pareil traitement. Pour en assurer encore plus le succès, il faut que presque toujours absent de la maison paternelle, l'enfant ne vienne point, dans les vacances & les jours de congé, repuiser de nouveau dans la conversation & la conduite des gens du monde les vices qu'ont détruits en lui ses condisciples.

En général, la meilleure éducation est celle où l'enfant, plus éloigné de ses parents, mêle moins d'idées incohérentes à celles qui doivent l'occuper (*c*) dans le cours de ses études. C'est la raison pour laquelle l'éducation publique l'emportera toujours sur la domestique.

Trop de gens néanmoins sont sur cet objet d'un avis différent, pour ne pas exposer les motifs de mon opinion.

(*c*) Supposons que les parents s'intéressassent aussi vivement qu'ils le prétendent à l'éducation de leurs enfants, ils en auroient plus de soin. Qui prendroient-ils pour nourrices? des femmes qui, déja désabusées par des gens instruits de leurs contes & de leurs maximes ridicules, sauroient en outre corriger les défauts de la plus tendre enfance. Les parents auroient attention a ce que les garçons soignés jusqu'à six ans par les femmes, passassent de leurs mains dans des maisons d'instruction publique, où, loin de la dissipation du monde, ils resteroient jusqu'à dix-sept ou dix-huit ans, c'est-à-dire, jusqu'au moment que, présentés dans le monde, ils y recevroient l'éducation de l'homme; éducation sans contredit la plus importante, mais entiérement dépendante des sociétés qu'on cultive, des positions où l'on se trouve, enfin de la forme des Gouvernements sous lesquels on vit.

CHAPITRE III.

Avantages de l'Education publique sur la domestique.

LE premier de ces avantages, est *la salubrité du lieu où la jeunesse peut recevoir ses instructions.*

Dans l'éducation domestique, l'enfant habite la maison paternelle; & cette maison, dans les grandes Villes, est souvent petite & mal-saine.

Dans l'éducation publique, au contraire, cette maison édifiée à la campagne, peut être bien aérée. Son vaste en-

placement permet à la jeunesse tous les exercices propres à fortifier son corps & sa santé.

Le second avantage, est *la rigidité de la regle.*

La regle n'est jamais aussi exactement observée dans la maison paternelle que dans une maison d'instruction publique. Tout dans un college est soumis à l'heure. L'horloge y commande aux maîtres, aux domestiques; elle y fixe la durée des repas, des études & des récréations; l'horloge y maintient l'ordre. Sans ordre, point d'études suivies : l'ordre allonge les jours; le désordre les raccourcit.

Le troisieme avantage, est *l'émulation qu'elle inspire.*

Les principaux moteurs de la premiere jeunesse, sont la crainte & l'émulation.

L'émulation est produite par la comparaison qu'on fait de soi avec un grand nombre d'autres.

De tous les moyens d'exciter l'amour des talents & des vertus, ce dernier est le plus sûr. Or, l'enfant n'est point dans la maison paternelle à portée de faire cette comparaison & son instruction en est d'autant moins bonne.

Le quatrieme avantage, est *l'intelligence des instituteurs.*

Parmi les hommes, par conséquent parmi les peres, il en est de stupides & d'éclairés. Les premiers ne savent quelle instruction donner à leur fils. Les seconds le savent : mais ils ignorent la maniere dont ils doivent leur présenter leurs idées pour leur en faciliter la conception. C'est une connoissance pratique, qui bientôt acquise dans les colleges, soit par sa propre expérience, soit par une expérience traditionnelle, manque souvent aux peres les plus instruits.

Le cinquieme avantage de l'éducation publique, est *sa fermeté.*

L'instruction domestique est rarement mâle & courageuse. Les parents uniquement occupés de la conservation physique de l'enfant, craignent de le chagriner; ils cedent à toutes ses fantaisies, & donnent à cette lâche complaisance le titre d'amour paternel (*a*).

(*a*) Point de mere qui ne prétende aimer éperduement son fils. Mais par ce mot *aimer*, si l'on entend s'occuper du bonheur de ce fils, & par conséquent de son instruction, presqu'aucune qu'on ne puisse accuser d'indifférence. Quelle mere, en effet, veille à l'éducation de ses enfants; lit sur cet objet les bon-

Tels sont les divers motifs qui feront toujours préférer l'instruction publique à l'instruction particuliere. La premiere est la seule dont on puisse attendre des patriotes. Elle seule peut lier fortement dans la mémoire des Citoyens l'idée du bonheur personnel à celle du bonheur national. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet.

J'ai fait sentir toute la puissance de l'éducation.

J'ai prouvé qu'à cet égard les effets sont toujours proportionnés aux causes.

J'ai montré combien l'éducation publique est préférable à la domestique.

Ce seroit le moment de détailler les obstacles presqu'insurmontables qui, dans la plupart des Gouvernements, s'opposent à l'avancement de cette science, & la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, on pourroit perfectionner l'éducation.

Mais avant de donner ces détails, il faut, je pense, faire connoître au Lecteur quelles sont les diverses parties de l'instruction sur lesquelles le Législateur doit porter sa principale attention. Je distinguerai à cet effet deux sortes d'éducation; l'une physique, l'autre morale.

nes choses, & se met seulement en état de les entendre? En seroit-il ainsi, s'il s'agissoit d'un procès important? non. Point de femme alors qui ne consulte, qui ne visite son Avocat, qui ne lise ses *factums*. Celle qui ne feroit ni l'un, ni l'autre, seroit censée indifférente à la perte de ce procès. Le degré d'intérêt mis à telle ou telle chose, doit toujours se mesurer sur le degré de peine prise pour s'en instruire. Or, qu'on applique cette regle aux soins généralement donnés à l'éducation des enfants; rien de plus rare que l'amour maternel.

CHAPITRE IV.

Idée générale sur l'Education physique.

L'Objet de cette espece d'éducation, est de rendre l'homme plus fort, plus robuste, plus sain, par conséquent plus heureux, plus généralement utile à sa patrie, c'est-à-dire, plus propre aux divers emplois auxquels peut l'appeller l'intérêt national.

Convaincus de l'importance de l'éducation physique; les Grecs honoroient la Gymnastique (a); elle faisoit partie de l'instruction de leur jeunesse. Ils l'employoient dans leur médecine, non-seulement comme un remede préservatif, mais encore comme un spécifique pour fortifier tel ou tel membre affoibli par une maladie ou un accident.

Peut-être desireroit-on que je présentasse ici le tableau des jeux & des exercices des anciens Grecs. Mais que dire à ce sujet, qu'on ne trouve dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, où l'on décrit jusqu'à la maniere dont les nourrices Lacédémoniennes élevoient les Spartiates, & commençoient leur éducation?

(a) Si les exercices violents fortifient non-seulement le corps, mais encore le tempérament, c'est peut-être qu'ils retardent dans l'homme le besoin trop prématuré de certains plaisirs.

Ce ne sont point les reproches d'une mere, ni les sermons d'un Curé, mais la fatigue, qui seule attiédit les desirs fougueux de l'adolescence.

Plus un jeune homme transpire & dépense d'esprits animaux dans des exercices de corps & d'esprit, moins son imagination s'échauffe, moins il sent le besoin d'aimer.

Peut-être l'amour excessif des femmes, est-il en Asie l'effet de l'oisiveté des corps & des esprits. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au Canada le Sauvage journellement épuisé par les fatigues de la chasse & de la pêche, est en général peu sensible à ce plaisir. L'amour si tardif des anciens Germains pour les femmes, étoit, sans doute, l'effet de la même cause. M. Rousseau, p. 144, L. III de l'*Emile*, vante beaucoup la continence de ces Peuples: il la regarde comme la cause de leur valeur. Je fais avec M. Rousseau le plus grand cas de la continence: mais je ne conviens point avec lui qu'elle soit mere du courage.

La fable & l'histoire nous apprennent que les Hercules, les Thésées, les Achilles, les Alexandres, les Mahomets, les Henri IV, les Maréchaux de Saxe, &c. étoient braves & peu continents. Parmi les Moines, il en est de très-chastes, & peu de braves.

Lorsqu'à l'occasion de l'amour des femmes & de l'amour Socratique, le sage Plutarque examine lequel de ces deux amours excite le plus les hommes aux grandes actions, & qu'il cite à ce sujet les anciens Héros, il est certain qu'il n'est pas de l'opinion de M. Rousseau. D'après Plutarque & l'histoire, on peut donc assurer que le courage n'est pas nécessairement le produit de la chasteté.

Au reste, je n'en conserve pas moins de respect pour cette vertu dont les divers Peuples ont ainsi que de la pudeur, des idées très-différentes. Rien de plus impudique aux yeux de la Musulmane voilée, que le visage découvert de la dévote Allemande, Italienne ou Françoise.

La science de la Gymnastique étoit-elle portée chez les Grecs au dernier degré de perfection? Je l'ignore. Ce ne seroit même qu'après le rétablissement de ces exercices, qu'un Chirurgien habile & qu'un Médecin éclairé, par une expérience journaliere, pourroient déterminer de quel degré de perfection cette science est encore susceptible.

Ce que j'observerai à ce sujet, c'est que si l'éducation physique est négligée chez presque tous les Peuples Européens, ce n'est pas que les Gouvernements s'opposent directement à la perfection de cette partie de l'éducation; mais ces exercices passés de mode, n'y sont plus encouragés.

Point de loi qui, dans les Colleges, défende la construction d'une Arene, où les Eleves d'un certain âge pourroient s'exercer à la lutte, à la course, au saut; apprendroient à voltiger, nager, jetter le ceste, soulever des poids, &c. Or, dans cette Arene, construite à l'imitation de celle des Grecs, qu'on décerne des prix aux vainqueurs, nul doute que ces prix ne rallument bientôt dans la jeunesse le goût naturel qu'elle a pour de tels jeux. Mais peut-on à la fois exercer le corps & l'esprit des jeunes gens? Pourquoi non? Qu'on supprime dans les Colleges ces congés pendant lesquels l'enfant va chez ses parents s'ennuyer ou se distraire de ses études, & qu'on allonge ses récréations journalieres; cet enfant pourra chaque jour consacrer sept ou huit heures à des études sérieuses, quatre ou cinq à des exercices plus ou moins violents. Il pourra à la fois fortifier son corps & son esprit.

Le plan d'une telle éducation n'est pas un chef-d'œuvre d'invention. Il ne s'agit, pour l'exécuter, que de réveiller sur cet objet l'attention des parents. Une bonne loi produiroit cet effet (*b*). C'en est assez sur la partie physi-

(*b*) Il faut une éducation mâle à la Jeunesse. Mais seroit-ce dans un siecle de luxe, dans un siecle où l'on s'enivre de voluptés, où la partie gouvernante est efféminée, qu'on en peut proposer le plan?

La mollesse avilit une Nation. Mais qu'importe à la plupart des Grands, l'avilissement de leur Nation? leur seule crainte est d'exposer un fils chéri au danger d'un coup ou d'un rhume. Il est des peres dont la tendresse éclairée & vertueuse desire peut-être des enfants sains, robustes, vigoureux, & rendus tels par des exercices violents. Mais si ces exercices sont passés de mode, quel pere bravera le ridicule

que de l'éducation. Je passe à la morale : c'est, sans contredit, la moins connue.

---

d'une innovation ? & ce ridicule bravé, quel moyen de résister aux cris, aux plaintes importunes d'une mere foible & pusillanime ? à quelque prix que ce soit, on veut la paix de la maison. Pour changer à cet égard les mœurs d'un Peuple, il faut que le Législateur, par une honte & une infamie salutaire, punisse dans les parents l'éducation trop molle des enfants; qu'il n'accorde, comme je l'ai déja dit, d'emplois militaires qu'à ceux dont la force de corps & de tempérament aura été éprouvée.

Les peres alors seront intéressés à former des enfants forts & robustes. Mais ce n'est que d'une telle Loi, qu'on peut attendre quelques heureux changements dans le physique de l'éducation.

CHAPITRE V.

Dans quel moment & quelle position l'Homme est susceptible d'une Education morale.

EN qualité d'animal, l'homme éprouve des besoins physiques & différents. Ces divers besoins sont autant de génies tutélaires créés par la nature pour conserver son corps, pour éclairer son esprit. C'est du chaud, du froid, de la soif, de la faim, qu'il apprend à courber l'arc, à décocher la fleche, à tendre le filet, à se couvrir de peaux, à construire des huttes, &c. Tant que les individus épars dans les forêts continuent de les habiter, il n'est point pour eux d'éducation morale. Les vertus de l'homme policé sont l'amour de la justice & de la patrie : celle de l'homme sauvage, sont la force & l'adresse. Ses besoins sont ses seuls instituteurs; ce sont les seuls conservateurs de l'espece, & cette conservation semble être le seul vœu de la nature.

Lorsque les hommes multipliés sont réunis en société; lorsque la disette des vivres les force de cultiver la terre, ils font entr'eux des conventions, & l'étude de ces conventions donne naissance à la science de l'éducation. Son objet est d'inspirer aux hommes l'amour des loix & des vertus sociales. Plus l'éducation est parfaite, plus les Peu-

ples sont heureux. Sur quoi j'observerai que les progrès de cette science, comme ceux de la législation, sont toujours proportionnés aux progrès de la raison humaine perfectionnée par l'expérience; expérience qui suppose toujours la réunion des hommes en société. Alors on peut les considérer sous deux aspects.

1°. Comme Citoyens.

2°. Comme Citoyens de telle ou telle profession.

En ces deux qualités, ils reçoivent deux sortes d'instructions. La plus perfectionnée est la derniere. J'aurai peu de chose à dire à ce sujet, & c'est la raison pour laquelle j'en ferai le premier objet de mon examen.

CHAPITRE VI.

De l'Education relative aux diverses Professions.

DESIRE-T-ON d'instruire un jeune homme dans tel art ou telle science? les mêmes moyens d'instructions se présentent à tous les esprits. Je veux faire de mon fils un Tartini (*a*). Je lui fais apprendre la musique. Je tâche de l'y rendre sensible : je place dès la premiere jeunesse sa main sur le manche du violon. Voilà ce qu'on fait, & c'est à peu près ce qu'on peut faire.

Les progrès plus ou moins rapides de l'enfant dépendent ensuite de l'habileté du maître, de sa méthode meilleure ou moins bonne d'enseigner, enfin du goût plus ou moins vif que l'éleve prend pour son instrument.

Qu'un danseur de corde destine ses fils à son métier : si dès leur plus tendre enfance, il exerce la souplesse de leur corps, il leur a donné la meilleure éducation possible.

S'agit-il d'un art plus difficile? veut-on former un Peintre? du moment qu'il peut tenir le crayon, on le lui met à la main : on le fait d'abord dessiner d'après les estampes les plus correctes, puis d'après la bosse, enfin d'après les plus beaux modeles. On charge de plus sa mémoire des grandes & sublimes images répandues dans les Poëmes

(*a*) Célebre Violon d'Italie.

des Virgiles, des Homeres, des Miltons, &c. L'on met sous ses yeux les tableaux des Raphaëls, des Guides, des Correges. On lui en fait remarquer les beautés diverses. Il étudie successivement dans ces tableaux la magie du dessin, de la composition, du coloris, &c. L'on excite enfin son émulation par le récit des honneurs rendus aux Peintres célebres.

C'est tout ce qu'une excellente éducation peut en faveur d'un jeune Peintre. C'est au desir plus ou moins vif de s'illustrer, qu'il doit ensuite ses progrès. Or, le hasard influe beaucoup sur la force de ce desir. Une louange donnée au moment que l'éleve crayonne un trait hardi, suffit quelquefois pour éveiller en lui l'amour de la gloire, & le douer de cette opiniâtreté d'attention qui produit les grands talents.

Mais, dira-t-on, point d'homme qui ne soit sensible au plaisir physique; tous peuvent donc aimer la gloire, du moins dans les pays où cette gloire est représentative de quelque plaisir réel : j'en conviens. Mais la force plus ou moins grande de cette passion, est toujours dépendante de certaines circonstances, de certaines positions, enfin de ce même hasard qui préside, comme je l'ai prouvé, (*Section II*,) à toutes nos découvertes. Le hasard a donc toujours part à la formation des hommes illustres.

Ce que peut une excellente éducation, c'est de multiplier le nombre des gens de génies dans une Nation; c'est d'inoculer, si je l'ose dire, le bon sens au reste des Citoyens. Voilà ce qu'elle peut, & c'est assez. Cette inoculation en vaut bien une autre.

Le résultat de ce que je viens de dire, c'est que la partie de l'instruction spécialement applicable aux états & professions différentes, est en général assez bonne; c'est que pour la porter à la perfection, il ne s'agit d'une part que de simplifier les méthodes d'enseigner, (& c'est l'affaire des maîtres) & de l'autre, d'augmenter le ressort de l'émulation (& c'est l'affaire du Gouvernement.)

Quant à la partie morale de l'éducation, c'est, sans contredit, la partie la plus importante & la plus négligée. Point d'écoles publiques où l'on enseigne la science de la morale.

Qu'apprend-on au College depuis la troisieme jusqu'en

Rhétorique? à faire des Vers Latins. Quel temps y consacre-t-on à l'étude de ce qu'on appelle l'Ethique ou la Morale? à peine un mois. Faut-il s'étonner ensuite si l'on rencontre si peu d'hommes vertueux, si peu instruits de leurs devoirs envers la société (*b*)?

Au reste, je suppose que dans une maison d'instruction publique, on se propose de donner aux éleves un cours de morale; que faut-il à cet effet? que les maximes de cette science, toujours fixes & déterminées, se rapportent à un principe simple, & duquel on puisse, comme en Géométrie, déduire une infinité de principes secondaires: or, ce principe n'est point encore connu. La morale n'est donc point encore une science: car, enfin, l'on n'honorera pas de ce nom un ramas de préceptes incohérents & contradictoires (*c*) entr'eux. Or, si la morale n'est point une science, quel moyen de l'enseigner!

Veut-on que j'en aie enfin découvert le principe fondamental? on doit sentir que l'intérêt du Prêtre s'opposera toujours à sa publication, & qu'en tout pays l'on pourra toujours dire: „ Point de Prêtres, ou point de „ vraie morale. "

En Italie, en Portugal, ce n'est ni de Religion, ni de superstition, dont on manque.

(*b*) Pourquoi, en donnant une nouvelle forme au Gouvernement civil de M. Locke, ne pas expliquer aux jeunes gens ce Livre, où sont contenus une partie de bons principes de la Morale?

(*c*) La Sorbonne, comme l'Eglise, se prétend infaillible & immuable; à quoi reconnoît-on son immutabilité? à sa constance à contredire toute idée nouvelle. D'ailleurs, toujours contraire à elle-même en toutes ses décisions, cette Sorbonne protégea d'abord Aristote contre Descartes, excommunia les Cartésiens: enseigna depuis leur systême, donna à ce même Descartes l'autorité d'un Pere de l'Eglise, enfin adopta ses erreurs pour combattre les vérités les mieux prouvées. Or, à quelle cause attribuer tant d'inconstance dans les opinions de la Sorbonne? à son ignorance des vrais principes de toute science. Rien ne seroit plus curieux qu'un Recueil de ses contradictions dans les condamnations successivement portées contre la these de l'Abbé de Prades, & les Ouvrages des Rousseaux & des Marmontels, &c.



CHAPITRE VII.

De l'Education morale de l'Homme.

IL est peu de bons patriotes, peu de Citoyens toujours équitables : pourquoi ? c'est qu'on n'éleve point les hommes pour être justes ; c'est que la morale actuelle, comme je viens de le dire, n'est qu'un tissu d'erreurs & de contradictions grossieres ; c'est que, pour être juste, il faut être éclairé, & qu'on obscurcit dans l'enfant jusqu'aux notions les plus claires de la loi naturelle.

Mais peut-on donner à la premiere jeunesse des idées nettes de la justice ? ce que je sais, c'est qu'à l'aide d'un catéchisme religieux, si l'on grave dans la mémoire d'un enfant, les préceptes de la croyance souvent la plus ridicule, l'on peut, à l'aide d'un catéchisme moral, y graver par conséquent les préceptes & les principes d'une équité dont l'expérience journaliere lui prouveroit à la fois l'utilité & la vérité.

Du moment où l'on distingue le plaisir de la douleur ; du moment où l'on a reçu & fait du mal, l'on a déja quelque notion de la justice.

Pour s'en former les idées les plus claires & les plus précises, que faire ? se demander,

Qu'est-ce que l'homme ?

R. Un animal, dit-on, raisonnable, mais certainement sensible, foible, & propre à se multiplier.

D. En qualité de sensible, que doit faire l'homme ?

R. Fuir la douleur, chercher le plaisir. C'est à cette recherche, c'est à cette fuite constante qu'on donne le nom d'amour de soi (*a*).

D. En qualité d'animal foible, que doit-il faire encore ?

(*a*) Qui veut connoître les vrais principes de la Morale, doit comme moi s'élever jusqu'au principe de la sensibilité physique, & chercher dans les besoins de la faim, de la soif, &c. la cause qui force les hommes déja multipliés, de cultiver la terre, de se réunir en société, & de faire entr'eux des conventions dont l'observation fait les hommes justes, ou l'infraction, des injustes.

R. Se réunir à d'autres hommes, soit pour se défendre contre les animaux plus forts que lui, soit pour s'assurer une subsistance que les bêtes lui disputent, soit enfin pour surprendre celles qui lui servent de nourriture. Delà toutes les conventions relatives à la chasse & à la pêche.

D. En qualité d'animal propre à se reproduire, qu'arrive-t-il à l'homme?

R. Que les moyens de subsistance diminuent à mesure que son espece se multiplie.

D. Que doit-il faire en conséquence?

R. Lorsque les lacs & les forêts sont épuisés de poissons & de gibier, il doit chercher de nouveaux moyens de pourvoir à sa nourriture.

D. Quels sont ces moyens?

R. Ils se réduisent à deux. Lorsque les Citoyens sont encore peu nombreux, ils élevent des bestiaux; & les Peuples alors sont Pasteurs. Lorsque les Citoyens se sont infiniment multipliés, & qu'ils doivent dans un moindre espace de terrein trouver de quoi fournir à leur nourriture, ils labourent; & les Peuples sont alors agriculteurs.

D. Que suppose la culture perfectionnée de la terre?

R. Des hommes déja réunis en sociétés ou bourgades, & des conventions faites entr'eux.

D. Quel est l'objet de ces conventions?

R. D'assurer le bœuf à celui qui le nourrit, & la récolte du champ à celui qui le défriche.

D. Qui détermine l'homme à ces conventions?

R. Son intérêt & sa prévoyance. S'il étoit un Citoyen qui pût enlever la récolte de celui qui seme & laboure, personne ne laboureroit & ne semeroit; & l'année suivante, la bourgade seroit exposée aux horreurs de la disette & de la famine.

D. Que suit-il de la nécessité de la culture?

R. La nécessité de la propriété.

D. A quoi s'étendent les conventions de la propriété?

R. A celles de ma personne, de mes pensées, de ma vie, de ma liberté, de mes biens.

D. Les conventions de la propriété une fois établies, qu'en résulte-t-il?

R. Des peines contre ceux qui les violent, c'est-à-dire, contre les voleurs, les meurtriers, les fanatiques & les ty-

rans. Abolit-on ces peines? alors toute convention entre les hommes est nulle. Qu'un d'eux puisse impunément attenter à la propriété des autres, de ce moment les hommes rentrent en état de guerre. Toute société entr'eux est dissoute. Ils doivent se fuir, comme ils fuyent les lions & les tigres.

D. Est-il des peines établies dans les pays policés contre les infracteurs du droit de propriété?

R. Oui : du moins dans tous ceux où les biens ne sont pas en commun (*b*), c'est-à-dire, chez presque toutes les Nations.

(*b*) Il fut, dit-on, des Peuples dont les biens étoient en commun. Quelques-uns vantent beaucoup cette communauté de biens. Point de Peuples heureux, disent-ils, que les Peuples sans propriété. Ils citent en exemple les Scythes, les Tartares, les Spartiates.

Quant aux Scythes & aux Tartares, ils conserverent toujours la propriété de leurs bestiaux. Or, c'est dans cette propriété que consistoit toute leur richesse. A' l'égard des Spartiates, on sait qu'ils avoient des esclaves, que chaque famille possédoit l'une des trente-neuf mille portions de terre qui composoient le territoire de Lacédémone ou de la Laconie. Les Spartiates avoient donc des propriétés.

Quelque vertueux qu'ils fussent, l'histoire néanmoins nous apprend qu'à l'exemple des autres hommes, les Lacédémoniens vouloient recueillir sans semer, & qu'ils chargeoient en conséquence les Ilotes de la culture de leurs terres. Ces Ilotes étoient les Negres de la République. Ils en mettoient le sol en valeur. Delà le besoin d'esclaves, & peut-être la nécessité de la guerre.

On voit donc par la forme même du Gouvernement de Lacédémone, que la partie libre de ses habitants ne pouvoit être heureuse qu'aux dépens de l'autre, & que la prétendue communauté de biens des Spartiates ne pouvoit, comme quelques-uns le supposent, opérer chez eux le miracle d'une félicité universelle.

Sous le Gouvernement des Jésuites, les habitants du Paraguay cultivoient les terres en commun, & de leurs propres mains. En étoient-ils plus heureux? J'en doute. L'indifférence avec laquelle ils apprirent la destruction des Jésuites, justifie ce doute. Ces Peuples sans propriété, étoient sans énergie & sans émulation. Mais l'espoir de la gloire & de la considération ne pouvoit-il pas vivifier leurs ames? non : la gloire & la considération sont une monnoie, un moyen d'acquérir des plaisirs réels. Or, de quel plaisir en ce Pays avantager l'un, de préférence aux autres?

Qui considere l'espece & le petit nombre des sociétés où

D. Qui rend ce droit de propriété si sacré; & par quelle raison, sous le nom de *Termes*, en a-t-on presque par-tout fait un Dieu ?

R. C'est que la conservation de la propriété, est le Dieu moral des Empires; c'est qu'elle y entretient la paix domestique, y fait régner l'équité; c'est que les hommes ne se sont rassemblés que pour s'assurer de leurs propriétés; c'est que la justice, qui renferme en elle seule presque toutes les vertus, consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient, se réduit par conséquent au maintien de ce droit de la propriété, & qu'enfin les diverses loix n'ont jamais été que les divers moyens d'assurer ce droit aux Citoyens.

D. Mais la pensée doit-elle être comprise au nombre des propriétés; & qu'entend-on alors par ce mot ?

R. Le droit, par exemple, de rendre à Dieu le culte que je crois lui devoir être le plus agréable. Quiconque me dépouille de ce droit, viole ma propriété, & quel que soit son rang, il est punissable.

D. Est-il des cas où le Prince puisse s'opposer à l'établissement d'une Religion nouvelle ?

R. Oui : lorsqu'elle est intolérante.

D. Qui l'y autorise alors ?

---

cette communauté de biens eut lieu, soupçonne toujours que des obstacles secrets s'opposent à la formation comme au bonheur de pareilles sociétés. Pour porter un jugement sain sur cette question, il faudroit l'avoir profondément méditée; avoir examiné si l'existence d'une telle société est également possible dans toutes les positions, & pour cet effet l'avoir considérée :

1°. Dans une Isle.

2°. Dans un Pays coupé par de vastes déserts, défendu par d'immenses forêts, & dont la conquête soit par cette raison également indifférente & difficile.

3°. Dans des contrées dont les habitants errants comme les Tartares avec leurs troupeaux, peuvent toujours échapper à la poursuite de l'ennemi.

4°. Dans un Pays couvert de Villes, environné de Nations puissantes; & voir enfin si dans cette derniere position, (sans contredit la plus commune) cette société pourroit conserver le degré d'émulation, d'esprit & de courage nécessaire pour résister à des peuples propriétaires, savants & éclairés.

Je ne m'étendrai pas davantage sur une question dont la vérité ou la fausseté importe d'autant moins à mon sujet, que par-tout où la communauté des biens n'a pas lieu, la propriété doit être sacrée.

R. La sûreté publique. Il sait que cette Religion, devenue la dominante, deviendra persécutrice. Or, le Prince, chargé du bonheur de ses Sujets, doit s'opposer aux progrès d'une telle Religion.

D. Mais pourquoi citer la justice comme le germe de toutes les vertus ?

R. C'est que du moment où, pour assurer leur bonheur, les hommes se rassemblent en société, il est de la justice que chacun par sa douceur, son humanité & ses vertus, contribue autant qu'il est en lui à la félicité de cette même société.

D. Je suppose les loix d'une Nation dictées par l'équité ; quels moyens de les faire observer, & d'allumer dans les ames l'amour de la patrie ?

R. Ces moyens sont les peines infligées aux crimes, & les récompenses décernées aux vertus.

D. Quelles sont les récompenses de la vertu ?

R. Les titres, les honneurs, l'estime publique, & tous les plaisirs dont cette estime est représentative.

D. Quelles sont les peines du crime ?

R. Quelquefois la mort : souvent la honte, compagne du mépris.

D. Le mépris est-il une peine ?

R. Oui : du moins dans les pays libres & bien administrés. Dans un tel pays, le supplice du mépris public est cruel & redouté. Il suffit pour contenir les Grands dans le devoir. La crainte du mépris les rend justes, actifs, laborieux.

D. La justice doit, sans doute, régir les Empires ; elle y doit régner par les loix. Mais les loix sont-elles toutes de même nature ?

R. Non : il en est, pour ainsi dire, d'invariables, sans lesquelles la société ne peut subsister, ou du moins subsister heureusement : telles sont les loix fondamentales de la propriété.

D. Est-il quelquefois permis de les enfreindre ?

R. Non ; si ce n'est dans les positions rares où il s'agit du salut de la patrie.

D. Qui donne alors le droit de les violer ?

R. L'intérêt général, qui ne reconnoît qu'une loi unique & inviolable.

Salus populi ſuprema Lex eſto.

D. Toutes les loix doivent-elles ſe taire devant celle-ci?

R. Oui : que les armées Turques marchent à Vienne; le Légiſlateur, pour les affamer, peut violer un moment le droit de propriété, faucher la récolte de ſes compatriotes, & brûler leurs greniers, s'ils ſont près de l'ennemi.

D. Les loix ſont-elles ſi ſacrées, qu'on ne puiſſe jamais les réformer?

R. On le doit, lorſqu'elles ſont contraires au bonheur du plus grand nombre.

D. Mais toute propoſition de réforme n'eſt-elle pas ſouvent regardée dans un Citoyen comme une témérité puniſſable?

R. J'en conviens. Cependant ſi l'homme doit la vérité à l'homme; ſi la connoiſſance de la vérité eſt toujours utile; ſi tout intéreſſé a droit de propoſer ce qu'il croit devoir être avantageux à ſa compagnie; tout Citoyen, par la même raiſon, a le droit de propoſer à ſa Nation ce qu'il croit pouvoir contribuer à la félicité générale.

D. Cependant il eſt des pays où l'on proſcrit la liberté de la preſſe, & juſqu'à celle de penſer.

R. Oui; parce qu'on imagine pouvoir plus facilement voler l'aveugle que le clairvoyant, & duper un Peuple idiot qu'un Peuple éclairé. Dans toute grande Nation, il eſt toujours des intéreſſés à la miſere publique. Ceux-là ſeuls nient aux Citoyens le droit d'avertir leurs compatriotes des malheurs auxquels ſouvent une mauvaiſe loi les expoſe.

D. Pourquoi n'eſt-il point de méchant de cette eſpece dans les ſociétés encore petites & naiſſantes? pourquoi les loix y ſont-elles preſque toujours juſtes & ſages?

R. C'eſt que les loix s'y font du conſentement, & par conſéquent pour l'utilité de tous. C'eſt que les Citoyens encore peu nombreux ne peuvent y former des aſſociations particulieres contre l'aſſociation générale, ni détacher encore leur intérêt de l'intérêt public.

D. Pourquoi les loix ſont-elles alors ſi religieuſement obſervées?

R. C'eſt qu'alors nul Citoyen n'eſt plus fort que les loix; c'eſt que ſon bonheur eſt attaché à leur obſervation, & ſon malheur à leur infraction.

D. Entre les diverses loix, n'en est-il point auxquelles on donne le nom de loix naturelles?

R. Ce sont celles, comme je l'ai déja dit, qui concernent la propriété, & qu'on trouve établies chez presque toutes les Nations & les sociétés policées, parce que les sociétés ne peuvent se former qu'à l'aide de ces loix.

D. Est-il encore d'autres loix?

R. Oui; il en est de variables: & ces loix sont de deux especes. Les unes variables par leur nature; telles sont celles qui regardent le commerce, la discipline militaire, les impôts, &c. Elles peuvent & doivent se changer selon les temps & les circonstances. Les autres, immuables de leur nature, sont variables, parce qu'elles ne sont point encore portées à leur perfection. Dans ce nombre, je citerai les loix civiles & criminelles; celles qui regardent l'administration des finances, le partage des biens, les testaments (c), les mariages (d), &c.

D.

(c) Le droit de tester est-il nuisible ou utile à la société? c'est un problême non encore résolu. Le droit de tester, disent les uns, est un droit de propriété dont on ne peut légitimement dépouiller le Citoyen.

Tout homme, disent les autres, a, sans doute, de son vivant, le droit de disposer à son gré de sa propriété: mais lui mort, il cesse d'être propriétaire. Le mort n'est plus rien. Le droit de transférer son bien à tel ou tel, ne lui peut avoir été conféré que par la Loi. Or, supposons que ce droit occasionnât une infinité de procès & de discussions, & que, tout compensé, il fût plus à charge qu'utile à la société; qui peut contester à cette société le droit de changer une Loi qui lui devient nuisible?

(d) *La volonté de l'homme est ambulatoire*, disent les Loix, & les Loix ordonnent l'indissolubilité du mariage: quelle contradiction! que s'ensuit-il? le malheur d'une infinité d'époux. Or, le malheur engendre entr'eux la haine, & la haine souvent les crimes les plus atroces. Mais qui donna lieu à l'indissolubilité du mariage? La profession de laboureur, qu'exercerent d'abord les premiers hommes.

Dans cet état, le besoin réciproque & journalier que les époux ont l'un de l'autre, allege le joug du mariage. Tandis que le mari défriche la terre, laboure le champ, la femme nourrit la volaille, abreuve les bestiaux, tond les brebis, soigne le ménage & la basse-cour, prépare le dîner du mari, des enfants & des domestiques. Les conjoints occupés du même objet, c'est-à-dire, de l'amélioration de leurs terres, se voyent peu, sont à l'abri de l'ennui, par conséquent du dégoût. Qu'on ne

D. L'imperfection de ces loix est-elle uniquement l'effet de la paresse & de l'indifférence des Législateurs ?

R. D'autres causes y concourent; tel est le fanatisme, la superstition, & la conquête.

D. Si les loix établies par l'une de ces causes sont favorables aux frippons, que s'ensuit-il ?

R. Qu'elles sont protégées par ces mêmes frippons.

D. Les vertueux, par la raison contraire, ne doivent-ils pas en desirer l'abolition ?

R. Oui, mais les vertueux sont en petit nombre : ils ne sont pas toujours les plus puissants. Les mauvaises loix

---

ne s'étonne donc point si le mari & la femme, toujours en action & toujours nécessaires l'un à l'autre, chérissent même quelquefois l'indissolubilité de leur hymen.

S'il n'en est pas de même dans les professions du Sacerdoce, des Armes & de la Magistrature, c'est qu'en ces diverses professions les époux se sont moins nécessaires l'un à l'autre. En effet, de quelle utilité la femme peut-elle être à son mari dans ses fonctions de Muphti, de Visir, de Cadi, &c. ? La femme alors n'est pour lui qu'une propriété de luxe & de plaisir. Telles sont les causes qui, chez les différents Peuples, ont modifié d'une infinité de manieres l'union des deux sexes. Il est des Pays où l'on a plusieurs femmes & plusieurs concubines; d'autres où l'on s'épouse après deux ou trois ans de jouissance & d'épreuves. Il est enfin des contrées où les femmes sont en commun; où l'union des deux époux ne s'étend pas au-delà de la durée de leur amour. Or, supposons que dans l'établissement d'une nouvelle forme de mariage, un Législateur, affranchi de la tyrannie des préjugés & de la coutume, ne se proposât que le bien public & le plus grand bonheur des époux pour objet; que non content de permettre le divorce, il cherchât & découvrît le moyen de rendre l'union conjugale la plus délicieuse possible : ce moyen trouvé, la forme des mariages deviendroit invariable, parce que nul n'a le droit de substituer de moins-bonnes à de meilleures Loix, de diminuer la somme de la félicité nationale, & même de s'opposer aux plaisirs des individus, lorsque ces plaisirs ne sont pas contraires au bonheur du plus grand nombre.

Mais comment n'a-t-on pas encore résolu ce problême important ? C'est qu'obstinément attachées à leurs usages, les Nations ne les changent point qu'elles n'y soient forcées par une absolue nécessité. Or, quelque mauvaise que soit la forme actuelle des mariages, il arrive cependant que si les sociétés en conséquence subsistent moins heureusement, cependant elles subsistent; & la paresse des Législateurs s'en contente.

en conséquence ne sont point abolies, & peuvent rarement l'être.

D. Pourquoi ?

R. C'est qu'il faut du génie pour substituer de bonnes loix à des mauvaises, & qu'il faut ensuite du courage pour les faire recevoir. Or, dans presque tous les pays, les Grands n'ont ni le génie nécessaire pour faire de bonnes loix, ni le courage suffisant pour les établir & braver le cri des mal intentionnés. Si l'homme aime à régir les autres hommes, c'est toujours avec le moins de peine & de soin possible.

D. En supposant dans un Prince le desir de perfectionner la science des loix, que doit-il faire ?

R. Encourager les hommes de génie à l'étude de cette science, & les charger d'en résoudre les divers problêmes.

D. Qu'arriveroit-il alors ?

R. Que les loix variables, encore imparfaites, cesseroient de l'être, & deviendroient invariables & sacrées ?

D. Pourquoi sacrées ?

R. C'est que d'excellentes loix, nécessairement l'œuvre de l'expérience & d'une raison éclairée, sont censées révélées par le Ciel lui-même ; c'est que l'observation de telles loix peut être regardée comme le culte le plus agréable à la Divinité, & comme la seule vraie Religion : Religion que nulle puissance & Dieu lui-même ne peut abolir, parce que le mal répugne à sa nature.

D. Les Rois à cet égard n'ont-ils pas été quelquefois plus puissants que les Dieux ?

R. Parmi les Princes, il en est, sans doute, qui, violant les droits les plus saints de la propriété, ont attenté aux biens, à la vie, à la liberté de leurs Sujets. Ils reçurent du Ciel la puissance & non le droit de nuire. Ce droit ne fut conféré à personne. Peut-on croire qu'à l'exemple des esprits infernaux, les Princes soient condamnés à tourmenter leurs Sujets ? Quelle affreuse idée de la souveraineté ! faut-il accoutumer les Peuples à ne voir qu'un ennemi dans leur Monarque, & dans le Sceptre que le pouvoir de nuire ?

On sent par cette esquisse, le degré de perfection auquel un tel catéchisme pourroit porter l'éducation du Citoyen ; combien il éclaireroit les Sujets & le Monarque

sur leurs devoirs respectifs, & quelles idées saines enfin il leur donneroit de la morale.

Réduit-on au simple fait de la sensibilité physique, le principe fondamental de la science des mœurs? cette science devient à portée des hommes de tout âge & de tout esprit. Tous peuvent en avoir la même idée.

Du moment où l'on regarde cette sensibilité physique comme le premier principe de la morale, ses maximes cessent d'être contradictoires; ses axiômes, enchaînés les uns aux autres, supportent la démonstration la plus rigoureuse: ses principes enfin, dégagés des ténebres d'une philosophie spéculative, sont clairs, & d'autant plus généralement adoptés, qu'ils découvrent plus sensiblement aux Citoyens l'intérêt qu'ils ont d'être vertueux (*e*).

(*e*) Le besoin des vertus sociales peut être senti de l'enfance même. Veut-on graver profondément dans sa mémoire les principes de la justice? je voudrois que dans un tribunal créé à cet effet dans chaque College, les enfants jugeassent eux-mêmes leurs différends; que les sentences de ce petit tribunal portées par appel devant les maîtres, y fussent confirmées ou rectifiées selon qu'elles seroient justes ou injustes; que dans ces mêmes Colleges l'on apostât des hommes pour faire aux éleves de ces especes d'injures & d'offenses, dont l'injustice, difficile à prouver, contraignît & le plaignant de réfléchir sur sa cause pour la bien plaider, & le Tribunal d'enfants de réfléchir sur cette même cause pour la bien juger.

Les éleves forcés par ce moyen de porter habituellement leurs regards sur les préceptes de la justice, en acquerroient bientôt des idées nettes. C'est par une méthode à-peu-près pareille que M. Rousseau donne à son Emile les premieres notions de la propriété. Rien de plus ingénieux que cette méthode; cependant on la néglige. M. Rousseau n'eût-il fait que cette seule découverte, je le compterois parmi les bienfaicteurs de l'humanité, & lui érigerois volontiers la statue qu'il demande.

L'on ne s'attache point assez à former le jugement des enfants. A-t-on chargé leur mémoire d'une infinité de petits faits; l'on est content. Que s'ensuit-il? que l'homme est un prodige de babil dans son enfance, & de non-sens dans l'âge mûr.

Pour former le jugement d'un éleve, que faut-il? le faire d'abord raisonner sur ce qui l'intéresse personnellement. Son esprit s'est-il étendu? il faut le lui faire appliquer à de plus grands objets. Exposer pour cet effet à ses yeux le tableau des Loix & des usages des différents Peuples; l'établir juge de la sagesse, de la folie de ces usages, de ces loix, & lui en faire enfin peser la perfection ou l'imper-

Quiconque s'est élevé à ce premier principe, voit, si je l'ose dire, du premier coup d'œil tous les défauts d'une Législation : il sait si la digue opposée par les loix aux passions contraires au bien public, est assez forte pour en soutenir l'effort; si la loi punit & récompense dans cette juste proportion qui doit nécessiter les hommes à la vertu. Il n'apperçoit enfin dans cet axiôme tant vanté de la morale actuelle :

Ne fais pas à autrui, ce que tu ne voudrois pas qui te fût fait,

qu'une maxime secondaire, domestique, & toujours insuffisante pour éclairer les Citoyens sur ce qu'ils doivent à leur patrie. Il substitue bientôt à cet axiôme celui qui déclare

Le bien public, la suprême loi.

Axiôme qui renfermant d'une maniere plus générale & plus nette tout ce que le premier a d'utile, est applicable à toutes les positions différentes où peut se trouver un Citoyen, & convient également au Bourgeois, au Juge, au Ministre, &c. C'est, si je l'ose dire, de la hauteur d'un tel principe, que descendant jusqu'aux conventions locales qui forment le droit coutumier de chaque Peuple, chacun s'instruiroit plus particuliérement de l'espece de ses engagements, de la sagesse ou de la folie des usages, des

---

fection à la balance du plus grand bonheur & du plus grand intérêt de la République. C'est en méditant le principe de l'utilité nationale, que l'enfant acquerroit des idées saines & générales de la morale. Son esprit d'ailleurs exercé sur ces grands objets, en seroit plus propre à toute espece d'étude.

Plus l'application nous devient facile, plus les forces de notre esprit se sont accrues. On ne peut de trop bonne heure accoutumer l'enfant à la fatigue de l'attention; & pour lui en faire contracter l'habitude, il faut, quoi qu'en dise M. Rousseau, employer quelquefois le ressort de la crainte. Ce sont les maitres justes & séveres, qui forment en général les meilleurs éleves. L'enfant, comme l'homme, n'est mû que par l'espoir du plaisir, & la crainte de la douleur. L'enfant n'est-il point encore sensible au plaisir, n'est-il point susceptible de l'amour de sa gloire; est-il sans émulation? c'est la crainte du châtiment qui seule peut fixer son attention. La crainte est, dans l'éducation publique, une ressource à laquelle les maitres sont indispensablement obligés de recourir, mais qu'ils doivent ménager avec prudence.

loix, des coutumes de ſon Pays, & pourroit en porter un jugement d'autant plus ſain, qu'il auroit plus habituellement préſents à l'eſprit les grands principes à la balance deſquels on peſe la ſageſſe de l'équité même des loix.

On peut donc donner à la jeuneſſe des idées nettes & ſaines de la morale : à l'aide d'un catéchiſme de probité, on peut donc porter cette partie de l'éducation au plus haut degré de perfection. Mais que d'obſtacles à ſurmonter !

CHAPITRE VIII.

Intérêt du Prêtre, premier Obſtacle à la perfection de l'Education morale de l'Homme.

L'Intérêt du Clergé, comme celui de tous les corps, change ſelon les lieux, les temps & les circonſtances. Toute morale dont les principes ſont fixes, ne ſera donc jamais adoptée du Sacerdoce. Il en veut une dont les préceptes obſcurs, contradictoires, & par conſéquent variables, ſe prêtent à toutes les poſitions diverſes dans leſquelles il peut ſe trouver.

Il faut au Prêtre une morale arbitraire (*a*), qui lui permette de légitimer aujourd'hui l'action qu'il déclarera demain abominable.

Malheur aux Nations qui lui confient l'éducation de leurs Citoyens ! il ne leur donnera que de fauſſes idées de la juſtice : & mieux vaudroit ne leur en donner aucune. Quiconque eſt ſans préjugés, eſt d'autant plus près de la vraie connoiſſance, & d'autant plus ſuſceptible de bonnes inſtructions. Mais où trouver de telles inſtructions ? Dans

(*a*) Point de propoſitions évidentes que les Théologiens ne rendent problématiques. On les a vus, ſelon les temps & les circonſtances, tantôt ſoutenir que c'eſt au Prince, tantôt que c'eſt à la Loi qu'il faut obéir. Cependant ni la raiſon, ni l'intérêt même du Monarque ne laiſſent de doute ſur cet objet. Suivez la Loi, dit Louis XII, malgré les ordres contraires que l'importunité peut quelquefois arracher au Souverain.

La Loi eſt cenſée la volonté réfléchie du Prince. Ses ordres ne ſont réputés que la volonté de ſes Miniſtres & de ſes Favoris.

l'histoire de l'homme, dans celle des Nations, de leurs loix, & des motifs qui les ont fait établir. Or, ce n'est pas dans de pareilles sources, que le Clergé permet de puiser les principes de la justice. Son intérêt le lui défend. Il sent qu'éclairés par cette étude, les Peuples mesureroient l'estime ou le mépris dû aux diverses actions, sur l'échelle de l'utilité générale. Et quel respect alors auroient-ils pour les Bonzes, les Bramines, & leur prétendue sainteté ? que fait au public leurs macérations, leur haire, leur aveugle obéissance ? Toutes ces vertus monacales ne contribuent en rien au bonheur national. Il n'en est pas de même des vertus d'un Citoyen, c'est-à-dire de la générosité, de la vérité, de la justice, de la fidélité à l'amitié, à sa parole, aux engagements pris avec la société dans laquelle on vit. De telles vertus sont vraiment utiles. Aussi nulle ressemblance entre un Saint (*b*) & un Citoyen vertueux.

Le Clergé, pour qu'on le croye utile, prétendroit-il que c'est à ses prieres, que c'est aux effets de la grace, que les hommes doivent leur probité (*c*) ? L'expérience prouve que la probité de l'homme est l'œuvre de son éducation ; que le Peuple est ce que le fait la sagesse de ses loix ; que l'Italie moderne a plus de foi & moins de vertus que l'ancienne, & qu'enfin c'est toujours au vice de l'administration qu'on doit rapporter les vices des particuliers.

Un Gouvernement cesse-t-il d'être économe ? s'endette-t-il, fait-il de mauvaises affaires ? comme le prodigue, commence-t-il par être dupe ? il finit par être frippon. Les Grands, en qualité de forts, s'y croyent-ils tout permis ?

(*b*) On peut être religieux sous un Gouvernement arbitraire, mais non vertueux : parce que le Gouvernement, en détachant l'intérêt des particuliers de l'intérêt public, éteint dans l'homme l'amour de la Patrie. Rien par conséquent de commun entre la Religion & la vertu.

(*c*) Qu'on quadruple les Prêtres dans une Province, & les Maréchaussées dans l'autre ; quelle sera la moins infestée de voleurs ? Ce ne sera pas celle qu'on garnira de Prêtres. Dix millions de dépense par an en cavaliers, contiendront par conséquent plus de frippons & de scélérats, que 150 millions par an en Prêtres. Quelle épargne à faire pour une Nation ! quelle compagnie multipliée de brigands aussi à charge à l'État que tout un Clergé !

sont-ils sans justice & sans paroles? sous ce Gouvernement, les Peuples sont sans mœurs. Ils s'accoutument bientôt à compter la force pour tout, & la justice pour rien.

C'est à l'aide d'un catéchisme moral, c'est en y rappellant à la mémoire des hommes, & les motifs de leur réunion en société, & leurs conventions simples & primitives, qu'on pourroit leur donner des idées nettes de l'équité. Mais plus ce catéchisme seroit clair, plus la publication en seroit défendue. Ce catéchisme supposeroit pour instituteurs de la jeunesse, des hommes instruits dans la connoissance du droit naturel, du droit des gens, & des principales loix de chaque Empire. Or, de tels hommes transporteroient bientôt à la puissance temporelle la vénération conçue pour la spirituelle. Les Prêtres s'opposeront donc toujours à la publication d'un tel Ouvrage, & leurs criminelles oppositions trouveront encore des approbateurs. L'ambition Sacerdotale se permet tout : elle calomnie, elle persécute, elle aveugle les hommes, & paroît toujours juste aux yeux de ses partisans.

Reproche-t-on au Moine son intolérance & sa cruauté; il répond que son état l'exige, qu'il fait son métier. Est-il donc des professions où l'on ait le droit de faire le mal public? s'il en est, il faut les abolir. Tout homme n'est-il pas Citoyen, avant d'être Citoyen de telle profession? s'il en étoit une qui pût excuser le crime, à quel titre eût-on puni Cartouche? il étoit chef d'une bande de brigands. Il voloit, il faisoit son métier.

Le Clergé n'a donc pas le droit, mais le pouvoir de s'opposer à la perfection de la partie morale de l'éducation.

Déja les Prêtres redoutent un changement prochain dans l'instruction publique. Mais leur crainte est panique. Qu'on est loin encore d'adopter un bon plan d'éducation! les hommes seront encore long-temps stupides. Que l'Eglise Catholique se rassure donc, & croye qu'en un siecle aussi superstitieux, ses Ministres conserveront toujours assez de puissance pour s'opposer efficacement à toute réforme utile.

La nécessité seule peut triompher de leurs intrigues, peut opérer un changement desirable, mais inexécutable sans la faveur, la protection, & le concours des Gouvernements,

CHAPITRE IX.

Imperfection de la plupart des Gouvernements, second Obstacle à la perfection de l'Education morale de l'Homme.

UNE mauvaise forme de Gouvernement est celle où les intérêts des Citoyens sont divisés & contraires, ou la loi ne les force point également de concourir au bien général. Il est donc peu de bons Gouvernements. Dans les mauvais, quelles sont les actions auxquelles on donne le nom de vertueuses? seroit-ce aux actions conformes à l'intérêt du plus grand nombre? ces actions y sont souvent déclarées criminelles, par les édits des Puissants & les mœurs du siecle. Or, quels préceptes honnêtes en ces pays donner aux Citoyens, & quel moyen de les graver profondément dans leur mémoire?

Je l'ai déja dit, l'homme reçoit deux éducations:

Celle de l'enfance; elle est donnée par les maîtres:

Celle de l'adolescence; elle est donnée par la forme du Gouvernement où l'on vit, & les mœurs de sa Nation.

Les préceptes de ces deux parties de l'éducation sont-ils contradictoires? ceux de la premiere sont nuls.

Ai-je dès l'enfance inspiré à mon fils l'amour de la patrie? l'ai-je forcé d'attacher son bonheur à la pratique des actions vertueuses, c'est-à-dire, à des actions utiles au plus grand nombre? si ce fils, à sa premiere entrée dans le monde, voit les patriotes languir dans le mépris, la misere & l'oppression; s'il apprend que, haïs des Grands & des riches, les hommes vertueux, tarés à la Ville, sont encore bannis de la Cour, c'est-à-dire, de la source des graces, des honneurs & des richesses (qui, sans contredit, sont des biens réels) il y a cent à parier contre un que mon fils ne verra dans moi qu'un radoteur absurde, qu'un fanatique austere, qu'il méprisera ma personne, que son mépris pour moi réfléchira sur mes maximes, & qu'il s'abandonnera à tous les vices que favorisent la forme du Gouvernement & les mœurs de ses compatriotes.

Qu'au contraire, les préceptes donnés à son enfance, lui soient rappellés dans son adolescence, & qu'à son entrée dans le monde un jeune homme y voye les maximes de ses maîtres honorées de l'approbation publique ; plein de respect pour ces maximes, elles deviendront la regle de sa conduite : il sera vertueux.

Mais dans un Empire tel que celui de la Turquie, que l'on ne se flatte point de former de pareils hommes. Toujours en crainte, toujours exposé à la violence, est-ce dans cet état d'inquiétude qu'un Citoyen peut aimer la vertu & la patrie? son souhait, c'est de pouvoir repousser la force par la force. Veut-il assurer son bonheur ; peu lui importe d'être juste, il lui suffit d'être fort. Or, dans un Gouvernement arbitraire, quel est le fort? celui qui plaît aux Despotes & aux sous-Despotes. Leur faveur est une puissance. Pour l'obtenir, rien ne coûte. L'acquiert-on par la bassesse, le mensonge & l'injustice? On est bas, menteur & injuste. L'homme franc & loyal, déplacé dans un tel Gouvernement, y seroit empalé avant la fin de l'année. S'il n'est point d'homme qui ne redoute la douleur & la mort, tout scélérat peut toujours en ce pays justifier la conduite la plus infâme.

Des besoins mutuels, dira-t-il, ont forcé les hommes à se réunir en société. S'ils ont fondé des Villes, c'est qu'ils ont trouvé plus d'avantages à se rassembler qu'à s'isoler. Le desir du bonheur a donc été le seul principe de leur union. Or, ce même motif, ajoutera-t-il, doit forcer de se livrer au vice, lorsque, par la forme du Gouvernement, les richesses, les honneurs & la félicité en sont les récompenses.

Quelqu'insensible qu'on soit à l'amour des richesses & des grandeurs, il faut dans tout pays où la loi impuissante ne peut efficacement protéger le foible contre le fort, où l'on ne voit que des oppresseurs & des opprimés, des bourreaux & des pendus, que l'on recherche les richesses & les places, sinon comme un moyen de faire des injustices, au moins comme un moyen de se soustraire à l'oppression.

Mais il est des Gouvernements arbitraires où l'on prodigue encore des éloges à la modération des Sages & des Héros anciens, où l'on vante leur désintéressement, l'é-

lévation & la magnanimité de leur ame. Soit : mais ces vertus y sont passées de mode ; la louange des hommes magnanimes est dans la bouche de tous, & dans le cœur d'aucun. Personne n'est dans sa conduite la dupe de pareils éloges.

J'ai vu des admirateurs des temps héroïques, vouloir rappeller dans leur pays les institutions des anciens : vains efforts. La forme des Gouvernements & des Religions s'y oppose. Il est des siecles où toute réforme dans l'instruction publique, doit être précédée de quelque réforme dans l'administration & le culte.

A quoi se réduisent dans un Gouvernement despotique les conseils d'un pere à son fils ? à cette phrase effrayante : „ Mon fils, sois bas, rampant, sans vertus, sans vices, „ sans talents, sans caractere. Sois ce que la Cour veut „ que tu sois, & chaque instant de la vie souviens-toi „ que tu es esclave. "

Ce n'est point, en un tel pays, à des instituteurs courageusement vertueux qu'un pere confiera l'éducation de ses enfants. Il ne tarderoit pas à s'en repentir. Je veux qu'un Lacédémonien eût, du temps de Xerxès, été nommé instituteur d'un Seigneur Persan. Que fût-il arrivé ? qu'élevé dans les principes du Patriotisme & d'une frugalité austere, le jeune homme, odieux à ses compatriotes, eût, par sa probité mâle & courageuse, mis des obstacles à sa fortune. O Grec ! trop durement vertueux, se fût alors écrié le pere, qu'as-tu fait de mon fils ! tu l'as perdu. Je desirois en lui cette médiocrité d'esprit, ces vertus molles & flexibles auxquelles on donne en Perse les noms de sagesse, d'esprit, de conduite, d'usage du monde, &c. Ce sont de beaux noms, diras-tu, sous lesquels la Perse déguise les vices accrédités dans son Gouvernement. Soit. Je voulois le bonheur & la fortune de mon fils : son indigence ou sa richesse, sa vie ou sa mort dépend du Prince ; tu le sais : il falloit donc en faire un Courtisan adroit ; & tu n'en as fait qu'un Héros & un homme vertueux.

Tel eût été le discours du pere. Qu'y répondre ? quelle plus grande folie, eussent ajouté les prudents du pays, que de donner l'éducation honnête & magnanime à l'homme destiné par la forme du Gouvernement à n'être qu'un cour-

tisan vil & un scélerat obscur ? Que servoit de lui inspirer l'amour de la vertu ! est-ce au milieu de la corruption qu'il pouvoit la conserver ?

Il s'ensuit donc qu'en tout Gouvernement despotique, & qu'en tout pays où la vertu est odieuse au Puissant, il est également inutile & fou de prétendre à la formation de Citoyens honnêtes.

CHAPITRE X.

Toute Réforme importante dans la partie morale de l'Education, en suppose une dans les Loix & la forme du Gouvernement.

PROPOSE-T-ON dans un Gouvernement vicieux un bon plan d'éducation ; se flatte-t-on de l'y faire recevoir ? l'on se trompe. L'auteur d'un tel plan est trop borné dans ses vues, pour pouvoir en rien attendre de grand. Les préceptes de cette éducation nouvelle sont-ils en contradiction avec les mœurs & le Gouvernement ? ils sont toujours réputés mauvais. En quel moment feroient-ils adoptés ? lorsqu'un Peuple éprouve de grands malheurs, de grandes calamités, & qu'un concours heureux & singulier de circonstances fait sentir au Prince la nécessité d'une réforme. Tant qu'elle n'est point sentie, on peut, si l'on veut, méditer les principes d'une bonne éducation. Leur découverte doit précéder leur établissement. D'ailleurs, plus l'on s'occupe d'une science, plus on y apperçoit de vérités nouvelles, plus on en simplifie les principes. Mais qu'on n'espere pas les faire adopter.

Quelques hommes illustres ont jetté de grandes lumieres sur ce sujet, & l'éducation est toujours la même. Pourquoi ? c'est qu'il suffit d'être éclairé pour concevoir un bon plan d'instruction, & qu'il faut être puissant pour l'établir. Qu'on ne s'étonne donc pas si dans ce genre les meilleurs Ouvrages n'ont point encore opéré de changement sensible. Mais ces Ouvrages doivent-ils en conséquence être regardés comme inutiles ? Non ; ils ont réellement avancé la science de l'éducation. Un Méchanicien invente une ma-

chine nouvelle ; en a-t-il calculé les effets, & prouvé l'utilité ? la ſcience eſt perfectionnée. La machine n'eſt point faite ; elle n'eſt encore d'aucun avantage au public : mais elle eſt découverte. Il ne s'agit que de trouver le riche qui la faſſe conſtruire, & tôt ou tard ce riche ſe trouve.

Qu'une idée ſi flatteuſe encourage les Philoſophes à l'étude de la ſcience de l'éducation. S'il eſt une recherche digne d'un Citoyen vertueux, c'eſt celle des vérités dont la connoiſſance peut être un jour ſi utile à l'humanité. Quel eſpoir conſolant dans ſes travaux, que celui du bonheur de la poſtérité ! Les découvertes des Philoſophes ſont en ce genre autant de germes qui, dépoſés dans les bons eſprits, n'attendent qu'un événement qui les féconde ; & tôt ou tard cet événement arrive.

L'univers moral eſt aux yeux du ſtupide dans un état conſtant de repos & d'immobilité. Il croit que tout a été, eſt, & ſera comme il eſt. Dans le paſſé & l'avenir, il ne voit jamais que le préſent. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme éclairé. Le monde moral lui préſente le ſpectacle toujours varié d'une révolution perpétuelle. L'univers, toujours en mouvement, lui paroît forcé de ſe reproduire ſans ceſſe ſous des formes nouvelles, juſqu'à l'épuiſement total de toutes les combinaiſons, juſqu'à ce que tout ce qui peut être ait été, & que l'imaginable ait exiſté.

Le Philoſophe apperçoit donc dans un plus ou moins grand lointain, le moment où la puiſſance adoptera le plan d'inſtruction préſenté par la ſageſſe. Qu'excité par cet eſpoir, le Philoſophe s'occupe d'avance à ſapper les préjugés qui s'oppoſent à l'exécution de ce plan.

Veut-on élever un magnifique monument ? il faut avant d'en jetter les fondements, faire choix de la place, abattre les maſures qui la couvrent, en enlever les décombres. Tel eſt l'ouvrage de la Philoſophie. Qu'on ne l'accuſe plus de rien édifier (a). C'eſt elle qui maintenant ſubſtitue une

---

(a) On a dit long-temps des Philoſophes, qu'ils détruiſoient tout, qu'ils n'édifioient rien : on ne leur fera plus ce reproche. Au reſte, ces Hercules modernes n'euſſent-ils étouffé que des erreurs monſtrueuſes, ils euſſent encore bien mérité de l'humanité. L'accuſation portée contr'eux à cet égard, eſt l'effet du *beſoin qu'en général les hommes ont de croire*, ſoit des vérités, ſoit des menſonges. C'eſt dans la premiere jeuneſſe qu'on leur

morale claire, saine & puisée dans les besoins même de l'homme, à cette morale obscure, monacale & fanatique, fléau de l'univers présent & passé. C'est en effet aux Philosophes qu'on doit cet unique & premier axiôme de la morale :

Que le bonheur public soit la suprême loi.

Peu de Gouvernements, sans doute, se conduisent par cette maxime : mais en imputer la faute aux Philosophes, c'est leur faire un crime de leur impuissance. L'Architecte a-t-il donné le plan, le dévis & la coupe du Palais ? il a rempli sa tâche : c'est à l'Etat d'acheter le terrein, & de fournir les fonds nécessaires à sa construction. Je sais qu'on la differe long-temps, qu'on étaye long-temps les vieux Palais avant d'en élever un nouveau. Jusques-là les plans sont inutiles ; ils restent dans le porte-feuille ; mais on les y retrouve.

L'Architecte de l'édifice moral, c'est le Philosophe. Le plan est fait. Mais la plupart des Religions & des Gouvernements s'opposent à son exécution. Qu'on leve ces obstacles qu'une stupidité religieuse ou tyrannique met aux progrès de la morale, c'est alors qu'on pourra se flatter de porter la science de l'éducation au degré de perfection dont elle est susceptible.

Sans entrer dans le plan détaillé d'une bonne éducation, j'ai du moins indiqué en ce genre les grandes masses à réformer. J'ai montré la dépendance réciproque qui se trouve entre la partie morale de l'éducation, & la forme différente des Gouvernements. J'ai prouvé enfin que la réforme de l'une ne peut s'opérer que par la réforme de l'autre.

Cette vérité clairement démontrée, l'on ne tentera plus l'impossible. Assuré que l'excellence de l'éducation est dépendante de l'excellence des loix, l'on n'entreprendra plus de concilier les inconciliables.

Si j'ai marqué l'endroit de la mine où il faut fouil-

---

fait contracter ce besoin, qui devient ensuite en eux une faculté toujours avide de pâture. Un Philosophe brise-t-il une erreur ; on est toujours prêt à lui dire : Par quelle autre la remplacerez-vous ? il me semble entendre un malade demander à son Médecin : M., lorsque vous m'aurez guéri de ma fievre, quelle autre incommodité y substituerez-vous ?

ler, plus éclairés à ce sujet dans leur recherche, les Savants à venir ne s'égareront plus dans les spéculations vaines, & je leur aurai épargné la fatigue d'un travail inutile.

CHAPITRE XI.

De l'Instruction, après qu'on auroit levé les obstacles qui s'opposent à ses Progrès.

LES honneurs & les récompenses sont-ils en un pays toujours décernés au mérite? l'intérêt particulier y est-il toujours lié à l'intérêt public? l'éducation morale est nécessairement excellente, & les Citoyens nécessairement vertueux.

L'homme, (& l'expérience le prouve,) est de sa nature imitateur & singe. Vit-il au milieu de Citoyens honnêtes? il le devient, lorsque les préceptes des maîtres ne sont point contredits par les mœurs nationales; lorsque les maximes & les exemples concourent également à allumer dans un homme le desir des talents & les vertus: lorsque nos Concitoyens ont le vice en horreur, & l'ignorance en mépris, on n'est ni sot, ni méchant. L'idée de mérite s'associe dans notre mémoire à l'idée du bonheur; & l'amour de notre félicité nous nécessite à l'amour de la vertu. Que je voye les honneurs accumulés sur ceux qui se sont rendus utiles à la patrie; que je ne rencontre par-tout que des Citoyens sensés, & n'entende que des discours honnêtes: j'apprendrai, si je l'ose dire, la vertu, comme on apprend sa propre langue, sans s'en appercevoir.

En tout pays, si l'on en excepte le fort, le méchant est celui que les loix & l'instruction rendent tel (*a*).

(*a*) Dans tout Gouvernement où je ne puis être heureux que par le malheur des autres, je deviens méchant. Nul remede à ce mal, qu'une réforme dans le Gouvernement. Mais quel moyen de faire consentir les Peuples à cette réforme, & de leur faire reconnoître le vice de leurs Loix? que faire pour rendre la vue à des aveugles? je sais qu'on peut instruire les hommes par des Livres; mais la plupart ne lisent point. On peut encore les éclairer par des prédications: mais les puissants défendent de

J'ai montré que l'excellence de l'éducation morale dépend de l'excellence du Gouvernement. J'en puis dire autant de l'éducation physique. Dans toute sage constitution, l'on se propose de former non-seulement des Citoyens vertueux, mais encore des Citoyens forts & robustes. De tels hommes sont, & plus heureux, & plus propres aux divers emplois auxquels l'intérêt de la République les appelle. Tout Gouvernement éclairé rétablira donc les exercices de la Gymnastique.

Quant à cette derniere partie de l'éducation, qui consiste à créer des hommes illustres dans les Arts & les Sciences, il est évident que sa perfection dépend encore de la sagesse du Législateur. A-t-il affranchi les instituteurs du respect superstitieux conservé pour les anciens usages; laisse-t-il un libre essor à leur génie; les force-t-il par l'espoir des récompenses de perfectionner, & les méthodes d'instruction (*b*), & le ressort de l'émulation? il est impossible qu'encouragés par cet espoir, des maîtres instruits & dans l'habitude de manier l'esprit de leurs éleves, ne parviennent bientôt à donner à cette partie déja la plus avancée de l'instruction, tout le degré de perfection dont elle est susceptible.

La bonne ou mauvaise éducation est presqu'en entier l'œuvre des loix. Mais, dira-t-on, que de lumieres pour les faire bonnes! moins qu'on ne pense. Il suffit pour cet effet, que le Ministere ait intérêt & desir de les faire telles. Supposons d'ailleurs qu'il manque de connoissances, tous les Citoyens éclairés & vertueux viendront à son secours. Les bonnes loix seroient faites, & les obstacles

---

prêcher contre des vices, dont ils imaginent que l'existence leur est avantageuse. La difficulté d'instruire les Peuples de leurs véritables interêts, en s'opposant à toute sage réforme dans les Gouvernements, y doit donc éterniser les erreurs.

(*b*) Supposons que l'étude de la langue Latine fût aussi utile que peut-être elle l'est peu, & qu'on voulût dans le moindre temps possible en graver tous les mots dans la mémoire d'un enfant; que faire? l'entourer d'hommes qui ne parlent que Latin. Si le Voyageur jetté par la tempête sur une Isle dont il ignore la langue, ne tarde pas à la parler, c'est qu'il a le besoin & la nécessité pour maîtres. Or, qu'on mette l'enfant le plus près possible de cete position; il saura plus de Latin en deux ans, qu'il n'en apprendroit en dix dans les Colleges.

qui s'opposent aux progrès de l'instruction, seront levés.

Mais ce qui, sans doute, est facile dans des sociétés foibles, naissantes, & dont les intérêts sont encore peu compliqués, est-il possible dans des sociétés riches, puissantes & nombreuses? comment y contenir l'amour illimité des hommes pour le pouvoir? comment y prévenir les projets des ambitieux ligués pour s'asservir leurs compatriotes? comment enfin s'opposer toujours efficacement à l'élévation de ce pouvoir colossal & despotique, qui, fondé sur le mépris des talents & de la vertu, fait languir les Peuples dans l'inertie, la crainte & la misere?

Dans de trop vastes Empires, il n'est peut-être qu'un moyen de résoudre d'une maniere durable le double problême d'une excellente législation & d'une parfaite éducation. C'est, comme je l'ai déja dit, de subdiviser ces mêmes Empires en un certain nombre de Républiques fédératives, que leur petitesse défende de l'ambition de leurs concitoyens, & leur confédération de l'ambition des Peuples voisins.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette question. Ce que je me suis proposé dans cette Section, c'est de donner des idées nettes & simples de l'éducation physique & morale; de déterminer les diverses instructions qu'on doit à l'homme, au Citoyen, & au Citoyen de telle profession; de désigner les réformes à faire dans les Gouvernements; d'indiquer les obstacles qui s'opposent maintenant aux progrès de la science de la morale; & de montrer enfin que, ces obstacles levés, l'on auroit presqu'en entier résolu le problême d'une excellente éducation.

Je finirai ce Chapitre par cette observation: c'est que pour jetter plus de lumieres sur un sujet si important, il falloit connoître l'homme;

Déterminer l'étendue des facultés de son esprit;

Montrer les ressorts qui le meuvent;

La maniere dont ces ressorts sont mis en action,

Et faire enfin entrevoir au Législateur de nouveaux moyens de perfectionner le grand œuvre des loix.

Ai-je sur ces objets divers révélé aux hommes quelques vérités neuves & utiles? j'ai rempli ma tâche; j'ai droit à leur estime & à leur reconnoissance.

Entre une infinité de questions traitées dans cet Ouvrage,

vrage, une des plus importantes, étoit de savoir si le génie, les vertus & les talents auxquels les Nations doivent leur grandeur & leur félicité, étoient un effet de la différence des nourritures, des tempéraments, & enfin des organes des cinq sens, sur lesquels l'excellence des loix & de l'administration n'a nulle influence; ou si ce même génie, ces mêmes vertus & ces mêmes talents étoient l'effet de l'éducation, sur laquelle les loix & la forme du Gouvernement peuvent tout.

Si j'ai prouvé la vérité de cette derniere assertion, il faut convenir que le bonheur des Nations est entre leurs mains, qu'il est entiérement dépendant de l'intérêt plus ou moins vif qu'elles mettront à perfectionner la science de l'éducation.

Pour soulager la mémoire du Lecteur, je terminerai cet Ouvrage par la récapitulation des divers principes sur lesquels j'ai fondé mon opinion. Le Lecteur en pourra mieux apprécier la probabilité.



RÉCAPITULATION.

Après avoir dans l'exposition de cet Ouvrage dit un mot de son importance, de l'ignorance où l'on est des vrais principes de l'éducation; enfin, de la sécheresse de ce sujet, & de la difficulté de le traiter, j'examine:

SECTION I.

„ Si l'éducation nécessairement différente des divers hom„ mes, n'est pas la cause de cette inégalité des esprits „ jusqu'à présent attribuée à l'inégale perfection des or„ ganes."

Je me demande, à cet effet, à quel âge commence l'éducation de l'homme, & quels sont ses instituteurs?

Je vois que l'homme est disciple de tous les objets qui l'environnent, de toutes les positions où le hasard le place, enfin de tous les accidents qui lui arrivent.

Que ces objets, ces positions & ces accidents ne sont

exactement les mêmes pour personne, & qu'ainsi nul ne reçoit les mêmes instructions.

Que dans la supposition impossible où les hommes eussent les mêmes objets sous les yeux, ces objets ne les frappant point dans le moment précis où leur ame se trouve dans la même situation, ces objets en conséquence n'exciteroient point en eux les mêmes idées, & qu'ainsi la prétendue uniformité d'instruction reçue, soit dans les colleges, soit dans la maison paternelle, est une de ces suppositions dont l'impossibilité est prouvée, & par le fait, & par l'influence qu'un hasard indépendant des maîtres a & aura toujours sur l'éducation de l'enfance & de l'adolescence.

D'après ces données, je considere l'extrême étendue du pouvoir du hasard ; j'examine :

Si les hommes illustres ne lui doivent pas souvent leur goût pour tel ou tel genre d'étude, & par conséquent leurs talents & leurs succès en ce même genre.

Si l'on peut perfectionner la science de l'éducation, sans resserrer les bornes de l'empire du hasard.

Si les contradictions actuelles apperçues entre tous les préceptes de l'éducation, n'étendent pas l'empire de ce même hasard.

Si ces contradictions, dont je donne quelques exemples, ne doivent point être regardées comme un effet de l'opposition qui se trouve entre le systême religieux & le systême du bonheur public.

Si l'on pourroit rendre les Religions moins destructives de la félicité nationale, & les fonder sur des principes plus conformes à l'intérêt général.

Quels sont ces principes?

Si parmi les fausses Religions, il en est quelques-unes dont le culte ait été moins contraire au bonheur des sociétés, & par conséquent à la perfection de la science de l'éducation.

Si d'après ces divers examens & dans la supposition où tous les hommes auroient une égale aptitude à l'esprit, la seule différence de leur éducation ne devroit pas en produire une dans leurs idées & leurs talents. D'où il suit que l'inégalité actuelle des esprits ne peut être regardée dans les hommes communément bien organisés, comme

une preuve démonstrative de leur inégale aptitude à en avoir.

J'examine :

SECTION II.

„ Si tous les hommes communément bien organisés, n'au-
„ roient pas une égale aptitude à l'esprit. "

Je conviens d'abord que toutes nos idées nous viennent par les sens ; qu'en conséquence on a dû regarder l'esprit comme un pur effet, ou de la finesse plus ou moins grande des cinq sens, ou d'une cause occulte ou non déterminée, à laquelle on a vaguement donné le nom d'organisation ;

Que pour prouver la fausseté de cette opinion, il faut recourir à l'expérience, se faire une idée nette du mot *esprit*, le distinguer de l'ame ; & cette distinction faite, observer

Sur quels objets l'esprit agit :

Comment il agit :

Si toutes ses opérations ne se réduiroient pas à l'observation des ressemblances & des différences, des convenances & des disconvenances que les objets divers ont entr'eux & avec nous, & si par conséquent tous les jugements portés sur les objets physiques ne seroient pas de pures sensations.

S'il n'en seroit pas de même des jugements portés sur les idées auxquelles on donne les noms d'abstraites, de collectives, &c.

Si dans tous les cas, juger & comparer seroit autre chose que *voir alternativement*, c'est-à-dire, *sentir*.

Si l'on peut éprouver l'impression des objets, sans cependant les comparer entr'eux.

Si leur comparaison ne suppose point intérêt de les comparer.

Si cet intérêt ne seroit pas la cause unique & ignorée de toutes nos idées, nos actions, nos peines, nos plaisirs, enfin de notre sociabilité.

Sur quoi j'observe, que cet intérêt prend en derniere analyse, sa source dans la sensibilité physique : que cette sensibilité par conséquent est le seul principe des idées & des actions humaines.

Qu'il n'est point de motif raisonnable pour rejetter cette opinion.

Que cette opinion une fois démontrée & reconnue pour vraie, on doit néceſſairement regarder l'inégalité des esprits comme l'effet,

Ou de l'inégale étendue de la mémoire;

Ou de la plus ou moins grande perfection des cinq sens.

Que dans le fait, ce n'est ni la grande mémoire, ni l'extrême finesse des sens, qui produit & doit produire le grand esprit.

Qu'à l'égard de la finesse des sens, les hommes communément bien organisés ne different que dans la nuance de leurs sensations.

Que cette légere différence ne change point le rapport de leurs sensations entr'elles; que cette différence par conséquent n'a nulle influence sur leur esprit, qui n'est & ne peut être que la connoissance des vrais rapports des objets entr'eux.

Cause de la différence des opinions des hommes.

Que cette différence est l'effet de la signification incertaine & vague de certains mots; tels sont ceux

De bon,

D'intérêt,

Et de vertu;

Que les mots précisément définis, & leur définition consignée dans un Dictionnaire, toutes les propositions de morale, politique & métaphysique deviennent aussi susceptibles de démonstrations que les vérités géométriques.

Que du moment où l'on attachera les mêmes idées aux mêmes mots, tous les esprits adopteront les mêmes principes, en tireront les mêmes conséquences.

Qu'il est impossible, puisque les objets se présentent à tous dans les mêmes rapports, qu'en comparant ces objets entr'eux, les hommes (soit dans le monde physique, comme le prouve la Géométrie, soit dans le monde intellectuel, comme le prouve la Métaphysique) ne parviennent aux mêmes résultats.

Que la vérité de cette proposition se prouve, & par la ressemblance des contes de fées, des contes philosophiques, des contes religieux de tous les pays, & par l'uniformité des impostures par-tout employées par les Minis-

tres des fausses Religions, pour accroître & conserver leur autorité sur les Peuples.

De tous ces faits, il résulte que la finesse plus ou moins grande des sens ne changeant en rien la proportion dans laquelle les objets nous frappent, tous les hommes communément bien organisés ont une égale aptitude à l'esprit.

Pour multiplier les preuves de cette importante vérité, je la démontre encore dans la même Section par un autre enchaînement de propositions. Je fais voir que les plus sublimes idées une fois simplifiées sont, de l'aveu de tous les Philosophes, réductibles à cette proposition claire, *le blanc est blanc, le noir est noir.*

Que toute vérité de cette espece est à la portée de tous les esprits; qu'il n'en est donc aucune, quelque grande & générale qu'elle soit, qui nettement présentée & dégagée de l'obscurité des mots, ne puisse être également saisie de tous les hommes communément bien organisés. Or, pouvoir également atteindre aux plus hautes vérités, c'est avoir une égale aptitude à l'esprit. Telle est la conclusion de la seconde Section.

SECTION III.

Son objet est la recherche des causes auxquelles on peut attribuer l'inégalité des esprits.

Ces causes se réduisent à deux.

L'une est le desir inégal que les hommes ont de s'éclairer;

L'autre, la diversité des positions où le hasard les place: diversité de laquelle résulte celle de leur instruction & de leurs idées. Pour faire sentir que c'est à ces deux causes seules qu'on doit rapporter, & la différence & l'inégalité des esprits, je prouve que la plupart de nos découvertes sont des dons du hasard.

Que les mêmes dons ne sont pas accordés à tous.

Que néanmoins ce partage n'est pas si inégal qu'on l'imagine.

Qu'à cet égard, c'est moins le hasard qui nous manque, que nous, si je l'ose dire, qui manquons au hasard.

Qu'à la vérité tous les hommes communément bien organisés ont également d'esprit en puissance, mais que cette puissance est morte en eux, lorsqu'elle n'est point mise en

action par une passion telle que l'amour de l'estime, de la gloire, &c.

Que les hommes ne doivent qu'à de telles passions l'attention propre à féconder les idées que le hasard leur offre.

Que sans passions, leur esprit peut, si l'on veut, être regardé comme une machine parfaite, mais dont le mouvement est suspendu jusqu'à ce que les passions le lui rendent.

D'où je conclus que l'inégalité des esprits est dans les hommes le produit, & du hasard, & de l'inégale vivacité de leurs passions. Mais de telles passions seroient-elles en eux l'effet de la force de leur tempérament? c'est ce que j'examine dans la Section suivante.

SECTION IV.

J'y démontre,

Que les hommes communément bien organisés, sont susceptibles du même degré de passion.

Que leur force inégale est toujours en eux l'effet de la différence des positions où le hasard les place.

Que le caractere original de chaque homme (comme l'observe Pascal) n'est que le produit de ses premieres habitudes; que l'homme naît sans idées, sans passions, & sans autres besoins que ceux de la faim & de la soif, par conséquent sans caractere : qu'il en change souvent sans changer d'organisation; que ces changements indépendants de la finesse plus ou moins grande de ses sens, s'operent d'après des changements survenus dans sa position & ses idées.

Que la diversité des caracteres dépend uniquement de la maniere différente dont se modifie dans les hommes le sentiment de l'amour d'eux-mêmes.

Que ce sentiment, effet nécessaire de la sensibilité physique, est commun à tous, qu'il produit dans tous l'amour du pouvoir.

Que ce desir y engendre l'envie, l'amour des richesses, de la gloire, de la considération, de la justice, de la vertu, de l'intolérance, enfin toutes les passions factices dont les noms divers ne désignent que les divers applications de l'amour du pouvoir.

Cette vérité prouvée, je montre dans une courte gé-

néalogie des paſſions, que ſi l'amour du pouvoir n'eſt qu'un pur effet de la ſenſibilité phyſique, & ſi tous les hommes communément bien organiſés ſont ſenſibles, tous par conſéquent ſont ſuſceptibles de l'eſpece de paſſion propre à mettre en action l'égale aptitude qu'ils ont à l'eſprit.

Mais ces paſſions peuvent-elles s'allumer auſſi vivement dans tous? Ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'amour de la gloire peut s'exalter dans l'homme au même degré de force que le ſentiment de l'amour de lui-même; c'eſt que la force de ce ſentiment eſt dans tous les hommes plus que ſuffiſant pour les douer du degré d'attention qu'exige la découverte des plus hautes vérités; c'eſt que l'eſprit humain en conſéquence eſt ſuſceptible de perfectibilité, & qu'enfin dans les hommes communément bien organiſés, l'inégalité des talents ne peut être qu'un pur effet de la différence de leur éducation, dans laquelle différence je comprends celle des poſitions où le haſard les place.

SECTION V.

Ce que je m'y propoſe, c'eſt de montrer les erreurs & les contradictions de ceux qui ſur cette queſtion adoptent des principes différents des miens, & qui rapportent à l'inégale perfection des organes des ſens, l'inégale ſupériorité des eſprits.

Nul n'a ſur cette matiere mieux écrit que M. Rouſſeau; je le cite donc en exemple : je fais voir que toujours contraire à lui-même, il regarde tantôt l'eſprit & le caractere, comme l'effet de la diverſité des tempéraments, & tantôt adopte l'opinion contraire.

Que de ſes contradictions à ce ſujet il réſulte;

Que la vertu, l'humanité, l'eſprit & les talents ſont des acquiſitions.

Que la bonté n'eſt point le partage de l'homme au berceau.

Que les beſoins phyſiques ſont en lui des ſentences de cruauté.

Que l'humanité par conſéquent eſt toujours le produit, ou de la crainte, ou de l'éducation.

Que M. Rouſſeau, d'après ſes premieres contradictions,

tombe sans cesse dans de nouvelles; qu'il croit tour-à-tour l'éducation utile & inutile.

De l'heureux usage qu'on peut faire dans l'instruction publique, de quelques idées de M. Rousseau.

Que d'après cet Auteur, il ne faut pas croire l'enfance & la premiere jeunesse sans jugement.

Des prétendus avantages de l'âge mûr sur l'adolescence; qu'ils sont nuls.

Des éloges donnés par M. Rousseau à l'ignorance; des motifs qui l'ont déterminé à s'en faire l'apologiste.

Que les lumieres n'ont jamais contribué à la corruption des mœurs; que M. Rousseau lui-même ne le croit pas.

Des causes de la décadence des Empires: qu'entre ces causes l'on ne peut citer la perfection des Arts & des Sciences.

Et que leur culture retarde la ruine d'un Empire despotique.

SECTION VI.

J'y considere les divers maux produits par l'ignorance.

J'y prouve que l'ignorance n'est point destructive de la mollesse.

Qu'elle n'assure point la fidélité des Sujets.

Qu'elle juge sans examen les questions les plus importantes.

J'y cite celle du luxe en exemple.

Je prouve qu'on ne peut résoudre cette question sans comparer une infinité d'objets entr'eux.

Sans attacher d'abord des idées nettes au mot *luxe*; sans examiner ensuite:

Si le luxe ne seroit pas utile & nécessaire; s'il suppose toujours intempérance dans une nation.

De la cause du luxe: si le luxe ne seroit pas lui-même l'effet des calamités publiques dont on l'accuse d'être l'auteur.

Si pour connoître la vraie cause du luxe, il ne faut pas remonter à la formation des sociétés, y suivre les effets de la grande multiplication des hommes.

Observer si cette multiplication ne produit point entr'eux division d'intérêt, & cette division une répartition trop inégale des richesses nationales.

Des effets produits, & par le partage trop inégal de l'argent, & par son introduction dans un Empire.

SECTION VII.

Du peu d'influence des Religions sur les vertus & la félicité des Nations.

De l'esprit religieux, destructif de l'esprit législatif.

Qu'une Religion vraiment utile forceroit les Citoyens à s'éclairer.

Que les hommes n'agissent point conséquemment à leur croyance, mais à leur avantage personnel.

Que plus de conséquence dans leurs esprits rendroit la Religion Papiste plus nuisible.

Qu'en général, les principes spéculatifs ont peu d'influence sur la conduite des hommes; qu'ils n'obéissent qu'aux loix de leur pays, & à leur intérêt.

Que rien ne prouve mieux le prodigieux pouvoir de la Législation, que le Gouvernement des Jésuites.

Qu'il a fourni à ces Religieux les moyens de faire trembler les Rois, & d'exécuter les plus grands attentats.

Des grands attentats.

Que ces attentats peuvent être également inspirés par les passions de la gloire, de l'ambition & du fanatisme.

Du moyen de distinguer l'espece de passion qui les commande.

Du moment où l'intérêt des Jésuites leur ordonne de grands forfaits.

Quelle Secte en France pouvoit s'opposer à leurs entreprises.

Que le Jansénisme seul pouvoit détruire les Jésuites.

Que sans les Jésuites, on n'eût jamais connu tout le pouvoir de la Législation.

Que pour la porter à sa perfection, il faut, ou, comme un Saint Benoît, avoir un Ordre Religieux; ou, comme un Romulus & un Pen, avoir un Empire ou une Colonie à fonder.

Qu'en toute autre position, le génie législatif, contraint par les mœurs & les préjugés déja établis, ne peut prendre un certain essor, ni dicter les loix parfaites dont l'établissement procureroit aux Nations le plus grand bonheur possible.

Que pour résoudre le problême de la félicité publique, il faudroit préliminairement connoître ce qui constitue essentiellement le bonheur de l'homme.

SECTION VIII.

En quoi consiste le bonheur de l'individu, & par conséquent la félicité nationale, nécessairement composée de toutes les félicités particulieres.

Que pour résoudre ce problême politique, il faut examiner si, dans toute espece de conditions, les hommes peuvent être également heureux, c'est-à-dire, remplir d'une maniere également agréable tous les instants de leur journée.

De l'emploi du temps.

Que cet emploi est à peu près le même dans toutes les professions.

Que si les Empires ne sont peuplés que d'infortunés, c'est l'effet de l'imperfection des loix, & du partage trop inégal des richesses.

Qu'on peut donner plus d'aisance aux Citoyens ; que cette aisance modéreroit en eux le desir trop excessif des richesses.

Des divers motifs qui maintenant justifient ces desirs.

Qu'entre ces motifs un des plus puissants est la crainte de l'ennui.

Que la maladie de l'ennui est plus commune & plus cruelle qu'on n'imagine.

De l'influence de l'ennui sur les mœurs des Peuples & la forme de leurs Gouvernements.

De la Religion, & de ses cérémonies considérées comme remede à l'ennui.

Que le seul remede à ce mal, sont des sensations vives & distinctes.

Delà notre amour pour l'Eloquence, la Poésie, & tous ces arts d'agréments dont l'objet est d'exciter de ces sortes de sensations.

Preuve détaillée de cette vérité.

Des arts d'agréments ; de leur impression sur l'opulent oisif : qu'ils ne peuvent l'arracher à son ennui.

Que les plus riches sont en général les plus ennuyés ; parce qu'ils sont passifs dans presque tous leurs plaisirs.

Que les plaisirs passifs sont en général les plus courts & les plus coûteux.

Qu'en conséquence, c'est au riche que se fait le plus vivement sentir le besoin des richesses.

Qu'il voudroit toujours être mû sans se donner la peine de se remuer.

Qu'il est sans motif pour s'arracher à une oisiveté à laquelle une fortune médiocre soustrait nécessairement les autres hommes.

De l'association des idées de bonheur & de richesse dans notre mémoire; que cette association est un effet de l'éducation.

Qu'une éducation différente produiroit l'effet contraire.

Qu'alors sans être également riches & puissants, les Citoyens seroient & pourroient même se croire également heureux.

De l'utilité éloignée de ces principes.

Qu'une fois convenu de cette vérité, on ne doit plus regarder le malheur comme inhérent à la nature même des sociétés, mais comme un accident occasionné par l'imperfection de leur Législation.

SECTION IX.

De la possibilité d'indiquer un bon plan de Législation.

Des obstacles que l'ignorance met à sa publication.

Du ridicule qu'elle jette sur toute idée nouvelle & toute étude approfondie de la morale & de la politique.

De la haine de l'ignorant pour toute réforme.

De la difficulté de faire de bonnes loix.

Des premieres questions à se faire à ce sujet.

Des récompenses, de quelqu'espece qu'elles soient, fût-ce un luxe de plaisir, ne corrompront jamais les mœurs.

Du luxe de plaisirs. Que tout plaisir décerné par la reconnoissance publique fait chérir la vertu, fait respecter les loix, dont le renversement, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais l'effet de l'inconstance de l'esprit humain.

Des vraies causes des changements arrivés dans les loix des Peuples.

Que ces changements prennent leur source dans l'imperfection de ces mêmes loix, dans la négligence des administrateurs, qui ne savent ni contenir l'ambition des Nations voisines par la terreur des armes, ni celle de leurs Concitoyens par la sagesse des réglements, & qui d'ail-

leurs élevés dans des préjugés nuisibles, favorisent l'ignorance des vérités dont la révélation assureroit la félicité publique.

Que la révélation de la vérité n'est jamais funeste qu'à celui qui la dit.

Que sa connoissance, utile aux Nations, n'en troubla jamais la paix.

Qu'une des plus fortes preuves de cette assertion, est la lenteur avec laquelle la vérité se propage.

Des Gouvernements.

Que dans aucun le bonheur du Prince n'est, comme on le croit, attaché au malheur des Peuples.

Qu'on doit la vérité aux hommes.

Que l'obligation de la dire suppose le libre usage des moyens de la découvrir.

Que privées de cette liberté, les Nations croupissent dans l'ignorance.

Des maux que produit l'indifférence pour la vérité.

Que le Législateur, comme quelques-uns le prétendent, n'est jamais forcé de sacrifier le bonheur de la génération présente à celui de la génération future.

Qu'une telle supposition est absurde.

Qu'on doit d'autant plus exciter les hommes à la recherche de la vérité, qu'en général plus indifférents pour elle, ils jugent une opinion vraie ou fausse selon l'intérêt qu'ils ont de la croire telle ou telle.

Que cet intérêt leur feroit nier au besoin la vérité des démonstrations géométriques.

Qu'il leur fait estimer en eux la cruauté qu'ils détestent dans les autres.

Qu'il leur fait respecter le crime.

Qu'il fait les Saints.

Qu'il prouve aux Grands la supériorité de leur espece sur celle des autres hommes.

Qu'il fait honorer le vice dans un protecteur.

Que l'intérêt du Puissant commande plus impérieusement que la vérité aux opinions générales.

Qu'un intérêt secret cacha toujours aux Parlements la conformité de la morale des Jésuites & du Papisme.

Que l'intérêt fait nier journellement cette maxime : „ Ne „ fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît. "

Qu'il dérobe à la connoissance du Prêtre honnête homme, & les maux produits par le Catholicisme, & les projets d'une Secte, intolérante parce qu'elle est ambitieuse, & régicide parce qu'elle est intolérante.

Des moyens employés par l'Eglise pour s'asservir les Nations.

Du temps où l'Eglise Catholique laisse reposer ses prétentions.

Du moment où elle les fait revivre.

Des prétentions de l'Eglise prouvées par le droit.

De ces mêmes prétentions prouvées par le fait.

Des moyens d'enchaîner l'ambition Ecclésiastique.

Que le tolérantisme seule peut la contenir; peut, en éclairant les esprits, assurer le bonheur & la tranquillité des Peuples, dont le caractere est susceptible de toutes les formes que lui donnent les loix, le Gouvernement, & surtout l'éducation publique.

SECTION X.

De la puissance de l'éducation : des moyens de la perfectionner : des obstacles qui s'opposent aux progrès de cette science.

De la facilité avec laquelle, ces obstacles levés, l'on traceroit le plan d'une excellente éducation.

De l'éducation.

Qu'elle peut tout.

Que les Princes sont, comme les particuliers, le produit de leur instruction.

Qu'on ne peut attendre de grands Princes que d'un grand changement dans leur éducation.

Des principaux avantages de l'instruction publique sur la domestique.

Idée générale sur l'éducation physique de l'homme.

Dans quel moment & quelle position l'homme est susceptible d'une éducation morale.

De l'éducation relative aux diverses professions.

De l'éducation morale de l'homme.

Des obstacles qui s'opposent à la perfection de cette partie de l'éducation.

Intérêt du Prêtre, premier obstacle.

Imperfection de la plupart des Gouvernements, second obstacle.

Que toute réforme importante dans la partie morale de l'éducation, en suppose une dans les loix & la forme du Gouvernement.

Que cette réforme faite, & les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'instruction une fois levés, le problême de la meilleure éducation possible est résolu.

Ce que je me propose dans les quatre Chapitres suivants, c'est de prouver l'analogie de mes opinions avec celles de Locke.

De faire sentir toute l'importante & l'étendue du principe de la sensibilité physique.

De répondre au reproche de matérialisme & d'impiété.

De montrer toute l'absurdité de telles accusations, & l'impossibilité pour tout moraliste éclairé, d'échapper à cet égard aux censures Ecclésiastiques.

CHAPITRE I.

De l'Analogie de mes Opinions avec celles de Locke.

L'Esprit n'est que l'assemblage de nos idées. Nos idées, dit Locke, nous viennent par les sens; & de ce principe, comme des miens, l'on peut conclure que l'esprit n'est en nous qu'une acquisition.

Le regarder comme un pur don de la nature, comme l'effet d'une organisation singuliere, sans pouvoir nommer l'organe qui le produit, c'est rappeller en Philosophie les qualités occultes; c'est croire sans preuve; c'est un jugement hasardé.

L'expérience & l'histoire nous apprennent également que l'esprit est indépendant de la plus ou moins grande finesse des sens; que les hommes de constitution différente, sont susceptibles des mêmes passions & des mêmes idées.

Les principes de Locke, loin de contredire cette opinion, la confirment: ils prouvent que l'éducation nous fait ce que nous sommes; que les hommes ont entr'eux d'autant plus de ressemblance que leurs instructions sont plus les mêmes; qu'en conséquence, l'Allemand ressemble plus au

François qu'à l'Asiatique, & plus à l'Allemand qu'au François ; qu'enfin, si l'esprit des hommes est très-différent, c'est que l'éducation n'est la même pour aucun.

Tels sont les faits d'après lesquels j'ai composé cet Ouvrage. Je le présente avec d'autant plus de confiance au public, que l'analogie de mes principes avec ceux de Locke m'assure de leur vérité.

Si je voulois me ménager la protection des Théologiens, j'ajouterois que ces mêmes principes sont les plus conformes aux idées qu'un Chrétien doit se former de la Justice de Dieu.

En effet, si l'esprit, le caractere & les passions des hommes dépendoient de l'inégale perfection de leurs organes, & que chaque individu fût une machine différente, comment la justice du Ciel, ou même celle de la terre, exigeroit-elle les mêmes effets de machines dissemblables ? Dieu peut-il donner à tous la même loi, sans leur accorder à tous les mêmes moyens de la pratiquer ?

Si la probité fine & délicate est de précepte, & si cette espece de probité suppose souvent de grandes lumieres, il faut donc que tous les hommes communément bien organisés soient doués par la Divinité d'une égale aptitude à l'esprit.

Qu'on n'imagine cependant pas que je veuille soutenir par des arguments théologiques la vérité de mes principes. Je ne dénonce point aux fanatiques ceux dont les opinions sur cet objet sont différentes des miennes. Les combattre avec d'autres armes que celles du raisonnement, c'est blesser par-derriere l'ennemi qu'on n'ose regarder en face.

L'expérience & la raison sont les seuls juges de mes principes. La vérité en fût-elle démontrée, je n'en conclurois pas que ces principes dussent être immédiatement & universellement adoptés. C'est toujours avec lenteur que la vérité se propage. Le Hongrois croit aux Vampires long-temps après qu'on lui en a démontré la non-existence. L'ancienneté d'une erreur la rend long-temps respectable. Je ne me flatte donc pas de voir les hommes ordinaires abandonner pour mes opinions, celles dans lesquelles ils ont été élevés & nourris.

Que de gens intérieurement convaincus de la fausseté d'un

d'un principe, le soutienne parce qu'il est généralement cru, parce qu'ils ne veulent point lutter contre l'opinion publique! Il est peu d'amateurs sincères de la vérité, peu de gens qui s'occupent vivement de sa recherche, & la saisissent, lorsqu'on la leur présente. Pour oser s'en déclarer l'apôtre, il faut avoir concentré tout son bonheur dans sa possession.

D'ailleurs, à quels hommes est-il réservé de sentir d'abord la vérité d'une opinion nouvelle? Au petit nombre de jeunes gens qui n'ayant à leur entrée dans le monde aucune idée arrêtée, choisissent la plus raisonnable. C'est pour eux & la postérité que le Philosophe écrit. Le Philosophe seul apperçoit dans la perspective de l'avenir le moment où l'opinion vraie, mais singulière & peu connue, doit devenir l'opinion générale & commune. Qui ne sait pas jouir d'avance des éloges de la postérité, & désire impatiemment la gloire du moment, doit s'abstenir de la recherche de la vérité: elle ne s'offrira point à ses yeux.

CHAPITRE II.

De l'Importance & de l'étendue du Principe de la Sensibilité physique.

QU'EST-CE qu'une science? un enchaînement de propositions qui toutes se rapportent à un principe général & premier. La morale est-elle une science? oui; si dans la sensibilité physique, j'ai découvert le principe unique dont tous les préceptes de la morale soient des conséquences nécessaires. Une preuve évidente de la vérité de ce principe, c'est qu'il explique toutes les manières d'être des hommes, qu'il dévoile les causes de leur esprit, de leur sottise, de leur haine, de leur amour, de leurs erreurs & de leurs contradictions. Ce principe doit être d'autant plus facilement & universellement adopté que l'existence de la sensibilité physique est un fait avoué de tous, que l'idée en est claire, la notion distincte, l'expression nette, & qu'enfin, nulle erreur ne peut se mêler à la simplicité d'un tel axiôme.

La sensibilité physique semble être donnée aux hommes comme un ange tutélaire chargé de veiller sans cesse à leur conservation. Qu'ils soient heureux ; voilà peut-être le seul vœu de la nature, & le seul vrai principe de la morale. Les loix sont-elles bonnes ? l'intérêt particulier ne sera jamais destructif de l'intérêt général. Chacun s'occupera de sa félicité ; chacun sera fortuné & juste ; parce que chacun sentira que son bonheur dépend de celui de son voisin.

Dans les sociétés nombreuses où les loix sont encore imparfaites, si le scélérat, le fanatique & le tyran l'oublient, que la mort frappe le scélérat, le fanatique & le tyran & tout ennemi du bien public.

Douleur & plaisir sont les liens par lesquels on peut toujours unir l'intérêt personnel à l'intérêt national. L'une & l'autre prennent leur source dans la sensibilité physique. Les sciences de la morale & de la législation ne peuvent donc être que les déductions de ce principe simple. Je puis même ajouter que son développement s'étend jusqu'aux diverses regles des arts d'agréments dont l'objet, comme je l'ai déja dit, est d'exciter en nous des sensations. Plus elles sont vives (a), plus l'ouvrage qui les produit paroît beau & sublime.

La sensibilité physique est l'homme lui-même & le principe de tout ce qu'il est. Aussi ses connoissances n'atteignent-elles jamais au-delà de ses sens. Tout ce qui ne leur est pas soumis est inaccessible à son esprit.

Les Scholastiques cependant prétendent, sans ce secours, percer dans les Royaumes intellectuels. Mais ces orgueilleux Sysiphes roulent une pierre qui retombe sans cesse sur eux. Quel est le produit de leurs vaines déclamations & de leurs éternelles disputes ? qu'apperçoit-on dans leurs immenses volumes ? un déluge de mots étendu sur un désert d'idées.

A quoi se réduit la science de l'homme ? à deux sortes de connoissances.

L'une, est celle des rapports que les objets ont avec lui.

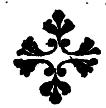
(a) Dans la Poésie, pourquoi le beau de sentiment & celui des images frappe-t-il plus généralement que le beau des idées? c'est que les hommes sont sensibles avant d'être spirituels ; c'est qu'ils reçoivent des sensations avant de les comparer entr'elles.

L'autre, eſt celle des rapports des objets entr'eux.

Or, qu'eſt-ce que ces deux ſortes de connoiſſances, ſinon deux développements divers de la ſenſibilité phyſique? (*b*).

Mes Concitoyens pourront d'après cet Ouvrage voir mieux & plus loin que moi. Je leur ai montré le principe duquel ils peuvent déduire les loix propres à faire leur bonheur. Si la nouveauté les étonne; & s'ils doutent de ſa vérité, qu'ils eſſayent de lui en ſubſtituer un dont l'exiſtence ſoit auſſi univerſellement reconnue, dont ils ayent une idée auſſi claire, dont ils puiſſent tirer un auſſi grand nombre de conſéquences. S'il n'en eſt point de tel, qu'ils regardent donc la ſenſibilité phyſique comme la ſeule pierre de touche à laquelle on éprouvera déſormais la vérité ou la fauſſeté de chaque propoſition nouvelle de morale & de politique. Toute propoſition ſera réputée fauſſe, lorſqu'on ne pourra la déduire de cet axiôme. L'erreur eſt la ſeule matiere hétérogene à la vérité. Au reſte, je ne ſuis point Légiſlateur, & j'occupe peu de place dans cet univers. Ce que je pouvois en faveur de mes Concitoyens, c'étoit de conſigner dans un Ouvrage, l'unique principe de leurs connoiſſances. Je n'ai, ſans doute, rien avancé dans ce Livre de contraire à la vraie Religion. Mais j'ai ſoutenu la néceſſité de la tolérance. J'ai fait ſentir les dangers auxquels la trop grande puiſſance du Prêtre expoſe également, & les Princes & les Nations. J'ai montré la barriere qu'on peut oppoſer à ſon ambition: je ſuis donc à ſes yeux un impie. Le ſerai-je à ceux du Public?

(*b*) Si l'on regarde le principe de la ſenſibilité phyſique comme deſtructif de la doctrine enſeignée ſur l'ame, l'on ſe trompe. Si je ſuis ſenſible, c'eſt que j'ai une ame, un principe de vie & de ſentiment, auquel on peut toujours donner le nom qu'on veut.



CHAPITRE III.

Des Accusations de Matérialisme & d'Impiété, & de leur Absurdité.

L'On peut à Paris & à Lisbonne redouter la haine théologique. Mais il est des pays où cette haine est impuissante, où le reproche d'impiété n'est plus de mode, où toute accusation de cette espece devenue ridicule est regardée comme l'expression vague de la fureur & de la stupidité monacale.

D'ailleurs, quelle impiété me reprocher? je n'ai dans aucun endroit de cet Ouvrage nié la Trinité, la Divinité de Jesus, l'immortalité de l'ame, la résurrection des morts, ni même aucun article du *Credo papiste*: je n'ai donc point attaqué la Religion.

Mais les Jésuites ont accusé les Jansénistes de matérialisme. Ils pourront donc aussi m'en accuser. Soit. Je me contenterai de leur répondre qu'ils n'ont point d'idées completes de la matiere; qu'ils ne connoissent que des corps; que le mot de matérialiste est aussi obscur pour eux que pour moi; que nous sommes à cet égard également ignorants, mais qu'ils sont plus fanatiques.

Tout Livre conséquent est en horreur aux Théologiens.

La raison à leurs yeux n'est jamais Catholique.

Ennemis nés de tout Ouvrage raisonnable, peut-être anathématiseront-ils celui-ci. Cependant je n'y dis d'eux que le mal absolument indispensable. J'aurois pu m'écrier avec Saint Jérôme, que l'Eglise est la *prostituée de Babylone*. Je ne l'ai point fait. Lorsque j'ai pris parti contre les Prêtres, c'est en faveur des Peuples & des Souverains. Lorsque j'ai plaidé la cause de la tolérance, c'est pour leur épargner de nouveaux forfaits.

Mais, diront-ils qu'on établisse la tolérance, que l'Eglise modele sa conduite sur celle de Jesus, sous quel prétexte pourra-t-elle emprisonner les Citoyens, les brûler, assassiner les Princes, &c. L'Eglise moins redoutée, seroit alors moins respectée. Or, que lui importe l'exemple de Jesus? Ce qu'elle desire, c'est d'être puissante. La

preuve, c'est l'approbation donnée par elle à la morale des Jésuites.

C'est le titre de Vice-Dieu accordé par elle à son Chef.

C'est enfin la croyance de son infaillibilité devenue article de foi en Italie, malgré cet acte formel de l'Ecriture, *tout homme est menteur*.

Sans un motif d'ambition, le Prêtre eût-il affirmé que le Pape tient le milieu entre l'homme & Dieu, *nec Deus, nec homo, quia neuter est, sed inter utrumque.* Sans un pareil motif, le Pape eût-il souffert qu'on le traitât de *Demi-Dieu*? Eût-il permis qu'Etienne Patracene écrivît qu'en lui Pape réside tout pouvoir sur les puissances du Ciel & de la terre? *In Papa est omnis potestas, suprà omnes potestates tàm cœli quàm terræ.* Boniface VIII, dans une assemblée tenue à Rome à l'occasion du Jubilé, eût-il dit : Je suis Empereur, j'ai tout pouvoir dans le Ciel & sur la terre. *Ego sum Pontifex & Imperator, terrestre ac cœleste imperium habeo.* Ce Pape eût-il approuvé la phrase du droit canon où il est appellé, *Dominus Deus noster* : Le Seigneur notre Dieu? Nicolas se fût-il glorifié d'avoir été nommé Dieu par Constantin, canon, *satis evidenter*, dist. 96. Les Théologiens (*a*) eussent-ils déclaré dans d'autres canons, „ que le Pape est „ autant au-dessus de l'Empereur que l'or pur est au-„ dessus du plomb vil : que les Empereurs reçoivent leur „ autorité du Pape, comme la Lune reçoit sa lumiere du „ Soleil, que les Empereurs par conséquent ne feront ja-„ mais que Lunes."

Les Prêtres enfin pour justifier leur intolérance, eussent-ils de la Divinité fait un tyran injuste, vengeur & colere? eussent-ils accumulé sur Dieu tous les vices des hommes? (*b*).

(*a*) Un des Docteurs canoniques plus hardi encore a dit : *Papa est suprà me, extrà me, Papa est omnis & suprà omnia, Papa est dominus dominantium, Papa potest mutare quadrata rotundis.* C'est-à-dire, le Pape est dans moi, hors de moi; le Pape est tout, au-dessus de tout. Il est Seigneur des Seigneurs, & d'un quarré, il peut faire un cercle. Quelle proposition plus impie, si, de l'aveu même des Théologiens, la Divinité ne peut faire un bâton sans deux bouts!

(*b*) Peu de Nations, disent les voyageurs, honorent le Diable sous son vrai nom : mais beaucoup l'honorent sous celui de Dieu. Un Peuple adore-t-il un Etre dont les Loix sont incompréhensibles : cet Etre exige-t-il

Si tout moyen d'acquérir du pouvoir paroît légitime au Sacerdoce, tout obstacle mis à l'accroissement de son pouvoir lui paroît une impiété. Je suis donc impie à ses yeux. Or, tel est en certain pays la puissance du Prêtre sur les Princes, qu'il peut à son gré les irriter contre les Ecrivains mêmes qui défendent les droits de leur Couronne. Que de dévotes d'ailleurs ne peut-il pas ameuter contre un Auteur!

J'ai lu le Conte des oyes couleur de rose, de Crébillon, & dans le monde j'ai toujours vu ce troupeau aimable & dévot, dirigé par un Moine stupide, crasseux & méchant. Les oyes pensent toujours d'après lui. Elles voyent l'impiété par-tout où il veut la leur montrer.

Au reste, ce reproche n'est pas le seul qu'on me fera. L'esclave & le courtisan m'accuseront d'avoir mal parlé du pouvoir arbitraire. Je l'ai peint, sans doute, sous ses véritables couleurs, mais par amour pour les Peuples & pour les Princes eux-mêmes. Tout Souverain, comme le prouve l'histoire, est, ou dans la dépendance de l'armée, s'il porte le sceptre du pouvoir arbitraire (c), ou dans la dépendance de la loi, s'il commande dans une Monarchie modérée. Or, de ces deux dépendances, quelle est la plus

---

la croyance de l'incroyable? commande-t-il l'impraticable? punit-il une foiblesse par des tourments éternels? damne-t-il enfin l'homme vertueux pour n'avoir pas fait l'impossible? Il est évident que sous le nom de Dieu, c'est le Diable qu'un tel Peuple adore. *Voyez* le Livre *ou fausse Religion*, d'où j'ai tiré ce passage.

(c) On peut distinguer deux sortes de despotisme.

L'un est puissance.

L'autre est pratique.

Cette distinction neuve est féconde en conséquences.

Un Prince est despote en puissance, lorsqu'il a par le nombre de ses troupes, par l'avilissement des esprits & des ames, acquis le pouvoir nécessaire pour disposer à son gré des biens, de la vie, & de la liberté de ses Sujets.

Tant que le Prince n'use point de ce pouvoir, tant que les Peuples n'en souffrent point, ils croyent leur Gouvernement bon; ils restent tranquilles.

Mais lorsqu'après avoir acquis le pouvoir de nuire, le Prince met ce pouvoir en pratique, & qu'il dépouille les citoyens de toutes leurs propriétés, alors ils s'irritent; ils voudroient secouer le joug qui les opprime; il est trop tard. C'étoit dans le germe de cette puissance illimitée qu'il falloit étouffer les maux qu'ils éprouvent.

desirable pour un Prince? quelle est celle où sa personne est la moins exposée? La derniere.

Les loix gouvernent un Peuple libre.

Les délations, la force & l'atrocité gouvernent les Peuples esclaves. Et chez eux l'intrigue domestique & le caprice de l'armée, décident souvent de la vie du Monarque.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet.

En matiere politique, un mot suffit pour éclairer les hommes. Il n'en est pas de même en matiere religieuse. Le jour de la raison passe rarement jusqu'aux dévots (*d*). Puissent-ils désormais plus instruits reconnoître enfin qu'il n'est point d'Ouvrage à l'abri d'une accusation d'impiété!

(*d*) Aboulola, le plus fameux des Poëtes Arabes, n'avoit nulle opinion des lumieres des dévots. Voici la traduction de quelques-unes de ses stances.

Issa est venu: il a aboli la Loi de Moussai.

Mahomet l'a suivi: il a introduit par jour cinq prieres.

Ses Sectateurs prétendent qu'il ne viendra plus d'autre Prophete.

Ils s'occupent inutilement à prier depuis le matin jusqu'au soir.

Dites-moi maintenant depuis que vous vivez dans l'une de ces Loix, jouissez-vous plus ou moins du Soleil & de la Lune?

Si vous me répondez impertinemment, j'éleverai ma voix contre vous; mais si vous me parlez de bonne foi, je continuerai de parler tout bas.

Les Chrétiens errent çà & là dans leurs voies, & les Musulmans sont tout-à-fait hors du chemin.

Les Juifs ne sont plus que des momies, & les Mages de Perse que des rêveurs.

Le monde se partage en deux classes d'hommes.

Les uns ont de l'esprit, & point de Religion.

Les autres de la Religion, & point d'esprit.

CHAPITRE IV.

De l'Impossibilité pour tout Moraliste éclairé d'échapper aux Censures Ecclésiastiques.

UN homme défend-il les intérêts du Peuple? il nuit à ceux de l'Eglise. Elle cherche un prétexte pour l'accuser; & ce prétexte ne lui manque jamais.

Les Ecritures sont le Livre de Dieu, & leurs diverses interprétations forment les différentes Sectes du Chris-

tianisme. C'est donc sur les écritures que sont fondées les hérésies. "

Jesus favorise celle des Ariens, lorsqu'il dit : „ Mon „ pere est plus grand que moi. " Jesus change toutes nos idées sur la Divinité, lorsqu'il semble la regarder comme l'auteur du mal, & qu'il dit dans le *Pater* : *Et ne nos inducas in tentationem*, & ne nous induisez pas à la tentation. Or, si dans le *Pater* même on lit une proposition aussi singuliere, dans quel Ouvrage humain la haine & la malignité monacale ne trouvera-t-elle point d'hérésie ? Ecrit-on en faveur de l'humanité ? l'intérêt sacerdotal s'en irrite, & c'est alors qu'il faut s'écrier avec le prophete : *Libera opus meum à labiis iniquis & à linguâ dolosâ* (a). Si l'on tiroit de cet Ouvrage quelques conséquences mal-sonnantes, je n'en serois donc pas surpris. Ce que Dieu n'a point fait dans les Ecritures, je ne l'ai certainement pas fait dans ce Livre. Je n'ai point ce sot & blasphématoire orgueil. Quelle est dans la géométrie même la proposition dont on ne pût au besoin déduire quelque conséquence absurde & même impie ?

Le point mathématique, par exemple, n'a, selon les Géometres, ni longueur, ni largeur, ni profondeur : or, la ligne est le composé d'un certain nombre de points; la surface d'un certain nombre de lignes; le cube d'un certain nombre de surfaces. Si le point mathématique est sans étendue, il n'est donc ni lignes, ni surfaces, ni cubes; il n'existe donc ni corps, ni objets sensibles; il n'est donc point de châteaux, dans ces châteaux de Bibliotheques, dans ces Bibliotheques de Livres, & parmi ces Livres, d'écritures & de révélations.

Si telle est la conséquence immédiate de la définition du point mathématique, quel Livre est à l'abri du reproche

(a) Que de libelles théologiques contre le Livre de l'*Esprit* ! quel étoit le crime de l'Auteur ? d'avoir révélé le secret de l'Eglise, qui consiste à abrutir les hommes pour en tirer le plus d'argent & de respect possible. Quelques Prêtres honnêtes prirent la défense de cet Ouvrage, mais en trop petit nombre. Dans le Clergé ils n'eurent point la pluralité des voix. Ce fut surtout l'Archevêque de Paris qui pressa la Sorbonne de s'élever contre l'Esprit qu'elle n'entendoit pas. C'étoit le Prophete Balaam qui, monté sur son ânesse, la presse d'avancer, sans appercevoir l'Esprit ou l'Ange qui l'arrête.

d'impiété? Le système de la grace n'en est pas lui-même exempt. Les Théologiens y soutiennent à la fois qu'en qualité de juste, Dieu accorde à tous la grace suffisante & cependant que cette grace suffisante ne suffit pas. Quelle contradiction absurde & impie!

S'agit-il de Religion? Les principes ne doivent jamais porter de conséquence. L'on n'est point incrédule, lorsqu'on n'a point nié formellement & positivement quelque article de foi.

Que les Moines & les Prêtres daignent en vrais Chrétiens interpréter charitablement ce qui peut se glisser de louche dans un Ouvrage philosophique; ils n'y verront rien que d'orthodoxe.

J'ai dans celui-ci plaidé la cause de la tolérance, & par conséquent de l'humanité : mais est-on athée parce qu'on est humain?

Si j'écoutois moins ma raison, peut-être, à l'exemple des Jansénistes, soumettrois-je cet Ouvrage à la décision du premier Concile, & prierois-je le Lecteur de voir jusqu'à ce moment par ses yeux, & de juger par sa raison. Ce que je puis lui certifier, c'est qu'en composant ce Livre, mon objet fut d'assurer le bonheur des Peuples, & la vie des Souverains. Si j'ai blessé l'orgueil Ecclésiastique, c'est que j'ai mieux aimé, comme Lucien, „ déplaire en disant la vérité, que de plaire en contant des fables. "

Qu'on découvre quelques erreurs dans cet Ouvrage, je me rendrai toujours ce témoignage, que je n'ai pas du moins erré dans l'intention; que j'ai dit ce que j'ai cru vrai & utile aux particuliers & aux Nations. Quel sera donc mon ennemi, & qui s'élevera contre moi? celui-là seul qui hait la vérité, & veut le malheur de sa patrie. Au reste, que les Papistes me calomnient, je m'écrierai avec le Prophete : *Maledicent illi tu, Domine, benedices.*

Ce dont j'avertis le Clergé de France en particulier; c'est que sa fureur immodérée & ridicule contre les Lettres, le rend suspect & odieux à l'Europe. Un homme fait un Livre : ce Livre est plein de vérités ou d'erreurs. Dans le premier cas, pourquoi sous le nom de cet Auteur, persécuter la vérité elle-même? dans le second cas, pourquoi punir dans un Ecrivain des erreurs à coup sûr involontaires. Quiconque n'est ni gagé, ni homme de parti,

ne se propose que la gloire pour récompense de ses travaux. Or, la gloire est toujours attachée à la vérité. Qu'en la cherchant, je tombe dans l'erreur : l'oubli où s'ensevelit mon nom & mon Ouvrage, est mon supplice, & le seul que je mérite.

Veut-on que la mort soit la punition d'un raisonnement hasardé ou faux : quel Écrivain est assuré de sa vie, & qui lui jettera la premiere pierre ? que se proposent les Prêtres en demandant le supplice d'un Auteur ? poursuivent-ils une erreur avec le fer & le feu ? ils l'accréditent. Poursuivent-ils une vérité avec le même acharnement ? ils la propagent plus rapidement. Que prouve jusqu'ici la conduite du Clergé Papiste ? rien ; sinon qu'il persécute, & persécutera toujours la vérité. Plus de modération, sans doute, lui siéroit mieux. Elle est décente en tous les temps, & nécessaire dans un siecle où la cruauté irrite les esprits, & ne les soumet pas.

Virtus non territa monstris.

FIN.

